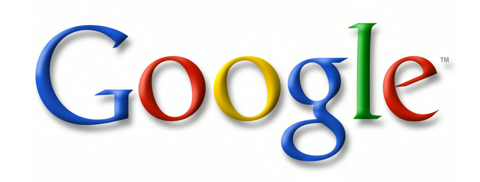



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HOMMAGES

A

LOUIS VEUILLO

AVEC

UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE VEUILLOT



PARIS

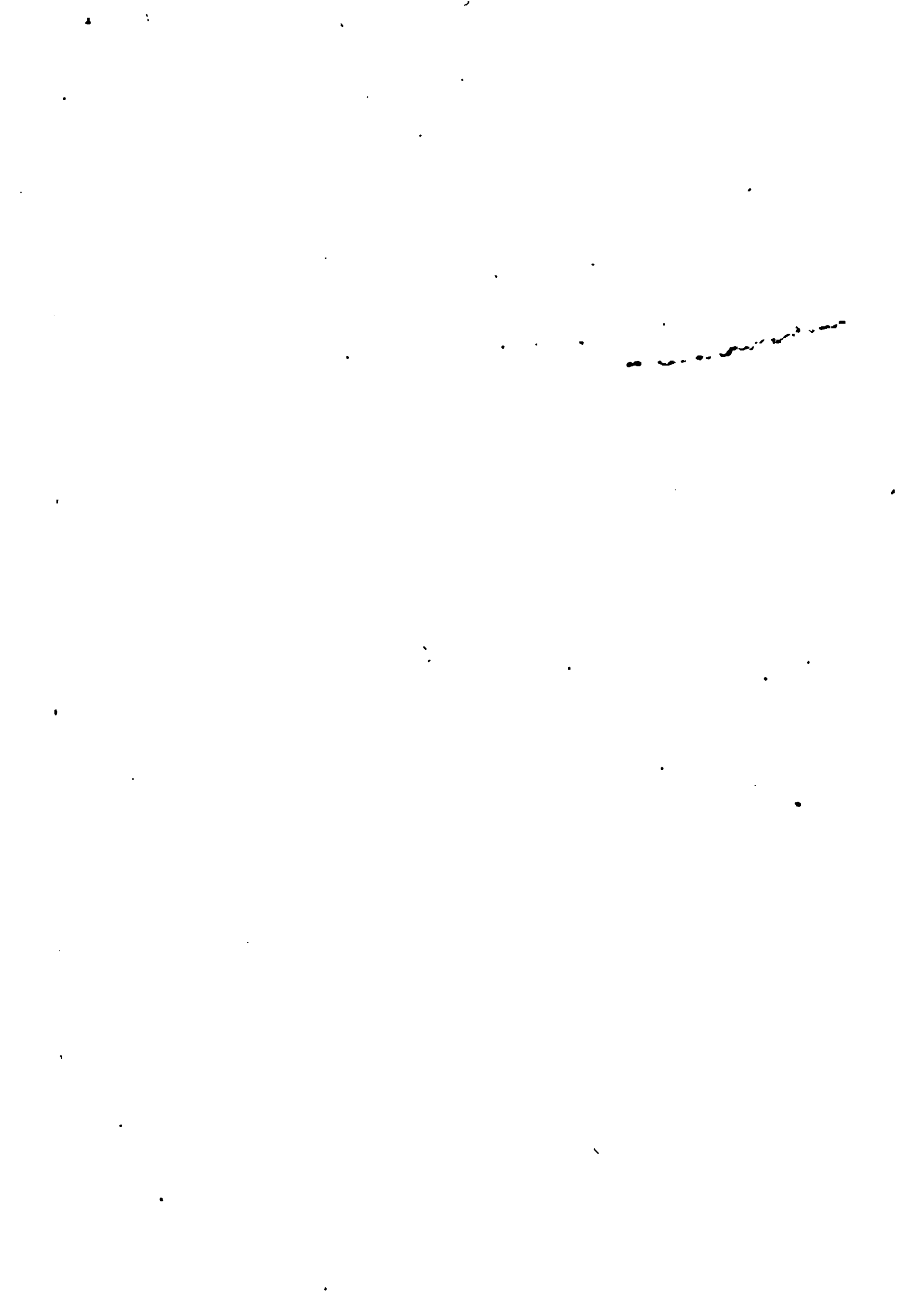
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES S.-PÈRES, 7

BRUXELLES
J. ALBANEL, LIBRAIRE
Rue des Paroissiens, 12.

GENÈVE
H. TREMBLEY, LIBRAIRE
Rue Corraterie, 4.

1884



HOMMAGES

A

LOUIS VEUILLO

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

HOMMAGES

A

LOUIS VEUILLOT

AVEC

UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE VEUILLOT





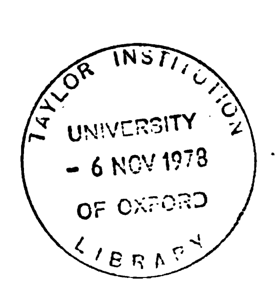
PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES S.-PÈRES, 76

BRUXELLES	GENÈVE
J. ALBANEL, LIBRAIRE	H. TREMBLEY, LIBRAIRE
Rue des Paroissiens, 12.	Rue Corraterie, 4.

1884



PRÉFACE

Ce livre, ou plutôt ce recueil, est fait pour des amis. Cependant, au point de vue de l'histoire religieuse de ce temps et de la force des principes, il contient des renseignements et des enseignements d'un intérêt général et d'une valeur particulière. Il ne montre pas seulement ce qu'a été Louis Veuillot, quelle influence il a pu exercer, quels services il a rendus; il montre aussi ce que veulent les catholiques, comment les jugent leurs adversaires et leurs ennemis. La première démonstration est surtout faite par les lettres où Louis Veuillot et son œuvre sont si noblement loués; la seconde l'est plus spécialement par le langage qu'ont tenu, sur l'œuvre et l'ouvrier, les journaux français et étrangers des divers partis.

Louis Veuillot est mort le 7 avril 1883. Depuis trois ans il se taisait. Sa voix avait retenti dans la presse pour la dernière fois le 19 mai 1880. « Une grande douleur, disait-il, vient d'atteindre l'Église de France : l'éminent cardinal Pie est mort. » Puis il donnait quelques détails sur la fin de l'illustre évêque, de ce serviteur zélé qui, ayant « toujours su ce que Dieu voulait de lui », et s'étant toujours appliqué à le faire, avait terminé « en paix sa vie dans cette fidèle lumière ».

En écrivant avec effort ces quelques lignes attristées et confiantes, Louis Veuillot voulait revenir sur un sujet si cher à son esprit et à son cœur; il voulait rappeler ce que

le cardinal Pie avait été comme écrivain, comme évêque, comme docteur. Sa santé, de plus en plus atteinte, ne lui permit pas ce travail, qui eût été une consolation et presque une joie. Son dur labeur était achevé. Il ne lui restait plus qu'à souffrir et à prier. La prière lui fit accepter facilement la souffrance. Mgr Lamaze, évêque d'Olympe, qui le vit alors, nous écrivait trois ans plus tard, de l'Océanie : « J'eus l'honneur d'être admis près de votre frère, déjà bien fatigué. Je trouvai dans cet héroïque défenseur de l'Église tant de grandeur, tant de modestie, et une si douce résignation dans la souffrance, que dès lors je me disais : « C'est un saint. »

Les temps troublés comme les nôtres sont prompts à l'oubli. Tout entier aux luttes à la fois violentes et mesquines du jour, on ne s'inquiète guère des combattants de la veille. Celui qui se tait ne vit plus. Les journalistes sont particulièrement soumis à cette loi. Nous savions bien cependant qu'elle ne pouvait atteindre Louis Veuillot. Il avait fait une œuvre trop grande et trop féconde pour être oublié. Mais le souvenir de ses combats et l'éclat de ses services ne s'étaient-ils pas affaiblis ?

Non, Louis Veuillot était toujours présent; il n'avait pas cessé d'être secourable aux bons et redoutable aux méchants. S'il s'était tu, ses écrits et ses exemples avaient parlé. Ils parlent encore. L'effet que produisit la nouvelle de sa mort montra qu'il était de ceux qui ne meurent point. Le catholique militant qui, relevant de sottes paroles, avait répondu avec une si tranquille fierté : « Je suis quelqu'un du peuple chrétien », reçut les hommages de toute la chrétienté. L'*Univers*, pendant des semaines et des mois, ouvrit ses colonnes à des témoignages de regrets, d'admiration, de reconnaissance, venus de partout, et où les plus grands et les plus humbles s'unissaient dans l'expression d'un même deuil. « Quelle explosion de douleur et de foi ! » nous écrivait un saint prélat.

Ce triomphe était-il pour l'écrivain ? On l'a dit, mais à tort. Il avait une bien autre grandeur, une bien autre portée. Tous ces prêtres, depuis le faîte de la hiérarchie

jusqu'au plus humble desservant; tous ces fidèles, depuis le roi jusqu'à l'ouvrier et à la servante, saluaient le grand défenseur de l'Église, celui qui n'avait jamais marchandé avec le devoir, jamais rien accordé à l'erreur, jamais faibli sur les principes. On glorifiait, non son génie, mais l'emploi qu'il en avait fait; et chacun, voyant son œuvre et la sachant durable, répétait : *Defunctus adhuc loquitur*.

La presse, où Louis Veuillot comptait, à côté d'élèves en pleurs et d'admirateurs enthousiastes, tant d'adversaires, d'ennemis, de jaloux, où il laissait tant de vaincus, la presse elle-même déclarait perdre en lui, non seulement « son maître », un écrivain « de race, plein de force et de vaillance », le « premier prosateur de ce temps », un « des esprits les plus vigoureux de ce siècle », mais aussi l'homme qui l'avait le plus honorée par la vigueur sereine des convictions et la fermeté du caractère. Ainsi parlèrent ceux mêmes qu'il n'avait cessé de combattre.

Les témoignages de l'ennemi ont, certes, leur valeur; cependant, quand il s'agit de l'œuvre d'un catholique que d'autres catholiques ont combattu, ce sont ses frères et surtout les juges de la foi qu'il faut entendre. C'est à ce tribunal que, déjà malade et tout en Dieu, Louis Veuillot soumettait sa cause. « Si l'œuvre que j'ai faite est bonne, disait-il, il suffira que je n'y sois plus, on le verra bien... Maintenant l'opinion est faite; je n'ai rien à dire pour la défaire. Si elle s'abuse, elle ne pourra être corrigée qu'après que la mort aura passé sur moi. »

L'opinion chrétienne, la seule à laquelle il pût songer, rendit le jugement que, sûr de ses intentions et fort des appuis qui lui avaient été donnés, il attendait. Son lit de mort fut glorieux, et par la bénédiction du Pape, donnée « de tout cœur », et par le grand concours de prêtres, de religieux, de religieuses, de fidèles, que l'on vit là prier et pleurer. Mais le peuple chrétien ne s'en tint pas à la prière : il parla, il montra, avec ses guides et ses docteurs, que Louis Veuillot, en même temps qu'il avait fait œuvre de guerre et protégé contre l'ennemi le terrain catholique,

avait aussi donné en abondance des fruits d'édification, de paix et de salut. Ils sont là, ces témoignages, apportés spontanément de la France, de l'Europe, du monde entier. Sans les donner au complet, nous en avons formé ce gros volume.

C'est par la vérité que nous sommes libres, nous, catholiques; c'est la vérité qui nous donne la force et la paix. Or, que disent tous ces témoins, les uns illustres, les autres inconnus : cardinaux, évêques, missionnaires, prêtres de tout rang, religieux, religieuses ? que disent ces fidèles: rois, princes, soldats, écrivains, hommes politiques, hommes du monde, hommes du peuple ? Tous ils disent que nul, en ce siècle, n'a été plus dévoué que Louis Veuillot à la vérité; que nul aussi, dans sa sphère d'action, — et la sienne était grande, — ne l'a mieux servie.

Nous ne voulons pas analyser ici ce que nous donnons en entier dans les pages suivantes. Il suffira de citer quelques mots, pour indiquer le caractère général de cette manifestation, dont un de nos archevêques, s'adressant à Mlle Élise Veuillot, a dit : « Tout le peuple chrétien l'a pleuré et le pleure encore, comme tout le peuple d'Israël pleura jadis Judas Machabée. Et à cette heure où la lutte s'aggrave de plus en plus, de toutes parts aussi l'on s'écrie : *Pourquoi faut-il qu'il soit tombé, cet homme puissant qui sauvait le peuple de Dieu?* »

Le même prélat, dans cette même lettre, donne la raison de ce grand deuil : « C'est qu'en réalité l'Église n'a pas eu, dans ces tristes temps, de défenseur plus désintéressé et plus infatigable, plus vaillant et plus fort que votre illustre frère. »

Sauf les termes, c'est partout le même témoignage. Quelques phrases prises entre mille autres semblables le prouveront : « Le coup qui vient de vous frapper atteint tous les vrais catholiques et tous les amis de l'Église. — Le jour de la récompense est venu pour cet incomparable athlète de la foi, pour le premier écrivain catholique de notre temps. — Nous prions pour ce grand chrétien qui a tant aimé l'Église, pour laquelle il a si

vaillamment combattu. — J'offrirai le saint sacrifice pour ce grand ouvrier de Dieu. — Il a été pendant de longues années le champion de la sainte Église, avec un talent et un succès que le génie seul ne suffit pas à expliquer. — La Providence lui avait donné ce talent et ce caractère hors ligne afin de stimuler l'inertie des défenseurs de la sainte cause, de leur apprendre à parler aux adversaires, non pas avec la circonspection de l'accusé, mais avec la sévérité du juge et la fierté de l'athlète. — A dater de sa polémique, le point d'honneur s'est trouvé retourné : auparavant on n'osait guère s'avouer tout à fait catholique ; depuis on éprouve quelque honte à se dire ennemi de l'Évangile et de la Croix. — De tous les chrétiens de notre temps, votre illustre frère fut, après Pie IX, celui que j'ai le plus admiré et le plus aimé. — C'est bien de lui qu'il est écrit dans le saint livre : *Ses œuvres le suivront au tribunal de Dieu*. — Cette mort est un deuil public pour toutes les congrégations religieuses, que ce puissant et redoutable champion de la vérité a défendues de toutes les tendresses de sa belle âme. »

C'est l'œuvre de Louis Veuillot dans son ensemble que louent ces témoins. D'autres précisent davantage, et disent ce qu'ils doivent plus particulièrement à « l'athlète inébranlable de la Papauté ». — « J'ai senti en le lisant le désir de mieux servir Dieu ; il m'a affermi dans la foi : qu'il en soit béni ! — Si j'aime beaucoup l'Église romaine ma mère, si je suis attaché de toute la force de mon âme au siège et au successeur de saint Pierre, après Dieu, je le dois surtout à la lecture de Louis Veuillot. — Je fais partie de cette foule très nombreuse d'âmes baptisées et d'hommes du monde à qui Louis Veuillot a le mieux, en ce temps, fait apprécier la grande qualité de chrétien et de catholique. — Il a affermi ma vocation au sacerdoce, et gravé profondément dans mon âme le respect et l'amour de la sainte Église romaine, de Notre Saint-Père le Pape et de toute la hiérarchie. — J'appris de lui à aimer Rome. — Si j'aime ardemment

l'Église, si le Pape a pris dans mon âme la place sacrée qu'il y occupe, c'est à lui que je le dois. — C'est un livre de lui qui dès les bancs du collège m'a fait aimer la sainte Eglise. — C'est à Louis Veuillot que je dois de n'avoir pas perdu l'amour et le don de la prière, même aux heures difficiles de la jeunesse. Que Dieu lui rende au centuple tout le bien qu'il a fait à tant d'âmes ignorées de lui. — Il a été de nos jours le grand excitateur des âmes. — Ce sont ses livres et ses articles qui m'ont fait pencher vers le sacerdoce, quand j'étais encore hésitant entre l'Église et le monde. — Je lui dois mes plus douces joies intellectuelles, mes émotions sacerdotales les plus fortes, mes meilleures méditations. — Nul dans ce siècle ne poussait plus loin le zèle pour le règne du Christ. — Je n'ai pas cessé de puiser dans ce grand cœur l'amour de l'Église de Jésus-Christ et l'infaillibilité de son chef suprême. »

Combien d'autres textes montrent avec quelle vigueur soutenue et quel succès il a poussé les cœurs et les esprits vers Rome ! Mais pouvait-on rendre ce signalé service sans soulever beaucoup d'inimitiés, beaucoup de haines, sans mettre contre soi les gallicans et leurs continuateurs, les libéraux? Non : l'on devait rencontrer cet obstacle, et il fallait le briser. Louis Veuillot l'a brisé. Si c'est ce rude travail qui lui a donné le plus d'ennemis, c'est aussi celui dont il a été le plus glorifié, et c'était de toute justice, car nulle œuvre n'importait davantage, et, de plus, il n'a combattu aucun catholique sans en souffrir profondément. Que d'efforts il a faits pour remplir son devoir ! et combien de fois, pour ma part, voyant sa tristesse, ai-je dû lui dire : « Il le faut ! »

Il le fallait. Nous en avons eu, Louis Veuillot vivant, la parole du Pape. Cela suffit. Mais cette besogne nécessaire, obligatoire, a-t-elle été bien faite ? Comment en douter devant les encouragements que le rédacteur en chef de l'*Univers* a reçus pendant le combat, et les témoignages qui n'ont cessé d'honorer sa mémoire ?

« Nous étions, disent les *Hommages*, sincères admi-

rateurs de son génie, mais surtout de sa foi si pure, si ferme, si pleinement orthodoxe et romaine, ennemie de ces compromis libéraux qui tuent la vérité et conduisent aux abîmes. — Que d'autres ont vu dans le *Syllabus* le *durus sermo!* Lui, il y a trouvé sa lumière et sa plus grande force. S'il nous reste, en France, au milieu d'un libéralisme malsain, une élite d'esprits et de cœurs purs de toute hérésie révolutionnaire, c'est en grande partie à l'œuvre de Louis Veuillot que nous le devons. — J'étais libéral; je lus Louis Veuillot : les écailles tombèrent. Ma conversion faite acheva de s'affermir à Solesmes, entre les mains de dom Guéranger. — Les gallicans une fois terrassés se couvrirent d'un masque et prirent le nom de libéraux. Nous savons avec quelle vigueur le formidable polémiste les a poursuivis. Les coups qu'il portait à l'erreur étaient mortels. — Il fallait une plume de génie pour nous arrêter sur la pente du libéralisme, et Louis Veuillot fut cette plume : qu'il en soit béni! — Élevé dans l'erreur libérale, si je suis devenu si attaché à l'Église, c'est à Louis Veuillot que je le dois. — Nous perdons le maître qui a renversé les dernières murailles du gallicanisme, et fait pénétrer dans tous nos rangs ce courant d'idées romaines qui font la force et l'unité du clergé français. — Nul plus que lui n'a contribué à terrasser le gallicanisme et le libéralisme dit catholique. — Il m'a inspiré, comme à tant d'autres, l'ardent amour de la doctrine romaine et la haine vigoureuse de l'erreur libérale. — Qui dans la chrétienté, après le Pontife immortel de Marie, contribua plus à guérir les blessures faites par le gallicanisme? quelle voix s'éleva plus retentissante en faveur de l'infaillibilité doctrinale des Papes? — Louis Veuillot — c'est toute une communauté qui parle et qui signe — a toujours été le champion indéfectible de l'orthodoxie pure et sans alliage, dans la discussion de toutes les questions qui intéressent l'Église et la France en notre siècle si tourmenté. » — Il a été particulièrement redoutable « à la cauteleuse hérésie moderne du libéralisme doctrinale. Là est son œuvre essentielle. »

— J'ai dû, comme plusieurs, aux écrits médités de notre incomparable polémiste de me guérir définitivement de l'illusion libérale. — Il s'est plus que personne signalé en défendant loyalement le monument de sagesse qui se nomme le *Syllabus*. — Il a vigoureusement combattu, au milieu d'inévitables contradictions, des préjugés funestes, enracinés parmi les croyants, et battu en brèche l'impiété et les théories du libéralisme..... Que Dieu lui donne au ciel sa récompense et bénisse la grande œuvre qu'il a fondée. »

L'action de Louis Veuillot — tous les témoins le proclament — a donc été à la fois une action de piété et d'amour et une action doctrinale. Il a conduit les cœurs à Dieu et soumis les esprits à l'Église. Voilà pourquoi son œuvre s'est étendue partout et sera durable. On nous l'a écrit de l'Espagne, où il a reçu tant et de si nobles hommages; du Portugal, où de bons juges lui donnent une part notable dans la renaissance religieuse; de l'Irlande, de la Pologne, de l'Allemagne, de la Suisse, qui l'a si noblement honoré; de toute l'Europe; du Canada, où « son influence était immense » et où les plus solennels hommages lui ont été rendus; des deux Amériques, de l'Orient, de partout enfin où lutte l'Église.

Cette beauté littéraire qui ravissait les délicats, cette poésie suave et chaude qui saisissait les imaginations, cette pensée vigoureuse, droite et théologique, ces vues nouvelles et profondes qui soumettaient les intelligences, avaient en outre le rare mérite de se plier à toutes les formes de l'enseignement chrétien, à toutes les nécessités de la propagande. « Apôtre par ses écrits, nous écrivait un supérieur général de congrégation, comme le missionnaire l'est par sa parole, il ne portait pas seulement le plus vif intérêt à nos œuvres: il était pour elles une lumière et une force. Les articles de l'*Univers*, traduits dans nos modestes publications, ont puissamment contribué à l'évangélisation du nouveau monde.» Et que d'autres remerciements nous sont arrivés des pays de mission !

Ces témoignages sont grands. Louis Veuillot en a reçu de plus grands encore. Pie IX a dit de lui : « Veuillot a toujours été avec moi ; c'est « mon ami » ; c'est une colonne de l'Église. » Aussi, dans les circonstances les plus solennelles, ce grand pape l'a-t-il protégé par des actes publics, et le vit-on ratifier cette parole de l'un des évêques les plus fermes et les plus justement illustres de notre temps, Mgr Parisis : « L'*Univers* est une grande institution catholique. » Pie IX mort, les encouragements de Rome ne cessèrent point. Lorsque Léon XIII, après son élection, daigna me recevoir, son premier mot fut à l'honneur de mon frère et de son œuvre.

Louis Veuillot, dont on a prétendu faire un homme de rupture et de haine, a toujours voulu l'union ; mais il la voulait dans la vérité. C'était pour convaincre, et non pour vaincre, qu'il combattait. Ce militant si redouté eût plus volontiers été un pacifique. Quiconque l'a connu sait avec quelle facilité, quel abandon, son cœur s'ouvrait, et combien il souffrit de certaines luttes. Montalembert l'indigna souvent, et cependant il ne put cesser de l'aimer. La haine n'entra jamais dans son cœur. Il frappait le méchant, il écrasait « la bête d'encre », pour protéger les bons et les faibles incapables de se défendre eux-mêmes, et non pour le plaisir de faire une exécution.

Dès 1841, au moment où il entrait résolument et définitivement dans les combats de la presse, il m'écrivait : « Les hommes sont vraiment mes frères. Je les aime et je les plains, et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. » Vingt-six ans plus tard, en relevant l'*Univers*, il exprimait le même sentiment : « Plaise à Dieu que jamais un mot tombé de nos lèvres ne puisse détourner les âmes ! plaise à Dieu que jamais une défaillance ne nous empêche de prononcer le mot qui pourrait les éclairer ! » Puis, lorsque déjà le mal qui devait nous le prendre l'étreignait, et qu'il jugeait en chrétien qui va mourir l'œuvre de sa vie, il me remit avec son testament quelques notes où il disait : « Que tous ceux

que j'ai combattus me fassent la grâce de comprendre que je n'ai rien écrit avec l'intention de nuire à leur âme et à leurs vrais intérêts; qu'au contraire, toutes mes intentions et tous mes efforts ont voulu les amener à la vérité, c'est-à-dire, à Dieu. »

Ces paroles, écrites à des dates diverses et dans des circonstances solennelles, suffiraient à démontrer qu'en dépit des vivacités, et, si l'on y tient, des virulences légitimes de sa polémique, la charité chrétienne dominait toujours sa pensée. Il aimait les âmes, et s'élevait avec une sainte indignation contre le mal pour les protéger, les sauver. Cet amour des âmes fut aussi la source et la règle de sa politique. Il voyait dans la vérité religieuse le vrai contrat social, et n'admettait pas qu'on pût servir la vérité politique en voilant la loi de Dieu. « Le Christ, disait-il, est la solution de toutes les difficultés. »

Son œuvre a été vraiment catholique : partout elle a secondé, en servante dévouée et soumise, la cause de Dieu ; partout elle est venue en aide aux chrétiens, encourageant les faibles, les relevant, donnant aux forts des forces nouvelles et plus grandes, indiquant la voie droite à ceux qui s'en écartaient; partout et toujours, sans se troubler des résistances, sans faiblir devant les obstacles, elle a proclamé la vérité intégrale.

Servir l'Église, la faire connaître, par conséquent la faire aimer, ce fut la vie de Louis Veuillot. Que ce soit aussi la vie de tous ceux qui portent son nom, et qui jamais ne cesseront ni de le pleurer ni de le bénir.

Ce n'est pas, je l'ai dit plus haut et je le répète, un résumé des *Hommages* que je viens de donner ici; c'est à peine l'indication des sentiments qui les ont dictés.

On trouvera en outre, dans ce volume, à côté de chaleureux et justes éloges, quantité de renseignements, d'anecdotes, de traits de caractère, sur Louis Veuillot et même sur d'autres. Quelques erreurs de date et quelques inexactitudes y sont mêlées. J'en ai relevé qui m'ont paru

avoir une certaine gravité; j'ai laissé les autres. Les pièces qui composent ce volume ne constituent pas, en effet, une étude biographique; elles apprécient les idées de Louis Veuillot, ses doctrines, sa polémique, son œuvre littéraire, et surtout son action sur les esprits au point de vue des intérêts religieux et de l'autorité de l'Église. Qu'importe, en pareille matière, soit une date douteuse, soit un détail inexact sur les habitudes, les lectures ou les relations de Louis Veuillot, soit une appréciation ou un propos plus ou moins controuvés? Ces points auront leur place dans la *Vie*.

Et maintenant je souhaite que les anciens adversaires de Louis Veuillot et ses ennemis de race, les libres penseurs, lisent et comprennent ce livre écrit presque tout entier par nos amis : ils y verront ce que gagne le génie à servir la vérité.

EUGÈNE VEUILLOT.

HOMMAGES

A

LOUIS VEUILLOT

Si Dieu me donne le temps d'écrire la vie de mon frère, j'aurai à parler de sa maladie et de ses derniers moments. Aujourd'hui, voulant laisser à ce volume le caractère qu'il doit avoir, je me borne à reproduire ce que l'*Univers* a dit. Ce sont des amis que l'on va entendre, et ces amis sont en même temps de très sûrs témoins.

LE JOUR DE LA MORT (7 AVRIL 1883)

Univers daté du 8 avril (publié le 7, à cinq heures du soir).

Nous recommandons à la charité des prières de tous nos lecteurs, prêtres et laïques, notre rédacteur en chef, M. Louis Veuillot.

La maladie qui, depuis plusieurs années, l'a tenu éloigné du champ de combat, a pris ces derniers jours un caractère aigu, dont la gravité semblait conjurée hier soir; mais cette nuit les symptômes les plus alarmants se sont accusés, et ce matin, le malade, dans sa pleine connaissance, a reçu les derniers sacrements.

Une dépêche vient d'être adressée à S. Ém. le cardinal Jacobini, afin de le prier de demander au Souverain-Pontife une bénédiction particulière pour cette âme généreuse et loyale, qui, depuis le jour où elle a connu la vérité, n'a eu d'autre souci que la gloire de Jésus-Christ et le triomphe de l'Église. Que les suffrages du peuple chrétien s'unissent à la bénédiction du Père commun, pour que cette vie de luttes fécondes et de grands labeurs s'achève dans la paix et le baiser du Seigneur!

P.-S. — *Deux heures et demie.* — M. Louis Veuillot, entouré

des siens, vient d'expirer doucement entre les bras de son confesseur, le R. P. Tailhan, de la Compagnie de Jésus.

La douleur nous empêche de rien ajouter aujourd'hui à l'annonce de ce grand deuil.

Le 7 avril au matin, la dépêche suivante fut adressée à S. Ém. le cardinal secrétaire d'Etat :

A Son Éminence le cardinal Jacobini, au Vatican, Rome.

La famille de Louis Veuillot et la rédaction de l'*Univers*, humblement prosternées, sollicitent du Saint-Père sa bénédiction pour Louis Veuillot mourant. EUGÈNE VEUILLOT.

M. Eugène Veuillot reçut cette réponse :

Rome, 7 avril.

A M. Eugène Veuillot, Paris. — Le Saint-Père, douloureusement affecté de la grave maladie de M. Louis Veuillot, lui donne de tout cœur la bénédiction *in articulo mortis.*

LES DERNIERS MOMENTS

Univers du 8 avril [1].

C'est à M. Eugène Veuillot, le fraternel témoin et le fidèle compagnon d'armes de la grande vie qui vient de s'éteindre, qu'il appartient de la raconter définitivement. Mais, en attendant que sa douleur adoucie lui en laisse le loisir et la force, nous sommes assurés de satisfaire au désir des lecteurs de l'*Univers* en nous donnant à nous-mêmes la consolation de publier quelques détails sur les derniers instants du maître qui n'est plus.

Il y a une dizaine de jours, un grand nombre de journaux, commentant la nouvelle donnée par l'un d'eux, annonçaient que le rédacteur en chef de l'*Univers* était à toute extrémité. A cette date, la nouvelle n'avait rien d'exact. M. Louis Veuillot, subissant la fatigue où l'avaient mis tant de travaux pour la cause de l'Église, menés sans relâche durant tant d'années, gardait la chambre; mais l'état général de sa santé, qui le

1. Nous donnons la date du jour où l'article a paru, et non la date que porte le numéro du journal, qui est toujours, pour les journaux du soir, celle du lendemain.

maintenait à l'écart du combat depuis plus de deux ans, respectait son intelligence et ne menaçait pas prochainement sa vie. De temps à autre, quand un trait saillant de la persécution qui se poursuit lui était conté, il l'appréciait brièvement, d'un de ces mots qui lui restent en propre; et nous avons particulièrement souvenir du jugement qui lui vint sur les lèvres lorsqu'il apprit la mort quasi soudaine de celui qui, pour avoir dit : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi », se promettait sur cette parole un long avenir et de longs succès. L'ironie divine lui apparaissait en un moment dans cette exécution si prompte du chef des persécuteurs. « Le voilà bien avancé ! » disait-il en résumant sa pensée. Sur quoi, sachant la force immortelle de l'Église et sûr de son dernier triomphe, il se prêtait aux soins que réclamait sa santé. Est-il besoin de dire qu'à côté de lui, dans cette période douloureuse de la vie inactive comme au plus fort de la vie de lutte, veillait ardente, délicate, ininterrompue, la sollicitude de cette sœur incomparable, qui ne saurait plus être louée, après ce qu'il a dit lui-même de ce « noble et doux visage » dans la page émouvante qu'il lui a consacrée au premier volume de *Ça et là*.

En cet état, rien ne présageait un prochain dénouement, lorsque tout à coup, il y a trois jours, se déclarèrent les symptômes d'une bronchite de forme pleurétique. Le médecin, aussitôt appelé, prescrivit l'application de remèdes énergiques, qui parurent obtenir un excellent effet. Mais, dans la nuit du vendredi au samedi, un peu après minuit, des complications survinrent, dénotant une aggravation subite. Le premier souci fut pour les secours religieux. Ils furent apportés dès la première heure (six heures du matin) par un prêtre de Saint-Sulpice, très ancien ami de la famille, M. l'abbé Gramidon, qui put administrer à notre vénéré maître, en pleine connaissance, les derniers sacrements. Huit jours auparavant, le jeudi de Quasimodo, M. Louis Veuillot avait pieusement reçu à jeun le sacrement de la sainte Eucharistie. Il était donc prêt; et, en effet, presque aussitôt l'agonie commença. A peine, tant la maladie avait marché vite en quelques heures, avait-on pu prévenir les deux filles de notre rédacteur en chef: l'une mariée au colonel Pierron, en résidence à Autun; la seconde, religieuse de la Visitation au monastère de la rue Denfert, à Paris.

Dans la chambre, autour du lit de souffrances, se pressaient, à genoux, avec tous les membres de la famille présents à Paris, les rédacteurs de l'*Univers*, et cette élite de braves cœurs qui,

depuis plusieurs mois, se prodiguaient sans compter au service du vénéré malade. Ce nous est un devoir très doux de nommer en premier lieu ces serviteurs admirables, attachés depuis des années à leurs maîtres, et faisant, en vérité, partie de la famille; la dévouée religieuse de Bon-Secours de Troyes, venue là depuis le mois de septembre dernier pour offrir les soins de la charité à celui qui, toute sa vie, lutta pour la défense et le développement des œuvres de charité; le bon frère hospitalier de Saint-Camille de Lellis, de Lille; et ces sœurs franciscaines, dont la reconnaissance, acquise pour toujours à des bienfaits qu'elles ont voulu payer au centuple, faisait des infirmières volontaires, toutes les fois que, dans l'intervalle des quêtes les plus fatigantes, elles auraient eu tant besoin de prendre quelque repos. A travers les sanglots et les larmes, pendant que se précipitait la respiration haletante du malade, toute cette assistance récitait successivement les prières des agonisants, le chapelet, les invocations à Jésus, Marie, Joseph; à saint Louis, patron du rédacteur en chef de l'*Univers*; à saint Benoît et aux anges gardiens. Le malade ne parlait plus, et ses paupières restaient closes; mais, lorsqu'on approchait le crucifix en lui suggérant de l'embrasser, le mouvement de ses lèvres indiquait clairement qu'il s'associait à cette pieuse pensée. C'est ce qui apparut en particulier lorsque le R. P. Tailhan, son confesseur depuis la mort du R. P. Milleriot, étant survenu, lui dit : « Allons, mon bon Louis! je vous apporte mon crucifix de jésuite; embrassez-le, et demandez-lui force, courage, résignation et paix. »

De huit heures du matin à midi, la respiration très rapide se maintint assez régulière; mais, à partir de ce moment, elle devint entrecoupée, avec des arrêts douloureux, qui arrachaient parfois au malade comme des soupirs d'angoisse. Vers deux heures, soulevant à demi ses yeux, par un violent effort, sur sa sœur et son frère qui lui pressaient les mains, il fit paraître à plusieurs reprises un vif mouvement des lèvres; mais les mots ne purent arriver distincts aux oreilles de ceux qui se penchaient vers lui. Après ce suprême effort, la vie s'en allait. Quelques minutes encore, et elle s'exhalait dans un dernier soupir.

Et maintenant, cette grande voix est éteinte. Sur l'oreiller où elle repose, cette tête puissante, si merveilleusement douée par Dieu, apparaît, toute en relief, avec cette majesté que donne la mort lorsqu'elle touche un front qui a voulu rester

marqué de l'onction du baptême, mais aussi avec ce rayonnement paisible de la sérénité, qui est comme la dernière empreinte de l'âme juste, au sortir du corps qu'elle retrouvera plus tard pour une gloire immortelle. A le contempler ainsi, ferme et doux dans la mort, ne dirait-on pas qu'il voyait dans l'avenir, lorsque, traçant lui-même à l'avance une épitaphe pour son cercueil, il écrivait :

Placez à mon côté ma plume;
Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : « Il sommeille;
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille;
Il voit ce qu'il a tant rêvé. »
. . . .

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Il est là, ce crucifix, entre ses mains qui le détiennent comme un gage d'immortelle espérance ! Elle est là aussi cette plume, brisée jadis pour un temps par l'injustice d'un pouvoir dont elle inquiétait les desseins pervers, brisée définitivement aujourd'hui par Celui qui, l'ayant mise aux mains de ce fier soldat, ne la reprend que pour inscrire lui-même ses œuvres au Livre de vie. Nous tous qu'il forma au combat et qu'il appela ses frères, ses enfants, ses amis, nous promettons de garder pieusement ce double héritage. A son exemple, et selon nos forces, pour rester dignes de ses leçons, nous continuerons de guerroyer avec la plume pour défendre les conquêtes du crucifix.

AUGUSTE ROUSSEL.

LOUIS VEUILLOT

8 avril.

Que la volonté de Dieu se fasse! C'est une des dernières paroles que notre ami et notre maître, M. Louis Veuillot, prononça quand il se sentit définitivement atteint par la mort, dont depuis plusieurs années il envisageait les lentes et cruelles approches. Que la volonté de Dieu se fasse! Cette devise du lit d'agonie avait été la devise de la vie entière. Du moment où il avait connu la vérité, il l'avait embrassée sans réserve. Il a raconté, on sait avec quel charme, quel accent de vérité et quels prestiges de délicatesse, il a raconté comment la miséricorde l'avait pris et comment la bonté maternelle de Dieu avait triomphé de toutes les résistances que l'âge et la folie voulaient apporter à la grâce : résistances légères, futiles, formées de préjugés et d'ignorances, qui furent dissipées en un instant aux pieds d'un confesseur.

M. Louis Veuillot avait gardé souvenir de cette lutte où il avait été si heureusement vaincu; il triomphait toujours, dans un renouveau incessant, de sa défaite; il regrettait sans doute ses folles et éphémères prétentions à contester avec la lumière et la vie, et il en ressentait une honte sensible, qui se transformait en un chant d'allégresse quand il se considérait dans la plénitude de possession de son titre de chrétien et de fils de l'Église. Il ne s'est jamais rassasié de cette gloire; sa grande, son unique affaire a été de n'en pas déchoir. Fils de l'Église! il n'a rien voulu ni rien désiré de plus ici-bas.

Il était voué à l'amour de l'Église du jour où il s'agenouilla dans la cellule du *Gesù*, où l'avaient conduit et poussé ses deux amis de *Rome et Lorette*. Adolphe et Élisabeth sont connus de tous nos lecteurs. Faut-il ajouter à leur histoire que l'un attendait depuis plusieurs années déjà, au sein des joies célestes, le néophyte du Gesù de 1838, et que l'autre, sous le manteau des Petites Sœurs des Pauvres, parcourt les rues de Rome et sert humblement de ses mains les vieillards de la Ville éternelle? M. Louis Veuillot a relaté dans les colonnes de l'*Univers* la prise d'habit et les vœux de la sœur Joseph du Sacré-Cœur.

Pour lui, en se courbant, inondé de joie, sous la main d'un jésuite, songeait-il à se dévouer à la défense de l'Église? savait-il seulement si l'Église, où il entrait avec tant de délices, avait besoin de défense? Il songeait à l'aimer. Il était

résolu à la servir. Il connaissait le domaine de Dieu, et n'avait pas l'intention d'en rien contester. Tout ce qu'il possédait relevait de ce domaine : sa plume, son imagination, son cœur; les richesses de sa langue aisée, facile, savoureuse, unique déjà; son imperturbable et puissant bon sens, tout appartenait dès lors à l'Église, non seulement sans résistance et sans conteste, mais bien même sans compter. A quoi la Providence emploierait-elle tous ces dons? quel usage ferait-elle de ces trésors que lui-même il ne connaissait pas, dont l'usage seul devait révéler la valeur?

Il croyait, entrant dans l'Église, sortir de la polémique quotidienne, et ne se doutait pas de l'emploi qu'il devait prendre dans l'armée catholique; il y arrivait décidé à servir l'Église toujours, en tout, à ne lui rien refuser. Comment fut-il attiré à l'*Univers*? comment l'*Univers* avait-il été préparé pour lui?... Il avait songé à écrire cette histoire. Raconter la naissance, les progrès, les combats et les œuvres du journal, ce serait faire la biographie de Louis Veuillot. N'est-ce pas entre ses mains, avec son cœur et son génie, que l'*Univers* était devenu, selon la parole d'un illustre évêque, « une grande institution catholique » ? Mettra-t-on quelque jour en usage les notes nombreuses que M. Louis Veuillot avait recueillies et pourra-t-on remplir son projet? Il y mettait quelque complaisance, non pas à cause de la grande part qu'il avait dans cette histoire, mais à cause de l'action providentielle qui s'y manifeste de toute part, assemblant les éléments et dirigeant les péripéties de la lutte. Ce n'est pas d'ailleurs le temps qui a seulement manqué pour ce travail: le jour non plus n'en paraissait pas encore venu, et nous n'avons pas l'intention d'en ébaucher une esquisse.

Tout ce que nous voulons remarquer, c'est le dévouement et le désintéressement de M. Louis Veuillot à entrer dans une entreprise aussi faible et aussi dénuée qu'était l'*Univers* en 1839. Avant d'en être le rédacteur en chef, il en fut le collaborateur volontaire; il préluda par des travaux de piété et des feuilletons littéraires, dont les lecteurs de ces années déjà si éloignées n'ont pas perdu tout souvenir. Il s'engagea ainsi graduellement dans le combat, lié dès le premier jour avec le comte Melchior du Lac, dont le cœur et les connaissances théologiques lui inspiraient toute confiance, et sans se douter assurément que le combat où il entrait en volontaire et en tirailleur lui prendrait toute sa vie et réclamerait toute son âme.

Ce qu'il apportait à cette lutte, nous n'avons pas besoin de

le dire, nos lecteurs le savent, et il serait aussi long qu'inutile de leur énumérer les qualités et les dons de cet esprit généreux, de ce cœur ardent, de cette âme loyale et toute au devoir. La foi avait multiplié, agrandi, enrichi les dons naturels les plus précieux. Cette foi sincère, une piété sensible, active, intime, constante, avaient armé son bon sens d'une vigueur et d'une lumière qui sont toujours restées merveilleuses aux yeux de tous ceux qui l'ont connu.

Fils d'un ouvrier, n'ayant reçu d'autre instruction que celle de l'école mutuelle, il pénétrait par le cœur encore plus que par l'esprit les questions théologiques les plus ardues. Son *Credo* lui suffisait, et l'esprit de docilité à la sainte Église.

Ce qu'était à ses yeux la papauté, je n'ai pas besoin de le dire. On l'a entendu parler, on l'a vu agir. Je ne saurais non plus expliquer ce que ce sentiment de respect, d'amour et d'obéissance communiquait de lumière et d'inspiration à son génie naturel. Les dons les plus rares s'étaient développés merveilleusement et avaient reçu un épanouissement incomparable. Dirons-nous qu'il y avait là un mystère, et que cette culture intellectuelle et littéraire a toujours été pour nous une cause d'étonnement ? Ce n'est pas l'école mutuelle de Bercy qui avait aiguisé ce goût littéraire exquis. Où avait-il dérobé le secret de cette langue d'un aloi si pur et si délicat, franche, alerte, ferme, vivante et radieuse ? On en voit le progrès et la floraison au travers de ses polémiques. Avec le goût, il avait une érudition littéraire dont les labeurs du journalisme n'avaient rien émoussé. Il aimait la bonne langue française ; un tour heureux, archaïque, ravissait et amusait son esprit. Les délicatesses de la langue sont toujours restées une fête pour son esprit ; et dans les plus cruelles angoisses des luttes, il s'y est toujours reposé.

Nous parlons de l'ami qui n'est plus et qui repose en ce moment sur son lit funèbre, le chapelet entre les doigts et la croix sur la poitrine ; nous en parlons au hasard de nos souvenirs et dans le ressentiment de notre douleur, sans ordre et sans avoir le dessein d'en faire revivre le portrait aux yeux de nos lecteurs. Le portrait de M. Louis Veuillot est dans ses écrits : c'est là qu'on le voit vivre, combattre, sourire, aimer ; c'est là qu'on trouvera tout son esprit et qu'on sentira les battements de son cœur. Comme il aimait l'Église par-dessus tout, il aimait aussi les serviteurs de l'Église, tous les serviteurs de l'Eglise ; et il a gardé de longues fidélités à ceux qui avaient une fois combattu auprès de lui, et que les égarements

des luttes et les dissensions intestines avaient parfois armés contre leur ancien compagnon de bataille.

Ses tendresses restaient inépuisables pour tous les ouvriers du bon Dieu ; les plus obscurs, les plus dénués étaient ses frères et ses bien-aimés. Il allait les embrasser sous le froc et dans la cellule du capucin, comme sous la soutane et dans le presbytère délabré du pauvre curé de village. Cet écrivain, qui restera un maître de la langue française, était avant tout un chrétien ; et comme enfant de l'Église, il était reconnaissant et dévoué à tous ceux qui travaillaient et souffraient pour le salut des âmes. Nous avons nommé les capucins ; il faudrait nommer toutes les autres congrégations : il n'en est pas une seule qu'il n'ait aimée, admirée, protégée et servie au besoin. Toutes les fois qu'il a parlé de ces dévouements à l'Église, c'est avec un bonheur et une grâce d'expressions où se révèlent les affections et l'admiration de son âme. On a souvent parlé des vivacités de sa polémique. Quel beau recueil on ferait de ses tendresses ! Nul n'a mieux décrit le dévouement, la pureté, l'humilité et toutes les grâces du sacrifice. Comme il faisait goûter ces communions intimes de Dieu avec sa créature, les suavités de la douleur et de la résignation chrétienne, toutes les joies de l'immolation ! Il avait l'intelligence de ces merveilles, et il savait en communiquer l'admiration et le goût.

Nous parlons de l'écrivain. Nous nous taisons de l'homme, de l'époux, du père, du frère, de l'ami. Nous laissons chacun à sa douleur, à ses souvenirs, à ses espérances. Nous nous bornerons à un dernier mot pour aujourd'hui.

Quand M. Louis Veuillot revint de Rome à Paris, en 1839, avant d'avoir rencontré l'*Univers*, il s'était engagé parmi les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul. C'est là qu'il connut le P. Olivaint, dont il a décrit l'enthousiasme du zèle et le goût du martyre ; le P. Hernscheim, novice de Saint-Dominique, dont il a dépeint avec un charme extrême le lit d'agonie et de mort ; combien d'autres encore ! le saint et affable M. Le Prévost, qui n'a pas été le fondateur, mais le disséminateur des conférences.

Aujourd'hui, dimanche du Bon-Pasteur, fête de la translation des reliques de saint Vincent de Paul, c'est aussi la fête des confrères de saint Vincent de Paul : nous recommandons à leurs prières l'âme ardente et généreuse qui a fait la charité dans leurs rangs, et qui a appris au milieu d'eux à servir les pauvres et à travailler pour Jésus-Christ. LÉON AUBINEAU.

AVANT LES FUNÉRAILLES

9 avril.

Il y a un suffrage universel qui compte, et dont les manifestations, spontanément dictées par le respect et l'amour, défient toute contradiction. C'est l'émouvant spectacle qu'offre à nos regards émus le concours inusité qui, depuis hier, se fait auprès de la dépouille mortelle du maître que nous pleurons. Pour apporter un témoignage suprême à ce fidèle serviteur de l'Église, pour réciter à ses côtés l'une de ces prières qui soutiennent les combattants pendant la vie et les aident encore après la mort, des religieux, des prêtres, des laïques en grand nombre, des familles entières, se succèdent auprès de son lit funèbre et s'y agenouillent.

Il n'en est pas qui ne sorte profondément ému et comme dans l'admiration de l'air de paix profonde qui règne sur ce mâle visage, où la douleur n'a pas laissé de traces, où il semble que l'intelligence rayonne toujours, avec cette force calme que donne la sérénité du triomphe, enfin conquis après les rudes labeurs d'une vie de bataille, qui, pour ce grand chrétien, n'eut pas un jour de repos.

Nous voudrions, pour l'édification de nos lecteurs et notre propre consolation, pouvoir nommer tous ces visiteurs. On comprendra que cela nous soit impossible. Nous ne pouvons non plus, et à notre grand regret, citer comme nous le voudrions l'expression des sympathies qui, du dehors, nous viennent de toutes parts. Mais ce que nous voulons dire, parce que rien n'aurait pu, de son vivant, aller plus au fond du cœur de notre vénéré maître, c'est le témoignage que lui rendent nombre de ses lecteurs, prêtres et laïques, rappelant avec émotion qu'ils lui doivent, après Dieu, les uns, la grâce de la vocation sacerdotale; les autres, leur affermissement dans la foi ou leur conversion; tous, l'amour de l'Église romaine poussé jusqu'au plus absolu dévouement pour la personne de Pierre, son autorité, ses enseignements.

« Quoique éloigné du champ de bataille depuis quelques années, écrit de Moulins à M. Eugène Veuillot l'un de ces témoins dont le nom lui-même fait autorité, votre frère emporte avec lui une gloire impérissable : celle d'avoir déterminé et achevé en quelque sorte le grand mouvement vers Rome que de Maistre et de Bonald avaient pu seulement indiquer au milieu des préjugés de notre pauvre France. »

« Non seulement, écrit le doyen d'une paroisse importante d'une grande ville du Nord, non seulement je prierai, mais j'offrirai de plus le saint sacrifice pour l'âme de l'incomparable chrétien qui m'a permis de lui donner le nom d'ami, et à qui je suis redevable en grande partie de ce que j'ai d'amour pour la sainte Église et pour son chef. »

On verra plus loin que, dès le premier moment, les catholiques de Lille ont eu la pensée de faire célébrer une messe pour l'âme de notre illustre chef.

Ces suffrages spontanés et sans nombre, venant après la bénédiction du Souverain-Pontife et les éloges des princes de l'Église [1]; ces suffrages qui multiplient pour l'âme de M. Louis Veuillot les prières de cette Église qu'il a tant aimée : voilà, certainement, l'hommage qui va le mieux à sa grande mémoire, celui qu'il a le plus chrétiennement ambitionné, celui dont sa sœur, son frère, ses enfants, ses neveux et nous tous, ses modestes collaborateurs, devrons le plus de reconnaissance aux amis qui, de toutes parts, manifestent ainsi leur grande, leur fidèle affection.

LES FUNÉRAILLES

De son vivant, notre rédacteur en chef n'eût pas souffert qu'on le louât dans l'*Univers*. Aujourd'hui nous ne saurions nous taire sur la manifestation qui vient de se produire, et qui, en la personne de Louis Veuillot, honore la cause à laquelle il avait voué et il a épuisé sa vie.

Le temps nous presse, et nous ne pouvons songer à raconter aujourd'hui en détail cette cérémonie funèbre, dont le caractère vraiment grandiose se tirait surtout de la douleur recueillie des assistants. Pour ce soldat qui, pendant près d'un demi-siècle, fut au service de l'Église, il convenait, en effet, qu'une église fût le théâtre de sa gloire. C'est là qu'elle a reçu sa consécration.

A onze heures et demie, la foule, qui déjà se multipliait dans la rue de Varennes et emplissait la maison mortuaire, disait assez quel concours amèneraient les funérailles. Grossi sur le parcours, le cortège, quand il déboucha sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, était si considérable, qu'on vit bien que

1. Déjà, par télégrammes ou par lettres, plusieurs évêques avaient témoigné de leur douleur.

l'église ne le pourrait tout entier contenir. Déjà, d'ailleurs, l'édifice paroissial était plus qu'à moitié rempli de personnes qui avaient devancé le cortège. Sur tout le circuit de la place, et dans la rue, se pressait une foule qui, contenue par la police refluait jusqu'au boulevard.

A midi et un quart, plus une place n'est libre dans l'église qui regorge. Dans le chœur, des prêtres et des religieux se tassent en grand nombre. La foule, repoussée jusque dans la vaste chapelle Saint-Louis sise derrière le chœur, s'y presse à flots.

C'est M. le curé de Saint-Thomas-d'Aquin, M. Ravailhe, qui a voulu célébrer la messe. Il est assisté d'un vieil ami du rédacteur en chef de l'*Univers*, M. Moigno, chanoine de Saint-Denis, et de M. Raillard. La nonciature est représentée par Mgr Tonti, auditeur, et Mgr Vico, secrétaire ; l'archevêché, par deux vicaires généraux, M. l'abbé Petit et M. l'archidiacre Caron, qui tout à l'heure fera l'absoute, ainsi que par M. Reulet, chanoine, secrétaire de S. Ém. le cardinal Guibert. Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, occupe de même une place réservée dans le chœur. Des deux côtés se pressent, avec plusieurs chanoines de la cathédrale, un grand nombre de MM. les curés de Paris, des religieux de tous ordres, des prêtres et des vicaires de Paris et des ecclésiastiques de plusieurs diocèses de France, venus de loin tout exprès pour ces funérailles. Dans la nef, avec les religieuses de presque toutes les congrégations hospitalières et enseignantes, on aperçoit nos plus éminents confrères de la presse, associés à la perte que fait l'*Univers* ; une nombreuse délégation des cercles catholiques d'ouvriers, ayant à sa tête MM. le comte de la Tour du Pin, Ancel, de Roquefeuil, de Mouy, Hyrvoix, etc. Émouvant témoignage rendu par l'œuvre à celui qui, dès l'origine, en comprit si bien et en fit éclater l'importance.

Nous ne pouvons noter ici toutes les congrégations représentées, non plus que toutes les notabilités présentes. Nous essayerons de suppléer demain à cette réserve que le temps nous impose aujourd'hui. Mais ce qu'il nous faut ajouter avant de finir, c'est le caractère douloureusement imposant avec lequel est apparu le cortège, lorsque, au sortir de l'église, après l'absoute, pendant laquelle ont coulé bien des larmes, il s'est formé derrière le char funèbre.

En tête un petit bataillon s'était formé pour rendre les honneurs ; mais quel bataillon ! Il y a là, massées par rang de

trois, plus d'une trentaine de Petites-Sœurs des Pauvres, venues pour honorer celui qui si souvent exalta cette œuvre admirable. Elles sont encadrées dans une compagnie de jeunes filles qui ajoute encore à l'émotion lorsqu'on sait que ce sont des orphelines d'Alsace-Lorraine, conduites par leur zélée protectrice, Mlle Polonus, en reconnaissance du puissant concours donné par l'*Univers* à la fondation du patronage catholique des Alsaciens-Lorrains. Il semble qu'on ait là, en réduction, le symbole des deux grandes pensées dont s'inspira toujours notre cher maître, l'Église et la Patrie !

Il y a d'autres émotions. Sur le catafalque, on voit d'autres couronnes : l'une, fort éloquente en sa simplicité : *A leur maître aimé, les serviteurs reconnaissants*; l'autre, offerte par les cercles catholiques ouvriers; une troisième, don du *Pèlerin*, « au vaillant défenseur de l'Église » ; une autre encore, offerte par le patronage des Alsaciens-Lorrains. Et puis, voici en larmes, derrière le cercueil, ces serviteurs dont l'aspect dit bien haut le déchirement ; les pieuses religieuses qui, avec le bon frère camillien, ont donné leurs soins au malade, au mourant, au défunt. Que dire maintenant de la famille, abîmée dans la douleur ?

Le deuil était conduit par le colonel Pierron, gendre de M. Louis Veuillot; par MM. Eugène Veuillot et Desquers, frère et beau-frère de notre rédacteur en chef. Les enfants de M. Eugène Veuillot et de sa famille par alliance suivaient ensuite, précédant la rédaction de l'*Univers*, hélas ! incomplète en l'absence de notre ami Arthur Loth, retenu chez lui par une indisposition qui, fort heureusement, exige plus de précaution qu'elle n'offre de danger.

Du côté des dames, on voit au premier rang, qu'a voulu lui céder, comme à sa mère, la fille de M. Veuillot, et qu'elle a si bien conquis, cette sœur dont la vie se confond pour ainsi dire avec celle du maître que nous pleurons. Tout le monde s'incline devant cette douleur, qui serait inconsolable, si la foi ne voyait plus haut que ce monde, et n'y allait retrouver sûrement l'affection de ceux qu'on semble perdre.

Quelle foule ensuite que celle qui fait cortège ! Sur le parcours, tout Paris, le Paris des boulevards de la rive gauche, s'étonne et malgré lui s'émeut de ce défilé qui ressemble si peu aux cortèges ordinaires. Tant de religieuses, tant de prêtres, tant de personnes qui sont recueillies et s'en vont

douloureusement, songeant à celui qui n'est plus! Et celui-là, quel est-il? Une couronne le dit en grosses lettres aux passants qui regardent : c'est Louis Veuillot.

Eh bien! ce nom qu'on disait jadis être comme le synonyme de l'impopularité dans la ville qui est par essence le foyer révolutionnaire, ce nom mille fois répété depuis deux jours dans les feuilles publiques, on sait désormais que c'est celui d'un lutteur ardent, loyal, convaincu, désintéressé. Et partout l'on s'incline avec respect. Pour nous, recueillant ces témoignages, refoulant nos larmes, nous revenons aux devoirs qu'il nous enseigna, et pour lesquels son souvenir, gardé par le frère qu'il nous laisse, ne cessera d'être notre guide.

Au lendemain de la mort, la lettre de faire part que voici avait été adressée aux parents, aux amis, à la presse :

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur

LOUIS-FRANÇOIS-VICTOR VEUILLOT,
rédacteur en chef de l'*Univers*,

sorti de ce monde pour aller à Dieu, le 7 avril 1883, muni des sacrements de notre mère la sainte Eglise, en son domicile, rue de Varennes, n° 21, dans sa 70e année;

Qui se feront le mardi 10 avril, à *midi très précis*, en l'église Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse.

De Profundis.

On se réunira à la maison mortuaire.

De la part de M. le colonel Pierron et de Madame Pierron, née Veuillot, de Mademoiselle Luce Veuillot, en religion Sœur Marie-Luce (de l'Ordre de la Visitation), de Monsieur et Madame Eugène Veuillot, de Mademoiselle Elise Veuillot, de Monsieur Stanislas Desquers, de Madame Murcier, de Messieurs Maurice, Louis et Joseph Pierron, de Mesdemoiselles Luce et Mathilde Pierron, de Messieurs Pierre, Bernard et François Veuillot, de Mesdemoiselles Marguerite et Jeanne Veuillot, de Monsieur Louis Desquers, de Mademoiselle Germaine Desquers, de Monsieur et Madame Paul Murcier, de Madame Sourdeau, née Murcier;

Ses gendre, filles, frère, sœur, belle-sœur, beau-frère, petits-fils, petites-filles, neveux et nièces;

Et de la part de la Rédaction du Journal *l'Univers*.

Le jour des obsèques, à onze heures, le corps de notre vénéré maître, mis en bière, était descendu et placé dans la cour même de l'hôtel de la rue de Varennes, au milieu d'une chapelle ardente. La religieuse de Bon-Secours, le frère de Saint-Camille de Lellis, les religieuses franciscaines qui lui avaient donné leurs soins, ainsi que des sœurs de charité et des Petites Sœurs des Pauvres, priaient autour du catafalque.

Au seuil de l'appartement, MM. Eugène Veuillot et le colonel Pierron recevaient les invités, dont le nombre fut bientôt tel, qu'on dut renoncer à permettre l'accès des appartements. La foule alors se groupa dans la cour de l'hôtel et dans la rue de Varennes. Mlle Élise Veuillot, sœur du rédacteur en chef de l'*Univers*, et Mme Pierron, sa fille, s'étaient déjà rendues à l'église avec les autres dames de la famille, pour y prier en attendant la cérémonie funèbre.

A midi et un quart, le cortège, formé comme nous l'avons dit, apparaissait au seuil de l'église Saint-Thomas d'Aquin, où l'on n'avait pas posé de tentures noires le long de la nef, pour ne pas rendre plus étroite encore la place manifestement trop insuffisante que le développement de l'édifice laissait aux invités.

Nous avons dit que la messe avait été célébrée par M. le curé de Saint-Thomas d'Aquin, assisté de M. l'abbé Moigno, chanoine de Saint-Denis, et de M. l'abbé Raillard, et l'absoute faite par M. Caron, archidiacre. Dans le chœur et dans l'assistance, on remarquait Mgr Tonti, auditeur, et Mgr Vico, secrétaire, représentant Mgr le nonce apostolique; MM. les vicaires généraux Petit, Caron, et M. le chanoine Reulet, représentant S. Ém. le cardinal Guibert, archevêque de Paris; Mgr Perraud, évêque d'Autun; Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris; Mgr Druon, ancien supérieur de Saint-Louis des Français, à Rome; MM. les curés de la Madeleine, de Saint-Augustin, de Saint-Honoré, de Saint-Roch, de Saint-Eugène et plusieurs autres curés de Paris; Mgr Ozanam; Mgr du Fougerais, directeur de la Sainte-Enfance; Mgr Compans, vicaire général de Bordeaux, et M. l'abbé Louis Klingenhoffen, amis particuliers du défunt et de la famille; M. l'abbé de Lagarde, supérieur du collège Stanislas; l'abbé Simler, directeur du petit collège Stanislas; les RR. PP. Bénédictins de Solesmes et de Ligugé et de Saint-Dominique de Silos (Espagne), dom Piolin, dom Logerot, dom Guépin; le supé-

rieur des Carmes, le R. P. Albert; les RR. PP. Arsène, Stanislas, Stéphane, Ludovic, religieux capucins; le R. P. gardien du couvent des Capucins de Marseille; les RR. PP. Tailhan, Petot, Brutillot, Martinow, Chauveau, Hubin, Jouen, Coubé, Polidoro, Berthiaut, etc., de la Société de Jésus; le R. P. de la Porte, des prêtres de la Miséricorde; le R. P. Hippolyte, des religieux augustins de l'Assomption; le R. P. Olivier, supérieur du collège de Juilly; le R. P. Marie de Brest, religieux franciscain; M. Pémartin, secrétaire général, plusieurs prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, de la congrégation du Saint-Esprit, ainsi que de la congrégation du Saint-Rédempteur; le supérieur et les directeurs du séminaire des Missions étrangères; le P. Gros et le P. Bruat, maristes;

MM. les abbés Gramidon, Thomas, de Lanterie, Paya, Riche, du presbytère Saint-Sulpice; M. l'abbé Sire et plusieurs professeurs du séminaire; M. l'abbé Pétot; les frères de Saint-Jean de Dieu; le frère Exupérien, assistant du supérieur général des Frères de la Doctrine chrétienne, et plusieurs autres frères; le R. P. Cazet, préfet apostolique de Madagascar; le R. P. Charmetant, au nom de l'Œuvre des écoles d'Orient et des missions d'Afrique; M. le supérieur du séminaire du Mans; les PP. de Sainte-Croix; les PP. Oblats de Marie Immaculée;

M. l'abbé Grout, vicaire général de Versailles; M. l'abbé Desplats, vicaire de Saint-Louis de Bordeaux, ami de la famille, et qui avait reçu d'une foule de prêtres bordelais la mission de les représenter aux funérailles; M. l'abbé Denis, chanoine de Langres, chargé, pour son diocèse, de la même mission; M. l'abbé Hubert, directeur du petit séminaire d'Arras, et représentant la société de Saint-Bertin, dont le supérieur, M. le chanoine Marin, avait chargé M. Auguste Roussel de porter à la famille ses condoléances;

M. l'abbé Joly, aumônier du Sacré-Cœur; M. l'abbé de Roquetaillade, M. le curé de Saint-Brieuc, M. l'abbé de Broglie, M. l'abbé Albouy, M. l'abbé Thomelin, curé archiprêtre de Saint-Aspais (Melun); M. l'abbé Reinay, du diocèse de Luxembourg; l'abbé Tessier, curé de Deuil; l'abbé Roquette, le R. P. Ladislas Witkowski, missionnaire apostolique, supérieur de la mission polonaise de Paris; le chanoine Schorderet, et combien d'autres prêtres que nous ne pouvons malheureusement nommer tous!

M. le marquis de Dreux-Brézé, M. le comte de Vanssay; M. le comte A. de Mun, à la tête d'une nombreuse députation des cercles catholiques d'ouvriers, avec MM. le comte de la Tour du Pin, Ancel, de Marolles, de Roquefeuil, Hyrvoix, marquis de Mouy, etc.; MM. le marquis de Ségur, Eug. de Margerie, Claudius Lavergne, vicomte G. de Chaulnes, Paul de Cassagnac, H. de Pène, Hervé, Dalloz, John Lemoinne, Bapst, Guyon, Saint-Chéron; toute la rédaction de l'*Union :* MM. le baron Dallemagne, Louis d'Estampes, L. de la Brière, Godlewski, etc., ayant à sa tête son directeur, M. Boudet; M. Janicot, directeur, et MM. Dupuis et Bourgeois, rédacteurs de la *Gazette de France;* MM. Levé, directeur, Coquille et Delouche, rédacteurs du *Monde;*

M. de la Rallaye, du *Journal des Villes et des Campagnes;* MM. Thureau-Dangin et Récamier, du *Français;* M. H. Marchand, directeur du *Journal de Paris;* M. Louis Teste, du *Gaulois;* M. J. Cornély, du *Clairon;* M. Gabriel Ferrère, de l'*Action;* M. de Villebois-Mareuil, du *Triboulet;* M. Drumont, de la *Liberté;* des rédacteurs du *Soleil*, de la *Patrie*, du *Moniteur*, du *Constitutionnel*, etc.; M. le comte de Boursetty, représentant le *Journal de Rome;* M. Guillaume Verspeyen, rédacteur, et M. Lammens, sénateur, membres du comité directeur du *Bien public*, de Gand; M. Ernest Delloye, notre excellent confrère de l'*Émancipateur*, de Cambrai; M. E. Reynis, de l'*Union du Midi;* M. Taconet, de la *Guienne;* l'un des rédacteurs du *Réveil de l'Ouest*, et les délégués de l'association monarchique et catholique de la presse départementale, etc.;

MM. le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, général de Charette, baron Baude, le comte et le vicomte de Montsaulnin, le baron de Morogues, le marquis de Rolland, comte d'Esgrigny, vicomte de Mayol de Luppé, Robinet de Cléry; Antonin Pagès, ancien magistrat; Xavier Marmier (de l'Académie); Joseph de la Bouillerie, ancien ministre; Bertinot, avoué; vicomte de Bélizal; comte de Damas; de Gavardie, sénateur; comte de Blacas; de Saint-Victor, ancien député; Émile Keller, le prince de la Tour d'Auvergne, les frères Eugène et Henry Herzog, de Logelbach; comte de Viefville, Louis d'Andigné, Maurice d'Andigné, baron de Raincourt, marquis de Saint-Mars, marquis de Beaucourt, comte Bessas de la Mégie, la Jousse de la Giraudais, comte Arthur de Rougé; Paul de Malejay, officier d'ordonnance du général Kanzler; comte de Charancey, comte

G. de Beaurepaire, Baudon, Beluze, comte des Cars, de Parseval, M. l'ingénieur Bazaine;

MM. le marquis d'Auray, J. Ranson; Didiot, avocat à la cour d'appel; comte de Belleval, comte de Miramon, comte de Circourt, de Gosselin, de Carayon-Latour, Léon Riant, Oppert, Th. Riant, Claudio Jannet, marquis de Fournès, comte de Ségur, Bartholoni, Jean Brunet, Cardon de Sandrans, de Rochetaillée, Rapetti, Ch. Virmaître, comte de Calonne, marquis de Coriolis, de Meurville, vicomte d'Aboville, de Gosselin; Aubry (des Vosges), ancien député; A. et I. Merley, comte Emmanuel de Bourgade, comte O. de Poli, de Baudicourt; Paul Laperche et Gabriel Aymé, anciens secrétaires de M. Louis Veuillot;

MM. Ernest Hello, Gaillard, Lequien, Dubleix, comte Yvert, Nisard, Olivier de Barbarin, le docteur Constantin James, Josse; Saubot-Damborgez, ancien préfet; Trocmé, baron d'Avril, Léon Pagès, M. l'intendant Keller, Nadar, Ory, François Lafon; Louis Vivès, éditeur, venu du fond du Midi tout exprès pour assister à la cérémonie; vicomte de Guitaut, le commandant Schnaiter, Émile Chesnay, de Bouffé, le docteur Tessier, Valentin Méniolle, Paul Besson, le baron d'Aubigny-Neberherrn, le comte du Couëdic, des Perrins; Tournafond, directeur de l'*Exploration*; Dessus, Ambroise Petit, Étienne Gautier;

MM. le général Boissonnet, le comte de Marichalar, des Vallières; M. Henri Gréau, avocat, et plusieurs anciens élèves du collège des RR. PP. Jésuites de Saint-Clément de Metz; le comte de Kreuznach, vicomte de Rochetaillée, Philippona, le baron de l'Espée, comte Charles de Nicolaï, Jean du Hamel de Breuil;

MM. le baron de Mackau, comte du Clésieux, F. Riant, du conseil municipal; Hémard, ancien avocat général; Félix Clément, Denis Cochin, baron Tristan Lambert, E. Artus, vicomte de l'Espine, d'Héricault, Sébastien Laurentie, Alfred Nettement, comte du Demaine, comte Roselli de Lorgues; les éditeurs catholiques Palmé, Lecoffre, Retaux, Dumoulin, Oudin, Blériot, Lethielleux; le marquis de Plœuc, Charles Rivière, Libman, Laverdant, comte de Waziers, marquis Libe-Perrati, de la Beaume, de la Flotte, comte de Beffort, Émile Perrin, membre de l'Institut, administrateur général de la Comédie-Française, ancien ami de M. Louis Veuillot;

MM. le marquis de Villermont, général baron Duchaussoy,

comte de Bonneuil, vicomte de Bonneuil; Meissonnier, inspecteur général des mines; comte de Roquefeuil, le duc de Bauffremont, Roland-Gosselin, baron de Schomberg, baron A. Doncœur, comte de Divonne, comte de Diesbach, baron Exelmans, comte Sérurier, marquis de Monteynard, prince de Léon, baron des Rotours, F. Lauras, Oscar de Vallée; Jules Lacointa, magistrat démissionnaire; Bastien, ancien président de chambre; le marquis de Mun, comte de Galzain, marquis de Saint-Phalle, etc., etc.

Le deuil, nous l'avons dit, était conduit par M. Eugène Veuillot, frère, le colonel Pierron, gendre, et M. Desquers, beau-frère du défunt; par MM. Pierre, Bernard, François Veuillot, et MM. Paul, Pierre, Louis Murcier, neveux de M. Louis Veuillot, ainsi que par les membres de la famille d'Aquin, alliée à M. Eugène Veuillot. Derrière le catafalque se tenaient, avec les serviteurs en larmes, les Petites Sœurs des Pauvres, au nombre d'une trentaine, ayant à leurs côtés les orphelines du patronage catholique des Alsaciens-Lorrains, les Sœurs de Bon-Secours, les sœurs de charité, les religieuses converses de la Visitation, la supérieure des sœurs tourières de l'Abbaye-aux-Bois, les sœurs tourières du couvent des Oiseaux, etc.

Sur le catafalque on remarquait, avec la couronne des serviteurs à leur maître, la belle couronne en lilas blanc et violettes offerte par les dévoués employés de l'*Univers*, la couronne offerte par le patronage catholique des Alsaciens-Lorrains, une couronne offerte par le *Pèlerin*, une autre par le journal *l'Action*, une autre par une délégation des étudiants catholiques de Montpellier, etc., etc.

Nous avons dit ce qu'avait été le défilé, ou plutôt la marche triomphalement religieuse de l'imposant cortège. Au cimetière, où presque toute la foule avait suivi, chacun a voulu jeter l'eau bénite et déposer une prière sur la tombe du grand combattant que l'Église vient de perdre. C'était le seul hommage qu'ambitionnait son âme de chrétien. C'est pourquoi, selon son désir, et quoi qu'en aient dit certains journaux, qui ont même cité des noms d'orateurs, il n'a été prononcé aucun discours. Comme il est dit dans l'Écriture, ses œuvres le loueront.

Cependant nous nous permettrons, après avoir cité l'épitaphe qu'il avait composée lui-même, de déposer sur son

cercueil cette inscription, en style lapidaire, qu'un éminent religieux envoyait hier à Mlle Veuillot :

PAIX ET GLOIRE IMMORTELLE
AU GRAND ATHLÈTE
QUI N'A PARDONNÉ A AUCUNE ERREUR
NI AMOINDRI AUCUNE VÉRITÉ
NI MÉNAGÉ AUCUNE INJUSTICE
NI FLATTÉ AUCUNE PASSION
NI LAISSÉ A COUVERT AUCUNE HYPOCRISIE
NI ABANDONNÉ AUCUNE VICTIME
NI CRAINT AUCUNE TYRANNIE

Tel est bien, en effet, l'éloquent résumé de cette grande vie.

AUGUSTE ROUSSEL.

Le caractère des funérailles de M. Louis Veuillot a été inconsciemment mais éloquemment défini par un agent de police qui se trouvait à Saint-Thomas-d'Aquin.

Au moment du défilé, comme la foule obstruait le passage, il voulut faire changer de place à l'un de nos collaborateurs. « Mais, lui fut-il dit, vous voyez bien à mon costume que je suis de la famille. — Oh! reprit l'agent, tout le monde ici a l'air d'appartenir à la famille. »

On ne saurait mieux dire pour montrer que les sentiments de tous étaient à l'unisson de ce grand deuil.

DERNIERS ENSEIGNEMENTS[1]

2 mai.

Le testament de mon frère, « écrit, selon ses propres termes, d'une main fatiguée et tremblante, mais en bonne santé, sur du papier de Pie IX, celui qui était distribué aux évêques pendant le concile », s'ouvre par cet acte de foi :

« Au nom de la très sainte, immuable et éternelle Trinité, ainsi soit-il!

« Ceci est mon testament. Je l'écris en priant Dieu de m'assister et de m'éclairer.

1. C'est le 3 mai que cet article a paru dans l'*Univers*. La force de l'écrire plus tôt m'avait manqué. Je le donne à la suite du récit des funérailles, parce qu'il me semble que c'est sa vraie place.

« Je meurs catholique comme j'ai toujours vécu, entièrement soumis de cœur, de raison et d'âme à tous les enseignements de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, demandant pardon de toutes mes fautes, désavouant toutes les erreurs que j'ai pu commettre, et où je n'ai pu tomber que par ignorance et sans dessein. Dans toute ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose : c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire, obéissant aux lois de l'Église. »

Tout mon frère, comme aspiration et doctrine, est là. Connaître l'Église, l'aimer et la servir; la connaître par l'étude constante de ses lois et de ses œuvres; l'aimer ardemment, dans un esprit de soumission et de confiance absolues; la servir avec un dévouement, une passion, une allégresse qu'aucune épreuve, d'où qu'elle vînt, ne put jamais effleurer : voilà toute la vie de Louis Veuillot, à partir du moment où il connut la vérité.

Ce témoignage, que lui ont toujours rendu ceux qui l'approchaient, la catholicité le lui rend avec effusion depuis le jour où Dieu, couronnant ses travaux et n'écoutant pas nos prières, l'a repris; son œuvre, si contestée, à diverses époques, de quelques-uns, mais si aimée du grand nombre, le lui rendait depuis longtemps; ses ennemis, qui sont les ennemis de la foi, le lui rendent aussi. Il a fait des chrétiens et des prêtres, il a montré à tous le chemin de Rome, il a sauvé des âmes; il a été — des milliers de voix le proclament — un courageux, fidèle et utile serviteur. C'est ce qu'il voulait; et si Dieu lui a donné la gloire par surcroît, c'est qu'il a mérité de servir encore.

Je ne parle pas ainsi pour triompher et me réjouir. Le jour où je pourrai songer à me réjouir n'est pas venu. Je constate cette acclamation universelle, parce qu'elle ratifie les combats que mon frère a livrés et glorifie les principes qu'il a soutenus.

Le but qu'évêques, prêtres, religieux, catholiques zélés, le bénissent d'avoir atteint, il se l'était proposé dès son entrée dans la vie chrétienne. « Que comptez-vous faire maintenant? lui dit, à Rome, il y a quarante-cinq ans, le P. Rosaven, après l'avoir absous. — Je servirai l'Eglise : sera-ce comme écrivain, comme prêtre, comme religieux ? je l'ignore, mais je sais bien que je la servirai. » Cette parole a été tenue, sans un seul jour, sans un seul instant de défaillance, ni de regret, ni même d'effort. L'esprit et le cœur de Louis Veuillot apparte-

naient si complètement à la vérité, qu'il ne comprenait pas qu'on pût faire autre chose que s'y dévouer.

A cette époque où, bien fixé sur le but, il se demandait comment il pourrait l'atteindre, une seule voie lui paraissait impossible, celle du journal. La presse catholique existait alors si peu, que lui, journaliste, il l'ignorait, et que ses amis, chrétiens pieux et même agissants, l'ignoraient aussi. Quant au journalisme qu'il avait vu de près, le journalisme conservateur et parlementaire, il n'y voulait pas rentrer, convaincu qu'on n'y pouvait servir Dieu. Il m'écrivait de Fribourg, le 9 juillet 1838 : « On m'offrirait l'infecte royauté de la presse telle qu'elle est, que je l'abandonnerais entièrement à quelque innocent digne de l'exercer. » Ce qu'il voulait défendre, — et il ne voyait pas de journal où il pût le faire, — c'était « la vérité, mais la vraie vérité, bien claire, bien authentique et bien pure de tout soupçon ». Il repoussait déjà, et comme d'intuition, l'école des compromis.

Le programme que Louis Veuillot se traçait en deux lignes à vingt-quatre ans, au lendemain de son retour à Dieu, ni l'écrivain ni l'homme n'en ont dévié un seul instant. Des *Pèlerinages de Suisse*, son premier livre, à son dernier article, rien ne rompt l'unité de la doctrine. C'est toujours toute la vérité qu'il défend, et toujours il y apporte le même mépris du respect humain, le même amour expansif de l'Église.

En 1839, il découvrit l'*Univers* et y publia un feuilleton sur la chapelle des *Oiseaux*; dès 1840 il prit une part assez active à la rédaction, et c'est en 1843 qu'il en devint le principal rédacteur, puis le rédacteur en chef. A partir de ce jour, cette œuvre fut sa vie.

Je ne songe pas à rappeler ici les luttes diverses que mon frère a soutenues; mais je dois dire que si quelques-unes lui ont été pénibles, aucune ne lui a paru mauvaise ou inutile : aucune en effet ne l'était. C'est le jugement qu'en porte aujourd'hui le monde catholique. Ce jugement, Louis Veuillot, sûr de ses intentions et confiant dans les bénédictions qu'il avait reçues, y comptait. Voici ce qu'il disait de son œuvre dans une note inachevée, écrite lorsque, déjà gravement atteint, il ne songeait plus à combattre :

« Si l'œuvre que j'ai faite est bonne, il suffira que je n'y sois plus, on le verra bien. Ce qui nuit aux œuvres bonnes, surtout à celles de ce genre, c'est le sentiment personnel qu'excite celui qui les fait. Pour moi, j'ai toujours cru que j'étais à la

fois un soldat et un juge. Je ne me suis pas préoccupé d'être aimable; peut-être que je n'avais pas beaucoup à me forcer pour ne l'être pas, et enfin, je ne l'ai pas été. Maintenant l'opinion est faite; je n'ai rien à dire pour la défaire. Si elle s'abuse, elle ne peut être corrigée qu'après que la mort aura passé sur moi. Alors on jugera l'œuvre, en dépit des défauts de l'ouvrier. »

Le jugement est rendu. L'ouvrier reçoit une place qui ne lui sera pas enlevée; et si l'œuvre ne peut garder l'éclat qu'il lui a donné, elle gardera certainement ses doctrines.

Il y a cinq ans, lorsque mon frère se rendit à Rome, pour prier près du tombeau de Pie IX et recevoir la bénédiction de Léon XIII, il me remit avec son testament une page qu'il n'avait pas voulu y introduire, mais qui, me dit-il, le complétait. Voici cette page :

« Je demande pardon à tous les hommes que j'ai pu offenser et envers qui j'ai eu des torts. J'en ai combattu beaucoup et longtemps; je crois n'en avoir haï aucun sciemment et volontairement, et je suis sûr de leur avoir pardonné de bon cœur les torts que j'ai pu croire qu'ils avaient envers moi. Si j'ai quelquefois, dans le premier feu de mes ressentiments, demandé justice à Dieu, j'ai toujours su renoncer à me faire justice moi-même avant la fin du combat. Aujourd'hui, je n'ai plus l'ombre d'un ressentiment personnel. Je demande pour tous miséricorde comme pour moi. Grâce à Dieu, ce pardon s'applique à tous et à tout sans exception. Qu'il n'y ait pas un seul des hommes que j'ai combattus qui ne demande et ne reçoive le pardon de Dieu, qui seul peut être offensé sans justice, sans raison et sans prétexte.

« Et que Dieu bénisse éternellement ceux qui, m'ayant connu, m'ayant vu ou seulement lu, ont eu le grand mérite et la grande charité de m'aimer, d'avoir pitié de moi et de ne point me haïr, soit à cause de ma personne, soit à cause de mes écrits.

« Que tous me fassent la grâce de comprendre que je n'ai rien dit avec l'intention de nuire à leur âme et à leurs vrais intérêts; qu'au contraire toutes mes intentions et tous mes efforts ont voulu les amener à la vérité, c'est-à-dire, à Dieu.

« Il me semble que trois ou quatre, une dizaine tout au plus, me haïssent véritablement. Quelques-uns peut-être vivent encore. Qu'ils sachent qu'ils ont eu tort, que je leur pardonne sincèrement; et qu'ils prient pour moi, comme je prierai pour eux à Rome, auprès du tombeau de Pie IX où je me rends, et

pendant tout le reste de ma vie. Pie IX nous a aimés tous ; nous l'avons tous connu : il devrait être mon garant auprès d'eux, et j'ose dire que souvent son nom les a protégés près de moi.

« Qu'ils soient bénis de moi comme ils le seront de Dieu, tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples. Je me contente de nommer Montalembert et Lacordaire, qui m'ont parfois jugé défavorablement et amèrement, et qui, en cela, n'ont pas été pour moi ce que j'ai voulu être pour eux. Je crois qu'ils n'ont eu rien à me reprocher avec justice, et Dieu me semble avoir voulu que leur erreur n'ait pu me nuire en rien. Je les aimés, surtout Montalembert. La paix sur eux, la paix sur moi ! Si mes écrits subsistent, et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté. »

Ces sentiments ont toujours dominé mon frère, et nul de ceux qui l'approchaient ne pouvait l'ignorer. Il aimait trop l'Église, il lui était trop soumis, pour tomber dans la haine contre les hommes. Il a eu bien des ennemis, il a été bien outragé ; lui, il n'a été l'ennemi de personne. Si quelques-uns en doutent, sa correspondance les éclairera.

Ce besoin de pardonner lui fit faire, il y a trois ans, un acte qu'il faut admirer, mais qui me laisse des regrets. Il classait ses papiers, dans le but d'y joindre quelques éclaircissements qui permettraient d'écrire l'histoire de l'*Univers ;* il brûla quantité de lettres, de notes, de pièces qui lui paraissaient trop grandir son rôle et jeter une lumière fâcheuse sur le caractère d'anciens amis ou compagnons d'armes devenus ses adversaires, et même ses calomniateurs. « Pourquoi prolonger le combat après notre mort ? disait-il ; n'entendons-nous pas Dieu qui nous dit : Assez ! »

Je ne fais ici ni une biographie de mon frère ni son apologie. C'est à ses œuvres et à ceux dont elles ont facilité les travaux, élevé l'esprit ou protégé l'âme, de le louer. Ils n'y manquent pas. Je note ses derniers enseignements. L'un des plus précieux, celui qui nous a le plus serré le cœur, et en même temps le mieux soutenu, c'est sa sérénité, à partir du jour où l'affaiblissement de ses forces l'écarta du combat. Il a eu, sans doute, des mouvements d'impatience et des moments d'amertume ; mais la résignation, une résignation quelquefois triste, d'autres fois presque joyeuse, fut son état habituel.

Il était arrivé à cet âge où l'homme qui n'a pas le goût des choses vulgaires et que l'ambition ne troubla jamais, ne tient

plus guère à la vie que par les affections qui ont besoin de lui et par les devoirs. Du côté des affections, rien ne pouvait l'inquiéter : il avait assuré la destinée temporelle de ceux dont Dieu lui avait donné la charge. Du côté des devoirs, il tenait sa mission pour remplie. « Mon œuvre est faite, aimait-il à me répéter, quand je ne réussissais pas à lui cacher mes inquiétudes ; peu importe que je la quitte aujourd'hui ou demain. N'êtes-vous pas là pour la continuer et garder à l'*Univers* son rang ? » Et pour me prouver que nous devions nous résigner à son silence comme il s'y résignait lui-même, il ajoutait : « J'ai la tête aussi chargée d'idées qu'un pommier l'est de fleurs au printemps ; mais la force de les exprimer, je ne l'ai plus. Si je veux écrire, ma pauvre main refuse le service ; si je veux dicter, ma voix s'embarrasse et s'éteint. Je dois me taire, et ce sera bon pour moi si je sais en profiter. »

Cependant il ne se désintéressait pas de la lutte. Que de fois, jusque dans ces derniers temps, il laissa percer, malgré lui, le regret de n'y pouvoir prendre part ! Huit jours à peine avant sa mort, je le quittai en lui disant, par mégarde : « Je vais au journal. — Tu vas au journal ! me répondit-il en me serrant la main ; moi, je n'y vais plus. » Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Aller au journal, c'était aller à la défense de l'Église, et l'épuisement lui infligeait le repos. Voilà pourquoi il pleurait. Mais il n'y avait là aucun murmure. Jamais chrétien, se sentant frappé et souffrant profondément du coup qu'il recevait, ne dit d'un esprit plus convaincu, d'un cœur plus soumis : Que la volonté de Dieu soit faite et soit bénie !

Mon frère nous a laissé cet enseignement comme tant d'autres, et c'est celui-là surtout que nous devons comprendre aujourd'hui.

EUGÈNE VEUILLOT.

LETTRES

DE MGR LE COMTE DE CHAMBORD
DE MGR LE DUC DE MADRID
ET DE S. ÉM. LE CARDINAL JACOBINI

Le 11 avril, M. le marquis de Dreux-Brézé avait exprimé a M. Eugène Veuillot, de la part de Mgr le comte de Chambord, les vifs regrets que le prince éprouvait de la mort de Louis Veuillot. Voici la lettre de remerciement que M. Eugène Veuillot adressa au roi :

Paris, 15 avril 1883.

MONSEIGNEUR,

Nous avons été profondément touchés, ma sœur et moi, des sentiments que vous avez daigné nous faire exprimer par M. le marquis de Dreux-Brézé.

Ce précieux témoignage donné à l'œuvre de mon frère était mérité. Louis Veuillot croyait fermement que le régime monarchique est nécessaire à la France ; et, tout en acceptant les pouvoirs de fait, quand ces pouvoirs acceptaient l'Église, il n'a cessé de s'incliner devant le droit royal résidant en vous. Nul, quand il a fallu faire un gouvernement, n'a demandé avec plus de force que le trône légitime fût relevé.

En même temps qu'il reconnaissait la monarchie traditionnelle et en attendait le relèvement de la patrie, il aimait et admirait le prince qui, ferme sur les principes, seules assises d'une vraie restauration, n'a pas permis qu'on le diminuât, et a su dire en un langage si élevé que l'indépendance légitime et nécessaire du trône n'avait rien à craindre de la pleine reconnaissance des droits de l'Église.

Ces convictions, que Louis Veuillot a souvent exprimées avec une autorité particulière, nous les gardons, Monseigneur, non seulement par respect pour sa chère et grande mémoire, mais aussi dans la certitude que nous continuons de servir

avant tout l'Église, quand nous proclamons et défendons les droits du représentant si chrétien de la monarchie chrétienne.

Je suis, Monseigneur, avec le respect le plus absolu, votre très humble serviteur,

EUGÈNE VEUILLOT.

Mgr le comte de Chambord honora M. Eugène Veuillot de la réponse suivante :

Goritz, 23 avril 1883.

Un chrétien comme votre frère, Monsieur, ne pouvait mourir, après une lutte d'un demi-siècle pour Dieu et le triomphe de son Église, sans que je prisse part à l'émotion de tous les vrais catholiques. Le marquis de Dreux-Brézé, en vous portant l'expression de ma sincère condoléance, n'a été que le fidèle interprète de mes regrets et de ma gratitude. Je dis ma gratitude, parce que du jour où cet esprit si élevé, aussi inaccessible aux calculs de l'ambition qu'aux lâchetés du respect humain, éclairé par les leçons de l'expérience et guidé par la droiture de sa raison, fut saisi de la vérité politique comme il avait été saisi de la vérité religieuse, de ce jour il a été le plus vaillant auxiliaire de la monarchie traditionnelle, dont la nécessité n'est jamais mieux démontrée qu'à l'heure où nous sommes, à l'heure des derniers abaissements et des suprêmes humiliations. Devant les persécutions accomplies et celles qui se préparent, comme il aurait flétri les crimes sociaux qui se succèdent si rapidement dans notre France, en appelant sur elle les plus redoutables châtiments!

Après avoir tenté d'arracher au père de famille l'âme de son enfant, l'athéisme triomphant n'a-t-il pas la prétention de s'installer au chevet de l'ouvrier chrétien, sur son lit d'hôpital, pour en interdire l'accès au véritable consolateur et à l'unique ami? Avec quelle éloquence Louis Veuillot eût dénoncé à la conscience publique la suppression des aumôniers dans les hospices, suivant de si près l'expulsion des héroïques filles de la Charité!

Je ne puis oublier non plus sa chaleureuse adhésion donnée à ma parole dans toutes les circonstances où j'ai cru devoir élever la voix devant mon pays. Spécialement en 1873, alors que nous touchions au port, quand les intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations

de la France que d'assurer le succès de combinaisons de parti, m'obligèrent à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à me réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé, nul autre ne sut pénétrer plus avant dans ma pensée, ni mieux donner à ma protestation son véritable sens.

J'étais donc bien fondé à vous parler de ma gratitude, qui s'étend, n'en doutez pas, à tous ses collaborateurs, en commençant par vous, le plus intimement associé à ses rudes combats. Puissent les témoignages de sympathie qui vous arrivent de toutes parts être une consolation pour la digne sœur qui a tenu une si grande place dans la vie de celui que vous pleurez, pour ses filles, pour le gendre dont Louis Veuillot était avec tant de raison si fier, pour ses neveux, pour tous les vôtres! Soyez mon interprète auprès d'eux tous, et comptez sur mes sentiments bien sincères.

HENRI.

Cette lettre, qui fut le dernier acte politique du comte de Chambord, souleva dans la presse de vifs et longs débats; elle déplut tout particulièrement aux royalistes parlementaires et aux catholiques libéraux. Les chefs de ces deux groupes et leurs journaux s'y trouvaient atteints à divers titres. Le roi, en même temps qu'il affirmait des principes opposés aux leurs, les accusait d'intrigues, et, de plus, il glorifiait Louis Veuillot. Ce dernier coup rendait les autres plus durs encore.

Quant aux révolutionnaires, ils prirent acte des paroles royales pour établir que nul accord ne serait jamais possible entre le roi et les doctrines révolutionnaires, même mitigées par les représentants du libéralisme. Ils rendirent hommage d'ailleurs à la noblesse et à la parfaite loyauté de ce langage.

La presse catholique et la presse vraiment royaliste n'eurent que des applaudissements.

Lettre de Mgr le duc de Madrid à M. Eugène Veuillot.

Venise, 11 avril.

MON CHER MONSIEUR VEUILLOT,

Le coup qui vous frappe en vous enlevant votre frère a eu un douloureux retentissement dans mon cœur.

Je n'oublie pas que l'Espagne catholique et royaliste avait mérité les admirables plaidoyers du grand écrivain dont vous pleurez la perte ; elle en est fière à juste titre, et je peux vous assurer qu'elle unit ses prières et ses regrets aux vôtres.

Soyez aussi l'interprète de ma douleur personnelle auprès

de toute la famille de ce courageux défenseur des grandes causes, que Dieu vient d'appeler à soi, et croyez-moi, Monsieur Veuillot, votre affectionné,

CARLOS.

Après la mort de Louis Veuillot, M. Eugène Veuillot remercia le Pape de la bénédiction qu'il avait envoyée au rédacteur en chef de l'*Univers* mourant. Il reçut bientôt de S. Ém. le cardinal Jacobini, secrétaire d'État, la lettre suivante :

A M. Eugène Veuillot.

MONSIEUR,

Le Saint-Père a reçu la lettre que vous lui adressiez le 14 avril, et Il a agréé l'hommage respectueux que vous lui offriez dans cette lettre, au nom de toute votre famille et de la rédaction de l'*Univers*.

Dès que Sa Sainteté fut informée de la maladie très grave de votre illustre frère, Elle se hâta de lui envoyer sa bénédiction apostolique, et ce fut avec un vif regret qu'Elle apprit ensuite la nouvelle de sa mort. Ses nobles sentiments, sa dévotion toute particulière envers le Saint-Siège, les constants services que, par sa très vaillante plume, il a, pendant une longue suite d'années, courageusement rendus dans la défense des intérêts les plus sacrés de la Religion et du Siège Apostolique, rendent encore plus pénible une telle perte. Mais nous sommes consolés par la pensée qu'il doit jouir maintenant, dans le repos éternel, de la récompense de ses travaux; et cette confiance doit être, pour vous et votre famille, le plus doux soulagement dans la douleur extrême causée par la perte d'un parent si cher.

Dans la confiance que vous continuerez à vous montrer son digne imitateur par vos écrits et par vos sentiments envers le Chef suprême de l'Église, je saisis cette occasion de vous témoigner l'assurance de l'estime distinguée avec laquelle je suis, Monsieur, votre dévoué,

L. cardinal JACOBINI.

Rome, le 2 mai 1883.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 8 AVRIL

Lettre de S. Ém. le cardinal Caverot, archevêque de Lyon, à Mlle Élise Veuillot :

Archevêché de Lyon, le 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Je veux être des premiers à vous exprimer toute la part que je prends à votre profonde et juste douleur. Le coup qui vient de vous frapper n'atteint pas seulement la famille du cher défunt, mais tous les vrais catholiques et tous les amis de l'Église. Ce qui doit nous consoler, c'est non seulement la vie si chrétienne de votre bien-aimé frère, mais c'est le souvenir des luttes qu'il a soutenues pendant tant d'années contre les ennemis de Dieu, de l'Église, et des principes auxquels il avait voué sa vie. Heureux celui qui peut comparaître au tribunal de Dieu après avoir combattu si longtemps et si courageusement pour sa cause !

J'ai appris ce douloureux événement au moment où j'allais célébrer la sainte messe, et j'ai recommandé le cher défunt au Bon Pasteur avec toute l'affection et la ferveur de mon âme.

Recevez, Mademoiselle, et partagez en famille l'expression de ces sentiments et celle de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

† L.-CH. card. CAVEROT.
arch. de Lyon.

Lettre de Mgr Freppel, évêque d'Angers, à Mlle Veuillot :

Évêché d'Angers, 8 avril.

MADEMOISELLE. — Bien que n'étant pas inattendue, la nouvelle de la mort de votre illustre frère ne m'en a pas moins vivement peiné : car, tout réduit qu'il était à l'inaction, nous le sentions là, nous suivant du regard au milieu de nos luttes, lui le glorieux vétéran des campagnes de l'Église contre l'impiété moderne. Ce grand nom était déjà entré dans l'histoire, mais il semblait que Dieu se complût à le conserver au Livre des vivants. Enfin, le jour de la récompense est venu, et quelle

récompense après un demi-siècle de combats pour Dieu et pour l'Église!

Combien je regrette de n'être pas à Paris pour assister aux obsèques de cet incomparable athlète de la foi! Mais vous savez sans doute que, sans avoir été atteint des maladies dont les journaux m'ont gratifié si bénévolement, j'ai néanmoins payé par un rhume opiniâtre des fatigues trop accumulées : de telle sorte que mon médecin m'interdit pour huit jours tout voyage tant soit peu considérable. C'est un véritable chagrin pour moi, car j'aurais aimé pouvoir rendre ce tribut d'admiration et de reconnaissance au premier écrivain catholique de notre temps;

Ce qui me console par-dessus tout, c'est de voir l'*Univers* assuré de son avenir, grâce à la direction de M. Eugène Veuillot, dont j'apprécie, plus que je ne saurais le dire, la sagesse, la clairvoyance et la fermeté de caractère.

Pour vous, Mademoiselle, vous aurez achevé auprès de votre excellent frère votre mission de charité et de dévouement. C'est aussi un grand exemple de piété fraternelle que vous aurez donné, et le bon Dieu vous en tiendra compte dans son infinie miséricorde.

Agréez, Mademoiselle, avec l'expression de ma vive et sincère condoléance, l'hommage de mon profond respect.

† CH.-ÉMILE,
évêque d'Angers.

Dépêche de Mgr l'évêque de Montpellier à la rédaction de l'*Univers* :

Montpellier, 8 avril, 1 h. 50 du soir.

Je m'associe du fond du cœur à la grande perte que viennent de faire l'Église, le pays et la presse catholique.

Veuillez offrir à la famille de M. Louis Veuillot mes plus respectueux hommages.

† ANATOLE,
évêque de Montpellier.

Mgr Bouange, évêque de Langres, fait exprimer par M. l'abbé Denis, secrétaire général de l'évêché, à la famille Veuillot et à l'*Univers* ses « plus sympathiques condoléances », et ajoute qu'il offrira « le saint sacrifice pour le cher défunt ».

Lettre de Mgr Lachat, évêque de Bâle, à Mlle Veuillot :

Lucerne, le 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Je viens d'apprendre par l'*Univers* que M. Veuillot, votre illustre frère, a rendu son âme à son Créateur. Je prends une très grande part à votre douleur, et je vous prie d'agréer mes plus vives condoléances. Ce grand chrétien, qui a tant aimé l'Église, pour laquelle il a si vaillamment combattu, aura sans doute reçu la récompense promise au fidèle serviteur; néanmoins je ne manquerai pas de prier et d'offrir l'auguste sacrifice pour cette âme généreuse.

Je prie aussi pour vous, ma chère demoiselle, afin que Dieu vous console et qu'il vous soutienne dans cette rude épreuve.

Veuillez être mon interprète auprès de M. Eugène Veuillot et de toute cette famille de l'*Univers* tant éprouvée par une si grande perte.

Encore une fois, consolez-vous et fixez vos regards vers la céleste patrie, où il n'y a plus ni douleurs ni séparation.

C'est dans les sentiments les plus affectueux que je me dis, Mademoiselle, votre respectueux et très dévoué serviteur,

† EUGÈNE,
évêque de Bâle.

Lettre de Mgr Mermillod à Mlle Veuillot :

Rome, 8 avril 1883.
113, via delle Quatro-Fontaines, Procure de Saint-Sulpice.

CHÈRE MADEMOISELLE. — Hier soir, au Vatican, j'ai appris que vous aviez fait demander la bénédiction du Saint-Père pour votre vaillant et illustre frère. Les dépêches m'annoncent ce matin qu'il est allé au ciel recevoir la récompense des grands ouvriers de Dieu qui ont défendu Jésus-Christ et servi la cause de la sainte Église.

Je n'ai que le temps de vous dire mes respectueuses et vives sympathies, vous priant de les faire agréer à votre frère, à vos nièces, à toute la rédaction de l'*Univers*. Je prie surtout avec vous et pour vous, demandant à Dieu de vous consoler dans votre vive douleur.

Recevez, chère Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† GASPARD,
évêque de L. et G.

Dépêche de Mgr Taliani, ancien auditeur de la nonciature apostolique à Paris, à Mlle Veuillot :

Rome, 8 avril, 12 h. du soir.

Je prends une part très vive à votre douleur, et je prie pour la grande âme du cher défunt. G. TALIANI.

Lettre de Mgr Sauvé, prélat domestique de Sa Sainteté, membre de l'Académie pontificale de Saint-Thomas d'Aquin, à Mlle Veuillot :

Laval, 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — L'*Univers* de ce matin m'apprend le coup qui vous frappe, vous et les vôtres, tant d'autres aussi. Je ne veux pas être un des derniers à unir mes larmes aux vôtres. Vous pleurez un frère; je pleure un ami de du Lac, et aussi, j'ose le dire, un ami mien, qui m'a donné plus d'une preuve de son affection.

Si je n'étais souffrant, je me serais empressé de me rendre à Paris pour la sépulture du grand catholique qui a tant aimé et tant fait aimer la sainte Église. Si plus tard il y avait un service funèbre, je me ferais un devoir d'y assister et de vous porter les consolations du très bon Consolateur, *Consolator optime*, dont j'ai l'honneur et la grâce d'être le ministre.

A Dieu! c'est en ses divines mains que je vous remets, vous et les vôtres, et en particulier le cher M. Eugène Veuillot, à qui j'offre, ainsi qu'à vous, l'expression de mon attachement respectueux. HENRI SAUVÉ,

prélat domestique de Sa Sainteté.

Lettre de M. le chanoine Pelletier à Mlle Veuillot :

Orléans, le 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — La triste nouvelle qui me parvient par la voie du journal ne me permet pas de différer un seul instant l'expression de ma plus vive doléance. Dans la plupart des grandes luttes que votre illustre frère a soutenues pour la défense et l'honneur de l'Église, j'ai pu, humble servant, me tenir à ses côtés; et mieux que personne j'ai senti toute la grandeur de son âme, et, j'ose le dire, la sagesse et la mesure de ses polémiques, Je vais recueillir les lettres que j'ai entre les mains, et je les remettrai volontiers à celui qui se chargera d'honorer une si grande mémoire. La paralysie qui me tra-

vaille depuis un an ne me permet pas de participer autrement à cette œuvre. D'ailleurs, je porte incessamment dans mes prières le nom de ce cher et incomparable Louis.

Votre respectueux et humble serviteur,

VICTOR PELLETIER,
chan. de l'Église d'Orléans.

Lettre du révérendissime abbé de Solesmes, dom Couturier, à Mlle Veuillot :

PAX

Solesmes, 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Le journal nous apprend la mort de votre illustre frère. C'est un deuil que tous les catholiques partageront avec vous; mais, j'ose le dire, personne plus que les moines de Solesmes.

Il a été, pendant de longues années, le champion de la sainte Église, avec un talent et un succès que le génie seul ne suffit pas à expliquer. Dieu, en lui donnant sa mission, l'avait créé à la hauteur du but qu'il devait poursuivre; qui dira avec quelle noblesse et quel courage il a rempli sa tâche? Jamais nous n'avons mieux compris ce qu'il était que depuis qu'il nous manque; et pourtant on sent, malgré tout, que son nom seul est encore une puissance qui effraye l'impiété et donne aux bons du courage.

D'autres diront en détail les services qu'il a rendus à la sainte cause; permettez-moi, Mademoiselle, de vous dire que les amis de Veuillot n'auront jamais assez de reconnaissance pour les soins délicats dont vous avez entouré ses dernières années.

Nous commençons, pour le repos de son âme, des prières publiques comme pour nos meilleurs amis et bienfaiteurs.

Agréez, Mademoiselle, l'hommage de la profonde douleur avec laquelle mes pères avec moi ont reçu la nouvelle de la mort de votre frère.

Votre serviteur tout dévoué en Notre-Seigneur,

† Fr. CHARLES COUTURIER,
abbé de Solesmes.

Dépêche du supérieur et fondateur de la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres, à Mlle Veuillot :

Saint-Pern (Ille-et-Vilaine), 8 avril, 9 heures soir.

Demain, je célébrerai le saint sacrifice ; le noviciat et nous tous ici prierons pour celui qui nous aimait tant et que nous aimons.

Nous partageons votre douleur, celle d'Eugène et de toute la famille. LE PAILLEUR.

Dépêche de M. le secrétaire général de l'évêché de Langres :

Langres, 8 avril, 9 h. 5.

Je prends la part la plus grande à votre très vive douleur. Nous prierons pour le repos de l'âme de l'illustre et grand chrétien.

Lettre du R. P. dom Gardereau, bénédictin de Solesmes, à Mlle Élise Veuillot :

MADEMOISELLE. — Permettez-moi de m'associer avec tant d'autres à votre si légitime douleur : laissez-moi croire que j'y ai des titres particuliers, à cause de l'amitié dont votre cher et incomparable défunt m'avait toujours honoré.

Il est allé recevoir la récompense de ses mérites, et notamment de sa double mission, si généreusement, si heureusement remplie. La Providence lui avait donné ce caractère et ce talent hors ligne : d'une part, afin de stimuler l'inertie des défenseurs de la sainte cause, de leur apprendre à ne pas se renfermer dans le rôle timide et niais d'apologistes, et de parler aux adversaires, non avec la circonspection de l'accusé, mais avec la sévérité du juge et la fierté de l'athlète ; d'autre part, il était suscité pour porter le coup mortel au voltairianisme, encore si triomphant, si superbe et si insolent, quand Louis Veuillot a paru sur la scène. A dater de sa polémique, le point d'honneur s'est trouvé retourné : auparavant, on n'osait guère s'avouer tout à fait catholique ; depuis, on éprouve quelque honte à se dire ennemi de l'Évangile et de la Croix. Les faquins et les sots se sont vus flagellés à leur tour par le ridicule. Encore une fois, jamais mission ne fut remplie d'une façon plus piquante que celle que Louis Veuillot lui-même caractérisait en ces termes si modestes mais si plaisants, quand on l'accusait d'usurper la fonction de l'évêque ou du

prêtre : la sienne se bornait, disait-il, à faire la police du sanctuaire, pour en chasser les profanes et les chiens.

Dieu a voulu qu'il survécût trois ou quatre ans au plein accomplissement de cette double mission : après la tâche du soldat chrétien si bien remplie, Dieu voulait que le saint à son tour consommât la sienne. Ces dernières années n'ont été que sacrifice et amertume. Pour que le dessein de la Providence fût conduit à son dernier terme, il fallait que celui qui, dans sa vie active, l'avait servi avec une si parfaite pureté d'intention et un si grand esprit de résignation et de foi, au milieu des épreuves les plus désolantes, les plus inattendues, se fît à lui-même, dans une vie toute de retraite et de mort anticipée, l'application la plus rigoureuse de ses principes d'abnégation et de renoncement chrétien.

Vous, Mademoiselle, vous serez de moitié dans tous ses mérites devant Dieu. Il n'aurait rien pu faire sans un appui ; il l'a trouvé en vous : vous avez pleinement sacrifié votre vie à la sienne.

Il est allé vous préparer la place dans le sein de Dieu ; à vous, à son digne frère, à tous ceux qui lui appartenaient par une étroite communion d'âme et de cœur. C'est dans la paix de ce séjour céleste que tous les liens du sang et de l'amitié trouveront une consommation parfaite ; dans le sein de Dieu tout en tous, qui, vivant dans tous ses élus, les animera tous de sa propre vie : tellement qu'ils n'aient en lui qu'une seule âme et qu'un même cœur, et se sentent heureux de la félicité les uns des autres comme de leur propre bonheur. *Amen ! Amen !*

Agréez, etc. Fr. Eug. Gardereau,
O. S. B.

Solesmes, 8 avril 1883.

M. et Mme Dubos (d'Amiens) « s'associent au deuil qui frappe si douloureusement le monde catholique ».

Lettre du curé de Boynes à Mlle Élise Veuillot[1] :

Boynes, le 8 avril.

Mademoiselle. — J'apprends, comme un coup de foudre, la triste nouvelle : permettez-moi de vous envoyer à cette heure douloureuse l'expression de ma vive et respectueuse sympa-

1. Boynes est le village du Gâtinais (département du Loiret) où est né Louis Veuillot.

thie. C'est au pied de la croix du bon Maître qu'il faut donc accepter cette rude épreuve de la séparation pour un temps! et pourtant Notre-Seigneur ne défend pas de trouver dur et pénible ce *fiat* à sa sainte volonté.

Quelle douleur nouvelle pour tous les cœurs catholiques, qui sentent à l'heure présente la perte qu'ils font! D'autre part, quelle consolation immense, en présence de ce malheur, pour nous, dans la pensée que ce juste a tant vécu de la foi et de la charité! C'est bien un martyr de la souffrance pour l'Église persécutée par notre malheureuse patrie. Que Dieu accepte donc avec miséricorde la grande âme qui a si vaillamment combattu son combat. C'est bien de lui qu'il est écrit dans nos saints livres, que ses œuvres le suivent au tribunal de Dieu. Ma paroisse peut en servir des preuves.

Malgré ces consolations, Mademoiselle, je me propose d'offrir le saint sacrifice jeudi prochain pour cette âme tant regrettée, et dès dimanche son nom figurera pendant un an sur la liste de ceux pour lesquels on prie en commun à la messe.

Veuillez agréer, Mademoiselle, etc. E. Jacquemin,
curé de Boynes.

Lettre de M. le curé de Pauillac (Gironde), à Mlle Veuillot :

Pauillac, 8 avril 1883.

J'apprends la mort de votre bien-aimé frère et de mon saint ami, décédé entre les bras du P. Tailhan.

Ai-je besoin de vous dire combien cette nouvelle, quoique prévue depuis longtemps, m'affecte douloureusement et pour vous, et pour votre cher frère Eugène, et pour la sainte Église de Dieu, et pour moi? Le seul qui ne soit point à plaindre dans cette douloureuse circonstance, c'est le cher défunt, qui reçoit aujourd'hui la récompense de toute une vie de bons combats pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

Je voulais toujours espérer qu'il verrait ici-bas le triomphe de la sainte Église. Il le verra du haut du ciel, il le voit déjà dans la lumière infinie de Dieu, qu'il a tant aimé, qu'il a tant voulu faire aimer. C'est un adoucissement à la douleur profonde de sa famille et de ses innombrables amis.

Avec vous donc, Mademoiselle, avec vous je pleure, avec vous je prie, avec vous j'espère. Mardi, à sept heures, je dirai la messe pour le repos de son âme.

Veuillez agréer, etc. Corbini,
curé de Pauillac.

Lettre de M. l'abbé Vasseur à Mlle Veuillot :

Institution Saint-Jean-Baptiste de Bapaume (Pas-de-Calais).

MADEMOISELLE. — J'ose à peine venir joindre mon humble voix à ce concert unanime de regrets qui ne peut manquer d'accueillir la douloureuse nouvelle que l'*Univers* nous apporte ce matin. Mais je suis prêtre, et je sais les incomparables services rendus par le grand catholique que nous pleurons à la sainte Église ; je sais le bien immense qu'il a fait à tant de prêtres français, à moi particulièrement, en nous serrant invinciblement autour de la Chaire de Pierre; je sais comme il aimait les prêtres et jusqu'aux plus modestes, comme il en parlait et comme il en écrivait; enfin, je lui ai une dette personnelle de reconnaissance, et je ne puis oublier la munificence avec laquelle vous avez accueilli, Mademoiselle, en son nom et au vôtre, la requête d'un pauvre curé, perdu au fond de l'Artois, qui travaillait à reconstruire son église.

Le bon Dieu a permis que le journal en deuil m'arrivât, ce matin, au moment où j'allais dire la sainte messe: j'ai offert le saint sacrifice pour le repos de l'âme du grand athlète, de l'indomptable défenseur de Jésus-Christ et de son Église, pour l'ami de Pie IX, de Mgr Parisis et de tant d'autres grands évêques, hélas! disparus. Et je porterai longtemps à l'autel son souvenir, qui ne s'éteindra pas. J'ai la confiance que beaucoup de prêtres auront fait comme moi ; et il m'a semblé, Mademoiselle, que ce vous serait une consolation de le savoir. C'est à ce titre que je vous prie de me pardonner, si je me suis permis de vous écrire et de vous distraire de votre douleur.

Daignez agréer, etc.

E. VASSEUR,
prêtre.

Bapaume, le 8 avril 1883.

Lettre de la supérieure d'une maison religieuse d'éducation à Mlle Veuillot :

Paris, 8 avril.

Combien nous sommes de cœur près de vous dans votre affliction ! Le vide douloureux que laisse celui qui tenait une si grande place dans votre cœur et dans tant d'autres nous est particulièrement sensible. Nous apprécions la perte que fait la bonne cause, et dans des temps si difficiles.

Ce matin, pour nous unir encore plus à vos prières, nous

avons fait dire la messe pour le si regretté défunt, dans cette chapelle où il a prié et où nous retrouverons toujours son souvenir.

C'est encore une religieuse qui écrit :

Courage et grande confiance! La récompense de ce cher frère doit être grande. N'est-ce pas au service de la plus belle et de la plus grande de toutes les causes (la sainte Église et son pays) qu'il a usé ses nobles et si belles facultés. Soyez-en donc, chère amie, heureuse et fière, tout en pleurant.

Lettre d'un prêtre de Troyes, directeur d'une archiconfrérie du Saint-Sacrement :

J'apprends à l'instant la perte immense que vous venez de faire. C'est vous dire assez quelle part je prends à cette douleur.

Nous sortons de notre réunion de l'archiconfrérie du Saint-Sacrement, où nous avons recommandé aux prières des fidèles l'âme de ce vaillant athlète de l'armée du Seigneur.

Nous demandions pour lui la paix du ciel, quoique je sois convaincu que Notre-Seigneur a récompensé généreusement son défenseur : aussi je demandais plutôt pour moi que du haut du ciel il me communiquât son courage pour les bons combats.

Demain matin, j'offrirai la sainte messe pour le repos de l'âme de ce grand chrétien, comme un témoignage de faible gratitude, de l'immense reconnaissance que j'aurai pour votre cher frère et pour vous.

Lettre de M. l'abbé Fichaux, professeur à l'institution libre du Sacré-Cœur, à Tourcoing, à M. Auguste Roussel :

Tourcoing, 8 avril.

J'offre mes condoléances à la famille de M. Veuillot et à la rédaction de l'*Univers*.

M. Veuillot était l'ami, le frère de tous ceux qui, sur un terrain plus ou moins vaste, ont travaillé et lutté pour la liberté de l'Église.

L'*Univers* était et restera un drapeau qu'ont suivi et que suivront encore les chrétiens vaillants. Il perpétuera le souvenir de celui qui y avait mis toute son âme, et qui, retourné à Dieu, ne cessera d'inspirer ses continuateurs.....

Les conférences de Tourcoing, réunies en assemblée générale, ont prié pour le repos de son âme. L'abbé FICHAUX,
professeur à l'institution libre du Sacré-Cœur.

Lettre du directeur du pensionnat des frères de Sainte-Marie, à Saint-Dié, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Dié, 8 avril.

MONSIEUR. — Pardonnez-moi si je me permets de mêler mes larmes aux vôtres. J'ai le visage encore tout inondé de pleurs. Jamais je n'ai aimé personne comme j'ai aimé M. Louis Veuillot, et cela sans l'avoir vu une seule fois. Et jamais ce vaillant, cet intrépide, cet admirable soldat de l'Église, ne saura combien d'âmes l'ont aimé, vénéré, glorifié.

Nous prierons pour le repos de son âme; nous ferons la sainte communion pour lui, absolument comme pour un de nos frères. Cette mort est un deuil publie pour toutes les congrégations religieuses, que ce puissant et redoutable champion de la vérité a défendues de toutes les tendresses de sa belle âme.

Que sa récompense sera grande au ciel! Courage et confiance! Le bon Dieu n'abandonne jamais les siens. A vous aussi la couronne céleste.

Je suis, avec le plus profond respect, votre très humble serviteur en Jésus et Marie. J. WALTER,
directeur.

Lettre de M. Lucien Brun à M. Eugène Veuillot :

Lyon, dimanche 8 avril.

CHER MONSIEUR ET AMI. — Je pars ce soir pour Goritz, où je suis attendu. Il faut cet indiscutable motif pour que je n'aille pas vous porter l'expression de mes sentiments d'affectueuse condoléance et pleurer avec vous l'irréparable perte que l'Église et la France viennent de faire.

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de mon admiration, de mon affection pour Louis Veuillot. Que vous apprendrais-je, du reste?

Je veux seulement dire à vous et aux vôtres que je prie avec vous et avec eux pour celui qui a si glorieusement combattu pour Dieu, pour la justice, pour l'honneur de la vérité.

Je vous serre la main. Votre bien cordialement dévoué,

LUCIEN BRUN.

Lettre écrite au nom du comité catholique du IIIe arrondissement, par son président, M. Adéodat Lefèvre, à Mlle Veuillot :

Saint-Mandé, 8 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Les membres du comité catholique du IIIe arrondissement me chargent de vous envoyer l'expression de leur immense douleur. Ils sont catholiques, ils sont Français : ils sentent le grand deuil qui atteint l'Église et la France.

Nous allons tous prier du fond du cœur pour celui qui nous a donné de tels exemples et de courage et de respect.

La conférence de Saint-Mandé me charge également de vous assurer de sa très respectueuse sympathie ; elle aussi se fera un devoir de prier pour le repos de l'âme du grand lutteur qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui.

Veuillez croire, Mademoiselle, à mes sentiments très respectueux et très dévoués. ADÉODAT LEFÈVRE.

Dépêche de M. Henri Villard.

Rome, 8 avril, 3 h. 45.

Toute ma famille et moi vous prions tous de recevoir nos sentiments les plus sympathiques.

Mon fils dira demain la messe à Sainte-Marie Majeure pour le saint et glorieux mort. HENRI VILLARD.

Lettre de M. le comte Albert de Mun à M. Eugène Veuillot :

Paris, 8 avril 1883.

BIEN CHER MONSIEUR. — Je ne veux pas attendre le moment de la journée où il me sera possible d'aller prier près du corps de votre illustre frère, pour vous envoyer l'affectueuse et bien vive expression de ma douloureuse sympathie. Je n'ai pas seulement, pour m'unir de tout cœur à votre deuil, les raisons qui sont communes à tous les catholiques, devant la mort de ce grand serviteur de l'Église ; d'autres souvenirs, plus personnels et plus intimes, donnent à mes regrets un caractère particulier. Je ne saurais oublier, je n'oublierai jamais avec quelle touchante bonté M. Louis Veuillot m'a accueilli au début de ma vie publique, et par quels encouragements il a soutenu mes premiers pas dans la route où son passage était marqué par tant de victoires et tant de combats glorieux.

Je garde précieusement, comme un bien de famille, les lettres dont il m'honora dans quelques-unes des circonstances de ma carrière, spécialement à l'origine de l'Œuvre des cercles catholiques ouvriers et lors de ma première élection à la Chambre; et je conserve dans mon cœur, en essayant de les traduire dans mes actes, les conseils qu'il voulut bien alors donner à mon inexpérience, avec une simplicité chrétienne qui en doublait encore le prix.

Je suis pénétré de ces souvenirs depuis que j'ai appris le triste dénouement des longues souffrances de monsieur votre frère, et c'était pour moi un besoin en même temps qu'un devoir de vous dire les sentiments dont mon cœur est rempli.

Je vous prie d'être mon interprète près de mademoiselle votre sœur et de tous les vôtres, et d'agréer, etc.

A. de Mun.

Lettre de M. A. Gros, ancien député, à M. Eugène Veuillot :

Boulogne-sur-Mer, 8 avril.

Je prends bien part à votre douleur; mais les chrétiens ne s'affligent pas, *sicut cæteri qui spem non habent*. Je ferai dès demain la sainte communion pour votre frère, et je la ferai plus d'une fois : c'est un devoir de reconnaissance pour les catholiques autant que de charité, de prier pour ce vaillant athlète de Jésus-Christ et de son Église. Du reste, il n'en aura pas besoin longtemps; il n'attendra pas longtemps la couronne, si déjà il ne l'a reçue. A. Gros.

Lettre de M. le général Ambert à M. Eugène Veuillot :

Paris, 8 avril.

Monsieur. — Je prends la part la plus vive au malheur qui vous frappe et qui atteint le monde religieux.

La perte de M. Louis Veuillot est pour nous un deuil national.

Agréez, etc. Général Ambert.

Un admirateur, qui donne son nom à notre collaborateur M. Auguste Roussel, mais qui veut rester inconnu, apporte cet émouvant témoignage :

Paris, 8 avril, soir.

Monsieur. — Parmi les couronnes déposées hier sur le cercueil, il en était une venant d'un inconnu perdu dans la foule (fleurs naturelles et symboliques : lilas blanc, roses et pensées).

Cet homme avait dû à votre illustre et bien-aimé maître une de ces émotions puissantes, salutaires et décisives, que connaissent bien tous ceux qui ont traversé les crises de l'âme. Après de longs mois passés dans les angoisses du doute, dans les tentations et les dangers du découragement, sur le bord même de l'abîme, il avait ouvert *le Parfum de Rome*. Au cours de cette lecture, il avait senti son esprit s'élever, son cœur se dilater et s'épanouir; il avait vu l'horizon s'agrandir peu à peu, et de magnifiques perspectives se révéler autour de lui; il avait connu enfin « ces lumières qui vous ouvrent l'infini », et un jour, secoué dans toutes les puissances de son être, il avait dû déposer le livre pour tomber à genoux et laisser un libre cours à ses sanglots. Larmes précieuses et bienfaisantes! larmes de résurrection et de vie, qui font époque dans la vie d'un homme et qu'il ne saurait oublier! — C'est pour ce bienfait, c'est pour ces lumières, c'est pour ces larmes de grâce que les fleurs d'hier voulaient dire: « Merci! »

Ouvrir de nouveaux horizons, mettre ses lecteurs au courant de la scène de ce monde, leur permettre d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine, et de pouvoir ainsi s'affermir dans l'amour de la justice et de la vérité, au milieu de ces terribles passages du mal qui font partout ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison, n'était-ce pas là un des grands talents de celui que vous pleurez? Et quel talent plus précieux aujourd'hui, alors que tant d'âmes, même parmi les plus chrétiennement élevées, sont si facilement enveloppées de ténèbres, et pourraient s'appliquer le mot de David : *Collocavit me in obscuris, sicut mortuos sæculi!*

Aussi je ne doute pas que beaucoup des lecteurs de Louis Veuillot n'aient éprouvé quelque chose d'analogue, et que l'inconnu reconnaissant n'ait été hier comme le représentant d'une nombreuse tribu.

Cet inconnu, c'est moi: vous l'avez compris, Monsieur; et je vous communique ce renseignement, parce que j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir, et pour que vous puissiez l'utiliser, si vous le jugez bon. Je vous prie seulement de me laisser vraiment inconnu, comme il convient.

A la suite de cette lettre, l'*Univers* disait :

Nous avons reçu de nombreuses associations, conférences ecclésiastiques, conférences de Saint-Vincent de Paul, cercles

d'étudiants, etc., des lettres collectives, que nous signalons, en remerciant vivement des sympathies qu'elles expriment.

Lettre de M. le comte Adrien de Riancey à M. Eugène Veuillot :

Paris, 8 avril, soir.

CHER MONSIEUR. — J'apprends la mort de M. L. Veuillot, et je veux vous dire la part bien affectueuse que je prends à votre douleur. Je n'oublie pas que mon cher père fut l'ami de votre frère et le vôtre, le compagnon de vos grandes luttes pour la défense des droits et des libertés de l'Église. Mon père comme votre frère ont donné leur vie pour les grandes et saintes causes. Dieu, qui les avait marqués pour les grands combats, leur donne la grande récompense de la bienheureuse immortalité. Bénissons sa volonté, cher Monsieur, et continuons dans la mesure de nos forces cette laborieuse mission, que la persécution rend aujourd'hui plus attrayante et plus glorieuse encore.

Veuillez bien agréer, cher Monsieur, etc.

Comte DE RIANCEY.

Lettre de M. le comte de Lansade à M. Eugène Veuillot :

Jonquières, le 8 avril.

CHER MONSIEUR. — J'apprends à l'instant la triste nouvelle que l'*Univers* m'apportera demain. Je ne veux pas tarder un instant à vous témoigner de la part que je prends à votre douleur, à celle de mademoiselle votre sœur, de vos nièces, de toute votre famille, de notre rédaction. Cette douleur sera partagée par tous les honnêtes gens, surtout par tous les chrétiens. Votre vaillant et illustre frère a été posé comme un signe de contradiction pour plusieurs : c'est l'honneur qu'il a partagé avec le divin Maître, dans l'embrassement de qui je ne doute pas qu'il ne jouisse d'un repos bien gagné.

Tout à vous de cœur. LANSADE.

Lettre de M. le comte Charles de Villermont à M. Eugène Veuillot :

8 avril.

MON CHER VEUILLOT. — Mon affection pour vous, mon respect, ma reconnaissance affectueuse pour votre illustre et saint

frère, me font prendre une vive et douloureuse part à l'épreuve qui vous frappe.

Je prie Dieu de payer ma dette envers lui pour tout le bien que m'ont fait ses écrits, pour ses encouragements et ses bontés à mon égard, et je prie surtout la sainte fille que Dieu vient de m'enlever pour la placer dans sa gloire, de solliciter de son divin Époux, pour vous tous, frères et sœurs, qui avez tant aimé ce grand serviteur de Dieu, toutes les grâces de résignation, de courage et d'abandon à la sainte volonté de Dieu, qui vous sont si nécessaires.

Je suis de cœur avec vous et tout à vous.

Comte DE VILLERMONT.

Lettre de M. Ch. Jacquier, professeur à la Faculté catholique de *Lyon*, à M. Eugène Veuillot :

Lyon, 8 avril.

CHER MONSIEUR. — J'apprends par les journaux la mort de votre excellent frère. Je veux être des premiers à vous envoyer l'expression de ma respectueuse sympathie. Celui que vous pleurez avait eu pour moi une bienveillance que je n'oublierai jamais, et que j'ai toujours considérée comme un encouragement et un honneur. Que de fois j'ai songé depuis à cette simplicité modeste, à ce regard pénétrant et fin qu'éclairait le soleil de l'esprit, et surtout à ce cœur si bon et si doux, dont tant de gens n'ont même pas soupçonné les trésors ! Il part pour le ciel riche des combats que, si vaillamment et si longtemps, il a soutenus pour la cause de Dieu et de son Église. Dieu lui réservait les couronnes pour ce monde meilleur où nul vent ne les flétrit. Elles doivent être bien nombreuses et bien belles !

Mais je comprends aussi tout le regret que cette disparition laisse après elle. C'est pourquoi je m'associe à votre deuil.

Veuillez, etc. CH. JACQUIER.

Dépêche de M. André Barbes à M. Eugène Veuillot :

Nîmes, 8 avril, midi 20.

En apprenant la mort de Louis Veuillot, les royalistes de Nîmes me chargent de vous transmettre, avec les miens, leurs hommages à la mémoire du grand écrivain catholique.

Ils s'associent au deuil qui frappe sa famille et la rédaction de l'*Univers*. ANDRÉ BARBES.

Dépêche de *l'Unione*, de Bologne, à M. Eugène Veuillot :

Bologne, 8 avril, 10 h. 38 matin.

Le directeur et les collaborateurs du journal catholique italien *l'Unione*, désolés de la perte du maître vénéré, du champion intrépide de la presse catholique, envoient condoléances sincères et s'associent au deuil du journal et de la famille.

CHARLES CAZZANI,
directeur.

Dépêche du rédacteur en chef de l'*Émancipateur*, de Cambrai :

Cambrai, 8 avril, 9 h. matin.

L'*Émancipateur* prend une grande part au deuil de l'*Univers*, et tous les catholiques s'y associent.

L'Église se souviendra toujours des services éminents rendus par le grand chrétien et le grand écrivain.

ERNEST DELLOYE.

Dépêche du *Bien public*, de Gand :

Gand, 8 avril, 10 h. 39 matin.

Nous nous associons à votre deuil, et nous pleurons avec vous celui qui était l'honneur de la presse catholique et le vaillant champion de l'Église.

Pour la rédaction du *Bien public*,
G. VERSPEYEN.

Lettre de M. le curé de Bourré, au diocèse de Blois, à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Permettez à l'un de vos plus fidèles amis et lecteurs de vous apporter sa part de sympathie profondément douloureuse dans le grand deuil qui, en vous frappant, n'atteint pas seulement votre famille et votre grande œuvre, mais l'Église elle-même : car par la mort de M. Louis Veuillot elle perd son plus vaillant, son plus courageux et son plus généreux défenseur. Nous, les vrais et sincères amis, restons profondément attristés de la mort de ce grand chrétien. Son seul nom était plus qu'un drapeau. Les ennemis de Jésus-Christ et de son Église le bafouaient parfois, mais le craignaient toujours. Pour nous, nous le vénérions : car du temps où le journal nous l'apportait chaque jour, c'était le confort et l'espérance qui nous arrivaient avec lui.

Toujours sur la brèche, toujours attaqué, souvent écrasé, jamais vaincu, cet athlète de marque a toujours soutenu le bon combat. Oh ! quelle belle couronne Jésus-Christ a dû lui préparer ! Il est maintenant en possession de la récompense largement méritée, vous n'en devez pas douter.

Dieu lui avait donné un incomparable et inimitable talent. Il l'a fait fructifier au centuple, en le consacrant toute sa vie, avec une foi et une humilité immenses, sans jamais faillir, même dans ses plus cruelles épreuves, à la défense de la sainte Église. Il doit être au ciel.

C'est pour vous, cher Monsieur, une grande consolation dans votre immense douleur. Dieu a daigné ajouter pour lui la grâce suprême d'une douce et sainte mort, la mort des saints, celle qu'il méritait : tout est consolant dans cette douloureuse épreuve.

Nous le pleurons, parce que nous l'aimions sincèrement. Jésus-Christ pleura bien son ami Lazare : nous pouvons bien pleurer le nôtre. Pour moi, je l'aimais passionnément depuis plus de trente ans. C'est pourquoi, cher Monsieur, j'ai tenu à vous envoyer ces lignes. Les témoignages sympathiques de la catholicité entière vont vous arriver ; croyez qu'aucun ne sera plus sincère que celui dont vous lisez en ce moment l'expression. Dès demain matin, je me donnerai la consolation d'offrir le saint sacrifice pour le repos de sa chère âme, que j'ai recommandée ce matin à ma paroisse. Depuis trente ans, il avait sa place à ma messe, il la gardera. Au lieu de le recommander au *Memento* des vivants, je le ferai désormais au *Memento* des morts, bien que je sois persuadé qu'il n'en a pas besoin. Mais ce souvenir restera le témoignage de ma reconnaissance pour le bien que m'ont fait ses œuvres, et surtout son œuvre par excellence, son journal *l'Univers*.

Veuillez, etc. MANGOT,
curé de Bourré.

Bourré, 8 avril.

Lettre du P. Régnault, de la Compagnie de Jésus, à M. Eugène Veuillot :

Toulouse, 8 avril.

MONSIEUR. — J'apprends à l'instant même le coup douloureux qui vous frappe dans vos plus chères affections. Cette nouvelle m'atteint en plein cœur, et je pleure de vraies larmes, comme à l'annonce d'un deuil de famille. Vous savez mieux

que personne quelle est la sincérité et quelle peut être l'amertume de mes regrets.

Je n'ai pas le courage de vous en dire davantage ce matin. J'espère aller vous voir dans la première quinzaine de mai. En attendant, je m'associe de toute mon âme à votre douleur; elle sera partagée, chez nous et dans le monde catholique, par les meilleurs amis de l'Église et de la France. La Compagnie de Jésus, croyez-le, n'oubliera point ce qu'elle doit au plus désintéressé comme au plus vaillant de ses défenseurs.

Veuillez agréer, etc. E. Régnault.

Lettre de M. Charles de Montenon à M. Eugène Veuillot :

Château de Chezelles, 8 avril 1883.

Monsieur. — Bien qu'inconnu de vous, je tiens à vous dire immédiatement toute la part que je prends au deuil qui n'est pas seulement le vôtre, mais celui de tous les vrais catholiques, qui perdent en monsieur votre frère un de leurs chefs les plus vaillants. L'illustre et valeureux champion de l'Eglise n'aura pas vu sur la terre le triomphe de la grande cause au service de laquelle il a usé et dépénsé sa vie, ses forces et son incomparable talent; mais, du haut du ciel, où il reçoit sa récompense, il continuera à prier et à combattre avec nous. Nous aurons grand besoin de sa protection, car ce départ pour la patrie de tous les forts en Israël est un des symptômes les plus effrayants de ce que la colère de Dieu réserve au monde coupable.

Veuillez agréer, etc. Charles de Montenon.

Lettre de M. Mourain à M. Eugène Veuillot :

Mareuil-sur-Lay (Vendée), 8 avril 1883.

Monsieur. — Il n'est plus, l'homme fort, le vaillant, l'intrépide, l'indomptable champion de l'Église catholique! Après avoir longtemps, et toujours au premier rang, combattu le bon combat, il s'en est allé recevoir, des mains de Celui pour la cause duquel il a bien écrit, la récompense éternelle.

M. Louis Veuillot est mort! Dans cette douloureuse circonstance, je me sens pressé de vous dire, Monsieur, combien je m'associe de toute mon âme au grand deuil que m'annonce l'*Univers* d'aujourd'hui.

Agréez, etc. L. Mourain.

Lettre de M. le chanoine Laprie à Mlle Veuillot :

Bordeaux, 8 avril.

MADEMOISELLE. — Permettez-moi de vous adresser toutes mes condoléances. Elles sont mêlées de mes meilleures larmes.

De tous les chrétiens de notre temps, votre illustre frère fut, après Pie IX, celui que j'ai le plus admiré et le plus aimé. Et maintenant qu'il fait partie du Paradis, le Paradis me semble avoir un attrait de plus.

Daignez agréer, etc. L'abbé LAPRIE,
chan. hon., professeur à la faculté de théologie.

Lettre de M. le curé de Beaupréau à Mlle Veuillot :

Beaupréau, 8 avril.

MADEMOISELLE. — Je connaissais trop M. Louis Veuillot et personnellement et par son journal et ses écrits, pour ne pas m'associer à votre douleur, et vous demander la permission en ce grand deuil d'unir ma prière aux vôtres, aux prières de tous vos amis si nombreux, pour le grand chrétien, le vaillant défenseur de l'Église, que Dieu, s'il ne l'a déjà fait, ne tardera pas à récompenser en lui donnant, pour tant de bons et victorieux combats, la solide et l'éternelle gloire de son Paradis.

Vous voudrez bien transmettre à M. Eugène Veuillot et à vos nièces l'expression de ma douleur, et recevoir la nouvelle assurance de mon profond respect et de mon meilleur souvenir.

Votre très humble, etc. L. GUIMIER,
curé de Beaupréau.

Lettre de M. le curé de Campsegret (Dordogne) à M. Eugène Veuillot :

Campsegret, 8 avril.

MONSIEUR. — Aucun prêtre catholique ne peut oublier les luttes de ce noble et grand chrétien pour la liberté de l'Église.

C'est dans ce sentiment que je viens vous annoncer que, jeudi prochain, je commenc rai la célébration d'une neuvaine de messes pour le repos de l'âme immortelle de M. Louis Veuillot.

Veuillez agréer, etc. CONCHOU,
curé de Campsegret.

Lettre de M. l'abbé Brindeau, du diocèse de Séez, à M. Eugène Veuillot :

Pointel, 8 avril.

CHER MONSIEUR. — Assidu lecteur de votre excellent journal, bien qu'un des plus modestes, je viens m'associer au grand mouvement de sympathie qui se produira autour de la dépouille mortelle de votre illustre frère.

Dans mes prières et saints sacrifices, je penserai devant Dieu à son âme immortelle, afin qu'elle jouisse bien vite, si déjà elle ne la possède, de la récompense qu'elle a si bien méritée

Je prie Dieu de bénir la grande œuvre de votre journal, afin qu'elle continue de défendre la sainte cause de son Église et de la France catholique.

Votre tout dévoué en N.-S., BRINDEAU,
curé de Pointel.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Vannes :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Je m'associe de grand cœur au deuil qui vous frappe et frappe tous les vrais amis de l'Église. M. Louis Veuillot a noblement servi la vérité : sa vie, son énergie, ses talents, il lui a tout sacrifié. En rendant à Dieu son dernier soupir, il a pu murmurer à bon droit ces paroles de l'Apôtre : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi : in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex.*

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Jacob, du diocèse de Saint-Brieuc, à M. Eugène Veuillot :

Paimpol (Côtes-du-Nord), 8 avril.

MONSIEUR. — Votre famille, l'Église et la France viennent de faire une perte qui m'est trop sensible pour que je ne vous envoie pas l'expression la plus entière de mes bien vives et bien sincères condoléances, et pour que je ne pleure pas avec vous la mort de ce vaillant champion de la justice et du droit.

Sans crainte et sans faiblesse, il a toujours porté haut et ferme le drapeau de la vérité : aussi ce n'était pas sans raison que le vénéré Pie IX, de douce et sainte mémoire, disait à l'un de mes amis : « Louis Veuillot a toujours été avec moi ;

et dans l'affaire Mortara, lui seul de tous les journalistes français m'a résolument soutenu. »

Quelles pages, Monsieur, dans l'histoire de l'Église au dix-neuvième siècle, que celles qui diront les épreuves, les combats, les luttes de Pie IX et de Louis Veuillot! Mais aussi quelle gloire n'entourera pas leur mémoire! la gloire du soldat courageux, parfois méprisé et méconnu, mais toujours aussi fidèle au devoir qu'à la vérité.

Je vous prie, etc. JACOB,
prêtre, vicaire.

Lettre de M. le curé de Saumur à M. Eugène Veuillot :

8 avril.

CHER ET TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je vous prie d'agréer et de faire agréer à mademoiselle votre sœur mes plus vives, mes plus sympathiques condoléances.

Bien que je n'aie vu et entretenu qu'une seule fois votre illustre frère, j'ai tant vécu avec ses chers livres et son journal, que je me suis regardé toujours comme l'un de ses plus intimes amis.

Personne, je crois, n'a plus fréquenté, admiré, aimé Louis Veuillot, plus délicieusement joui du bonheur exquis d'écouter parler sa foi, son cœur, son incomparable bon sens.

Grâce à lui, les plus hautes questions religieuses et la noble langue française ont pu descendre jusqu'au journal sans déchoir. Il le fallait, ou la bataille *(humanum dico)* était perdue.

Je veux ajouter que personne peut-être ne doit autant à M. Louis Veuillot que je lui dois. Aussi tous les jours j'ai porté son souvenir à l'autel, et je continuerai encore longtemps, longtemps.

Recevez, etc. J. MÉRIT,
chan. hon., curé doyen de Saint-Pierre de Saumur.

Lettre de M. l'abbé Petit, curé de Condal, diocèse d'Autun :

Condal (Saône-et-Loire), 8 avril.

MONSIEUR LE GÉRANT.— J'apprends à l'instant la douloureuse nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot. Lecteur de l'*Univers* depuis trente-cinq ans, c'est vous dire, Monsieur le gérant, la part que je prends au deuil qui frappe la famille de l'illustre défenseur de la sainte Église. Oui, j'en suis convaincu, notre

divin Maître aura accueilli avec miséricorde son dévoué serviteur. Néanmoins, j'unirai mes prières à toutes celles qui vont monter pour lui vers le ciel, et en célébrant au premier jour libre la sainte messe à son intention, je croirai remplir un devoir de justice et de reconnaissance : car, s'il me semble que j'aime un peu l'Église, je le dois pour beaucoup à ce grand chrétien, dont nous pleurerons longtemps la perte.

PETIT,
curé.

M. le comte de Hemptinne (Gand) « prend une part très vive au deuil de la famille Veuillot, et priera pour le repos de l'âme du vaillant défenseur des droits de l'Église ».

Lettre à M. Eugène Veuillot :

L***, 8 avril.

BIEN CHER MONSIEUR, — C'est avec la plus vive douleur et les larmes au cœur, que j'ai lu tout à l'heure dans l'*Univers* la nouvelle de la mort de votre grand et bien-aimé frère. C'est l'homme de France que j'ai le plus aimé, et cela depuis mon adolescence : c'était l'homme qui, avec le plus incompatible talent, me paraissait aimer et servir le plus généreusement et le plus ardemment la sainte Église. Oh! le bon et vaillant soldat du bon Dieu! Et quelle foi, et quel amour! Et avec quel grand courage, quelles ineffables tendresses!

Il a creusé, dans un incessant labeur, un rude et profond sillon, et ayant payé, par cette douloureuse maladie de ses dernières années, ce que toute créature humaine, même la plus fidèle, doit à la justice de Dieu, j'entends Notre-Seigneur l'appeler, en lui tendant les bras, du doux nom de *bon et fidèle serviteur*, et le combler, dans son beau ciel, des célestes récompenses. Lui qui a foulé toute gloire humaine et ne s'est glorifié que du titre de soldat de Jésus-Christ, quelle gloire ne recevra-t-il pas!...

Courage donc, bien cher Monsieur; courage à votre noble sœur! Ne pleurez point comme ceux qui n'ont pas d'espérance. La vie n'est qu'une ombre, et la mort nous aura tous bientôt réunis : la mort, si douce à ceux qui ont combattu le bon combat et qui souffrent pour Jésus-Christ!

***

M. le baron van Caloen (Bruges) assure Mlle Veuillot de ses condoléances et de sa profonde sympathie. « On oublie le grand littérateur pour penser au grand chrétien, prier pour lui et l'aimer avec reconnaissance. »

M. le chanoine Ardant, secrétaire général de l'évêché de Limoges, écrit aux rédacteurs de l'*Univers* pour leur offrir « ses plus sincères et ses plus vives condoléances à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot, leur chef vénéré, un des plus intrépides chrétiens de notre époque et l'incomparable polémiste de notre siècle ».

M. Ch. Buet écrit à M. Eugène Veuillot pour lui exprimer « ses sentiments de profonde et respectueuse sympathie », et ses regrets de ne pas être à Paris pour s'associer « à tous ceux qui auront rendu au maître un suprême hommage ». En même temps, M. Ch. Buet annonce que, par ses soins et ceux de plusieurs amis, un service solennel sera célébré à Saint-Jean-de-Maurienne pour l'âme de M. Louis Veuillot.

M. le marquis de Biencourt écrit que, resté près de sa mère mourante, il n'a pu assister aux funérailles de M. Louis Veuillot, et lui rendre l'hommage que lui devaient les catholiques et les royalistes.

M. Nicolas Boussut exprime, au nom du *Courrier de la Somme*, les vifs regrets des catholiques.

MM. Ferdinand de Launay, J. Messire (de Tours), Th. Lamy de la Chapelle (Limoges), expriment à M. Eugène Veuillot et à l'*Univers* leurs sentiments de condoléance.

M. l'abbé Regneaux, archiprêtre de la métropole de Rouen, dans une lettre que son caractère privé ne nous permet pas de reproduire, rend hautement hommage au « grand chétien », en qui l'Église a fait « une irréparable perte ». Notre éminent correspondant rappelle d'anciennes réunions de famille qu'il honorait de sa présence : « Comme nos cœurs, dit-il, battaient tous à la lecture des pages où le grand lutteur allumait dans nos âmes la flamme sacrée de l'amour de l'Église et du Pape ! » Il ajoute : « C'est à lui que je suis redevable du dévouement que je me sens au cœur pour les saintes et nobles causes qu'il m'a appris à aimer. »

M. l'abbé Carpentier, des prêtres de la Miséricorde, aimait Louis Veuillot et son œuvre depuis trente ans. Il exprime avec une profonde émotion sa douleur; mais il sait « que Louis Veuillot vit et vivra toujours dans la mémoire des bons ».

Un nombre considérable de cartes, de billets reçus le même jour et venant la plupart d'inconnus, exprimaient en quelques mots les mêmes sentiments.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 9 AVRIL

Mgr l'évêque de Périgueux écrit qu'il « prend vivement part au deuil causé par la perte du grand chrétien que l'Église comptera au nombre de ses plus puissants défenseurs ».

Mgr l'évêque de Belley « unit de grand cœur ses prières à celles que tous les vrais amis de l'Église catholique doivent à M. Louis Veuillot ».

Mgr Jordany, ancien évêque de Fréjus et Toulon ; Mgr l'évêque de Saint-Claude et Mgr l'évêque de Saint-Dié adressent leurs condoléances à M. Eugène Veuillot et à Mlle Élise Veuillot.

Lettre de Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, à Mlle Veuillot :

Évêché de Moulins, le 9 avril 1883.

Je sens trop vivement, Mademoiselle, quel vide creuse dans votre vie la séparation qui vous est imposée sur cette triste terre, pour ne pas vous demander la permission de venir dès aujourd'hui m'associer à votre douleur.

L'ombre de ce qu'à si juste titre vous admiriez et aimiez vous restait seule, hélas ! depuis longtemps ; mais, toute muette qu'était trop souvent cette ombre, elle tenait inséparablement à un cœur et à un esprit qui vivaient toujours, et dont les réveils étaient la consolation et la récompense de vos soins aussi tendrement dévoués qu'infatigables.

Nous voyons dans la sainte Écriture que des silences étaient imposés aux prophètes en punition des peuples demeurés sourds à leurs avertissements. La maladie de monsieur votre frère qui, le laissant tout lui-même dans l'intégrité de ses éminentes facultés, liait cependant sa langue pendant de longues intermittences et faisait tomber la plume de ses mains, me paraît un des sévères jugements du Ciel contre les endurcissements et les aveuglements volontaires de nos jours. La volonté de Dieu, sans aucune défaillance de la sienne, a enlevé

ainsi à la vérité un grand secours au moment où il lui aurait été le plus utile.

La douloureuse épreuve de ce silence forcé sera donc comptée à notre ami autant que les salutaires retentissements de ses articles et de ses livres. Sans doute, quand il aura paru devant Notre-Seigneur, il aura été placé à la droite. Il a bien mérité de prendre rang parmi les agneaux, tant son multiple talent savait faire vibrer les notes les plus douces comme les plus fortes et les plus sonores. Jamais je n'ai rien lu de plus touchant que les pages où il vous remerciait d'avoir renoncé à la maternité pour vous constituer la mère de ses enfants.

Mais de plus, il a été un bélier à deux cornes, semblable à celui de la vision de Daniel, et la passion du bien et l'horreur du mal lui donnaient la force de frapper l'erreur de formidables coups à droite et à gauche. Il avait compris que toute guerre purement défensive est immanquablement suivie de la défaite, tant les troupes s'y épuisent et s'y découragent, et il avait su prendre résolument l'offensive.

Pardon de la comparaison : elle ne concerne que le savoir-dire et faire. Dieu, à mon sens, l'avait destiné, dans sa miséricorde, à être en notre siècle le Voltaire chrétien, aussi actif pour harceler l'erreur que l'autre pour en diriger les assauts. Il la prenait de revers avec une portée plus vive que celle de ses batteries, qu'il eût successivement enclouées. Usant de ses laïques coudées franches, il eût divisé, dispersé, pourchassé, fustigé les ennemis de Dieu et de la société, s'il eût trouvé beaucoup d'amis aussi peu faciles à effaroucher que les complices du grand misérable, aussi capables de suite et de persévérante dextérité dans le but à atteindre.

Puisse la lumière qui se répand plus grande chaque jour sur les œuvres de ténèbres éviter ses entraves et ses déconvenues aux soldats qu'il a formés et dont le talent se fait gloire de marcher avec courage et résolution sur ses traces !

Ce matin, j'ai dit la messe pour lui, au cas où la porte du Paradis ne lui aurait pas été déjà ouverte. Il est certain qu'elle ne tardera pas à l'être. Sans la fréquente interversion de tous les rôles dans les temps où nous sommes, c'eût été moi que mon âge eût assigné à présenter ses clefs à mon saint patron pour le faire entrer. Je lui demanderai souvent de ne pas me refuser ce service quand je serai appelé à l'aller rejoindre. Il voudra bien se rappeler le passant à qui la Providence avait ménagé la joie et l'honneur, non de le ramener dans la voie

du salut, mais de lui indiquer le chemin qu'il ignorait sans sa faute.

Ce souvenir sera certainement un des plus doux et des plus consolants de ma vie. Agréez-en l'assurance, Mademoiselle, et m'y laissez joindre l'expression de mes plus respectueux et douloureux sentiments.

† PIERRE,
évêque de Moulins.

Lettre de Mgr l'évêque de Digne à M. Eugène Veuillot :

Évêché de Digne, 9 avril.

MONSIEUR. — Je reçois à l'instant l'*Univers*, qui m'apprend la mort de votre illustre frère. Cette perte douloureuse plonge dans le deuil votre famille et la rédaction de votre excellent journal. Ce deuil, Monsieur, je tiens à vous le dire sans retard, je le partage bien vivement. Louis Veuillot ne fut pas seulement un grand écrivain et le premier des polémistes de notre époque ; il fut aussi, et c'est là sa plus belle gloire et le motif principal des regrets que sa mort nous inspire, un chrétien au dévouement intrépide, le plus ferme champion dans la presse des droits de notre mère la sainte Église catholique. Quoi qu'en aient pu dire ses ennemis, il a rendu à notre cause les plus signalés services et acquis des droits sacrés à notre gratitude.

La vie de ce soldat de Jésus-Christ a été couronnée par la mort du juste. Nos prières toutefois suivront son âme auprès du tribunal de Dieu ; et si cette âme vaillante n'en a pas besoin pour être admise à la récompense des élus, elles appelleront du moins les bénédictions célestes sur sa famille et sur son œuvre, qui lui survivra.

Daignez agréer, Monsieur, l'assurance de mon plus respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† ANGE,
évêque de Digne.

Lettre du P. Arsène, provincial des Capucins de Paris, à Mlle Veuillot :

Paris, 9 avril.

MADEMOISELLE. — Nous avons tous ressenti vivement et profondément le coup qui vous a frappée. Mais une chose console quand il s'agit de la fin d'un homme comme celui que vous pleurez et que l'Église de France pleure avec vous. C'est la parole de saint Paul : « J'ai bien combattu ; j'ai fourni toute



une carrière; j'ai gardé la foi, et pour le reste j'attends avec confiance la couronne de la justice. » Cependant nous prierons de notre mieux pour le repos de son âme. C'est notre devoir de reconnaissance et d'affection.

Obligé de m'absenter de Paris, j'aurai le regret de ne pouvoir assister aux obsèques; mais au saint sacrifice je prierai pour votre cher défunt et pour tous ceux qu'il laisse après lui.

Veuillez agréer, etc. Fr. ARSÈNE.

Lettre du R. P. Albert, supérieur des Carmes, à M. Eugène Veuillot :

Paris, le 9 avril 1883.

BIEN CHER MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT.—Malgré les nombreux témoignages de condoléance et de sympathie qui vous arrivent de plus haut, et qui ne vous permettront guère de prendre garde à ma démarche, je ne résiste pas au besoin de vous exprimer, et par vous à toute la famille de notre cher défunt et à la rédaction de l'*Univers*, combien votre douleur est nôtre.

Elle est celle, d'ailleurs, de quiconque aime la sainte Église et sait apprécier quelle perte elle fait en la personne du *vaillant* qui lui avait si utilement dévoué son âme généreuse, son noble cœur, son grand talent et sa plume incomparable.

Ici nous pleurons avec vous et nous prions Notre-Seigneur de daigner accorder les joies de la paix éternelle à celui qui l'a si bien conquise par tant de combats livrés ou soutenus pour la cause de Jésus-Christ et de l'Église.

Votre tout humble et bien uni à vous dans l'affliction présente, Fr. ALBERT DU SAINT-SAUVEUR.

Dépêche du R. P. Sempé, de Lourdes, à M. Eugène Veuillot :

De la grotte de Lourdes, 9 avril, 5 h. 30 soir.

Nous partageons votre douleur; nous prions et faisons prier pour Louis Veuillot la Vierge qu'il a glorifiée sur la terre et qu'il glorifie au ciel. SEMPÉ.

Lettre du frère Irlide, supérieur général de l'institut des frères des Écoles chrétiennes, à M. Eugène Veuillot :

Je m'associe à la perte, au deuil et à la douleur de l'honorable famille Veuillot. Quoique Dieu ait déjà, sans doute, reçu dans le ciel l'âme d'un de ses plus valeureux soldats, des

prières seront faites dans la communauté à l'intention de notre bienfaiteur et défenseur M. Louis Veuillot. R. I. P.

Lettre du R. P. abbé de Ligugé à M. Eugène Veuillot :

Saint-Martin de Ligugé, 9 avril.

PAX

CHER MONSIEUR. — Tous les cœurs catholiques sont en ce moment unis, par la pensée, à vous et à votre digne sœur Mlle Élise, ainsi qu'à tous les vôtres, près de la couche funèbre de votre illustre frère.

Quelque préparé que l'on fût, hélas! à cet inévitable et douloureux dénouement, on avait de la peine à se faire à l'idée de la disparition réelle et définitive de cet incomparable champion de l'Église et de toutes les nobles causes, aujourd'hui plus menacées que jamais.

On espérait contre toute espérance que Dieu, dans sa miséricorde, permettrait un jour à cette haute intelligence de reprendre cette plume si redoutée des sectaires et de tous les ennemis des saines doctrines.

Si Dieu, dans ses desseins insondables, n'avait voulu nous priver de cette immense consolation, combien de réputations tapageuses cette plume acérée n'eût-elle pas dégonflées! combien de statues insolentes eussent été renversées de leur piédestal immérité!

Nous n'avons pas été trouvés dignes de cette suprême consolation. Nous nous inclinons donc douloureusement, mais résignés, en répétant avec votre cher défunt : Que la sainte volonté de Dieu se fasse!

Assez d'autres s'empresseront de payer un juste tribut d'éloges à ce grand caractère, à l'incomparable écrivain, au généreux et indomptable défenseur de l'Église, à cette puissante personnalité enfin qui a conquis pour toujours une place marquée dans l'histoire de ce siècle.

Pour moi, je regarde comme un des grands bonheurs de ma vie d'avoir été à même d'apprécier, je puis dire dans l'intimité, à Rome, à Solesmes, mais surtout à Paris, chez l'un des plus anciens et des plus intimes amis de Veuillot (Jacques-Émile Lafon, le peintre), les trésors ignorés ou méconnus de cette riche nature ; la délicatesse exquise des sentiments, la tendresse et la générosité du cœur, l'abnégation et l'humble docilité du véritable enfant chrétien, prêt à briser sa plume

sur un signe de sa mère, la sainte Église ; mais avec cela, et par-dessus tout, la foi ardente du soldat chrétien, qui n'écoute aucun compromis.

Voilà le portrait que je conserve de votre illustre frère, et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous prions pour votre cher défunt comme pour nos plus proches parents, et comme nous le devions au plus grand ami des moines, sans oublier toutefois les survivants.

Veuillez agréer, etc. † Fr. J. BOURIGAUD,
abbé de Saint-Martin de Ligugé.

Lettre de Mgr Capri, sous-dataire, ancien internonce à la Haye, précédemment auditeur de la nonciature apostolique à Paris, à Mlle Élise Veuillot :

Rome, 9 avril.

Je m'empresse de vous présenter mes compliments de condoléance pour l'immense douleur où vous devez être plongés, vous, M. Eugène Veuillot, tous les membres de votre chère famille et de l'*Univers*.

Je prends la part la plus vive à votre deuil, qui est aussi un deuil de l'Église. J'ai dit ce matin la sainte messe à l'intention, moins de prier pour le vénéré défunt que pour me recommander à lui ; je ne l'oublierai jamais dans la sainte messe.

Mgr CAPRI,
sous-dataire.

Lettre du R. P. abbé de Pontigny à M. Eugène Veuillot :

Pontigny, 9 avril.

MONSIEUR. — Je viens, en mon nom et au nom de toute la communauté de Pontigny, vous offrir nos plus respectueuses et nos plus affectueuses condoléances à l'occasion de la mort de votre vénéré et bien-aimé frère. Vous voudrez bien vous rendre l'interprète de nos sentiments près de Mlle Veuillot, de Mme et de M. Pierron, que nous avons eu l'heureuse mais trop rare occasion d'entretenir quelques instants, et, d'autre part, près de tous ces messieurs de l'*Univers*, votre autre famille bien-aimée.

Nous ne prenons point seulement part à votre deuil, nous le ressentons avec vous. Est-ce que tous ceux qui sont appelés à combattre le bon combat ne sont point de la famille de ce

vaillant athlète, que l'on était toujours sûr de rencontrer sur le champ de bataille, quand il s'agissait de la cause de Dieu et des âmes? Ah! comme il nous manquerait dans nos jours difficiles, s'il ne nous avait laissé d'autres lui-même, héritiers de sa foi, de son talent et de son dévouement! Il ne sera plus là pour les animer de sa parole et de son exemple, mais il leur a communiqué son esprit, et de ce monde meilleur où le Dieu qu'il a tant aimé l'appelle à la récompense, il continuera à les aider dans les luttes qu'ils auront à soutenir.

Pour nous, nous n'oublierons pas M. Louis Veuillot; nous avons prié pour lui en communauté, et pendant un an il sera recommandé chaque dimanche à la prière publique et à la messe de chaque semaine pour nos bienfaiteurs.

Veuillez agréer, etc. Fr. BOYER.

Dépêche de MM. Harmel :

Warmeriville, 9 avril, 2 h. soir.

Offrons témoignage de profonde sympathie et pleurons avec vous le vaillant soldat de Dieu. Famille HARMEL.

Lettre de M. Gautier, curé doyen de Morée, à M. Léon Aubineau :

Morée (diocèse de Blois), 9 avril.

RESPECTABLE MONSIEUR. — Permettez à un pauvre curé de campagne de vous adresser, à vous son fidèle collaborateur et ami, à tous ses frères d'armes si vaillants dans la sainte lutte, surtout à son très digne frère, habile et sage écrivain, auxiliaire prudent du défunt, à son aimable et dévouée sœur, mes sincères condoléances pour la grande perte que nous venons de faire en la personne du très illustre et admirable chevalier de son auguste Dame, mère et souveraine, l'intrépide Église de Jésus-Christ.

Je suis un vieil et fidèle abonné du journal, pauvre curé doyen rural de Morée, toujours lecteur assidu, parfois enthousiaste de l'*Univers*, admirant ses luttes courageuses et toutes ses œuvres pour la défense de l'Église catholique, saisissant toutes les occasions de venger l'honneur du journal et de son grand chef devant les libéraux qui, ne sachant pas le comprendre dans son beau caractère, l'attaquaient et le voulaient abaisser en ma présence.

Mais ce n'est pas l'heure de la louange. Vous et M. Roussel vous avez si bien dit, en attendant l'heure de la biographie de l'illustre et incomparable écrivain. J'ai ses œuvres, ses *Mélanges*, son journal ; j'attends néanmoins avec quelque impatience l'histoire de cette belle vie.

Je me tais : l'heure est à la prière.

Hier, en recevant mon journal encadré de noir, j'ai bien vite soupçonné le deuil qui nous atteignait. Ayant déchiré la bande et par une simple lecture de quelques lignes confirmé mes alarmes, je suis tombé à genoux pour réciter un *De profundis*; puis, ayant achevé la lecture de l'article de faire-part, j'allai bientôt chanter la grand'messe, et ce matin encore je n'ai point oublié notre grand mort au saint autel.

C'était le mieux que je pusse faire dans ma reconnaissance pour tout le bien qu'il a fait à la sainte Église, et, par tous ses écrits, à votre très humble et ignoré serviteur en particulier.

A l'occasion de cette mort précieuse devant Dieu, couronnant si dignement une vie toute immolée aux grandes causes; à l'intention de l'illustre défunt, je vous adresse une nouvelle petite aumône pour le centenaire de saint Benoît-Joseph.

Veuillez agréer, etc. L. GAUTIER,

curé doyen de Morée.

Billet de M. l'abbé Notin à Mlle Veuillot :

Diocèse d'Orléans, 9 avril.

MADEMOISELLE. — Depuis quarante ans je le lis, je l'admire, je l'aime.

Maintenant, avec vous, Mademoiselle, avec votre si belle famille, je pleure et je prie. A. NOTIN,

curé de Saint-Aignan.

M. Aristide Gervais offre à M. Eugène Veuillot « le témoignage de sympathique douleur que la mort de Louis Veuillot doit inspirer à toute âme chrétienne et amie ».

Lettre de M. le curé de Saint-Louis de Bordeaux à Mlle Veuillot :

Bordeaux, le 9 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Moi aussi, j'aurais eu le plus grand désir de partir pour Paris, afin de prier et pleurer avec vous. Hélas !

les devoirs impérieux de mon ministère et l'état présent de ma santé s'y opposent. Ce qui me console, c'est que la paroisse de Saint-Louis sera représentée à la cérémonie funèbre par MM. Compans, Louis et Desplat. Combien j'aimais et vénérais ce cher frère dont vous avez été la confidente, l'ange gardien au milieu de ses travaux et de ses souffrances! J'ai toujours regardé comme un honneur et une bénédiction du Ciel de m'être trouvé en rapports intimes avec un si grand cœur et une si belle intelligence. Que vous dirai-je, chère demoiselle? Que peuvent l'amitié, les louanges, l'admiration universelle, pour adoucir votre douleur si légitime et si profonde? Il n'y a de véritables consolations que celles qui viennent de Dieu. J'ai la ferme espérance qu'il s'est empressé de recevoir dans son sein ce chrétien fervent, ce vaillant défenseur de son Église. C'est bien lui qui peut dire avec l'Apôtre : « J'ai soutenu le bon combat; j'ai gardé la foi; j'ai terminé ma course. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne que me réserve la justice de Dieu ».

Daignez, Mademoiselle, etc. DONIS,

chan. hon., curé de Saint-Louis.

P.-S.— Tous mes vicaires me prient de vous dire qu'ils prennent la plus grande part à votre chagrin et à vos regrets.

Lettre de M. l'abbé Moriceau à M. Eugène Veuillot :

Laval, 9 avril 1883.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je viens de tremper de larmes les premières pages de l'*Univers*. Je tiens à vous le dire, pour vous exprimer la part que je prends à votre douleur, à celle de la famille et de toute la rédaction. Je suis assurément l'un des plus vieux lecteurs, abonnés et admirateurs du vénéré et bien-aimé défunt. Je me félicite d'avoir été constamment autour de moi, dans ma petite sphère, son ardent défenseur. C'est vous dire quelle douleur me cause sa mort. *Que la volonté de Dieu se fasse!* J'ai célébré ce matin la messe pour le cher défunt, et je vais continuer de prier. Lorsque vous jugerez à propos d'élever un monument digne de Louis Veuillot, comptez d'avance sur ma souscription. MORICEAU,

chanoine de Laval (Mayenne).

De Nîmes, le 9 avril, les anciens élèves de l'Assomption, réunis en assemblée mensuelle, « expriment à la famille de

M. Louis Veuillot et à la rédaction de l'*Univers* la douleur profonde que leur a causée la mort de l'illustre défenseur de l'Eglise ».

Autre hommage collectif :

Le directeur et les professeurs de la maison de l'Assomption, de Nîmes, offrent à M. Eugène Veuillot, à sa famille et à tous les rédacteurs de l'*Univers*, l'expression de leurs très vives condoléances à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot.

M. Louis Veuillot fut l'ami du fondateur et père de cette maison ; il fut, comme le T. R. P. d'Alzon, le vaillant champion de la vérité et de la cause sacrée des droits de Dieu et de la sainte Église, catholique, apostolique et romaine.

Ce matin, la messe de communauté a été dite pour le repos de son âme, et tous, maîtres et élèves, continueront de prier pour lui.

Nîmes, le 9 avril 1883.

A. Dumaze, directeur; Ch. Laurent, L. Allemand, A. Paradan, E. Bourct, l'abbé Pique, ch. hre; l'abbé J. Bunot, prof. de rhétorique; Favre, prêtre; J. Masson, E. Trautman, P.-E. Cuffemont, M. Lombard, L. Sudre, D. Deffère, Ch. Brun, pr.; l'abbé Joly.

Lettre du R. P. Marcel, capucin, à Mlle Élise Veuillot :

Saint-Louis de Péra (Constantinople), 9 avril.

Mademoiselle. — Je trouve ce soir dans les journaux de Constantinople la mort de votre regretté frère. Ai-je besoin de vous dire la part que je prends à votre douleur et à la douleur commune à tous les vrais catholiques ? Plus de la moitié de votre vie est morte avec le cher défunt. Je sais toute la tendresse et le dévouement que vous aviez pour lui et pour son œuvre. Je ne peux m'empêcher de vous dire pourtant que je trouve que Dieu a été bon de rappeler son vaillant soldat à cette heure. C'est l'heure de la déroute humiliante ; il n'y a même plus de combat... Il a vu assez de nos combats, il a vu assez de nos humiliations : les dernières devaient être épargnées à son grand cœur.

Je prierai pour lui, quoique j'aie la ferme conviction qu'il fait partie déjà de l'Église triomphante : il a tant aimé l'Église et lui a tant sacrifié ! Dieu d'ailleurs avait pris soin, comme pour ses grands serviteurs, de le purifier à la fin de sa vie par *plus d'un feu* — je le sais, parce qu'il a bien voulu lui-même

m'en dire quelque chose. — Pour nous donc les larmes, mais pour lui j'espère, dès aujourd'hui, la joie du bon serviteur qui a combattu le bon combat.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre serviteur *in Chr.*, F. MARCEL, cap.

L'aumônier des dames bénédictines du Saint-Sacrement, d'Arras, M. le chanoine Hervin, écrit à M. Auguste Roussel qu'il s'associe à son deuil et à celui de toute la famille Veuillot, qu' « il prie et fait prier pour le vaillant athlète qui, après avoir glorieusement combattu le bon combat et longtemps souffert la persécution pour la justice, ne peut tarder à recevoir la récompense due aux éminents services rendus par lui à l'Église et au Pape ».

La très révérende mère abbesse du monastère de Sainte-Cécile, de Solesmes, à M. Auguste Roussel :

PAX

Abbaye de Sainte-Cécile, le 9 avril 1883.

MONSIEUR. — La rédaction de l'*Univers* forme, je le sais, une véritable famille : aussi, sans le mauvais état de ma santé, je me serais crue obligée de vous adresser quelques mots de sympathique condoléance dès la première nouvelle de votre deuil.

Mon retard n'est donc point, Monsieur, de l'indifférence; et d'ailleurs, si j'ai fait surseoir l'expression de mes sentiments, nous avons appliqué sans délai les suffrages conventuels à l'âme du robuste chrétien qui vient de vous quitter. Le bon serviteur est entré dans la joie de son maître, et les épreuves sans nombre de son existence lui apparaissent maintenant comme ce *momentaneum et leve* dont parle saint Paul, qui opère un poids immense de gloire.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on voit disparaître de ce monde les âmes généreuses. M. Louis Veuillot était de ce nombre, et l'une des rares individualités qui n'aient jamais fléchi les genoux devant Baal. Qu'elles deviennent clairsemées, ces trempes dont la foi vivante et sans alliage repousse tous les compromis ! Sans doute, votre rédacteur en chef a traversé bien des heures périlleuses et pleines d'angoisses ; tout paraissait à la veille de sombrer, mais c'était encore la

résistance et la lutte, révélatrices de la vie. Il aurait peut-être moins supporté que vous ces heures étouffantes que nous traversons, dans lesquelles la pire torture est de se sentir encore au cœur quelque fierté chrétienne, dans l'intelligence quelques idées saines. Plus près de la vérité éternelle, il veillera sur vous tous, et vous donnera de poursuivre une tâche de plus en plus ingrate, mais de laquelle Dieu vous donne de vous acquitter pour l'encouragement, la force et le soulagement de tous les vrais enfants de l'Église.

Combien d'entre ces forts auront été enlevés au milieu de cette nuit où nous sommes ! C'est peut-être parce que Dieu veut nous donner d'en sortir, qu'il constitue ainsi, dans son ciel, des avocats défendant cette cause auprès de Celui qui est toujours lui-même *interpellant pour nous*. Il n'y a plus pour nous aucune espérance humaine, et pourtant le salut n'est peut-être pas loin ; c'est peut-être dans ces holocaustes qu'il se trouve.

Veuillez donc agréer, Monsieur, etc.

Sœur CÉCILE J. BRUYÈRE,
abbesse de Sainte-Cécile.

Lettre du général du Temple à Mlle Veuillot :

Cherbourg, 9 avril.

CHÈRE DEMOISELLE. — Après avoir reconnu, à mon grand chagrin, l'impossibilité où je suis de m'absenter, même vingt-quatre heures, de Cherbourg, je ne veux pas tarder à joindre mes témoignages de sympathie à ceux que tous les cœurs chrétiens, que toutes les âmes un peu généreuses vont vous envoyer. La voilà donc définitivement brisée, cette vaillante plume à laquelle personne, pour ainsi dire, n'osait s'attaquer ! la voilà éteinte, cette grande voix qui soutenait si vaillamment la lutte pour son Dieu ! Peut-on le plaindre, le grand athlète, déjà condamné au repos depuis assez longtemps, d'aller recueillir au séjour des élus la récompense due à ses travaux, à ce dévouement inaltérable et absolu que la foi lui inspirait ? C'est vous, chère demoiselle, que je plains. On ne perd pas sans déchirement semblable compagnon, dont on a été l'ange gardien, le soutien sinon le conseiller, dans ce combat sans merci, sans trêve, non seulement contre l'impiété et la bêtise humaine, mais surtout contre la ruse et la perfidie libérales, bien autrement funestes à notre patrie et à notre religion que

tous les égarements de notre pauvre humanité. Bientôt je pense pouvoir prendre quelques jours de liberté, et j'espère pouvoir vous voir et causer avec vous, comme jadis, de l'homme illustre qui m'honorait de son amitié, et qui, je le crois, restera vivant par ses écrits dans l'esprit de tout ce qui est droit et sincère.

Veuillez agréer, etc. F. DU TEMPLE.

Lettre de M. Chantrel à M. Eugène Veuillot :

Paris, 9 avril 1883.

CHER MONSIEUR EUGÈNE. — Vous n'avez pas besoin que je vous exprime les sentiments que le cruel événement de samedi m'inspire, et ma douloureuse sympathie pour le frère du grand chrétien que Dieu vient de rappeler à lui. Retenu au lit depuis six semaines par une longue maladie dont je n'entrevois pas encore la fin, j'ai la douleur de ne pouvoir joindre publiquement demain mes prières à celles de tant d'amis qu'avait le cher et grand défunt, et de ne pouvoir lui donner cette marque de l'affection que je lui portais. Il m'avait témoigné une amitié que je n'oublierai jamais, et dont je lui serai toujours reconnaissant.

Quel homme, quel chrétien perdu pour l'Église et pour la France ! Mais, comme vous le dites si bien, notre cher Louis Veuillot n'est sorti de ce monde que pour aller à Dieu ; il a maintenant la récompense : c'est une consolation au milieu de tant de douleur.

Agréez, etc. J. CHANTREL.

Lettre du R. P. dom Chamard, bénédictin de Solesmes, à M. Arthur Loth :

PAX

Ligugé, ce 9 avril 1883.

BIEN CHER AMI. — Encore que mon peu d'importance me conseille de garder le silence en présence des témoignages autrement autorisés qui s'élèvent déjà de toutes parts pour honorer la mémoire du grand catholique qui vient de quitter la terre, néanmoins je sens le besoin de me faire l'écho de tous mes confrères dispersés de Ligugé, et de vous prier de transmettre à M. Eugène Veuillot et à mademoiselle sa sœur

la part que nous prenons à leur douleur, qui est celle de toute la France catholique.

Il y a entre la mission de dom Guéranger, notre vénérable père, et celle de M. Louis Veuillot, de telles relations créées par la divine Providence, qu'on ne peut aimer et pleurer l'un sans aimer et pleurer l'autre. Dom Guéranger a été suscité de Dieu pour briser les fers que le gallicanisme avait forgés à l'Église de France, et pour cela il employa les armes que lui fournit son incomparable science ecclésiastique. Par ses *Institutions liturgiques*, par *l'Année liturgique* et par sa *Monarchie pontificale*, il a réduit en poudre les trois forteresses derrière lesquelles les partisans du petit schisme se défendaient contre l'autorité du Souverain-Pontife. Les liturgies nouvelles, l'éloignement de l'esprit qui inspire l'Église romaine et les quatre articles de 1682 étaient à jamais condamnés par la vraie science, en attendant que le jugement solennel de l'Église les prohibât pour toujours. Louis Veuillot a reçu, on peut le dire, a complété l'œuvre de dom Guéranger. Les livres exercent une influence immense sans doute sur ceux-là mêmes qui ne les lisent pas, par le moyen du courant de l'opinion que crée l'enthousiasme des lecteurs intelligents.

Toutefois ce courant ne serait pas complet, si des feuilles plus légères ne venaient achever par mille arguments divers les impressions favorables d'une lecture sérieuse. De notre temps, le journal opère cette transformation des idées : arme terrible, plus funeste qu'utile, mais qui n'en exerce pas moins, en certaines circonstances, un véritable apostolat. Louis Veuillot le comprit, et Dieu lui donna tout ce qu'il fallait de talent et d'énergie, non seulement pour terrasser les ennemis de l'Église, mais encore et surtout pour inoculer dans tous les esprits et tous les cœurs de bonne volonté la sève catholique dont son âme était remplie. L'*Univers* devint l'*organe* de sa pensée dans toute la force de l'expression ; et il sut l'imprégner d'une telle chaleur surnaturelle, d'un tel enthousiasme catholique, que ses lecteurs s'éprirent, sous son inspiration, de la plus noble des passions, je veux dire la passion de la *liberté* de l'Église.

Dom Guéranger ne cessait, dans ses discours, dans ses écrits, de répéter cette devise de saint Anselme, répétée de notre temps par Pie VI : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église. » Louis Veuillot la répéta pendant cinquante ans, sur tous les tons, aux quatre coins de l'univers.

Deux hommes ayant à ce point les mêmes aspirations ne pouvaient ne pas se comprendre, ne pas s'aimer. Qui ne sait dans quelle intimité ils ont vécu? Avec quelle joie Solesmes ouvrait ses portes à l'illustre champion de la presse catholique! Que de principes utiles, de pensées justes, de traits vengeurs, le rédacteur de l'*Univers* a puisés dans le trésor de l'Abbé de Solesmes!

Il fallait voir avec quelle modestie il recueillait les enseignements de celui qu'il aimait à appeler le Maître de la vraie doctrine. Autant son regard de polémiste s'enflammait dès que la conversation le ramenait sur son terrain, autant il écoutait docilement, comme un enfant, lorsque des questions théologiques ou autres se référant à la foi catholique se présentaient naturellement à la pensée, au courant de la conversation. Car, dans cet athlète, il y avait deux hommes : le lutteur, que rien n'épouvantait, et le disciple, que l'autorité trouvait toujours humble et soumis. Ce dernier côté de ce grand esprit a été le moins remarqué, et cependant il est assurément le plus remarquable.

Il est surtout une question vitale sur laquelle et maître et disciple s'entendaient à merveille : c'est celle du libéralisme sous toutes ses formes, depuis le libéralisme radical, qui dénie à Dieu toute autorité sur la conscience humaine, jusqu'au libéralisme catholique, qui, tout en reconnaissant en théorie le souverain domaine de Dieu sur sa créature, prétend que pratiquement il est meilleur, et tout au moins plus opportun, de ne pas froisser la liberté de l'homme dans la triple expression de sa pensée. Louis Veuillot, comme dom Guéranger, voyait en cette théorie funeste la ruine du souverain pouvoir que Jésus-Christ, notre Rédempteur, a mérité par son sang. Selon eux, c'était détrôner Dieu pour lui substituer l'orgueil humain; c'était livrer l'homme déchu aux entraînements de sa nature perverse, c'était conduire par un sentier plus ou moins direct l'homme à la barbarie et aux appétits de l'égoïsme.

La vie des deux défenseurs de l'Église fut tout entière consacrée à combattre le sophisme caché sous le mot de liberté. Ils y perdirent cette popularité vulgaire que l'on acquiert en flattant les passions de la populace et des esprits superficiels; mais, par contre, ils mériteront un jour la couronne de gloire qui s'attache au front de quiconque a défendu de toutes ses forces les intérêts compromis de Dieu et de la société. Les ennemis de l'Église ont associé ces deux noms dans leur com-

mune haine; les fidèles catholiques les unissent dans leur amour et leur admiration, bien qu'ils aient mérité l'un et l'autre à des titres divers et par des voies bien différentes.

Frère F. Chamard,
O. S. B.

Lettre de M. Paris, ancien sénateur, ancien ministre, à Mlle Veuillot :

Arras, 9 avril.

Je prie Mademoiselle Élise Veuillot d'agréer l'expression de ma respectueuse et profonde sympathie. Je n'ai pas oublié combien étaient unis les cœurs que Dieu vient de séparer en rappelant à Lui le grand écrivain qui défendit avec tant de vaillance et de dévouement la cause de l'Église.

Paris,
avocat, docteur en droit.

Lettre de M. le comte de la Tour à M. Eugène Veuillot :

Tréguier, 9 avril.

Mon cher ami. — Je suis près de vous, de cœur et d'âme, dans ces moments douloureux pour le frère, mais pleins de consolation pour le chrétien. Les épreuves de notre cher Louis sont terminées; il repose en paix et en gloire auprès du Maître auquel il consacra sa vie, et au-devant duquel il est allé avec amour et foi.

D'autres grands esprits s'illustrent par le talent en vue des avantages humains; Louis s'est illustré en sacrifiant ces avantages pour conquérir la vie éternelle. Il a légué à tous le meilleur et le plus noble des exemples, en dotant sa famille de la plus pure illustration.

Je vous serre la main avec une profonde et affectueuse condoléance. Comte G. de la Tour.

Lettre de M. le vicomte G. de Chaulnes à M. Eugène Veuillot :

Orléans, 9 avril.

Mon cher Monsieur. — Avant de me rendre aux obsèques de votre vénéré et illustre frère, je tiens à m'associer à votre deuil et à celui de toute votre famille. Il fut pour moi, avec Mgr Pie et Mgr de Ségur, un ami et un guide. Il a glorieuse-

ment défendu l'Église, et jouit en paix maintenant de la récompense due à ses services.

Veuillez me rappeler au souvenir de toute la rédaction en deuil.

Agréez, cher Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus respectueux. Vicomte G. DE CHAULNES.

Dépêche de Paray-le-Monial, de M. le comte Henry de Vanssay à M. Eugène Veuillot :

Paray-le-Monial, 9 avril.

De passage à Paray-le-Monial, je n'apprends qu'à l'instant votre malheur : je m'associe de toute mon âme à la douleur causée au monde catholique par la mort du vaillant soldat de la foi et de l'Église. Je remercie Dieu d'avoir pu ici même, dans le sanctuaire privilégié, déposer mon humble et fervente prière dans ce Cœur adorable du divin Maître que le grand chrétien a tant aimé et si adorablement servi.

Comte HENRY DE VANSSAY.

Dépêche de M. le baron Tristan Lambert à M. Eugène Veuillot :

La Défense de Seine-et-Marne s'associe *du fond du cœur* à votre douloureuse et irréparable perte.

Tous nous pleurons avec vous le plus grand champion que la Papauté ait eu dans ce siècle, l'immortel défenseur, l'ami si désintéressé de l'immortel et vénéré Pie IX.

Nos ferventes prières vous accompagnent.

Avec vous et derrière vous, nous continuerons sans relâche l'œuvre impérissable de votre admirable frère.

Baron TRISTAN LAMBERT.

Lettre de M. de Cuverville, ancien député, à M. Eugène Veuillot :

La Porte-d'Ohain, 9 avril.

MON CHER MONSIEUR EUGÈNE. — Je ne puis résister au besoin que j'éprouve de vous exprimer la part que je prends au grand deuil que l'*Univers* m'apporte aujourd'hui.

Ce n'est pas seulement un homme incomparable, un ami sûr et dévoué que nous venons de perdre, c'est le plus fier, le plus habile, le plus vaillant champion de la justice et de la vérité.

L'Église tout entière en portera le deuil, et sa mémoire durera autant qu'elle-même.

Grâce à Dieu, ses efforts ne seront pas perdus. Il laisse en vous et dans vos collaborateurs de dignes héritiers de son esprit et de son courage, et la cause de l'Église ne sera pas abandonnée. Mais le vide qu'il laisse dans le cœur de ses proches, de ses amis, de tous ceux qui l'ont connu et apprécié, subsistera toujours. Quant à lui, il a combattu le bon combat et en a déjà reçu la récompense.

Je joins à cette lettre, faible expression de mes sentiments, celle que Mme de Cuverville veut adresser aussi à Mlle Élise; mais dites bien à cette chère sœur que mon cœur partage sa douleur et ses regrets, que toute la gloire de l'illustre Louis ne saurait adoucir en ces premiers moments.

Veuillez également, cher Monsieur Eugène, agréer la sincère assurance de mon plus affectueux dévouement comme de mes sympathies les plus vives. L. DE CUVERVILLE.

Lettre de M. André Barre, membre du conseil central de la Société de Saint-Vincent de Paul, à M. Eugène Veuillot :

Montpellier, 9 avril.

MONSIEUR. — Tous les amis connus ou inconnus de votre illustre frère pleurent et prient en ce moment : je suis de ces derniers, et bien qu'ayant eu le bonheur très grand de connaître M. Veuillot, à Rome, lors de la canonisation des martyrs japonais, et la consolation de recevoir ses condoléances lorsque, il y a onze ans, je perdis mon vénéré frère l'abbé Barre, je n'ai jamais osé entretenir avec lui des relations personnelles, jugeant son temps trop bien employé pour en détourner la part la plus minime, mais l'admirant, l'aimant et le bénissant du fond de mon obscurité.

Pardonnez-moi donc, Monsieur, si je prends aujourd'hui la liberté de m'associer à la douleur de sa famille et à celle de ses collaborateurs de l'*Univers*.

Hier soir, présidant l'assemblée générale des conférences de Saint-Vincent de Paul, l'évêque de Montpellier recommanda votre illustre et pauvre frère aux prières reconnaissantes de l'assistance. Mgr de Cabrières nous raconta qu'il lui devait sa vocation ecclésiastique : la lecture de *Pierre Saintive* en fit germer dans son esprit et dans son cœur la première pensée.

Ce ne sera pas, ou plutôt ce n'est pas le moindre titre de Louis Veuillot à la belle couronne qu'il est allé recueillir.

Votre très humble et très affectionné serviteur en N.-S. J.-C.,

AND. BARRE.

Lettre de M. Victor de Marolles, au nom de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers :

Paris, 9 avril.

MONSIEUR. — Je viens, au nom du comité de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, exprimer à la rédaction de l'*Univers* les sentiments de la plus douloureuse sympathie à l'occasion de la mort de l'illustre rédacteur en chef dont la presse catholique entière porte le deuil. Ce n'est pas sans émotion que j'accomplis ce devoir, et je suis persuadé que j'exprime les sentiments de mes confrères en affirmant que nous avons maintes fois puisé des forces morales dans la lecture de ses œuvres ; quant à moi, je sais pertinemment qu'il m'a éclairé contre les entraînements du libéralisme. C'est donc une véritable reconnaissance que nous éprouvons pour la mémoire de Louis Veuillot, et nous nous presserons nombreux demain autour du char funéraire, qui sera pour lui comme le char de triomphe de son entrée dans l'éternité.

Veuillez agréer, etc. VICTOR DE MAROLLES.

Lettre de M. Paul Lapeyre à M. Eugène Veuillot :

Goutarende, 9 avril.

TRÈS CHER ET TRÈS HONORÉ MAITRE. — La douleur où me plonge la mort de monsieur votre frère est encore aggravée pour moi par l'impuissance où je suis d'aller lui rendre les derniers devoirs. J'ai appris la triste nouvelle trop tard pour arriver avant l'heure des obsèques. Je ne puis que m'associer de loin à votre deuil, et pleurer avec vous sur la perte irréparable que nous tous venons de faire.

J'honorerai éternellement la mémoire de M. Louis Veuillot, qui a été pour moi un maître, un bienfaiteur et un père. Je prie Dieu de recevoir dans sa miséricorde et de récompenser magnifiquement l'âme vaillante et noble de cet incomparable champion de la sainte Église notre mère.

Daignez agréer, etc. PAUL LAPEYRE.

Lettre de M. le comte Plater, au nom de la Pologne catholique, à M. Eugène Veuillot :

Villa Broelberg, près Zurich, 9 avril.

Monsieur. — Le deuil qui vient de frapper votre famille est vivement ressenti par mes compatriotes, qui ont perdu dans M. Louis Veuillot l'ami fidèle et dévoué de leur sainte cause.

Veuillez être l'interprète de ces regrets, et recevez l'expression de mes sentiments distingués. Comte Plater.

Dépêche de *la Vraie France*, de Lille :

Lille, 9 avril.

La Vraie France de ce matin annonce qu'une messe sera célébrée à la basilique de Notre-Dame de la Treille et Saint-Pierre, mercredi prochain, 11 avril, à onze heures, pour le repos de l'âme de Louis Veuillot.

Dépêche du conseil central de l'Œuvre de Saint-Paul à M. Eugène Veuillot :

Fribourg, 9 avril.

Les membres du conseil central de l'Œuvre de Saint-Paul à Fribourg prient leur directeur, M. le chanoine Shorderet, actuellement à Paris, de vous exprimer, ainsi qu'à vos vaillants collaborateurs, la profonde douleur qu'ils éprouvent par le grand deuil qui vient de frapper l'Église et la France.

Ils prient Dieu de glorifier le serviteur fidèle qui a combattu le bon combat pendant un demi-siècle, au milieu d'épreuves et d'entraves incessantes.

Honneur au vaillant champion de la cause de Jésus-Christ et de la sainte Église ! Gloire au défenseur de la vérité !

Espérons qu'il jouit déjà, avec l'immortel Pie IX, qu'il a tant aimé, de la pleine lumière de la vérité absolue.

Lettre de M. le baron de Morgan à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — J'étais passé il y a bien peu de jours à la porte de M. Louis Veuillot; j'apprends aujourd'hui qu'il a achevé de mourir, et regrette de ne pouvoir être parmi ceux qui lui rendent les derniers devoirs.

C'est pour lui vraiment qu'on peut dire que le jour des louanges est arrivé : car il est de ces hommes rares, et plus rares que jamais, desquels le talent et les succès en ce monde

sont autant de mérites pour l'autre. Il a tenu trop constamment et trop vaillamment son poste de l'Église militante dans ce siècle, pour ne pas appartenir à l'Église triomphante dans l'éternité.

Quant à moi, son souvenir est lié à celui de mes meilleurs jours à Paris et à Rome. TH. baron DE MORGAN.

Bellay-Saint-Léonard, 9 avril.

Lettre de M. de Vauplane, ancien magistrat démissionnaire, à Mlle Veuillot :

Château-Renault, 9 avril.

MADEMOISELLE. — Veuillez me permettre de joindre l'humble hommage de ma profonde et respectueuse sympathie à ceux que vous recevez de toutes parts. La mort de M. Veuillot est un deuil pour tous les catholiques et tous les Français. Tous ensemble partagent votre douleur et s'unissent à vos regrets. Le grand chrétien qui a si vaillamment combattu pour la cause de Dieu reçoit maintenant son éternelle récompense. Pour nous, nous ne pouvons lui apporter que le faible tribut de nos prières, de notre reconnaissance et de notre admiration.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon profond respect.

Votre très humble serviteur, B. DE VAUPLANE.

Lettre de M. Louis Chamaillard, directeur du *Morbihannais* (ancien *Journal du Morbihan*) et du *Courrier des Campagnes*, à M. Auguste Roussel :

Lorient, le 9 avril.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE. — Le grand écrivain, le vaillant catholique n'est plus.

Permettez-nous de partager la douleur de sa famille, de ceux dont il fut le guide et l'ami.

Louis Veuillot, catholique avec le Pape, fut aussi notre guide. Nous admirions son talent; ses luttes incessantes contre les ennemis de la foi réconfortaient les faibles : il était le général de cette armée d'écrivains catholiques soumise à l'autorité de l'Église; son exemple les entraînait au combat.

Dieu l'a rappelé à lui pour lui donner les récompenses éternelles, mais le souvenir de cet écrivain incomparable ne s'effacera pas.

Vous continuerez, Monsieur et cher confrère, avec vos collaborateurs, les traditions du maître. Bon courage et confiance! Veuillez exprimer à la famille et à la rédaction de l'*Univers* toute la part que prennent les rédacteurs du *Morbihannais* au coup qui les frappe. Que Dieu vous assiste!

Votre tout dévoué, LOUIS CHAMAILLARD.

Lettre de M. le comte de la Bouillerie à Mlle Veuillot :

Montpellier, 9 avril.

MADEMOISELLE. — Dieu vient d'arracher à vos tendres soins les derniers restes d'une belle vie que vous lui disputiez depuis longtemps, mais qui, après avoir été si vaillamment et si saintement remplie pour sa cause, devait trouver enfin sa récompense.

Si mon frère[1] avait vécu, il serait certainement venu des premiers vous consoler dans votre douleur, en vous redisant l'affectueuse et profonde estime qu'il avait vouée à la belle âme de celui que vous pleurez, son admiration pour ce beau talent, sa reconnaissance pour de si grands services rendus l'Église.

Je ne puis être, hélas! que l'écho affaibli des sentiments que je lui ai souvent entendu exprimer, et que son cœur eût aimé à déverser avec grande effusion dans le vôtre en cette circonstance. Mais je veux du moins vous dire, Mademoiselle, combien je sens tout ce qu'a d'affreux le vide qui se fait près de vous en ce moment, et vous en adresser du fond du cœur mes bien vives condoléances.

Hélas! comment ne compatirais-je pas à la douleur de ceux qui survivent à leurs plus chères affections! L'année dernière c'était mon frère; en ce moment, je suis près du lit de Mme de la Bouillerie, très gravement malade, et en proie aux plus affreuses inquiétudes.

Veuillez m'aider, Mademoiselle, à obtenir grâce auprès de Dieu par l'intercession des saints que nous avons aimés et que nous pleurons, et agréez, etc. Comte DE LA BOUILLERIE.

1. Mgr de la Bouillerie, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux.

Lettre de M. Émile Bunnens à M. Eugène Veuillot :

Gand, 9 avril.

MONSIEUR. — Je ne veux pas taire la grande part que je prends à la perte que l'Église, l'*Univers* et vous en particulier, venez d'éprouver par la mort de M. Louis Veuillot. Je me crois en droit, bien qu'indigne, de me considérer comme membre de cette famille dont il était le maître, admiré de tous, et si tendrement aimé par ceux qui avaient le bonheur de l'approcher de près.

La Providence n'a pas voulu que celui qui avait déjà tant souffert des douleurs de l'Église vît plus longtemps les mauvais jours que nous traversons : elle l'a enlevé à votre affection pour l'élever dans son amour. Pour vous, je le sais, autant que pour tous ceux que l'amitié ou l'admiration lui attachaient, j'aime à dire : Que la volonté de Dieu soit bénie! Ceux qui s'en vont dans la paix du Seigneur, précédés d'une vie pleine d'œuvres et débordant d'amour de Dieu, ne sont pas les plus à plaindre : ils vont à la récompense et à la gloire. Dans les douleurs légitimes de la séparation, c'est là la meilleure consolation et la plus douce espérance. Heureux sont ceux qui restent, quand, pour vaincre les angoisses de la lutte et les dégoûts de la vie présente, ils ont pour guide et pour soutien de grands exemples comme en laisse M. Louis Veuillot! car cette tombe encore entr'ouverte ne manque pas d'enseignements. Mort, le grand chrétien que nous pleurons élève encore la voix, et vraiment l'on peut dire de lui : *Defunctus adhuc loquitur*. Sa vaillante plume est brisée ; mais ses écrits restent, et son esprit, tout imprégné de cette sève catholique qui, à son tour, l'éleva si haut, domine et inspire les meilleurs chrétiens. L'impulsion généreuse qu'il a donnée ne saurait être vite méconnue ; et longtemps nous serons forcés de marcher à la lumière de la traînée lumineuse que sa belle intelligence et son grand cœur ont tracée dans les voies de l'action catholique.

Ces qualités mêmes me font comprendre, Monsieur, combien vous aurez souffert de la séparation que le bon Dieu vous impose ; et c'est une raison de plus pour que, sans m'exagérer l'importance de mon concours, je n'hésite pas à vous apporter, en cette douloureuse circonstance, l'hommage de mes profondes condoléances. Après vous, je n'oublie pas dans mes sentiments tous les rédacteurs de l'*Univers* et M. Auguste

Roussel en particulier, qui doivent bien être affectés de ce rude coup de la Providence. Oserais-je vous prier d'être auprès d'eux l'interprète de mes sentiments? Je sais que toute l'affection qu'ils portaient au cher défunt, ils la reporteront sur son digne frère, et c'est par celui-ci surtout que l'expression de ma condoléance aura pour eux le plus de valeur.

Dans ces sentiments, etc. ÉMILE BUNNENS,
avocat.

Lettre de M. le chanoine Paul, aumônier, à Mlle Veuillot :

Toulon, 9 avril.

MADEMOISELLE. — Je prends une bien grande part à la perte que vous venez de faire, et je partage entièrement votre douleur. Je n'essayerai pas de vous consoler. La parole humaine est impuissante, et Dieu seul peut combler le vide immense que de pareilles séparations laissent dans notre âme. Monsieur votre digne et illustre frère a toujours et pendant longtemps combattu le bon combat. Soyez assurée qu'il jouit, en ce moment, de la glorieuse couronne si bien méritée par tant de travaux.

A partir de jeudi prochain, je dirai dix messes à votre intention.

Daignez agréer, etc. L'abbé PAUL,
ch. hon., aumônier.

Lettre de M. Fayet, ancien recteur de l'Université, à la rédaction de l'*Univers* :

Châteauroux, 9 avril.

MESSIEURS ET AMIS. — Je n'ai le courage que de vous écrire deux mots pour vous dire combien je partage votre juste et immense douleur, et je regrette que mon âge et d'autres circonstances particulières m'empêchent de me joindre à vous demain à Saint-Thomas d'Aquin, et d'unir mes prières aux vôtres pour l'âme du grand chrétien que nous venons de perdre. Mais, si je ne puis me rendre à Paris, je serai de cœur avec vous, à midi, à Saint-Thomas d'Aquin; et le matin, en assistant à la sainte messe, je n'oublierai pas cette grande âme dans mes prières.

Veuillez, Messieurs et amis, agréer, etc. FAYET.

Lettre de l'abbesse de Sainte-Claire à Mlle Veuillot :

Du pauvre monastère de Sainte-Claire du Sacré-Cœur de l'*Ave-Maria*.

MADEMOISELLE. — Nous venons d'apprendre la douloureuse épreuve que Notre-Seigneur vient de vous envoyer. Permettez-nous, Mademoiselle, de mêler nos larmes aux vôtres, pour pleurer ce frère si digne de toute votre affection.

La bonté que vous nous avez toujours témoignée nous fait un devoir de reconnaissance de recommander à notre bon Sauveur toutes les intentions qui vous sont chères; mais, en ce temps d'épreuve et d'affliction, nous supplierons notre bon Sauveur de consoler lui-même votre cœur affligé. Nous lui avons déjà demandé, dans la sainte communion que nous avons offerte ce matin pour cette intention, de délivrer au plus tôt l'âme de monsieur votre frère, et de lui accorder la place dans son royaume éternel que ses vertus lui ont méritée.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de la part que nous prenons à votre affliction.

Votre bien obligée, Sœur MARIE DE L'ASSOMPTION,
pauvre abbesse.

Paris, 9 avril.

Lettre de M. l'abbé Tardivon à M. Eugène Veuillot :

Saint-Martin de Jersey, le 9 avril.

MON CHER MONSIEUR VEUILLOT. — Agréez mes vives et sincères condoléances pour la perte que vous venez, ou plutôt que nous venons de faire dans la personne de M. Louis Veuillot. J'offrirai demain le saint sacrifice pour le repos de son âme. P. TARDIVON,
missionnaire, curé de Saint-Martin de Jersey (île anglaise).

Lettre de M. l'aumônier de la Visitation d'Angers à Mlle Veuillot :

Angers, 9 avril.

MADEMOISELLE. — J'ai pensé qu'au milieu de toutes les marques de douloureuse sympathie que vous recevrez de la part des plus hauts personnages de l'Église, vous ne seriez pas insensible à celles que vous adresseront les petits et les humbles comme moi.

C'est la pensée qui me porte à vous dire, Mademoiselle, combien je m'associe intimement à votre deuil. Je ressens la perte de votre illustre frère comme je ressentirais la perte d'un

membre de ma famille. N'ai-je pas vécu pendant près de trente ans dans l'intimité de cette grande âme, qui presque chaque jour nous prodiguait si généreusement les merveilleuses richesses de son esprit et les trésors plus précieux encore de son cœur, si dévoué à la sainte Église?

Comme sa vie a été bien remplie! et quelle consolation pour vous, Mademoiselle, et pour tous les vôtres, de penser que tant de mérites auront précédé au ciel votre cher défunt!

Cependant, sachant tout le prix que vous attachez en ce monde aux prières faites pour le repos de son âme, j'offrirai demain le saint sacrifice à son intention, et je demanderai une communion à toutes les religieuses de la Visitation d'Angers, dont je suis aumônier. Elles regarderont comme un double devoir, un devoir de reconnaissance pour tous les services rendus à l'Église et un devoir de confraternité religieuse, de prier pour l'âme du père d'une de leurs sœurs.

Je demanderai l'offrande des mêmes intentions à une autre communauté d'Angers que je dirige également.

Veuillez agréer, Mademoiselle, etc. AM. SECHER,
ch. hon., aumônier de la Visitation.

Lettre de M. l'abbé Lemesnager, curé de Tourville, diocèse de Coutances, à M. Eugène Veuillot :

J'offre à Monsieur Eugène Veuillot et à toute sa respectable famille l'expression de nos regrets les plus profonds pour la perte si douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de ce vaillant soldat, qui a toujours si courageusement combattu le bon combat, et dont les catholiques ne doivent jamais oublier, dans leurs prières, les services rendus au Christ et à son Église. LEMESNAGER,
curé de Tourville.

Lettre de M. le curé de la Plaine à M. Eugène Veuillot :

La Plaine, par Vihiers (Maine-et-Loire), le 9 avril.

MONSIEUR. — J'ai l'honneur de vous adresser, ainsi qu'à toute votre famille et à la rédaction de l'*Univers*, l'expression de mes sincères condoléances, à l'occasion de la mort de votre illustre frère, M. L. Veuillot. La France et l'Église n'ont point eu de meilleur ami que lui, et son nom restera parmi les plus célèbres de notre siècle. J'ai toujours été admirateur de M. L.

Veuillot, et je suis heureux de constater que l'*Univers* n'a point dévié des principes et de la ligne de conduite qu'il lui avait si vigoureusement imprimés. Il a droit tout particulièrement à la reconnaissance du clergé, qu'il a si constamment et si énergiquement défendu. A ce titre, j'aimerai à prier pour son âme et à la recommander au saint sacrifice de la messe.

Veuillez agréer, etc. AUG. BOYER,
curé de la Plaine.

Lettre de M. l'abbé Niort à M. Eugène Veuillot :

Lévigny (diocèse de Troyes), 9 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE L'*Univers*. — Je serai grandement consolé si j'ai le bonheur, malgré toute l'humilité de ma position, de vous voir agréer, avec mes condoléances, le témoignage de mon respect si affectueux pour votre vénéré frère, et de mon profond regret en face d'une perte que je ne dis pas irréparable, à cause de vous et de vos chers collaborateurs.

C'est à l'école de Louis Veuillot que j'ai sérieusement puisé mes opinions religieuses et politiques ; c'est en dévorant ses articles, son journal, c'est-à-dire ce qui était de lui et de ceux qui travaillaient avec lui.

Oh ! merci mille fois à ce vaillant chrétien, sans peur toujours !

Merci à cet homme si combattu par des catholiques équivoques, si glorieux et si humble dans ses luttes !

J'ai offert, moins pour lui qu'à ses intentions, le saint sacrifice de la messe.

Daignez, Monsieur le directeur, etc. NIORT,
prêtre, abonné à l'*Univers*

M. le curé de Courthezon, diocèse d'Avignon, à M. Rastoul :

Courthezon, 9 avril.

L'abbé F. Bernard, chanoine honoraire, curé de Courthezon, s'empresse d'adresser à M. Eugène Veuillot et à sa famille, à M. Alf. Rastoul et à toute la rédaction de l'*Univers* ses plus vifs sentiments de respectueuse sympathie, à l'occasion de la mort du vaillant et illustre soldat de Dieu et de l'Église.

Il ne peut s'empêcher de joindre à cet hommage personnel la mémoire de son vénéré frère et prédécesseur, l'un des plus

ardents admirateurs de Louis Veuillot, — et au besoin son défenseur à outrance, — comme l'un des premiers et des plus fidèles abonnés de l'*Univers*.

Lettre de M. le curé de Saint-Hilaire, du diocèse de Bourges, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Hilaire, par le Blanc (Indre), 9 avril.

MONSIEUR. — C'est avec une vive émotion que j'ai appris par l'*Univers* de ce matin la mort de M. Louis Veuillot. Je me permets, comme abonné et ami de votre journal, de vous adresser mes condoléances.

Je prends une grande part à votre deuil : aussi bien ce deuil n'est pas le vôtre seulement ; il nous atteint aussi, nous prêtres, que sa plume a défendus avec une invincible persévérance.

Il est mort, ce vaillant chrétien ! mais non tout entier : sa vie et ses œuvres resteront une force et une lumière pour toutes les âmes ardentes et sincères.

Demain, j'unirai mes prières aux vôtres.

Daigne le Maître qu'il a servi si fidèlement lui accorder le repos et la paix, deux choses qu'il n'a jamais consenti à goûter tant qu'il lui resta des forces à dépenser pour l'Église !

Agréez, etc.

P. GUIDAULT,
curé de Saint-Hilaire.

Lettre de M. le chanoine Guillibert à M. Eugène Veuillot :

Aix, 9 avril.

MONSIEUR. — Permettez à un humble prêtre de Dieu, inconnu de vous, mais depuis longtemps uni à vous et à votre illustre frère par la prière et les souhaits pour le triomphe de l'Église, de venir pleurer avec vous la mort de ce grand et invincible soldat du Christ. Il semble qu'il ait été donné à nos temps secoués comme un autre Judas Machabée.

Et surrexit Judas,... et adjuvabant eum omnes fratres ejus, et universi qui se conjunxerant patri ejus, et prœliabantur prœlium Israel cum lætitia.

Et dilatavit gloriam populo suo,... et protegebat castra gladio suo. (I Mac., III, 1-3.)

Il faudrait tout citer pour compléter le portrait de ce vaillant auxiliaire du temple catholique, qui « *exaspérait* les

maîtres temporels, *réjouissait* l'Église par ses œuvres, et dont la mémoire sera éternellement en bénédiction ». (Ibid., 7.)

« Nous aurons souffert, vous écrivait-il à vous-même de Rome, pour la justice; mais nous aurons cru, nous aurons admiré, nous aurons espéré, nous aurons aimé. »

« Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce qu'ils auront le royaume des cieux. — O Vérité éternelle, vous n'avez pas dit assez, et vous donnez plus que vous n'avez promis : car déjà ceux qui aiment la justice et *souffrent* pour elle possèdent ici-bas l'amour. *Alleluia.* » *(Parfums de Rome*, t. II, p. 334.)

Oui, l'amour ici-bas, la béatitude au ciel, M. Louis Veuillot les a vaillamment conquis : si la gratitude des chrétiens lui assurait depuis longtemps la première de ces rémunérations, leurs suffrages unanimes vont hâter, s'il est besoin, pour lui, l'absolue possession de la seconde, et demanderont pour sa noble famille toutes les consolations du ciel.

Veuillez agréer, Monsieur, etc. F. Guillibert,
chanoine.

Lettre de M. le curé de Sainte-Marguerite-sur-Duclair (Seine-Inférieure) à M. Eugène Veuillot :

9 avril.

Monsieur. — Je ne puis résister au désir de vous assurer que je prends une grande part à votre malheur.

Vous perdez dans monsieur votre frère non seulement le plus tendre et le plus dévoué des amis, mais aussi l'appui, le modèle et la gloire de toute votre famille.

Nous, pauvres prêtres de campagne, nous pleurons notre consolateur, notre défenseur, fidèle jusqu'à la mort; la France voit disparaître un de ses grands écrivains, le premier journaliste du monde, et un cœur qui l'aimait avec passion...

Qui, dans la chrétienté, après le Pontife immortel de Marie, a le plus contribué à guérir les blessures terribles faites à la sainte Église romaine par le grand schisme d'Occident, par le concile de Bâle et par le gallicanisme ? quelle voix s'éleva plus retentissante en faveur de l'infaillibilité doctrinale des Papes ? qui donna le branle au clergé pour l'adoption de la liturgie romaine ? qui combattit avec plus de zèle et de succès pour les droits de la liberté de l'enseignement ?

Et le pouvoir temporel, où lui trouver un défenseur plus ardent, plus infatigable ?

Le prince des philosophes et des politiques modernes, le comte J. de Maistre, avait prédit que Rome et le clergé français s'embrasseraient, et que dans cet embrassement sacré ils étoufferaient le gallicanisme ; mais il n'avait pas prévu quel serait l'instrument de Dieu dans cette mémorable réconciliation.

Il est glorieux pour monsieur votre frère d'avoir été choisi de toute éternité pour être l'avocat de cette cause incomparable. Permettez-moi de m'associer encore de plus près à votre douleur, en disant la messe pour votre cher défunt.

Veuillez agréer, etc. LAURENT,
curé de Sainte-Marguerite.

Lettre du R. P. Capiémont, de la Compagnie de Jésus, à M. Eugène Veuillot :

Douai, 9 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Univers*. — Quelle douloureuse nouvelle nous a apportée hier matin l'*Univers !* Permettez au supérieur et aux pères jésuites de la résidence de Douai de vous offrir nos sympathiques condoléances, à l'occasion de ce grand deuil, qui nous atteint tous. Nous recommandons au bon Dieu l'âme du grand chrétien, du défenseur incomparable de l'Église, de l'ami de Pie IX, de l'éminent écrivain que nous pleurons. Quelle perte! et à quelle heure!

Nous prions mademoiselle votre sœur, dont le dévouement a été au-dessus de tout éloge, les enfants et les parents de M. Louis Veuillot, la vaillante rédaction de l'*Univers*, de vouloir bien agréer l'expression de notre sympathique douleur. Continuez, vénéré Monsieur, ainsi que vos dévoués collaborateurs, à combattre pour la cause de Dieu et de son Église. Plus que jamais nous avons besoin de l'*Univers*.

Veuillez agréer, etc. CH. CAPIÉMONT, *S. J.*

Lettre du P. Depoix, provincial des PP. Maristes, à M. Eugène Veuillot :

Senlis, institution Saint-Vincent, 9 avril.

Le P. Depoix, provincial des PP. maristes, offre à M. Eugène Veuillot ses sentiments de respectueuse condoléance.

Il regrette dans la mort de M. Louis Veuillot la perte d'un grand et zélé défenseur de l'Église et d'un ami sincère de sa congrégation.

M. l'abbé Gay, supérieur de l'institution de Saint-Vincent, écrit :

L'abbé Gay, supérieur de l'institution Saint-Vincent, et toute sa communauté, offrent à M. Eugène Veuillot et à toute sa famille leurs profonds regrets pour la douloureuse nouvelle que l'*Univers* vient de leur apprendre.

Nous prions tous de toute notre âme pour le grand chrétien, l'admirable écrivain, le vaillant défenseur que l'Église et la France viennent de perdre.

Le Père gardien des capucins d'Angers écrit à Mlle Veuillot pour lui offrir « l'expression de ses sentiments de respect et de condoléance », promettant en même temps de dire la sainte messe « pour l'âme du vaillant soldat de Dieu ».

Le P. Stéphane et toute la famille apostolique d'Avignon écrivent pour offrir à la famille Veuillot « leurs vives condoléances et la promesse de leurs prières pour le cher défunt ».

Le P. Gueusset écrit de Versailles :

Le P. Gueusset, supérieur de la maison de Notre-Dame des Armées, et les pères de sa maison s'associent de tout cœur au deuil de Mlle Veuillot, de M. Eugène Veuillot, de toute la famille et de toute la rédaction de l'*Univers*.

Ils n'oublieront pas au saint autel le grand avocat de la cause catholique.

Les missionnaires d'Hasparren nous écrivent des Basses-Pyrénées :

L'abbé Ét. Lissarague, des missionnaires d'Hasparren, et tous ses confrères prient pour l'âme du cher et vaillant champion de l'Église que Dieu aura déjà couronné dans la gloire.

Ils prennent une part bien grande dans la douleur de toute la famille Veuillot, et la prient de vouloir agréer l'hommage de leurs sympathiques sentiments.

M. l'abbé Lièvre, supérieur de l'institution Saint-Romain, à Château-Chinon, nous écrit :

A Monsieur Eug. Veuillot, à toute sa famille et à la rédaction de l'*Univers*, j'offre les condoléances d'un très humble admirateur de Louis Veuillot, le vaillant soldat de l'Église.

A la nouvelle de sa mort, la sainte messe a été célébrée pour son âme dans la chapelle de notre collège. Je crois toutefois que Pie IX lui a déjà fait ouvrir les portes du ciel.

M. Jules Raulin nous écrit :

La presse royaliste de la Mayenne (l'*Ordre* et l'*Indépendant de l'Ouest*) s'associe à celle de Paris pour exprimer ses sentiments de condoléance les plus profonds à la rédaction de l'*Univers* et à la famille du grand chrétien qui a si vaillamment défendu l'Église. JULES RAULIN.

M. Villiers, député du Finistère, écrit de Brest à M. Eugène Veuillot, afin de lui offrir « l'expression de ses vives sympathies pour sa douleur, à laquelle il veut tout particulièrement s'associer ».

M. l'abbé Dubarbier, vicaire général de Nevers, écrit à M. Eugène Veuillot :

Ancien vicaire général de Mgr de Ladoue, j'exprime à M. Eugène Veuillot mes respectueuses et très sincères condoléances.

Je dirai la sainte messe pour ce ferme, brillant et héroïque défenseur de l'Eglise.

Tous les cœurs amis de la vérité porteront ce deuil.

L'abbé DUBARBIER,
vicaire général de Nevers.

M. l'abbé Sublon, vicaire général, écrit :

L'*Univers* n'a pas eu de plus ancien et de plus fidèle abonné que moi, ni Louis Veuillot de plus sincère admirateur de son talent hors de pair et de son dévouement à la cause de Dieu et de l'Église.

M. l'abbé Jeannin, camérier de Sa Sainteté, missionnaire apostolique, rédacteur de la *Semaine religieuse de Besançon*, écrit à Mlle Veuillot :

J'offre à Mlle Veuillot mes respectueuses condoléances. Grand admirateur de son illustre frère, je ne peux que m'attrister, avec les amis de l'Église, d'une perte si douloureuse.

En célébrant la sainte messe pour le repos de l'âme de l'incomparable polémiste, j'ai payé une dette de reconnaissance.

Que Dieu console ceux qui restent et pleurent ici-bas ce fort en Israël !

Lettre de M. Anouilh, chanoine, supérieur du grand séminaire de Pamiers, vicaire général, à M. Eugène Veuillot :

Pamiers, 9 avril.

Abonné à l'*Univers* depuis le premier jour de son apparition, j'ai eu le temps d'admirer et la foi vive de Louis Veuillot et sa constance inébranlable à défendre l'Église catholique contre toutes sortes d'ennemis et son talent hors ligne.

Il est donc bien juste, et c'est un besoin du cœur, que je vous exprime mes sentiments de sympathique condoléance, en m'associant à votre douleur. Je m'adresse à Mlle Élise Veuillot, à M. Eugène Veuillot et à toute la famille.

Je prie pour le cher défunt et pour les siens qui lui survivent.

Mes confrères du séminaire partagent mes sentiments.

ANOUILH,
supérieur du grand séminaire, vicaire général.

Le supérieur d'une congrégation charitable de religieuses franciscaines à Mlle Veuillot :

Notre-Dame de Compassion de la Devèze (Cantal), 9 avril.

BONNE MADEMOISELLE. — Nous apprenons à l'instant, avec une douloureuse surprise et une profonde tristesse, la mort de votre bien-aimé frère. C'est une perte que ressentiront les catholiques du monde entier ; mais notre petite communauté, s'associant au deuil universel, la ressent plus vivement encore, la divine Providence, en effet, ayant daigné appeler, par vous, bonne Mademoiselle, nos chères petites sœurs, auprès du lit de l'illustre et cher malade. Jusqu'au jour de son départ pour le ciel, nos cœurs allèrent à lui. Ils ne s'éloigneront jamais de cette grande et sainte âme, l'accompagnant de leurs prières au delà du tombeau.

Ce sera pour notre pauvre petite congrégation, bonne Mademoiselle, un éternel honneur et une grande consolation d'avoir été représentée par quelques-unes de ses enfants auprès du vénéré monsieur Louis Veuillot, votre frère, le grand écrivain, le chef incontesté des catholiques militants, le chevalier sans peur et sans reproche de Notre-Seigneur Jésus-

Christ. Nos sœurs devaient, au 1er mai, reprendre leur service auprès de lui. Le bon Dieu en a disposé autrement. Que sa très sainte volonté soit faite !

Nous avons commencé, pour le repos de l'âme du cher défunt, une neuvaine de messes, de communions et de prières.

Daignez agréer, etc. M. Robert.

Lettre de M. l'abbé Forvielle à Mlle Veuillot :

Concarneau (Finistère), 9 avril.

Mademoiselle. — ... Dieu a fait sonner l'heure de la gloire et de la récompense pour votre illustre frère, mais en même temps il a marqué l'instant d'une séparation qui, pour n'être que temporaire, n'en est pas moins poignante, quoique moins amère. Devant une mort si précieuse devant le Seigneur, on ne sait à quel sentiment l'âme et l'esprit doivent s'arrêter. Comme Moïse, il est arrivé sur le bord de la terre promise, mais il ne devait lui être accordé d'en jouir que de là-haut. Combien, après son demi-siècle de luttes pour la réorganisation du règne de Jésus-Christ, ne sera-t-il pas heureux de suivre les luttes de l'*Univers*, et de donner d'une manière mille fois plus ample le secours, non plus de sa plume, mais de sa puissante intercession auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Daignez agréer, etc. Félix Forvielle,
prêtre.

Lettre de M. le chanoine Connan, aumônier de Sainte-Anne, à Mlle Veuillot :

Lannion, 9 avril.

Bonne et chère Mademoiselle. — La communauté de Sainte-Anne de Lannion vient partager votre douleur et la douleur de l'Église. Nous pleurons M. Louis Veuillot, comme nous avons pleuré Pie IX, Pie de Poitiers, dom Guéranger, ces nobles morts. La catholicité tout entière le pleurera comme nous.

Quel merveilleux talent ! et quel emploi de ce talent incomparable ! Grand homme, et, grâce à Dieu, *grand saint !*

Cependant l'Église veut qu'on prie pour ceux qui sortent de ce monde, et les prières ne feront pas défaut à l'illustre défunt dans l'univers catholique. La communauté de Sainte-Anne, en particulier, ne sera pas la dernière dans ce pieux empressement. La première communion générale du couvent

et la première messe ont été pour le soulagement de son âme, et aussi pour la consolation de son inséparable sœur, qui a su si bien partager et soutenir ses travaux et ses épreuves. Nous étendons nos prières à tous ceux qu'il a laissés inconsolables dans ce triste monde.

Nous voulons lui continuer nos suffrages. Ce sera pour nous un soulagement et l'acquit d'une dette universelle.

Veuillez bien, bonne et chère Mademoiselle, agréer, etc.

Y.-M. CONNAN,
ch. hon., aumônier de Sainte-Anne.

Lettre de plusieurs prêtres du diocèse de Quimper à M. Eugène Veuillot :

B***, 9 avril.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — J'ai vu ce matin, avec une profonde douleur, l'*Univers* encadré de noir. Je ne saurais vous dire combien la mort de votre illustre frère m'a frappé. J'ai prié pour lui, avec l'espérance qu'il « n'est pas loin du royaume de Dieu ».

Je l'aimais depuis mes études. J'avais lu quelques-uns de ses écrits, avec les vôtres. Depuis 1867, j'étais abonné à l'*Univers*, qui a été, et qui, grâce à vous, restera encore le journal catholique par excellence.

Ce n'est pas le moment d'exprimer un jugement. Je vou dirai toutefois, si cela peut vous consoler quelque peu d'une perte si cruelle, que votre journal,— je parle pour moi et pour la plupart de mes confrères du pays, — quoiqu'il ait maintenant perdu *un rédacteur qui ne se retrouvera pas*, n'a pas perdu son *chef*. Vous l'avez prouvé depuis longtemps.

Donc, je vous souhaite, ce que vous avez d'ailleurs, par la grâce de Dieu, un grand courage dans le malheur. Le moment prévu par votre frère est venu : *Ecce agon sublimis et magnus*.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes condoléances et de mon dévoué respect.

(Suivent les noms de l'ecclésiastique qui a tenu la plume et de plusieurs de ses confrères adhérant à ses sentiments.)

Lettre de M. de Lagarde, supérieur du collège Stanislas, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 9 avril.

CHER MONSIEUR. — Permettez-moi de m'associer à bien d'autres pour vous exprimer toute la part que je prends à votre grande douleur.

En même temps que vous perdez un frère bien cher, la presse catholique perd son plus vaillant et son plus intrépide champion. Ses longs et persévérants combats pour la cause de Dieu, de l'Église et du Saint-Siège, lui auront certainement valu une bonne place au ciel, en même temps qu'ils environnent sa mémoire d'un grand souvenir et d'un honneur justement mérité.

J'unirai de grand cœur mes prières à toutes celles qui se feront ces jours-ci pour l'âme de votre digne frère, tout en ayant la ferme espérance que sa longue maladie aura suffi pour satisfaire à la justice de Dieu et lui ouvrir directement l'entrée du ciel.

Veuillez agréer, cher Monsieur, pour vous et pour votre cher Pierre, que je vois avec plaisir marcher bravement sur les traces de son père et de son oncle, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

G. DE LAGARDE,
supérieur.

Lettre de M. l'abbé Guérin, directeur de la *Semaine religieuse de Marseille*, à M. Eugène Veuillot :

Marseille, 9 avril.

MONSIEUR. — J'accomplis un devoir de religieuse sympathie à l'occasion de la mort de votre éminent rédacteur en chef, M. Louis Veuillot. La France perd un grand écrivain, l'Église un grand défenseur. Tous ceux qui aiment et l'Église et la France s'associent à votre deuil. Permettez-moi de vous exprimer, au nom de mes collaborateurs et en mon nom personnel, toute la part que nous prenons à votre très profonde douleur. Que Dieu daigne bénir votre œuvre! C'est une des récompenses qu'il réserve aux mérites du très regretté défunt.

Veuillez bien agréer nos respectueux hommages.

L. GUÉRIN.

M. Petit-Barmon, ancien directeur du journal de Niort *le*

Poitou, exprime, comme journaliste et comme catholique, ses profonds regrets de la perte que viennent de faire la presse française et la cause religieuse.

Notons à cette même date du 9 avril beaucoup de lettres dont les auteurs, pour des raisons diverses, désiraient ne pas être nommés.

L'*Univers*, en outre, s'abstint de publier des lettres écrites, les unes par des fonctionnaires que la publicité pouvait compromettre, d'autres par des ecclésiastiques qui jugeaient la situation religieuse du pays et exprimaient leurs regrets avec une vivacité d'expressions de nature à leur susciter des embarras.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 10 AVRIL

Lettre de S. Ém. le cardinal Pitra à M. Eugène Veuillot :

Frascati, 10 avril 1883.

Cher Monsieur Eugène. — Vous n'étiez que trop préparé dès longtemps à l'épreuve que Dieu vous impose ; et pourtant le coup est douloureux, si j'en juge par la peine que j'éprouve à la distance où je suis et après de longues années passées loin de votre excellent frère. Dans ce lointain, l'isolement croissant est dur, et je ne puis voir sans douleur le vide qui s'élargit parmi ces vaillants amis, ces défenseurs de l'Église, si ardents et si nombreux il y a quelque trente années. Votre frère était à leur tête et nous animait tous. Je le vois encore arrivant à Solesmes pour y écrire la première brochure pour la liberté de l'enseignement. Il avait le pressentiment que la campagne serait dure et vive, mais il partait alerte comme un soldat qui va pour la première fois au feu.

Chaque fois qu'il revenait au monastère, c'était une fête continue. Groupés autour de lui, nous l'aurions écouté tout le jour, de même qu'il ne se lassait pas d'assister à tous nos offices. Avec dom Guéranger, avec Louis Veuillot et tant d'autres, tout cela est passé ; et pourtant la lutte et les périls augmentent.

Mais votre frère nous a si bien prouvé que Dieu n'a rien de commun avec le système libéral, et qu'il est un roi qui règne et gouverne en maître ! Confions-nous à sa sainte Providence. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Agréez, cher Monsieur, pour vous, votre famille et vos collègues, mes condoléances et mes respects les plus dévoués.

† J.-B., card. Pitra,
év. de Frascati.

Mgr Masella, nonce apostolique à Lisbonne, écrit à Mlle Veuillot qu' « en priant pour l'âme du grand et pieux écrivain, M. Louis Veuillot, son ami de vieille date, il n'ou-

blie pas la famille si justement atteinte de l'illustre défunt, et en particulier Mlle Élise Veuillot ».

Mgr l'évêque de Valence à M. Eugène Veuillot :

Séderon, en tournée pastorale, le 10 avril.

L'évêque de Valence a l'honneur d'offrir à M. Eugène Veuillot et à sa famille l'expression de ses plus sympathiques condoléances et de son respectueux dévouement. Il offrira le saint sacrifice pour l'âme de M. Louis Veuillot.

Mgr l'évêque de Beauvais écrit qu' « il prend vivement part au deuil causé par la perte du vaillant défenseur de l'Église, et qu'il unit ses prières à celles que tant d'âmes chrétiennes offrent à Dieu à son intention ».

Lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à M. Eugène Veuillot :

Maforêt, par Ambazac (Haute-Vienne), 10 avril 1883.

Cher Monsieur Eugène.— Par suite d'une absence, je n'ai appris qu'hier le passage à Dieu de votre excellent et admirable frère. Je viens d'offrir pour lui le saint sacrifice. Que d'évêques en France et ailleurs, que de prêtres, que de religieux ont fait ou feront comme moi! que de fidèles prient partout pour que, sans tarder, Dieu le reçoive en sa gloire, avec tous ceux qui, comme et après le grand Apôtre, *ont combattu le bon combat*. L'Église est reconnaissante; et il l'a tant aimée, si constamment servie, si courageusement défendue! Il était de la race des Machabées. Sa vie n'a été qu'une lutte vaillante et souvent héroïque pour l'honneur et la liberté de sa double patrie. Il y fut tout ensemble soldat, chef et porte-drapeau.

Fier de sa foi, comme tout chrétien doit l'être, et de la parenté que cette foi nous donne avec Dieu, il a fait reculer, taire et parfois même rougir l'impiété, et par là il a relevé souvent le cœur de ses frères. Que ses œuvres le louent, et que sa mémoire reste bénie! Les honneurs qu'on lui rend déjà de tous côtés, et qui sont une justice, justice tardive de la part de plusieurs, doivent vous consoler de son départ, vous et votre courageuse sœur, qui fut son ange gardien visible.

Vous êtes plus consolés encore par les signes non douteux de bénédiction divine et de salut dont sa mort a été marquée. Que Dieu demeure avec vous et avec tous les vôtres, cher Monsieur, pour vous soutenir d'abord dans votre légitime douleur, puis pour vous encourager à poursuivre vos saints combats : car l'ennemi n'est point vaincu, et l'Église est en larmes.

Vous savez avec quels sentiments dévoués je suis toujours votre bien affectionné, † CHARLES,

évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie.

Mgr l'évêque de Perpignan et Mgr l'évêque de Constantine et d'Hippone ont envoyé leurs condoléances à M. Eugène Veuillot et à Mlle Veuillot.

Lettre de M. le curé d'Épizon (diocèse de Langres) à M. Eugène Veuillot :

Épizon, 10 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Nous prenons la plus grande part à la perte que vous venez de faire; mais, comme vous, l'on est consolé en songeant à l'œuvre entreprise et si vaillamment conduite par Louis Veuillot.

Si pour les plumes scandaleuses, qui ne sont que trop nombreuses, il y a des malédictions, des bénédictions sont réservées aux plumes qui édifient. Or, que n'a pas été celui que, avec vous, nous regrettons ? Il a été un apôtre non seulement parmi le monde laïque, mais encore parmi les apôtres eux-mêmes : je ne suis pas, en effet, le seul à reconnaître le bien que m'aura fait en plus d'une manière la lecture du journal l'*Univers*, si bien continué par vous.

Agréez, Monsieur le directeur, etc. M. RENAUT,

curé d'Épizon.

M. Eugène Veuillot a le second de ses trois fils, Bernard, au collège Sainte-Marie, de Cantorbéry, où il a suivi ses anciens maîtres expulsés. Venu à Paris pour les vacances de Pâques, il y fut retenu par le malheur qui nous frappait. Le recteur du collège et l'un des professeurs lui adressèrent les lettres suivantes, que l'*Univers* publia malgré leur caractère intime : car elles montrent quels maîtres et quels hommes sont les jésuites; avec quelle affection, quelle simplicité et quelle élévation ils savent parler à leurs élèves.

Lettre du R. P. du Lac, recteur du collège Sainte-Marie, à M. Bernard Veuillot :

Collège Sainte-Marie, Cantorbéry, 10 avril 1883.

CHER ENFANT. — Je n'étais pas ce matin près de la dépouille de votre oncle, et je n'ai pu aller prier dans cette chambre où il m'a reçu plus d'une fois, avec une bienveillance, avec un cœur dont j'aimais à parler ensuite devant ceux qui, ne le connaissant que par son génie toujours armé, ne voulaient voir en lui qu'un soldat.

J'ai souffert de cette absence, et je veux venir m'en consoler près de vous.

Je souffre de sa mort, et j'en souffrirai longtemps, comme tous les bons catholiques. Pauvre enfant! vous le comprenez déjà; mais vous comprendrez mieux plus tard, en lisant les *Mélanges*, ce que c'était que l'homme que vous perdez. Votre oncle à vous, — de combien de catholiques, de prêtres, de religieux, n'a-t-il pas été, lui laïque, et le père dans la foi et le maître à la guerre!

Un jour, — c'est la première fois que je le vis, — il m'invita, sur la demande de MMlles du Lac, à venir dépouiller avec lui les reliques — je puis bien les nommer ainsi — de son vieil ami du Lac, de l'*Univers*. Entré dans cette froide petite chambre de l'hôtel du « Bon La Fontaine », où avait vécu ce droit et courageux travailleur, il s'arrêta en ouvrant le premier tiroir, et, me montrant ces pauvres dépouilles de l'écrivain, tout ce qui restait de lui, il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais : « Il avait tout sacrifié à la nécessité de secourir les siens, sa chère vocation de bénédictin et ce qu'il pouvait gagner chaque jour de son rude labeur; il ne lui reste rien : c'était un homme. » Et nous sortîmes de cette chambre, silencieux, en nous serrant la main, comme deux soldats qui viennent de replier la petite tente d'un camarade quitté le matin pour aller se faire tuer à l'ennemi.

Je n'oublierai jamais ses bons yeux humides, son serrement de main si chaleureux, et cette allure résignée qui semblait dire : « Les rangs s'éclaircissent, à mon tour tout à l'heure. »

Cher enfant, le vôtre viendra bientôt. La famille des Veuillot est une tribu catholique, et elle a désormais la gloire unique de pouvoir s'abriter sous un drapeau qui est sien et qui veut dire : Défense de l'Église. Vous ne chercherez pas ailleurs : votre place est marquée là. Mais l'avoir par droit de naissance,

c'est peu, ce n'est pas même assez ; vous la gagnerez par droit de conquête. J'y compte; votre cher grand oncle y compte aussi, et vous aidera du haut du ciel.

Quant à moi, placé près de vous dans ce collège de l'exil, je me sentais plus près de lui que lorsque j'habitais Paris dans la joie de travailler librement; frappés par la persécution, il me semblait qu'il pensait plus à nous, et je sais que je ne me trompais pas. Il va nous aider plus encore là où il est, et nous obtiendra les grâces dont nous avons besoin.

Veuillez offrir mon affectueux respect à monsieur votre père, et à la famille de l'*Univers*, dont j'étais un peu. Je vous bénis et vous embrasse du fond du cœur. Du Lac.

Lettre du R. P. Billot à M. Bernard Veuillot :

Saint-Mary's college, 10 avril.

Mon cher Bernard. — J'aurais voulu vous écrire dès hier pour vous dire toute la part que je prends à votre deuil. J'ai toujours beaucoup admiré et beaucoup aimé votre cher grand oncle; je l'ai plus aimé encore depuis mon entrée dans la Compagnie: car je le devais alors, non plus seulement comme catholique, mais aussi comme jésuite. Nous ne saurions oublier le dévouement à toute épreuve de l'*Univers* pour nous ; et l'*Univers*, qui, Dieu merci, se continue et se continuera, était l'œuvre de M. Louis Veuillot et vivait de son esprit.

Quelle leçon pour vous, mon cher Bernard, que cette grande vie d'un homme toujours dévoué avant tout, et quoi qu'il lui en pût coûter, à la cause de la sainte Église ! Il était du petit nombre et au premier rang de ceux qui n'ont jamais compris que la vérité amoindrie fût encore la vérité, et il a dû à cela sa meilleure gloire ici-bas, et depuis deux jours la meilleure part de son bonheur au ciel. Vous voudrez l'imiter, mon cher enfant, et vous nous reviendrez d'auprès de ce lit de mort plus décidé à faire au collège ce sans quoi, malgré toute votre bonne volonté, il vous serait impossible de continuer les traditions de votre famille.

J'ai dit ce matin la sainte messe pour notre cher mort, et j'y ai eu plus de consolation que de douleur. C'est si beau de mourir après une vie comme la sienne ! Bien des pères que je pourrais vous nommer, tous, j'en suis certain, en ont fait autant. Vos professeurs et vos surveillants m'ont tout particuliè-

rement chargé d'être auprès de vous leur interprète, et de vous dire leur affection et leur reconnaissance pour celui que nous pleurons.

J'ose vous prier de présenter mes compliments de condoléance à monsieur votre père et à monsieur votre frère, que j'ai bien l'honneur de connaître un peu par l'*Univers*, et de croire vous-même, mon cher bon gros Bernard, à toute mon affection en Notre-Seigneur.

Votre professeur bien dévoué, GABRIEL BILLOT, S. J.

Lettre du R. P. Marie de Brest, procureur des missions franciscaines à Paris, à M. Eugène Veuillot :

Paris, le 10 avril 1883.

EXCELLENT MONSIEUR. — Je n'ai pas besoin de vous dire combien je prends part au malheur qui vient de vous frapper ainsi que votre famille, et la cause même de l'Église et de ce qui en dérive. Votre frère n'est plus! Dieu nous l'a ravi pour lui donner cette palme qu'il a si bien et glorieusement gagnée en combattant pour la gloire de son divin Fils et de sa glorieuse Épouse.

Qu'elle doit être belle la couronne que le Roi des rois lui a posée sur la tête après son trépas! il a tant souffert pour la sainte Église et pour son Dieu! Quoique je ne croie pas qu'il soit passé par le purgatoire, mon devoir est d'être reconnaissant à son égard. Vous m'avez toujours accueilli avec tant de bienveillance, que c'est surtout dans cette pénible circonstance que je dois vous montrer ma gratitude d'une manière particulière.

J'écris donc à nos différents évêques des missions franciscaines de vouloir bien ordonner à tous les missionnaires de leur vicariat de célébrer le saint sacrifice de la messe, d'abord pour le repos de l'âme de celui qui n'est plus, et aussi pour que le bon Dieu daigne mettre sur la plaie de votre cœur et sur celles de tous les membres de votre famille un baume salutaire, qui adoucisse votre douleur.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, de mon côté, je prie bien et pour vous et pour votre cher défunt.

Soyez, mon bon Monsieur, mon interprète auprès de tous les membres de la famille et de la rédaction.

Et vous, recevez en terminant, recevez l'expression de mon humble et reconnaissant dévouement en N.-S. J.-C.

F. MARIE DE BREST,
procureur des missions franciscaines à Paris, rue de Sèvres, 95.

Lettre de MM. les abbés Lémann à M. Eugène Veuillot :

Lyon, 10 avril.

Permettez-moi, au nom de mon frère et au mien, de venir joindre, dans la douleur qui vous frappe, nos humbles condoléances à celles de vos nombreux amis. Votre deuil de famille est celui de la France catholique tout entière ; il est aussi celui de l'Église, pour laquelle votre vaillant frère a tant lutté et tant souffert durant sa vie. Sans doute qu'il en reçoit à présent la glorieuse récompense, car il était bien du nombre des heureux violents qui ravissent le ciel.

Dès la nouvelle de cette mort, qui a dû être si précieuse aux yeux du Seigneur, nous nous sommes empressés de célébrer, à l'intention du regretté défunt, le saint sacrifice ; et longtemps encore nous porterons son souvenir au saint autel, en y unissant le vôtre de tout notre cœur.

Veuillez agréer, etc. Les abbés LÉMANN.

Mgr Raphaël Virili, postulateur de la cause de saint Benoît Labre, envoie le témoignage de sa douloureuse sympathie.

Le R. P. de Scoraille, de la Compagnie de Jésus, recteur du scolasticat de Velès (Espagne), à M. Eugène Veuillot :

Le R. P. de Scoraille prie, en son nom et au nom de sa nombreuse communauté de jésuites isolés, M. Eugène Veuillot d'agréer l'expression des sentiments de profond regret et de sympathique douleur que leur cause la perte du vaillant défenseur de l'Église, son illustre frère. Ils lui donnent, à ce titre, une large place dans leurs prières comme dans leurs souvenirs, et aussi en reconnaissance de toutes les luttes courageuses soutenues par lui en faveur de la Compagnie de Jésus.

Le P. Émonet, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à M. Eugène Veuillot :

Le P. Émonet a l'honneur de présenter à M. Eugène Veuillot ses hommages respectueux et l'expression de ses sympathiques regrets. Il le prie de vouloir bien les offrir à sa pieuse et chère famille. Il s'est fait un devoir d'aller accompagner jusqu'à sa dernière demeure le pieux et vaillant Louis Veuillot, dont les admirables écrits venaient périodiquement le ravir et le consoler durant ses vingt-huit années de séjour au delà des mers.

Lettre de M. le supérieur et des professeurs du petit séminaire de la Roche (Haute-Savoie) à M. Eugène Veuillot :

La Roche, le 10 avril.

Le supérieur et tous les professeurs du petit séminaire de Sainte-Marie de la Roche (Haute-Savoie) se font un douloureux devoir d'adresser à M. Eugène Veuillot l'expression des sentiments de vive douleur qu'ils ont éprouvés à la nouvelle de la mort du vaillant défenseur de l'Église et du Saint-Siège, Louis Veuillot.

Ils n'ont pas oublié l'honneur incomparable que l'illustre défunt a bien voulu faire au petit séminaire de la Roche, en daignant plus d'une fois le visiter dans ses voyages en Savoie.

Ils prient et font prier leur communauté pour le repos de cette grande âme.

Au nom de tous les professeurs,

J. Gavard,
supérieur.

M. l'abbé Peyre, de Marvejols, à M. Eugène Veuillot :

Marvejols, 10 avril.

Monsieur E. Veuillot. — La Société Marvejolaise d'instruction populaire exprime à la famille Veuillot ses sentiments de sincère condoléance pour la perte de M. Louis Veuillot, le vaillant défenseur de la cause catholique et de la classe ouvrière contre les utopies révolutionnaires.

Pour le comité,

L'abbé Peyre,
vicaire.

Lettre de M. l'abbé Farnier, chanoine théologal du chapitre de Chambéry :

Chambéry, 10 avril.

Vénéré et cher Monsieur. — Je vous écris à l'occasion de la perte regrettable et douloureuse que nous venons de faire. Quel admirable défenseur des bons principes Dieu nous a ravi! quel jouteur intrépide! quel *chevalier sans peur et sans reproche* de la plume! quel apologiste infatigable!

Le regretté M. Louis Veuillot a été comme l'*Augustin séculier* de notre époque. A la fin de sa noble carrière, il a pu dire comme le grand Apôtre écrivait à Timothée (IIe, c. IV, v. 7, 8): *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex : non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.*

Nous pouvons espérer que notre souverain Rémunérateur a déjà récompensé tant de dévouement et de zèle. Néanmoins, j'appliquerai mes suffrages à cette grande âme et prierai — au moins pour attirer de plus abondantes bénédictions sur ceux qui continuent son œuvre et qui combattaient à ses côtés...

Farnier,
chanoine théologal.

Lettre de M. l'abbé Cornet à M. Eugène Veuillot :

Eupen (Prusse, provinces rhénanes), le 10 avril 1883.

Mon cher Monsieur Veuillot. — En rentrant d'un petit voyage, j'apprends par l'*Univers* la mort de son rédacteur en chef.

Cette nouvelle m'attriste : car M. Louis Veuillot fut pour moi, pendant trente-trois ans que j'ai été en relation avec l'*Univers*, un bienfaiteur. Il m'a différentes fois aidé de ses conseils; mon église doit à ses recommandations l'indulgence de la Portioncule; en 1875, son intervention me valut plusieurs audiences auprès de Pie IX.

Si déjà pour moi le *fiat!* est difficile, que ne doivent pas ressentir devant cette tombe son frère tant aimé et sa sœur qui fut en quelque sorte son ange gardien!

Je prie l'un et l'autre de vouloir agréer l'expression de la vive part que je prends à votre deuil. Je ne manquerai pas, de mon côté, de recommander le cher défunt dans le *Memento*

pro defunctis, sans oublier de faire mention dans l'autre *Memento* de la messe de ceux qui l'ont aimé, pour que le Seigneur daigne les consoler et les fortifier dans l'épreuve qui les atteint.

La force d'en haut a vérifié la devise de monsieur votre frère : *Da robur!* dans ses luttes pour la cause de l'Église; les grâces sacramentelles et la bénédiction du Saint-Père l'auront corroboré dans le dernier combat.

Espérant qu'aujourd'hui c'est lui qui, du sein de la gloire éternelle, implore pour nous tous la force contre les ennemis de Dieu, je vous prie de vouloir agréer l'expression des sentiments les plus affectueux avec lesquels je suis,

Tout à vous en Notre-Seigneur, CORNET.

Lettre d'un « humble frère » de la congrégation de Saint-Lazare à Mlle Veuillot :

Paris, 10 avril.

VÉNÉRÉE MADEMOISELLE. — Dieu soit loué et béni à jamais! Je voulais m'unir à MM. Pémartin et Tisné, pour assister à l'office et pour accompagner à leur dernière demeure les restes mortels de votre excellent frère, M. Louis Veuillot; j'en ai été empêché par la nécessité de mon office, et je l'ai vivement regretté.

Ces messieurs viennent de rentrer tout émus de l'édification touchante de la foule de chrétiens qui ont assisté à l'office et qui ont accompagné le corps jusqu'à la tombe: *tous priaient!*...

J'ai uni de loin mes pauvres prières à celles de tous ces fervents chrétiens, pour le repos de l'âme de celui que j'aimais plus que je ne puis dire; j'ai surtout fait la sainte communion, et je me propose de la faire plusieurs fois encore à son intention, supposé que son âme soit retenue quelque peu avant que notre divin Maître et Sauveur la mette en possession de la grande gloire qu'il lui réservait depuis longtemps, de toute éternité, pour les éminents services qu'il a rendus à son Église sainte. Par sa vie militante, dès sa plus tendre jeunesse, pendant quarante ans, M. Louis Veuillot a remporté un grand nombre de victoires sur les ennemis de la sainte Église, de la justice et du bon ordre social; et si nos péchés n'en étaient cause, peut-être que Notre-Seigneur lui aurait continué plus longtemps la mission qu'il lui avait donnée, pour hâter le triomphe que nous attendrons peut-être longtemps. Comme

vaillant capitaine de la milice de Notre-Seigneur, il reçoit aujourd'hui sa glorieuse retraite à la cour même du Roi des siècles et du Dieu de l'éternité, qu'il a tant aimé et si bien et loyalement servi.

Si la mort de M. Louis Veuillot est pour lui-même un triomphe, vous ne devez pas vous attrister outre mesure, Mademoiselle, de votre séparation ; vous avez droit vous-même à une part du triomphe moral extrinsèque de votre digne et bien-aimé frère. Priez-le, au lieu de vous abandonner à l'affliction, d'obtenir de la divine bonté de susciter un nouveau champion semblable à lui, en France, dans la presse, pour continuer sa grande mission. Oh ! que nous en avons besoin !...

Je prends une part bien vive à votre légitime douleur, et, en union à Notre-Seigneur crucifié, je suis, Mademoiselle, votre très humble et obéissant serviteur, TH. GÉNIN,

frère de la Mission.

Dépêche de M. l'abbé Massara, rédacteur de l'*Osservatore cattolico*, de Milan, à l'*Univers* :

Milan, 10 avril, 11 h. 15 du matin.

Les directeurs et rédacteurs de l'*Osservatore cattolico* s'associent de tout cœur à votre deuil et à vos prières, à l'occasion de la grande perte que vous venez de faire en perdant Louis Veuillot.

Ils souhaitent que les exemples et la force invincible de l'illustre écrivain et champion de l'Église contre le catholicisme libéral trouvent des imitateurs en France et en Italie.

Lettre du directeur de l'archiconfrérie et de l'œuvre apostolique des clercs de Saint-Joseph à M. Eugène Veuillot :

Beauvais, le 10 avril.

CHER MONSIEUR. — Parmi tous les témoignages de sympathique condoléance que vous recevez aux jours de votre douleur, celui du *Messager de Saint-Joseph* sera sans doute le plus humble. Veuillez toutefois l'agréer, avec l'assurance des prières que les associés de notre archiconfrérie et nos pauvres apostoliques de Saint-Joseph offrent à Dieu pour le vaillant et pieux défunt dont l'Église catholique tout entière pleure avec vous la perte terrestre.

Au nom de la rédaction du *Messager de Saint-Joseph* et de l'archiconfrérie, A. LIMBOUR.

Lettre de Mgr Tripepi, directeur du *Papato*, à la rédaction de l'*Univers* :

Rome, 10 avril.

La rédaction du journal scientifique *il Papato* prend la plus vive part à la douleur des illustres écrivains de l'*Univers* et de toute la presse catholique pour la perte de l'incomparable champion de la vérité et de la justice, M. Louis Veuillot, gloire immortelle des lettres et de l'Église.

Elle fait les vœux les plus ardents pour que beaucoup d'autres marchent dans les voies glorieuses du grand et incomparable écrivain d'immortelle mémoire. Mgr TRIPEPI,

prélat domestique de Sa Sainteté, directeur du journal *il Papato*.

Dépêche du R. P. Ballerini, au nom de la savante revue la *Civiltà cattolica*, rédigée par les révérends pères de la Compagnie de Jésus, à la rédaction de l'*Univers* :

Florence, 10 avril, 10 h. 30, matin.

Nous nous associons à votre deuil. Nous pleurons la perte de l'ancien ami, du vaillant soldat de la bonne cause, couronné à présent au ciel.

Pour la rédaction de la *Civiltà cattolica*,
BALLERINI.

Dépêche de M. Ramon Nocedal, directeur du *Siglo futuro*, de Madrid, à la rédaction de l'*Univers* :

Madrid, 10 avril, 6 h. 16, soir.

Le *Siglo futuro*, profondément affecté par la mort de M. Veuillot, s'unit à la douleur de sa famille et des bons catholiques.

Le directeur et les rédacteurs du *Siglo futuro* assisteront demain, avec de nombreux amis, à une messe de communion pour l'âme de ce grand maître, de ce grand talent, de ce grand caractère.

Toute l'Espagne catholique et traditionnelle prendra part à ce grand deuil. RAMON NOCEDAL.

Lettre de M. le comte A. de Lansade à M. E. Veuillot :

Montpellier, 10 avril.

Une messe pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot a été demandée à la cathédrale par les soins du comité catholique. M. l'archiprêtre a tenu à donner de la solennité à ce service funèbre, pour honorer particulièrement la mémoire du grand défenseur de l'Église ; la maîtrise a fait entendre le *Dies iræ* et le *De profundis* pendant le saint sacrifice, et M. l'archiprêtre a donné l'absoute. L'assistance était nombreuse; le clergé de chaque paroisse de la ville et les communautés religieuses d'hommes étaient représentés par quelques-uns de leurs membres, et les frères qui dirigent les écoles libres avaient conduit leurs enfants. Le deuil de notre vaillant rédacteur en chef était dans tous les cœurs, et s'exprimait en paroles émues au sortir de la cérémonie.

Faites part aux chers vôtres de mes larmes et de mon espérance, et permettez-moi de vous embrasser tendrement.

Lettre de M. Gustave Théry, avocat, à M. Auguste Roussel :

Lille, 10 avril.

Mon cher Monsieur. — Je tiens à vous dire toute la part que je prends à la perte immense que vient de faire l'*Univers*. Je ne saurais vous exprimer toute l'admiration que je professais pour le talent et le courage de M. Louis Veuillot. Il représentait pour moi, non pas, comme on l'a dit fort sottement, l'homme qui frappe indistinctement sur les amis et les ennemis, mais le chrétien profondément soumis et dévoué à l'Église, toujours sur la brèche et toujours prêt, au prix même de son repos et de sa popularité, à combattre les faux amis et les pharisiens, plus nuisibles mille fois que les ennemis déclarés.

Veuillez, je vous prie, etc. Théry.

Lettre de M. A. Béchamp à Mlle Veuillot :

Lille, 10 avril.

Mademoiselle. — Jusqu'au dernier moment j'ai espéré venir aux funérailles de votre illustre frère : d'impérieux devoirs me retiennent ici ; mais il m'est impossible de ne pas vous exprimer tout de suite la vive part que je prends à votre douleur à tous. Je n'ai eu que tard l'honneur de con-

naître celui que vous pleurez ; mais, vous le savez, je n'ai pas pu l'approcher sans l'aimer, comme tous ceux qui ont eu le même bonheur.

Je vous prie d'agréer, etc. A. Béchamp.

Lettre de M. Kolb-Bernard, sénateur, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 10 avril.

Cher Monsieur. — Retenu chez moi depuis quelque temps par la maladie, je n'ai pu avoir la consolation d'assister aux funérailles de votre éminent, digne et saint frère, et de m'associer à une douleur publique que personne plus que moi n'est en droit de ressentir, étant de ceux qui ont connu particulièrement le grand chrétien que nous avons eu l'honneur, les miens et moi-même, d'aider dans la propagande de l'œuvre si importante de l'*Univers* pour la région du nord de la France. Il y a là des souvenirs qui me resteront chers et précieux au plus haut titre, alors qu'ils se rattachent à cette grande mission de dévouement à l'Église où tout a été hors de ligne : le talent, le courage, la générosité du cœur, la vaillance de l'âme.

Combien les temps où nous sommes font ressortir encore ce qui nous a été enlevé ! Heureux toutefois de penser qu'il y a là un héritage que de nobles mains et de nobles cœurs ne laisseront pas périr !

Permettez-moi de vous dire, cher Monsieur, combien je partage vos fraternelles douleurs, et combien je reste uni avec tous les vôtres à la grande mémoire que Dieu garde dans son sein. Kolb-Bernard.

Lettre de M. Roumanille, le poète avignonnais, à M. Alfred Rastoul :

Avignon, 10 avril.

Aidez-moi dans l'accomplissement d'un devoir, en me permettant d'avoir recours à votre amical intermédiaire pour offrir l'expression de mes condoléances à la courageuse rédaction de l'*Univers* et à la famille du grand chrétien et de l'illustre maître que nous pleurons.

Louis Veuillot — ce n'est pas sans une émotion profonde que je vous le rappelle — s'est souvenu de moi avec beaucoup de tendresse et trop de bienveillance, en rééditant ses *Parfums*

de Rome. Mais, à cette heure pleine de tristesse, c'est pour moi une consolation de penser qu'il ne m'oubliera pas devant le Dieu pour qui il a si énergiquement et si longtemps combattu, et qui vient de récompenser ce vaillant et fidèle soldat mort à la peine et au champ d'honneur.

Veuillez agréer, etc. ROUMANILLE.

Lettre d'un jeune moine de l'abbaye de Solesmes à M. Auguste Roussel :

J'ai été du nombre de ces jeunes gens dont parle quelque part Léon Gautier, qui doivent à Louis Veuillot d'avoir connu l'amour passionné de l'Église et de la cause catholique, et d'avoir senti avec une joie immense leur vie tout entière s'ordonner en puissance du Seigneur Jésus. Vous me comprendrez mieux que tout autre, si j'ajoute que je n'ai jamais pu parler ou entendre parler de celui que j'appellerais volontiers mon père dans la foi, sans que mon cœur battît de reconnaissance, d'amour et de fierté.

Lettre de M. Maignen, des Frères de Saint-Vincent de Paul, à Mlle Élise Veuillot :

Paris, le 10 avril.

MADEMOISELLE. — Au retour de ces splendides funérailles qui viennent de traverser Paris comme une marche triomphale plutôt que comme un convoi funèbre, permettez-moi de joindre aux nombreuses couronnes qui couvraient ce glorieux cercueil une fleur bien petite et bien humble, mais dont le parfum ne sera pas sans douceur au milieu de vos larmes : c'est l'hommage des œuvres ouvrières et des patronages d'apprentis et de jeunes ouvriers; c'est aussi le souvenir des ouvriers des cercles catholiques. Sans doute ces œuvres n'étaient point absentes dans le grandiose et pieux cortège. Il y avait là beaucoup de pauvres, beaucoup de serviteurs et de servantes des pauvres, dont votre illustre frère fut toujours l'intrépide défenseur. Et il y avait aussi des ouvriers, car il y en a encore qui sont intelligents sur leurs vrais amis ; mais ce n'est pas ceux-ci dont la pensée m'occupait tout à l'heure, et me distrayait de la prière. Je songeais surtout à ces petits apprentis et à ces orphelins que votre frère venait lui-même me recommander avec tant de sollicitude et de générosité. Oui, Mademoiselle, la charité de votre frère pour notre cher peuple ouvrier est un des

meilleurs souvenirs de ma vie dans les œuvres. Initiée comme vous le fûtes, pendant cette vie en apparence toute de lutte et de combat, à toutes ses œuvres et aux actes de bonté de cette nature si énergique et si tendre, ces souvenirs personnels ne vous surprendront pas. Vous savez d'autres secrets, vous les direz un jour. Ceux qui n'ont salué en lui que l'admirable polémiste et l'écrivain de génie apprendront qu'il était aussi le disciple doux et docile de celui qui a dit : « Ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Et si nous croyons tous que les tabernacles éternels se sont ouverts tout grands devant lui, ce n'est pas seulement parce qu'il fut héroïque dans la foi, mais parce qu'il le fut aussi dans la vraie et sainte charité. C'est notre consolation de penser que Dieu s'est souvenu des bonnes œuvres de son serviteur, puisque tant de pauvres et de petits ont prouvé ce matin qu'ils ne l'avaient pas oublié.

MAURICE MAIGNEN.

Lettre de M. Bourgeois, secrétaire de la conférence de Nouzon, à M. Eugène Veuillot :

Nouzon (Ardennes), 10 avril.

MONSIEUR. — La conférence de Saint-Vincent de Paul de Nouzon (Ardennes) prend la part la plus vive au grand malheur qui vous frappe, et me charge de vous adresser ses condoléances et de vous informer qu'elle s'est fait un devoir de réciter un *De profundis* pour le repos de l'âme de cet éminent soldat de Dieu,

Veuillez agréer, etc.

Le secrétaire de la conférence de Nouzon,
BOURGEOIS.

Lettre de Mlle Polonus, organisatrice du patronage catholiqne des Alsaciens-Lorrains, à M. Auguste Roussel :

Paris, ce 10 avril 1883.

CHER MONSIEUR. — Pourquoi est-ce dans une douloureuse circonstance qu'il nous est donné de faire connaître à tous le véritable fondateur du comité de patronage catholique, qui se fait un devoir aujourd'hui de se faire représenter par des députations de ses pupilles d'adoption et de ses orphelines, et par l'hommage de reconnaissance qu'il tient à déposer sur le

cercueil du grand chrétien, dont l'élan de généreux patriotisme a si largement contribué à secourir et à sauvegarder la foi des Alsaciens-Lorrains émigrants?

Il faut qu'on sache, Monsieur, que la souscription ouverte en 1872 par le vaillant journal *l'Univers* a rapporté près d'un million; il faut qu'on sache surtout que, grâce à l'initiative prise par MM. Veuillot, des centres religieux furent formés dans Paris, que des centaines d'orphelins furent élevés chrétiennement, qu'un nombre considérable de vocations religieuses furent aidées, que des écoles congréganistes furent créées et existent encore, et qu'enfin les excellentes sœurs de la Charité et les dames patronnesses ont secouru à domicile plus de 14,000 familles.

Vous sentez bien, n'est-ce pas, Monsieur, que notre chère œuvre, qui touche à sa fin, n'a plus besoin de réclame, et qu'ici c'est le sentiment seul de la reconnaissance qui me guide, sentiment qui ne peut que grandir à être exprimé par vous, Monsieur, dont l'affection filiale pour la grande intelligence qui n'est plus laisse dans votre cœur une douleur si profonde.

J. Polonus.

Lettre de M. le comte de Damas d'Hautefort à M. Eugène Veuillot :

10 avril 1883.

Cher Monsieur. — Je veux vous dire la part que je prends à votre grande douleur et les regrets que me fait éprouver la mort de votre vénéré frère; mais pouvons-nous le pleurer, quand nous pensons que Dieu ne l'a appelé à lui que pour lui donner la récompense due à cette longue vie de luttes et de combats, à son admirable foi, à ses héroïques vertus? Oh! non, certainement.

Aussi je ne plains que ceux qu'il a laissés. Je prie avec vous, avec eux, auprès desquels je vous prie d'être mon intermédiaire. Nous prierons ensemble pour celui que vous avez perdu. Il priera pour nous, pour notre malheureuse France; et d'en haut il verra le triomphe de la religion, de la justice, du droit, de ces nobles causes pour lesquelles il a si vaillamment soutenu le bon combat, et qui, après Dieu, lui devront le succès de la victoire.

Veuillez recevoir, etc.

Comte de Damas d'Hautefort.

Lettre de M. G. de Belcastel à Mlle Veuillot :

Toulouse, 10 avril 1883.

CHÈRE MADEMOISELLE. — C'est au lendemain d'un deuil de famille que j'ai lu cette douloureuse dépêche dans un journal : « Louis Veuillot a rendu son âme à Dieu. »

Cette grande âme, Mademoiselle, était sœur de la vôtre, et chacune d'elles était digne de cette noble fraternité. Vous étiez l'âme du foyer, il était l'âme des combats héroïques. Il était heureux de votre tendresse, vous étiez fière de sa gloire ; et le but suprême pour tous les deux, c'était l'amour et la gloire de Dieu.

Je suis, de loin, cet imposant cortège de toute la France catholique, qui, de toutes parts, vient porter sur sa tombe des palmes, des larmes et des prières.

J'entre un moment à ce foyer qu'il vivifiait de sa parole, et en déposant à vos pieds, Mademoiselle, l'hommage de mon profond et respectueux attachement, je serre la main de votre frère, comme vous et les vôtres pleurant la disparition sur la terre de ce vaillant génie et saluant son immortalité.

Nul dans ce siècle ne poussait plus loin le zèle pour le règne du Christ. Il voit maintenant le Triomphateur dégagé de toutes les ombres de la foi ; il règne et triomphe avec lui. Gloire à Dieu !

C'est avec toute la force de l'amitié dont il voulut bien m'honorer, et tout l'élan de la foi qui nous fut commune, que je pousse sur sa tombe ce cri, devise de son âme et de sa carrière.

Veuillez agréer, etc. GABRIEL DE BELCASTEL.

Lettre de M. P.-P. Mac Swiney, ancien lord-maire de Dublin, qui, en 1875, présida en cette qualité aux belles fêtes du centenaire d'O'Connell, à M. Godré :

J'apprends avec un extrême chagrin la triste nouvelle de la mort de mon bon et distingué ami, M. Louis Veuillot, et je m'empresse de transmettre par vous l'expression de mon deuil profond et de mon ardente sympathie à sa famille, à ses amis, au milieu de leur désolation et de leur affliction. En tout temps, la perte d'un tel homme serait une grande calamité ; mais aujourd'hui que la religion et la morale sont attaquées de toutes parts, la disparition du grand et éloquent champion du chris-

tianisme doit être déplorée par tous les vrais catholiques et par tous les amis de l'humanité.

Notre devoir est maintenant de prier. Mes pauvres prières ne manqueront pas à celui que j'avais appris à admirer comme un grand Français et à respecter comme un vrai catholique.

Lettre de M. de Lorgeril, sénateur, à M. Eugène Veuillot :

La Reignevais, près Matignon (Côtes-du-Nord), 10 avril 1883.

MONSIEUR ET CHER AMI. — Lorsqu'hier soir seulement j'appris la perte si douloureuse que le monde catholique vient de faire, il était trop tard pour que je pusse aller rendre mes devoirs au grand homme de bien, au grand écrivain que nous avons tant de raison de pleurer avec vous. Je m'empressai d'envoyer à mademoiselle votre sœur l'expression rapide des sentiments que j'éprouvais. Permettez-moi d'adresser aujourd'hui au digne frère de M. Louis Veuillot, qui marche de si près sur de glorieuses traces, quelques mots non de consolation assurément, car on ne se console point d'un tel malheur, mais de condoléance et de résignation chrétienne.

J'ai eu le bonheur de connaître monsieur votre frère et d'apprécier tout ce qu'il y avait de généreux, de véritablement supérieur dans cet admirable athlète du droit et de la raison, que l'on a souvent insulté, mais jamais vaincu. Qui eût pu rivaliser avec cette verve puisant ses inspirations aux sources vives que le Christ nous a ouvertes ? Personne ne sut mieux que lui se servir de l'aiguillon qui excite et de la force qui renverse. Au premier rang dans la lutte, il ne s'arrêtait jamais devant aucun des obstacles dressés devant lui par la mauvaise foi, le doute ou la jalousie. Il a suivi la ligne droite d'un pas ferme et avec l'audace que donne la justice, la ténacité que donne la science, le dédain que donne l'élévation du caractère pour toutes les bassesses, les trahisons et les forfaitures.

Il n'est plus, mais son exemple reste, et c'est dans ses écrits qu'iront chercher des modèles de raisonnement et de polémique ceux qui se sentiront appelés à défendre les grandes causes de la religion et de la vraie liberté. C'est là qu'ils trouveront la saine doctrine et le bon sens armés de tous les traits les plus acérés et les plus irrésistibles.

Il a combattu avec vous, qui l'avez toujours imité par le talent, le dévouement et le courage, le bon combat de notre époque, grandissant avec le danger, se multipliant sur tous les

points d'attaque, et frappant de ces coups auxquels bon nombre de ses adversaires n'ont pu survivre.

Il a trouvé enfin la paix que le monde ne donne point, mais que Dieu réserve à ses vaillants défenseurs, qu'ils se servent de l'épée, de la parole ou de la plume.

Tout en pleurant sur un frère qui fut longtemps votre guide et votre compagnon d'armes, et qui occupe comme vous une si haute place dans l'estime de tous les honnêtes gens, vous avez le droit certainement d'être bien rassuré sur le sort de l'éminent chrétien dont la vie a été si fructueusement employée.

Pour ma part, tout en priant pour lui du fond du cœur, je ne puis m'empêcher de lui demander des prières pour nous.

Veuillez, Monsieur et cher ami, offrir mes respectueux hommages à votre famille, et particulièrement à mademoiselle votre sœur. Soyez, etc. Vicomte DE LORGERIL.

Sous ce titre : « Hommage à la mémoire de M. Louis Veuillot », M. Michel Loueneau a adressé cette page à l'*Univers* :

Que d'autres louent en M. Veuillot l'écrivain; que la presse entière, les mille voix de la renommée s'élèvent encore une fois pour saluer le journaliste de génie: nous portons plus loin et plus haut nos hommages. Nous estimons avant tout en lui le soldat de la vérité, le vaillant champion du droit, pour lequel il a livré de longs et douloureux combats. Honneur aux braves! ils ne descendent pas en entier dans la tombe. En dehors même de ses immortelles espérances devenues aujourd'hui de sublimes réalités, Louis Veuillot vivra, parce qu'il a chéri la justice et haï l'iniquité.

Il avait reçu un grand don : la foi. Il fut chrétien d'esprit et de cœur. Il jugea les hommes et les choses à la lumière transcendante et divine de l'Évangile, et eut par moment des intuitions et des accents de prophète. Son courage fut à la hauteur de ses convictions; pendant plus de quarante ans, il lutta contre le double mal qui dévore le monde et la France: l'erreur et la corruption.

L'erreur, il la poursuivit sous toutes ses formes, dans toutes ses audaces, qu'elle affrontât le grand jour ou tentât de se dérober. Il la dénonça dans le livre de l'écolier, dans l'enseignement donné au jeune homme, dans le journal, dans les sciences, dans les lettres, dans la famille, dans la société. Il la reconnut

et la poursuivit dans ces idées fausses, ces maximes détestables, compromis inavouables et honteux si communs aujourd'hui. Il la démasqua même sous cet aspect de modération et de sagesse qu'elle revêt parfois pour tromper des natures droites et bien intentionnées. S'il fut âpre au combat, c'est qu'il s'agissait d'intérêts primordiaux. Son regard embrassait un vaste horizon et découvrait de loin le danger. Il savait ce que le sophisme des mots amène de perturbations dans les idées et l'influence de celles-ci sur les faits. Il eut au plus haut degré la probité de l'intelligence : c'est une gloire plus rare que celle d'écrivain.

Il est mort avant le triomphe de la cause à laquelle il avait voué sa vie, laissant l'Église persécutée et la France au premier rang des persécuteurs. Sa dernière heure aurait pu être triste; mais le Christ, qu'il pressait sur son cœur, ne paraissait-il pas vaincu au Calvaire? et cependant le ciel et la terre racontent ses victoires depuis dix-huit cents ans, et les enregistreront jusqu'à la fin des siècles. Non, quand on résiste au mal, à la bassesse, au mensonge, on n'est jamais vaincu. La justice et la vérité ont toujours le dernier mot.

Dors en paix, vaillant soldat! ta journée a été bien remplie: tu vas recevoir du juste Juge le salaire de tes travaux.

MICHEL LOUENEAU.

Lettre de M. le comte de Guitaut à Mlle Veuillot :

Époisses, 10 avril.

MADEMOISELLE. — Au milieu de votre immense douleur, vous devez éprouver quelque consolation en voyant le tribut d'hommages rendu à la mémoire de votre cher et illustre frère. Tous les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartiennent, se font un devoir de redire ses hautes qualités comme homme, comme penseur, comme écrivain, d'admirer son indomptable courage et ses vertus chrétiennes. Mais il y a un autre côté du caractère de monsieur votre frère que tout le monde n'a pu apprécier : c'était sa douceur, son exquise politesse, sa charmante égalité de caractère.

Nous n'oublierons jamais ces quelques semaines de repos que M. Veuillot prenait chaque année à Époisses. Il ne reste plus que le souvenir de ces instants si doux et si agréables. Mais parmi ces souvenirs, il y en a un qui est toujours resté

gravé dans ma mémoire. Vous-même, Mademoiselle, n'avez peut-être jamais connu le fait que je vais vous raconter. C'était au commencement des dernières polémiques religieuses. Naturellement, M. Veuillot défendait dans l'*Univers* la doctrine et les actes du saint pontife Pie IX, comme plus tard il a défendu les décisions du concile du Vatican. A cette occasion avait paru dans un journal une lettre violente et offensante, écrite par un célèbre évêque, et il me lisait un matin la réponse très spirituelle qui devait paraître dans l'*Univers*.

La lecture achevée, je lui dis : « Mon cher ami, tenez-vous beaucoup à faire paraître cette lettre ? Vous en avez le droit à tous égards ; mais je me demande si en la jetant au feu vous ne ferez pas au bon Dieu un sacrifice qui lui soit très agréable. »

M. Louis Veuillot hésita une seconde, puis se leva et alla brûler cette réponse, qui était un vrai chef-d'œuvre. Je suis convaincu qu'il était fier du sacrifice fait à Dieu.

Mais peu de temps après, je me demandais, moi, si j'avais réellement fait ce que je devais faire.

Un jour viendra peut-être où l'on mettra en regard les attaques violentes dirigées contre M. Veuillot et ses réponses à ces attaques. On reconnaîtra alors que d'un côté se trouvait la passion, et de l'autre l'esprit. Que voulez-vous que disent des gens constamment battus par cette verve et cet esprit sans rival ? Il ne leur restait qu'une ressource, celle de dire qu'il était méchant. Mais nous qui l'avons connu et aimé, nous nous lèverons tous pour affirmer qu'il avait le caractère le plus doux, le meilleur, qu'il ne se souvenait jamais d'une injustice ; et, quant aux drôles qu'il a flagellés en défendant l'Église, aucun chrétien n'osera les plaindre.

Excusez, Mademoiselle, la longueur de cette lettre ; mais j'ai le cœur serré en pensant que je ne reverrai plus monsieur votre frère, et c'est une consolation de parler de lui. Il est heureux aujourd'hui, et ne verra pas le triomphe de la Révolution, qu'il a si vaillamment combattue toute sa vie.

Veuillez agréer, etc. GUITAUT.

M. le comte de Ségur-Lamoignon à M. Eugène Veuillot :

Méry-sur-Oise.

Je me fais un devoir de conscience et de cœur d'exprimer à M. Eugène Veuillot le regret de n'avoir pu, à cause de mon

absence de Paris, aller rendre un dernier hommage à l'illustre ami de Pie IX, du cardinal Pie, de dom Guéranger, de Mgr de Ségur, et de tous les grands catholiques dont il a été l'associé ou le chef. Comte DE SÉGUR-LAMOIGNON.

M. Charles Périn à M. Eugène Veuillot :

Ghlin, 10 avril.

M. Charles Périn prie M. Eugène Veuillot d'agréer ses profondes condoléances à l'occasion de la mort du grand serviteur de l'Église dont les écrits, depuis quarante ans, l'ont tant de fois édifié, entraîné et charmé, lui inspirant, comme à tant d'autres, l'ardent amour de la doctrine romaine et la haine vigoureuse de l'erreur libérale. Il n'oubliera pas l'illustre défunt dans ses prières, tout en se disant que ses mérites les rendent sans doute inutiles.

Dépêche du *Réveil de l'Ouest* à l'*Univers* :

Baugé, 10 avril, 4 h. 10.

Le *Réveil de l'Ouest*, s'associant au deuil de tous les catholiques, envoie à la rédaction de l'*Univers* l'expression de ses sentiments de vive et douloureuse sympathie.

J'ai tenu à faire représenter aujourd'hui mon journal aux obsèques par mon correspondant à Paris. DE JEUX.

Dépêche de la jeunesse catholique de Barcelone :

Barcelone, 10 avril, 6 h. 20, soir.

La jeunesse catholique de Barcelone regrette profondément la mort de M. Louis Veuillot.

Elle prie Dieu pour l'âme de l'éminent écrivain, gloire de la France et de l'Église. HENRI RIANAS,
président.

Lettre de M. de Badts de Cugnac à M. Eugène Veuillot :

Amiens, 10 avril 1883.

MONSIEUR. — Modeste collaborateur de l'*Univers* depuis plus de dix ans, je n'ai pas été des derniers, vous devez le croire, à partager le sentiment de douleur et de consternation

qui s'est emparé de tous les catholiques d'Amiens, à la nouvelle de la perte irréparable que l'Église et la France viennent d'éprouver en la personne de votre illustre frère.

Nous serons nombreux, vendredi prochain, à la messe que le vénérable archiprêtre de la cathédrale célébrera pour le repos de l'âme de celui que nous pleurons,

Vous me pardonnerez, Monsieur, de rappeler ici un souvenir qui m'est personnel, mais qui montre combien le grand cœur de votre frère savait comprendre et encourager les efforts de ceux qui, sous sa direction, s'efforcent de lutter pour la cause de Dieu et de la vérité.

Ayant eu l'occasion de communiquer à M. Louis Veuillot quelques lettres qui m'avaient été adressées par plusieurs de mes anciens et chers maîtres, les pères jésuites, à la suite d'une récente polémique, je reçus de lui le billet suivant, que je garde comme un titre d'honneur, comme une très précieuse relique :

18 août 1872.

Je vous rends les lettres que vous avez bien voulu me communiniquer. Ce sont de bons papiers, qu'il faut garder comme les témoignages d'un devoir bien rempli.

A mon avis, il n'y a rien d'aussi désirable en ce monde qu'un brevet de défenseur de la sainte Église. On rend ainsi service à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est opprimé. Ce sont des avantages que nul autre emploi de la vie ne réunit aussi magnifiquement. Je suis d'autant plus content d'avoir lu ces lettres de vos excellents maîtres, qu'elles me permettent d'ajouter mes humbles félicitations aux leurs. J'y joins mes remerciements comme frère d'armes pour un secours dont j'apprécie l'utilité.

Veuillez me croire, etc. Louis Veuillot.

Voilà ce qu'était ce grand homme, et voilà comment il daignait descendre des hautes régions où son âme planait sans cesse, pour tendre la main au plus humble de ses collaborateurs.

Ce sont, Monsieur, des souvenirs ineffaçables, qui vous expliquent le culte à jamais reconnaissant que je garde au fond du cœur pour notre saint et incomparable maître.

Veuillez agréer, etc. Alb. de Badts de Cugnac.

Lettre de la mère Marie de Jésus du Carmel à Mlle Élise Veuillot :

Carmel du Mans, 10 avril.

MADEMOISELLE ET DIGNE AMIE. — En apprenant le coup qui vient de frapper votre chère famille, mon cœur éprouve le besoin de s'associer à votre immense douleur.

La sainte Église perd en M. Louis Veuillot un de ses plus vaillants champions. On peut dire que sa voix, comme celle des Apôtres, a retenti par toute la terre pour redire à tous la gloire du Seigneur, les droits de son Vicaire, et aussi pour enseigner les devoirs à tous les catholiques envers leur Dieu et envers son Église. Aussi sa mémoire demeurera-t-elle précieuse et grande dans tous les cœurs.

Nous avons prié en communauté en union avec vous, bien chère Mademoiselle, pour le repos de cette âme qui, je le sais, était le bonheur et la joie de votre vie. Soyez sûre que si ce frère chéri a quitté le triste exil de la terre, il a trouvé dans la patrie, dans le sein de Dieu même, la récompense de ses labeurs, de ses travaux, et qu'il sera plus que jamais le protecteur, le père, l'ami dévoué et puissant pour tous ceux qu'il a quittés et laissés dans le deuil. Demain le saint sacrifice sera offert pour celui que vous pleurez, et toutes nous ferons la sainte communion en témoignage de la religieuse sympathie que nous avions depuis si longtemps vouée au chrétien zélé, au grand écrivain de la sainte Église notre mère.

Puisse le Cœur de Jésus, le divin Consolateur, répandre en votre cœur brisé un peu de ce baume qui adoucit et calme les plus cruels sacrifices ! Je demande avec instance cette grâce pour vous, Mademoiselle et digne amie, me disant, au pied de la croix, votre humble et dévouée sœur et amie,

S. MARIE DE JÉSUS.

Lettre de la mère Marie de Saint-Louis de Gonzague à Mlle Élise Veuillot :

Paris, 10 avril.

MADEMOISELLE. — Nous serions ingrates si nous ne prenions notre part du deuil de votre respectable famille dans cette circonstance : c'est pourquoi nous nous unissons sincèrement à vous, Mademoiselle, et à tous ceux qui regrettent le chrétien zélé, l'homme honorable qui n'a pas craint de se dépenser pour les nobles causes, mais qui s'est surtout montré courageux pour défendre le faible et l'opprimé.

Nous prions avec vous, Mademoiselle, et avec tous les amis de M. Louis Veuillot, afin que son âme aille bientôt recevoir la récompense promise à ceux qui ont soutenu vaillamment les bons combats du Seigneur.

En union de prières, votre humble servante,

Marie de Saint-Louis de Gonzague,
supérieure, S. M. R.

Lettre de M. le curé de Courcelles (Loiret) à Mlle Veuillot :

Courcelles, 10 avril.

Mademoiselle. — En présence de cette perte douloureuse qui vous frappe si inopinément dans la personne de notre cher M. Louis Veuillot, j'éprouve le besoin de vous faire connaître, bien ingénument, toute l'estime, je dirais même la vénération que j'avais vouée à cet homme vraiment éminent, à ce vaillant champion de toutes les grandes et nobles causes.

Le bien qu'il a opéré pendant de longues années doit être pour votre cœur chrétien et pour votre catholique famille un grand adoucissement. Dieu l'a appelé à la récompense.

Je regrette bien sincèrement d'être si éloigné de Paris, car j'aurais désiré apporter aux funérailles de notre cher défunt le faible tribut de mon humble présence. Mais je ne l'oublierai pas, ni devant le Seigneur ni au saint autel. Puisse, Mademoiselle, ce faible témoignage d'estime être pour vous et pour les vôtres un nouvel adoucissement à vos peines!

Daignez agréer, etc.

Votre serviteur, J. de Noual,
curé de Courcelles.

Lettre du R. P. Damerval à M. Pierre Veuillot :

Jersey, maison Saint-Louis, 10 avril.

.... Du vaillant soldat de l'Église, dont vous portez le nom, l'Église a pu dire en toute vérité, dans les belles prières qu'elle récite auprès du lit de ses fils mourants : *Zelum Dei in se habuit* ; elle a pu exprimer avec une pleine confiance ce vœu si consolant : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi appareat aspectus !* Oui, Jésus a apparu doux et aimable à celui qui lui avait consacré toutes les forces de son intelligence, toutes les ardeurs de son cœur, et qui, pour combattre le bon combat, a bravé tant de colères et tant de haines.

Vous auriez éprouvé comme moi une véritable consolation,

si vous aviez pu entendre les pères qui m'entourent exprimer leurs sentiments d'admiration et de reconnaissance pour votre cher oncle, et se promettre d'unir leurs prières pour lui comme pour un de nos grands bienfaiteurs. Plusieurs parmi eux pensent à vous, et adressent à votre oncle, pour vous, la prière d'Élisée pour Élie : *Obsecro ut fiat in eo duplex spiritus tuus.*

Votre tout dévoué en N.-S., DAMERVAL, *S. J.*

Lettre du P. Félix Giordano à M. Eugène Veuillot :

Nice-sur-Mer, le 10 avril.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Permettez qu'aux condoléances du monde catholique je vienne ajouter les miennes et celles de ma petite congrégation, pour la mort de votre frère vénéré, M. Louis Veuillot. Nous prenons tous part à cette perte douloureuse, qui, plus qu'un deuil de famille, est un deuil véritable pour la France et pour toute l'Église. Heureusement pour M. Louis Veuillot et pour nous, les mêmes causes qui rendent à tous si sensible et si douloureux son départ viennent nous le rendre moins cruel, je dirai même supportable, par les consolations de la foi. M. Louis Veuillot a consacré son talent de premier ordre, sa plume féconde, toute sa vie, à l'appui de la bonne cause, à la défense de l'Église. Il a combattu, comme dit saint Paul, le bon combat : c'était un fruit mûr pour le paradis. Il fallait qu'un Dieu juste reposât son athlète à l'ombre de la couronne. *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex : non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.* » (II Timot., IV, 7, 8.)

Toutefois notre estime et notre presque vénération pour ce cher et grand trépassé ne ralentira pas la marche de nos suffrages empressés, sachant par la même foi combien pur l'on doit être pour jouir pleinement des divins aspects, et que les âmes les plus vertueuses amènent souvent avec elles un peu de poussière terrestre. Puisse ce témoignage d'estime et d'affection répandre un peu de baume consolateur sur le cœur navré de monsieur Eugène Veuillot ! c'est tout mon vœu dans cette pénible circonstance.

Je suis, Monsieur, votre serviteur dévoué,

Père FÉLIX GIORDANO,
des Oblats de Marie.

Lettre de Dom. Camagna à M. Auguste Roussel :

Messine, 10 avril.

CHER MONSIEUR. — Je suis Italien, mais j'aime infiniment la France : non celle de la Révolution, mais la France des traditions chrétiennes et monarchiques ; non l'antre de Grévy, mais la France de Henri V ; enfin, non la France des Clémenceau et des Thibaudin, mais la France des Veuillot et des Charette.

C'est vous dire, Monsieur, si j'ai dû pleurer l'homme éminent que vous venez de perdre. Je ne l'ai jamais connu que de loin, mais je n'ai pas moins été son admirateur aussi constant et sincère qu'obscur et ignoré.

A ce titre seulement, je me permets de vous présenter mes condoléances.

Veuillez, etc. DOM. CAMAGNA.

Lettre de la supérieure générale de la congrégation de Saint Joseph de Cluny à Mlle Élise Veuillot :

Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, Paris, 10 avril.

MADEMOISELLE. — Voulant respecter votre profonde douleur, j'ai retardé quelque peu à venir vous offrir l'expression de mes bien sympathiques regrets, ainsi que l'assurance de la part que nous prenons à la perte si douloureuse que vous venez de faire, et avec vous l'Église et la Religion, pour lesquelles votre admirable frère a si vaillamment combattu et souffert.

Mais vous pouvez compter, Mademoiselle, sur nos pieux souvenirs et nos prières pour ce grand chrétien, intrépide défenseur de toutes les saintes causes, quoiqu'il n'y ait pas lieu de douter qu'une grande récompense lui est réservée au ciel.

Veuillez bien recevoir aussi, etc. Sœur MARIE DE JÉSUS,
supérieure générale.

Lettre de M. l'abbé de la Ferrière, ancien secrétaire du cardinal Pie, à Mlle Veuillot :

Kergrech, le 10 avril 1883.

MADEMOISELLE. — La nouvelle du deuil qui vous atteint et qui frappe l'Église de France entière, m'arrive à Kergrech, chez ma sœur de Roquefeuil. De vous-même et de votre illustre frère on a conservé ici un vivant souvenir. Et si toute

une génération de ceux qui vous y avaient connus a disparu, ceux qui restent gardent les mêmes affections. Quand j'avais le bonheur d'être, comme secrétaire intime, près du vénéré et tant regretté cardinal Pie, j'ai eu l'honneur d'être reçu, rue de Varennes, d'une façon que je n'oublie pas. Permettez-moi donc, Mademoiselle, de m'abriter derrière tous ces souvenirs pour vous exprimer ce que l'on vous dira de toutes parts, le respect, la reconnaissance, l'attachement que j'avais pour M. Louis Veuillot. Je viens d'offrir pour cette grande âme le saint sacrifice. Quelle belle et lumineuse couronne elle a déjà sans doute!

Au moment où le bon Dieu rappelait, dans un de ses plus impénétrables desseins, le grand évêque de Poitiers, il enlevait à votre frère l'activité et la vigueur, qui en avaient fait le premier apologiste laïque de ce temps. En épurant cette grande âme par ce sacrifice, le grand Rémunérateur a voulu sans nul doute se procurer la joie de mieux récompenser encore son vaillant et admirable soldat.

En même temps que ma famille et moi nous avons prié pour votre cher *absent*, nous avons porté aussi devant Dieu vos intentions, la vôtre surtout, Mademoiselle. Votre vie était concentrée *là!* Nous pensons bien à vous, ma mère, les Roquefeuil et moi.

Veuillez bien partager, etc. ADHÉMAR DE LA FERRIÈRE,
prêtre.

Lettre de M. le chanoine Parazols à M. Eugène Veuillot :

Narbonne, 10 avril.

MONSIEUR. — Peu d'écrivains auront été autant loués et estimés que M. Louis Veuillot, votre inestimable frère : c'est qu'ayant contracté la rare et si honorable habitude de défendre à tout prix toutes les bonnes causes, Dieu se plaisait à bénir et à glorifier son incomparable plume. Le grand concert de regrets et d'éloges qui vous parviennent de toutes parts est pour vous et les vôtres, et votre chère rédaction, un véritable adoucissement à votre immense affliction; mais ce qui est pour vous tous et chacun la meilleure consolation, c'est l'assurance, au moins morale, qu'une des plus belles couronnes des élus ne peut faire défaut à l'un des plus valeureux défenseurs de notre sainte Église, à l'un des plus nobles patriotes de notre malheureuse France.

Ne pouvant plus lui être utile ici-bas, au moins par de nou-

velles productions, Dieu lui accordera la plus douce récompense, de la protéger de son intercession.

Veuillez agréer, etc. AUG. PARAZOLS,
chanoine honoraire.

Lettre de M. le curé de Lalande-de-Pomérol, diocèse de Bordeaux, à Mlle Veuillot :

Lalande-de-Pomérol, 10 avril.

MADEMOISELLE. — Je viens un des derniers, à mon rang, car je n'ai pas osé plutôt; mais le cœur s'y est mis, certes, dès la première nouvelle. J'ai bien prié, et je continuerai.

Veuillez donc me permettre de vous dire la part que j'ai prise à cette grande douleur, plus profonde pour vous que pour tout autre, ce qui est beaucoup dire. Mais aussi quel vide dans les cœurs qui l'ont aimé! car, lorsqu'on le connaissait, le cœur allait à lui avec toutes ses puissances : la reconnaissance, l'admiration, le dévouement. Pour notre consolation, il a laissé dans ce monde sa vie terrestre, dans son abondante expression, pour l'édification des générations à venir. Que Dieu lui rende le bien que sa foi et son amour de l'Église ont fait à un si grand nombre; et à vous, Mademoiselle, qui avez été la moitié de cette vie et de cette mort, toute la part qui vous revient.

Les curés de campagne, qu'il a aimés comme les princes de l'Église, ne l'oublieront pas à l'autel, j'en ai les gages les plus touchants.

Veuillez, etc. RIVIÈRE,
curé.

Lettre de l'aumônier de la Chartreuse d'Auray à M. Eugène Veuillot :

La Chartreuse d'Auray (Morbihan), 10 avril.

BIEN CHER MONSIEUR VEUILLOT. — Je m'associe à votre grand deuil, et, comme soulagement à ma douleur, veuillez me permettre un détail intime.

Il y a quelques années, celui que nous pleurons m'avait offert gracieusement sa photographie, après y avoir tracé de sa main amie ces mots sortis du cœur :

« *A mon très cher ami le R. P. Bouchet,*
« LOUIS VEUILLOT. »

Bien cher Monsieur, à la nouvelle foudroyante que nous

apporta l'*Univers*, j'ai prié pour le repos de l'âme du vaillant champion de l'Église, du défenseur intrépide de toutes les nobles causes, et qui sur la terre ne connut guère le repos.

Puis j'ai saisi le précieux souvenir que je tiens de lui, je l'ai couvert de baisers et arrosé de mes larmes, mêlant ainsi mes prières et mes larmes aux vôtres.

Je suis, etc. Is. Bouchet,

aumônier des sourdes-muettes de la Chartreuse d'Auray.

Lettre de M. le comte Walsh à M. Eugène Veuillot :

Ce 10 avril.

Cher Monsieur. — C'est au chevet du lit de mon frère, qui se mourait, que j'ai appris le malheur qui nous frappe tous. Vous qui êtes si cruellement éprouvé comprendrez toute mon affliction, et vous ne douterez pas plus de mes sentiments de profonde compatissance que je suis sûr des vôtres.

Comte Walsh.

Lettre d'un lecteur de l'*Univers* à M. Eugène Veuillot :

Boulogne-sur-Mer, 10 avril.

Monsieur. — Je n'ai pas eu l'honneur de connaître personnellement votre illustre frère, mais je me rappelle encore son entrée à l'*Univers*. C'était vers 1843 ; j'étais jeune alors. La guerre faite à l'Église par des hommes prématurément sortis de la fange qui devait nous submerger plus tard, le monopole universitaire arrachant aux mères les âmes de leurs enfants pour les jeter dans des établissements que Lamennais appelait si justement des *cloaques d'impiété et de mauvaises mœurs*, soulevaient comme aujourd'hui l'indignation de tous les catholiques et de tous les honnêtes gens. Quelle bonne fortune alors qu'un article de Louis Veuillot, ou l'apparition d'une œuvre comme *les Libres Penseurs !* quel soulagement pour les consciences indignées et outragées dans ce qu'elles avaient de plus cher ! et aussi quelle délectation pour l'esprit que ces représailles étincelantes de bon sens, de verve et d'éloquence ! Entre tous les services qu'il a rendus aux catholiques, c'est sans doute le moindre ; mais c'en est un, et il a été grand. C'est de cette époque que date mon admiration, et j'ajoute, ma reconnaissance, pour le grand écrivain et l'incomparable polémiste.

Quelle noble et glorieuse existence, consumée tout entière au service de la sainte Église! et quelle trace elle laisse derrière elle dans l'histoire des combats de la religion à notre époque! Quels magnifiques hommages saluent aujourd'hui l'entrée du bon et fidèle serviteur dans l'éternité! et comme ils justifient bien cette parole des saints Livres : *O mors, bonum est judicium tuum!...*

***

Lettre d'un fonctionnaire à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — J'ai besoin de vous dire que je partage votre deuil et vos regrets. Si j'étais à Paris, je serais dans le cortège des plus touchés et des plus fidèles entre ceux qui accompagneront la dépouille de monsieur votre frère. Il avait eu pour moi, depuis que j'avais l'honneur de le connaître, tant d'indulgente bonté et tant de flatteuse attention ! Je l'aimais et je l'admirais de toutes les sympathies de mon âme. Je le pleure avec vous, Monsieur, et j'ai les yeux en larmes en écrivant ces lignes. Lui, des plus forts et des plus hauts; moi, des plus faibles et des plus humbles, nous avions la même foi du moins et nous adorions le même Dieu. J'ai donc l'espoir bien solide que nous nous retrouverons un jour, et que, dans la renaissance de tous les sentiments humains dignes de renaître et de vivre impérissables, je pourrai presser encore ses mains et lui dire : Merci !

Lettre de M. l'abbé Mulot, curé doyen de Saint-Leu, à Amiens :

10 avril.

J'offre à M. Eugène Veuillot et à mademoiselle sa sœur les hommages de respectueuse condoléance d'un vieil et enthousiaste admirateur de l'illustre défunt qu'ils pleurent, et que nous pleurons tous, car sa mort est un deuil universel.

Lecteur de l'*Univers* depuis 1846, j'ai appris à l'aimer, et par lui à aimer l'Église et son chef infaillible; et, pour l'en remercier une dernière fois, j'ai célébré hier le saint sacrifice pour le repos de sa grande âme.

Désormais nous le prierons, car sans nul doute il est au ciel.

L'abbé MULOT,
curé doyen de Saint-Leu.

M. l'abbé Diharassary, vicaire à la cathédrale de Bayonne, écrit à l'*Univers* :

Nous pleurons, nous prions, nous espérons, et notre espérance est certaine. O Jésus! il a tant aimé votre Église! il nous l'a fait tant aimer!

Lettre de M. le supérieur du petit séminaire de Nogent-le-Rotrou à M. Eugène Veuillot :

Nogent-le-Rotrou, 10 avril.

MONSIEUR. — Je suis bien peu de chose, ma voix n'est rien; cependant ce rien, ce peu de chose, je veux que ce soit un témoignage en faveur de celui que vous pleurez, que nous pleurons tous.

Dès l'âge de douze ans, j'ai appris à connaître et à aimer l'*Univers* et son incomparable rédacteur en chef; depuis, je n'ai cessé de leur être fidèle, et je remercie le bon Dieu de m'avoir accordé, par ces intermédiaires, beaucoup de lumières et de grâces.

Des travaux multipliés m'empêchent d'assister aux obsèques de M. Louis Veuillot. Je le regrette vivement. Je ferai faire des prières et je célébrerai le saint sacrifice pour le repos de son âme.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer cette faible expression de mes sentiments de douloureuse sympathie.

Votre très humble et tout dévoué serviteur, LEVÊQUE,
supérieur.

Lettre de M. l'abbé Morisot, missionnaire apostolique, à M. Eugène Veuillot :

Inor, diocèse de Verdun, 10 avril.

MONSIEUR. — Quelle que soit l'obscurité de mon rang dans l'armée de notre mère la sainte Église, je n'en dépose pas moins le tribut de mes regrets sur le cercueil de l'illustre chef de l'armée qui combattait le bon combat.

Veuillez agréer, etc. L'abbé MORISOT,
missionnaire apostolique.

Lettre de M. le curé de Villefranche, au diocèse de Blois, à M. Eugène Veuillot :

Villefranche-sur-Cher, 10 avril 1883.

MONSIEUR VEUILLOT. — Permettez-moi d'apporter mon faible tribut d'hommages et de reconnaissance à l'illustre mort

que je regrette ne pouvoir accompagner à sa dernière demeure. Lecteur fidèle de l'*Univers*, j'ai pu apprécier à sa juste valeur votre illustre frère. Je l'ai toujours regardé comme l'homme choisi et formé par Dieu pour l'époque difficile que nous traversons; et nul plus que lui n'a contribué à terrasser le gallicanisme et le libéralisme dit catholique, si solennellement réprouvés par le grand pontife Pie IX.

Il lui a fallu laisser tomber sa plume au moment où il semblait nécessaire pour la lutte. Dieu est le maître : adorons ses desseins impénétrables.

Je ne doute pas qu'en échange des bons combats qu'a combattus le vaillant lutteur de la presse catholique, Dieu ne lui accorde la palme éternelle. Néanmoins, pour aider à le purifier des dernières taches qui pourraient retarder son entrée dans le royaume du ciel, j'ai tenu à le recommander spécialement à N.-S. J.-C., ce matin, au saint sacrifice de la messe.

Agréez, mon cher Monsieur, avec l'assurance de tout mon dévouement à votre œuvre, la grande part que je prends à votre deuil de famille.

Votre abonné fidèle, ROLLAND,
curé.

Lettre de M. de Moidrey, avocat général démissionnaire, à Mlle Veuillot :

Château d'Hannonville, par Manheulles (Meuse), le 10 avril 1883.

MADEMOISELLE. — Je m'associe bien vivement à votre grande douleur. Je voudrais savoir vous le dire comme je le sens.

J'avais dès mon jeune âge conçu pour votre illustre frère une admiration profonde, et pendant trente ans je m'étais fait son disciple sans le connaître personnellement, éclairant mon esprit et réchauffant ma foi à cet incomparable foyer.

Depuis, je l'ai vu souvent, et il a bien voulu me traiter en ami; je n'oublierai jamais les lignes que son grand cœur lui a dictées à l'occasion de la mort de mes frères.

Mais dans votre deuil, quelles consolations! Une vie enveloppée de nuages, d'injustices et d'épreuves, s'illumine tout à coup : amis et ennemis se réunissent pour saluer avec respect le convoi du grand champion catholique. La mort, terrible aux uns, est donc le moment de la justice et du triomphe pour les autres.

Nous prions ici pour cette chère âme, tout en l'invoquant elle-même. Qu'elle vous obtienne la résignation et la force de souffrir !

Permettez-moi, etc. L. DE MOIDREY.

Lettre de M. le curé de Saint-Christophe-des-Bardes, du diocèse de Bordeaux, à M[lle] Veuillot :

10 avril 1883.

MADEMOISELLE. — L'affection et la reconnaissance que j'avais pour votre illustre frère, pour tout le bien qu'il a fait à mon âme sacerdotale et à tant d'autres membres de l'Église de Jésus-Christ, expliquent l'immense douleur que nous avons éprouvée à la nouvelle de sa mort.

Vous qui l'avez aimé si tendrement et entouré jusqu'au dernier moment des soins les plus dévoués, recevez l'expression de ces sentiments universels.

Bénissez Celui qui récompense déjà magnifiquement dans son ciel le grand lutteur catholique. Ces louanges, cette gloire, ce triomphe qu'on lui décerne de tous côtés, ne sont qu'un écho affaibli de tout ce que le Paradis lui a offert à son arrivée.

Au ciel, on se retrouve pour ne plus se quitter. Vivons dans cette fortifiante espérance ; qu'elle n'abandonne jamais ceux qui ont été les témoins et les compagnons de son noble labeur, et que son œuvre vaillamment continuée dise aux ennemis de Dieu et de l'Église que Dieu seul est grand, que seul Il est puissant !

Recevez, Mademoiselle, l'assurance, etc.

J. MABILLE,
curé de Saint-Christophe.

Lettre d'un élève du séminaire français de Rome à M. Eugène Veuillot :

Rome, séminaire français, 10 avril.

MONSIEUR. — Je viens d'apprendre la grande perte que vous venez, ou plutôt que nous venons d'éprouver en la personne de M. Louis Veuillot.

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, mais je vous demande la permission de m'associer à votre douleur en vous disant la part que j'y prends.

J'ai offert, ce matin même, le saint sacrifice pour l'âme de monsieur votre frère ; et, s'il plaît à Dieu d'exaucer les ardentes

prières d'un nouveau prêtre, j'espère que le vaillant publiciste catholique, qu'on ne remplacera point, recevra bientôt « la couronne de justice » dont parle saint Paul, et qui est l'apanage de ceux qui ont combattu le bon combat en conservant leur foi.

Je n'ai pas qualité pour vous exprimer les sentiments de mes confrères; mais je puis vous affirmer qu'ils prennent part comme moi à votre deuil, et qu'ils ont déjà prié pour ce glorieux défunt, dont les exemples et les œuvres nous restent.

Daignez agréer, etc. LOUIS-MARIE FOURNIER,
prêtre.

Lettre de M. Charaux, professeur à la faculté catholique des lettres de Lille, à M. Eugène Veuillot :

Lille, le 10 avril 1883.

MONSIEUR. — Pour les catholiques, la mort de M. Louis Veuillot doit être marquée par un deuil universel. Qui donc remplacera cet admirable athlète des luttes de la foi ? Quant à lui, il entre en même temps dans la gloire du ciel et dans la gloire de la terre. Les hommes célèbrent son génie et son amour de la vérité, et Dieu le récompense d'avoir, avant sa mort, enterré tant de catholiques libéraux.

Pour vous, Monsieur, pour votre famille, que de motifs de consolation et d'espérance !

J'ai l'honneur d'être, etc. A. CHARAUX,
profess. de litt. fr. à l'univ. cath. de Lille.

Lettre de M. l'abbé Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières, au diocèse de Tulle, à M. Eugène Veuillot :

Servières (Corrèze), le 10 avril 1883.

MON CHER MONSIEUR. — Vous me pardonnerez de venir, malgré mon obscurité, vous offrir aujourd'hui l'hommage de ma douloureuse sympathie. Je suis supérieur d'une maison où j'ai fait, depuis quarante ans, aimer et admirer M. Louis Veuillot. Votre illustre frère était l'ami de notre grand évêque, Mgr Berteaud. Ce prélat, qui aimait tant Servières, l'avait conduit dans notre solitude en septembre 1860, et c'est là que l'ardent défenseur de Pie IX apprit l'horrible guet-apens de Castelfidardo. J'avais été personnellement touché de plusieurs marques de sa bienveillance à notre égard. Hier matin, j'ai célébré la sainte messe pour le repos de son âme. Tous ici,

maîtres et élèves, nous nous unissons à votre deuil, qui est aussi le deuil de l'Église et des lettrés chrétiens.

Veuillez agréer, etc. J. VERNIOLLES, supérieur.

Lettre de M. le curé des Moutiers-en-Cinglais, diocèse de Bayeux, à M. Eugène Veuillot :

Les Moutiers-en-Cinglais, 10 avril.

MONSIEUR. — J'ai déjà recommandé au saint sacrifice l'âme qui vous est si chère, et lundi j'offrirai une messe à son intention.

De ma part, c'est un faible tribut de reconnaissance pour le bien que m'a fait à moi personnellement M. Louis Veuillot. Il y a longtemps que sa foi si vive et son amour de l'Église si entraînant nous ont soutenu et peut-être sauvé à une époque où tout s'ébranle dans l'âme.

Et puis je suis prêtre, et je serais bien ingrat si je ne priais pas pour celui qui fut certainement un généreux et sincère ami des prêtres.

A Dieu, Monsieur, vous et ceux qui pleurent avec vous, car c'est lui et lui seul qui peut nous consoler.

Je vous prie, etc. A. HAMEL, prêtre, curé des Moutiers.

Lettre de M. de Ladmirault à Mlle Veuillot :

Saint-Hilaire-du-Blanc (Indre), 10 avril.

MADEMOISELLE. — En apprenant, ce matin, par les feuilles publiques et avec une douloureuse émotion, le coup dont viennent d'être frappés votre cœur et l'Église, je me suis reporté aux journées, déjà lointaines et que vous n'avez peut-être pas oubliées vous-même, où, grâce à l'invitation personnelle si flatteuse de notre éminent évêque de Poitiers, Mgr Pie, je pus jouir du privilège de passer au monastère de la Puye — cette fondation de ma sainte grand'tante la « bonne sœur Élisabeth » — des heures, trop vite écoulées, avec celui que pleurent aujourd'hui, comme vous, la France et la catholicité.

Permettez donc, Mademoiselle, à celui qui, pendant ces heures bénies, prolongées pour lui par « le pèlerinage à Fontgombaud » et par une correspondance passagère, avait pu apprécier dans ses « intimités » celui que *nous* venons de perdre, de vous offrir ses respectueuses condoléances.

Veuillez, je vous en prie, les transmettre à M. et à Mme Pier-

ron ; à celle que vous avez donnée à Dieu, comme je lui ai donné ma bien-aimée fille ; enfin, à celui dont le plus bel éloge est d'être digne d'un nom si difficile à porter.

Veuillez agréer l'hommage de mon profond respect.

CH. DE CHERGÉ DE LADMIRAULT.

Lettre de M. le docteur Henri Parrot à Mlle Veuillot :

Périgueux, 10 avril.

MADEMOISELLE. — Au risque d'être égaré et peut-être perdu au milieu des nombreux témoignages de sympathie que vous recevez, je ne veux pas passer un jour sans vous exprimer les miennes et celles de ma femme. Vous venez de perdre en votre frère un grand cœur, un grand esprit, et la France un de ses plus glorieux enfants. Le coup est affreux pour vous ; soyez sûre qu'il est cruel pour moi, qui appréciais tant sa vieille amitié. Cette amitié était sans doute pleine de charme, et de plus elle m'était un grand honneur, dont je sentais tout le prix.

Votre douleur est grande ; mais à côté de cette grande affliction Dieu vous a donné d'immenses consolations : votre piété vous donne l'espérance, la certitude de revoir ceux que vous avez aimés et celui que nous pleurons aujourd'hui.

Ma femme et moi nous vous répétons, pour vous et tous les vôtres, à côté de nos compliments de condoléance, l'expression de nos sympathiques sentiments et celle de nos respectueux hommages. D.-H. PARROT.

Lettre de M. le curé de Montlhéry (diocèse de Versailles) à M. Eugène Veuillot :

10 avril.

MONSIEUR. — Ne pouvant assister aux obsèques de M. Louis Veuillot, je tiens à vous envoyer l'expression de ma très douloureuse sympathie.

Je n'oublierai jamais le bien que m'ont fait les articles si catholiques et si français du vaillant lutteur qui n'est plus ; je n'oublierai jamais non plus les conversations si pleines d'esprit, et surtout si pleines de foi, qu'il m'a été donné d'entendre dans plusieurs maisons de Versailles, où j'ai eu la bonne fortune de rencontrer M. Louis Veuillot en 1871.

Sans aucun doute, les nombreuses prières qui ont été faites pour le grand défunt que nous pleurons, l'ont mis en posses-

sion de la gloire éternelle : c'est de là qu'il continuera à protéger l'*Univers*, vrai défenseur de l'Église et du clergé.

Agréez, Monsieur, avec l'expression, etc. A. LATTEUX,
curé de Montlhéry.

De Rome, nous recevons la dépêche suivante :

Rome, 10 avril, 9 h. 25.

Les journaux catholiques regrettent vivement la mort de M. Louis Veuillot et publient de magnifiques éloges du vaillant écrivain.

L'*Osservatore romano* dit que cette mort est un deuil non seulement pour la France, mais pour le monde catholique. Il dit que les œuvres de Louis Veuillot sont un monument durable, qui rendra son nom cher et vénéré à la postérité.

Le *Journal de Rome* appelle Louis Veuillot le plus éclatant des journalistes français. Il appartient, dit-il, à l'histoire de l'Église et à celle des lettres françaises.

Le *Moniteur de Rome* écrit : « Le journalisme européen perd une de ses gloires. Pendant trente-cinq ans, l'*Univers* a rempli le monde de ses luttes. Il réunissait en sa personne les plus brillantes qualités du publiciste. Sans rival comme polémiste, il a prêté à la presse des accents nouveaux. »

La *Voce della Verità* appelle Louis Veuillot le vaillant défenseur de la papauté. Elle loue sa doctrine, son caractère, son intrépidité.

M. l'abbé Verdereau, curé de Romenay, diocèse d'Autun, « prend sa part du deuil de tous les catholiques francs et dévoués, et son souvenir sacerdotal se joint à toutes les prières qui sont faites pour l'âme de Louis Veuillot ».

Nous avons reçu à cette même date et les jours suivants nombre de lettres écrites par des religieuses, soit en leur nom, soit au nom de leur communauté ; nous ne les publions pas, le désir de rester ignorées du public y étant exprimé par les signataires.

Onze prêtres des cantons d'Ornans, de Quingey et d'Amancey, réunis à Épeugney (Doubs), ont adressé dès le 10 avril à M. Eugène Veuillot et à ses collaborateurs « l'expression chaleureuse de la part immense qu'ils prennent à notre grande douleur ».

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 11 AVRIL

Lettre de S. Ém. le cardinal Chigi, ancien nonce apostolique à Paris, à Mlle Veuillot :

Rome, 11 avril.

CHÈRE MADEMOISELLE. — Vous savez trop combien j'ai toujours aimé et estimé votre cher frère Louis, pour douter un instant de la peine que j'ai ressentie en apprenant, et tout d'un coup, que Dieu l'avait appelé à lui.

Certainement, il a cessé de souffrir, et il reçoit, je l'espère, au ciel, la récompense qu'il a sans nul doute méritée par sa foi, sa pratique religieuse, ses vertus, et par tout le bien qu'a produit, avec sa belle parole, sa plume incomparable, toujours au service de son divin Maître, de l'Église et du Saint-Siège.

Vous savez tout cela, Mademoiselle; mais j'ai voulu me donner la satisfaction de vous le redire dans ces tristes moments, pour vous assurer que, malgré mon trop long silence, mes sentiments de reconnaissance et d'admiration à l'égard de votre cher frère n'ont pas changé, comme rien n'a pu et ne pourra me faire oublier toutes les bontés dont j'ai été l'objet pendant mon séjour en France, tant de la part de M. Louis Veuillot que de votre famille tout entière.

J'ai célébré, tout indigne que j'en suis, la sainte messe pour l'âme du cher défunt, et je ne cesserai, dans mes pauvres prières, de le recommander à Dieu. Mais, je le répète, j'ai la confiance que votre frère n'a plus besoin des suffrages et des prières de ses amis, qui cependant ne doivent pas cesser de prier pour lui.

Une pensée toute naturelle et qui revient sans cesse, c'est que la perte douloureuse que vous venez de faire doit vous être d'autant plus pénible à supporter, que vous viviez depuis longtemps à ses côtés et que vous l'entouriez de tant de soins et d'affection.

Soyez assurée, Mademoiselle, que je prends une part bien sincère à votre si juste douleur, et j'oserais vous prier aussi

de me donner bientôt de vos nouvelles, ainsi que de celles de vos nièces, qui auront, elles aussi, bien souffert de la perte de leur cher père. Veuillez, je vous prie, présenter à M. Eugène Veuillot mes bien sincères condoléances. Il continuera, je n'en doute pas, à tenir haut le glorieux drapeau que son frère a planté avec tant de courage et de vertueuse fermeté.

Veuillez agréer, Mademoiselle, en cette triste circonstance, l'expression bien sincère et profonde de mes sentiments très respectueusement dévoués. † FLAVIUS, cardinal CHIGI.

Lettre de S. Ém. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, à Mlle Élise Veuillot :

Montesquieu-Volvestre, en cours de visites pastorales, 11 avril.

MADEMOISELLE. — Je tiens à payer un tribut d'hommages à la mémoire de votre regretté frère. D'autres ont déjà raconté en détail et loué publiquement les services de toute nature qui signalèrent sa longue carrière ; je me suis toujours plu à admirer par-dessus tout le zèle constant qu'il déploya pour la défense des intérêts de l'Église et pour assurer le triomphe de la vérité catholique.

Dans les occasions où il me fut donné de voir de près ce vaillant chrétien, et d'échanger avec cette nature d'élite des communications intimes, ce qui me ravit, plus que les incroyables ressources de son génie, plus que les nobles dévouements de son cœur, ce fut son désir immense de servir Dieu, de procurer sa gloire ; et, en présence des travaux de sa vie, des œuvres nombreuses qui doivent lui survivre, je n'hésite pas à dire que jamais homme ne réalisa plus pleinement une si haute ambition.

Aussi sa chère famille, ses amis dévoués, tous les catholiques qu'afflige cette perte, sont-ils en droit de penser que celui qui sur la terre se montra si intrépide à combattre les bons combats a déjà reçu dans le ciel la couronne de justice que lui méritèrent ses glorieux labeurs.

Agréez, Mademoiselle, avec l'expression de ma vive condoléance, celle de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur. FL., cardinal DESPREZ,
archevêque de Toulouse.

S. Ém. le cardinal Lavigerie écrit de Carthage le 11 avril, à Mlle Élise Veuillot : « J'ai offert ce matin le saint sacrifice

pour celui que vous pleurez et que toute l'Église pleure avec vous. » Il ajoute : « Tous, même ses ennemis, rendent hommage au grand écrivain catholique dont la plume valait des armées. »

Son Ém. le cardinal Lasagni, ancien auditeur de la nonciature apostolique à Paris, envoie à M. Eugène Veuillot le témoignage de sa sympathie.

Lettre de Mgr l'évêque de Tulle à M. Eugène Veuillot :

Évêché de Tulle, 11 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF. — Je viens vous exprimer à vous, à mademoiselle votre sœur, à votre famille et à toute la rédaction de l'*Univers* la part que je prends à votre deuil. Mais c'est plutôt notre deuil à tous, celui de la France et de l'Église, que votre illustre frère a servies pendant de longues années avec un talent, un dévouement et une vaillance incomparables.

Je m'unis aussi de tout cœur à vos prières pour cette grande âme, en espérant que Dieu ne tardera pas à le récompenser de ses mérites, puisque déjà tous les partis semblent s'unir pour lui rendre justice.

Recevez, etc. ✝ HENRI,
évêque de Tulle.

Mgr Desflèches, archevêque de Claudianopolis, anciennement évêque de Sinite, vicaire apostolique en Chine, écrit de Rome à Mlle Veuillot pour lui offrir ses condoléances, et fait savoir qu'il a célébré la sainte messe « pour le si méritant et regretté défunt ».

Mgr l'évêque de Marseille adresse ses condoléances à M. Eugène Veuillot et à Mlle Veuillot.

Lettre de Mgr Stumpf, coadjuteur de Strasbourg, à Mlle Veuillot :

Évêché de Strasbourg, 11 avril.

MADEMOISELLE. — J'apprends par les journaux la bien douloureuse nouvelle de la mort de votre bien-aimé frère. C'est

une perte irréparable pour l'Église et la France catholique. Dieu l'a appelé à lui pour le récompenser de ses nobles travaux. Avec le grand Apôtre, le cher défunt a pu dire avant de s'endormir dans le Seigneur : « J'ai combattu le bon combat ; je vais recevoir la couronne du ciel, que le Dieu de toute justice me donnera. » Quelle consolation pour vous, Mademoiselle, pour les vôtres, pour nous tous qui avons aimé celui qui n'est plus !

Ce n'est pas seulement comme évêque et catholique que je sens le besoin de me joindre à ceux qui prennent part à votre si juste deuil. Celui que Dieu vient de rappeler à lui laisse dans mon cœur des souvenirs personnels ineffaçables. Que de délicieuses heures nous avons passées ensemble dans cette Rome qu'il aimait tant !

Il n'est plus ! mais son souvenir restera, et l'histoire de la France catholique et littéraire inscrira son nom parmi ceux dont elle peut être le plus justement fière, pendant que nous, qui avons eu le bonheur de le connaître dans la vie intime, lui garderons la mémoire si douce du cœur.

Veuillez, Mademoiselle, être mon interprète auprès de monsieur votre frère Eugène et de tous les vôtres, et croire à mon religieux et entier dévouement en Notre-Seigneur.

† P. PAUL,
évêque de Césaropolis, coadjuteur de Strasbourg.

Lettre de Mgr Jordany, ancien évêque de Fréjus et Toulon, à Mlle Veuillot :

Infirme, je recueille mes forces pour vous dire ma profonde douleur de la mort de Louis Veuillot. Il a vaillamment combattu pour Dieu et son Église : à cette heure Dieu l'a couronné.

† J.-H. JORDANY,
ancien évêque de Fréjus et Toulon.

Lettre de Mgr Lacarrière, ancien évêque de la Basse-Terre, à M. Eugène Veuillot :

L'ancien évêque de la Basse-Terre a dit la sainte messe pour le repos de l'âme de l'intrépide et fidèle serviteur de l'Église ; il a mis une fois pour toutes au *Memento* des morts de toutes les messes qu'il dira, sa vie durant, cette mémoire qui vous sera toujours, Monsieur, si chère et si amère.

Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, à M. Eugène Veuillot et à Mlle Veuillot :

Je présente à M. Eugène Veuillot et à sa chère sœur Élise mes respectueux hommages, et prends une vive part à votre douleur et à la perte douloureuse que vient de faire l'Église. L'abbaye de Saint-Maurice prie pour le repos de l'âme de ce grand écrivain catholique.

Lettre de Mgr Grandin, évêque d'Ottawa, à Mlle Veuillot :

Évêché d'Ottawa, 11 avril.

Mademoiselle. — J'ai appris ce matin seulement la mort de l'homme de Dieu, de ce chrétien courageux si dévoué à l'Église, votre digne et excellent frère, que j'avais l'honneur de compter parmi mes bienfaiteurs et mes amis les plus dévoués.

Je ne puis moins faire que m'associer pleinement à votre douleur et à la douleur de la famille tout entière. Malgré sa foi vive et énergique, sa charité, ses bons combats, dont il reçoit la récompense sans doute, je ne m'associe pas moins aux prières que vous faites pour le repos de son âme, et, pas plus tard que demain, je vais offrir le saint sacrifice de la messe à son intention. Mes missionnaires, qui partagent ma reconnaissance et mon admiration pour cet homme de bien, s'uniront à moi aussi pour prier pour lui, dès qu'ils connaîtront sa mort.

Sa foi, ses mérites, son dévouement à l'Église, ne peuvent manquer d'être pour vous, votre famille, la rédaction de l'*Univers*, une vraie consolation, un héritage d'honneur. Pour moi, je n'oublierai jamais ni sa charité ni les instants agréables que j'ai passés dans sa compagnie, où sa foi brillait autant dans ses conversations animées que ses connaissances si étendues. Pourrais-je jamais oublier, par exemple, la dernière récréation que j'ai eu l'avantage de prendre avec lui ? C'était deux jours seulement après que nous avions appris la mort de Pie IX ; un membre de notre petit cercle paraissait très affecté de ce que ce grand et magnanime pontife n'avait pas eu la consolation de voir le triomphe de l'Église avant de mourir. « Que dites-vous là, homme de peu de foi ? » reprit notre héros. Puis il nous fit voir en quelques mots les grandes œuvres de ce Pape, la défaite réelle de ses ennemis, son triomphe au ciel, et cela avec un accent de foi auquel nous ne sommes malheureusement plus habitués.

Après cela, la conversation roula sur le futur Pape ; différents cardinaux furent cités, et on parla des chances qu'ils pouvaient avoir à l'élection. « Pour moi, reprit alors notre chrétien, je ne sais pas plus que vous qui sera Pape ; mais le Saint-Esprit s'y connaît bien, et je sais qu'il choisira le bon : quel qu'il soit, fût-ce Mgr l'évêque d'Orléans, je me prosternerai à ses pieds avec le même respect et la même foi que je le faisais devant Pie IX, et que je le ferais devant saint Pierre et devant Jésus-Christ lui-même. » Comme moi, Mademoiselle, vous avez entendu ces paroles ; vous deviez être habituée à de semblables accents de foi, mais moi j'en fus on ne peut plus édifié et émerveillé, et je sais que je ne fus pas le seul. . . . .

Recevez, Mademoiselle, l'assurance de mon respect et de ma reconnaissance, et de la part que je prends à votre trop juste douleur.

† VITAL,
évêque de Saint-Albert,
O. M. I.

Lettre de Mgr l'évêque de Grenoble à M. Eugène Veuillot :

Evêché de Grenoble, Notre-Dame de l'Osier, 11 avril.

CHER MONSIEUR VEUILLOT. — Je veux vous dire la part que j'ai prise à votre deuil, qui est celui de tous les amis de l'Église, dont votre frère était le défenseur intelligent, ardent et dévoué ; jusqu'à quel point, seules les âmes passionnées pour le Maître de la vérité le savent.

J'ai connu et aimé beaucoup Louis Veuillot. Je me suis assis à sa table, et intimement j'ai pu converser avec lui et sa noble sœur. C'est pourquoi, en ces jours de douleur, je suis votre,

Tout à vous,

† JOSEPH-AMAND,
évêque de Grenoble.

Mgr l'évêque de Viviers, en tournée pastorale, écrit « qu'il s'est cordialement associé au deuil de la famille Veuillot, et qu'il partage l'affliction et les regrets de tous les amis de l'Église ».

Lettre de Mgr Catteau, évêque de Luçon, à Mlle Élise Veuillot :

Les Espesses, en cours de visites pastorales, le 11 avril.

MADEMOISELLE. — Depuis que m'est parvenue la douloureuse nouvelle de l'épreuve qui vous atteint, j'ai rempli un premier devoir que la reconnaissance impose aux catholiques,

en offrant chaque matin la sainte messe pour notre si vénéré défunt.

Formé à l'école de Mgr Parisis, qui, lui aussi, marchait parmi les vaillants, j'ai appris dès mon adolescence à admirer Louis Veuillot, le noble soldat de la foi et de tous les intérêts religieux ; mais j'ai connu en outre, grâce à votre intermédiaire, Mademoiselle, la touchante bonté et l'accueil si condescendant du grand chrétien, et c'est avec la plus douloureuse émotion que je m'associe à votre deuil, comme je m'unis à vos prières.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon profond et affectueux respect.

† CLOVIS-JOSEPH,
évêque de Luçon.

Lettre de M. le curé de Saint-Christophe, à Kerentrech-Lorient (Morbihan), à M. Eugène Veuillot :

Kerentrech-Lorient, 11 avril.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je m'unis aux catholiques du monde entier pour vous offrir le témoignage et l'expression de mes sympathiques condoléances dans le deuil qui vous accable et afflige l'Église. J'ai toujours admiré, toujours aimé votre très valeureux frère. Par ses écrits, il a fait un bien immense à mon âme. C'est lui qui, avec dom Guéranger, m'a préservé des damnables erreurs modernes, m'a fortifié dans la foi, m'a fait aimer l'Église, dont il était le défenseur intrépide et passionné. J'avais pour lui une sorte de culte. Ce grand serviteur de Dieu est entré dans le vrai repos, qui est la gloire éternelle. C'est pour vous, très honoré Monsieur, que l'apôtre saint Paul a écrit cette parole, qui bien des fois attira l'attention de votre illustre frère : *Nolite contristari sicut et cæteri qui spem non habent... Spem !* l'espérance ! Il ne nous est pas permis de douter du salut de cette âme d'élite, qui n'a recherché en ce monde que la glorification du roi Jésus et n'a combattu que pour l'extension de son règne.

L'Église militante regrette M. Louis Veuillot et pleure sa disparition, parce qu'il était puissant dans le combat et fort dans l'amour ; mais l'Église triomphante se réjouit de lui ouvrir les rangs de ses glorieuses phalanges, de le compter au nombre de ses couronnés et de le posséder à jamais.

Veuillez agréer, etc.

Y.-MARIE SCHLIEBUSCH,
chanoine honoraire, recteur de Saint-Christophe.

Lettre de M. l'abbé U. Maynard, chanoine de Poitiers, à M. Eugène Veuillot :

Poitiers, 11 avril.

BIEN CHER MONSIEUR. — J'ai dû laisser passer les plus dignes : c'est pourquoi je n'arrive qu'après beaucoup. Mais vous savez bien que j'ai été des premiers au rendez-vous de la douleur et de la prière. J'y étais si obligé ! Nul comme notre grand et cher mort ne m'a soutenu et encouragé dans mes travaux ; nul ne m'a plus loué, et avec une bienveillance dont la vérité seule, et pas du tout l'humilité, me force à confesser l'exagération. Sans atteindre à la vérité entière, ni répondre à tout le mérite, j'ai tâché souvent de le lui rendre, chez lui ou ailleurs ; mais je n'ai pu réussir à m'acquitter, et il me reste tout un arriéré que je ne puis plus solder qu'en souvenirs religieux et en prières. J'ai commencé et ne finirai plus.

Je n'ajouterai rien à toutes les consolations qui vous viennent de toutes parts ; mais permettez-moi de remercier Dieu avec vous de tout le surcroît de talent, de zèle, d'habileté, qu'il vous accorde depuis qu'il vous destine à remplacer l'irremplaçable ! Oh ! sa plume est bien dans son cercueil, et vous me reprocheriez de répéter ce que son amour fraternel m'a dit plus d'une fois, que la vôtre vaut la sienne. La sienne était unique ; mais la vôtre, retrempée dans la grâce et le devoir, a pris des qualités qui assurent à l'*Univers*, sa grande et chère œuvre, une longue et glorieuse vie au service de Dieu et de la sainte Église.

Veuillez offrir à votre admirable sœur, plus que jamais la « vierge veuve », mes plus respectueux et affectueux compliments. Si vraiment vous songez à écrire la vie de votre illustre frère, — et qui le ferait mieux que vous ? — personne, il me semble, n'est capable de vous aider comme elle. *Adjutorium simile sibi !*

Continuez, je vous prie, etc. U. MAYNARD.

Lettre de M. Porée, curé de Bournainville :

Bournainville (diocèse d'Évreux), 11 avril.

... La mort de M. Louis Veuillot a produit dans tout cœur catholique l'émotion d'un deuil de famille. Nous perdons le maître qui, pendant si longtemps, a été pour nous un fidèle interprète de la saine doctrine, qui a renversé les dernières murailles du gallicanisme et fait pénétrer dans tous nos rangs

ce courant d'idées romaines qui font la force et l'unité du clergé français. A ce titre, il a droit à notre reconnaissance, et il y aurait ingratitude à ne pas dire bien haut ce que le prêtre a trouvé d'encouragements, de solides conseils, de lumineux enseignements, dans les écrits de celui que l'on saluera comm le premier écrivain de notre siècle. M. Porée,

curé de Bournainville.

Lettre du P. Reynaud, oblat de Marie, à Mlle Veuillot :

Le Dorat, 11 avril.

Mademoiselle. — Depuis trois grands jours vous pleurez! Avec vous l'Église, la France catholique, tous les fidèles de l'univers répandent des larmes et des prières au souvenir de votre illustre et bien-aimé mort.

C'est au milieu des campagnes, dans un pauvre petit village du Limousin, où je ne fais que passer, que j'apprends tardivement aujourd'hui la nouvelle du deuil qui a mis en désolation votre famille, la rédaction de l'*Univers* et vos innombrables amis.

Je viens, empressé, vous dire la part que je prends à votre douleur, et prier avec vous pour le repos éternel du vaillant chrétien que j'ai tant aimé.

Vous savez mon admiration pour les talents incomparables et pour les merveilleuses vertus de votre illustre frère; vous savez mon amour reconnaissant pour ses généreuses bontés.

Pauvre, petit, sans nom et sans mérites, je l'ai vu me recevoir avec bienveillance, m'entretenir avec le dévouement le plus affectueux, et trouver du temps pour consolider, par de précieuses lignes, le grand bien que ses conseils amis m'avaient fait.

Son souvenir impérissable nous gardera les résolutions viriles, la patience courageuse, le zèle intrépide et désintéressé, la bénignité suave, simple, j'oserai même dire naïve, que ses exemples, ses enseignements et ses conseils nous ont si magnifiquement inspirés.

Amis et ennemis célèbrent de concert ses mérites et sa gloire... et Dieu, dont il fut l'héroïque soldat en même temps que le serviteur inviolablement fidèle, l'a fait entrer dans ses joies pour l'éternité !

Mademoiselle, l'Église et le monde savent la part glorieuse

que la divine Providence a voulu vous faire prendre en la vie de monsieur votre frère.

C'est vous qui, par la consécration affectueuse de votre vie à ses besoins, à la triste solitude de son veuvage, aux exigences de sa famille, avez maintenu et multiplié, en son esprit et en son cœur, la liberté et l'intrépidité nécessaires pour les glorieux combats qui l'ont immortalisé sur la terre et le rendent à jamais heureux dans le ciel.

L'Église et le monde comprennent et partagent votre immense douleur.

Agréez, Mademoiselle, etc. L. Reynaud,
Oblat de Marie.

M. l'abbé Regnault, supérieur de l'école Saint-Jean à Glatigny-Versailles, et ses confrères, en écrivant à M. E. Veuillot et à ses collaborateurs, témoignent de leur vive sympathie à l'occasion de la mort de celui qu'ils ont « toujours admiré comme le vaillant défenseur de l'Église ».

Le P. Antier, S. J., écrit de Vals et exprime, en son nom et au nom des autres pères, leurs « immenses regrets pour la perte du grand écrivain catholique, qui fut toujours le défenseur si vaillant de la Compagnie de Jésus ».

Lettre de M. le curé de Grimboscq, au diocèse de Bayeux, à M. Eugène Veuillot :

Grimboscq, 11 avril.

Monsieur le rédacteur. — Permettez-moi d'unir mon humble voix au concert universel qui vous apporte, de tous les points du monde catholique, à vous le témoignage d'une sympathique condoléance, et à l'illustre mort que vous pleurez l'hommage d'une vénération et d'une admiration que le temps ne fera qu'accroître.

Ah ! c'est que la grande âme qui vient de retourner à Dieu était marquée du double sceau qui, un jour ou l'autre, mais infailliblement, commande le respect et concilie l'amour, je veux dire, le génie et la vertu : le génie servant une intelligence d'élite, la vertu ornant un cœur magnanime. Aussi faut-il s'étonner qu'avec ces deux puissances, si rarement réunies, M. Louis Veuillot ait accompli sur la terre une si vaste mission ?

Cette mission, l'histoire dira ce qu'elle fut ; ou plutôt la génération contemporaine, que l'avenir ne contredira pas, apprécie déjà la transformation profonde qu'elle a opérée dans notre siècle. Il fut une lumière toujours pure, une force toujours agissante. Chrétien avant tout, il avait fait de sa vie un apostolat ; le zèle, ce feu sacré apporté par Jésus-Christ sur la terre, embrasait son âme ; il avait vu la vérité après avoir connu les anxiétés du doute, et il se proposa de rendre à cette vérité le plus magnifique témoignage en lui gagnant le plus d'âmes possible.

Église et Patrie, telle fut la devise glorieuse qu'il prit au début de sa carrière, et dont toute sa vie ne fut que le développement.

Aussi quand de tels hommes disparaissent, surtout à des époques troublées comme la nôtre, on se sent attristé jusqu'au fond de l'âme, on souffre comme si une parcelle de vie nous échappait, on tombe dans une sorte de stupeur en songeant que le grand défenseur ne sera plus là pour étendre à tous le rempart de sa puissante protection. Oui, Monsieur, la mort de votre illustre frère est un deuil pour tous les catholiques, qu'il a soutenus et encouragés pendant près d'un demi-siècle ; pour la France, à laquelle il laisse un magnifique monument littéraire ; pour tous, en un mot, auxquels il lègue le réconfortant exemple de ses leçons et de ses vertus.

Mais pour pleurer cette mort, je n'ai pas seulement les raisons générales que je viens d'indiquer à la hâte ; j'en allègue avec fierté d'intimes et de personnelles. M. L. Veuillot m'avait honoré du titre d'ami, et avait bien voulu le consigner dans un de ses ouvrages, que je tiens de sa bienveillance. Aussi, en apprenant sa mort, j'ai ouvert le volume, et, à la vue des lignes tracées par cette main désormais glacée, j'ai éprouvé une émotion inexprimable, et mes larmes ont abondamment coulé. Je me suis rappelé et cette main loyale, et ce bras vigoureux, et ce front majestueux et cet œil étincelant, et ce cœur généreux, et ce vaste génie, trésors merveilleux, perdus pour la terre, mais retournés au sein du Dieu qui les avait produits.

J'aimais M. L. Veuillot, je lui avais voué un culte véritable, je lui devais comme tant d'autres d'avoir conservé l'orthodoxie de la foi au milieu des doutes et des hésitations, des réticences et des faux-fuyants du libéralisme, par lui si rudement combattu. Ce culte reçoit par la mort une consécration nouvelle : son souvenir me fut constamment présent, il ne me

quittera plus, et ce *memento* des morts qu'il ambitionnait tant, je le lui donnerai chaque fois que j'aurai le bonheur de célébrer la sainte messe.....

Agréez, etc. L. Cœur,
curé de Grimboscq.

Lettre d'un curé du diocèse de Chartres à M. Eugène Veuillot :

Vénéré Monsieur. — Pénétré d'admiration et de bonheur à la vue de l'héroïsme que déployait votre illustre frère dans l'accomplissement de sa mission providentielle, je me suis dès longtemps fait une loi de prier pour lui d'une manière spéciale, sans oublier ses collaborateurs.

Depuis bien des années déjà, je réserve chaque semaine, non un *memento* seulement, mais une messe pour mon père et ma mère ; cette messe, je la célébrais en même temps pour M. Louis Veuillot. Mon intention est de continuer ce témoignage d'amour et de reconnaissance au frère défunt, en l'étendant au frère qui lui survit et le remplace.

Daignez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Valette à M. Eugène Veuillot :

11 avril.

Très honoré Monsieur. — La prière de l'humble femme de l'Évangile fut agréée de Notre-Seigneur ; peut-être trouverez-vous agréables, en ce moment, mes plus respectueux souvenirs pour votre vénéré frère.

J'ai prié pour lui depuis dimanche, et lundi prochain, le premier jour libre pour moi, j'offrirai le saint sacrifice pour ce grand défenseur de l'Église, l'ami de Pie IX et l'incomparable écrivain.

Daignez agréer, etc. A. Valette,
curé de Haute-Fage (Corrèze).

Lettre du R. P. Polidoro, de la Compagnie de Jésus, à M. Pierre Veuillot :

Mon cher Pierre. — J'ai bien regretté de n'avoir pu m'entretenir avec vous hier, mais il m'a fallu revenir le soir même à Amiens.

Vous connaissez mes sentiments par votre *saint* oncle : c'est pourquoi j'ai voulu me trouver à ses obsèques, considérant

comme un très grand honneur d'y assister. Après Pie IX, Louis Veuillot est l'homme qui m'a le plus passionné. Sans doute son talent fut immense et incomparable, mais c'est encore plus le cœur du héros que j'admire, parce qu'il n'a jamais cherché que la gloire de Dieu et celle de son Église dans ses gigantesques travaux, et qu'aucune épreuve n'a pu le décourager. Dieu l'a rappelé à lui pour récompenser sa fidélité constante et l'ardeur de son zèle. Quelle récompense que la sienne !... Inutile de vous dire que j'ai offert le saint sacrifice à ses intentions. Nous le lui devions tous ; moi en particulier, parce qu'il avait daigné honorer mon père de son amitié.

Mais, cher Pierre, quel héritage, pour vous, de talent, de renom, et surtout de vertu, d'héroïsme chrétien! Je prie Dieu de vous le faire comprendre, afin que vous soyez, au moins par la fermeté de votre christianisme, le digne neveu de ce grand serviteur de Dieu, dont nous pleurons la perte irréparable et douloureuse.

Veuillez, etc. CH. POLIDORO, *S. J.*

Lettre de M. l'abbé Charlot, de Mamers, au nom du directeur et des professeurs de l'institution Saint-Paul, à M. Eugène Veuillot :

Mamers, 11 avril.

Le directeur et les professeurs de l'institution Saint-Paul expriment à Mlle Veuillot, à M. Eugène Veuillot et à MM. les rédacteurs de l'*Univers* leurs plus vifs regrets et leurs respectueuses sympathies. Qui donc dans le clergé ne porterait le deuil de cet homme incomparable qui fut toujours et partout le défenseur et le vengeur du clergé ? Oui, ce deuil particulier est pour nous un deuil de famille, et nous nous associons pleinement à votre douleur.

Sera-t-il permis à celui qui trace ces quelques mots d'ajouter qu'il a éprouvé un vrai chagrin de cœur à la nouvelle de cette mort inattendue, malgré tout, et dont on éloignait l'idée comme un malheur redoutable? car il aimait de cœur et d'enthousiasme M. Louis Veuillot; il lui devait ses plus douces satisfactions intellectuelles; il s'était beaucoup entretenu de lui avec la famille Lafon ; il avait eu le bonheur de le saluer à Rome en 1870; il professait une profonde admiration pour cette vaste intelligence et ce grand cœur. CHARLOT.

Lettre du R. P. Apollinaire, capucin, à Mlle Élise Veuillot :

Paris, 11 avril.

MADEMOISELLE. — Le souvenir de votre charité et de celle de M. Louis Veuillot m'est trop honorable et trop cher pour ne pas être profondément et ineffaçablement gravé dans mon cœur. Il m'oblige à vous assurer de la part bien vive et bien sensible que j'ai toujours prise à la douleur dont sa maladie vous a frappée, et à la douleur plus grave que sa mort est venue y joindre. Il est de mon devoir de recommander son âme à notre bon Maître, tous les jours, au saint sacrifice : je le fais et le ferai encore très fidèlement.

Je me disposais à vous dire tout ce que je sens de consolation dans ce deuil vraiment incomparable, parce que, à travers les larmes de nos pauvres yeux de chair, notre foi nous fait apercevoir le triomphe qui suit de si longs et de si généreux combats. Mais il m'est immédiatement revenu à la mémoire que l'illustre défunt, dans une de ces conversations où sa belle âme se déployait avec tant de charme et de grandeur, m'expliqua un jour comment la séparation des êtres les plus chers lui causait plus de joie que de tristesse, parce qu'il les savait triomphants, heureux, et il avait la certitude de les revoir bientôt. Je crois que cette conversation fut suivie, à l'intervalle de quelques minutes, des premières atteintes de ce mal qui nous a tant affligés et qui vient de nous le ravir ; du moins, il me le dit lorsque je le vis à la suite. Il doit, sans doute, vous avoir laissé le parfum de bien des conversations semblables, qui maintenant embaument votre douleur.

Veuillez agréer, etc. FR. APOLLINAIRE,
capucin.

Lettre de M. le chanoine Vié, vicaire général de Versailles, à Mlle Veuillot :

Versailles, le 11 avril.

MADEMOISELLE. — J'arrive du Limbourg hollandais, où m'avait appelé la visite d'une congrégation religieuse, et j'apprends la mort de votre si regretté frère.

Je vous prie d'agréer les sentiments bien sincères de ma sympathique doléance. Je prierai pour lui et pour vous, Mademoiselle. J'aurais été heureux de me joindre à tous ceux qui ont accompagné hier, à leur dernière demeure, les restes vénérés de notre grand défenseur de l'Église. Je ne l'ai pu :

c'est un regret de plus à ajouter à celui que me cause sa mort.

Aussi, Mademoiselle, je vous prie d'agréer, etc. A. VIÉ,
vicaire général de Versailles.

Lettre de M. le chanoine Gousset, aumônier de l'asile départemental du Doubs, à M. Eugène Veuillot :

Besançon, le 11 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Vous me permettrez de vous offrir, ainsi qu'à votre honorable famille, l'expression la plus vive de ma sympathie la plus douloureuse à l'occasion de la mort de l'illustre Louis Veuillot. Il meurt, mais sa mémoire reste avec l'auréole de sainteté et de gloire que rien n'effacera. L'Église perd un de ses champions les plus infatigables, et la France l'homme qui n'a jamais transigé avec la vérité. Le nom de Louis Veuillot est lié avec des noms et des causes qui me sont chers. Je suis le neveu du cardinal Gousset, qui aimait tant votre grand frère.

Veuillez, Monsieur le rédacteur, etc. GOUSSET,
chan. hon., aum.

Lettre de M. le doyen de Rivière, au diocèse d'Arras, à M. Auguste Roussel :

Rivière, 11 avril.

BIEN CHER MONSIEUR. — En ma qualité d'un des plus anciens abonnés et lecteurs de l'*Univers*, je ne puis m'empêcher de vous exprimer toute la part que je prends au deuil de la très honorable famille de M. Veuillot et à celui de ses collaborateurs, qu'il regardait comme les membres de sa famille et comme ses enfants. Vous surtout, vous avez dû ressentir plus que tout autre la douleur d'une si grande perte, puisque M. Veuillot avait toujours eu pour vous l'affection d'un père.

Veuillez, cher Monsieur, exprimer à M. Eugène Veuillot et à vos chers collaborateurs tout l'intérêt que les curés du doyenné de Rivière, presque tous lecteurs de l'*Univers*, portent à la perte qu'ils ont faite. Pour ce qui me regarde, je me ferai un devoir de célébrer le saint sacrifice de la messe pour ce cher défunt, qui nous a aidés si efficacement dans toutes les luttes que nous avons eues à soutenir sous la monarchie de Juillet, sous la république de 48, sous la guerre de 1870, enfin à toutes les époques où le journal *l'Univers* osait

seul ou presque seul lever l'étendard de l'opposition et de la résistance aux diverses tyrannies qui menaçaient d'envahir notre pauvre France.

Veuillez aussi, cher Monsieur, etc. MAGNIEZ,
curé doyen de Rivière.

Lettre de M. le curé de Boucq à M. Eugène Veuillot :

Boucq, par Foug (Meurthe-et-Moselle),
en la fête de saint Léon Ier, pape.

MONSIEUR. — Ma première pensée en recevant la nouvelle de la mort de ce grand chrétien que l'Église, la France et le monde des lettres pleurent avec vous, fut de prier Dieu pour le repos de son âme.

La seconde fut de me demander ce qu'allaient faire pour lui les admirateurs de son talent, les amis de l'Église et les nombreux clients dont il a plaidé la cause avec tant de dévouement et de désintéressement. Permettrez-vous à un pauvre curé de campagne de donner son humble avis sur ce dernier point?

Pourquoi les catholiques, pourquoi les amis de M. Louis Veuillot ne se compteraient-ils pas sur sa tombe, comme les partisans, les complices (je ne veux pas dire les amis) se comptent sur les noms de leurs prétendus grands hommes ? Ils leur font des funérailles magnifiques; ils organisent des ouscriptions pour leur élever des statues, etc. Sans doute, M. Louis Veuillot a montré toute sa vie trop de répugnance pour tous ces hochets de l'amour-propre, il était trop chrétiennement humble pour qu'on puisse prétendre l'honorer par des démonstrations aussi bruyantes. C'est pourquoi je voudrais pour lui des honneurs en quelque sorte désintéressés; je voudrais que l'on pût rattacher son nom à une œuvre utile aux grandes œuvres auxquelles il s'est voué pendant sa vie : l'Église et la France.

Or, quelle est l'œuvre qui résume le mieux ces grands intérêts, si ce n'est l'œuvre du Vœu national, l'église du Sacré-Cœur ? Je voudrais donc que l'*Univers*, qui a provoqué tant de souscriptions pour venir au secours de toutes les grandes détresses, en organisât une aujourd'hui qui permettrait à toutes les âmes reconnaissantes de témoigner leur gratitude à M. Louis Veuillot, en contribuant à élever en son nom, soit un autel, soit un pilier, soit toute autre partie de l'église du

Sacré-Cœur, à laquelle on attacherait son nom. Cela permettrait à monsieur votre frère de continuer après sa mort de défendre les grandes causes auxquelles il a voué toute sa vie.

Daignez agréer, etc. ROBIN,

curé de Boucq (Meurthe-et-Moselle).

Lettre de M. Armengan, du diocèse de Rodez :

*A la famille Veuillot et aux rédacteurs de l'*Univers.

Je suis un des plus anciens abonnés à l'*Univers*. Mon premier abonnement, qui n'a jamais été interrompu, date de 1844 ou 1845.

Je dois à la lecture de l'*Univers*, en partie, l'amour de Dieu, de l'Église et de tout ce qui doit être cher au cœur d'un catholique et d'un prêtre. J'ai toujours admiré le grand mort que vous venez de perdre. Je dois donc bien prier pour lui, en attendant d'aller le rejoindre dans le ciel, comme j'espère que le bon Dieu m'en fera la grâce.

Je m'associe donc de tout cœur à votre douleur et à votre deuil. Continuez à combattre, comme lui, *le bon combat*.

ARMENGAN,
prêtre.

Lettre de M. l'abbé Dumaine, du diocèse de Séez, à M. Eugène Veuillot :

Tourouvre, 11 avril.

MONSIEUR. — Quoique tardivement, je tiens à venir exprimer ma part de vives et chrétiennes condoléances dans le grand deuil qui vient de vous frapper, et dont nous sommes tous atteints avec la cause catholique et vraiment française.

Comme les desseins de Dieu sont insondables! c'est au plus fort de l'action qu'il nous enlève nos meilleurs défenseurs; mais à qui tout manque Dieu reste encore, et cela suffit. Ceux des nôtres d'ailleurs qui disparaissent ainsi, plus que jamais sont pour nous, quoique n'étant plus avec nous. Aussi, malgré tout, si notre deuil est grand, nos espérances ne peuvent être amoindries.

C'est au lendemain de mon ordination sacerdotale, peu de temps après la réapparition de l'*Univers*, que j'en suis devenu le fidèle abonné ; et moi aussi je dois rendre témoignage au bien que m'a fait Louis Veuillot.

Et puisqu'il appréciait si bien le *memento* du prêtre à la messe, c'est de tout cœur que je lui ai donné place dans le mien depuis dimanche. Il a, en vérité, bien mérité du sacerdoce : car nul mieux que lui ne nous a vengés, encouragés et soutenus.

Pendant les jours du concile, aux soirées du séminaire français, j'ai pu l'entrevoir à travers le cercle d'évêques qui s'empressaient de l'entourer : cela restera dans mes bons souvenirs.

Je garde de lui précieusement une lettre qu'il me fit l'honneur de m'adresser en réponse aux cordiales et respectueuses sympathies que je lui avais exprimées à l'occasion de la dernière suppression de l'*Univers*.

Enfin, il n'est plus ; mais son souvenir et son œuvre nous restent, et c'est beaucoup encore pour nous aider à combattre, comme lui, le bon combat. *Fiant novissima mea horum similia.*

Veuillez être, etc. L. DUMAINE,
c. d. T.

Lettre de M. l'abbé Forvielle, à Castel-Roët, diocèse de Quimper, à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Louis Veuillot est mort au moment où l'Église nous rappelle les qualités du Bon Pasteur. Hélas ! un demi-siècle nous l'a montré tel qu'il était : avant tout, l'homme de Jésus-Christ, le soldat de ses combats, le soutien de sa misère, la consolation de ses afflictions. Mais si Dieu, dans sa divine miséricorde, a voulu récompenser son vaillant soldat avant l'heure, ce n'est pas pour priver l'armée de son secours et de ses sollicitudes.

C'est pourquoi, honoré Monsieur, je prie Dieu pour vous qui lui succédez dans la lourde charge de rédacteur de l'*Univers*, pour monsieur votre fils, et pour tous vos compagnons d'armes, afin que l'*Univers* entre dans la Terre promise, puisque Moïse vient de décéder.

Permettez-moi de vous dire, honoré Monsieur, que je prie pour vous et toute la rédaction du plus profond de mon cœur ; que, rehaussé au-dessus de moi par le secours que je sens déjà nous arriver par notre illustre défunt, je sens toute la portée de cette parole de Dieu : *Defunctus adhuc loquitur*.

Daignez agréer, etc, FORVIELLE.

Lettre de M. le chanoine Aubert, du diocèse de Langres, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Dizier, 11 avril.

MONSIEUR. — Je suis lecteur assidu de l'*Univers* depuis que je suis prêtre, c'est-à-dire, depuis trente ans.

C'est un témoignage suffisant de la profonde estime et de la grande admiration que m'inspirait le rédacteur en chef de l'*Univers*.

Je connaissais M. Veuillot dans la vie intime, et j'avais appris à apprécier toute la grandeur de son cœur et toute la beauté de son âme.

Je prie pour l'illustre chrétien. Il a pris rang pour toujours dans l'histoire de l'Église de France ; il aura aussi son rang et sa place dans le ciel.

Veuillez agréer, etc. CH. AUBERT,

c. d. de N.-D. de Saint-Dizier (Haute-Marne).

Lettre de M. Paris, du diocèse de Dijon, à M. Eugène Veuillot :

Saulon-la-Chapelle, 11 mars.

MONSIEUR. — Depuis vingt-deux ans je suis un de vos fidèles abonnés. Aussi la mort de votre digne frère, M. Louis Veuillot, a-t-elle porté à mes affections un coup douloureux. Veuillez en agréer le témoignage et croire à ma sympathique condoléance.

La reconnaissance que je dois à ce cher et vénéré défunt, pour ses bons exemples et ses encouragements au bien, me fera longtemps porter auprès de Dieu mes faibles suffrages en sa faveur, comme elle m'impose le devoir de vous en transmettre l'expression la plus cordiale.

Agréez donc, etc. PARIS,

curé de Saulon.

Lettre de MM. les vicaires des Herbiers à M. Eugène Veuillot :

Les Herbiers (Vendée), le 11 avril.

MONSIEUR. — Samedi soir, M[gr] l'évêque nous parlait de ses douces relations avec celui que vous pleurez : j'étais bien heureux d'entendre Monseigneur nous dire le cœur de Louis Veuillot et de son admirable sœur. Dimanche matin, l'*Univers* nous annonçait que son chef était retourné vers Dieu.

Monseigneur a écrit sa peine à M[lle] Élise ; les deux vicaires

des Herbiers se font un devoir de déposer sur la tombe de leur cher journaliste leur reconnaissance et leurs regrets.

Recevez, Monsieur, l'assurance, etc.

J. MOUNERON, p., vicaire. A. CHARRIER, p., vicaire.

Lettre de M. l'abbé Badréau, du diocèse d'Angers, à M. Eugène Veuillot :

Le Vieil-Baugé, 11 avril.

MONSIEUR. — Combien je suis sensible aux témoignages de juste appréciation et d'enthousiasme dont je lis avec bonheur, dans l'*Univers*, l'expression si bien rendue par toutes les voix et toutes les plumes !

C'est les larmes aux yeux que je lis, ces jours-ci, les éloges rendus de toutes parts au vaillant défenseur de la foi qui fut Louis Veuillot. Je me sens plus fier et plus heureux d'avoir été toute ma vie, depuis l'âge de quatorze ans, où j'ai commencé à goûter l'*Univers*, le champion de toutes les doctrines défendues par votre vaillant journal, sous la direction de son valeureux chef. Il est tombé à temps, ce chef, pour forcer l'admiration de toute la presse honnête, fût-elle hostile aux idées de l'*Univers*. Par une disposition providentielle, la plume s'est échappée forcément de sa main assez tôt pour permettre à tous de constater que l'œuvre de l'*Univers* subsiste, et qu'elle était assez solidement fondée pour durer malgré la perte du général en chef. C'est la grande consolation de tous les admirateurs et défenseurs de votre illustre maître et de son journal. Malgré ma petite position dans la sphère sociale, j'ai voulu saisir cette occasion qui se présentait d'épancher mon âme de fidèle ami de l'*Univers* dans des cœurs qui sauront comprendre et apprécier mes sentiments et la pensée qui en a dicté l'expression. Veuillez, s'il vous plaît, Monsieur, en être l'interprète auprès de tous les membres de la rédaction de l'*Univers*. Dans la grande famille formée de tous les abonnés et lecteurs de l'*Univers*, il n'y a pas d'inconnu, si perdu qu'on soit dans la foule.

C'est dans ces sentiments, etc. A. BADRÉAU, pr.,
curé du Vieil-Baugé (Maine-et-Loire).

Lettre de M. l'abbé Motte, professeur au petit séminaire d'Embrun, à M. Eugène Veuillot :

Embrun, 11 avril.

Monsieur.— Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, vous me permettrez cependant de m'associer du fond du cœur au deuil qui vient de vous frapper.

Je professais pour votre illustre frère une véritable admiration, et depuis qu'il n'était plus permis de lire ses beaux articles dans l'*Univers*, j'aimais à savourer du moins quelqu'une des pages éloquentes qu'il nous a laissées. Je ne ferai donc qu'acquitter une dette de reconnaissance en priant, comme du reste je l'ai déjà fait, pour le repos de son âme. Aujourd'hui, fête de saint Léon, j'ai offert le saint sacrifice à son intention particulière, et je continuerai de lui garder un souvenir à l'autel. Je vous dis cela, bien persuadé que, si quelque chose est capable de consoler votre cœur de frère et surtout de chrétien, c'est l'assurance que les prières ne manqueront pas au bien-aimé défunt.

Veuillez agréer, etc. L'abbé Motte,
professeur au petit séminaire d'Embrun.

Lettre du R. P. de Pascal, dominicain, à M. Eugène Veuillot :

Paris-Passy, 11 avril.

Monsieur. — Tout cœur catholique est avec vous, avec les vôtres, dans le malheur qui vous atteint.

Saint Pierre aura ouvert toutes les portes du ciel au grand serviteur de l'Église qui vient de retourner à Dieu. Il a été ici-bas un de ces infatigables ouvriers que la Providence a coutume de susciter aux heures de difficile travail.

Tous ceux qui l'ont connu l'ont admiré et aimé, et leurs prières l'accompagnent devant Dieu.

Veuillez agréer, etc. Fr. P. de Pascal.

Lettre de M. l'abbé Petit, du diocèse de Limoges, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Yrieix-la-Montagne, par Vallières (Creuse), le 11 avril.

Monsieur. — Après tant de hauts témoignages de douloureuse sympathie qui vous sont venus de toutes parts, veuillez recevoir celui d'un humble curé de campagne, admirateur reconnaissant du vaillant soldat de Dieu qui a si vigoureusement combattu pour notre sainte religion catholique.

J'ai versé des larmes en ouvrant l'*Univers* qui annonçait la mort de Louis Veuillot. Mais si nous avons raison de pleurer, ne devons-nous pas aussi être fiers? Quelle cause eut jamais de pareils défenseurs?...

Je prie avec vous pour le grand chrétien que nous venons de perdre.

Veuillez agréer, etc. J.-M. PETIT,
curé de Saint-Yrieix-la-Montagne.

Lettre de M. Thierry, instituteur à Paris, à M. Eugène Veuillot:

Paris, 11 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Permettez à un humble maître de l'enfance d'apporter son tribut de reconnaissance et de regret à la mémoire de celui que vous pleurez... Je n'oublierai jamais que la lecture de l'*Univers*, pendant les années 1875 et 1876, a contribué, pour une large part, à guérir mon esprit du libéralisme moderne.

Cette logique vigoureuse, cette parole vengeresse qui ne connaît pas de compromis, firent sur moi la plus salutaire impression.

Aussi, pour être conséquent avec la foi catholique et ne pas pactiser avec les doctrines du jour, j'ai dû, l'année dernière, donner ma démission d'instituteur communal et entrer dans l'enseignement chrétien.

Veuillez agréer, etc. A. THIERRY,
instituteur à la maîtrise de Saint-Germain des Prés.

Dépêche de la rédaction du *Vaterland*, de Vienne :

Vienne, 11 avril, 1 h. 44.

Les rédacteurs du journal *Vaterland* regrettent avec vous la mort du champion intrépide de la presse catholique en France, et envoient leurs sincères condoléances.

Lettre de M. le comte de Scherer-Boccard, président du *Pius-Verein* (Suisse), à la rédaction de l'*Univers* :

La mort de Louis Veuillot a causé une impression profonde chez les catholiques suisses, car ce célèbre défenseur des droits de l'Église leur avait toujours témoigné une sympathie particu-

lière. Aux moments des grandes épreuves du *Sonderbund* et du *Culturkampf*, c'est lui qui monta sur la brèche et qui leur procura des secours providentiels par les magnifiques souscriptions de l'*Univers*. Par ces sentiments de reconnaissance nous déposons une couronne de gratitude et de souvenir impérissable sur la tombe de Louis Veuillot, auteur des *Pèlerinages de Suisse*.

Nous prenons la liberté d'ajouter encore une réflexion. Dans les moments de grandes crises sociales, Dieu suscite des hommes supérieurs pour avertir les peuples par de grandes vérités. Dans les temps anciens, c'étaient des prédicateurs chrétiens qui exerçaient ce rôle ; de nos jours, M. Louis Veuillot a suivi leurs traces en remplissant la même mission par sa plume, qui était un glaive tranchant contre les mauvais et un bouclier de sauvegarde pour les bons. Dieu donnera à ce fidèle et intrépide combattant de l'Église militante la palme de la victoire dans une meilleure patrie.

Le *Courrier de la Somme* annonce qu'une messe pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot sera dite le vendredi 13 avril, à dix heures précises, en l'église cathédrale d'Amiens, chapelle de la sainte Vierge.

« Tous les catholiques d'Amiens voudront, dit-il, rendre un dernier hommage à la mémoire du grand chrétien, de l'illustre défenseur de toutes les saintes causes. »

Lettre de M. Maréchaux à M. Léon Aubineau :

Chaource (Aube), 11 avril.

Respectable et bon ami. — Je tiens, à l'occasion de la mort du rédacteur en chef de l'*Univers*, ce grand chrétien, votre vieil ami, à vous exprimer mes sentiments de condoléance, en vous priant de les présenter de ma part à M. Eugène Veuillot et à toute la rédaction.

Vous rappelez-vous qu'à Troyes, il y a plus de quarante ans, vous me parliez déjà de Louis Veuillot, de sa polémique incisive, ardente, sincère, de son courage et de son dévouement à l'Église ?

J'avais alors vingt ans : ces souvenirs ne s'oublient pas. Je sentis mon cœur s'enflammer au récit des luttes qu'embrassait

le champion de l'Église et du Christ; dès lors j'aimai Louis Veuillot, et, permettez-moi de vous le dire, je vous aimai vous-même, vous son ami et son fidèle compagnon d'armes; et cette double affection, que j'ai conservée toute ma vie, je la garderai jusqu'à mon dernier soupir.

Dieu a fait à Louis Veuillot cette grâce qu'étant depuis quelques années écarté du combat, ce fier lutteur est mort en paix, secouru par les sacrements, ces trésors de l'Église qu'il avait si bien servie, entouré des siens, en trêve même avec ses ennemis politiques, dont la plupart se sont honorés en proclamant en lui le grand écrivain et le défenseur intrépide de convictions sincères.

Sa mort a été digne de sa vie; et le Christ, qu'il a tant aimé, et dont l'image vénérée repose sur son cœur, est déjà, au ciel, je n'en puis douter, son éternelle récompense.

D. Maréchaux.

Un des hommes publics les plus considérables d'Alsace-Lorraine écrit à M. Eugène Veuillot :

Strasbourg, 11 avril.

Monsieur le directeur. — Je suis en retard auprès de vous; je ne l'ai pas été auprès de Dieu. Je vous écris de Strasbourg et vous envoie l'expression des sentiments de tous ceux qui m'entourent, — les sentiments de l'Alsace catholique, qui prend à votre deuil une part beaucoup plus vive qu'elle ne peut le dire.

Je vous prie d'agréer, etc.

***

Dépêche de la rédaction de *la Cruz*, revue religieuse d'Espagne qui se publie à Madrid, à M. Eugène Veuillot :

Madrid, 11 avril.

Monsieur le directeur de l'*Univers*. — Le directeur de *la Cruz*, admirateur enthousiaste des vertus et du talent de l'éminent publiciste Louis Veuillot, s'associe à la douleur de sa famille, de ses amis et de la France catholique.

Le comte de Sol.

M. l'abbé Rolland, chanoine archiprêtre de Saint-Germain-Laval (Loire), écrit qu'il a « douloureusement porté à l'autel le souvenir de cet homme de génie à la foi profonde ».

Lettre d'un membre du cercle catholique du Luxembourg à M. Eugène Veuillot :

Paris, 11 avril.

MONSIEUR. — Laissez-moi accomplir un pieux devoir en déposant sur le cercueil de M. Louis Veuillot un suprême hommage.

Je m'y suis enhardi à la pensée que vous ne serez peut-être pas insensible à l'hommage même d'un inconnu, lorsque cet hommage s'adresse à votre frère, c'est-à-dire, au plus grand écrivain catholique du siècle, à l'athlète du bon combat, à l'homme de la foi lumineuse et intrépide, au génie et à la vertu dans ce qu'ils ont de plus pur, de plus intègre, de plus sain, de plus glorieux.

J'ai de plus une dette de reconnaissance personnelle à acquitter envers votre illustre défunt. C'est lui qui raffermissait mon adolescence chancelante, c'est lui qui restait à mes côtés lorsque je marchais isolé dans la foule, c'est lui qui me prêtait ses armes lorsque j'étais attaqué, c'est lui qui avait enseigné à mon cœur ce cri vigoureux dans lequel se résument toutes nos indignations et toutes nos espérances en face de la marée montante de l'impiété et du matérialisme : « Ils sont bien insolents, bien criminels, bien affreux ; mais Dieu est vivant : ce qui console d'avoir à passer sous leurs pieds sales et bêtes. »

Si quelque chose, Monsieur, est capable de consoler votre douleur, ce doit être assurément le souvenir de cette action bienfaisante que votre illustre frère exerçait sur nombre d'âmes, en quelque sorte à leur insu, et dont les témoignages éclatent à présent de toutes parts. Heureux qui peut mourir en emportant de tels titres à la clémence divine et aux bénédictions de la postérité !

L'un des bonheurs de ma vie eût été de baiser la main du grand homme, de lui dire mon admiration, ma vénération, ma reconnaissance. Je ne puis pardonner aux scrupules de ma timidité de m'avoir frustré de ce bonheur depuis que j'ai lu dans l'*Univers* quel accueil cordial et bienveillant il savait réserver aux plus obscurs de ses disciples.

Agréez, Monsieur, etc. A. H.,

membre du cercle catholique du Luxembourg.

Le supérieur, au nom de la communauté des missionnaires diocésains d'Auch, écrit à M. Eugène Veuillot pour lui offrir,

ainsi qu'à Mlle Élise Veuillot et aux rédacteurs de l'*Univers*, « l'expression de leurs sentiments unanimes de douloureuse sympathie à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot, le grand catholique et le grand patriote ».

Nous recevons de Lille la dépêche suivante :

Lille, 11 avril, midi 1/2.

Une messe célébrée ce matin par M. l'abbé Delassus, pour l'âme de M. Louis Veuillot, a réuni plus de deux cents personnes, ainsi que des membres nombreux du clergé séculier et régulier, avec les professeurs des facultés et les notabilités catholiques.

Lettre de M. Adolphe Archier à M. Eugène Veuillot :

Rouen, 11 avril.

Je m'associe de tout cœur, cher Monsieur et ami, au grand deuil qui vous afflige si profondément, et ç'a été un vif regret pour moi de ne pouvoir hier me rendre à Paris, à cause de la santé de Mme Archier.

Le souvenir de votre frère restera toujours dans mes prières, bien que j'aie l'intime conviction que sa grande foi et son grand dévouement à l'Église et au Saint-Père lui ont acquis déjà le bonheur et la gloire éternels. C'est aussi une précieuse consolation de voir enfin ce grand caractère si universellement honoré.

Votre bien dévoué, ADOLPHE ARCHIER.

Lettre de M. Lenain-Proyart à Mlle Veuillot :

Le Nouvion-en-Thiérache (Aisne), 11 avril.

MADEMOISELLE. — Abonné à l'*Univers* depuis bientôt quarante ans (j'en ai cinquante-huit), je n'ai pas cessé un instant, pendant cette longue période si féconde en événements et en péripéties de tout genre, d'être uni, par les sentiments de la plus vive admiration et de la plus entière sympathie, à l'illustre défunt qui vous touche de si près, et que pleurent avec vous tous les catholiques de notre temps dignes de ce nom et qui ont pris une part tant soit peu active aux luttes de l'Église.

Malgré le rang obscur que j'occupe parmi les catholiques

militants du jour, je crois devoir à mes rapports avec l'*Univers*, qui a accueilli plusieurs de mes articles, et au souvenir de votre bonté à mon égard, de joindre ma voix à toutes celles qui viennent en ce moment vous apporter l'expression du regret et de la douleur causés par la perte du grand chrétien, du grand champion de l'Église et de toutes les causes justes, qui sut faire un si noble et si glorieux usage des plus magnifiques dons de l'intelligence et du cœur.

En union de sentiments, etc. J. LENAIN.

M. le docteur Caisso écrit de Montpellier :

Le Dr B. Caisso s'associe au deuil de la famille Veuillot et de la rédaction du journal. Il les prie d'agréer l'expression des sentiments de vive sympathie et de profonds regrets que lui inspire la mort du grand écrivain et du vaillant champion de l'Église.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 12 AVRIL

M. le comte de Saint-Venant, membre de l'Institut, à M. Eugène Veuillot :

J'exprime de tout cœur à M. Eugène Veuillot ma sympathique admiration, professée hautement et de longue date pour son illustre et regretté frère, auquel j'ai eu le bonheur et l'honneur de serrer la main il y a peu d'années ; qui, le premier, et longtemps avant le Concile, m'a convaincu de l'infaillibilité pontificale ; qui m'a fait connaître Lourdes ; qui, le premier aussi, osa, en 1871, affirmer que la France avait besoin de Henri de Bourbon.

Comte DE SAINT-VENANT,
membre de l'Institut.

Lettre de M. de la Bassetière, député de la Vendée, à M. Eugène Veuillot :

Château de la Bassetière, près la Mothe-Achard (Vendée), le 12 avril.

MON CHER MONSIEUR. — Retenu en Vendée par d'impérieux devoirs, j'aurai le regret d'arriver trop tard pour pouvoir assister aux obsèques de votre éminent et si regretté frère.

Je veux du moins vous dire toute la part que je prends à votre douleur, qui est aujourd'hui celle de la France catholique tout entière.

Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion de voir l'éloquent et vaillant rédacteur de l'*Univers* : c'était, il y a une dizaine d'années, au monastère de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où il était venu, comme moi, assister à la consécration d'un grand nombre de vierges chrétiennes appartenant à l'ordre des filles de la Sagesse, consécration reçue par l'éminent évêque d'Angers.

Mais des trois jours passés à cette occasion entre ces deux illustres représentants de la cause catholique, sous le toit jadis si hospitalier, aujourd'hui fermé par la persécution, des bons pères de la compagnie de Marie, je garderai un impérissable souvenir.

C'est sous l'impression vivante encore de ces heures bénies, auxquelles ont succédé tant de jours néfastes et pour la France et pour l'Église, que je veux vous exprimer une dernière fois qu'elle était ma respectueuse sympathie, et quels sont aujourd'hui mes regrets pour celui qui fut de l'une et de l'autre un si grand et si vaillant serviteur.

Veuillez agréer, etc. E. DE LA BASSETIÈRE.

Dépêche de la rédaction de l'*Osservatore romano* à la rédaction de l'*Univers* :

Rome, 12 avril, 11 h. 15.

La rédaction de l'*Osservatore romano* joint son regret au deuil de tous les catholiques, causé par la mort de l'illustre Louis Veuillot.

Elle envoie ses condoléances profondes aux rédacteurs de l'*Univers* et à la famille Veuillot.

Lettre d'un Alsacien exilé à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Je viens, bien malgré moi, un des derniers pour vous dire combien votre grand deuil est partagé par l'Alsace catholique. Nous n'avons pas attendu jusqu'aujourd'hui pour payer auprès de Dieu notre dette envers votre grand défunt. Il a consacré à l'Alsace catholique quelques-unes de ces pages incomparables que le temps n'effacera point. Lorsqu'on nous imposa les frontières ensanglantées qui nous séparèrent de la France, il fallut un nouveau coup de violence pour nous séparer de l'*Univers*. On ne parvint cependant pas à nous en séparer tout entiers. Nous n'oublierons jamais ce que Louis Veuillot a fait pour nous dans les plus douloureuses années de notre histoire, en 1870, en 1871, en 1872. Nul ne nous avait mieux fait aimer la France en même temps que l'Église ; nul ne nous a mieux compris que celui qui a parlé un jour des Alsaciens exilés d'Alsace en France et de France en Alsace. Que Dieu donne à votre défunt la récompense des grands serviteurs de l'Église et de la patrie !

Au nom du comité catholique de Paris, son secrétaire général, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 12 avril.

MONSIEUR. — Hier, dans sa première séance depuis la mort de votre illustre frère, le comité catholique de Paris s'est asso-

cié aux regrets si vifs et si justifiés que ce deuil inspire à tous les catholiques. Nous déplorons, comme eux, de voir disparaître un si vaillant champion de l'Église, un défenseur si dévoué des intérêts religieux ; mais nous nous souvenons aussi avec reconnaissance de l'appui sympathique que M. Louis Veuillot n'a cessé de donner à notre œuvre dès le premier jour, et nous ne pouvons oublier que nous lui devons le concours de ses plus chers collaborateurs,

Tels sont, Monsieur, les sentiments que le comité m'a chargé de vous exprimer en son nom. Vous me permettrez, etc.

Le secrétaire,
CAMILLE RÉMONT.

Dépêche de la rédaction de la *Sicilia cattolica* à la rédaction de l'*Univers :*

Palerme, 12 avril, 4 h. 40 soir.

Nous associant à toute la presse catholique, nous exprimons notre profonde douleur de la mort de l'illustre Louis Veuillot.

La rédaction de la *Sicilia cattolica*.

Dépêche du docteur Lingens, membre du parlement allemand pour Aix-la-Chapelle, à la rédaction de l'*Univers :*

Berlin, 12 avril, 11 h. 20.

Au nom des catholiques d'Aix-la-Chapelle, je m'associe au deuil de l'*Univers*.

Docteur LINGENS,
membre du Reichstag.

Lettre de M. le curé de Cosnac (Corrèze) à M. Auguste Roussel:

Cosnac, près Brive, 12 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Je n'ai pu lire sans une vive émotion le récit que vous faites des derniers moments, de la mort et des funérailles de l'illustre chrétien que regrettent non seulement la France, mais l'univers catholique.

On comprend, en lisant ces pages, que plusieurs fois j'ai arrosées de mes larmes, que cette mort a fait à votre cœur une plaie bien profonde, qui saignera longtemps, qui peut-être ne se fermera jamais ici-bas; et pourtant le concert unanime d'éloges, d'admiration et de regrets, qui de toutes parts se dirige vers le cher défunt, doit être pour vous et toute sa famille une

douce consolation. C'est consolant aussi pour tous les gens de bien, au milieu des tristesses de l'heure présente, de voir le grand nombre de ceux qui aiment, ou du moins savent estimer la vérité, la justice, le dévouement, et rendre hommage au vrai mérite.

Mais je voudrais que les nobles sentiments qui se sont manifestés en cette douloureuse circonstance eussent une expression plus sensible, plus ferme et plus durable, dans un monument élevé à la mémoire de l'homme illustre que la France et l'Église viennent de perdre, et aux frais de tous ceux qui lui doivent de la reconnaissance et qui ont pris part au deuil de la famille.

Quel est l'ami des lettres, le bon Français, le catholique, capable de dire qu'il ne doit rien à cet infatigable semeur de vérités, toujours revêtues de formes délicieuses et charmantes? à ce vaillant champion de tous les droits, de toutes les saintes causes ? à cet esprit supérieur, d'une force prodigieuse, qui a certainement élevé le niveau intellectuel et moral, et de la plénitude duquel nous avons tous reçu plus ou moins? à ce grand cœur, à ce caractère désintéressé, qui aurait pu tirer de sa plume tous les profits matériels, et qui a préféré affronter la pauvreté pour l'amour de la vérité et de la justice ?

Daignez agréer, etc, V. Bilière.

Lettre du supérieur général de la Société de Saint-Bertin à M. Auguste Roussel :

Saint-Omer, 12 avril.

Mon bien cher Auguste. — Je vous ai envoyé le plus tôt possible le témoignage de ma douloureuse sympathie. Aujourd'hui, je sens le besoin de vous dire combien je suis heureux des témoignages de respect et d'affection donnés au grand Louis, qui était bien pour notre siècle Louis le Grand. Oui, ses funérailles ont été un triomphe; elles ont prouvé qu'il n'avait rien perdu pour s'être retiré deux ans de la scène de ce monde. Il est resté grand aux yeux de tous ses contemporains, comme il sera grand aux yeux de la postérité. Heureusement il n'y a qu'un Ignotus [1] au monde; mais il soulève l'indignation de tout ce qui est honnête.

Ma pensée première avait été d'aller à Paris pour assister

1. Allusion à un misérable article publié sous ce pseudonyme dans le *Figaro*. L'auteur se nomme Platel.

aux funérailles de celui qui avait daigné être si bon pour nous, et de m'unir aux prières des siens. Je ne l'ai pas fait, je vous l'avoue, parce que cette démarche me paraissait une espèce de prétention que nous n'avons pas le droit d'avoir. Vous avez ravivé ce matin mon regret de n'avoir pas suivi l'impulsion de mon cœur. Je n'en étais pas moins près de vous, au milieu de tous ces catholiques qui honoraient la mémoire du champion de l'Église. Je demeure près de vous et des siens, priant pour l'âme du fils dévoué de l'Église, demandant à l'élu du Seigneur de bénir du haut du ciel cette Église qui lui est si chère et cette œuvre dont il reste le père.

Soyez, mon bien cher Auguste, le digne fils du père que vous pleurez, et croyez, etc. E. Marin.

Lettre du R. P. Leonetti, auteur du *Pape Alexandre VI* et vice-président de l'Académie Tibérine, à M. l'abbé Jules Morel, de la même Académie :

Pour moi, n'ayant pas la hardiesse de parler à la rédaction de l'*Univers*, bien trop haut placée pour qu'elle puisse entendre ma faible voix, je m'adresse à celui des rédacteurs que j'ai l'honneur de connaître et qui était cher à l'incomparable champion que nous tous, chrétiens, nous pleurons. Sans aucun doute, le catholicisme a perdu sa plus invincible épée ; et dans cette perte immense, il ne nous reste plus de consolation que l'espoir de la durée constante du journal célèbre, dont l'héritage sacré est confié aux compagnons d'armes qui survivent. Vie et force à ceux-ci ! au héros disparu, paix et gloire dans l'éternité !

Lettre de M. le curé d'Esparron au gérant de l'*Univers* :

Esparron-de-Verdon, par Quinson (Basses-Alpes), le 12 avril.

Permettez-moi, Monsieur le gérant, d'user de votre intermédiaire pour faire parvenir à M. Eugène Veuillot l'expression des vifs regrets que me cause la mort de son vaillant frère, M. Louis Veuillot. Plus heureux que beaucoup d'autres lecteurs de l'*Univers*, ce n'est pas seulement par le journal, que je lis depuis dix ans, que je connais son rédacteur en chef.

Quand j'étais vicaire à Moustiers-Sainte-Marie, M. Victor Clappier, mort lui aussi depuis, dans les réunions de famille où nous avions l'honneur, M. le curé et moi, d'être invités,

nous faisait connaître ce qu'était M. Louis Veuillot comme frère, comme époux, comme père, comme chrétien, comme ami. Il nous citait cette parole prononcée par M. Veuillot, quand il reçut la première atteinte de la maladie, en 1875 ou 1876 : « Mon Dieu, je vous fais le sacrifice de ma vie. »

D'autres fois, il nous parlait des luttes avec M. de Montalembert, et nous montrait dans M. Veuillot une élévation de caractère, une magnanimité d'âme, qui n'étaient pas toujours chez ses adversaires. Une foule de traits et d'épisodes de la vie intime du vaillant défunt m'avaient attaché à lui par les liens d'une véritable affection, et me rendent la pensée de sa mort particulièrement cruelle. Nous n'avons pas à dire de sa grande âme qu'elle repose en paix. Le bien que M. Veuillot a fait à l'Église, pendant cinquante années de luttes pour elle, lui a obtenu dans le ciel une magnifique récompense. Soyez assez bon, Monsieur le gérant, pour faire parvenir cette lettre jusqu'à M. Eugène Veuillot.

Veuillez agréer, etc. MORONON,
curé.

Lettre de M. l'abbé Boulogne à M. Eugène Veuillot :

Reims, 12 avril.

MONSIEUR. — Abonné très obscur, mais depuis longtemps lecteur passionné de l'*Univers*, je me permets de venir, après tout ce qui compte le plus dans le monde religieux, vous dire la part que je prends à votre grande douleur.

J'ai d'ailleurs une excuse à ma hardiesse : c'est, Monsieur, que le mort illustre que vous pleurez n'appartient pas à vous seul ; il s'est constitué, par sa vie, une famille qui s'étend bien au delà des liens du sang, la famille de tous les vrais fils de l'Église catholique, dont il fut, en défendant leur Mère commune, l'héroïque et puissant champion, frappé souvent, jamais *blessé*, et surtout jamais vaincu. A ce titre, c'est pour tous un droit aussi bien qu'un devoir de le pleurer avec vous.

Veuillez agréer, etc. A. BOULOGNE,
aumônier de la maison de retraite, à Reims.

Lettre du supérieur général de la congrégation des Sacrés-Cœurs à M. Eugène Veuillot :

Miranda de Ebro, 12 avril.

MONSIEUR. — J'apprends à Miranda, petite ville d'Espagne,

où se trouve notre noviciat depuis l'expulsion des religieux français, la mort de votre illustre frère.

Bien que je sois le plus obscur et le plus ignoré des supérieurs généraux de religieux, je ne puis m'empêcher de vous envoyer l'affectueuse et bien vive expression de ma douloureuse sympathie. Le coup qui vient de vous frapper n'atteint pas seulement la famille du cher défunt, mais tous les vrais catholiques, et en particulier les religieux, dont il a toujours été l'ami et l'intrépide défenseur.

La famille des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, lui garde et lui gardera toujours une impérissable reconnaissance pour les articles qu'il publia en sa faveur, alors qu'elle était violemment attaquée par les journaux de la Commune.

Je regrette vivement de ne pas pouvoir me trouver à Paris au moment des obsèques de votre illustre frère ; mais si je ne puis venir prier auprès de ses restes vénérés, je ne manquerai pas de célébrer le saint sacrifice pour celui qui fut notre grand défenseur, et tous ici, à notre noviciat de l'exil, prierons pour le repos du grand chrétien dont la perte est si vivement sentie par tous les amis de la sainte Église.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer, etc.

F.-M. Bousquet,
supérieur de la congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus.

Lettre de deux prêtres de Saint-Omer à M. Auguste Roussel :

Saint-Omer, 12 avril.

Cher Monsieur Roussel. — M. l'abbé V*** et moi, vous prions de recevoir, pour la famille de M. Louis Veuillot et ses collaborateurs, l'hommage de notre profonde sympathie. Laissez-nous pleurer et nous réjouir avec vous. M. Louis Veuillot était notre homme. Il charmait, éclairait, enlevait. Que de prêtres mêmes lui doivent d'innombrables lumières et encouragements!... Il est au ciel : c'était une âme de saint. Saint Paul et saint Jérôme l'y attendaient. Il répète dans la joie ce qu'il écrivait dans la douleur de cet exil : « Heureux ceux qui espèrent dans la mort, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent vers le Maître suprême le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail, et du fils qui rentre à la maison ! » Grâce à Dieu, il laisse des ouvriers qui continueront son providentiel travail et empêcheront bon nombre de leurs frères d'oublier

qu'ils sont les fils de la maison du ciel. Qu'il protège, inspire et bénisse de là-haut!

Vos respectueux amis.

Lettre de M. l'aumônier du lycée de Carcassonne à Mlle Veuillot:

Carcassonne, le 12 avril.

Mademoiselle. — Je suis le dernier et le plus humble des abonnés de l'*Univers*. Vous me permettrez cependant, à l'occasion de l'illustre frère que vous venez de perdre et dont tous les bons catholiques pleurent avec vous la mort, de venir, à la suite de tant d'autres, vous exprimer les sentiments de ma vive et profonde condoléance.

Voilà bien des années que, grâce au journal dont il était l'âme, je vivais en quelque sorte intellectuellement de M. Veuillot; je vivais de sa vie, sans le connaître personnellement; je m'intéressais à tout ce qu'il faisait; je m'associais à ses peines, à ses labeurs, à ses triomphes. Ce que j'éprouvais pour lui au fond de mon cœur, ce n'est pas seulement de l'admiration, mais de la tendresse, la tendresse d'un enfant pour son père. Aussi la nouvelle de sa mort m'a frappé comme un véritable deuil de famille; et c'est avec des larmes dans les yeux que je lis chaque jour dans les colonnes de l'*Univers* les témoignages de respect, d'amour, d'admiration, que, de tous côtés, on dépose sur sa tombe. Ce qui doit nous consoler un peu de l'immensité de cette perte, c'est la certitude d'abord que votre frère a déjà reçu de la main du juste Juge la couronne qu'il a si vaillamment conquise: car, qui mieux que lui peut répéter la parole de l'apôtre : *Bonum certamen certavi!* Que de combats ! que de victoires ! que d'ennemis terrassés ! Ce qui me console encore, c'est que votre frère n'est pas mort tout entier. Il nous laisse, ce qui est l'œuvre de sa vie, l'*Univers*, avec les admirables collaborateurs qu'il a su grouper autour de sa personne, et qui, sous l'œil du vaillant capitaine qui les forma et qui maintenant les protège du haut du ciel, sauront continuer ses luttes et ses triomphes. Et ainsi, même après sa mort, M. Veuillot nous parlera encore : *Defunctus adhuc loquitur*.

Daignez agréer, Mademoiselle, etc.

Sarda,
aumônier du lycée.

Lettre de M. l'abbé Bergerot à M. Eugène Veuillot :

Gurgy-le-Château (Côte-d'Or), 12 avril.

MON TRÈS CHER MONSIEUR. — Hier j'ai célébré la sainte messe pour notre grand et cher défunt.

C'était la fête de saint Léon le Grand. Votre frère a été un des plus grands défenseurs de l'Église et de la papauté.

Louis portait dignement le nom du plus brave et du plus saint des Français. Il était le fils des croisés et le chef des modernes croisés.

A lui gloire et honneur au ciel et sur la terre!

Avec une ineffable tendresse, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a dit : *Euge, serve bone... intra in gaudium Domini tui.*

Recevez, etc. BERGEROT,

prêtre.

Lettre du R. P. Patrice, religieux capucin, à Mlle Veuillot :

Tunis, 12 avril.

QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS DONNE SA PAIX.

MADEMOISELLE. — C'est aujourd'hui, en allant à la Marsba, que j'ai appris la douloureuse nouvelle. J'étais en chemin de fer avec le chancelier du cardinal, quand, voyant l'*Univers* en deuil, j'eus aussitôt l'appréhension du triste événement.

Je n'ai pu retenir mes larmes. L'âme de votre cher frère est dans le sein de Dieu. L'Église de la terre perpétuera son souvenir en bénissant sa mémoire, et celle du ciel le couronne... Mais vous, chère Mademoiselle, quelle épreuve! quel vide immense! Dieu seul peut le combler.

Lundi, je pars pour Rome. En visitant Saint-Pierre et la ville, je n'oublierai pas celui qui m'a appris à l'aimer. Votre souvenir, Mademoiselle, me suivra. Que Notre-Dame daigne vous consoler.

Le cardinal m'a dit qu'il vous écrirait.

« Je regrette de n'être pas à Paris, a ajouté Son Éminence; je serais allé aux funérailles du meilleur catholique que j'aie connu. »

Demain, je célébrerai la sainte messe à l'intention de notre cher défunt. Mes condoléances à monsieur votre frère.

Veuillez agréer, etc. PATRICE,

O. M. C.

Lettre de M. Auguste Nicolas à M. Eugène Veuillot et à la rédaction de l'*Univers* :

*A M. Eugène Veuillot et à la rédaction de l'*Univers.

Versailles, 12 avril.

MESSIEURS. — Autant je n'ai jamais recherché la publicité pour elle-même et pour moi, autant je ne l'ai jamais déclinée quand il s'est agi d'un devoir de conscience et de cœur. Je n'ai pas besoin de dire ce que m'a été celui dont la mort vient de délier tous les hommages, de faire disparaître toutes les réserves, de rompre même tous les sceaux. Permettez-moi seulement de revendiquer la part que j'ai tenu à prendre à ses funérailles, où je croyais marcher entre nos amis communs d'autrefois, NN. SS. de Salinis et Gerbet, et où j'ai eu la fortune de ne pouvoir trouver place que parmi ses intimes, au pied de son cercueil.

Veuillez agréer, etc. AUGUSTE NICOLAS.

Lettre de M. l'abbé Favy, du diocèse de Gap, à M. Eugène Veuillot :

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Depuis 1842, j'ai lu et savouré avec délices et grand profit pour mon âme les si beaux, si pieux articles de monsieur votre frère. Je l'ai déjà invoqué; néanmoins je prierai pour lui.

Agréez, etc. FAVY,
curé.

Extrait d'une lettre d'un prêtre du diocèse de Carcassonne à M. Eugène Veuillot :

P..., 12 avril.

MONSIEUR. — L'*Univers* est le seul journal que je lise depuis trente-cinq ans. Je connais donc tout particulièrement, et comme vous, très digne Monsieur, je pleure le grand chrétien et l'incomparable écrivain que Dieu vient d'appeler à une meilleure vie...

Je demande qu'il soit fait une édition complète de toutes ses *Œuvres*, dans le format petit in-4° de Migne, comme étant le plus commode.

Je dis : de toutes ses *Œuvres*. A peu près tout ce qui est sorti de la plume de M. Louis Veuillot est chef-d'œuvre. Pour mon compte, j'ai presque toujours lu deux et trois fois les

articles signés de lui. Même sans cette signature, j'aurais parfaitement deviné de qui ils étaient. Rien donc de ce qu'il a écrit ne doit être perdu.

Ses œuvres littéraires, mises en ordre et couronnées d'une table, formeraient un recueil précieux pour le clergé spécialement, et pour tous les amateurs de la bonne et saine littérature française.

Si l'idée que j'ai l'honneur de vous soumettre vous paraît bonne, veuillez ne pas tarder à la réaliser.

Agréez, Monsieur, l'hommage, etc.

Lettre de l'aumônier des Petites Sœurs des Pauvres de Reims aux religieuses franciscaines qui avaient plusieurs fois veillé Louis Veuillot pendant sa maladie :

Reims, le 12 avril.

Un événement considérable et bien douloureux a frappé au cœur tous les catholiques : l'illustre et grand défenseur de l'Église est mort; celui qui a tant aimé la vérité et qui l'a dite sans détours comme sans peur la contemple maintenant face à face dans Celui qui est la vérité même. (Il faut l'espérer du moins, il a tant travaillé pour Dieu et a tant souffert de ce qui faisait peine à Dieu!) Vous avez été particulièrement bénies de pouvoir assister ce grand chrétien et lui rendre les bons offices que nécessitait sa position. On n'approche pas de pareils hommes sans en emporter un grand profit spirituel.

Ce sera un des précieux souvenirs de votre vie d'avoir été à même de connaître cette pieuse famille.

Ici nous le pleurons, et mes Petites Sœurs qui l'ont connu à Paris en sont aux larmes. Si ce doit être une consolation pour Mlle Veuillot et les siens, dites-leur que dimanche toutes les Petites Sœurs de Reims et leurs vieillards prieront pour le repos de cette grande âme à la messe de communauté, qui sera dite à son intention.

C'est une dette que nous payons comme prêtre, religieuses, Petites Sœurs et catholiques.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

C. Manteau,
aumônier des Petites Sœurs des Pauvres.

Lettre de M. le curé d'Argein, diocèse de Pamiers, à Mlle Veuillot :

Argein, 12 avril.

MADEMOISELLE. — Au milieu des combats et des gloires qui remplirent sa carrière semi-séculaire, c'est donc un souvenir au *memento* du prêtre que rêvait le grand défunt que nous pleurons tous ! Eh bien ! voilà sa place marquée pour longtemps à celui du clergé catholique tout entier, devenu devant Dieu à son tour l'avocat de celui qui fut son défenseur devant les hommes. Cette place, je viens particulièrement la promettre dans mon *memento* à la grande âme ravie, au nom de tout un passé des plus doux, des plus vivants souvenirs, mais que je ne puis ni rappeler ni taire. — Je me consolerai en en parlant au bon Dieu, avec mes paroissiens, comme M. le curé de Boynes.

Un vieil ami, ESTRADE.

Lettre de M. l'aumônier de l'hôpital militaire de Kram à M. Eugène Veuillot :

Carthage, 12 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Il est de mon devoir de vous dire combien je m'associe à votre douleur si légitime et à vos espérances si certaines que nous donne la communion des saints. Je suis chargé par l'aumônier de Kéreddine de vous exprimer ses sentiments de condoléance. Offrez-les aussi de notre part à Mlle Veuillot, à toute la famille, à tous les rédacteurs, spécialement à M. Pierre Veuillot et à M. Rastoul.

Daignez agréer, etc. F. LENGRAME,
aumônier titulaire.

Lettre de M. le chanoine Ansault, d'Auxerre, à M. Eugène Veuillot :

Auxerre, 12 avril.

MONSIEUR. — Et moi aussi, prêtre de l'Église catholique, et l'un des plus vieux et des plus anciens admirateurs de votre illustre frère, je veux vous dire combien je prends part à votre douleur, je veux m'associer à vos prières. Demain donc, pour cette âme qui a tant aimé l'Église, *introibo ad altare Dei*.

Agréez, etc. ANSAULT,
chanoine honoraire de Sens, aumônier des Ursulines d'Auxerre.

Lettre de M. Pousson, professeur au grand séminaire de Cahors, à M. Eugène Veuillot :

Cahors, 12 avril.

MONSIEUR. — En vous adressant mes très sympathiques condoléances pour vous et pour toute votre famille, je crois vous être agréable en vous informant que je m'associe de cœur et de prières à votre juste douleur, et que je dirai la sainte messe pour le repos de l'âme du grand lutteur que le Roi des rois vient d'appeler, des avant-postes du combat, au repos éternel.

POUSSON,
prêtre de la Mission.

Lettre de M. l'aumônier des franciscains de Saint-Chinian, diocèse de Montpellier :

Saint-Chinian, le 12 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Je prie M. Eugène Veuillot et sa famille, ainsi que MM. les rédacteurs de l'*Univers*, d'agréer la part bien vive que je prends à la douleur que leur cause la mort de M. Louis Veuillot. L'Église a perdu en lui un de ses plus zélés défenseurs, et la France un de ses plus illustres citoyens. J'unis mes prières à celle de ses admirateurs et de ses amis pour obtenir de la divine miséricorde qu'il soit bientôt admis à jouir de la récompense promise aux serviteurs fidèles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

D. COURAL,
aumônier des franciscains.

Lettre de M. Chavanon, rédacteur en chef de l'*Océan*, à M. Eugène Veuillot :

Brest, 12 avril.

Vous savez quelle part nous prenons tous ici à la grande épreuve que vous traversez en chrétien ; nous nous associons tous à votre douleur, tempérée par l'espoir de revoir glorieux au ciel celui que nous pleurons avec vous.

Hier, en feuilletant mes papiers, je retrouvai une carte de visite de votre illustre et regretté frère ; elle porte une mention que vous recueillerez peut-être volontiers.

C'était en 1873, sous le ministère de Broglie, après le 24 mai, si je ne me trompe : l'*Univers* fut sacrifié aux susceptibilités allemandes et à la suite de la publication d'une lettre de Mgr Plantier, de sainte mémoire. J'écrivis à votre frère

pour lui offrir mon humble tribut de respectueuse et fraternelle sympathie. Je publiai en même temps dans les colonnes de l'*Océan* une énergique protestation, et je reçus de votre digne et vaillant frère une carte que je conserve religieusement comme une relique :

LOUIS VEUILLOT

Rédacteur en chef de l'*Univers.*

Il paraît que l'*ordre Bismarck* regardait la presse en général, plus spécialement la presse catholique, et que l'*Univers* a été offert spontanément.

Mille remerciements. Je suis heureux de vos sympathies.

Et moi je suis heureux de posséder le souvenir de l'intrépide athlète. Mgr Plantier, Louis Veuillot, quels hommes! Ils semblent appartenir à une race disparue.

Daignez agréer, mon bien cher confrère, etc.

H. Chavanon.

Lettre du R. P. dom Gauthey, bénédictin, abbé de Sainte-Marie-Madeleine, à Marseille, à M. Eugène Veuillot :

Abbaye de Sainte-Marie-Madeleine. Marseille, 12 avril.

PAX

Cher Monsieur. — Les sentiments de la congrégation des bénédictins de France, au sujet de la mort de votre illustre frère, vous ont été parfaitement exprimés par notre père abbé général et par le père abbé de Ligugé : ces sentiments sont les nôtres, puisque nous avons la joie d'être des enfants de Solesmes et membres de cette congrégation ; néanmoins nous vous demandons de vouloir bien nous laisser vous donner, nous aussi, une marque de sympathie et de condoléance en cette douloureuse circonstance.

Je ne chercherai pas d'expressions correspondant à notre douleur : je n'en trouverais pas ; je vous dirai simplement que nous avons, à la nouvelle de sa mort, prescrit pour lui les prières que nous faisons pour nos proches parents, et que nous continuons de prier Dieu de mettre bientôt ce vaillant athlète dans le repos de ses saints. Nous l'aimions vraiment comme un frère et comme un père, nous l'admirions comme un puissant géant des grands et longs combats du Seigneur,

nous le vénérions comme un confesseur de la foi orné des plus glorieuses cicatrices, et nous priions sans cesse pour lui au milieu de ses luttes. Nous ne connaissions pas plus que lui cette foi anodine, ces vérités diminuées, cette conciliation entre le bien et le mal, entre Jésus-Christ et Bélial, qui sont tant goûtées de la génération présente.

Nous l'avions salué comme un martyr lorsque seul, dans les temps mauvais, il avait résisté à l'iniquité couronnée et triomphante, et qu'il avait préféré mourir plutôt que de tenir la vérité captive et de ne pas la proclamer contre les cohortes de la Révolution et de l'enfer. Il avait été écrasé, mais non vaincu, et il entendait, quelque temps après, de la bouche de l'invincible Pontife dont il avait défendu la dignité et l'indépendance, ces paroles du Sauveur : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Oui, le royaume des cieux est maintenant à lui : que Dieu en soit à jamais béni !

A vous, maintenant, cher Monsieur, légataire universel de sa foi, de son zèle et de son épée, de combattre les combats du Seigneur ! Sa cause est en bonnes mains : comme votre frère « vous aimez la justice, vous haïssez l'iniquité »; vous mourrez comme lui à la peine, mais vous pourrez dire aussi avec saint Paul : « J'ai conservé la foi, j'ai consommé ma course : il me reste à recevoir la couronne de justice des mains du juste juge. »

Voilà ce que mes frères expulsés ont aimé que je vous dise en leur nom et au mien.

Votre respectueux et dévoué, etc.

† Fr. J.-Christophe Gauthey,
abbé.

M. le comte de Bréda écrit à M. Eugène Veuillot :

Bucharest, 12 avril (grand hôtel du Boulevard).

Cher Monsieur. — Je serai probablement parmi les derniers à venir vous dire la part que je prends à votre douleur; mais vous savez d'avance que l'éloignement en est cause, et que je ne suis pas un des moins sensibles à la perte que vient de faire le monde catholique tout entier.

J'ai toujours admiré sans réserves M. Louis Veuillot. Je n'ai jamais été de ceux qui auraient voulu retrancher quelque chose à ses hardiesses, adoucir sa verve ou modérer ses nobles et

généreux emportements. Je m'honore aujourd'hui d'avoir été frappé (à Genève) pour m'être trop montré son partisan, et je considère que personne, de notre temps, n'a rendu autant de services que lui à la papauté.

Bien d'autres pourront en dire autant. Je puis ajouter que, lorsque j'ai eu l'honneur et le plaisir de le voir de près, notamment à Rome, pendant le concile, j'ai pu apprécier ses qualités aimables, et il m'a toujours montré une bienveillance dont je suis fier.

Veuillez, je vous prie, mettre mes respectueux compliments de condoléance aux pieds de mademoiselle votre sœur ; veuillez aussi parler de moi à M. Roussel, dont je devine et dont je partage les sentiments.

La mort d'un tel chrétien offre bien des consolations, mais on ne peut pas ne pas pleurer un frère tel que le vôtre. Croyez que je m'associe pleinement à vous, et agréez l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis votre dévoué serviteur,

BRÉDA.

Lettre de M. le comte F. de Sugny à M. Eugène Veuillot :

Gènetines, 12 avril.

CHER MONSIEUR. — Permettez que je m'associe à votre douleur, et soyez assez bon pour offrir à mademoiselle votre sœur et à tous les vôtres l'assurance de ma plus affectueuse sympathie.

Votre illustre frère a reçu la couronne qu'il a si bien gagnée. On ne peut qu'envier le grand serviteur de Dieu et admirer ses vertus. Son œuvre, comme sa gloire, est immortelle. Permettez que je serre bien tristement et très amicalement les mains de celui sur qui s'est si visiblement reposé son esprit.

Tout à vous.

F. DE SUGNY.

Lettre de M. le comte de Palys à M. Eugène Veuillot :

Rennes, 12 avril.

MONSIEUR. — Quoique vous ne connaissiez pas ma personne, ni probablement mon nom, je veux cependant vous exprimer la douleur profonde que me cause la mort de votre illustre frère, dont je suis l'admirateur passionné depuis que je sais lire un journal. Il a parlé pour la dernière fois le jour de la mort du cardinal Pie. Il semble que, par une paternelle

prédilection, Dieu voulait empêcher ces deux grands serviteurs de son Église de voir toutes les horreurs qui allaient suivre. Mais quelle insupportable privation pour ceux qui l'aimaient et l'admiraient si entièrement, et à qui il donnait chaque jour d'incomparables jouissances !

Que vous êtes à plaindre, Monsieur, de voir finir cette amitié fraternelle sans nuages, qu'il a racontée en de si délicieuses pages ! Quels trésors de tendresses renfermait ce grand cœur, si redoutable quand il le fallait ! et quelle douleur pour vous de n'avoir plus la douceur infinie de ces souvenirs d'enfance que dans un triste et glorieux passé !

Veuillez, Monsieur, au milieu des innombrables témoignages qui vous arrivent de tous les coins du monde, trouver dans ces tristes lignes l'assurance des sentiments d'ardente sympathie dont je tiens à vous offrir l'expression, et celle des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre dévoué et affectionné serviteur, Le comte DE PALYS.

P.-S. — Laissez-moi exprimer le vœu que vous réunissiez en volume les articles de journaux tous à sa louange, tous unanimes, qui sont l'honneur de l'écrivain ; le récit de ses funérailles et les lettres d'évêques, qui sont la gloire du chrétien défenseur de l'Eglise ; et enfin, pour épigraphe, cette phrase du seul journal ennemi constatant qu'*il a mérité le même tombeau que Pie IX !* Aviez-vous jamais rêvé pareil hommage ?

Lettre de M. Dausse, ingénieur des ponts et chaussées, en retraite, un très ancien ami du rédacteur en chef de l'*Univers*, à Mlle Veuillot :

Paris, 12 avril.

MADEMOISELLE. — J'ai eu l'honneur d'envoyer à votre illustre frère, déjà malade, un opuscule sur M. Gerin, curé de la cathédrale de Grenoble et vicaire général, mort en grande odeur de sainteté en 1868, opuscule où on lit (p. 144) :

« Un soir, nous causions en amis. Quelques-uns n'aimaient guère M. L. Veuillot, mais savaient M. Gerin d'un autre sentiment. « *Oh !* fit l'un d'eux, *néanmoins il est par trop méchant !* — *Que voulez-vous ?* répondit derechef M. Gerin, avec sa douceur habituelle et une finesse charmante, *il est comme l'abeille, qui laisse son dard dans la plaie.* »

Veuillez voir, Mademoiselle, s'il ne vous plairait pas de mettre une abeille sur les barbes de la plume qui doit être sculptée, à côté de la croix, sur la tombe de celui que nous pleurons.

Je suis avec respect, etc. DAUSSE.

Lettre de M. le vicomte de Rodez-Bénavent, au nom du comité catholique de Montpellier, à M. Eugène Veuillot :

Montpellier, 12 avril.

MONSIEUR. — La nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot a produit parmi les catholiques de Montpellier une douloureuse impression, et provoqué de nombreux et profonds regrets.

Interprète de leurs tristesses, et voulant donner à ce grand chrétien, dont la France catholique pleure la perte, un témoignage non équivoque de leurs sympathies, de leur admiration et de leur reconnaissance, le comité catholique de notre cité a, dans sa séance d'hier, décidé qu'un service religieux pour le repos de son âme serait célébré mercredi prochain, à huit heures du matin, dans notre église cathédrale de Saint-Pierre.

C'est ainsi que le comité a pensé pouvoir honorer le mieux la mémoire de cet illustre mort.

Le président a l'honneur de vous en donner avis, Monsieur, et vous prie de le transmettre aux membres de votre famille et aux vaillants écrivains de l'*Univers*.

Veuillez, Monsieur, agréer, etc.

Vicomte DE RODEZ-BÉNAVENT,
président du comité catholique de Montpellier.

Lettre de M. Émile Lafon à M. Auguste Roussel :

La Bouzaréah, près Alger, 12 avril[1].

J'éprouve le besoin de vous remercier, mon cher Monsieur Roussel, des lignes si bien senties que vous avez données dans l'*Univers* sur la mort de mon grand ami, et l'hommage si parfait que vous avez rendu à sa digne sœur. On sent à un égal degré, dans tout cet écrit rapide, l'admiration, le respect et l'affection pour le maître et pour l'ami.

1. M. Émile Lafon, l'un des plus anciens amis de mon frère, nous avait écrit à ma sœur et à moi dès les premiers jours; mais de ces lettres intimes, comme des lettres d'autres amis et de la famille, nous n'avons rien à dire ici.

Mon si grand regret se confond, vous le comprenez, avec celui de la famille et de la rédaction tout entière.

Je vous prie de dire à chacun de ces messieurs combien je les trouve malheureux d'avoir perdu un maître si apprécié et un ami si dévoué.

Pour vous, mon cher Monsieur Roussel, laissez-moi mêler mes larmes aux vôtres, et croyez à mon attachement scellé du souvenir du grand chrétien que nous pleurons.

JACQUES-ÉMILE LAFON.

Lettre d'un curé du diocèse de Bordeaux à M. Eugène Veuillot:

G..., le 12 avril.

Humble curé de campagne, affecté de la perte du grand catholique, j'adresse mes condoléances les plus vives à M. Eugène Veuillot, à Mlle Élise, à toute la famille, comme aussi à tous ces cœurs d'amis qui, semblables au mien, étaient si chaudement unis au cœur du maître. Je prie pour lui et pour eux tous, pour l'*Univers*, mon cher hôte de tous les jours, et prierai bien longtemps.

J'exprime aussi le désir qu'on n'apporte aucun retard à la publication de la IVe série des *Mélanges*, à la collection des innombrables lettres. Il y aura, je le sais, des trésors de grande littérature et de grande foi.

Pax illi et nobis omnibus in Christo Jesu D. N.! S...

---

de M. l'aumônier de l'hospice d'Avranches à Mlle Veuillot:

Avranches, 12 avril.

MADEMOISELLE. — Quoique je n'aie eu l'honneur de vous voir qu'une fois à Rome en 1870, à l'époque du concile, vous me reçûtes si cordialement quand j'allais pour présenter mon respect à votre illustre frère, que je m'enhardis à venir vous exprimer toute la part que je prends à votre deuil, et tout l'amour, toute l'admiration que j'ai pour M. Louis Veuillot. J'ai commencé à le connaître par ses écrits en 1850, et je n'ai cessé d'être l'abonné de son journal que pendant sept ans, en 1860 (le temps de la suppression). Il n'a pas peu contribué à me faire entrer au séminaire en 1852, et à me conserver dans la véritable foi au Saint-Siège et à l'Église.

Recevez, Mademoiselle, l'expression, etc. TH. MASSY,
aumônier de l'hospice d'Avranches (Manche).

Lettre de M. le supérieur du séminaire de Saint-Cyr à M. Eugène Veuillot :

Petit séminaire de Saint-Cyr de Nevers, 12 avril.

MONSIEUR. — J'ai, moi aussi, et je montre comme une relique une lettre de votre illustre frère. En 1867, je lui avais écrit, comme tant d'autres, pour lui exprimer mon admiration, ma reconnaissance. J'avais eu l'honneur déjà de le voir à Rome et de serrer sa vaillante main. Il m'envoya de Paris, le 27 août, « un remerciement très sincère et très tendre pour les sympathies » que je lui exprimais. « J'ai bien, je crois, ajoutait-il, la bonne volonté de les mériter ; la grâce de Dieu et la charité font le reste. »

Sincérité, tendresse, c'est tout son cœur. Je garde cette page comme un trésor ; je l'ai fait passer sous les yeux des professeurs et des élèves de la maison. On a lu publiquement les articles émus de l'*Univers ;* et je viens, au nom de tous, vous dire que nous sentons vivement la perte que nous avons faite, que nous partageons de cœur votre deuil et vos douloureux regrets.

Et s'il est permis d'exprimer des vœux en face de cette tombe, je ne serai pas seul, j'en suis sûr, à demander :

1° Une édition complète, soignée, des *Œuvres* de M. Louis Veuillot. Je m'inscris d'avance parmi les premiers souscripteurs ;

2° Un monument digne de lui. Je me rappelle qu'en 1871, visitant la grande cathédrale de Cologne, je pensais à notre grand publiciste, en admirant un beau vitrail consacré à la mémoire de Jos. Gœrres, avec cette inscription : CATHOLICÆ VERITATIS IN GERMANIA DEFENSORI GLORIOSO. Il y avait l'image même de Gœrres avec deux figures : saint Boniface et Charlemagne, qui résumaient la grande idée de l'éminent apologiste. Pourquoi le tableau de *Saint Léon le Grand* et l'image de notre plus illustre écrivain catholique n'auraient-ils pas leur place dans l'église du Sacré-Cœur ?

3° Un portrait authentique soigneusement gravé, qui aura la place d'honneur dans nos appartements.

Ai-je besoin d'ajouter, Monsieur, que j'ai offert le saint sacrifice de la messe pour votre frère ? Je continuerai chaque jour d'acquitter notre dette en gardant son nom à mon *memento.*

Croyez-nous toujours dévoués de cœur à l'*Univers*, et agréez, etc.

F. LEMOINE,
chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Saint-Cyr.

Lettre des religieux capucins de Venise à M. Eugène Veuillot :

Venise, le 12 avril.

MONSIEUR. — La mort d'un grand écrivain, vaillant défenseur de la foi, de l'Église et du Pape, c'est un malheur pour tout le monde catholique. C'est pourquoi aussi les capucins de Venise, en Italie, en lisant l'annonce de la mort de M. Louis Veuillot, ont éprouvé un sentiment inexprimable de chagrin. Ils prennent part à la grande douleur de sa désolée famille, et prient le bon Dieu de récompenser les mérites du religieux et célèbre publiciste, et d'exciter une plume semblable à la sienne.

Avec le plus profond respect,

Les capucins du Très Saint Rédempteur.

Lettre de M. Schæffer à M. Eugène Veuillot :

Robertsau, près Strasbourg, le 12 avril.

MONSIEUR. — Et moi aussi, je voudrais laisser tomber de ma faible plume un mot de douleur, de regret, de respectueuse admiration, à l'adresse du vaillant lutteur qui, durant tant d'années, a tenu d'une main ferme et triomphante le glorieux drapeau de l'éternelle vérité ; dont la plume fut tour à tour un flambeau, un glaive, une massue, et dans lequel l'Europe de l'avenir saluera le plus grand prosateur du dix-neuvième siècle.

Daignez, etc. A. SCHÆFFER.

Lettre de M. Lalongeay à M. Eugène Veuillot :

Mouzeuil, par Nalliers (Vendée), 12 avril.

CHER MONSIEUR. — Je ne puis résister au besoin de vous exprimer mes sentiments de sincère condoléance à l'occasion de la mort de votre excellent et admirable frère. Il fut un de mes bienfaiteurs. La lecture de ses livres et de ses articles m'a éclairé, ému et entraîné, au point de me faire tenter de marcher sur ses traces. A son instigation et avec l'aide de ses conseils, j'étais entré dans la presse pour l'imiter et le suivre de loin. La Providence n'a pas permis que je poursuivisse cette carrière, mais mes vœux et mes sympathies ardentes ont toujours suivi l'œuvre commune à vous et à votre frère...

Veuillez agréer, etc. LALONGEAY,

propriétaire, ancien rédacteur de la *Bretagne*.

Lettre de M. l'abbé Claverie, neveu de l'ancien évêque de Beauvais, à la rédaction de l'*Univers* :

Beauvais, le 12 avril.

Messieurs. — Bien que tout à fait inconnu de vous, je sens le besoin de joindre ma voix à toutes les voix plus autorisées que la mienne qui payent au très illustre et très regretté M. Louis Veuillot le tribut si mérité de leurs regrets et de leurs hommages.

Hier, j'acquittais mon tribut d'affection religieuse pour le cher défunt, en faisant à son intention le chemin de la croix dans ma chapelle de Saint-Joseph de la Délivrance, à la prison.

Neveu du vieil et fidèle ami de M. Veuillot, Mgr Gignoux, je me plais à la douce pensée de la réunion de ces deux âmes si bien faites l'une pour l'autre, et se donnant le doux baiser du rendez-vous au sein de la gloire et de la félicité éternelles.

L'ami, le père, le glorieux champion de la justice et de la vérité que vous pleurez, ne vous est pas entièrement ravi.

Soldat généreux, convié aux gloires du triomphe, il vous dit, comme le divin Sauveur à ses apôtres : « Il vous est utile que je parte : je vais vous préparer une place. »

Entré dans la joie du Seigneur et de son maître, debout sur la montagne sainte, il élèvera les bras pour assurer la victoire à ses nobles compagnons d'armes, qui continuent dans la vallée les combats du Seigneur. Il éclairera vos voies, fécondera vos travaux, et, de concert avec mon saint oncle, vous garde la couronne immortelle destinée à ceux qui auront soutenu les droits de la justice et de la vérité.

Veuillez, Messieurs, agréer, etc. Jos.-Arm. Claverie.

Lettre de M. l'abbé Barrey, curé d'Anstrude (diocèse de Sens), à M. Eugène Veuillot :

Monsieur et cher parent. — Je viens m'associer au cruel chagrin que la Providence vous envoie. Il m'eût été doux de pouvoir m'unir plus intimement à votre deuil en ce jour; le devoir impérieux me retenait dans ma pauvre paroisse. Autour de ce grand mort, que pleure avec vous l'Église catholique, vous avez dû recueillir comme consolation les ardentes sympathies de tous les nobles cœurs.

On a dû vous redire les vertus et les mérites de votre illustre frère; il ne me revient qu'un rôle plus modeste. Je suis un

membre fort humble de votre famille : je viens simplement prendre ma part de vos douleurs, et payer au regretté défunt la dette de ma reconnaissance. Il avait daigné s'intéresser à un pauvre petit villageois qui aspirait aux redoutables fonctions du sacerdoce, il lui donnait de bienveillants conseils lorsqu'il était sur les bancs du petit séminaire. Plus tard, quand la bonté de Dieu m'appela au sublime honneur de me consacrer corps et âme au service de Dieu et de la sainte Église, il avait daigné venir à cette touchante cérémonie, *qui était pour lui une fête de famille*. Je regarde comme l'un de mes plus précieux souvenirs cet acte de haute bienveillance. J'ai tenu à exprimer devant Dieu ma reconnaissance. Ce matin, j'ai été heureux de me sentir prêtre ; et quand le Christ eucharistique est descendu entre mes mains, je l'ai supplié d'admettre au séjour d'éternelle paix le grand chrétien que nous pleurons. Depuis, au milieu de toutes les prières de la sainte liturgie, me revient le souvenir du cher défunt ; je prie ardemment mon Dieu de se montrer clément à celui qui a si longuement et si énergiquement défendu sa cause.

Veuillez offrir, etc. ER. BARREY,
curé d'Anstrude (Yonne).

Lettre de M. l'abbé Baunard, supérieur de l'école Saint-Joseph de Lille, ancien professeur d'éloquence sacrée à la faculté des lettres catholiques, à M. Auguste Roussel :

Je suis bien uni à vous de cœur, de prière et d'espérance chrétienne, dans le deuil où vous laisse la mort de votre vaillant chef et noble ami, le *bonus miles Christi* par excellence. *Cursum consummavit, fidem servavit.*

C'est un regret universel dans notre Flandre catholique, et ce grand nom est sur toutes les lèvres.

Que ses lettres seront belles à publier ! BAUNARD.

On écrit du Mans à l'*Univers :*

Le Carmel du Mans a eu la bonne pensée d'offrir à Notre-Seigneur une communion générale pour l'âme de Louis Veuillot.

On écrit de Troyes :

La communauté des sœurs de Bon-Secours de Troyes, dont une des religieuses était placée près de M. Louis Veuillot en

sa dernière maladie, a fait une communion générale pour l'âme de l'illustre défunt.

Lettre du R. P. dom Aimé Graux, bénédictin, qui fut autrefois de la Société de Saint-Bertin, à M. Auguste Roussel :

PAX.

Mon cher ami. — ..... Dans ce deuil universel, je sens qu'après sa famille, — et je dirais volontiers avec sa famille, — vous êtes atteint personnellement : vous étiez si intimement uni à l'existence du grand écrivain, que le coup qui est venu la briser a dû vous déchirer bien cruellement.

Malgré ce brisement, quelle consolation et quel encouragement pour vous, mon cher ami, d'avoir connu, aimé et suivi de si près celui qui restera le maître et le modèle de tous ceux qui se sentiront le cœur de se dévouer à la défense de la même cause !

Vous vous rappelez sans doute, mon cher ami, quels généreux élans éveillaient parmi nous toutes les publications du grand polémiste catholique. Louis Veuillot n'avait pas de milieu plus sympathique que celui dans lequel s'est formée notre jeunesse. Comme nos cœurs vibraient d'admiration pour son talent incomparable, d'enthousiasme pour les nobles causes dont il prenait la défense, et d'ardente sympathie pour ce caractère si généreux et si chevaleresque ! Il était si fier d'être le soldat de Dieu ! et sa plume était une si vaillante épée au service de tous les droits opprimés ! Que de fois, en présence des infamies que nous subissons, notre conscience soulevée s'est écriée : « Ah ! si Louis Veuillot était encore là !... »

Ces souvenirs déjà lointains, auxquels je fais appel, forment pour nous une véritable auréole autour du nom de Louis Veuillot. Et c'est dans ce sol si bien préparé, dans lequel tombaient comme des semences fécondes les nobles inspirations de l'illustre écrivain, que votre vocation — car c'en est une véritable — a germé sous le souffle de la Providence. N'était-il pas juste que Louis Veuillot trouvât dans cette famille de Saint-Bertin, qui lui avait voué une si sincère admiration et un si profond attachement, un de ses plus fidèles disciples et l'un des héritiers de son œuvre ?

Recevez, mon cher ami, etc. P. Aimé Graux, O. S. B.

Lettre de l'aumônier du couvent des religieuses franciscaines de la Devèze (Cantal) aux sœurs qui avaient assisté Louis Veuillot dans sa dernière maladie :

Je reçois à l'instant votre lettre, écrite probablement auprès du cher défunt, et les quelques lignes de sœur Marie-Joseph, ajoutées à la lettre de sœur Marie-Bernard après l'enterrement. Tout cela nous intéresse au plus haut point, et nous dévorons les lettres et les journaux.

Ce que vous me dites du concours à la chambre mortuaire et à l'enterrement ne m'étonne pas : la mort, qui rapetisse singulièrement la fausse grandeur, donne à celle qui est vraie des proportions presque infinies ; or, qui fut plus véritablement grand aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes que celui que l'Église et la France pleurent ?

J'ai toujours aimé et admiré Louis Veuillot; mais, depuis qu'il nous a quittés, il ne m'apparaît plus qu'avec l'auréole de la sainteté et du génie, sur le même rang que ces grands hommes suscités de Dieu, qui ont défendu et illustré l'Église de Jésus-Christ par leurs paroles, par leurs écrits, par leurs vertus. Quelle gloire sur la terre! — ce qui est bien peu de chose — mais quelle gloire au ciel! — ce qui est tout!

ROBERT.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 15 AVRIL

La lettre ci-après paraîtra particulièrement émouvante. Elle est de ce P. Mortara, né de parents juifs, baptisé encore enfant par une servante, et au sujet duquel Louis Veuillot eut à soutenir une si formidable polémique contre la presse révolutionnaire ameutée, de complicité avec la plupart des gouvernements.

Le R. P. Mortara à M[lle] Veuillot :

Chiclana, San-Telmo, prov. de Cadix (Espagne), le 13 avril.

MADEMOISELLE. — C'est hier seulement que j'ai appris par le *Siglo futuro* la douloureuse nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot, votre frère. J'ai pensé que le silence, en pareille circonstance, serait contraire à toutes les lois de la convenance, et je m'empresse de vous transmettre les sentiments de ma plus vive condoléance.

Loin de moi la prétention de me mêler aux panégyristes distingués et compétents qui ne manqueront pas de rendre hommage à la mémoire de ce grand homme! Admirer et me taire, c'est le seul rôle qui me convient. Cependant, pour ce qui me regarde en particulier, il me sera bien permis de déposer sur sa tombe la modeste violette de la plus profonde et sympathique reconnaissance.

Le nom de M. Louis Veuillot est pour moi inséparable de celui de mon auguste et regretté protecteur et père, l'immortel Pie IX. Dans ces longs *six mois* d'une polémique ardente et acharnée, en butte aux attaques et aux outrages de la presse incroyante et impie, M. Louis Veuillot, en soutenant à mon sujet les droits les plus sacrés de l'Église ma sainte Mère, en se faisant l'organe de sa doctrine et de ses traditions, en offrant enfin sa vaillante et généreuse poitrine aux traits les plus acérés des passions déchaînées, M. Veuillot fut *un vrai martyr*, et partagea avec Pie IX cette *paternité douloureuse* à laquelle je dois, dans l'ordre surnaturel, le plus grand de tous les biens, la connaissance du *Verbe incarné* et la grâce incomparable d'être un membre de l'ordre sacerdotal de son Église.

Mon deuil est donc celui que seule peut inspirer cette Église qui m'a adopté pour régénérer et sanctifier mon âme et celle des autres.

Je pleure le meilleur des amis; je dirai mieux, je le prie et l'invoque, ce vaillant soldat que je crois déjà en possession de la palme immortelle qui lui est due. Avec quels sentiments de profonde émotion ne relirai-je pas, à vingt-quatre ans de distance, ces belles pages qui, comme toutes les autres sorties de la plume de votre regretté frère, montrent jusqu'à quel point l'esprit de l'Église peut faire d'un simple laïque un *théologien* et un *apôtre*. Jamais je n'oublierai cette parole de Pie IX à son égard : *Seul il a été dans le vrai*. C'est son plus bel éloge et la réponse aux injustes récriminations.

Je serais inconsolable si je ne savais et n'étais assuré que sa vie mortelle a été changée en une meilleure et impérissable. Cependant j'ai déjà offert le saint sacrifice et prierai toujours pour cette âme qui m'est si chère; je me sentirai dédommagé en partie de sa perte, par la pensée que son nom n'a pas disparu; je l'aimerai et respecterai toujours en vous, Mademoiselle, et en M. Eugène Veuillot, en qui vit déjà toute la noble et grande âme du frère que nous pleurons, et auquel je vous prie d'offrir aussi mes condoléances, ainsi qu'à MM. Jules Morel, Auguste Roussel, Arthur Loth, ses dévoués collaborateurs. Oserai-je vous prier de me communiquer ce qui s'écrira à son sujet, et *surtout de me destiner quelque objet qui ait été à son usage?* Ce sera pour moi *une relique*, que j'unirai à celle que je garde de Pie IX.

Dans les sentiments du plus respectueux, etc.

P. dom Pie M. Mortara.

Dépêches de Rome :

Rome, 13 avril, 11 h. 10 matin.

Aujourd'hui, un service funèbre pour l'âme de M. Louis Veuillot a été célébré en l'église du Sacré-Cœur, place Navone.

Mgr Battandier, vicaire général de S. Ém. le cardinal Pitra, évêque de Frascati, a célébré la messe.

L'absoute a été faite par Mgr Taliani, ancien auditeur de la nonciature apostolique à Paris. Et l'émotion visible du prélat a pénétré toute l'assistance.

La messe était accompagnée en musique par Terziani.

Étaient présents Mgr Tripepi, Mgr Galimberti, tous les représentants de la presse catholique et les prêtres français présents à Rome.

Rome, 13 avril, 11 h. 50.

Par les soins du R. P. Jouet, un service solennel pour l'âme de M. Louis Veuillot a été célébré en l'église du Sacré-Cœur, place Navone, par Mgr Battandier, vicaire général de Frascati.

L'absoute a été faite par Mgr Taliani. Dans l'assistance, on remarquait le Rme abbé des religieux trappistes, Mgr Tripepi, Mgr Clerc, Mgr Galimberti, MM. de Benque et Vandhaen frères, du collège Poli, les Petites Sœurs des Pauvres, nombre d'ecclésiastiques français et italiens, M. des Houx et la rédaction tout entière du *Journal de Rome*.

Le service était solennel, le catafalque très orné, la musique excellente.



Lettre de M. le chanoine Maunoury à M. Eugène Veuillot :

Séez, le 13 avril.

MONSIEUR. — Je lis avec une émotion profonde les témoignages d'admiration et de reconnaissance que l'on rend de toutes parts au grand chrétien que nous venons de perdre. Comme je suis peu de chose, j'hésitais à vous exprimer mes sentiments. Cependant je vois plusieurs personnes distinguées se faire une question à laquelle je voudrais hasarder une réponse. Pourquoi Dieu nous a-t-il privés de ce vaillant homme au moment où nous avions tant besoin de son secours? est-ce notre infidélité qui en est cause? Peut-être. Mais, autant qu'il est permis de le penser en considérant l'histoire, je crois que Dieu est attentif à persuader aux hommes que c'est lui seul qui soutient son Église. Il lui donne parfois de beaux talents et de grands courages qui la servent bien; puis il les écarte. Lorsqu'ils ont travaillé pendant quelque temps, il les appelle pour les récompenser, et il se charge de compléter leur œuvre : *Complevit labores eorum*.

Votre illustre frère a travaillé pour Dieu avec un dévouement infatigable pendant un demi-siècle. La couronne du bon et fidèle serviteur était prête.

L'œuvre que Louis Veuillot a commencée et poursuivie, avec

la protection manifeste de Dieu, s'achèvera. Elle se continue par vous et ses amis avec quelque gloire. Soyons patients : quand le temps sera venu, Jésus-Christ montrera encore une fois au monde qu'il est le *Sauveur*.

Agréez, Monsieur, etc. A. MAUNOURY,
chanoine.

Lettre de M. l'abbé Douillet, curé doyen de Corbie, diocèse d'Amiens, à M. Pierre Veuillot :

Corbie, 13 avril.

MONSIEUR. — Je n'ai pas osé me mêler à ces personnages éminents qui de tous les horizons ont envoyé l'expression de leur douleur sur le cercueil de l'éminent écrivain que l'Église vient de perdre. Je crains cependant qu'en écoutant les sentiments de l'humilité la plus légitime, je ne paraisse indifférent ; ce qui ne peut être, car je sais, moi aussi, ce que je dois à l'*Univers*, dont j'ai été le lecteur assidu depuis 1840, et plus d'une fois, pour répondre à des critiques, j'ai dit que, si je valais quelque chose, si j'avais eu l'énergie de faire quelque bien, je le devais en grande partie à ce journal unique en son genre, et l'*Univers*, c'est la création de M. Louis Veuillot. Vous voyez combien je m'associe de tout cœur à votre douleur. Je n'oublie pas, d'ailleurs, que le grand chrétien était un dévot de sainte Colette, qu'il est venu vénérer à Corbie, et je prie cette sainte de protéger et de soutenir dans la continuation de son œuvre ses légitimes héritiers et les dépositaires de ses pensées et de ses sentiments.

J'ai l'honneur d'être, etc..... L'abbé DOUILLET.

Lettre de M. Coulin, prêtre de Marseille, à la rédaction de l'*Univers :*

Marseille, 13 avril.

MESSIEURS. — L'événement qui plonge la France chrétienne dans la consternation m'a réduit au silence. Je connaissais personnellement notre bien-aimé Louis Veuillot. Qu'aurais-je pu dire à sa famille si intéressante dans une circonstance aussi douloureuse ? Lecteur assidu de l'*Univers* depuis son premier numéro jusqu'à ce jour, je peux dire que mon estime et mon affection n'ont fait que s'accroître pour ce vaillant soldat de Jésus-Christ.

A la nouvelle de sa mort, mon premier cri a été : *Quomodo*

cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel ? Ce peuple sans consolation désespérait de pouvoir rencontrer un général capable de remplacer celui qu'il avait perdu. Plus confiant en la Providence que les Israélites, j'ose espérer de la divine miséricorde que l'Église trouvera des âmes fortes, énergiques et dévouées, dévorées de ce saint zèle qui appartient à la race choisie, destinée à sauver ceux qui ne refusent pas le salut.

J'ai lu dans l'*Univers* qu'il n'y a pas eu de discours sur la tombe de notre regretté Louis Veuillot. Le contraire m'aurait contristé. Non, il ne fallait là que le silence. L'orateur, quel qu'il fût, n'aurait-il pas, malgré lui, tempéré l'ardeur d'un grand feu ? Une oraison funèbre dans une grande église me paraît indispensable.

J'offre à M. Eugène Veuillot, à tous les membres de son estimable famille, ainsi qu'à vous, Messieurs, l'hommage de ma vive sympathie et mes condoléances les plus sincères.

Agréez, je vous prie, etc. COULIN,
prêtre.

Lettre de M. le curé de Vesdun, diocèse de Bourges, à M. Eugène Veuillot :

Vesdun, 13 avril.

MONSIEUR. — Permettez-moi de joindre à tant et de si illustres témoignages rendus à la mémoire vénérée de Louis Veuillot l'humble hommage de la vive admiration et de l'affection sincère que j'éprouvais déjà, dès mon petit séminaire, pour le magnanime défenseur du Vicaire de Jésus-Christ et de la tendre mère de nos âmes, la sainte Église de Dieu.

Daignez agréer, etc. A.-J. GUILLON,
curé de Vesdun.

M. Labouré, chanoine d'Arras, écrit à Mlle Veuillot et la prie de vouloir bien agréer « l'expression de sa respectueuse sympathie et des regrets que partagent avec elle tous les cœurs dévoués à son illustre frère et à la sainte Église catholique, dont il fut le fils le plus illustre et le défenseur généreux ».

Lettre du sous-prieur des Carmes expulsés de Bordeaux, qui ont trouvé un refuge en Espagne, à M. Eugène Veuillot :

PAX CHRISTI.

Carmel de Burgos, 13 avril.

CHER MONSIEUR. — A la première nouvelle du grand deuil qui vient de vous frapper, nous tous, membres expulsés du Carmel de la province de Bordeaux, en résidence ici, nous nous sommes intimement unis à votre douleur, et nous avons offert à Dieu nos prières et nos suffrages pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot.

Il est mort dans la paix du Seigneur, et, nous le remarquons non sans consolation, un samedi, jour où Notre-Dame du Carmel étend plus spécialement sa protection sur ses dévoués confrères du scapulaire. M. Louis Veuillot a trop pieusement porté, trop vaillamment défendu ce saint habit pour n'avoir pas été ce même jour du nombre des heureux délivrés qu'Elle introduit au ciel. Nous en avons la douce confiance. Toutefois nous prierons encore pour cette âme si chère à tous les catholiques, pour ce cœur intrépide, en même temps si humble et si doux, qui a tant aimé Jésus et sa très sainte mère la vierge Marie, — le souverain Pontife et l'Église. Notre R. P. prieur, s'associant à nos pensées et à nos regrets, veut qu'un service solennel soit célébré dans l'église de notre couvent de Burgos pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot, mardi prochain, 17 avril, à neuf heures et demie.

Puisse ce témoignage de notre vive sympathie adoucir votre douleur, celle de Mlle Élise Veuillot et de tous les membres de votre honorable famille !

Votre bien humble serviteur, Frère ATHANASE,
de l'Immaculée-Conception, sous-prieur des carmes déchaussé de Bordeaux, en résidence à Burgos (Espagne).

Lettre d'un ami de Metz à M. Eugène Veuillot :

Metz, 13 avril.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — C'est avec la plus vive douleur que j'ai appris par l'*Univers* la mort de votre bien-aimé frère M. Louis Veuillot, ce grand soldat de Jésus-Christ, intrépide défenseur de l'Église, de la papauté, de la religion et de toutes les saintes causes. Abonné et lecteur assidu de l'*Univers* depuis quarante ans, personne plus que moi n'admirait son

courage, son désintéressement et son abnégation, son dévouement, son amour pour la France et son roi : toujours sur la brèche. J'espérais qu'il verrait le triomphe de l'Église. Dieu en a décidé autrement : que son nom soit béni.

J'avais un culte pour votre bon frère : aussi n'avait-il pas peu contribué, par son journal et ses livres, à me ramener à mes devoirs religieux et à braver le respect humain. Je prie Dieu pour son âme. J'espère qu'il est ou sera bientôt auprès de Dieu, pour recevoir la récompense du bon, courageux et fidèle serviteur.

Veuillez faire part à votre incomparable sœur et à tous les vôtres de mes regrets bien sincères et de mes espérances.

Je suis, etc.

Lettre de M. J. de Castillo, au noviciat des Jésuites en Espagne, à Mlle Veuillot :

Murcie, 13 avril.

Mademoiselle. — J'ai appris avec la plus vive douleur la perte incomparable que vous venez d'éprouver. En prenant une très grande part à votre juste peine, je joins mes condoléances et le témoignage de ma sympathie à tant d'autres qui vous sont adressés.

Et cependant, permettez-moi de vous le dire, s'il y a une consolation ici-bas pour une si grande perte, vous l'avez assurément, Mademoiselle : car vous êtes persuadée que monsieur votre frère était un prédestiné, qui a non seulement rempli son temps de la gloire de son nom, mais, ce qui vaut bien plus, s'est acquitté à son grand honneur de la mission difficile que la Providence lui avait assignée, d'être en France le soldat de l'Église, soldat sans peur et sans reproche (et nous pourrions ajouter sans rival), dans la lutte inégale et terrible qu'il a eue à soutenir pendant quarante ans contre de nombreux et formidables adversaires.

Quant à moi, ayant admiré son grand talent et ses vertus, autant que j'ai été honoré de son amitié bienveillante, je ne saurais lui refuser la dette de gratitude que j'ai envers lui. Aussi les hôtes de la rue de Varennes vivront dans mon souvenir jusqu'à ce que le bon Dieu nous réunisse tous dans le ciel.

Du jour où j'ai appris votre malheur, j'ai offert mes communions et beaucoup de prières tant pour le cher défunt que pour vous. Plaise au Seigneur d'augmenter maintenant la ré-

signation et l'énergie qu'il vous avait si généreusement accordées pendant la maladie de notre cher maître! Je bénis chaque jour le Seigneur de m'avoir amené à cet heureux port, et ne cesse de demander dans toutes mes prières des grâces spéciales pour vous, pour M. Eugène (que je salue cordialement ainsi que sa famille), et enfin pour les héroïques et chers collaborateurs de l'*Univers*.

Votre dévoué et très reconnaissant ami et serviteur en N.-S.

J. CASTILLO, *S. J.*

Lettre du R. P. Roux à Mlle Veuillot :

Bordeaux, 13 avril.

MADEMOISELLE. — C'est bien un peu tard venir vous dire mes regrets et vous exprimer la part que j'ai prise à l'épreuve qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire sentir à votre cher foyer. Ici nous participons à toutes vos tristesses, et l'*Univers* a en nous ses plus attristés lecteurs. M. Louis Veuillot a été pour nous un constant ami et un véritable modèle. Aussi j'ai toujours essayé de suivre ses conseils, et je n'ai cessé de répandre partout l'*Univers*, en raison du bien qu'il faisait partout. Il continuera, nous n'en doutons pas, de répandre les doctrines si saines que M. Louis Veuillot a toujours aimées, et dont il serait si désirable que la jeunesse fût partout nourrie en notre temps.

J'ai çà et là reconnu l'accent des Pères de la Compagnie dans les lettres que vous avez déjà reçues, et je n'en ai point de surprise, car la douleur a été grande dans la Compagnie.

Veuillez, Mademoiselle, vous assurer, etc. ROUX, *S. J.*

Lettre de M. Amédée de Margerie, doyen de la faculté catholique des lettres de Lille, à M. Eugène Veuillot :

Lille, 13 avril.

MONSIEUR. — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement. Mais votre deuil, qui est celui de toute la France chrétienne et de toute l'Église, me dispense de la cérémonie d'une introduction. Je me permets de vous dire combien j'ai admiré et aimé, pendant près de quarante années, votre illustre frère, quel souvenir charmé j'ai conservé de la seule occasion que j'aie eue de passer quelques heures avec lui, quelle sym-

pathie j'ai eue pour ses épreuves, quelle gratitude je conserve de ses incomparables services à la bonne cause.

Tout a été dit sur cette plume merveilleuse, à laquelle les pires ennemis ne pouvaient refuser leur hommage, sur cette indomptable vaillance qui n'a jamais su ni reculer ni fléchir devant aucun péril. Mais je ne sais si on a assez connu les trésors de tendresse que contenait cette âme intrépide. Ils m'ont fait souvent penser à saint Jérôme, qui avait les mêmes délicatesses avec les mêmes vigueurs. Il y a, en particulier, dans *Çà et là* (si je ne me trompe) des pages à votre adresse que j'ai relues bien des fois, et jamais sans émotion, tant je les sentaies vraies et tant elles étaient d'accord avec ce que j'éprouve moi-même en pensant à cette fraternité d'armes qui, autant que les liens du sang, m'unit à mon frère.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que de mon mieux je paye et je payerai à votre illustre frère ma dette de reconnaissance en prières pour son âme. Il a aimé par-dessus toute chose le Christ et son Église ; il a toujours combattu et souvent souffert pour Lui et pour Elle. Et vous avez tout lieu d'espérer qu'il a déjà entendu la parole : *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui.* Mais l'Église veut qu'on prie toujours pour les morts, et c'est un devoir auquel je ne manquerai pas.

Recevez, etc.

AMÉDÉE DE MARGERIE,
doyen de la faculté catholique des lettres.

Lettre de M. de Sormain, de Paray-le-Monial, à M. Eugène Veuillot :

13 avril.

MONSIEUR. — Abonné fidèle de l'*Univers* depuis 1840, j'ai vécu ce long espace de temps en communauté de pensées et de sentiments avec votre illustre frère, et j'ai appris à le bien connaître et par conséquent à beaucoup l'aimer. Comment aurais-je pu résister au puissant attrait de ces écrits qui révélaient à chaque page la grandeur de son esprit et la bonté de son âme? Permettez-moi donc, comme à un des meilleurs amis de votre famille, de m'associer à une douleur que je ressens si vivement, et de vous offrir en mon nom et en celui de mon gendre, Antoine de Ponnat, l'expression de notre profonde et respectueuse sympathie.

Votre très humble et bien dévoué serviteur,

H. DE SORMAIN.

Lettre de M. de la Loge à M. Eugène Veuillot :

Angers, 13 avril.

MONSIEUR. — Je n'avais pas à vous dire des premiers la part que j'ai prise à la mort de monsieur votre frère, mais je ne veux pas tarder cependant davantage à vous exprimer ce que d'autres plus autorisés vous ont dit en des lettres qui resteront comme la plus belle oraison funèbre de M. Louis Veuillot, du grand lutteur pour la cause de l'Église. Voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous soumettre une idée qui m'est venue, et qui, si elle pouvait se réaliser, serait l'expression de la reconnaissance des catholiques envers celui qui a tant fait pour eux ? Ils n'ont point à prendre la place de la famille, à laquelle revient l'honneur et la consolation de lui élever un tombeau; mais ne pourraient-ils pas contribuer pour une part dans l'ornement de ce monument ?

Voici comment je comprendrais la chose : on ouvrirait une souscription à 1 franc, par exemple, dont le produit servirait à faire exécuter en bronze une inscription surmontée de cette plume vaillante qui a tracé tant de pages admirables ; on y graverait ces vers si touchants, témoignage d'une foi qui reçoit maintenant, nous en avons la conviction, son immortelle récompense. Le buste du grand chrétien rappellerait ses traits, et au-dessus la croix, qu'il a tant aimée, redirait à tous que celui qui repose maintenant dans le champ des morts s'en est allé plein de confiance voir Celui auquel il a cru, et qui le ressuscitera glorieux un jour.

Je ne sais, Monsieur, si vous trouverez l'idée que je vous soumets acceptable ; mais vous me pardonnerez, j'en suis sûr, en faveur du motif qui me fait agir. Veuillez, dans tous les cas, agréer la nouvelle expression de mes sentiments dévoués et bien distingués. F.-C. DE LA LOGE.

Lettre de M. le vicomte de Guitaut à Mlle Veuillot :

Changy-les-Bois (Loiret), 13 avril.

MADEMOISELLE. — C'est avec une bien vive émotion que j'ai assisté mardi aux funérailles de monsieur votre frère, pensant à tout ce que vous perdiez, à tout ce que perdait l'Eglise, et voyant un si éclatant hommage rendu à son talent, à son caractère, et par là même à la vérité qu'il avait défendue. C'est un triomphe qui a dû adoucir l'amertume de la séparation et

dont j'étais heureux pour vous. Je pensais aussi à toutes les bontés que M. Veuillot avait eues pour moi, à la part si grande qu'il avait prise à l'établissement de ma vie; et vous me permettrez, dans ces sentiments de reconnaissance et d'affection, de ne pas vous séparer de lui.

Je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien agréer mon très respectueux hommage. Vicomte DE GUITAUT.

Lettre de M. Alexis Fay à M. Eugène Veuillot :

Rome, 13 avril.

MONSIEUR. — J'apprends, en revenant d'un pèlerinage aux différents sanctuaires d'Italie, la douloureuse nouvelle de la mort de votre cher frère, ce bon et excellent ami, pour lequel je priais encore de si bon cœur ces jours derniers à Assise et à Notre-Dame de Lorette.

Recevez, Monsieur, vous, le digne continuateur de son œuvre, de sa foi et de son dévouement, l'expression de la part bien vive que je prends à votre douleur et à celle de toute sa famille.

Il est des amitiés qui créent une parenté; et, à ce que ressent mon cœur, je comprends que cette parenté existait entre votre frère et moi.

Un bon chanoine de Cambrai, avec lequel je voyage, dira demain sa messe pour celui que nous regrettons, et j'y communierai pour lui de toute mon âme.

Mgr Mermillod, que j'ai vu ici aujourd'hui, m'a chargé de vous dire que la mort de votre frère avait profondément impressionné le Saint-Père, les cardinaux et toute la presse catholique de l'Italie. C'est là un hommage rendu à la mémoire de votre frère bien fait pour vous toucher, ainsi que tous ceux qui l'ont aimé.

Croyez, Monsieur, etc. ALEXIS FAY.

Lettre d'un Basque à M. Eugène Veuillot :

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

MONSIEUR. — Nous nous sommes tous unis pour *la dernière prière*; vous avez dû *planter la croix*. A nous, lecteurs de l'*Uni-*

vers, admirateurs et amis de Louis Veuillot, il nous reste, ce me semble, à *donner* cette *pierre*.

Je m'étonnais que personne n'exprimât cette idée, qui était certainement dans bien des cœurs. Je suis heureux de trouver aujourd'hui dans l'*Univers* la lettre de M. de la Loge, proposant une souscription dans ce but ou a peu près.

A vrai dire, je préférerais un simple bloc de beau granit, avec ces mots :

J'ai cru, je vois,

et le nom :

LOUIS VEUILLOT.

Mais je me rallie bien volontiers à ce que vous déciderez.

UN BASQUE.

Lettre de M. le comte de Waldbott-Bassenheim à M. Eugène Veuillot :

Saint-André (Belgique), 13 avril.

MONSIEUR. — Je regrette vivement d'avoir été empêché par un concours de circonstances de vous exprimer avant ce jour la part bien sincère que je prends au deuil qui vous frappe et qui frappe avec vous la grande famille catholique.

La perte causée par cette mort est ressentie bien au delà des frontières de votre pays, et il me suffit de faire valoir mon titre de catholique pour y trouver le droit de m'associer à votre douleur.

La cause catholique a perdu une plume puissante entre toutes : nous avons le droit de croire qu'elle a gagné de tout aussi puissants suffrages.

Veuillez, etc.

Comte de WALDBOTT-BASSENHEIM.

Lettre de M. Bourgeois-Damiens à M. Auguste Roussel :

Chapelle-des-Bois (Vendée), 13 avril.

MONSIEUR. — Nous avons reçu ici, le lendemain à midi, l'avis de la mort de notre bien cher et vénéré M. Louis Veuillot, que rien ne faisait prévoir. Combien ont dû être affligées sa famille et la rédaction, si j'en juge par les sentiments que j'ai entendu exprimer par nos amis !

Ma faible voix n'est rien pour le dire, mais je désire au moins que vous le sachiez.

Élevé dans l'atmosphère libérale, si je suis devenu si attaché à l'Église (la seule joie que j'aie goûtée au milieu d'une vie des plus pénibles), c'est à la lecture de M. Louis Veuillot que je le dois. Peut-être en est-il d'autres dans le même cas, et *defunctus adhuc loquitur :* ses livres continueront ses travaux.

Agréez, etc. BOURGEOIS-DAMIENS.

Je me borne à mentionner à cette date, comme pour les jours précédents et les jours suivants, divers billets et cartes, et aussi un grand nombre de lettres d'abonnement où se trouvait un mot d'ardente sympathie pour Louis Veuillot et son œuvre.

LETTRES DU 14 AVRIL

Lettre de M[gr] l'évêque de Rodez à M. Eugène Veuillot :

Évêché de Rodez, 14 avril.

Cher Monsieur Veuillot. — J'étais en cours de visite pastorale quand j'ai appris la mort de votre regretté frère. A ma rentrée à Rodez, je m'empresse de vous envoyer la douloureuse expression de mes condoléances, pour la perte que vous venez de faire, et que la cause du bien fait avec vous.

M. Louis Veuillot fut un grand écrivain, et, ce qui est meilleur, un grand chrétien. Les nombreux services qu'il a rendus à l'Église ne sauraient être oubliés ; et si parfois les ardeurs de la lutte lui ont créé des contradicteurs et des adversaires, tout le monde s'accordera à reconnaître le talent de premier ordre et la noblesse du caractère de ce grand champion de Dieu et de ses droits.

J'ai dit la messe pour lui ce matin, et je désire qu'à la paix de cette âme qui aima la vérité et la justice avec passion, le Consolateur suprême ajoute pour vous tous ce baume particulier que donnent aux plus cruelles blessures les saintes espérances de l'éternité.

Veuillez agréer, etc.

† Ernest,
évêque de Rodez.

Lettre du R. P. Sempé, supérieur des missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, à M[lle] Élise Veuillot :

Notre-Dame de Lourdes, le 14 avril.

Mademoiselle. — Souffrant moi-même, je viens tard vous dire la vive part que je prends à votre immense douleur. Dieu seul connaît ce que vous souffrez, lui qui a réuni dans votre cœur toutes les tendresses et tous les dévouements d'une sœur et d'une compagne, d'une fille et d'une mère envers un frère dont le cœur égalait le génie. La bonté du Seigneur a placé le remède à côté du mal, votre amour de la croix et de la sainte

volonté de Dieu. Votre âme d'ailleurs le suit au ciel par une invincible espérance.

Je vous prie, Mademoiselle, d'offrir à M. Eugène Veuillot tous mes sentiments de douloureuse sympathie en lui envoyant les lignes ci-jointes, hommage des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* à la mémoire du premier et du plus grand défenseur de la Grotte. Nos prières ne cesseront pas de longtemps pour cette âme bien-aimée.

Veuillez agréer l'hommage, etc. SEMPÉ.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Luçon :

Je dois à la lecture de l'*Univers*, et des ouvrages de M. Louis Veuillot en particulier, l'abandon des pernicieuses doctrines libérales, et mon retour à la vérité pure et fortifiante.

Le bienfait est immense, et je pleure M. Louis Veuillot comme on pleure un insigne bienfaiteur.

Lettre du sous-prieur de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges à M. Eugène Veuillot :

Notre-Dame des Neiges, près Saint-Laurent-les-Bains (Ardèche), 14 avril.

CHER MONSIEUR. — C'est au nom de toute la communauté de Notre-Dame des Neiges et en mon nom personnel que j'ai l'honneur de vous offrir, ainsi qu'à votre famille affligée et à toute la rédaction de l'*Univers*, l'hommage de sympathique condoléance pour la perte immense que vous venez de faire.

La nouvelle de la mort de votre saint et illustre frère est venue nous surprendre dans notre solitude comme un coup de foudre. Il est vrai que, depuis plusieurs années, une cruelle maladie le tenait éloigné des luttes de la presse ; mais on sentait qu'il était là, qu'il vous inspirait de son génie et de ses conseils. Sa présence morale vous soutenait, et jetait un vif éclat sur la rédaction de l'*Univers*. Le bon Dieu nous enlève ce grand chrétien, cet admirable et intrépide lutteur, à l'heure même où le clergé, les moines et les religieux persécutés auraient eu un plus pressant besoin de sa plume d'acier et de son indomptable courage pour soutenir notre cause et peut-être faire reculer les ennemis de l'Église.

Dans votre douleur, cher Monsieur, vous devez être bien consolé en admirant ce concert unanime d'éloges qui s'élève

de tous les partis à la mémoire de votre bien-aimé frère. Tous, amis et adversaires, chrétiens, indifférents et même impies, le proclament à l'envi, non seulement le premier littérateur, un grand écrivain, un polémiste de premier ordre, mais avant tout l'illustre défenseur de toute cause catholique, l'homme aux principes inébranlables, à la foi inflexible, qui ne souffre aucune concession, ce qui est bien rare de nos jours.

Votre plus grande consolation, à vous qui avez hérité des vertus de votre frère, c'est la pensée de sa vie constamment chrétienne et fervente, de cette vie de foi que les menaces et les insultes n'ont jamais ébranlée. Il n'a pas rougi de son Sauveur devant les hommes : Jésus-Christ n'a pas rougi de lui devant son Père qui est au ciel. C'est l'oracle de l'infaillible Vérité. *Consolamini in verbis istis.*

Au sortir de cette vie, où il a si généreusement combattu pour l'expansion de la vérité et le triomphe de l'Église, Louis Veuillot, votre frère, a été introduit (nous en avons la douce et ferme confiance) dans la joie de son Maître, comme un bon et fidèle serviteur. Cependant, malgré cette conviction, nous avons tous prié pour le repos éternel de cette âme chère au Seigneur ; et, en mon particulier, je n'ai pas cessé un seul jour depuis sa mort d'en faire mémoire au saint sacrifice de l'autel.

En terminant, permettez, cher Monsieur, de vous dire combien nous sommes heureux et consolés de vous voir continuer l'œuvre qu'il avait fondée ; et, malgré les difficultés des temps mauvais que nous traversons, de vous la voir poursuivre avec cette foi énergique, ce courage chrétien et inébranlable, dont il vous a donné l'exemple pendant toute sa vie.

En lisant l'*Univers*, nous comprenons que les disciples ont profité des leçons d'un si grand maître.

Daignez agréer, etc. F. MARIE-TROPHIME,
sous-prieur.

Lettre de M. Thiveaux, professeur au grand séminaire de Périgueux :

Périgueux, le 14 avril.

MONSIEUR. — Avant tout, permettez-moi de déposer sur la tombe glorieuse de votre incomparable rédacteur en chef l'expression émue de mes regrets et de mes prières.. Quelle précieuse consolation à votre immense et légitime douleur, dans

ce deuil qui est devenu vraiment un deuil national, universel, catholique !

Oui, c'est bien un deuil catholique !

A vos larmes et à vos prières n'a-t-on pas vu se mêler les larmes et les prières du monde chrétien tout entier ? Qui, dans la sainte Église de Dieu, depuis le suprême pasteur jusqu'au plus humble fidèle, n'a profondément senti le coup qui vous frappe ?

Le nom de Louis Veuillot était si populaire, si aimé de tous ceux qui ont au cœur l'amour de Dieu, de la papauté !

Quel concert de prières est déjà monté et montera encore vers Dieu pour ce grand polémiste, ce grand chrétien, qui, du haut du ciel, saura encore combattre pour les nobles causes qu'il a si vaillamment et si éloquemment servies pendant sa longue et admirable carrière ! A. THIVEAUX,

prêtre.

Lettre d'un professeur de grand séminaire à la rédaction de l'*Univers* :

14 avril.

Nous nous considérons comme de la famille de l'*Univers*. Ses deuils, comme ses joies, sont aussi les nôtres. Aucune perte par conséquent ne pouvait nous être plus pénible que celle de M. Louis Veuillot, qui fut pendant un demi-siècle le plus brillant défenseur de la cause catholique, et qui en demeurera éternellement une des gloires historiques les plus pures. Sans avoir eu le bonheur de connaître sa personne, nous l'aimions néanmoins à cause de la mâle intrépidité, de l'élévation constante, des fortes convictions qui éclataient dans tous ses écrits, et dans lesquelles nous voyions se refléter si fidèlement son attachante physionomie. Après dom Guéranger, dont il fut l'intime ami, nul écrivain français de ce temps n'aura contribué aussi puissamment que Louis Veuillot à faire l'union entre les intelligences et les cœurs chrétiens, en les rattachant à leur centre commun, qui est la papauté.

Lettre de M. le curé d'Occagnes (Orne) à Mlle Veuillot :

Occagnes, 14 avril.

MADEMOISELLE. — Le Seigneur nous l'avait donné pour la défense de son Église et le soutien de nos âmes ; pour le cou-

ronner dans sa gloire, le Seigneur nous l'a enlevé : nous disons bien haut et bien souvent : Que le saint nom de Dieu soit béni! Ce glorieux combattant de la foi a reçu le coup de la mort en disant, comme le Sauveur des hommes : « La volonté de Dieu soit faite. » N'était-ce point bien plus pour vous que pour lui qu'il disait ce grand mot, afin que, l'ayant entendu de sa bouche, vous aimiez à le répéter en présence de sa dépouille mortelle? Mesurant de son regard d'aigle l'étendue de votre douleur quand il ne serait plus, il voulait vous laisser pour appui la parole de Dieu même et l'exemple du Maître. Tout était consommé : il pouvait mourir en paix. Désormais, Mademoiselle, vous vivrez des souvenirs de votre frère, comme la sainte Vierge pendant vingt années vécut en silence des chers souvenirs de son cher Fils.

Votre frère est mort ! mais non pas tout entier. Enfermé au tombeau, Jésus remuait encore Jérusalem ; du fond de son sépulcre, Louis Veuillot parlera encore au monde : il parlera par la voix des disciples qu'il a formés, par la voix de ses écrits, par la voix de ses œuvres, par la voix de ses vertus, et surtout par la grande voix de sa vie, toute composée d'un amour généreux pour Jésus-Christ et son Église.

Qui dira tout le bien que ce grand mort a fait à nos âmes ? Il n'est pas besoin de se voir, de se parler pour s'entr'aimer. Je n'ai jamais eu la bonne fortune de rencontrer votre frère, mais je l'aimais de toute la force de mon âme. Grâce à Dieu, je ne l'ai jamais entendu blâmer par les esprits inquiets et chagrins sans le défendre ; jamais je ne l'ai entendu décrier sans éprouver, au fond de mon cœur, un vif sentiment de pitié pour ses détracteurs. Oui, j'aimais Veuillot, parce qu'il était grand, noble, généreux et désintéressé. C'était l'homme de Dieu, le défenseur du Christ, l'ami du Pape, l'appui de tous les malheureux, le protecteur de toutes les infortunes, le soutien de toutes les victimes. Oui, vraiment, ce grand mort a été l'ami de Dieu et de ses frères. Et cela pendant plus de quarante ans! Quelle gloire pour lui ! quel bonheur pour vous, Mademoiselle ! Vous avez vu de vos yeux son triomphe dans la mort. Nous verrons tous la page glorieuse que la postérité lui tracera dans l'histoire de l'Eglise. Et maintenant, Mademoiselle, que votre frère et notre ami triomphe aux cieux dans la gloire, je suis tenté de m'écrier avec l'Apôtre : *Gaudeamus omnes in Domino.* Oui, vraiment, ne pleurons point; réjouissons-nous plutôt avec le serviteur fidèle, qui désormais soutiendra par ses prières

et ses exemples ceux qui sont restés après lui dans cette vallée de larmes, pour combattre les ennemis de Dieu et de nos âmes.

Recevez, Mademoiselle, etc. H. FOYER,
curé d'Occagnes.

Lettre du R. P. Monfat, de Paray-le-Monial, à Mlle Veuillot :

Paray-le-Monial, 14 avril.

MADEMOISELLE. — Depuis le moment où l'*Univers* nous a appris la douloureuse nouvelle, je me suis tenu intimement uni à votre deuil, priant en silence pour le grand chrétien et pour son incomparable sœur, atteinte dans la plus profonde et la plus légitime affection.

Maintenant que les amis illustres, autorisés par le caractère, la position, les mérites, vous ont prodigué des sympathies dignes de votre douleur, nous nous souvenons, nous, modestes religieux maristes, qu'il a glorifié notre fondateur : je me souviens en particulier des témoignages dont j'ai été honoré par lui et par vous, Mademoiselle, en plusieurs circonstances, et spécialement à Notre-Dame de Verdelais, pendant le carême de 1875; et je me regarde comme autorisé à venir déposer, en notre nom à tous, par votre cœur, Madeselle, sur cette tombe si magnifiquement entourée, l'hommage de nos respectueuses condoléances.

Je me permets d'espérer que le lieu béni d'où j'ai l'honneur de vous les adresser, et que je remplis de nos regrets et de nos prières, sera un titre à vous en faire agréer l'expression.

Quelles consolations, Mademoiselle, Dieu vous a ménagées par ces glorieuses funérailles ! et combien nous lui en sommes tous reconnaissants !

Quels qu'aient été ses triomphes pendant sa vie, à lui dont le talent et le cœur ont tiré du néant et rendu si puissante la presse catholique, sa mort n'est-elle pas le plus éclatant ?

Tant de génies distingués et tant de nobles âmes, partis des camps les plus divers pour venir mêler leurs larmes sur son tombeau, quel incontestable, quel sublime hommage aux immenses progrès que nos croyances lui doivent sur la scène de la politique et du monde, qu'on leur tenait dédaigneusement fermée !

Mais aussi la bienheureuse et indissoluble union de son

nom avec la cause de Dieu nous donne l'assurance de l'accueil qu'il a reçu de son juge et de la belle place qui lui a été faite dans le bonheur où il nous attend. Là-haut aussi, et mieux encore que celui qui le pleure, le cortège qui lui a fait triomphe « a eu l'air de famille » : il s'était fait au ciel tant d'amis!

Daignez agréer, Mademoiselle, etc. A. MONFAT,
S. M., prov. Lugd.

M. l'abbé E. Percie de Sers écrit de Villevocance qu'il a célébré la sainte messe pour l'illustre défunt, qui sut toujours repousser les compromis et les faiblesses.

Lettre d'une des sœurs de la Charité du Tréport à Mlle Veuillot :

Tréport, 14 avril.

MADEMOISELLE. — Si la mort de M. Louis Veuillot est un deuil général, elle en est un tout particulier et bien senti au sein de la famille des sœurs du Tréport, et Dieu sait les motifs qui l'inspirent!... Ici, sa mémoire, comme la vôtre, Mademoisulle, est impérissable.

Inutile de vous assurer du souvenir quotidien que nous aurons de sa grande âme dans nos prières, tant par devoir de reconnaissance que par conformité à l'esprit de l'Église.

Mais je vous assure que nous nous sentons bien plutôt portées à l'invoquer, et j'ai le doux espoir qu'elle se fera l'avocate d'une petite communauté, honorée tant de fois de son charitable intérêt.

Il a si bien combattu : n'est-il pas déjà en possession de Celui dont il a si vaillamment défendu la cause! Quel accueil le Christ a dû lui faire! Ces pensées seules, je le sais, Mademoiselle, sont une consolation pour votre cœur, qui, à en juger par votre dévouement pour monsieur votre frère, doit être broyé de douleur. Quel vide s'est fait autour de vous ! Mais l'œil de votre vive foi va le chercher dans le sein de Dieu, où il sera, s'il ne l'est déjà, le protecteur de cette Église dont il s'est fait gloire d'être ici-bas le défenseur.

Il me reste à vous assurer, Mademoiselle, que nous réclamons, pour vous et pour tous les membres de votre famille, force dans votre juste douleur.

Qu'ils daignent prendre une large part aux sympathies les plus vraies, aux sentiments du respect le plus profond, et sur-

tout de la plus constante reconnaissance de celle qui a l'honneur d'être en particulier, Mademoiselle, votre très humble servante,

Sœur LEMARINEL,
fille de la Charité.

Lettre de la supérieure des Petites Sœurs de l'ouvrier à Mlle Veuillot :

Tourcoing, le 14 avril.

MADEMOISELLE. — Si en ce moment de pénible épreuve, le souvenir sympathique d'une humble religieuse à qui vous avez, en 1876, témoigné affection et bonté alors qu'elle quêtait à Paris pour les œuvres d'Alger, ne vous est pas désagréable, je vous l'apporte religieusement, en même temps que l'expression de la part que nous prenons à votre grande douleur. Cette perte immense du plus vaillant défenseur des libertés religieuses et françaises frappe, en même temps que votre cœur, tous les cœurs catholiques.

Nous prions, Mademoiselle, pour votre cher et si regretté défunt, bien que nous soyons assurées qu'après avoir combattu le bon combat, il jouit aujourd'hui de la félicité glorieuse des confesseurs de la foi et des apôtres; mais nous le faisons surtout pour vous, Mademoiselle, afin que Dieu vous donne force et résignation, à vous qui demeurez le soutien des uns et le conseil des autres.

Daignez agréer, Mademoiselle, etc.

Votre très humble en N.-S., Sœur MARIE DES ANGES,
supérieure des Petites Sœurs de l'ouvrier.

Lettre du P. Croibier à Mlle Veuillot :

Grenoble, 14 avril.

MADEMOISELLE. — C'est à mon retour d'Afrique, où j'ai prêché le carême à Constantine, que j'ai appris la mort de M. Louis Veuillot.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle vive part prennent à votre deuil tous nos pères de la résidence de Grenoble. Il suffit d'être membre de la Compagnie de Jésus pour ressentir une telle perte. D'ailleurs, votre généreux frère n'appartient-il pas à l'histoire de l'Église, au sein de laquelle il a si bien milité? Vaillant soldat du Christ Jésus, jouissez maintenant du triomphe de votre divin capitaine!

Je suis trop peu de chose pour que mes condoléances vaillent la peine de vous être exprimées à vous et à la famille de notre cher défunt; mais au souvenir des paroles encourageantes de monsieur votre frère pour notre école apostolique du Sacré-Cœur, j'ai voulu vous dire en toute simplicité que nos futurs apôtres ne seront pas ingrats.

Veuillez présenter mes hommages à M. Eugène Veuillot et à M. Pierre Veuillot, que j'ai eu le plaisir de voir dans mon dernier voyage à Paris, au lendemain des décrets.

Daigne le Sacré-Cœur adoucir vos regrets en nous sanctifiant tous les jours davantage au milieu de nos luttes quotidiennes.

Agréez l'expression de la douloureuse sympathie, etc.

JOSEPH CROIBIER.

Lettre de M. l'abbé Goyhenèche à M. Eugène Veuillot:

..... Avec Mgr Gousset, dom Guéranger et l'abbé Bouix, cet incomparable génie a été suscité par la Providence pour accélérer le mouvement vers le siège de Pierre et dissiper tant de préjugés qui obscurcissaient les intelligences, au moment où l'éminent polémiste entrait sur le champ de bataille où il devait remporter tant de victoires.

A cette heure, il contemple face à face cette vérité qu'il a si passionnément aimée, et le bon et fidèle serviteur a reçu la récompense du rare talent qu'il a si généreusement fait fructifier.

Avant le jour suprême, il a eu la consolation de voir son œuvre raffermie et confiée à une glorieuse phalange d'écrivains dévoués comme lui à l'Église et à la propagation des plus pures doctrines. Cette mission vraiment apostolique de la presse catholique, qu'il a su élever à la hauteur d'une institution catholique, il la soutiendra du haut du ciel, j'en ai la douce confiance.

Je continuerai à prier pour le repos de l'âme de ce grand chrétien, qui a si bien mérité de l'Église, en union avec tous les prêtres et les laïques qu'il a édifiés sur la terre, et je vous prie d'agréer, etc.

GOYHENÈCHE,
prêtre.

Lettre de M. le chanoine Fillion, frère de l'ancien évêque du Mans :

J'offre l'hommage de mon affectueux respect à la rédaction de l'*Univers*, et je partage intimement la douleur et les regrets que lui fait éprouver la perte de son bien-aimé rédacteur en chef et valeureux champion de l'Église, pour le repos de l'âme duquel je serai heureux d'offrir le saint sacrifice de la messe et de prier en union de cœur et de sentiments avec tous ses amis. L'abbé A. FILLION,
chanoine.

Lettre de M. le supérieur du petit séminaire de Saint-Gaultier (Indre) :

Depuis vingt-sept ans abonné à l'*Univers*, j'offre à M. Eugène Veuillot et à sa famille en pleurs mes plus vives condoléances à l'occasion de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne du vaillant chrétien dont la mort est un deuil pour l'Église et la France. L.-V. BAPTISTE,
supérieur du petit séminaire.

Lettre de M. le curé d'Agassac, diocèse de Toulouse, à M. Eugène Veuillot :

Agassac, le 14 avril.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je m'associe de tout cœur à votre deuil, qui frappe douloureusement tout homme qui a le bonheur de posséder la foi et d'aimer la vérité. Il était notre guide, notre modèle, notre cher et illustre maître! Plus que jamais notre cause sacrée sera la sienne, il ne nous oubliera pas et nous communiquera son merveilleux courage pour les bons combats.

Tous les jours, au *Memento*, j'unis mes prières aux vôtres; j'offrirai demain le saint sacrifice de la messe à son intention, en reconnaissance de tout le bien qu'il m'a fait et des services immenses qu'il a rendus à l'Église.

Veuillez agréer, etc. A. LUSCAN,
curé.

A Perpignan, une messe pour le repos de l'âme de Louis Veuillot a été dite à la chapelle du Christ. Un grand nombre de catholiques y assistaient. Nous lisons à ce sujet dans l'*Espérance* :

Ainsi se complète et se resserre, sur tous les points de l'univers catholique, le concert des prières et des reconnais-

sances chrétiennes qui accompagne jusqu'à Dieu l'âme généreuse du grand lutteur catholique. L'Église militante fait à ses soldats des funérailles que les rois envieraient. Louis Veuillot, qui tant soutint les bons combats de l'Église, est aujourd'hui soutenu devant Dieu par les voix, les prières, les grâces sans prix et les mérites ineffables qui depuis huit jours montent de la terre au ciel; par les mains élevées de milliers de prêtres, par l'oraison de millions de fidèles. Il n'a pas seulement le salut, la délivrance certaine et la gloire joyeuse de son âme; il tient et dépense déjà, nous en sommes assurés, des richesses de grâce admirables. O profondeur des richesses que Dieu prodigue à ceux qui l'ont humblement et vaillamment servi!

Lettre de M. Léon Harmel à M. Eugène Veuillot :

Val-des-Bois, 14 avril.

Monsieur. — Une indisposition qui me tient depuis dix jours m'a empêché de vous écrire plus tôt.

J'aurais voulu dès la première heure vous exprimer les sentiments de notre bon père et de tous les miens.

C'est, en effet, pour nous un devoir d'étroite justice, de payer notre dette de reconnaissance sur la tombe de votre illustre frère, qui nous a fait tant de bien par ses vaillants écrits.

Louis Veuillot savait enflammer les âmes de ses lecteurs d'une noble passion pour l'Église et pour la vérité complète; en même temps il éveillait dans leurs esprits la détestation de l'erreur et le mépris de la lâcheté, si commune dans ce siècle de compromissions.

Nous lisons l'*Univers* depuis plus de trente ans : c'est dire que nous avons beaucoup reçu de cette noble intelligence, qui faisait rayonner la vérité et la faisait servir.

Quel beau caractère que celui de cet infatigable athlète, que la violence ne pouvait abattre, que la flatterie ne pouvait séduire, que l'intérêt ne pouvait atteindre, que les applaudissements ne pouvaient corrompre!

Son nom était comme un cri de ralliement; il était de ces hommes qu'il faut aimer ou haïr. Pas plus que l'Église, dont il était l'intrépide et spirituel défenseur, il ne rencontra jamais l'indifférence.

Son nom était une pierre de touche : il suffisait de le pro-

noncer devant des inconnus, pour savoir à l'instant même si on avait affaire à des catholiques aux convictions ardentes ou à des esprits atteints de l'erreur libérale.

Il est allé rejoindre ses maîtres et ses guides vénérés, l'immortel Pie IX, dom Guéranger, le cardinal Gousset, et tant d'autres illustres et saints prélats qui ont inspiré ses combats, soutenu son courage, excité son ardeur.

La famille ouvrière du Val-des-Bois s'unit à moi; elle le fera d'une façon plus étroite encore vendredi prochain, au service qui sera célébré pour le très regretté défunt. Louis Veuillot est un enfant du peuple, tout son talent a été réellement mis au service du peuple : défendre les droits de Dieu, n'est-ce pas défendre les droits des ouvriers? et ne voyons-nous pas ceux-ci foulés aux pieds quand ceux-là sont méconnus?

C'est donc avec justice que les ouvriers chrétiens doivent honorer la mémoire de ce puissant lutteur. Il leur appartient par la naissance et par ses combats.

Recevez, Monsieur, etc. LÉON HARMEL.

Lettre de M. Gounod à M. Eugène Veuillot :

14 avril.

MONSIEUR. — Les journaux ont publié, à propos de la mort de votre cher et illustre frère, quatre strophes qui m'ont trop vivement ému pour que je n'eusse pas le besoin de les redire dans la langue qui m'est la plus familière, la langue de la musique. Voulez-vous m'autoriser à les publier avec le chant que je leur ai associé?

Croyez, cher Monsieur, à toute la sympathie que m'inspire votre douleur à tous.

Bien à vous. CH. GOUNOD.

P.-S. — Quel titre pensez-vous qu'il faudrait donner à cette pièce? Croyez-vous que *Dernières Volontés* puisse convenir?

L'autorisation demandée par l'illustre maître lui a été donnée avec empressement. Le chant a paru : il est à la fois digne de celui qui l'a écrit et de la mémoire de celui qui l'a inspiré.

M. le marquis de Champagné à Mlle Veuillot :

Le marquis de Champagné adresse à Mademoiselle Veuillot et à sa famille ses plus sympathiques condoléances, à l'occasion du malheur qui, en la frappant, afflige en même temps tous les catholiques, et ceux en particulier qui ont eu l'honneur de connaître personnellement et d'admirer le si regretté défunt. Marquis DE CHAMPAGNÉ.

M. le comte d'Humières envoie l'expression de « la part la plus vive et la plus sincère qu'il prend à la grande et si douloureuse perte que M. Eugène Veuillot et sa famille viennent d'éprouver ». Il annonce que le saint sacrifice de la messe sera offert, par ses soins, « pour le repos de l'âme du grand et illustre défunt ».

Lettre de M. Francisco Navarro, de Burgos, à M. Eugène Veuillot :

Burgos, le 14 avril.

MONSIEUR. — Mardi prochain, à neuf heures et demie, les catholiques de l'ancienne ville de Burgos célébreront de très solennelles funérailles pour le repos de l'âme de votre frère Louis Veuillot.

L'annonce en est publiée par les journaux de Burgos.

La messe sera chantée par le R. P. Athanase, ancien supérieur des Carmes à Bordeaux, expulsé de France, et aujourd'hui en Espagne.

Un exemplaire de l'*Univers* que je reçois, entouré de couronnes, sera placé au milieu de la grande église.

Ce sera notre manière d'honorer l'éminent écrivain.

Agréez, Monsieur, mes respects et mes salutations.

FRANCISCO NAVARRO.

Lettre de M. Auguste de Beugny d'Hagerue, chef de bataillon en retraite :

Palma do Mallorca (Espagne).

Ancien correspondant de l'*Univers* en Catalogne, j'ai l'honneur d'adresser à toute la respectable famille Veuillot, à propos de la mort de son illustre chef, ainsi qu'à tous les dignes collaborateurs du plus vaillant champion des saintes causes,

l'expression de ma vive condoléance et de ma profonde sympathie; je joins mes prières à celles qu'adressent tous les catholiques pour leur modèle, et je demande ardemment à Dieu le repos de l'âme d'un de ses plus fidèles serviteurs.

A. de Beugny d'Hagerue.

Lettre de M. Delcamp, receveur de l'enregistrement en retraite, à M. Eugène Veuillot :

Château-Renard, 14 auril.

M. Louis Veuillot daignait m'honorer de sa bienveillance, en échange de la vive et inaltérable sympathie que je lui avais vouée en 1850, après la lecture de *Rome et Lorette*. Depuis cette époque, j'ai tenu la promesse que je lui avais faite de ne pas laisser passer un seul jour sans dire pour lui une prière spéciale. Mon excellent et regretté ami M. Arthur Murcier avait accru en moi cette sympathie pour son beau-frère en me racontant quelques traits de sa vie et en me révélant les éminentes qualités de sa belle âme si méconnue, à laquelle la postérité rendra et rend déjà justice.

Dépêche de M. le marquis de Santa-Cruz, de Séville, à M. Eugène Veuillot :

Séville, 14 avril, 7 h. 45 du soir.

Mon cœur partage votre deuil et celui de mademoiselle votre sœur au sujet de la mort de Louis Veuillot, que je vénérais avant de le connaître et que j'aimais plus encore depuis que j'ai eu la joie de l'embrasser à Séville.

Marquis de Santa-Cruz.

M. l'abbé Audibert, curé de Fournès, diocèse de Nîmes, écrit : « Toutes mes sympathies étaient acquises depuis longtemps à l'œuvre de Louis Veuillot; j'admirais ce grand lutteur toujours debout sur la brèche au service de Dieu et de sa sainte Église. »

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 15 AVRIL

Lettre de Mgr l'archevêque de Valence (Espagne) à Mlle Élise Veuillot :

Archevêché de Valence, 15 avril.

MADEMOISELLE.— Je cède à la douleur, chère Mademoiselle. Notre excellent Louis Veuillot est donc mort! Mais non, il n'est pas mort : il a émigré dans la région des vivants. Là, il contemple face à face la vérité qu'il a défendue puissamment et aimée avec l'ardeur de son très beau cœur. Combien il sera heureux après avoir entendu Jésus-Christ lui disant : Venez, béni de mon Père, régner avec lui !

Je me souviens toujours, Mademoiselle, de vos bontés et des siennes pour moi, à Rome, durant le concile du Vatican. Et maintenant, permettez-moi de vous demander d'y ajouter encore. La prière que je vous fais, c'est de m'envoyer un petit souvenir de notre Veuillot, ne fût-ce qu'un brouillon écrit de sa main ! J'ose l'espérer de votre amabilité.

Je vous suis bien associé dans votre grande douleur, ainsi que dans la gloire de votre sainte résignation.

Votre serviteur très affectueux,

† A. MONESCILLO VISO,
archevêque de Valence.

Mgr l'archevêque d'Auch envoie à M. Eugène Veuillot et à toute sa famille l'expression de « ses affectueux regrets ».

Mgr l'évêque de Meaux écrit qu'il « offre ses plus sincères condoléances à M. Eugène Veuillot, ainsi qu'à toute la famille ».

Mgr l'évêque de Laval et Mgr l'évêque du Mans envoient le témoignage de leur sympathie.

Au lendemain de l'exécution des décrets, M. Louis Veuillot eut la joie, ayant sollicité cette faveur, de recevoir sous son toit et d'avoir pour hôtes, pendant plusieurs semaines, un évêque missionnaire capucin, Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, et un religieux du même ordre. Dans cette lettre du R. P. Salvator, capucin, à Mlle Veuillot, il est fait allusion à cette hospitalité :

Nantes, 15 avril.

MADEMOISELLE. — Mgr Taurin ne connaîtra que bien tard, dans son désert d'Afrique, le départ pour la patrie de votre cher et illustre frère, départ heureux pour celui qui est arrivé au terme, mais si douloureux pour vous, Mademoiselle, qui restez, et qui en ce moment devez trouver, hélas ! la maison bien vide !

C'est donc pour moi, qui ai participé au bienfait d'une hospitalité si généreusement offerte lors de notre expulsion, et qui partage aussi les sentiments de reconnaissance de mon vénérable ami, c'est pour moi un devoir d'être son interprète auprès de vous dans cette douloureuse épreuve, et de vous offrir, en son nom et au mien, nos plus sympathiques et religieuses condoléances.

Je prends la liberté de joindre à cette lettre le portrait de Monseigneur, avec une parole évangélique, qui sera une consolation pour votre foi dans votre douleur.

Pour ma part, Mademoiselle, j'aurai dû écrire la suite du texte sacré : *J'étais malade, et vous m'avez assisté.* Déjà votre frère l'aura entendue de la bouche même du divin Maître.

Veuillez agréer, etc. Fr. SALVATOR,
O. Min. Cap.

Par une attention touchante, en même temps que cette lettre, Mlle Veuillot recevait un portrait de Mgr Taurin avec cette inscription : *A Louis Veuillot. — Venez, béni de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé : car j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli. — Exemplum forte reliquit.*

Dépêche de Rome :

Rome, 15 avril, 4 h. 35.

En arrivant de Jérusalem, les pèlerins font des prières à Rome pour Louis Veuillot et demandent au Pape de bénir sa famille. BAILLY.

Lettre de M. le curé de Langon (Gironde) à Mlle Veuillot :

..... J'ai aimé passionnément Louis Veuillot. Lecteur assidu de l'*Univers* pendant plus de trente ans, j'étais fier de compter parmi ces prêtres que quelques-uns appelaient les amis *fanatiques* du grand écrivain. Ce que j'ai été autrefois, ce que j'étais en 1870, à Rome, où j'eus l'honneur d'être reçu par vous, et plus tard à Pauillac et à Langon, où je vous ai vue à côté de illustre malade, affectueuse et pleine de sollicitude, je le suis encore et plus que jamais...

Je reconnais devoir à la lecture de l'*Univers* et des écrits de Louis Veuillot les moments les plus doux de ma vie...

Je reconnais lui devoir mon ardent amour pour l'Église...

Comment ne l'aimerais-je pas et comment ne pleurerais-je pas sa mort ?...

C'est un des plus beaux souvenirs de mon existence d'avoir reçu à ma table, dans mon modeste presbytère, celui que j'ai toujours regardé comme un des plus grands hommes de ce siècle...

Pourquoi faut-il que sa forte plume, sa plume divine, ait été brisée dans un temps où elle aurait pu être si utile aux grandes causes? pourquoi faut-il qu'un si intrépide soldat du Christ ne combatte plus?...

Daignez agréer, etc. SALVIANI.

Lettre de M. l'abbé Pougeois, curé doyen de Moret et auteur d'une remarquable *Histoire de Pie IX*, à M. Eugène Veuillot :

Moret, 15 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Uni d'esprit et de cœur, non seulement avec la France catholique, mais avec l'univers catholique tout entier, près du cercueil de votre illustre frère, je me contentais d'ouïr avec consolation, chaque matin, les échos de la louange universelle répétés, depuis huit jours, dans les colonnes de l'*Univers*.

Au milieu de ce concert d'éloges funèbres, je ne songeais nullement à sortir de mon silence admirateur, quand une voix discordante vint affliger mon oreille.

Hier, notre *Semaine religieuse*, de Meaux, disait du vaillant champion que la cause catholique vient de perdre : « Il fut frappé par le gouvernement impérial et désavoué par le sou-

verain Pontife lui-même. Il eut contre lui des hommes aussi croyants et aussi chrétiens que lui... »

Je sens le besoin, comme membre du clergé meldois, de protester contre cette flèche du Parthe, ou plutôt contre ce restant de la queue de Bossuet qu'on croyait tombée tout entière sous les décrets du dernier concile.

L'essai de dénigrement contenu dans le jugement précité est tout simplement une témérité étayée d'une erreur : c'est une témérité, car les *hommes aussi croyants et aussi chrétiens* que Louis Veuillot, qui l'ont contredit, ont eu besoin, plus que lui, de modifier leur croyance pour rester unis à l'Église ; c'est une erreur, car ce n'est pas à Rome que le rédacteur en chef de l'*Univers* a été désavoué, c'est à Orléans aussi bien qu'aux Tuileries et plus tard à l'Élysée, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que d'être désavoué à Rome. En effet, au moment même où le journal catholique de Louis Veuillot était excommunié par deux prélats gallicans, l'éminent publiciste recevait, comme gage d'orthodoxie, la sainte communion de l'auguste main du souverain Pontife.

Je me borne, pour l'honneur de la vérité et du rédacteur en chef de l'*Univers*, à cette simple rectification.

Il ne doit pas être dit que notre *Semaine religieuse* a parlé au nom de tout le diocèse, et que le clergé diocésain tout entier a laissé passer sans mot dire l'étrange boutade et l'erreur historique que l'innocente Revue vient de servir à ses lecteurs.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, etc.

A. Pougeois,
curé doyen de Moret, ancien chan. honor. de Meaux et de Bordeaux.

Lettre de M. le vicaire de Tirepied, diocèse de Coutances, à M. Eugène Veuillot :

Je ne suis rien ou bien peu de chose dans l'Église de Dieu. Mais la foi faisait ambitionner à Louis Veuillot le *memento* du plus humble des prêtres. Ce pourra être pour un frère une consolation de penser que je me suis empressé de réaliser le pieux désir du grand chrétien. Ce n'était, du reste, qu'une dette de reconnaissance envers celui dont les pages charmantes m'ont fait passer de si bonnes heures, et versé en mon âme tant d'amour et de dévouement pour Dieu et sa sainte Église.

A. Joubin,
vicaire de Tirepied.

Lettre des bénédictins olivétains de Soulac (Gironde) à M. Eugène Veuillot :

Abbaye de N.-D. de la Fin-des-Terres, à Soulac-les-Bains, le 15 avril.

MONSIEUR. — Au nom de nos frères exilés et en notre nom, nous venons vous offrir nos condoléances les plus affectueuses et les plus senties, à l'occasion de la mort de votre illustre frère, le glorieux défenseur des moines, l'ami de tous nos cœurs, l'objet de notre admiration, le soutien de Dieu.

Nous ne sommes plus que deux ici, combattant sur la brèche, pour Dieu et pour la foi ; mais les expulsés de notre abbaye, dispersés à tous les vents du ciel, prient avec nous pour l'âme bien-aimée qui comprenait si bien notre vie, et qui est remontée vers son Dieu.

On a pu briser les chaînes de notre vie de famille, mais on n'a pas enlevé de nos cœurs l'amour de la Croix sainte, joie, consolation et espoir du crucifié qui fut Louis Veuillot, notre maître dans les bons combats de la foi, notre ami dans la persécution, notre modèle dans l'espérance, notre maître dans la lutte contre Judas, Pilate et consorts.

L'un des nôtres écrit un livre où il raconte comment et pourquoi il a brisé les chaînes du siècle, ce qu'on fait dans le cloître, ce qu'on y aime, ce qu'on y espère. Il dira ce qu'on y lit, et il nous a promis à ce sujet une page émue, vibrante et aimante sur le glorieux et saint défunt, qui, nous l'espérons, a déjà reçu de Dieu la récompense de ses combats, de ses vertus, de ses espoirs indomptés.

Veuillez agréer, Monsieur, au nom de tous nos expulsés et de notre part, l'expression respectueuse et sympathique de notre commune douleur et de notre dévouement.

Les Bénédictins olivétains de Soulac.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Viviers à M. Eugène Veuillot :

Le B..., 15 avril.

MONSIEUR. — Je joins mes sentiments de condoléance à tous ceux qui vous sont adressés à l'occasion de la mort de votre illustre frère, et vous prie d'en faire part aux membres de votre famille et à la rédaction de l'*Univers*.

La mort de M. Louis Veuillot n'est point un deuil isolé : elle atteint la littérature française, la patrie, et, par-dessus tout, l'Église et le clergé.

Je ne vous apprendrais rien en énumérant les immenses services qu'il a rendus à la papauté, à l'Église de France spécialement, en la désinfectant des restes du gallicanisme et en arrêtant du moins les progrès qu'aurait faits, sans lui, la secte catholico-libérale.

Dieu lui avait assigné une mission : il l'a remplie avec un courage, un talent, une abnégation qui commandent l'admiration.

Je célébrerai le saint sacrifice pour l'âme du regretté défunt, le 16 courant[1].

Agréez, etc. F. G.

Lettre de M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers, à M. Eugène Veuillot :

Poitiers, 15 avril.

Monsieur. — Abonné à l'*Univers* avant que M. Veuillot y travaillât, je l'y avais remarqué dès son apparition, il y a bien près de cinquante ans. Et toujours je l'avais trouvé le même : son talent, son ardeur, sa foi, son énergie de parole et de conviction, sa fierté religieuse, et enfin tout ce qui constituait sa nature d'élite, rien n'avait baissé en lui depuis qu'arrivé, si jeune encore, à l'apogée de sa splendeur littéraire, il communiquait à toute intelligence élevée quelque chose de ce que Dieu lui avait donné. Style, conception, tournure d'esprit, tout lui était personnel ; et, s'il reflétait par tout cela les grands maîtres de notre langue si difficile, on sentait pourtant à sa lecture qu'il avait au-dessus d'eux-mêmes l'ingénieux talent de se les approprier et de les valoir. N'est-ce pas là le génie ? Un autre caractère me le rendait cher : c'est qu'il fut *toujours* persécuté pour sa cause et la nôtre ; c'est qu'au milieu des persécutions, harcelé par les pamphlets de la haine injuste ou de l'hostilité aveugle, quand les honnêtes gens eux-mêmes, et en grand nombre, attaquaient sa politique, toujours catholique avant tout, et eussent voulu trouver en lui l'homme de parti bien plus que l'homme de Dieu et de son Église, le brave athlète ne reculait pas, le lion s'agitait d'autant plus pour l'attaque ou la défense, le soldat frappait toujours, et des débris de ses armes il renouvelait le combat, et toujours pour terrasser ses adversaires.

1. Je note ici que beaucoup de prêtres nous ont écrit seulement ces mots : « Je célébrerai la messe pour l'âme de ce grand serviteur de l'Église. »

Que de fois, en des polémiques où des mécontents le faisaient apparaître, ai-je lutté pour lui et avec lui pour la défense de ses principes ! Je ne doutais nullement alors, en dépit d'accusations passionnées, qu'il n'aimât au fond la légitimité et ses vieilles et honorables traditions. Rien ne prouvait pourtant que l'heure fût venue de l'appeler, de la protéger, quand aucunes chances ne parlaient encore en sa faveur. Mais j'avais pressenti dans le polémiste violemment et injustement honni l'homme des prévisions sages, qui n'avançait qu'avec précaution, qui ne se hasardait pas sur un terrain inabordable, et qui pourrait invoquer un jour cette prudence calculée pour défendre plus ardemment le principe sacré de la monarchie, qui, seule en France, fait la garantie de la gloire nationale et du bonheur de tous. On a vu depuis vingt ans comme je m'étais peu trompé. Quand tous les partis en sont venus à n'en plus faire qu'un seul contre la religion et contre l'Église, Veuillot a bien su démontrer que le lis ne pouvait s'enlacer qu'à la croix; que le roi, préposé de Dieu pour tenir l'épée haute devant son Église, avait besoin d'autres gens que de cupides et d'ambitieux. Il aura porté devant ce Maître éternel, qu'il adora toujours en esprit et en vérité, ces nobles pensées et ces jours si longs dépensés comme ses nuits mêmes au service de Dieu et de son peuple. Je soutiens qu'il n'y a pas, en dehors de l'apostolat sacerdotal, une gloire comme celle-là.

Consolons-nous, après tout. Il n'est pas mort; ce n'est qu'un sommeil. Puissent tous ceux qu'il flagella de sa plume incomparable, les impies orgueilleux, les hommes de rien qui font les journaux pour de l'argent et du scandale pour des honneurs, se rappeler que, n'ayant plus rien à oser contre lui, ils l'ont trouvé enfin irréprochable, et que, s'ils résistent encore à ses leçons, à ses exemples et à son souvenir, un jour viendra où tous, en présence de Dieu avec lui, ils comprendront la différence entre le génie de Dieu et la médiocrité, qui ne l'est pas !

Agréez, etc.

C. Auber,
chanoine, historiographe.

Lettre de M. le curé de Nevoy, diocèse d'Orléans, à M. Eugène Veuillot :

Nevoy, 15 avril.

MONSIEUR. — Lecteur de votre vaillant journal depuis 1850, j'ai suivi avec le plus vif intérêt toutes les grandes questions traitées dans ses colonnes, toutes les luttes soutenues, toutes les épreuves subies. Devenu curé depuis un certain nombre d'années, moi aussi j'ai dû restaurer, presque reconstruire mon église, et je viens payer une dette de reconnaissance envers le vénéré chef de la rédaction pour les secours qui, grâce à une note plusieurs fois publiée dans le journal, me sont venus de divers côtés.

Mais ce que j'ai toujours le plus admiré en M. Louis Veuillot, c'est cette foi ardente qui fustigeait l'erreur d'où qu'il la vît surgir ; cet amour saintement enthousiaste pour la sainte Église et son chef, ces élans de charité pour tout ce qui est bon. Enfin, le dirai-je, j'ai toujours estimé notre cher défunt comme une âme d'un mérite héroïque aux yeux de *Celui qui scrute les reins et les cœurs.*

Votre douleur est grande, Monsieur, mais votre consolation ne l'est pas moins depuis que vous avez pu contempler les magnifiques funérailles de celui que nous pleurons ; depuis que vous assistez à ce magnifique concert de louanges parti, à son adresse, de tous les points de la France, et bientôt du monde catholique tout entier. C'est d'une voix unanime que tous les vrais amis de l'Église s'écrient aujourd'hui : *Comment est tombé cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ?* J'applaudis de toute mon âme à tant d'hommages si justement mérités, et je payerai en *memento*, au saint autel, mon tribut de reconnaissance envers le cœur si noble, si vaillant, si dévoué, de ce soldat de la sainte Église...

Veuillez agréer, etc.

J.-G. CUNIN,
curé de Nevoy.

M. l'abbé Richer à M. Eugène et Mlle Élise Veuillot :

Avranches, 15 avril.

La congrégation des sœurs institutrices du Carmel d'Avranches, au diocèse de Coutances, a l'honneur d'offrir l'expression de sa respectueuse et vive sympathie à Monsieur Eugène Veuillot et à Mademoiselle Élise Veuillot, et de leur faire savoir que *neuf* messes seront célébrées du 17 au 25 avril, dans la chapelle de la communauté, pour l'âme de leur illustre frère, dont

l'Église pleure la perte; *cent cinquante communions* et de nombreux chemins de croix seront offerts pour l'âme de ce vaillant défenseur de la liberté de l'enseignement catholique et des congrégations religieuses par les sœurs et novices de cette communauté.

Au nom de la supérieure générale de la congrégation des sœurs institutrices du Carmel d'Avranches, L'abbé RICHER,
chapelain de la communauté.

Certamen forte dedit illi ut vinceret. (Sap.)
Non est inventus similis illi. (Eccli.)
Euge, serve bone et fidelis,... intra in gaudium Domini tui. (Evangel.)

Lettre de M. l'abbé Haas, chanoine de Gap, à la rédaction de l'*Univers* :

Ancien secrétaire de l'évêché de Gap, de 1841 à 1882, ami très dévoué, dès les grandes luttes de 1844, du vaillant athlète que le bon Dieu vient d'appeler à Lui, j'offre mes plus vives et mes plus affectueuses condoléances à toute la famille et à la rédaction de l'*Univers*. Le cher et vivement regretté défunt ne sera pas oublié dans mes faibles prières, surtout au saint autel.

Non sumus de his qui spem non habent... Beati mortui qui in Domino moriuntur... Bonum certamen certavit, fidem servavit, reposita est illi corona justitiæ quam reddet illi justus Judex.

In Domino speravit, non confundetur in æternum.

E.-J. HAAS,
chanoine titulaire.

Lettre de M. l'abbé Patry, chanoine, archiprêtre de Notre-Dame de Mayenne, à M. Eugène Veuillot :

L'abbé Patry, archiprêtre de Notre-Dame de Mayenne, et ses quatre vicaires ont la douleur d'offrir à Monsieur Eugène Veuillot leurs sentiments de respectueuse sympathie à l'occasion de la mort du grand athlète chrétien.

Ils prieront pour que Dieu donne la couronne de justice à celui qui si longtemps et si fidèlement a combattu le bon combat.

Factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion.

In memoria æterna erit justus : ab auditione mala non timebit.

Lettre de M. l'aumônier des Ursulines de Quimperlé à M. Eugène Veuillot :

Quimperlé, le 15 avril.

MONSIEUR. — ... Je ne suis qu'un simple prêtre, mais j'estime immensément la vertu de reconnaissance. Et c'est un besoin impérieux de mon cœur de vous dire à vous que je suis reconnaissant à Louis Veuillot de ce qu'il m'a fait aimer avec force, avec passion, la sainte Église, Rome, le souverain Pontife, la patrie française. Ah ! si vous saviez comme nous l'*aimions*, Louis Veuillot, nous prêtres bretons, si attachés au siège de Pierre ! Et qui donc ne resterait persuadé que l'*Univers* et son illustre rédacteur en chef ont eu une vraie et grande mission dans l'Église de Dieu ?

C'est par la prière, Monsieur, que nous pouvons, nous autres prêtres, payer nos dettes de reconnaissance. Aussi, que j'ai prié depuis huit jours pour l'âme immortelle de votre bien-aimé frère ! Vous serez sans doute heureux de savoir que les religieuses dont je suis l'aumônier ont offert beaucoup de communions à cette même intention. Puissent nos prières adoucir aussi la blessure de votre cœur !

Veuillez, etc. COAT,

aumônier des Ursulines de Quimperlé.

Lettre de M. le curé de Charbonnières, diocèse de Lyon, à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — ... Le malheur qui vous a frappé nous atteint avec vous. Il vous prive d'un bien digne frère et d'un admirable coopérateur, et nous d'un habile écrivain, d'un penseur vraiment chrétien et d'un vaillant champion de l'Église, que nous aimions tant à lire et à méditer.

Pour le bien qu'il a fait à mon âme, je lui promets pour longtemps un souvenir au saint autel.

Veuillez agréer, Monsieur, etc. C. BERJON,

curé de Charbonnières.

Lettre de M. l'abbé Lovet à M. Eugène Veuillot :

Chambéry, 15 avril.

Le bien que m'a fait M. Louis Veuillot a été pour mon esprit et mon cœur une de ces grâces qu'on n'oublie jamais.

Si j'aime ardemment l'Église ; si le Pape a pris dans mon âme la place sacrée qu'il y occupe ; si je me sens le courage et

le bonheur de faire le sacrifice, non seulement de mon sang, mais, ce qui coûte plus encore, de mon jugement et de mon obéissance, à toutes les volontés du souverain Pontife, c'est à la lecture fidèle de l'*Univers* depuis onze ans que je le dois.

L'ineffable plaisir de le lire n'était rien en comparaison de la joie immense que je trouvais à me nourrir de ses pensées, de sa foi et de son noble amour pour la virginale doctrine de Rome.

Il m'a fait si profondément aimer cette cité souveraine, que je n'ai pas eu de paix jusqu'à ce que je l'eusse vue, habitée, admirée et comme photographiée dans mon cœur.

Je l'ai donc vue, j'y suis resté deux ans, j'y ai refait toutes mes études de théologie et de droit. Dieu les a bénies au delà de tout ce que je puis dire, et ce m'est un devoir aujourd'hui de déposer sur sa tombe glorieuse le tribut de ma reconnaissance envers lui : car, après Dieu, c'est bien à lui que je dois ce bonheur.

Mes prières pour son âme généreuse et pour les parents qu'il laisse dans le deuil n'ont pas cessé depuis le jour que m'est arrivée la triste nouvelle. Je les continuerai longtemps encore, afin de placer ma gratitude au niveau des bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, etc. FRANÇOIS LOVET,

vicaire à Notre-Dame, à Chambéry (Savoie).

Lettre de M. le curé de Plounevez-Quintin, diocèse de Saint-Brieuc, à M. Arthur Loth :

15 avril.

CHER MONSIEUR. — Je voudrais, par votre bienveillante entremise, dire à M. Eugène Veuillot combien, avec tous mes confrères de ce pays, je pleure le frère illustre et incomparable qu'il vient de perdre, et combien, en même temps, nous nous associons aux témoignages d'admiration et de sympathie qui, de toutes parts, acclament sa mémoire vénérée.

Merci encore. Et veuillez toujours me croire votre bien respectueusement dévoué, H. LE FICHANT,

curé.

Lettre de M. Jean Grange à M. Eugène Veuillot :

Saint-Paul, 15 avril.

MONSIEUR. — Plusieurs prêtres du diocèse de Limoges veulent que je vous dise qu'ils ont prié et continueront de prier

pour votre illustre frère, qu'ils regardent comme le laïque qui a le plus fait, sans contredit, pour l'Église et le clergé.

Permettez-moi d'ajouter que ces sentiments sont les miens.

JEAN GRANGE.

Lettre de M. l'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Narbonne à M. Eugène Veuillot :

Narbonne, 15 avril.

MONSIEUR. — C'est un pauvre inconnu, aumônier de l'Hôtel-Dieu de Narbonne, qui se regarde néanmoins comme membre de cette grande famille de l'*Univers* dont monsieur votre frère était le chef.

C'est vous dire avec quelle filiale sympathie je partage votre douleur. Je ne cesserai tous les jours de le recommander à la miséricorde divine, acquittant ainsi la dette de reconnaissance pour tout le bien qu'il m'a fait.

Lettre de M. Louis Hervé, directeur de la *Gazette des campagnes*, à M. Eugène Veuillot :

Je m'associe de toute mon âme à votre deuil de famille et aux sentiments de regret et d'admiration que provoque la mort de notre chef à tous. J'ai regretté vivement de ne pouvoir aller à Paris prendre part aux prières et aux hommages que nous devons tous à ce noble maître. Mais mon cœur et ma pensée étaient avec les vôtres et y seront toujours, jusqu'à ce que Dieu nous relève de notre poste et nous rallie à notre illustre chef là-haut !

Lettre de M. Jacques Pilliard[1] à Mlle Élise Veuillot :

Rome, 15 avril.

Je viens d'apprendre immédiatement que votre illustre frère a succombé à la terrible et longue maladie dont il était frappé depuis si longtemps. C'est une grande douleur. Dieu l'avait choisi entre tous pour défendre son Église. Il l'avait doté d'un grand talent; et fidèlement il l'a tout employé, tout dépensé à

1. M. Pilliard, peintre, est l'un de ces Français venus à Rome pour un voyage et qui, en ayant subi l'attrait au point de s'y établir pour toujours, ont fourni à Louis Veuillot l'occasion d'écrire sur ce sujet de si belles pages dans son *Parfum de Rome*.

son service ; il a vaillamment combattu jusqu'à la fin ; il a maintenant sa couronne, sa récompense éternelle : tout est là. Cela devrait consoler, mais ne console pas, ou du moins très imparfaitement, d'une perte si grande. Le cœur est déchiré, il saigne longtemps, et les larmes mêmes soulagent peu. Je comprends et je partage tout à fait votre douleur, vous, gardienne fidèle et tendre d'un frère chéri.

... Je ne veux pas prolonger cette lettre : elle serait inopportune en ce moment solennel ; je voulais seulement, au milieu du concert qui s'élève autour de vous, vous faire entendre la voix d'un ami obscur sans doute, mais dévoué et fidèle. Veuillez l'accueillir, Mademoiselle, et agréer, avec l'expression de la douleur que me cause une perte si grande, toute la part que je prends à celle que vous éprouvez vous-même.

Lettre de M. le comte Hélion de Barrême à M. Auguste Roussel :

Villa Barrême, Montfavet, par Avignon, le 15 avril.

MON CHER MONSIEUR ET CONFRÈRE. — Je n'ai pas eu la fatuité de mêler ma faible voix à tant de voix puissantes et illustres qui se sont élevées pour rendre un glorieux témoignage au grand mort que vous pleurez.

Je me suis contenté de prier pour lui et de faire dire une messe pour lui, dans la chapelle même où j'irai dormir, à mon tour, le jour que j'ignore, mais que Dieu a déjà fixé...

On a dit de Voltaire, au plus fort de la Révolution française : *Il ne voit pas ce qu'il a fait, mais il a fait ce que nous voyons.* Nous, nous dirons de Louis Veuillot (il est de ceux qu'on appelle par leur nom, car la postérité commence pour eux dès qu'ils sont entrés dans la mort) — nous dirons de Louis Veuillot : Il a préparé cette belle et triomphante journée de laquelle il est absent.

Je n'ai jamais eu de rapports fréquents avec notre glorieux défunt ; et pourtant, comme il avait la bonté de me le rappeler quelquefois, j'étais une de ses vieilles connaissances.

Je l'avais rencontré, pour la première fois, en Piémont, à Borgo, en 1858 ou 1859, chez Mme la duchesse de Montmorency-Laval. Être présenté à Veuillot par la fille de Joseph de Maistre, c'était une bonne fortune, surtout pour un jeune homme de dix-huit ans. Peu de jours après, j'eus l'honneur de dîner avec lui chez S. Exc. le comte Solar della Margarita,

qui avait daigné réunir un humble novice de la vie publique à des hommes tels que l'abbé Margotti, cet admirable polémiste dont l'Italie est fière, et qui défend les vrais principes et les vraies doctrines dans l'*Unità cattolica*, comme il le faisait alors dans l'*Armonia*, le comte de la Motte, les comtes Costa della Torre, de Camburzano, Crotti, etc...

En 1862, lors de la grande manifestation en faveur du pouvoir temporel à laquelle la canonisation des martrys japonais servit de prétexte, j'assistais à un consistoire; en voyant le magnanime Pie IX s'avancer porté sur sa chaise curule, au milieu des cardinaux, des patriarches et des évêques, je ressentis plus vivement que jamais la honte des lâchetés, des abandons, des trahisons de la France officielle, et je dis à haute voix à un ami : « Comme l'épée de la France loyalement levée ferait bien dans ce cortège ! Pourquoi ne pouvons-nous pas animer la statue de Charlemagne qui monte la garde aux portes de Saint-Pierre ? Oh ! comme Henri V reprendrait dignement auprès de la Papauté la place du grand empereur ! »

Un homme qui était devant moi se retourne, me prend la main et me dit : « Comme vous avez raison ! Vous êtes un bon Français, parce que vous êtes un bon chrétien ! » Cet homme, c'était Louis Veuillot. Il habitait, chez M. l'évêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé, piazza Navone. Je le vis souvent, et j'appris de lui à aimer Rome...

A Paris, où il était alors presque porte à porte avec M. de Montalembert, rue du Bac, j'étais un rare visiteur, *parvus cultor et infrequens*. Je me souviens pourtant d'une promenade que je fis avec lui : c'était en 1866. Je l'avais rencontré, vers cinq heures du soir, au Palais-Royal, et, tout en écoutant ce causeur si séduisant, je l'accompagnais jusque chez lui.

Nous traversions le jardin des Tuileries, où nous nous croisâmes avec M. Thiers. Tout à coup, Louis Veuillot s'arrête devant le palais et me dit : « Il y a quelqu'un là-dedans qui aurait pu faire la France grande et se faire un nom immortel de son vivant; avec ses faiblesses pour la révolution, il se perdra, et nous avec lui, et peut-être la France avec nous. Napoléon III est un aveugle : il ne voit pas que l'on a semé le chanvre dans ce jardin, et cependant le chanvre avec lequel sera faite la corde dont on se servira pour le pendre commence déjà à pousser. Ce palais sera brûlé, et ce sera justice »...

Plus que jamais le travail est amer et ingrat, et il est dur de supporter ces *menses vacuos et noctes laboriosas* dont parle

Job. Mais sachons attendre l'ombre et la récompense avec plus de patience que le serviteur et le mercenaire dont parle le même Job : *Sicut servus desiderat umbram, et sicut mercenarius præstolatur finem operis sui.*

M. Veuillot nous a donné l'exemple : il a travaillé sans relâche tant que Dieu a voulu se servir de l'ouvrier, et il s'est soumis quand ce même Dieu lui a retiré, avant l'heure, le magnifique outil confié à ses mains fidèles...

Devant un tel deuil, je ne suis pas maître de ma plume : je l'ai laissée courir, et elle m'a entraîné plus loin que je ne le voulais en partant.

Dans tout cela, veuillez ne prendre que l'expression de ma sympathie pour le deuil de l'*Univers*, qui est un deuil public pour tous les catholiques, un deuil de famille pour tous ceux qui croient, qui combattent et qui espèrent.

Si vous aviez la bienveillante pensée d'offrir l'hommage de mes condoléances à M. Eugène Veuillot, l'héritier de la plume — j'allais dire de l'épée — de son illustre frère ; à M[lle] Veuillot, si dévouée, que le grand écrivain a appelée l'ange gardien de son foyer, cette mère qui de la maternité n'a connu que les devoirs, les sollicitudes et la tendresse ; à tous vos vaillants confrères de l'*Univers*, vous me feriez plaisir et honneur.

Recevez, etc. HÉLION DE BARRÊME.

P.-S. — Je ne vous dis rien pour les jeunes gens de la famille, parce qu'en lisant dans l'*Univers* la signature Pierre Veuillot, je comprends qu'il n'est nul besoin de former le souhait du grand poète romain : *Maneant in religione nepotes.*

Lettre de M. François de Paule Galard, d'Espagne, à M. Auguste Roussel :

Vich, le 15 avril.

MONSIEUR. — Quel est le catholique, surtout s'il appartient à l'armée de la foi, qui ne se soit pas senti ou ne se sentira pas affligé en apprenant la mort du grand athlète, défenseur de la religion, de la justice et du droit, de l'insigne Veuillot ?

Il est, par conséquent, fort naturel que moi, qui ai reçu les preuves les plus éclatantes de la grandeur de son âme et de la noblesse de ses sentiments, je m'associe à ceux qui regrettent le plus la perte de cet illustre homme de science, rempli de zèle en faveur de la régénération de la malheureuse société corrompue et égarée.

Permettez donc, mon bon et cher Monsieur Roussel, de présenter à la famille du défunt les sentiments de respectueuse condoléance que, en ma qualité d'ancien colonel carliste, de journaliste, et particulièrement d'homme reconnaissant, je la prie de bien vouloir agréer.

FRANÇOIS DE PAULE GALARD.

Lettre de M. le comte de Maumigny à M. Arthur Loth .

Nevers, 15 avril.

CHER MONSIEUR LOTH. — J'ai une grâce à vous demander : c'est d'être mon interprète auprès de M. Eugène Veuillot.

Au milieu de l'immense concours de princes de l'Église, de membres du clergé, de publicistes, d'amis, d'admirateurs, je n'avais pas qualité pour m'unir directement aux douleurs de la famille.

Ancien collaborateur de votre rédacteur en chef au premier *Univers*, je devais m'y associer par mes prières et mes regrets, et j'ai aussitôt prié un de mes amis de célébrer une messe à son intention, pensant toutefois que toute une vie de dévouement au siège de Pierre, et les saintes prières de tant d'évêques et de religieux lui avaient déjà ouvert la gloire éternelle. Néanmoins, j'ai cru que c'était le meilleur moyen de lui témoigner ma reconnaissance, et pour la place qu'il a bien voulu m'accorder dans son journal, et pour ces admirables exemples de courage et de foi que j'y trouvais journellement comme collaborateur, et plus tard comme assidu lecteur.

Dieu fait tout pour ses élus ; et, selon toute apparence, la rude épreuve qui l'a écarté du champ de bataille n'a pas moins servi à sa gloire ici-bas que dans l'autre, ses adversaires étant guéris de leurs anciennes blessures, ou du moins y étant moins sensibles.

Agréez, Monsieur, etc. Comte DE MAUMIGNY.

Lettre de M. Guyot de Salins, directeur de l'association *l'Union catholique*, à M. Eugène Veuillot :

Lorient, le 15 avril.

CHER MONSIEUR. — Je n'avais pas l'honneur d'être connu personnellement de votre illustre frère ; permettez-moi cependant, par reconnaissance pour l'appui bienveillant que l'*Uni-*

vers a bien voulu accorder à l'association de l'*Union catholique*, à laquelle depuis bien des années je consacre mes humbles efforts, de vous exprimer la part bien vive que j'ai prise à la perte douloureuse que vous avez éprouvée.

C'est la foi seule qui vous consolera. M. Louis Veuillot a combattu le bon combat pendant un demi-siècle, en mettant tout entier son admirable talent au service de la sainte cause de la religion, sans négliger en politique les principes légitimistes.

Quel noble exemple a laissé à tous ce courageux champion de l'Église, par une énergie et une persévérance à toute épreuve!

Offrez, je vous prie, mes respects à mademoiselle votre sœur, et recevez, etc. GUYOT DE SALINS.

Lettre d'un abonné de l'*Univers* à M. Eugène Veuillot :

15 avril.

MONSIEUR.— Permettez-moi d'abord une petite digression: « Un évêque, curieux, durant une retraite ecclésiastique, de savoir si saint François de Sales priait seul dans sa chambre avec l'air recueilli et profondément pieux qu'il montrait en public, eut l'indiscrétion de faire un trou dans le mur de la chambre (il était son voisin de chambre) et il fut convaincu, *par ses propres yeux*, de l'admirable tenue et de la profonde piété de M. de Genève, comme on l'appelait alors. » J'ai agi un peu de même avec M. Veuillot, et voici le fait arrivé il y a environ trente-trois ans.

J'étais à Rome, à l'hôtel de la Minerve, et M. Veuillot s'y trouvait aussi, avec Mgr Gaume.

Je n'avais pas l'honneur de connaître personnellement M. Veuillot, mais j'étais son admirateur et je désirais lui parler. On me l'avait montré: je pouvais donc le reconnaître dans la rue, et souvent je cherchais quelque prétexte, mais je n'osais pas exécuter mon projet.

Enfin un jour, sur les deux heures de l'après-midi, je revenais de la place du Panthéon, quand je croisai M. Veuillot; il marchait d'un air distrait et préoccupé. Une idée bizarre me survint : suivons-le, me dis-je, et voyons où il va. Je le laissai donc me dépasser, me retournai, et, me mettant à dix pas, je le suivis. Bientôt il atteignit la place du Panthéon, la traversa, et se dirigea vers l'église Saint-Louis des Français, où j'allais

souvent à la messe. Je le suivais toujours. M. Veuillot entra dans l'église ; vite je hâtai le pas, soulevai la portière de cuir qui, dans le jour, en ferme l'entrée latérale, et, m'arrêtant, je regardai ce qu'il allait faire.

Il va, me dis-je, voir probablement les belles peintures des chapelles, visiter le tombeau du cardinal d'Ossat, voir la madone à laquelle on attache tant de bijoux, etc., etc. Je m'approcherai de lui, et, par une demande quelconque, à l'aide de mon *Guide* Artaria de Milan, j'entamerai conversation.

Pas du tout : comme j'étais resté caché derrière le second pilier, je le vis aller devant le grand autel ; il s'arrêta à cinq ou six pas de la table de communion, puis se mit à genoux, la tête dans les mains.

Je tirai ma montre, et, m'asseyant sous l'angle du pilier, car il n'y avait pas de chaises ce jour-là, bien qu'on en mette tous les dimanches, je voulus voir si, seul dans cette église silencieuse et absolument vide à cause de l'heure et du jour non férié, le champion des catholiques priait avec application et ferveur.

Sans chaise, sans appui, à genoux, tout droit, la tête dans ses mains, il resta immobile près de quarante minutes. Jamais je n'ai vu mieux prier, si on en juge par son immobilité : car, à son attitude, on eût dit un bloc de pierre. Je fus fort édifié et je me dis : Il prie bien ; oh ! ce n'est pas pour se faire voir : car j'étais entré sans bruit. Dès qu'il se releva, je sortis sans qu'il s'en aperçût, d'autant plus qu'il avait baissé la tête et fixait la terre.

Je me mis de côté sur l'esplanade de l'église, le laissai me dépasser encore ; puis, après qu'il eut fait environ deux cents pas, comme je le suivais toujours, je m'approchai de lui, et, m'enhardissant, je demandai si je n'avais pas l'honneur de parler à M. Veuillot. Il fut très gracieux, très courtois, et me permit de venir le voir un instant lui dire quelques mots, à deux reprises différentes, dans sa chambre, à l'hôtel de la Minerve. Je ne sais pourquoi cette prière silencieuse et cette attitude humble et ferme tout à la fois me sont restées dans la tête ; elles m'ont souvent rappelé une phrase de lui, que j'ai lue je ne sais plus où : Vous n'irez pas à l'Académie, mais vous irez au ciel. Vraiment cet homme priait bien ; or c'est parce qu'il priait bien, qu'il méprisait tout, en comparaison du ciel, et combattait tout, en l'honneur du Maître du ciel.

Agréez, Monsieur, tous mes respects.

Un des abonnés de l'*Univers*.

Lettre de M. le comte de Salaberry à M. Auguste Roussel :

Fossé (Loir-et-Cher), 15 avril.

Je ne veux pas attendre plus longtemps, mon cher ami, pour venir déposer sur la tombe de M. Louis Veuillot mon modeste et reconnaissant souvenir. C'est à vous, qu'il avait associé de si près à sa vie, que je demanderai d'être mon interprète auprès de toute sa famille, dont je partage la vive douleur.

Mais quel adoucissement elle doit trouver dans ce concert unanime de regrets et de respects!

Les Philistins eux-mêmes n'ont pas résisté à l'entraînement général, et sont venus rendre hommage à ce grand guerrier enlevé du champ de bataille par suite des fatigues du combat. Tout en ne croyant saluer que leur maître dans l'art d'écrire et de traduire sa pensée, leur témoignage a parlé plus haut: ils l'ont adressé au cœur généreux, au courage invincible, à l'homme de bonne foi, qui n'a jamais varié que pour défendre encore plus ardemment la justice et la vérité, lorsqu'elles lui apparaissaient sous un jour plus complet.

C'est à cette œuvre qu'il a consacré ses forces : il aimait l'Église jusqu'au sacrifice suprême : par elle, il était devenu fort et puissant; par lui, elle triomphe de tous les honneurs rendus à sa mémoire; et lorsque le serviteur aura présenté au Maître le compte des dix marcs d'argent qui lui avaient été confiés, nul doute que le Maître n'ait aussitôt récompensé la fidélité du serviteur.

Ce n'est donc pas sur lui qu'il faut pleurer; c'est nous seuls qu'il faut plaindre, nous, les catholiques, les enfants de l'Église, sa grande famille, à qui il ne reste plus qu'à méditer longuement et utilement les grands exemples que nous a laissés cet héroïque chrétien.

Veuillez croire, etc. Comte de SALABERRY.

Lettre de M. J. Benoît à Mlle Veuillot :

Canal de Suez.

MADEMOISELLE. — Je prends une part bien vive à la perte douloureuse que vous venez de faire en la personne de votre frère. C'est une grande perte pour la religion et pour l'Église. Après quarante ans de bon combat, il est allé recevoir la récompense du fidèle serviteur de Dieu. Je prie Notre-Seigneur

et sa très sainte Mère pour votre frère, que j'ai eu l'honneur de connaître, étant en service chez M. Émile Keller.

J'assisterai à la messe de mardi au service funèbre. Que ce grand chrétien ne nous oublie pas dans la paix de Notre-Seigneur.

Recevez, Mademoiselle, l'expression de toutes mes sympathies. JOSEPH BENOIT,

ancien valet de chambre de M. Émile Keller, employé au canal de Suez.

M. le docteur Chamousset, ancien médecin de la marine, écrit de Chambéry à M. Eugène Veuillot :

C'est un simple soldat de la cause que défendait avec tant de courage et d'abnégation M. Louis Veuillot, qui vous prie d'accueillir avec bienveillance l'expression de ses regrets et l'assurance de son concours de ferventes prières pour le cher défunt, qui n'en a peut-être plus besoin.

Opera illorum sequuntur illos. Docteur CHAMOUSSET.

De Chappois (Jura), M. le docteur Droux et ses frères écrivent qu'ils s'associent à la douleur de la famille de Louis Veuillot, « le vaillant défenseur de l'Église, le grand écrivain, le grand chrétien que pleurent les catholiques du monde entier ».

Un ancien zouave pontifical, aujourd'hui curé en Alsace, écrit à M. Eugène Veuillot :

K.....

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Votre très regretté frère, toujours sur la brèche pour la bonne lutte, a aussi répondu a tant d'autres grâces du bon Dieu en faisant le bien sur son passage. Je suis un de ceux qu'il n'a pas oubliés, et je viens vous exprimer ma reconnaissance et vous faire savoir ma participation à votre grande douleur.

Veuillez agréer, etc. H....,

ex-capor. du rég. de zouaves pontificaux, décoré de Mentana.

Un religieux rédemptoriste écrit à M. Eugène Veuillot :

Paris, 15 avril.

Tous les jours, je parcours avec émotion les pages si émues consacrées à la mémoire de celui dont la perte retentit encore

si douloureusement dans mon cœur. J'espère que vous continuerez à nous édifier en nous livrant tout ce qui touche à votre illustre frère : cela console et cela fait du bien.

M. Gœury, de Guingamp, écrit que lui et sa famille s'associent à la « douleur qu'excite la perte que vient de faire la catholicité. Ils prieront pour l'âme du cher défunt ».

Mme Pinson, d'Angers, tient à dire la part qu'elle prend au deuil « que partagent tous ceux qui aiment l'Église et la France ».

Un religieux, bien connu par ses travaux et porteur d'un nom de la vieille noblesse de France, écrit à M. Eugène Veuillot :

Je laisse passer le flot des grands, pour vous envoyer un triste et doux souvenir. Vous n'en avez pas besoin : cette douleur est glorieuse et catholique. L'Église et les hommes vous ont rendu justice. Permettez-moi d'y joindre la sympathie d'un humble soldat de la Croix, qui ne peut que féliciter ceux qui tombent au champ d'honneur.

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 16 AVRIL

Lettre de S. G. Mgr Guillemin à Mlle Élise Veuillot :

Vuillafans (Doubs), 16 avril.

Mademoiselle. — C'est bien tard que je viens vous offrir mes condoléances pour la perte douloureuse que vous avez faite, et qui en même temps se fait sentir à toute notre France et surtout au parti catholique, dont votre illustre frère était un des plus fermes et des plus glorieux soutiens. Renfermé au fond de nos montagnes, il n'y a que deux jours que j'ai appris ce malheur ; mais au moins, depuis ce douloureux moment, le souvenir de notre cher défunt ne s'est pas éloigné de mon esprit. Je l'ai recommandé de tout cœur à la miséricorde divine, et il n'y a que quelques moments encore que je célébrais la sainte messe pour le repos de son âme.

Puis, le règlement de notre congrégation nous prescrivant la célébration de trois messes pour chaque confrère défunt, et M. Louis Veuillot pouvant à juste titre être considéré comme l'un des nôtres, ce sont deux messes encore que je lui dois, et que je célébrerai comme pour un des membres de la congrégation. Mais déjà, je n'en doute pas, les mérites de cet intrépide défenseur de la foi et toutes les prières qui ont été faites pour lui auront ouvert les portes de la céleste patrie, et il continuera à remplir envers nous le rôle de protecteur et d'ami qu'il a si bien exercé sur la terre.

Pour moi, j'ai pleine et entière confiance en lui ; et comme précédemment il a bien voulu me témoigner un intérêt spécial, ainsi qu'à notre mission et aux œuvres que j'ai cru devoir entreprendre, j'espère qu'au ciel, où il est sans aucun doute déjà maintenant, il voudra bien me conserver l'amitié et la protection dont il m'a donné tant de preuves sur la terre...

Pour vous, Mademoiselle, il ne me reste qu'à vous offrir la nouvelle assurance du respect et de l'amitié que vous conserve

le pauvre évêque missionnaire, et avec lesquels, jusqu'au bout de la vie, il vous restera bien sincèrement et bien cordialement attaché en N.-S. †ZÉPHYRIN GUILLEMIN,
évêque missionnaire à Canton (Chine).

Monseigneur l'évêque d'Annecy envoie « l'expression de toutes ses sympathies ».

Dépêche du R. P. Marquigny, qui faisait partie du pèlerinage de Terre sainte :

Rome, 16 avril, 7 h. 35 soir.

J'ai appris en débarquant la douleur qui vous frappe, et je pleure dans Rome le grand champion des causes romaines.

Lettre de M. Tandeau de Marsac, chanoine de Limoges :

Lecteur de l'*Univers* depuis 1845, et abonné au journal avec M. Delor, curé de Saint-Pierre, depuis 1859, je vous prie d'agréer mes condoléances et l'assurance que je n'oublierai pas dans mes saints sacrifices l'âme du vaillant et éloquent défenseur de l'Église, que vous pleurez et que la vraie France et l'Église pleurent avec vous. L'abbé TANDEAU DE MARSAC,
chanoine titulaire.

M. le chanoine Ardant, secrétaire général de l'évêché de Limoges, écrit aux rédacteurs de l'*Univers* pour leur offrir « ses plus sincères et ses plus vives condoléances à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot, leur chef vénéré, un des plus intrépides chrétiens de notre époque et l'incomparable polémiste de notre siècle ».

Le R. P. Rey, supérieur de la chapelle du Vœu national au Sacré-Cœur de Jésus, écrit que « les chapelains de Montmartre offrent leurs plus respectueux et affectueux sentiments de condoléance à Monsieur Eugène Veuillot et à sa famille, à Mademoiselle Veuillot et à toute la rédaction de l'*Univers*, qu'ils ont toujours aimés, admirés, défendus ».

Le R. P. George, rédemptoriste, en son nom et au nom de sa communauté, « offre à Monsieur Eugène Veuillot ses sincères et profondes condoléances pour le grand deuil qui frappe sa famille et qui nous émeut et attriste tous. Nous prierons, ajoute le P. George, pour celui que nous avons tant aimé. »

M. l'abbé Paradis, curé de Sainte-Marguerite, à Paris, envoie cette devise bien éloquente en sa brièveté : *Invincibili gloria victo.*

M. l'abbé Jules Bonhomme, curé de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, à Paris, témoigne « de toute son admiration pour le grand publiciste chrétien et de ses plus respectueuses condoléances pour sa famille ».

Lettre de M. l'abbé Genty, vicaire général d'Autun, à M. Eugène Veuillot :

L'un des premiers abonnés de l'*Univers*, je prie Monsieur Eugène Veuillot et les autres membres de la famille, ainsi que la rédaction de l'*Univers*, d'agréer l'expression de la bien vive douleur que j'ai ressentie à la nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot, qui aura une bonne part dans mes faibles prières.

M. l'abbé Juvanon, vicaire général de Belley, en adressant au frère et à la famille de M. Louis Veuillot ses empressés sentiments de condoléance, écrit qu' « il prend part au deuil que cause à l'Église et à la France la mort de M. Louis Veuillot, et qu'il priera pour le repos de l'âme de ce vaillant champion de la foi catholique ».

Lettre du P. Peureux, procureur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à M. Eugène Veuillot :

Je prie Monsieur Eugène Veuillot d'agréer l'expression de mon respect et celle de mes regrets profondément sympathiques pour lui et sa chère famille, aussi bien que pour ses dévoués collaborateurs. Mais la perte qu'ils viennent de faire ne les atteint pas seuls.

C'est l'univers catholique qui est également frappé dans la personne de M. Louis Veuillot, son zélé et vigilant défenseur.

Lettre de M. l'abbé Laminette, vicaire de Sainte-Marguerite, à Paris :

Je suis trop heureux de cette justice tardive mais éclatante, rendue enfin au grand serviteur de Dieu et de son Église, de ces témoignages venus de partout, et quelques-uns de si haut, de cette glorification si supérieure déjà aux vieilles injures, pour ne pas en exprimer ma profonde joie.

Lettre de M. l'abbé Ballay, curé de Viéthorey (Doubs) :

Rangé parmi ses plus humbles mais ses plus sincères admirateurs, je salue la mémoire du vaillant champion de l'Église et de la France.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos. (Mach.)

Lettre de M. G. Marquet, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire de Bayeux, à M. Eugène Veuillot :

16 avril.

AD JESUM PER MARIAM.

MONSIEUR. — Permettez au plus humble des admirateurs du grand chrétien que nous pleurons avec vous, de vous offrir ses condoléances et de vous dire combien il joint ses prières et ses larmes aux vôtres.

Daignez, Monsieur, agréer pour vous et votre famille l'expression de mon profond et religieux respect.

Lettre du supérieur général des religieux de Sainte-Croix à M. Eugène Veuillot :

N.-D. de Sainte-Croix, à Neuilly-Paris, 16 avril.

CHER MONSIEUR. — Embarqué à New-York sur l'*Amérique*, le 4 avril courant, c'est hier seulement, à mon arrivée à Paris, que j'ai appris la mort de M. Louis Veuillot. Depuis longues années, votre illustre frère m'honorait de son amitié et de ses encouragements. Son grand cœur n'était-il pas le soutien et le défenseur des intérêts catholiques, et en particulier de nos

chères missions d'Amérique, où j'ai passé plus de quarante années, aux États-Unis, dans l'Indiana ? Apôtre par ses écrits comme le missionnaire par sa parole, il ne portait pas seulement le plus vif intérêt à nos œuvres, il était pour elles une lumière et une force.

Les articles de l'*Univers*, traduits en anglais dans nos journaux, et particulièrement dans nos modestes publications du *Scholastic* et de l'*Ave Maria*, ont puissamment contribué à l'évangélisation du nouveau monde. Peut-être suis-je le premier des plages transatlantiques, mais certainement je ne serai pas le seul à payer un légitime tribut d'admiration et de gratitude au grand chrétien, à l'éminent écrivain que Dieu vient de rappeler à lui. Ed. Sorin, c. s. c.,

supérieur général.

Lettre de M. l'abbé Martin, curé de Popian (Hérault) :

16 avril.

Je m'associe de tout cœur à la perte douloureuse et incomparable que vous venez de subir, dans la personne de l'éminent publiciste M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de votre excellent journal.

Son souvenir me sera toujours cher et précieux.

Je possède ses œuvres presque au complet. Je les relis toujours avec un nouvel intérêt.

Lecteur de l'*Univers* depuis plus de quinze ans, j'ai conservé avec un soin jaloux et comme un vrai trésor les articles qu'il a signés.

Nous sommes heureux de penser qu'il est déjà en possession du souverain bonheur, en échange de ses immenses travaux pour la bonne cause, et de son dévouement pour l'Église, qu'il a constamment déployé jusqu'à l'héroïsme... Martin,

curé.

Lettre de M. le curé d'Arvert à Mlle Veuillot :

Arvert, 16 avril.

Mademoiselle. — J'ai appris avec la plus profonde douleur la mort de M. Louis Veuillot. Je m'unis à tous les cœurs catholiques pour vous exprimer, ainsi qu'à votre honorable famille, mes meilleurs sentiments de condoléance.

Puisse l'explosion universelle et spontanée de regrets qu'il emporte avec lui dans la tombe consoler votre douleur et fortifier le courage des vaillants rédacteurs de l'*Univers* !

J'ai fait, il y a plusieurs années, le voyage de Paris exprès pour voir votre illustre frère. Quoiqu'il fût souffrant et que l'état de sa vue lui inspirât quelque crainte pour un avenir prochain, il eut néanmoins la bonté de me procurer, en voulant bien me recevoir, la bonne fortune que j'étais venu chercher dans la capitale.

« Qui pourra vous remplacer, lui disais-je, comme rédacteur en chef de l'*Univers*, si vous devenez incapable de continuer le bon combat ?

— Soyez tranquille, me répondit-il : Dieu n'a besoin de personne ; il saura bien pourvoir à mon remplacement. »

J'étais suspendu à ses lèvres pendant qu'il me parlait, comme il savait le faire, de ce qui nous était cher à tous deux, et qu'il me faisait part de ses craintes, qui n'étaient, hélas ! que trop bien fondées.

« Vous êtes admirable, osai-je lui dire, au milieu de cette tempête de contradictions auxquelles vous avez été et auxquelles vous êtes en butte chaque jour. Les coups qui vous frappent m'irritent plus que je ne puis vous le dire. Voyez donc : ils vous arrivent de partout, de droite, de gauche, d'en bas (il souriait) et d'en haut.

— Oh ! pour les coups d'en haut, ils sont des coups de grâce : ce sont de bons coups ; il faut toujours les accepter avec amour et reconnaissance, » répondait-il avec un tel accent de douceur et d'humilité, que j'éprouvais comme une honte intérieure d'être moins pieux et moins parfait, moi prêtre catholique.

Je n'oublierai jamais les fruits de pieuse édification que j'ai recueillis de ce délicieux et trop court entretien.

Louis Veuillot est celui de tous les hommes illustres du dix-neuvième siècle que j'ai le plus aimé et le plus admiré, pour le noble usage qu'il a fait de sa haute et magnifique intelligence, et de tous les trésors dont Dieu avait orné son cœur, pendant un demi-siècle de luttes héroïques en faveur de la sainte Église, notre mère commune.

Maintenant que sa bouche est muette et que sa plume incomparable repose à côté de lui dans son cercueil, je pense à l'invoquer comme le patron des écrivains, des polémistes, des littérateurs et des journalistes, qui l'ont, à bon droit, regardé comme leur maître à tous, et qu'il a tous égalés, sinon surpassés par l'incontestable supériorité de son talent.

Oh ! que Mgr Clément Villecourt, de sainte et pieuse mémoire, évêque de la Rochelle, était bien inspiré ! Je ne sais

quelle année, en présence de quelques prêtres présents à la réception de son courrier, qu'il venait de lire :

« Messieurs, leur disait-il avec enthousiasme, je viens de recevoir une lettre de Louis Veuillot ! Savez-vous que c'est un honneur, pour un évêque comme moi, de recevoir des lettres de cet homme-là ? »

L'appréciation de l'éminent et saint prélat, partagée alors par plusieurs autres pontifes, était la contre-partie de la campagne belliqueuse menée, dans le temps que vous savez, avec si peu de mesure et de charité, contre notre indomptable athlète catholique, qu'on accusait avec tant de fiel d'en manquer totalement.

J'ai la certitude que si on mettait dans le plateau d'une balance toutes les phrases, tous les mots, tous les articles que le feu de la discussion, par la force des choses ou par le fait de la fragilité de l'humaine nature, a fait tomber de sa plume éloquente ; et, dans l'autre plateau, tous les flots d'insultes et de haine que l'esprit de secte religieuse et de révolutionnaire impiété n'a jamais cessé de répandre sur sa personne, sur ses intentions odieusement interprétées, j'ai la certitude que son plateau à lui serait léger.

Tel est mon humble jugement, qui pourrait peut-être un jour se confondre avec celui de l'impartiale histoire.

Veuillez excuser, etc. GAILLARD,

prêtre, curé d'Arvert (Charente-Inférieure).

Lettre de M. Martiel, ancien curé de Saint-Maurice, à M. Eugène Veuillot :

Laguépie (Tarn-et-Garonne), 16 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Une seule fois dans ma vie j'ai eu l'honneur de voir Louis Veuillot, de causer avec lui ; il m'est resté un impérissable souvenir de la rapide soirée pendant laquelle, quelques-uns de mes amis et moi, nous fûmes comme éblouis par cette belle intelligence, par ce caractère si grand et si vrai. Louis Veuillot, pendant sa vie, a rendu l'*Univers* illustre entre tous les bons journaux. L'incomparable gloire qui resplendit sur la tombe de votre rédacteur en chef rejaillira sur votre journal, l'immortalisera, et nous attachera de plus en plus à lui, nous ses vieux fidèles. *In memoria æterna erit justus : sepulchrum ejus erit gloriosum.*

Veuillez agréer, etc. MARTIEL,

prêtre.

Au sujet de la messe célébrée à Marseille pour le repos de l'âme de Louis Veuillot, nous lisons dans le journal catholique et populaire *le Citoyen :*

Nous avons rendu compte, hier, du service funèbre qui a été célébré lundi matin, dans l'église de Saint-Vincent de Paul, pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot.

On voudra bien nous excuser d'y revenir, pour insister sur le concours empressé et significatif des membres de notre clergé et des congrégations religieuses de notre ville. On remarquait, en effet, dans l'assistance, divers membres de la Compagnie de Jésus, plusieurs religieux dominicains, capucins et oblats, et divers pères du Saint-Sacrement.

Lettre de M. l'abbé C. Bausson, curé de Frolois, diocèse de Nancy, à M. Eugène Veuillot :

Frolois, 16 avril.

CHER MONSIEUR. — Je vous en conjure, continuez à nous donner dans l'*Univers* la suite des hommages rendus à votre bien-aimé frère. Non, rien n'est plus capable d'apaiser notre douleur que ces témoignages venus de tous les côtés pour attester la grande place qu'occupait dans l'Église le grand catholique qui vient de disparaître de la scène du monde, mais qui y sera toujours vivant et par son œuvre de prédilection, dont il avait fait sa chose, l'*Univers*, et par son fidèle compagnon de toute la vie, des bons comme des mauvais jours, qui continuera, tant par lui-même que par ses collaborateurs et ses enfants, qui déjà payent leur dette à l'honneur d'être des Veuillot. Oui, *defunctus adhuc (et semper) loquitur !*

Je vous remercie, cher désolé, de vouloir bien communiquer à vos amis ces témoignages intimes que l'on conserve dans la famille, et qui sont le plus précieux héritage de ceux qui nous ont quittés.

En lisant toutes ces lettres, il me semble que je revis avec le grand mort d'il y a déjà dix jours. Oh ! quelle grande place il occupait dans le monde catholique !

Je suis impatient de l'arrivée quotidienne du journal, et je ne suis heureux que lorsque j'ai savouré ces éloges dont quelques-uns, *beaucoup*, viennent de si haut ; et je me convaincs tous les jours davantage du service qu'a rendu à la sainte Église cette plume désormais en repos forcé, mais dont le long travail d'une vie tout entière consacrée à la défense des vrais principes restera impérissable...

Me sera-t-il permis de joindre mon humble témoignage à tant d'autres qui sont pour vous une immense consolation? Si j'aime un peu notre sainte Église catholique; si mon cœur a battu si ardemment pour le grand Pie IX; si, au moment du concile, j'ai éprouvé de si douces émotions, et si j'ai toujours, surtout à ce moment-là, enseigné avec ardeur le dogme désormais inattaquable de l'infaillibilité pontificale, tellement que mes enfants passaient, aux yeux de mes confrères, pour de petits théologiens, c'est certainement à notre grand mort que je le dois?...

Me permettrez-vous de vous dire que, si nous pouvons vous aider par nos faibles prières, nous ne cesserons de le faire et de vous recommander au saint sacrifice, tout en n'oubliant pas celui qui n'est plus, et qui vous a laissé une si lourde tâche?...

Lettre de M. Dubois, notaire à Asnan (Nièvre), à M. Eugène Veuillot :

Monsieur le rédacteur. — Quel vaillant soldat de l'Église et comme il a combattu le bon combat! C'est une véritable épopée que cette campagne entreprise il y a cinquante ans par quelques jeunes catholiques en faveur de leur mère la sainte Église, de ses desseins sur le monde, de sa doctrine infaillible, contre des pouvoirs jaloux, contre des légistes entichés de César, contre une société incroyante et imbue des préjugés séculaires; alors que, dans le sanctuaire même, nombre de sujets, et plusieurs d'élite, tenaient obstinément, par une espèce de culte national ou par des impressions d'enfance, aux vieilles erreurs gallicanes. Dans cette lutte longue et ardente, où la foi du petit nombre a fini par triompher, certains combattants de la première heure se sont lassés, d'autres sont devenus des adversaires; M. Veuillot, lui, est resté jusqu'à la fin, malgré les déboires et les persécutions. Mais aussi la parole du Maître est fidèle : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Le coureur, arrivé au but, n'a donc point à craindre d'être frustré de sa couronne.

Si les catholiques doivent saluer en M. Veuillot un de leurs plus vaillants modèles, les Français ne doivent pas davantage oublier son attitude pendant la guerre et la Commune : l'intelligence et l'énergie dont il a fait preuve à certaines époques, et généralement dans toutes les questions où les intérêts français étaient engagés, prouvent éloquemment que les vrais ca-

tholiques sont en même temps les meilleurs patriotes (pardon de ce mot profané).

Comme influence morale, M. Veuillot est le Voltaire retourné de son siècle : non pas, comme son prédécesseur, auprès du *stultum pecus*, à tous les degrés incapable de le comprendre; mais pour la partie saine ou simplement intelligente de France et d'Europe, au sein de laquelle sa plume si bien appropriée n'aura pas en vain popularisé la vérité. Et cette influence sera plus sensible dans le siècle prochain que dans le nôtre : tant mieux pour nos enfants!

Honneur donc et paix au guerrier qui repose après une telle carrière!

C'est dans ces sentiments, etc. H. DUBOIS.

Lettre de M. Baylory à M. Eugène Veuillot :

Pau, 16 avril.

MONSIEUR. — Après une nuée de témoignages si hautement autorisés, ayant beaucoup aimé celui que nous pleurons, M. Louis Veuillot, votre frère bien-aimé, à cause de la pureté de sa foi et de son énergique conviction, je sens le besoin d'unir plus étroitement mes douleurs aux vôtres, et de vous dire : Courage ! Nous ne sommes pas de ceux qui n'ont point d'espérance : car nous serons bientôt unis, dans le monde des saints, à celui qui fut la joie des humbles, la terreur des obstinés et des dévoyés volontaires.

Veuillez agréer, etc. F. BAYLORY.

Lettre de M. le général Cathelineau à M. Eugène Veuillot :

Ernemont-sur-Buchy (Seine-Inférieure), 16 avril.

MON CHER EUGÈNE VEUILLOT. — A l'annonce du malheur qui vient d'atteindre tous les vrais catholiques, tous les vrais Français, et vous en particulier, mon cher ami, je voulais vous envoyer l'expression de la douleur dont mon âme était saisie devant la perte de celui que j'avais toujours admiré, alors même que nous n'étions pas d'accord en politique; mais qui bientôt devenait, pour moi, un véritable ami et un défenseur aussi dévoué que fidèle. Je crus plus convenable de laisser s'amoindrir votre cuisant chagrin, au milieu de cette immense et sympathique démonstration de regrets et d'admiration si justement mérités par celui que nous pleurons tous.

Permettez-moi donc aujourd'hui, mon cher Eugène, de venir payer la dette sacrée que je dois à la mémoire de ce bouillant athlète qui, toujours sur la brèche, a trouvé assez de courage, d'énergie et de ressource pour consolider les murailles ébranlées, pour repousser des myriades d'ennemis, et doubler le nombre et la vaillance de ceux que sa voix puissante attirait dans l'impérissable citadelle du Christ, toujours attaquée sans doute, mais que le vieux défenseur, en tombant, a pu entrevoir plus forte que jamais.

Au milieu de ses combats sans fin, son brûlant amour du triomphe de l'Église et de la patrie devait amener sa haute intelligence à découvrir l'étoile conduisant au véritable Sauveur : aussitôt Louis Veuillot acclame le roi, et ce rude chrétien devient légitimiste.

Grand exemple que vous avez si fidèlement suivi et que nous ne devons jamais oublier ! Et l'histoire dira, pour votre consolation et la gloire de votre nom, que Louis Veuillot fut à notre époque l'adversaire le plus redoutable aux persécuteurs de l'Église et de nos libertés, de la France et de son roi.

Elle dira encore qu'il fut le plus bouillant apôtre de toute saine doctrine, l'ami le plus fidèle, le lutteur le plus intrépide, le martyr de sa foi et de ses espérances. Oui, sa gloire est impérissable sur la terre, et son bonheur sera éternel près du Christ, dont il fut le vigoureux apôtre.

Si vous pleurez, mon cher ami, réjouissez-vous aussi dans le Seigneur, et croyez en mes vifs sentiments d'admiration, de regrets et d'espérance. CATHELINEAU.

Lettre de M. Maxime de la Broise :

Je présente mes profonds respects et mes sentiments de condoléance à toute l'honorable famille du glorieux défunt ; j'offre à tous les parents et à la famille littéraire de M. Louis Veuillot l'assurance de toute la part que j'ai prise à cette perte immense que le parti catholique vient de faire.

M. Raphaël d'Hédouville témoigne de ses regrets profonds et de sa douloureuse sympathie. Il ajoute : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Lettre de M. Jules Falkowski à M. Eugène Veuillot :

Cracovie, 16 avril.

MONSIEUR. — Permettez-moi de joindre mon humble voix à cette immense manifestation de tristesse que cause au monde catholique la mort de votre illustre frère, et à cet hommage universel qu'on rend à son génie, à son grand caractère, à sa persévérance inébranlable dans la défense de la foi catholique attaquée aujourd'hui sur tous les points de l'Europe. Ce qui peut vous consoler un peu, Monsieur, c'est que la mort a été pour lui l'heure du triomphe : car elle a montré quelle puissante armée il a réunie autour de son drapeau dans tous les pays de l'Europe, quel respect et quelle admiration il a su inspirer même aux ennemis du catholicisme.

D'ailleurs, il n'est pas mort tout entier pour le monde : il laisse un organe animé de sa pensée, et qui continuera sous votre direction sa mission salutaire.

Veuillez agréer, etc. JULES FALKOWSKI.

Lettre de M. J. Russel à M. Eugène Veuillot :

Maëstricht (Limbourg hollandais), 16 avril.

TRÈS VÉNÉRÉ MONSIEUR.— Si quelque baume peut cicatriser la profonde blessure faite en votre cœur par la mort de votre illustre frère, ce sont bien les innombrables preuves d'affection qui de tous côtés vous arrivent.

M. Louis Veuillot n'est plus, mais sa mémoire bénie et ses immortelles œuvres restent. Il fut le défenseur infatigable de Pie IX. C'est à ce saint Pontife qu'il est réuni, pour ceindre la couronne qu'il a si glorieusement conquise.

Votre bien dévoué serviteur, J. RUSSEL.

Lettre de M. Louis de Veyrières :

Beaulieu (Corrèze).

Permettez-moi de faire observer que le concert d'éloges soulevé par la mort de Louis Veuillot, *défenseur de l'Église*, est l'admirable contre-partie des hommages si injustement rendus à l'homme qui s'est écrié : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi. »

M. Ernest Landeau écrit à M. Eugène Veuillot pour lui présenter, ainsi qu'à sa famille « l'expression des sentiments que la mort de son illustre frère a fait vibrer si profondément dans tous les cœurs catholiques français ».

LETTRES ET DÉPÊCHES DU 17 AVRIL

Lettre de Mgr Pinto de Campos à M. Eugène Veuillot :

Lisbonne, 17 avril.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Veuillot est mort! Quoi de plus naturel que la mort d'un homme? Ce qui ne serait pas naturel, ce serait l'oubli des actes admirables de sa vie, des services importants qu'il a rendus à Dieu, à la patrie et à l'humanité. Que M. Veuillot ait rendu d'éclatants services à Dieu, à la patrie et à l'humanité, ses écrits immortels le démontrent éloquemment.

Comme catholique, je ne pouvais rester indifférent à cette perte irréparable. Je n'avais pas l'honneur d'être personnellement connu de M. Louis Veuillot, que je n'ai vu qu'une seule fois, à Rome, pendant le concile du Vatican. Ce fut là une des périodes les plus remarquables de sa vie.

N'ayant pas dans ce moment un autre hommage à rendre à ce vaillant athlète de l'Église, je viens de le servir selon la manière que lui-même jugeait la plus utile au chrétien mort, selon ses propres paroles, que j'ai lues sur un des derniers numéros de l'*Univers :* je lui ai dit « une messe et un *memento* » à l'église de Notre-Dame de l'Incarnation de Lisbonne, et j'en ai fait célébrer une autre à l'église de Notre-Dame de Lorette de cette même ville.

Parmi les personnes qui assistaient à la messe de l'Incarnation figuraient, M. le conseiller Lopez Gama, ministre du Brésil ; M. de Mello e Carvalho, pair du royaume de Portugal, et sa famille ; M. Sette, chef de bureau au ministère de l'intérieur ; M. le capitaine de vaisseau Charles Festa, écrivain distingué ; M. le commandeur J.-H. Ulrich, banquier ; Mme de Koudriaffski, mère du secrétaire de la légation de Russie ; la amille de M. Victor Sassetti, propriétaire du grand hôtel de Bragance ; la famille française Baron ; Mme veuve Emaüs ; M. Beltrad, attaché à la légation du Brésil ; M. Narciso Vieira, négociant à Pernambuco ; M. le vicomte de Castilho, récent

traducteur de la *Vie de Jésus*, et fils du célèbre poète portugais, et plusieurs prêtres, entre autres M. le docteur Garcia Diniz, prieur de la paroisse, membre du tribunal supérieur ecclésiastique de Lisbonne, et M. Ferdinand de Brits, trésorier de la même paroisse.

M. Garcia Diniz, rédacteur de la *Crença religiosa*, a écrit quelques mots touchants et expressifs sur la regrettable mort de M. Veuillot. Je m'empresse de vous envoyer ce journal

J'ai cru, Monsieur, vous être agréable en vous racontant, sans prétention aucune, cette pieuse cérémonie. Vous en pouvez donc inférer que le nom glorieux de votre frère n'est pas oublié en deçà des Pyrénées.

PINTO DE CAMPOS,
prélat référendaire de S. S., et ancien sénateur du Brésil.

Lettre de M. l'abbé Rivelois, curé de Quiéry-la-Motte, diocèse d'Arras, à M. Eugène Veuillot :

TRÈS CHER MONSIEUR VEUILLOT. — J'occupe sur cette terre une si petite place, que mes sympathies et mes regrets pour la mort d'un écrivain comme M. Louis Veuillot devraient compter pour bien peu de chose : c'est pour cela que j'ai hésité longtemps si je devais me taire ou exprimer à sa famille et à ses amis éplorés la part que je prends à l'immense douleur qu'ils éprouvent en ce moment de cruelle séparation. Mais la lecture assidue de l'*Univers* depuis trente-cinq ou trente-six ans m'a fait tant de bien, que le silence en pareille circonstance me semblerait une véritable ingratitude : je viens donc unir ma faible voix à celles de nos évêques, à celles des princes, des magistrats, de tout ce qu'il y a d'illustre et de savant en France aussi bien qu'à l'étranger; je viens vous dire que je pleure avec vous l'homme providentiel que le bon Dieu rappelait naguère à lui pour le récompenser. M. Louis Veuillot n'a sans doute aucun besoin de nos prières : toutefois je prierai pour son âme au saint sacrifice de la messe; je prierai pour ses proches, pour les dignes collaborateurs par l'organe desquels il continue de nous parler.

Daigne le Seigneur consoler et bénir tous ceux qui lui étaient chers, mais surtout l'Église, qu'il a tant aimée et si vaillamment défendue.

Lettre de M. l'abbé Alguié, curé de Saint-Michel de Condom, à M. Eugène Veuillot :

Condom, 17 avril.

Monsieur. — Permettez-moi de vous offrir mes sentiments de condoléance à l'occasion de la mort de votre illustre frère, et d'unir ma faible voix au concert unanime de regrets et de louanges qui vous viennent de tout l'univers.

Depuis plus de trente ans que je lis assidûment l'*Univers*, j'ai toujours admiré dans le vaillant champion de l'Église une noblesse de caractère et une droiture de cœur qui ne sauraient être surpassées. On peut dire de lui qu'il aima la justice et haït l'iniquité. Il aima surtout avec passion la sainte Église et le vicaire de Jésus-Christ ; et cet amour, au témoignage d'un de nos plus grands évêques, est une marque certaine de prédestination...

Lettre de M. l'abbé Classen, curé doyen d'Esternach (Luxembourg), à M. Eugène Veuillot :

17 avril.

Monsieur. — J'eusse été présomptueux si j'avais cédé à la tentation de mêler l'hommage de l'admiration et l'expression de la douleur de vos lecteurs luxembourgeois aux voix éloquentes qui avaient qualité pour honorer la mémoire de M. Louis Veuillot, au nom des belles-lettres et au nom de la sainte cause de l'Église de Jésus-Christ.

Je ne puis cependant, à l'occasion du renouvellement de mon abonnement, résister au besoin que j'éprouve de vous exprimer la vive reconnaissance dont les lecteurs luxembourgeois de l'*Univers* sont pénétrés envers le grand défunt pour les douces délices que ses articles, ses livres et son journal leur ont procurées, délices pures, qui étaient pour eux une source féconde où ils ont puisé tous les jours de l'enthousiasme pour l'Église, de l'encouragement pour le bon combat et aussi beaucoup d'amour pour la Vierge Immaculée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre d'un curé de Lorraine (partie annexée à la Prusse) :

..... (Lorraine), 17 avril.

Vénéré Monsieur. — Le vide fait par la mort de l'incomparable Louis Veuillot nous est peut-être plus sensible à nous

autres, pauvres Alsaciens-Lorrains, parce qu'il était un de ces rares et très rares caractères sur l'énergie desquels nous nous plaisions à compter pour le retour prochain à la patrie. Hélas! l'espoir s'affaiblit de plus en plus; et à moins que du haut du ciel ces vrais patriotes ne nous viennent en aide, l'abîme de la séparation semble se creuser de plus en plus profond.

Tous les jours, je donne au grand chrétien le *memento* auquel il tenait tant.

Lettre d'un curé du diocèse de Poitiers à Mlle Veuillot :

✝ J. M. J. T.

TOUT A JÉSUS!

MADEMOISELLE. — Je ne viens pas répéter ce que tant d'illustres amis vous ont écrit ces jours derniers. J'ai dit la messe pour monsieur votre frère, qui était, avec le cardinal Pie, l'homme que j'aimais et admirais le plus. Dieu a voulu que l'évêque et l'écrivain quittassent le champ de bataille au moment où la lutte devenait plus grave et plus douloureuse que jamais.

Maintenant, tous vont attendre qu'on écrive et qu'on publie la *Vie de Louis Veuillot*. Dans cet important travail, vous, Mademoiselle, aurez pour votre part la mission de faire connaître l'homme, tandis que ses collaborateurs devront raconter les travaux et les combats du défenseur de l'Église: la matière ne manquera pas aux ouvriers, et plus leur œuvre sera étendue, plus elle sera goûtée et plus abondants en seront les fruits.

Quand cette *Vie* complète sera terminée, un de vos amis les plus dévoués et les plus habiles devra en tracer un calque à la fois réduit et exact, en tirer une *Vie* populaire, à l'usage des petits et des enfants. Louis Veuillot est une lumière qu'on ne pourrait cacher lors même qu'on le voudrait; mais il faut l'élever bien haut, pour que tous puissent être éclairés et édifiés. Les masses, aujourd'hui trompées par des charlatans, travaillées d'idées corruptrices et tentées d'ambitions faciles et dangereuses, trouveront leur profit à connaître parfaitement cet enfant du peuple, devenu un des hommes les plus considérables de son époque, parce qu'il fut un des meilleurs; la foule sera mise à même de comprendre que la véritable grandeur se trouve moins dans les talents de l'esprit que dans l'amour, le dévouement, le désintéressement pour Dieu et pour sa cause, qui est la cause de tous les intérêts bien compris, et que les

vertus chrétiennes font partout, même dans les conditions les plus obscures, les hommes, les héros et les saints. Cet ouvrage serait en même temps pour tous une page importante de l'histoire de l'Église...

Lettre de M. l'abbé de Bizemont à M. Eugène Veuillot :

Rome, 17 avril.

MONSIEUR. — Permettez-moi de prendre la respectueuse liberté d'offrir mon humble tribut à la vaillante mémoire de monsieur votre frère.

Ce tribut ne sera pas celui de la louange: je n'ai pas qualité pour cela, et des voix assurément plus autorisées que la mienne l'ont déjà payé et le payeront encore. D'ailleurs, qu'était la louange pour ce fort d'Israël, qui la méprisait toujours ici-bas? Il me semble que chaque soir, après le labeur du jour, lorsqu'il déposait sa plume incomparable, son humilité redisait la parole de l'Apôtre: *Omnia arbitratus sum ut stercora,... ut Christum lucrifaciam.*

Ce tribut sera celui de la prière : je me propose, s'il plaît à Dieu, de célébrer en cette église du Gesù que monsieur votre frère aimait tant, les trois messes de *Requiem* indiquées par notre sainte liturgie, dès le premier mois *post obitum*. Il n'y a que l'autel, et l'autel seul, pour témoigner dignement sa reconnaissance envers l'apôtre de la presse des temps modernes, qui a fait tant de bien à mon âme pendant dix-sept ans; je la lui dois, cette reconnaissance, et j'ose la lui offrir au double titre de prêtre et de compatriote du même département.

Daignez, s'il vous plaît, être l'interprète de ma respecteuse condoléance près de mademoiselle votre sœur et de toute votre famille,

Agréez, je vous prie, etc.

Lettre d'un curé des Vosges :

MONSIEUR. — Je suis trop peu pour me nommer, pauvre petit curé de campagne, et cependant je dois trop à M. Louis Veuillot pour me taire. C'est lui qui m'a appris les quelques mots de français que je sais, et plus tard c'est encore lui qui nous a sauvés du naufrage : je dis nous, car nous sommes une légion.

Ah ! Monsieur, quand on a vingt ans, vous savez comme on s'enthousiasme pour les beaux diseurs et les grands mots, surtout quand ils sont revêtus de plus grandes pensées encore, et qu'ils sont l'écho frémissant d'âmes véritablement généreuses. Liberté ! que tu étais magique aux lèvres des Montalembert et des Dupanloup! et qui aurait pu résister à ton mirage ?

Oui, Monsieur, il fallait une plume de génie, une plume d'aigle, pour nous arrêter sur la pente du libéralisme, et Louis Veuillot fut cette plume. Qu'il en soit béni ! Nous avons contracté une grande dette vis-à-vis de lui. Nous avons commencé de la payer, et nous ne finirons plus...

Vous comptez pieusement les lettres qui jonchent sa tombe, et vous avez raison. Ces lettres émues, pleurées, ne sont pas des feuilles mortes qu'un souffle amasse et qu'un souffle dissipera : l'admiration publique lui restera fidèle. Que ne pouvez-vous compter aussi les prières qui les ont précédées et les suivront !

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. Martenot, vice-président de la conférence de Saint-Michel des Batignolles, au nom de la conférence, à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Permettez-moi, au nom de tous les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul de Saint-Michel des Batignolles, de venir vous adresser tous nos sentiments de condoléance au sujet de la perte douloureuse qui vient de vous frapper, ainsi que vos dignes collaborateurs.

Cette mort est un grand deuil pour la presse catholique, dont M. Louis Veuillot était le vaillant champion. Comme un soldat sur la brèche, il a consacré quarante ans à défendre les vrais principes et à combattre le bon combat. Aujourd'hui, cette âme d'élite jouit des récompenses dues à ses grands labeurs.

Hier, les membres de la conférence ont fait une prière en commun pour le repos de l'âme de l'illustre et vaillant écrivain.

Lettre d'un religieux de la Compagnie de Jésus à M. Eugène Veuillot :

ADVENIAT REGNUM TUUM !

Bourges, 17 avril.

CHER MONSIEUR. — Vous me permettrez, j'en ai la confiance, ce qualificatif familier, tout le monde ici étant de la famille ; et d'ailleurs je ne vous suis pas entièrement inconnu, malgré ma profonde obscurité...

Au cours du mois d'avril 1872 (j'étais alors modeste vicaire à la cathédrale de Tours), me trouvant à Paris, j'eus la bonne fortune de visiter l'illustre publiciste en compagnie de deux vaillantes chrétiennes particulièrement appréciées du maître. L'une était l'auteur d'*une Chrétienne à Rome*; l'autre, sa sœur, qu'elle y nomme Nectarée. C'était au lendemain du jour où un mot tombé de la bouche de Pie IX, dans son allocution du 13 avril, venait d'affecter douloureusement le cœur du rédacteur en chef de l'*Univers*[1]. Nous nous efforcions de lui exprimer notre sympathie affligée. « Eh quoi ! reprit-il avec un franc et pieux sourire, mais c'est une grâce du Ciel, et j'en bénis le Saint-Père. Un bienfaiteur vous jette un sac d'or par la fenêtre : votre vitre est brisée, mais vous avez le sac d'or. »

J'avais quitté Louis Veuillot sans espérer le bonheur de le revoir, encore moins d'en être reconnu. Deux jours plus tard, comme je sortais de la Bibliothèque nationale, je l'aperçus qui longeait le trottoir opposé, d'un pas incertain mal servi par une vue affaiblie. Je traversai la rue, dans le dessein de le suivre discrètement de quelques pas. Quelle ne fut pas ma surprise de le voir s'avancer au-devant de moi de la manière la plus gracieuse, et me tendre la main en disant : « Ah ! vous voilà ! Êtes-vous pressé de rentrer chez vous ? — Pas absolument. — Eh bien ! allongeons notre chemin. » Il se rendait à son domicile, alors rue du Bac. Puis il se mit à m'entretenir avec cette aménité et ce charme sans égal qu'il possédait; et, comme dans ces rues de Paris il nommait tout naturellement et à pleine bouche Notre-Seigneur Jésus-Christ, les passants se retournaient pour voir de qui venait cet étonnant langage. Le trajet si aimablement allongé me parut bien court. J'avais entendu non seulement le maître du journalisme, mais le chrétien, qui me laissait pour impression ce

1. Nous ferons l'histoire de ce mot dans la vie de Louis Veuillot. C'est un des traits qui caractérisent le mieux les habiletés de l'école libérale.

parfum particulier aux saints, et tel que je l'ai souvent éprouvé auprès d'un autre serviteur de Jésus-Christ, le *saint homme de Tours*, M. Dupont, grand ami de Louis Veuillot.

Veuillez, je vous prie, agréer l'assurance que je n'oublierai pas devant Dieu celui qui l'a si bien servi et qui lui a formé de si vaillants serviteurs. UN RELIGIEUX.

Lettre de Troyes à M. Eugène Veuillot :

Le 17 avril.

Ce matin, à sept heures, une centaine de personnes assistaient, malgré l'heure matinale, à la messe dite dans la magnifique collégiale de Saint-Urbain, à l'autel de l'archiconfrérie du Très Saint-Sacrement, pour le repos de l'âme de M. Louis Veuillot.

Le saint sacrifice a été offert par M. l'abbé Colson, l'énergique et sympathique vicaire de la paroisse, un apôtre des œuvres.

Beaucoup de communions, touchante couronne offerte au plus vaillant des défenseurs chrétiens.

Retenus par le service paroissial, le clergé, un grand nombre de prêtres séculiers et réguliers et de religieux, tout en se déclarant particulièrement unis d'intention pour porter dans leur messe et sainte communion le souvenir du vaillant champion de l'Église, avaient envoyé d'avance leurs regrets et s'étaient fait excuser.

Toutes les œuvres étaient représentées par leurs principaux membres : la conférence de Saint-Vincent de Paul de la ville, par M. Émile Hoppenot, son zélé président, et M. Y. La Couture, son secrétaire, etc.; le cercle catholique d'ouvriers, le comité catholique et les sociétés de charité des paroisses.

Des membres de l'administration du *Progrès national*, de la *Revue catholique*, figuraient également dans l'assistance, voulant donner un légitime hommage de reconnaissance au fondateur et au maître de la presse chrétienne.

Le recueillement le plus touchant a présidé à cette cérémonie, où la prière est montée bien chaude et bien fervente jusqu'au Cœur de Jésus pour l'athlète fidèle qui, pendant de longues années, gardien vigilant de son Seigneur, sera grandement glorifié. *Vir fidelis*, disent en effet nos saints livres, *multum laudabitur; et qui custos est Domini sui, glorificabitur.*

Tel est, Monsieur, le touchant souvenir que des catholiques

troyens gardent de votre cher frère. J'ai pensé que vous seriez heureux de recevoir le récit de cette cérémonie, pour joindre à la couronne que tresse aujourd'hui l'Église de France à celui qui en restera une des gloires et pour nous sera toujours un modèle de foi et de vaillance chrétienne, comme il reste pour vous et les vôtres un honneur et une gloire.

M. Victor Pavie envoie l'expression de sa douloureuse sympathie : « Je n'osais, et j'attendais tout le monde à passer. »

Dépêche de Burgos (Espagne) :

Burgos, 17 avril, 4 h. 38 du soir.

Un service funèbre solennel pour l'âme de Louis Veuillot vient d'être célébré en la grande église des pères Carmes.

Une oraison funèbre très éloquente a été prononcée par le chanoine et savant professeur M. Netola.

La foule était immense.

JOSEPH COLTELL, FRANCISCO NAVARRO.

M. Francisco Navarro écrivait en même temps à M. Eugène Veuillot que d'autres services funèbres se préparaient en Espagne pour l'âme de Louis Veuillot, et lui donnait le récit suivant de la cérémonie célébrée à Burgos :

Burgos, 17 avril.

En la grande église des pères Carmes, on a célébré ce matin un service funèbre solennel pour le repos de l'âme de votre frère, Louis Veuillot. Se rendant à l'appel des journaux de cette ville, un grand nombre de fidèles émus et recueillis avait voulu prendre part à cette pieuse cérémonie. Beaucoup de prêtres de la ville et des environs, laissant leurs quotidiennes et graves occupations du temps pascal, s'étaient empressés de venir apporter à l'illustre défunt le précieux concours de leurs prières sacerdotales. Tout s'accordait à rendre nos supplications plus ferventes. Les jeunes religieux du Carmel (ils ne sont pas moins de soixante dans ce collège des vénérables pères) ont magistralement exécuté la messe de Mozart en *do* mineur.

M. l'abbé Metola, chanoine lectoral de l'église cathédrale de Burgos et professeur de théologie au grand séminaire, a prêté le concours de son beau talent à la sainte céré-

monie, en prononçant l'oraison funèbre de l'illustre défunt.

« Je ne viens point, a-t-il dit tout d'abord, verser des pleurs sur le glorieux catafalque que je vois dressé au pied de cette chaire, à la mémoire du très pieux et très illustre chrétien en faveur de qui nous adressons au Ciel nos supplications et nos prières..... Non ! mes très chers frères, ne pleurons pas sur le tombeau des saints : louons plutôt le Seigneur, qui les a sanctifiés dans cette vie par mille épreuves et les effluves de sa grâce toute-puissante, grâce à laquelle, en y correspondant, ils se sont mérité l'immortelle couronne. M. Louis Veuillot est du nombre de ces âmes fidèles, de ces fiers serviteurs de Dieu, qui n'ont jamais pris place dans les rangs de l'impiété, — qui ne se sont point assis dans les chaires de l'erreur, et qui, au contraire, fidèles à la loi du Seigneur, ont, en toute rencontre, revendiqué les droits de la vérité. *Beatus vir qui non abiit*, etc.

« Je ne puis pas non plus entreprendre de faire le panégyrique de ce vaillant athlète... Mais je veux vous montrer en lui le champion de l'Église, du Pape et du droit. »

Partant de ce point de vue élevé, M. l'abbé Metola a tenu pendant trois quarts d'heure son auditoire suspendu à ses lèvres. Je ne puis entreprendre de retracer ici tout ce que cette parole claire, simple, élevée, pleine de noblesse et de charme, a su donner de pieux développements à ces pensées. Qu'il me soit seulement permis de dire que l'éloquent orateur a fait aimer le chrétien, le fils magnanime de l'Église, le frère que nous venons de perdre en M. Louis Veuillot.

La messe a été célébrée par le R. P. Athanase de l'Immaculée-Conception, sous-prieur des carmes déchaussés de Bordeaux, assisté : 1° du R. P. Anselme, carme déchaussé de Naples, qui, expulsé de son couvent, avait trouvé en France, au couvent de Bagnères-de-Bigorre, une seconde patrie, et qui a dû venir continuer sa vie religieuse parmi nous ; 2° du R. P. Emmanuel, bien connu dans toute la province de Bordeaux depuis les terribles inondations de Toulouse, dont il a failli être la victime.

Jadis les oraisons funèbres étaient pour les puissants; nous, les catholiques de Burgos, nous avons voulu avoir une belle et éloquente oraison funèbre pour le grand écrivain catholique Louis Veuillot. M. le chanoine Metola n'a pas trompé nos espérances.

Agréez mes respects et salutations. FRANCISCO NAVARRO.

LETTRES. ET DÉPÊCHES DU 18 AVRIL

Lettre de Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, à Mlle Élise Veuillot :

Jaffna, 18 avril.

CHÈRE MADEMOISELLE. — Le télégraphe vient de me porter la triste nouvelle de la mort de mon cher et vénérable ami, votre bon frère, M. Louis Veuillot, l'athlète pendant plus de quarante ans de tous les combats qui se sont livrés de nos jours pour la vérité, la justice, la vertu ; pour Jésus-Christ, pour l'Église et pour le Pape. Hier matin, j'ai offert le saint sacrifice pour l'âme chérie de ce grand et brave soldat de Jésus-Christ, et je viens aujourd'hui mêler un instant mes larmes aux vôtres. Ce trépas est de ceux où un avant-goût des allégresses du ciel vient tempérer l'amertume des regrets. Où se représenter cette grande et sainte âme, sinon dans les bras mêmes de Celui qu'il a tant aimé, si longuement, si fidèlement, si glorieusement servi ! Nous aurions voulu le croire immortel en ce lieu de son exil et du nôtre : nous avions besoin de lui ; sa présence était pour nous tous, les soldats de la croix, une force, un encouragement, un exemple. Mais Dieu a voulu enfin récompenser tant et de si signalés services, et il lui a dit : « Bon et fidèle serviteur, viens te reposer, entre dans ma *gloire.* » Il est vrai qu'après les fatigues de la guerre, il a dû subir les souffrances bien plus cruelles de l'ambulance ; il a joint aux lauriers du soldat vainqueur les palmes de la douleur, et a remporté le double prix de la valeur et de la patience.

Il n'est donc plus au milieu de nous, ce cher M. Veuillot ! Il n'y a plus d'espoir de le revoir en ce monde ; mais cependant il n'est pas moins vivant sur la terre qu'il ne l'est dans le sein de Dieu : il vit encore au milieu de nous par son esprit incomparable, dont il nous a légué les riches et inépuisables trésors ; il vit par ses grandes œuvres, dont les fruits nous demeurent ; il vit par le souvenir de ses nobles exemples, montrant tout ce que peut faire un seul homme lorsqu'il met au

service de Dieu le génie que Dieu lui a donné, et lorsque, s'élevant au-dessus de la misérable sphère des intérêts humains, il cherche avant tout, en tout et partout, le règne de Dieu et sa justice.

Louis Veuillot aura dans l'histoire ce grand bonheur que son nom restera uni à celui de Pie IX ; on ne pourra raconter les événements de ce merveilleux pontificat sans dire un mot de celui dont l'aimable Pontife disait avec tant de grâce et de sentiment: *Ma, Veuillot, è li mio amico.* J'ai vu votre frère pleurer quand on lui rapporta ses paroles ; cet amour du père répondait bien à son amour de fils... Louis Veuillot a été l'ami fidèle entre tous de Pie IX. Quand ce grand Pape s'est couché dans la tombe, Louis a disparu d'un monde où il semblait n'avoir plus rien à faire... Et n'est-ce pas une grâce que Dieu lui a faite de lui épargner le navrant spectacle de cette France qu'il aimait tant, s'abîmant dans un bourbier sans fond ?

Mais je ne devais que parler ici de notre douleur commune: recevez-en la rapide mais cordiale expression. Un jour viendra, et il n'est pas loin, qui nous réunira tous ! Dans cet espoir, je vous salue très affectueusement dans l'amour de Jésus et de Marie.

Votre ami dévoué,

† Christophe Bonjean,
O. M. I.,
évêque tit. de Medea, vic. apost. de Jaffna.

Lettre de M. l'abbé J.-C. Travers à M. Eugène Veuillot :

Sonnaz, par Chambéry, 18 avril.

Qu'il soit permis à un simple curé de campagne, à un lecteur assidu de l'*Univers* dès 1851, d'unir sa faible voix à ces mille échos qui pleurent et chantent tour à tour ce héros de la foi, tombé sur le champ de bataille, en véritable soldat du Christ.

Jadis, au jour de l'épreuve, ce prêtre le félicitait d'avoir été jugé digne de souffrir persécution pour la justice ; et lui, à son tour, réconfortait le prêtre par ces paroles pleines de feu, qui tombèrent de sa plume après avoir jailli de son cœur :

Monsieur Travers, prêtre, curé de Cléry (Savoie).

Mille remerciements, Monsieur le curé. C'est une consolation, en effet, et très douce et très grande de voir mes amis si fermes et

si fidèles. Je reçois de toutes parts leurs félicitations courageuses. *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum.*

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

2 février 1874.

Cette consolation, après ce concert unanime de louanges, d'admiration et de regrets, oh ! comme il doit la ressentir, maintenant surtout qu'en serviteur fidèle il est entré dans la joie du Seigneur, maintenant que les tribulations et les épreuves de la vie sont changées pour lui en un poids immense de gloire !...

Tel est, Monsieur, le tribut de louanges, d'admiration et de regrets que le curé de Sonnaz a l'honneur de déposer aujourd'hui sur la tombe de cet intrépide jouteur, de ce fervent catholique, comme un hommage rendu à son grand cœur, à son noble caractère et à son mâle courage, en redisant à l'immortel Louis Veuillot, tout haut et au grand jour, ce que lui autrefois, dans une profonde nuit, disait tout bas au prêtre de Cléry : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum !*

Recevez, etc. J.-C. TRAVERS.

Lettre collective adressée de Romans (Drôme) à M. Eugène Veuillot :

Romans, 18 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — *Et Judas cecidit... Et fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos.* (I Machab., IX, 18, 20.)

Nous avons laissé les princes d'Israël exprimer leur douleur les premiers : vous nous permettrez de venir à notre tour verser une larme sur la tombe du grand soldat. Au milieu des hommages illustres qu'il a déjà reçus, le nôtre sera bien modeste ; mais il prouvera du moins que les regrets des chefs de la sainte milice sont vivement partagés par les plus humbles combattants.

Nous ne voulons pas faire l'éloge du héros défunt : ce rôle ne saurait nous convenir ; nous l'avons admiré, nous le pleurons. Dieu seul connaît tous les mérites de celui qui a pu répéter à son heure dernière en toute vérité :

Seigneur, j'ai combattu cinquante ans pour ta gloire.

Dieu le récompense.

L'arme du héros était terrible : ses ennemis eux-mêmes le reconnaissent; ses amis ont appris ce que peut le journaliste catholique pour la défense de l'Église.

Et maintenant, le chef qui nous a conduits si souvent à la victoire contre les ennemis du peuple de Dieu est tombé! *Quomodo cecidit potens!... Et congregati sunt omnes amici Judæ, et dixerunt Jonathæ : Ex quo frater tuus Judas defunctus est, vir similis ei non est, qui exeat contra inimicos nostros... Nunc itaque te hodie eligimus esse pro eo nobis in principem, et ducem ad bellandum bellum nostrum. Et suscepit Jonathas tempore illo principatum, et surrexit loco Judæ fratri sui.* » (I Machab. IX, 21, 28 et seq.)

Ainsi se consolent les catholiques de France.

Veuillez agréer, etc.

V. BOUCHARIN, curé archiprêtre de Bourg-du-Péage. — A. ROUX, ch. hon., curé archiprêtre de Saint-Barnard de Romans. — L. REBOULLET, vicaire de Bourg-du-Péage. — RAYMOND, curé de Saint-Nicolas de Romans. — P. REVOL, vicaire de Saint-Barnard. — L. CARRE, vicaire. — B. MARION, prêtre. — A. DUCROS, vicaire. — J. CHABOT, vicaire. — J.-J. LAOUILLERMAND, aumônier de la Visitation. — GAULT, aumônier. — J. MARÉCHAL, aumônier. — Ch. PRUNIER, aumônier de Sainte-Marthe. — SYLVESTRE, aumônier. — E. CHOSSON. — SEUX. — MARCOU, aumônier.

Lettre des religieux bénédictins de la Pierre-qui-Vire à M. Eugène Veuillot :

PAX.

Monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, 18 avril.

CHER MONSIEUR VEUILLOT. — J'ai hâte de vous écrire, en l'absence de notre T. R. P. supérieur (qui est actuellement au fond de l'Amérique, auprès de nos expulsés), et au retour d'un long voyage, toute la part que nous prenons tous à la perte que vous venez de faire dans la personne de M. Louis Veuillot, le grand chrétien, le fils dévoué de la sainte Église et le grand lutteur pour l'Eglise et pour tout ce qui était opprimé sons le faux nom de liberté.

Par deux fois différentes nous avons eu le bonheur de le recevoir parmi nous et d'entendre sa chaude parole, tout enflammée de zèle et de dévouement pour l'Église sa mère et pour Dieu, qu'il aimait par-dessus tout.

La maladie de cet homme extraordiniaire et sa mort sont une perte et un deuil pour la France, qu'il aimait, et pour les

vrais catholiques, dont il était le guide soumis et incorruptible dans la presse.

Nous nous faisons un devoir de ne pas l'oublier devant Dieu dans nos prières et dans les austérités que la règle bénédictine nous impose, afin que cette âme, qui avait faim et soif de la justice ici-bas, en soit rassassiée dans cette éternelle félicité, où il contemplera toujours, s'il ne le fait déjà, la vérité elle-même, qui était sa passion dans cette vallée de misères.

Daignez, cher Monsieur Veuillot, etc.

Fr. François-Xavier,
O. S. B.

Lettre de M. l'abbé Le Bacquer, aumônier du couvent des Petites Sœurs des Pauvres de Kerentrech-Lorient, 18 avril :

Très honoré Monsieur Eugène Veuillot. — Je viens, en mon nom et au nom des Petites Sœurs des Pauvres de Kerentrech-Lorient, vous offrir respectueusement mes condoléances, à l'occasion de la perte douloureuse que vous venez de faire dans la personne de votre honoré frère, M. Louis Veuillot.

L'ancien rédacteur en chef du journal *l'Univers* était dévoué à toutes les œuvres catholiques, et particulièrement à l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres. Cette œuvre, on le sait, est encore récente. L'extension qu'elle a prise si rapidement dans les différentes parties du monde montre clairement qu'elle répondait à un besoin, qu'elle est bénie de Dieu.

M. Louis Veuillot l'a soutenue dès le principe et constamment, de sa plume et de sa générosité, de concert avec ses vaillants collaborateurs.

Veuillez agréer, etc.

N. B. — Nous venons de terminer une neuvaine de prières pour le repos de l'âme du vénéré défunt.

Lettre du supérieur de l'oratoire de la Sainte-Face, maison de M. Léon Dupont, à Tours, à M. L. Aubineau :

Tours, 18 avril.

Cher Monsieur Aubineau. — Je m'associe de cœur et de vœu à votre grand deuil, à ces sentiments de regret, d'estime, de louange, à tous ces hommages d'admiration qui vous sont envoyés de toutes parts comme une consolation pour la perte de votre vieil et intime ami. Mais, on le sent bien, tous les termes de l'admiration et de la reconnaissance n'égaleront

jamais les services qu'il a rendus à la France et à toute l'Église. Son talent, son génie comme écrivain est au-dessus de tout éloge. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous l'avons ici recommandé et prié beaucoup pour lui à l'autel et dans cette chambre de la Sainte-Face où lui-même est venu prier avec vous, je crois ; où du moins M. Dupont a tant de fois secondé, béni, admiré ses vaillantes luttes contre les erreurs et les folies de notre temps.

Nous y joignons un vœu qui, j'espère bien, se réalisera : c'est que l'œuvre dont Louis Veuillot est le fondateur n'aura pas trop à souffrir de sa mort, et sera toujours prospère et florissante. L'*Univers* est en trop bonnes et fidèles mains, pour qu'on ait aucune crainte à cet égard.

Dans tous les témoignages si honorables et si touchants qu'on vous envoie, je n'admire rien tant que les quelques lettres de l'illustre écrivain. Vous aurez sans doute la pensée de les réunir et d'en publier une collection, qui, à côté de ses *Œuvres* et de sa *Vie*, ne sera pas la moins intéressante.

Croyez, etc. P. Janvier,
chanoine honoraire.

Le P. Norbert, gardien des capucins de Lorient, à M. Eugène Veuillot :

J'offre à Monsieur Eugène Veuillot ma douloureuse sympathie à l'occasion de la perte immense que nous faisons tous en la personne de M. Louis Veuillot, son frère.

Le 21 avril 1871, sorti comme par miracle des mains des communards, j'avais eu l'honneur d'être reçu au petit séminaire à Versailles par M. Louis Veuillot. Je lui apportais quelques nouvelles de ses rédacteurs, restés fidèles à Paris, et je pus apprécier dans cette trop courte entrevue la grandeur d'âme du vaillant champion de l'Eglise...

Nous prions à Lorient pour celui qui nous a quittés, nous n'oublierons pas ceux qui restent...

Courage ! le combat dure longtemps : le triomphe n'en sera que plus glorieux.

Lettre de M. le chanoine Magallon à M. Eugène Veuillot :

Saint-Jean-de-Maurienne, 18 avril.

Monsieur Eugène Veuillot. — Et moi aussi je suis un ami inconnu et passionné de votre illustre frère. Depuis qua-

rante ans, je l'ai suivi pas à pas et de cœur dans la carrière qu'il a parcourue en géant chrétien, relevant partout les vérités foulées, partout abattant les erreurs debout; et je ne crois pas qu'il ait eu un triomphe dont je ne me sois senti fier, un chagrin auquel toute mon âme ne se soit associée.

Quand j'ai reçu l'*Univers* encadré de noir, mon cœur, devançant mes yeux, a deviné la funeste nouvelle, mes larmes ont jailli soudain, et il m'a fallu du temps avant que je pusse lire et soulager ma douleur en dévorant les premiers détails de ce grand et lumineux trépas, où la mort, qui détruit tout, oublieuse de son rôle, commençait dans l'ombre la transfiguration de sa victime.

Ah! c'est que je n'aimais pas à moitié ce merveilleux génie, cet incomparable défenseur de l'Église, cet intrépide champion de toutes les causes justes et saintes.

Il ne m'a jamais été donné de voir M. Louis Veuillot; mais que je connais bien la physionomie de son âme! N'est-elle pas burinée en traits immortels dans ses immortels ouvrages? et n'entend-on pas toujours sa voix dans ces pages toujours vivantes, qui défient le temps comme elles ont défié la critique? Donc, la mort, faisant son œuvre, a bien pu coucher l'homme dans la tombe; elle n'a pu y coucher l'apôtre, qui continue, quoique disparu, sa mission providentielle à travers le monde. C'est là une consolation, c'est la consolation de tout ce qui porte dans la poitrine un cœur de chrétien.

Je m'arrête, n'ayant pas, à mon grand regret, ni comme talent, ni comme autorité, le droit d'être long. Pour oser ces pages, je n'ai consulté que mon cœur.

Je vous prie, Monsieur le rédacteur en chef, d'agréer l'expression de ma profonde sympathie pour vous et votre famille, qui êtes devenus la famille de tous les lecteurs de l'*Univers*. Le commissaire qui, le premier, a dit cette belle parole, était sans doute de la maison de Caïphe, car il fut prophète ce jour-là.

Votre très humble, etc. CÉLESTIN MAGALLON,
chanoine.

Dépêche du comte Belgiojoso, de Milan :

Milan, 18 avril, 11 h. 40 matin.

Le comité diocésain de Milan, la représentation des œuvres catholiques, le patriarcat, l'*Osservatore cattolico* ont assisté ce

matin à la messe célébrée pour l'âme de l'illustre Louis Veuillot dans l'église de Santa-Maria.

Ils expriment à la famille du grand défunt leurs vifs sentiments de condoléance. Comte BELGIOJOSO.

Lettre de M. le vicomte Bernard de Maupas, camérier de Sa Sainteté, à M. Eugène Veuillot :

Tours, 18 avril.

MONSIEUR. — Je veux vous dire la part que je prends à votre immense douleur et la tristesse que me fait éprouver la mort de M. Louis Veuillot. J'étais en voyage lorsque j'ai appris le coup qui vous avait frappé : c'est pourquoi je ne vous ai pas encore envoyé l'expression de ma douloureuse sympathie et de mes sentiments de condoléance. Monsieur votre frère était le plus grand journaliste de notre époque ; et pendant le cours de sa noble et belle carrière, si bien remplie, il n'a jamais cessé de défendre vaillamment les intérêts de la sainte Église et de son auguste chef, auxquels il a toujours consacré son grand talent et sa haute intelligence.

Ajourd'hui, l'illustre écrivain n'est plus, et la mort, qui vient de vous ravir votre frère, a enlevé aux catholiques leur noble défenseur, le vengeur du clergé persécuté, des moines et religieux indignement disséminés, et aux royalistes un de leurs plus fermes appuis.

Une seule consolation vous reste : c'est le culte du souvenir de celui qui n'est plus et l'espérance de la récompense qu'il a obtenue du Dieu qu'il a toujours servi.

Veuillez agréer, etc. Vicomte BERNARD DE MAUPAS,
camérier de S. S. Léon XIII.

Lettre de M. Rivallant, de Sainte-Hermine (Vendée), à M. Eugène Veuillot :

CHER ET DIGNE MONSIEUR. — ..... Que de fois il a relevé mon courage abattu, grand Dieu ! que de fois je serais tombé sans pouvoir me relever, si ses avis pleins de grâce, de charité, d'amour et de feu, n'étaient venus me soutenir, m'encourager et m'enflammer ! Quand, sans talents, sans fortune et sans ressources, je me voyais entouré, tous les ans, de quarante à cinquante enfants auxquels je donnais gratuitement les fournitures classiques et l'instruction, je lui disais : Hélas !

comment faire ? je ne puis y tenir. Car c'était bien de l'instruction gratuite, celle-là ! personne ne la payait.

Je l'entends me dire : « Allons, mon bon ami, laissons tous ces soucis de succès, de fortune, d'établissements tranquilles, à ceux qui n'ont point de Dieu. Notre part, à nous, est meilleure ; et, si elle nous semblait insuffisante, Dieu, pour nous punir de notre ingratitude, pourrait nous la retirer. La fortune que nous devons faire, c'est de conquérir des âmes ; nous n'y parviendrons jamais, nous ne sauverons pas même la nôtre, avec toutes ces préoccupations d'intérêts matériels. Mettez donc tout cela sous vos pieds, et dites joyeusement vos grâces après dîner, quand vous auriez dîné de pain sec. »

Est-il possible de résister à de pareils accents ? de ne pas se sentir plus fort et de ne pas affronter le danger, quel qu'il soit, pour arriver à cette seule et véritable fortune à laquelle il faut aspirer ?... RIVALLANT.

Lettre de M. Aurélien de Grangeneuve à Mlle Veuillot :

Arcachon, 18 avril.

MADEMOISELLE. — Que vous dire au milieu de ce magnifique concert de louanges qui s'élève autour de la tombe bénie de votre cher et vénéré frère ? C'est à peine si j'ose élever la voix pour vous exprimer les regrets, la respectueuse et cordiale sympathie, et aussi la consolation que j'éprouve en cette douloureuse épreuve, plus cruelle encore pour vous que pour tous les autres.

C'est bien lui qui a vaincu la mort, puisqu'elle lui est un triomphe, et encore nous n'en voyons que l'ombre. Il a trouvé Dieu, qui a été tout l'amour de sa vie ; il a aussi retrouvé ceux qu'il avait aimés sur cette terre, dont il m'a dit bien souvent qu'il n'était séparé que pour quelques jours, et qu'il aspirait à revoir, et il attend ceux qu'il a laissés après lui.

Nous prions pour lui ; mais j'éprouve encore plus le besoin de l'invoquer et de lui demander de consoler et de fortifier ceux qui le pleurent, et de nous protéger encore au nom de cette bienveillante amitié dont il a eu la bonté de m'honorer.

C'est un immense regret pour moi de n'avoir pu me rendre à ses funérailles comme, j'en avais l'intention.

Veuillez, je vous prie, etc.

Lettre d'un inconnu de Bordeaux à M. Eugène Veuillot :

Bordeaux, 18 avril.

Monsieur. — Les nombreux témoignages d'admiration, d'affection, de respect, de reconnaissance, partis de points si divers et que vous publiez à la gloire de M. Louis Veuillot, sont bien faits pour réjouir le cœur de tous ceux qui l'ont aimé sans le connaître personnellement.

Beaucoup se sont plu à rattacher leur conversion, ou leur vocation, ou leur affermissement dans la foi, à la forte poussée que leur donna la lecture de quelque œuvre puissante de ce maître regretté.

Je ne serais point sorti du silence qui me convient, si le livre qui, le premier et dès les bancs du collège, m'a fait aimer la sainte Église, n'avait été trop oublié parmi les titres d'honneur de l'écrivain. — Bien que ce soit une œuvre de jeunesse, elle est éloquente, pleine de sentiment et d'esprit : *Pierre Saintive* a fait sa part de bien ; il comptera à notre cher défunt par les âmes conquises à Dieu. Écrit de verve et d'enthousiasme, son style abondant ne se retrouve plus peut-être au même degré avec ce caractère dans les autres œuvres plus nerveuses du maître. Il révèle un nouveau côté de ce génie si souple et si varié, et en même temps une fougue de jeunesse que les désenchantements de la vie ont peut-être tempérée.

Une telle œuvre mérite de ne pas être oubliée. En l'absence de tout autre qui l'ait rappelée, je manquerais à la reconnaissance que je dois à l'auteur, si, parmi tant d'autres ouvrages plus parfaits peut-être et d'une touche plus personnelle, je ne la signalais pas comme ayant ouvert et pouvant ouvrir à beaucoup de jeunes âmes la voie du salut.

Permettez-moi de garder l'anonyme qui convient au plus obscur des milliers de lecteurs amis ardents du glorieux défunt.

Un fils du peuple,
Humilis.

Lettre de M. le vicomte de Roquefeuil à Mlle Élise Veuillot :

Kergrec'h, 18 avril.

Mademoiselle. — Kergrec'h, qui a eu l'insigne honneur de posséder sous son toit votre illustre frère, et qui a été chanté par lui d'une voix si harmonieuse et si pleine d'indulgente bonté, lui doit aussi sa petite note d'admiration et de recon-

naissance dans le magnifique concert, si largement mérité, qui se fait entendre en son honneur dans tout le monde catholique.

Resté seul, et le moins digne, de cet intérieur de famille, que vous vouliez bien juger l'un et l'autre avec tant de bienveillance, je ne serais pas l'interprète de ceux qui, hélas! ne sont plus, si je ne venais vous dire que, dans aucun autre foyer chrétien, votre bien-aimé frère n'a été plus aimé et admiré, lui et sa grande œuvre de l'*Univers*, si dignement continuée par M. Eugène Veuillot et ses excellents collaborateurs.

J'ai senti tout ce que ce grand cœur a dû souffrir, et vous, Mademoiselle, si identifiée à lui, pendant sa longue et si cruelle maladie.

Je sais combien est immense votre douleur actuelle et celle de votre famille, et j'unis mes pauvres prières aux vôtres pour ce grand serviteur de Dieu, quoique bien convaincu qu'il est déjà en possession de sa récompense si vaillamment gagnée. Mme de Roquefeuil n'a pas l'honneur d'être connue de vous; mais elle partage tellement tous mes sentiments pour le nom béni de Veuillot et pour l'*Univers*, qu'elle est bien de moitié dans les condoléances que je vous exprime, chère Mademoiselle, ainsi qu'à tous les vôtres.

Votre très humble serviteur,

Vicomte EDMOND DE ROQUEFEUIL.

LETTRES DU 19 AVRIL

Lettre du R. P. Félix à M. Eugène Veuillot :

Nancy, 19 avril.

Cher et honoré Monsieur. — Retenu bien loin de la capitale par une longue course apostolique dans les régions du Midi, lors de la mort de M. Louis Veuillot, je n'ai pu, à mon grand regret, me joindre à nos Pères de Paris, pour lui donner, en assistant à ses triomphantes funérailles, le témoignage de notre commune sympathie; et j'ai dû me contenter d'unir de loin mes prières à tant d'autres prières, pour le repos éternel de celui qui, pendant quarante ans, par un dévouement égal à son génie, a rendu à la sainte Église notre Mère des services qu'aucun vrai catholique ne saurait oublier.

Mais, tout en joignant mes regrets et mes prières aux prières et aux regrets de tous mes frères en religion, je crois devoir à votre illustre frère et à vous une expression particulière de ma sympathie et de ma reconnaissance.

Je n'ai pas oublié que M. Louis Veuillot m'a fait, un jour, l'honneur de venir en personne dans ma modeste cellule, me demander en son nom, au nom de la rédaction et des abonnés de l'*Univers*, l'autorisation de reproduire intégralement mes conférences de Notre-Dame.

Pendant de longues années, j'ai joui du bénéfice de cette honorable publicité, qui grandissait singulièrement la sphère de mon apostolat, en donnant à ma faible voix de nombreux et lointains échos. Ce souvenir, rempli pour moi d'une religieuse gratitude, et le gracieux envoi que, depuis lors, vous voulez bien me faire de votre excellent journal, semblent m'autoriser à me considérer encore comme l'un de vos collaborateurs. C'est à ce titre surtout que je me permets de venir, après tant d'autres, vous offrir, à vous et à toute votre digne famille, l'expression personnelle de mes regrets et de ma douleur, au sujet de la mort de ce grand homme de bien et de ce grand chrétien, qui marquera dans l'histoire, tout à la fois, et comme un incom-

parable écrivain et comme l'un des plus courageux et des plus intrépides défenseurs de la chère et grande cause que nous aimons et défendons ensemble.

Veuillez, je vous prie, cher et honoré Monsieur, agréer pour vous-même et faire agréer à tous les vôtres, et en particulier à votre digne sœur, avec l'expression de ma profonde condoléance, celle de tout mon dévouement et de tout mon respect.

J. FÉLIX, *S. J.*

Lettre d'un prêtre du diocèse de la Rochelle à M. Eugène Veuillot :

19 avril.

CHER MONSIEUR EUGÈNE. — Permettez à un vieux prêtre de vous dire simplement qu'il aimait et regrette de tout son cœur le bon M. Louis Veuillot.

Il m'a fait un bien immense sous le rapport intellectuel et moral. Je prie continuellement pour lui, bien que je sois convaincu qu'il n'en a pas besoin.

Lettre de M. le curé doyen de Saint-Servan à M. Eugène Veuillot :

Saint-Servan, 19 avril.

MONSIEUR. — C'est une consolation dans votre deuil, je pourrais dire dans notre deuil, de voir le héros, l'apôtre dont nous pleurons la perte, justement apprécié par tout ce qui a dans l'esprit une noble pensée et au cœur un sentiment élevé. J'aurais voulu vous le dire immédiatement ; j'ai voulu laisser la place aux amis plus élevés, mais qui ne sont pas plus sincères. J'ai trouvé l'*Univers* au presbytère de Saint-Servan en janvier 1849, et nous ne l'avons jamais abandonné. C'est vous dire nos sentiments pour MM. Veuillot.

J'ai eu l'honneur et le bonheur de voir Mademoiselle votre sœur à la cure de Saint-Servan quand j'étais vicaire ; je lui ai envoyé notre carte, mais je n'ai osé lui écrire.

Les grandes œuvres catholiques que l'*Univers* a soutenues ont été comptées à notre bien cher défunt par Celui qui paye même un verre d'eau donné en son nom : je vous en présente un, pour ainsi dire, à son intention, en vous envoyant mon offrande pour le Denier du Culte.

Veuillez agréer, etc.

COLLET,
chanoine honoraire, curé.

Lettre de M. l'abbé Hubert, directeur au grand séminaire de Chartres, à M. Eugène Veuillot :

Chartres, 19 avril.

MONSIEUR. — Permettez-moi de vous offrir l'humble témoignage de ma douloureuse sympathie pour la perte de votre illustre frère.

Louis Veuillot a tenu trop de place dans les luttes contemporaines du bien contre le mal, pour que sa mort n'impressionne pas vivement les cœurs catholiques. Le clergé a toujours admiré et aimé cette âme sacerdotale, ce vaillant champion de la foi, ce brillant écrivain, qui a consacré sa plume et sa vie à la plus noble des causes. Dans mon esprit, sa mémoire reste intimement liée à celle du savant dom Guéranger et de l'éminentissime cardinal Pie. Ces trois hommes méritent la reconnaissance des catholiques français par la pureté de leur orthodoxie, leur zèle à propager les idées romaines et le *Syllabus*, et leur dévouement au service de l'Église, sous l'impulsion de Pie IX le Grand.

Louis Veuillot est allé rejoindre au ciel ses anciens amis de la terre. On peut dire qu'il a passé en faisant le bien. Homme de foi profonde, d'un caractère loyal et chevaleresque, il a compris la vérité, il l'a choisie pour règle de ses actions, et sa conduite ne s'est jamais démentie. Il contemple maintenant, je l'espère, le vrai, le bien, le beau par excellence. Tout en priant pour le repos de son âme, supposé qu'elle ne soit pas encore admise au séjour de la gloire, nous demandons à Dieu de nous susciter d'autres défenseurs de la sainte Église notre Mère, au milieu des orages que nous traversons. Mais Jésus veille sur les siens : c'est notre espérance. Car, si c'est un devoir pour nous de pleurer les enfants d'Israël qui ne sont plus, nous savons que la Providence ne manquera pas au catholicisme, fondé sur la pierre angulaire.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé J. Travers, curé de Sonnaz, diocèse de Chambéry, à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Quoique je vous arrive à la dernière heure, je n'ai pas été le dernier à partager votre deuil et à prier pour le repos de l'âme de l'illustre défenseur, de ce vaillant champion de la vérité et de la justice.

Après avoir soutenu le bon combat avec tant d'ardeur, après

avoir cueilli tant de palmes, ne fallait-il pas que l'heure de la récompense sonnât pour lui ?

Ne parlons donc plus de ses larmes, de ses veilles et de ses sacrifices, mais de son repos, de sa félicité et de son éternelle gloire.

Lettre de M. l'abbé S. Clément, curé doyen de Charenton-du-Cher, à M. Eugène Veuillot :

Charenton-du-Cher, 19 avril.

Cher Monsieur Eugène. — Laissez-moi vous exprimer combien je suis heureux des acclamations qui ne cessent de retentir sur la tombe de votre vénéré frère. Quels touchants concerts de louanges ! quels pieux accents de regrets et d'admiration ! quelle brillante armée fière de son grand capitaine !

C'est un fait éclatant aujourd'hui : M. Louis Veuillot n'était pas seulement l'apôtre, mais l'ami et le père de ces chrétiens d'élite si justement appelés la famille de l'*Univers*.

Je lis avec bonheur toutes ces lettres : elles me font du bien ; je les comprends ; je les aime. Elles traduisent éloquemment mes sentiments les plus intimes : car moi aussi, depuis près de quarante ans, je suis de cette famille de l'*Univers*.

J'ai vécu dans mes meilleurs jours de cette parole vivante et puissante ; je lui dois les plus douces et les plus fortes émotions de mon âme.....

Il prie pour nous maintenant. Il est entré dans la joie du divin Maître ; et parce qu'il avait cherché d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste, en ce monde, lui est accordé par surcroît. Ce siècle n'avait pas encore vu l'un de ses enfants entrer ainsi, le front haut et de plein droit, dans la gloire.

Que le Ciel en soit béni ! Et vous, cher Monsieur, soyez-en consolé, fortifié, et veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé A. Juge, missionnaire apostolique, diocèse de Gap, à M. Eugène Veuillot :

19 avril.

Cher Monsieur Veuillot. — En descendant de l'autel où je viens d'offrir le saint sacrifice pour la chère et grande âme dont vous pleurez le départ, je viens à mon tour vous offrir l'expression de ma profonde et douloureuse sympathie. Dans une certaine mesure, je pouvais appeler M. Veuillot mon maître. Ses ouvrages m'étaient chers, et je n'oublierai jamais

l'honneur que j'ai eu d'avoir été présenté au grand écrivain et à l'incomparable chrétien par son ami et collaborateur M. Léon Aubineau.

Tout indignes qu'elles sont, j'unis mes prières aux vôtres, à celles de l'univers catholique, et vous prie de recevoir l'hommage de ma condoléance et de mon sincère et respectueux attachement.

Lettre du directeur d'un petit séminaire à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Bien des lettres vous ont été adressées à l'occasion de la mort de votre frère, bien des témoignages de sympathie vous sont venus de tous les points de la France et du monde entier. Mais combien de prêtres, de lecteurs de votre journal, sans écrire, n'ont pas moins pris part à votre juste douleur, n'ont pas été moins empressés surtout à entrer dans vos désirs!

Ce que vous désirez avant tout, ce sont des prières pour l'âme de votre frère. Nous n'y avons pas manqué, au petit séminaire de ***, où nous lisons et aimons l'*Univers*. Dès les premiers jours j'ai dit la sainte messe pour le regretté défunt; mes confrères ne l'ont pas non plus oublié. En priant pour le repos de son âme, nous avons prié pour ceux qu'il laisse sur le champ de bataille, et pour la prospérité de l'œuvre à laquelle il avait consacré toutes les forces de sa belle intelligence et de son grand cœur.

L'*Univers*, nous en avons la confiance, suivra toujours la même ligne de conduite, mettant avant tout les intérêts de la sainte Église.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. Robertet à M. Eugène Veuillot :

Péra de Constantinople, 19 avril.

MONSIEUR. — L'Orient catholique a perdu en la personne de monsieur votre frère son plus énergique et son plus éloquent défenseur. Si la France a conservé en Orient l'amitié des populations catholiques, si elle y a maintenu sa traditionnelle et bienfaisante influence religieuse et civilisatrice, malgré les honteuses défaillances de ses gouvernements, elle le doit surtout à la vaillance et au courage de l'*Univers*, aux glorieux combats qu'il n'a cessé de livrer en faveur des Arméniens

persécutés et spoliés, à la protection efficace qu'il accordait à nos missions françaises. L'opinion publique, éclairée par lui, soulevée par son indignation éloquente, a empêché les ennemis du catholicisme oriental de parvenir au but inique qu'ils poursuivaient. Notre deuil est immense et d'autant plus sincère, que l'avenir de l'Orient catholique est toujours inquiétant, à raison de la perfidie et de l'improbité de la diplomatie européenne; mais l'*Univers*, fidèle aux traditions de son illustre fondateur, survit à M. Louis Veuillot, et nous conservera sa protection, son énergie et son influence si efficace sur les hommes de bien, de foi et d'action.

Agréez, etc. C.-R. Robertet.

Lettre de M. Kanacham à l'*Univers* :

C'est de tout cœur que nous compatissons à votre deuil et à votre douleur.

Dans nos faibles prières, nous n'oublierons point le fort, le vaillant, le bien-aimé, qui a si bien défendu l'arche sainte.

C'est avec vénération que nous baisons cette main qui a si bien écrit et qui est à présent inerte.

Votre tout dévoué, Kanacham.

Lettre de M. Louis Delor à Mlle Veuillot :

Au Clos-des-Tuilières, 19 avril.

Mademoiselle. — Si nous sommes en retard, ma famille et moi, pour vous envoyer notre faible note dans l'admirable concert que la France et l'Europe font entendre au monde entier, en pleurant et louant votre bien-aimé frère Louis Veuillot, nous avons été des plus empressés pour adresser nos prières à Dieu, afin qu'il lui accorde dans le ciel la couronne qu'il a tant travaillé à mériter pendant sa vie. Nous avons également prié pour que Dieu envoie ses consolations à ceux que votre bien-aimé frère laisse après lui.

Il y a plusieurs années, nous avons eu l'honneur de recevoir ici, dans notre modeste chartreuse, votre admirable frère. Il avait bien voulu nous prier de lui ménager une demi-journée d'entretien intime avec notre grand et vénéré évêque de Tulle, Mgr Berteaud. Le monde n'a jamais entendu rien de comparable à ce qui s'est dit pendant quelques heures entre ces deux hommes de génie.

Quelques jours après, vous voulûtes bien nous amener vos deux charmantes nièces, Mlles Luce et Agnès. Nous n'avions rien à vous offrir de digne d'une si grande faveur que le grand et bon air de notre cher clos des Tuilières.

Quels glorieux et doux souvenirs nous ont laissés ces deux visites ! Aussi, à partir de ce moment, à notre admiration pour votre frère Louis se mêlèrent des sentiments qui venaient du plus profond de nos cœurs.

Permettez-nous donc, Mademoiselle, de le pleurer comme un ami ; et comptez que les prières que nous adressions à Dieu pour le vaillant défenseur de l'Église, nous les continuerons pour que sa belle âme ne soit pas en souffrance.

Daignez agréer, Mademoiselle, etc. LOUIS DELOR.

Lettre de M. L. Rupert à M. Eugène Veuillot :

Évian-les-Bains (Haute-Savoie), le 19 avril.

CHER MONSIEUR EUGÈNE. — Bien d'autres que moi ont pu voir dans votre frère un nouveau Samson, doué d'une force merveilleuse pour combattre les ennemis du peuple de Dieu ; mais je suis frappé de voir entre lui et le fort d'Israël un nouveau et des plus heureux traits de ressemblance : c'est que sa mort sera l'écrasement de ceux qui croyaient pouvoir se réjouir de son impuissance. C'est pourquoi j'assiste et j'applaudis de grand cœur à cet immense concert de regrets, d'admiration et de louanges auquel nul honnête homme n'oserait apporter une note discordante, et je saisis cette occasion unique de rompre le silence que le défaut de toute mission m'impose depuis plus de douze ans.

Tout à vous de cœur. L. RUPERT.

Lettre de M. de Mendoza à M. Eugène Veuillot :

Caceres, 19 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Univers*. — Profondément affligé par la perte du champion catholique de la France, illustre dans toute l'Europe par la grande élévation de ses nobles sentiments, je me permets d'envoyer à la rédaction, et par votre intermédiaire à votre illustre et bonne famille, le témoignage le plus complet de mes vrais sentiments. Daignez l'accepter comme un de plus parmi les nombreux témoignages que vous

ont offerts tous les personnages de la religion catholique, apostolique, romaine.

M. Louis Veuillot a bien mérité des hommes et des familles de la chrétienté qui ont consacré leur vie au bien, ou, ce qui revient au même, décidés à ne jamais faire le mal, suivant la bannière bénie que la main de Dieu ne cesse de porter dans l'histoire de l'humanité.

Louis Veuillot a vécu comme un héros chrétien ; il est mort comme un saint, embrassant chrétiennement la croix de la miséricorde et de la charité. Dieu a écrit sa vie au livre des temps. Il a fait verser à tous ces larmes de douleur qui sont le rosaire de la vie ; tous bénissent sa sainte mémoire ; tous prient le Ciel pour lui.

Veuillez agréez, Monsieur, etc.

RAPHAEL NUARADO DE MENDOZA.

M. l'abbé Petit écrit de Saint-Yrieix-la-Montagne, diocèse de Limoges : « Quel admirable et immense concert de louanges à l'adresse du grand et indomptable défenseur du catholicisme ! »

LETTRES DU 20 AVRIL

Lettre de Mgr l'archevêque de Cashel (Irlande) à M. Eugène Veuillot :

The Palace Thurles, 20 avril.

Mon cher Monsieur Veuillot. — Il est juste que la catholique Irlande vienne s'associer à la perte douloureuse que vient d'éprouver l'Église par la mort de votre illustre frère. Son départ pour le ciel laisse un vide difficile à combler : car il était un homme comme il s'en rencontre peu dans un siècle.

Votre frère était l'un des rares journalistes du continent qui ont su comprendre la situation religieuse, politique et agraire de notre malheureux pays, et par conséquent il s'est efforcé de défendre les justes aspirations de notre peuple au milieu de ses épreuves et de sa pauvreté. L'Irlande reconnaissante, en même temps qu'elle dépose, du moins en esprit, une couronne commémorative sur la tombe du regretté défunt, n'oubliera pas de faire monter vers le ciel ses plus ferventes prières pour le repos de son âme.

En Angleterre, on n'apprécie pas toujours les personnes et les choses au même point de vue qu'en Irlande. L'*Univers* laissera les journaux anglais comparer les « ouvriers » et les « chevaliers ». En Irlande, nous préférons souvent, quoi qu'en pense le *Tablet*, les mâles vertus et la noble franchise de l'ouvrier à tout ce qu'il y a de plus raffiné dans l'aristocratie, si cette politesse exquise n'est pas mise au service de la bonne cause.

Avec vous, mon cher Monsieur Veuillot, nous pleurons en votre frère un grand chrétien, un héroïque athlète de la foi, un illustre écrivain, le premier journaliste de notre siècle et un ami dévoué de notre pays. Le « maître » n'est plus ; mais ses disciples, l'*Univers* et la presse française continueront à nous aider de leur concours, parce qu'en défendant nos droits, ils combattront pour un peuple que rien ne saurait jamais détourner des sentiers de la vérité ; d'un peuple dont aucune

mauvaise influence ne saurait jamais obscurcir la foi, ni refroidir l'amour pour Dieu, le Saint-Siège et la patrie.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur Veuillot, pour vous, votre excellente famille et votre admirable rédaction, les condoléances de l'Irlande catholique et les miennes.

† T.-W. CROKE,
archevêque de Cashel.

Lettre de Mgr Vitte, évêque d'Anastasiopolis, ancien vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, à Mlle Élise Veuillot :

Cormoz, par Saint-Trivier-de-Courtes (Ain), le 20 avril.

MADEMOISELLE. — Je viens bien tard prendre ma place dans ce cortège d'amis dévoués qui ont tenu à rendre un dernier hommage à votre bon et excellent frère Louis Veuillot. Mais veuillez croire que je n'ai point été le dernier par le cœur. L'état de ma santé me rend toujours la pensée et l'expression fort difficiles : c'est un point de ressemblance de plus entre moi et cet homme illustre qui daignait m'honorer du nom d'ami. J'avais toujours espéré que j'aurais assez de forces pour faire le voyage de Paris et l'embrasser une dernière fois. Dieu en a disposé autrement : que son saint nom soit béni ! C'est une des grandes privations qu'il m'a imposées.

Perdu dans une campagne, ne voyant presque personne et ne pouvant ni lire ni écrire, je vis beaucoup par le souvenir : c'est pourquoi je sympathisais davantage avec votre bon frère, dont il me semblait que je comprenais mieux qu'un autre les privations et les souffrances.

En vous promettant de prier pour lui, permettez-moi de me recommander aussi aux prières de tous les siens.

Je reste, Mademoiselle, avec un entier dévouement, votre bien humble serviteur en Notre-Seigneur,

† FERDINAND VITTE,
évêque d'Anastasiopolis, *S. M.*

Mgr l'archevêque de Besançon adresse à Mlle Élise Veuillot « l'expression de ses respectueuses sympathies ».

Lettre de Mgr l'évêque de Gap à M. Eugène Veuillot :

Évêché de Gap, le 20 avril.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je prends une grande part à votre deuil, car elle est proportionnée à mon admiration et à

ma reconnaissance pour votre illustre frère M. Louis Veuillot. J'avais appris à le connaître par ses écrits, mais, plus intimement encore, auprès du vénéré cardinal Gousset et du cher père Gautier. J'ai eu l'insigne avantage de le voir à Rome, lors de la canonisation des martyrs du Japon et pendant le concile. En venant ici, je me suis fait un devoir et un bonheur de lui offrir mes hommages.

Grand catholique, et par là même grand citoyen, il a rendu des services immenses à l'Église et à la France. Consolons-nous dans la pensée qu'il n'est pas mort tout entier. Ses œuvres, sa mémoire continueront ses bons combats pour la vérité complète, et le bonheur dont il jouit au ciel s'en accroîtra. J'en ai la douce et ferme confiance : pendant que nous prions pour lui, il intercède pour nous devant Dieu.

Agréez, très honoré Monsieur, l'expression de mes sentiments de respectueuse estime et de dévouement.

† J.-B.-M.-S.,
évêque de Gap.

Mgr l'évêque de Vannes écrit à M. Eugène Veuillot qu'il a « recommandé à Dieu l'âme de l'illustre défunt », et qu'il offre à la famille l'hommage de sa religieuse condoléance.

Lettre du R. P. Chevalier, supérieur général des missionnaires du Sacré-Cœur, à Issoudun, à M. Eugène Veuillot :

Issoudun, le 20 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF. — Je viens un peu tard apporter à M. Louis Veuillot, votre illustre frère, le tribut de mon admiration et de ma reconnaissance. Si je n'avais craint d'être importun, je l'aurais fait plus tôt. Mais j'ai vu avec bonheur que notre maison de Rome a célébré dans son église, place Navone, le premier service qui ait été fait pour le repos de l'âme du célèbre défunt.

Les missionnaires du Sacré-Cœur, dont l'*Univers* a toujours été le protecteur et l'ami, principalement à l'occasion des pèlerinages à Notre-Dame du Sacré-Cœur et au moment de notre expulsion, ont été heureux de donner à son glorieux fondateur cette marque de leur profonde gratitude.

Lecteur assidu de votre vaillant journal depuis plus de trente ans, j'ai suivi avec le plus vif intérêt les luttes qu'il engageait avec les plus redoutables ennemis de la société et de l'Église :

les rationalistes et les gallicans; ces derniers, une fois terrassés, se couvrirent d'un masque et prirent le nom de libéraux. Nous savons avec quelle vigueur le formidable polémiste les a poursuivis. Ni les hurlements des uns, ni les clameurs et les souplesses des autres n'ont pu le désarmer : toujours sur la brèche et toujours vainqueur. Pourquoi? Parce que le bouclier de la foi couvrait sa poitrine, et le glaive de la vérité armait sa main. Voilà le secret de sa force et de son triomphe.

Sa puissante intelligence, illuminée des rayons du Vatican, avait sondé avec effroi l'abîme que l'impiété creusait à notre malheureux pays, et signalé les funestes écueils où des concessions regrettables conduisaient fatalement les chrétiens inexpérimentés.

Terrible comme un lion qui se défend contre ses agresseurs, il bondissait d'indignation et se jetait sur les imprudents, qu'il laissait étendus dans l'arène. Les coups qu'il portait à l'erreur étaient mortels : le gallicanisme le sait, et le libéralisme catholique s'en souvient.

Par la mort de M. Louis Veuillot, l'Église perd un de ses plus intrépides champions; le Saint-Siège, un de ses plus courageux défenseurs; la vérité et le droit, un de leurs plus fermes soutiens; l'armée, la magistrature et le sacerdoce, un de leurs plus éloquents avocats; la presse catholique, une de ses plus belles gloires, et la France, un de ses plus grands citoyens.

Daignez agréer, etc. J. CHEVALIER,
miss. S. C.

M. l'abbé Bazin, vice-recteur de l'université catholique de Lille, écrit à Mlle Veuillot pour lui offrir « ses très respectueux sentiments de condoléance pour la perte de M. Louis Veuillot, ce grand défenseur de la liberté d'enseignement, qui a tant contribué à la création de nos universités catholiques ».

Lettre de Mgr Théodore Ratisbonne, protonotaire apostolique, supérieur général de Notre-Dame de Sion, à Mlle Veuillot :

Le nom du grand écrivain catholique a pris sa place dans mon *memento* au saint autel. J'ai toujours conservé le souvenir des relations de cordiale amitié qui nous unissaient, il y a une trentaine d'années, quand j'étais à N.-D. des Victoires. Le voilà couronné au ciel, tandis que je reste ici-bas, malade et

infirme. Impossible de me rendre aux obsèques, mais j'y assisterai en esprit. J'offre à Mademoiselle Veuillot mes sympathiques condoléances.

Mgr Guiol, prélat de la maison de Sa Sainteté, recteur des facultés catholiques de Lyon, écrit en envoyant « la plus sympathique expression de ses profonds regrets pour le grand chrétien et l'héroïque défenseur que la France et l'Église viennent de perdre ».

Mgr Cirot de la Ville, camérier secret de Sa Sainteté, doyen de la faculté de théologie de Bordeaux, écrit :

A Monsieur Eugène Veuillot, à sa famille et à la rédaction de l'*Univers* mes sympathiques condoléances, et hommage à la sainte et grande mémoire de M. Louis Veuillot.

CIROT DE LA VILLE.

Mgr de Hornstein, prélat de la maison de Sa Sainteté, curé doyen de Porrentruy (Jura bernois), à M. Eugène Veuillot :

Je prie Monsieur Eugène Veuillot et les siens d'agréer l'expression de mes sentiments de vive et profonde condoléance, avec l'assurance de mes prières pour le grand lutteur, l'indomptable athlète, l'intrépide champion de toutes les saintes causes de l'Église, que Dieu vient de rappeler à lui, couvert de la gloire et de la renommée de ses plus fidèles et plus illustres serviteurs.

Mgr Bornet, protonotaire apostolique, à Mlle Veuillot :

Je prie Mademoiselle Veuillot d'agréer l'expression de ma douloureuse sympathie. J'ai offert tous ces jours derniers le très saint sacrifice pour le repos de l'âme de son bien cher frère, et je continuerai de prier tous les jours pour lui. Comme catholique et comme prêtre, je crois acquitter en cela une dette de reconnaissance envers l'illustre et dévoué défenseur de l'Église et du Saint-Siège.

Je ne sépare pas de lui la sœur bien-aimée qui fut constamment associée à toutes ses pensées et à tous ses travaux.

L.-C.-C. BORNET,
protonotaire apostolique.

Lettre de M. le supérieur du grand séminaire de Saint-Jean-de-Maurienne à M. Eugène Veuillot :

Saint-Jean-de-Maurienne, 20 avril.

MONSIEUR. — Au premier rang des admirateurs et amis de notre très regretté défunt, je ne peux renoncer à vous le dire. Et puisqu'il fallait céder le pas aux intimes et aux illustres, je viens humblement parmi les derniers, où est ma place, offrir à son autre lui-même l'obole de ma sincère et profonde condoléance. Oh ! que je voudrais, pendant au moins le quart d'une heure, avoir de M. Louis Veuillot et la plume et le cœur pour exprimer mes sentiments !

L'*Univers* fut mon premier journal ; je n'en ai point eu ni fréquenté d'autre : mes affections lui sont acquises. Le maître que nous pleurons avec vous m'a attaché pour toujours à son œuvre et à ses collaborateurs. Quand on l'avait connu, comment ne pas l'aimer, lui l'intrépide capitaine, et le petit bataillon qu'il menait avec tant d'entrain au bon combat ?

Qui donc louera dignement ce chevalier du Christ ? Ce sera l'univers catholique, le monde chrétien tout entier. Aucune langue, en effet, aucun idiome qui ne célèbre les exploits de cet athlète puissant. Rien de pareil ne s'était vu ; mais aussi quel journaliste a jamais fait tant de bien à ses frères dans la foi ? Qui les a tant honorés par sa vaillance, tant réjouis par ses victoires, tant éclairés par la diffusion de la pure doctrine, tant secourus par son ingénieuse et inépuisable charité, tant édifiés par l'héroïsme de sa soumission et de son dévouement à l'Église ? Le son de sa voix soutenant toutes les bonnes causes est allé jusqu'aux extrémités de la terre. Enfin, il abondait partout, et de partout revient à sa mémoire bénie le plus juste, le plus vrai, le plus éclatant tribut de reconnaissance et d'admiration.

C'est la récompense d'ici-bas. Au ciel, ayant enseigné la justice à un grand nombre, votre saint frère doit resplendir dans les perpétuelles éternités : nous en avons l'espérance, presque la foi, car cela est écrit.

Quel triomphe pour lui ! quel héritage pour vous !

Nous prierons le Seigneur avec vous, dans les intentions de votre cœur fraternel, et nous le conjurons, en particulier, qu'Il vous accorde de pouvoir tout ce à quoi vous oblige cette noblesse si glorieuse et d'un genre si nouveau.

Daignez, Monsieur, agréer, etc. HERMIRAZ,

supérieur du grand séminaire de Saint-Jean-de-Maurienne.

Lettre d'un curé du diocèse de Montauban à M. Eugène Veuillot :

20 avril.

MONSIEUR. — Permettez à un vieil abonné et ami de vous dire la part qu'il prend à l'affreux malheur qui vient de vous frapper. Je connaissais particulièrement M. Louis Veuillot par sa photographie signée de sa main, et tout entier il occupe une place d'honneur dans ma bibliothèque. En recueillant avec soin tout ce qu'il a dit sur l'Église, je suis arrivé à composer un discours sur ce sujet qui fait l'admiration des amis qui le lisent. M. Louis Veuillot m'a fait beaucoup de bien, et je lui en garderai une éternelle reconnaissance. Sous peu, j'offrirai le saint sacrifice à son intention. Je prends la liberté de vous prier d'être près de M[lle] Veuillot l'interprète de ma vive sympathie : j'étais curé de P... lorsqu'elle m'écrivit, au nom de son frère, une lettre que j'ai eu garde de ne pas perdre.

Daignez agréer, etc.

Lettre d'un curé du diocèse de Nevers à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Le voilà donc mort, cet homme fort, ce vaillant soldat de Jésus-Christ! Les articles sortis de sa plume, et qui figurent dans ma bibliothèque sous la forme de 18 beaux volumes in-8°, ont trop fait souvent battre d'aise mon cœur ennuyé et quelquefois fatigué par les attaques dirigées contre l'Église, pour que je me croie dispensé de lui payer la dette que nous devons à nos morts. Aussi dès demain, 13 avril, jour de saint Hermenegild, je célébrerai le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Et, puisque c'est l'usage, je la célébrerai encore le quarantième jour, les six mois et le bout de l'an. Et, en terminant, je prie Dieu qu'il maintienne dans la rédaction du journal le même esprit, le même dévouement à la cause de l'Église, que nous avons reconnu dans celui que la mort vient de nous enlever.

Lettre de M. l'abbé L.-M. Launay, recteur du Tronchet, diocèse de Rennes, à M. Eugène Veuillot :

Lecteur assidu de l'*Univers* depuis trente et un ans, je peux apprécier la perte que fait votre œuvre et que nous faisons tous ensemble dans la mort de votre rédacteur en chef. Ma sympa-

thie ne vous a pas fait défaut, et mes prières n'ont pas manqué d'être adressées pour celui que nous pleurons, La bonne direction qu'il a su imprimer à votre œuvre fera en sorte, je n'en doute pas, que l'Église trouvera dans sa succession la défense assurée que son immense talent avait su lui procurer dans nos temps difficiles.

Agréez, Monsieur, etc.

Lettre de M. l'abbé P. Royer à M. Eugène Veuillot :

Meuzac, par Magnac-Bourg (Haute-Vienne), 20 avril.

Monsieur. — Si tous ceux qui étaient de cœur avec Louis Veuillot vous écrivent, vous aurez, je vous l'assure, une belle collection de lettres : car tous les vrais catholiques (qui l'avaient lu) étaient ses admirateurs.

Louis Veuillot a été suscité par Dieu pour créer le journal catholique, comme ont été suscités par Dieu, à d'autres époques, ces grands personnages que nous appelons les saints, pour créer d'autres œuvres : saint Benoît, l'ordre monastique ; saint Dominique, la prédication populaire ; saint François, l'amour de la pauvreté ; saint Vincent de Paul, le soin des pauvres ; saint Louis, la royauté chrétienne, etc.

On s'est plaint de lui. Est-ce qu'un général peut faire une trouée dans l'armée ennemie sans éclabousser ?

Il a beaucoup souffert. Quoi d'étonnant ? puisque le Saint-Esprit a dit : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.*

Soyez-en persuadé : ceux que Dieu suscitera pour créer l'usine chrétienne, le commerce chrétien, la famille chrétienne, etc., — car, malgré la tristesse de l'heure présente, il faut bien espérer la restauration sociale dans le Christ, — ne souffriront pas moins que lui.

J'ai eu une fois la bonne fortune de causer avec votre frère : c'était à Rome, en 1867, pour le centenaire, dans une réunion d'évêques qui l'avaient invité à déjeuner au séminaire français. Je faisais partie de la réunion.

Il nous raconta avec beaucoup d'esprit l'emploi de sa journée. « A mon lever, disait-il, je commence par une bottelée de prières ; puis je lis les mauvais journaux, pour choisir celui auquel je dois casser les reins. »

L'archevêque de Toulouse était présent avec d'autres évêques français, ainsi que le général Kanzler.

Permettez-moi d'admirer moins encore son talent d'écrivain que son énergie pour la cause de Jésus-Christ.

Recevez l'expression des sentiments, etc.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Bordeaux à M. Eugène Veuillot :

20 avril.

Monsieur. — J'étais abonné à l'*Univers* depuis plus de vingt ans, lorsque, il y a quelques mois, à cause d'une gêne très grande, je me suis trouvé dans l'impossibilité de renouveler mon abonnement. Ce sacrifice m'a été bien pénible, mais combien mon regret a été plus amer à l'annonce de la mort de notre illustre patriarche! Qu'on me permette ce mot, qui peut paraître prétentieux ou risqué, mais rend si bien mes sentiments de vénération et de gratitude. Il me semblait être de la maison, et je paraissais l'avoir désertée juste au moment où elle allait être en deuil!

J'y reviens au plus tôt. J'ai besoin d'entendre parler de celui que nous pleurons, de savoir ce qu'en disent les amis, les indifférents (il y en a peu), les ennemis (y en a-t-il encore?).

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Antoine Petit-Barat, curé de Saint-Offenge-Dessus (Savoie), à M. Eugène Veuillot :

20 avril.

Monsieur. — Compatriote de l'immortel Joseph de Maistre et admirateur enthousiaste du grand et inimitable écrivain que la mort vient de nous ravir en la personne de votre bien regretté frère, je me permets de déposer sur cette tombe glorieuse une modeste fleur de poésie latine. Je crois être agréable à ce vaillant soldat de Dieu et de l'Église catholique. Je ne pense pas être hyperbolique en plaçant son nom à la suite de Boèce et du grand philosophe de notre Savoie, qui nous a laissé *les Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Voici ma bien modique offrande :

Occidit ille heros Christi, sic notus in orbe!
Insignis scriptis, gloria summa manet

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. Manuel de Jésus Guisado à M. Eugène Veuillot :

Séville (Espagne), 20 avril.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — La mort de votre frère, ressentie par tous les gens de bien, a ravi à la France chrétienne un de ses meilleurs fils et le plus vaillant de ses champions.

Ses œuvres nous ont frappés d'admiration, et ses actes, de respect. Il faut aux États modernes des hommes comme votre frère, pour les tirer de la corruption où les tient enfoncés l'impie libéralisme.

Il n'est pas facile de rencontrer un autre Louis Veuillot, qui, avec une telle fermeté de caractère (fermeté de caractère aujourd'hui si rare), sache soutenir les bonnes doctrines en les défendant avec la foi propre à un bon catholique. C'est pourquoi les libéraux de toutes les nations lui ont fait la guerre, sans que ni les hypocrites ni les furibonds aient jamais pu le vaincre.

Vous pouvez justement vous enorgueillir du renom et de la gloire légitime qu'a conquis celui que Dieu a placé dans sa gloire, et qui s'étendent à son illustre famille, à qui daigne le Très-Haut conserver le trésor de si saines doctrines, en toute leur pureté, pour le bien de l'autel et du trône.

Veuillez, etc. MANUEL DE JÉSUS GUISADO.

Lettre d'un abonné de l'*Univers* :

Dans la douleur qui vous accable, permettez à un inconnu de vous dire qu'il pleure avec vous le frère que vous venez de perdre, le grand chrétien dont la mort met en deuil tous les catholiques.

En priant pour l'âme de cet incomparable défenseur de l'Église, j'acquitte une dette de cœur : car, après Dieu, c'est à Louis Veuillot et à la lecture de tout ce que son cœur a dicté à sa plume, que je dois de n'avoir pas perdu l'amour et le don de la prière, même aux heures difficiles de la jeunesse.

Que Dieu lui rende au centuple tout le bien qu'il a fait à tant d'âmes inconnues de lui !

Que cette main divine, qui a fait à votre cœur cette blessure, y applique le baume de ses consolations.

Agréez, etc.

Lettre de M. Aristide Gervais à M. Eugène Veuillot :

Montpellier, 20 avril.

MONSIEUR. — Il ne m'a pas été donné de voir jamais monsieur votre frère, ni de vous connaître vous-même. Mais, quoique resté l'ami obscur, comme tant d'autres, de l'un et de l'autre, j'ai cru trouver dans ma qualité de vieil abonné de l'*Univers*, et dans l'honneur que Dieu m'a fait de l'aider à revivre après sa suppression, un titre suffisant pour vous envoyer, dès la première heure, l'assurance de la part que je prends à la douleur commune.

J'ai été heureux comme vous et tous les amis de M. Louis Veuillot et de son œuvre, des témoignages d'universels regrets qui ont entouré son cercueil. Ils donnent à la mort du vaillant que la France et l'Église pleurent, permettez-moi de vous le dire, le caractère d'un événement providentiel, et ils sont comme un service d'outre-tombe que Dieu donne à votre illustre frère de rendre encore à la cause immortelle à laquelle il avait voué sa vie.

Nul mieux que vous, Monsieur, ne saura faire ressortir les heureuses conséquences de ces consolantes manifestations; et l'épilogue du livre que vous voulez écrire à la mémoire de notre illustre et cher défunt n'en sera certainement pas le chapitre ni le moins intéressant ni le moins instructif.

Permettez-moi, Monsieur, en donnant à l'avance la bienvenue à l'œuvre que tous vos amis attendent avec une vive impatience, de vous renouveler l'expression de tout mon respect et de mon entier dévouement.

ARISTIDE GERVAIS.

LETTRES DU 21 AVRIL

Lettre de S. Ém. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, à M. Eugène Veuillot :

Rouen, 21 avril.

MONSIEUR. — Hier, en revenant d'une visite pastorale laborieuse, j'ai trouvé la lettre par laquelle vous et votre famille vous m'annonciez la mort de monsieur votre frère, Louis Veuillot. Je m'associe sincèrement à vos regrets. Quoique je n'aie pas toujours été d'accord avec lui sur la manière de défendre l'Église [1], j'aime à reconnaître le courage, le dévouement et le remarquable talent qu'il a mis pendant tant d'années au service de cette sainte cause, et dont Dieu lui tiendra compte. Je vous prie d'être mon interprète auprès de Mlle Élise Veuillot et des autres membres de votre famille.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments affectueux.

† H., cardinal DE BONNECHOSE,
archevêque de Rouen.

Lettre de Mgr l'évêque de Carcassonne à M. Eugène Veuillot :

Félines-de-Termenès, en tournée pastorale, le 21 avril.

L'évêque de Carcassonne s'associe respectueusement à la douleur et aux regrets de M. Eugène Veuillot et de MM. les rédacteurs de l'*Univers*. Le défenseur vaillant de toutes les saintes causes, le maître vénéré a disparu, pour aller recevoir des mains du *juste Juge la couronne de justice* : que Dieu daigne consoler et bénir les dignes héritiers de son zèle, les courageux continuateurs de son œuvre !

1. Mgr de Bonnechose avait été plusieurs fois en dissentiment marqué avec Louis Veuillot, notamment sur la question des Jésuites, en 1846, alors qu'il était supérieur de Saint-Louis des Français, de Rome ; puis sur la question des classiques, puis aussi au sujet de Mgr Dupanloup. Néanmoins il nous donna dans la suite et jusqu'à sa mort l'assurance de sa sympathie.

Lettre du T. R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, à M. Eugène Veuillot :

Rome, 21 avril.

Monsieur. — Votre douleur est grandement consolée par les hommages publics rendus à la mémoire de monsieur votre frère. Le concert unanime qui s'élève autour de sa tombe est la preuve irréfutable d'une popularité vraie, que lui ont méritée ses vertus de chrétien et son génie de polémiste. A certains jours, quelques-uns auraient voulu opprimer cette voix importune, qui dénonçait les compromis, dissipait les illusions et réveillait les âmes assoupies ; aujourd'hui, les milliers de voix qui acclament le nom de M. Louis Veuillot justifient pleinement ses principes et sa conduite. Dieu a retiré du combat un défenseur de son Église aussi soumis que vaillant, mais d'autres héritiers de sa foi militante suivent les exemples de ce grand chrétien.

Je ne dois pas oublier, Monsieur, que la Compagnie de Jésus, généreusement défendue dans plusieurs circonstances, a une dette toute spéciale de reconnaissance envers M. Louis Veuillot ; j'ai été heureux d'apprendre que l'un de mes fils l'a assisté à ses derniers moments. Un voyage à Rome, où je suis encore, m'a empêché de vous faire parvenir plus tôt l'expression de mes sentiments. Mes prières et celles de mes religieux demandent pour son âme le repos dans le sein de la vérité et de la justice éternelles.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monsieur, votre humble serviteur en J.-C., Pierre Beckx,

général de la Compagnie de Jésus.

Le P. Grandidier, provincial de la Compagnie de Jésus, écrit à M. Eugène Veuillot pour le prier de « vouloir bien agréer l'expression de sa condoléance, de ses regrets et de sa reconnaissance envers l'illustre chrétien que Dieu vient de rappeler à lui ».

Le R. P. de Lajudie :

J. de Lajudie, S. J., et les pères dispersés du collège Saint-Joseph de Tivoli offrent à la famille Veuillot l'expression de leurs regrets, et s'unissent aux prières faites pour celui qui fut l'intrépide défenseur de l'Église, et en particulier du col-

lège de Tivoli, durant les mauvais jours que cet établissement a traversés.

Le P. Bouffier, d'Avignon :

Gabriel Bouffier et les Pères en résidence à Avignon, avec la part bien vive qu'ils prennent au deuil de la famille, à ses regrets, à ses prières... *Bonus miles... Bonum certamen certavit... Adeptus est repromissionem.*

Lettre de M. l'abbé Henri Debout, vicaire de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), à M. Auguste Roussel :

21 avril.

BIEN CHER AMI. — J'appartiens à la foule des admirateurs de Louis Veuillot. La foule doit se taire aussi longtemps que parlent les amis : c'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à ce moment pour déposer sur la tombe qui vient de se fermer l'humble tribut de mes hommages. C'est une bien petite fleur que j'apporte sur ce cercueil ; mais quel cercueil a reçu plus de fleurs ? Jamais, non, jamais mort n'a ressemblé plus à un triomphe. C'est qu'il y avait quelque chose de si grand, de si beau, de si passionnant, dans l'âme qui vient de retourner à Dieu !

Ce courage entier, inconnu désormais à notre époque ; cette mâle énergie, bien au-dessus de notre siècle, dans la défense de la grande et sainte cause de Jésus-Christ et de son Église, on se sent incapable d'imiter tout cela, et voilà pourquoi on admire davantage. On sait bien ce que pourrait encore à cette heure un tel courage, et on pleure plus amèrement.

Quelle leçon que cet homme sortant des rangs du peuple, éclairé tout à coup par la grâce, et avec sa seule plume faisant peur aux grands de la terre, refusant dédaigneusement leurs présents pour servir jusqu'à la mort la cause de Dieu, parce qu'il savait qu'elle était la vraie ! Oui, c'est un grand exemple. Fasse le Ciel qu'il ne soit pas perdu pour nous !

Lettre de M. le chanoine Roussel à M. Auguste Roussel :

Arras, 21 avril.

CHER MONSIEUR ROUSSEL. — C'eût été témérité à moi de venir apporter à vous et à vos collaborateurs le témoignage de ma douloureuse sympathie à l'occasion de la mort de

M. Louis Veuillot. Je me suis borné à prier pour lui, pour vous et pour l'Église, dont Dieu avait daigné le faire un pilier. Aussi quelques jours après sa mort, ai-je été heureux de lire dans les colonnes du journal ce mot qui venait de lui : « Il est plus profitable de viser à gagner le *memento* d'un prêtre à la sainte messe. » J'ai été heureux de lire cette parole. C'est ce que je faisais depuis le dimanche précédent, et que j'ai continué depuis. Mon seul regret est que ce soit encore si peu, venant de moi.

Tout à vous en N.-S.

Lettre de M. le chanoine Lataud, d'Aix, à M. Eugène Veuillot :

Aix, 21 avril.

Monsieur le rédacteur. — Il y a quarante ans que je lis l'*Univers*, ayant commencé dès mes débuts en paroisse. *Rome et Lorette*, quelques autres ouvrages de votre saint, illustre et vénéré frère, m'avaient déjà fait admirer sa belle intelligence. A travers de nombreuses et quelquefois bien dures et lourdes occupations, il me reposait toujours de toute fatigue. Nous entendions parler de lui avec enthousiasme, et ce n'était pas difficile à comprendre ; mais la contradiction haute, éclatante, fit bientôt, à son tour, entendre ses rugissements, et ce ne fut pas plus difficile à expliquer. Après quelques années, l'occasion s'étant présentée à moi d'aller à Paris, je voulus voir ce que pouvait être ce vaillant de la plume, objet de tant de clameurs, mais toujours, selon ma pensée, de plus en plus assidue à la sienne, irréprochable aux honnêtes gens, aux vrais chrétiens, aux parfaits amis de la sainte Église, et tant redoutable à tant d'autres. J'allai chez lui : absent!

J'allai au journal : absent! et retenu en Bretagne, s'il m'en souvient encore. Mais comment revenir en Provence ainsi déçu? Après une quinzaine de jours, avec un vague pressentiment de voir ce loyal et valeureux ami du bien, et de lui dire, tout au moins, un rapide et cordial adieu au moment du départ, j'apprends, à sa porte, qu'il vient d'arriver presque à peine, qu'il est hors de sa demeure, mais qu'il ne sera peut-être pas impossible de le voir un peu plus tard, à telle heure dite.

Je revins : je suis reçu, très aimablement reçu, et admis à deux ou trois quarts d'heure de conversation... intime. Rien n'effacera jamais en moi le souvenir de cette entrevue. Le

journal, les livres, nos pays, le grand litige, fournirent l'aliment de la conversation.

Je remerciai des bienfaits reçus. Mais quel abandon en retour! quelle franchise! quelle expansion! quelle humilité! quelle bonté! Je dis un mot de respectueuse sympathie sur les grands malheurs de famille presque à peine survenus alors, et je m'aperçus, tard, hélas! que j'allais faire vibrer toutes les fibres, surtout les plus sensibles. On le dit à présent, et on aime à le répéter : Lire le fécond et puissant écrivain ne donne à connaître que la moitié de sa grande âme; le voir, l'entendre, converser avec lui, faisait connaître l'élévation, la tendresse et l'excellence de son cœur. Chacun le sait, maintenant, à n'en pouvoir plus aucunement douter; mais ce qu'on n'a pas dit, ce qu'il faut dire, dire et redire, quoique cela résulte des détails et de l'ensemble connus de sa noble et admirable vie, c'est que monsieur votre frère fut un saint. J'ai prié pour lui; je prie aussi pour vous et chacun des vôtres, et pour votre œuvre également, Monsieur le rédacteur; mais notre cher défunt n'a plus besoin de nos suffrages. A nous de solliciter les siens! Il nous assistera certainement d'en haut, comme il l'a fait sur la terre avec tant de dévouement et d'amour véritablement fraternel et chrétien. Puissions-nous, jusqu'au dernier instant, marcher à côté de ce guide fidèle, comme lui et avec lui arriver heureusement au terme irrévocable de notre existence, et nous réjouir, tous ensemble et sans fin, de notre mutuel dévouement et de notre vocation aimée!

Vive Dieu! Monsieur le rédacteur. Vive le Ciel! Vive Jésus! Vivent ses Saints!

LATAUD,
chanoine.

Lettre de M. le curé de Saint-Pierre de Caen à M. Eugène Veuillot :

Caen, 21 avril.

MONSIEUR. — Je ne voulais pas mêler ma faible voix à l'immense concert de louanges qui retentit de toutes parts à la gloire de Louis Veuillot. J'avais cependant un motif personnel de le faire. C'était le jour à jamais béni de la proclamation du dogme de l'infaillibilité, et je priais dans Saint-Pierre de Rome. Tout à coup un nom frappe mes oreilles, prononcé avec respect par la foule : Louis Veuillot. L'occasion était trop bonne. Je n'hésite pas. Je l'aborde, et, lui prenant la main, je lui dis : Permettez à un prêtre français de vous remercier de tout le

bien que vous faites à l'Église. Et lui, tout entier à ses pensées habituelles, me répond : L'Église, c'est la pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. — Ces paroles, je les savais ; je les avais mille fois lues, méditées, goûtées. Mais, tombées d'une telle bouche, dans un tel lieu, au moment d'une telle cérémonie, elles me frappèrent tellement, qu'il me semble les entendre encore aujourd'hui, et qu'elles soutiennent ma foi dans les rudes épreuves présentes.

Malgré cela, Monsieur, je n'eusse rien écrit, lorsque ce matin, parcourant, comme je le fais chaque jour avec bonheur, les *Hommages à Louis Veuillot*, je vois une lettre de M. de la Loge demandant une souscription pour orner le tombeau du noble champion de l'Église. Alors, je ne retiens plus ma plume pour vous dire combien tous les lecteurs de l'*Univers*, tous, j'en suis sûr, seraient heureux de voir s'ouvrir une souscription, afin de pouvoir donner par là à votre glorieux frère une faible marque de leur admiration et de leur reconnaissance.

Veuillez agréer, etc. V. Legrand,
curé de Saint-Pierre.

Lettre d'un curé de campagne à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Quoique je sois le plus humble des admirateurs de votre illustre et regretté frère, je ne puis résister au désir que j'éprouve, comme tous les prêtres mes confrères, de m'associer à votre deuil, si amer pour vous et si grand pour l'Église.

Je lis l'*Univers* depuis que je lis un journal ; je le lirai toujours, parce qu'il a toujours l'esprit du maître, qui ne s'inspirait que de l'esprit de l'Église. Mais permettez-moi de vous dire que vingt lignes choisies chaque jour dans ses œuvres, incomparable arsenal, et insérées en tête de chaque numéro, seraient pour tous vos lecteurs une jouissance pour le cœur et pour l'esprit.

Mon nom n'est rien, et je ne signe même pas ; mais je suis sûr que le désir que j'exprime serait ratifié par tous les abonnés du journal estimable entre tous que vous dirigez.

Agréez, Monsieur, l'hommage de mon profond respect.

Un curé de campagne du diocèse de Laval.

Lettre de M. le comte de Sabran-Pontevès à M. Eugène Veuillot :

Château de Lamanon (Bouches-du-Rhône), 21 avril.

CHER MONSIEUR VEUILLOT. — Laissez-moi vous féliciter maintenant du magnifique triomphe d'outre-tombe que remporte chaque jour votre illustre frère dans les pages de l'*Univers*.

Jamais roi ni prince ne vit un tel concours autour de sa mémoire, et ne fut loué en termes si sincères ni plus éclatants.

L'expression universelle de ce deuil est un grand événement, et sa signification principale est à mes yeux l'*acquiescement* de la conscience publique chrétienne à la pensée doctrinale de votre grand défunt. La tombe de Louis Veuillot est définitivement *victorieuse*. On aura regimbé contre le *vivant*, et maintenant voici qu'on se lève pour acclamer le *mort* et confesser sur son cercueil la vérité *tout entière*.

On est ému en lisant la plupart de ces lettres sacerdotales. Elles pleurent celui dont les incomparables pages entretenaient dans tout presbytère la *fierté* et la *joie* du service de Notre-Seigneur, avec le culte ardent de la chaire de Pierre.

Et les laïques, que ne lui doivent-ils pas ? Il les a entraînés, ralliés, armés ; il leur a appris à affronter l'ennemi et à le battre avec ses armes ; il a complètement détruit parmi eux le *respect humain* de la doctrine *romaine*, cette ivraie *gallicane* et *libérale*. Nous lui devons l'enthousiasme de Rome et la dévotion au Pape. On célèbre le roi du journalisme, le prince de la doctrine, le maître de la plume, l'honneur des lettres... que sais-je ? on peut épuiser tous les titres au service de sa louange... On doit aussi saluer le prophète... A l'instar de Joseph de Maistre, il a vu de haut et de loin, il a jugé et il a prédit. Dans le *pays des conséquences* (comme on a appelé la France), on se rit toujours des *prémisses* : c'est ce qu'on a longtemps fait. Mais voici que les *conséquences* se déroulent à l'envi, et jamais nous ne fûmes à l'heure d'un plus grand flot. Aussi beaucoup d'entre ceux qui avaient branlé la tête viennent couronner maintenant ce mort illustre avec les anciens fidèles et les vieux fervents.

Vous êtes, cher Monsieur Veuillot, l'héritier du maître ; vous serez son continuateur : car vous êtes son *jumeau* par la foi romaine, la vaillance du cœur et des grandes luttes ; vous possédez le haut jugement, l'imperturbable bon sens du grand écrivain, et votre plume est véritablement sœur de la sienne.

Mais il faut qu'un durable monument immortalise désormais la figure disparue de celui qui fut pendant quarante ans l'héroïque champion de la Papauté, le premier soldat de l'Église et le vengeur par excellence des droits de Dieu.

Recevez, etc.

Comte DE SABRAN-PONTEVÈS.

Lettre de M. le comte de Gommignies à M. Eugène Veuillot :

Château du Pignon-Blanc, près Autun, 21 avril.

MONSIEUR. — Je ne suis qu'un ami inconnu, et je n'ai jamais eu le bonheur de rencontrer monsieur votre frère ; mais je sens à la profondeur de mes regrets que je ne puis me regarder comme un étranger, et je réclame l'honneur de faire partie de la grande famille de l'*Univers*.

Permettez-moi donc, Monsieur, d'apporter mon tribut d'admiration et de reconnaissance envers celui qui a su faire pénétrer dans les âmes l'amour de l'Église, l'horreur du libéralisme moderne, et a si bien mérité de la religion. A tous ces titres, M. Louis Veuillot était pour moi un ami de longue date ; et si j'ai remis jusqu'à ce jour pour vous l'exprimer, je n'ai point attendu la dernière heure pour parler à Dieu de ce serviteur fidèle, qui a, je l'espère, reçu sa récompense.

Dieu, dans sa miséricorde, nous laisse en vous, Monsieur, un digne continuateur de l'œuvre de monsieur votre frère. Qu'il en soit mille fois béni !

Veuillez recevoir, Monsieur, etc.

Comte DE GOMMIGNIES.

Lettre de M. le comte Ch. de Maistre à M. Eugène Veuillot :

Évreux, 21 avril.

MONSIEUR. — J'unis mes regrets et mes hommages à la mémoire de votre illustre frère, avec ceux de tous les bons catholiques et vrais enfants de la France chrétienne et royaliste, qui partagent votre douleur.

Veuillez agréer, etc.

CH. DE MAISTRE.

Lettre du président du cercle catholique de Québec à M. Eugène Veuillot :

Québec, 21 avril.

*Monsieur Eugène Veuillot, rédacteur de l'*Univers, *Paris.*

MONSIEUR. — Dans sa séance du 11 avril courant, le cercle catholique de Québec a adopté, à l'occasion de la mort de votre illustre frère, des résolutions que je vous adresse avec cette lettre. M. Louis Veuillot comptait parmi nous autant d'admirateurs que de lecteurs. Comment n'aurions-nous pas admiré cet athlète chrétien, si redoutable aux ennemis de notre foi; ce journaliste vaillant, dont la plume était une puissance au service de la vérité; ce grand et incomparable maître dans l'art d'écrire, dont le style merveilleux prenait tous les tons et se pliait à tous les genres ?

Mais l'admiration n'était pas le seul sentiment que nous inspirait notre cher défunt : nous lui avions aussi voué une profonde reconnaissance.

Au Canada, nous aimons d'un ardent amour l'Église et la France, qui nous ont enfantés à la vie religieuse et à la vie nationale : or toute la carrière de M. Louis Veuillot a été consacrée à leur service. L'Église et la France! voilà les deux grandes passions qui ont rempli et illuminé son existence. Il leur a donné toutes les énergies de son cœur et toutes les richesses de son esprit : il a défendu l'Église contre les violateurs de sa liberté et les insulteurs de ses dogmes ; il a défendu la France contre les révolutionnaires de toutes les nuances et les sophistes qui voulaient dénaturer son histoire et détruire ses traditions. Dans cette lutte de quarante ans, jamais son courage n'a fléchi, jamais son dévouement ne s'est lassé. Et les pages immortelles qui sont sorties de sa plume sont allées par tout l'univers éveiller dans les âmes l'amour de la vérité et la haine de l'erreur. Ici, en particulier, l'influence de M. Louis Veuillot a été immense : il a raffermi bien des cœurs, éclairé bien des intelligences, communiqué à bien des frères inconnus son enthousiasme pour le bien et ses vigoureuses indignations contre le mal.

Outre tous ces titres à l'admiration et à la reconnaissance du cercle catholique de Québec, M. Louis Veuillot en possédait encore un autre plus intime : il avait daigné devenir un de nos membres honoraires. C'était donc pour nous un devoir particulier de rendre publiquement hommage au grand

chrétien, au grand Français et au grand écrivain que la mort vient de frapper.

Veuillez agréer, etc. C. VINCELETTE,
chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre, président.

Extrait des délibérations du cercle catholique de Québec.

Séance du 11 avril 1883.

Il est proposé par MM. Ernest Gagnon, Louis Rivard et Napoléon Lacasse, et résolu unaninement :

Que les membres du cercle catholique de Québec, ayant appris par les dépêches transatlantiques la mort du grand écrivain qui, pendant près d'un demi-siècle, a voué son immense talent au service de l'Église et de toutes les nobles causes, saisissent la première occasion qui leur est offerte pour exprimer leurs regrets; et, comme témoignage de l'estime profonde qu'ils ont toujours eue pour la personne de M. Louis Veuillot, et de leur admiration pour son génie, M. le président soit prié d'écrire à la famille de l'illustre défunt, pour lui offrir les condoléances du cercle catholique de Québec et l'expression de sa vive et profonde sympathie.

Sur la proposition de MM. P.-F. Réaume, F.-M. Lachaine, P. Brunet et Z. Surgeon, il est aussi résolu unanimement :

Que, comme marque d'estime pour l'illustre et regretté défunt, que le cercle avait l'honneur de compter au nombre de ses membres honoraires, tous les membres de ce cercle se fassent un devoir d'assister au service solennel qui sera chanté en cette paroisse, le 19 du courant, à huit heures du matin, suivant la résolution prise à cet effet par le comité de direction.

Nous certifions que la présente copie est tout à fait conforme à l'original demeuré en nos archives.

C'est pourquoi nous l'avons signée et l'avons munie du sceau du cercle, ce vingt-cinquième jour d'avril, l'an mil huit cent quatre-vingt-trois.

Signé : C. VINCELETTE,
président.

Signé : J.-B. BOULET,
M. D. L., secrétaire.

LETTRES DU 22 AVRIL

Lettre de dom Vuillemin, chanoine de Latran, à M. Eugène Veuillot :

Mattaincourt, par Mirecourt (Vosges), le 22 avril.

Monsieur. — Nous, les petits, nous avons laissé passer nos aînés, pour exprimer les profonds regrets de tous les catholiques à l'occasion de la perte qu'ils viennent de faire comme vous en la personne de votre illustre frère.

Nous faisons écho à leurs paroles, et nous écoutons avec une émotion renouvelée tous les jours depuis sa mort, et qui n'est point à son terme, cette incomparable oraison funèbre prononcée sur lui des quatre coins du monde, et dont les accents retentissent sur ce champ de bataille où le héros a lutté pendant quarante ans. Enfin, nous avons adressé et nous adressons encore nos prières à Dieu pour le repos de son âme. Notre douleur est en effet la même : car elle s'alimente aux mêmes sources, qui s'appellent l'admiration, la reconnaissance et la foi catholique romaine. Cependant les petits ont quelquefois aux lèvres une bonne parole, et on leur permet de parler, sans toujours les approuver.

J'oserai donc émettre un avis, dont d'ailleurs les aînés restent les juges, et les juges compétents.

Pourquoi Louis Veuillot n'aurait-il pas sa statue ? pourquoi les catholiques ne s'empresseraient-ils pas de souscrire pour la lui élever ? Mais où la placer ? Eh bien ! je la voudrais sur un des champs de bataille illustrés par sa vaillance : je la voudrais à Lourdes, à l'air libre, au milieu de cette belle nature qu'il a tant aimée et si bien chantée, dans cette atmosphère purement catholique, devant la Vierge Immaculée qu'il a défendue, et à côté de Pie IX l'Infaillible, dont il a été l'intrépide soldat. Lourdes, c'est l'Immaculée Conception ; et l'Immaculée Conception, c'est le beau dogme défini par Pie IX, en vertu de son privilège de l'infaillibilité ; et l'infaillibilité, c'est le résumé des luttes du grand athlète. Il n'y aura personne

cette fois pour lui dire : On ne passe pas. Il passera..., si nous voulons.

Agréez, Monsieur, etc. Dom J.-B. VUILLEMIN,
chanoine régulier de Latran.

Nous lisons dans une lettre adressée par un R. P. jésuite, en réponse à l'annonce de la mort de M. Louis Veuillot :

Merci des détails édifiants que vous me donnez sur les scènes de deuil et de piété dont la mort de M. Louis Veuillot a été l'occasion.

Ici, nous avons tous prié pour le repos de son âme. Au réfectoire, où l'on ne lit pourtant que des choses pieuses, on nous a fait lire les articles de l'*Univers* où la mort et les funérailles du grand serviteur de Dieu sont racontées d'une façon si émouvante. Pour mon propre compte, j'ai prié avec ferveur. M. Veuillot a été pour moi plus qu'un écrivain incomparable : je puis dire qu'il a été un ami. J'étais bien jeune quand je me pris d'admiration et d'affection pour lui. J'avais reçu en prix *Rome et Lorette*. Malgré mon jeune âge, ce livre m'émut profondément ; j'en appris par cœur nombre de pages. Ce fut pour moi comme une révélation du monde surnaturel. Plus tard, étant seulement élève de seconde, je lus et relus les *Mélanges* ; et depuis, quand je voulais me rafraîchir l'esprit et le cœur, je portais instinctivement la main sur un de ces livres où il a mis tout son amour pour l'Église, avec toute la beauté de son âme si vaillante et si tendre.

Lettre de M. l'abbé Albouy, directeur de la revue *la Terre sainte*, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 22 avril.

MONSIEUR. — En vous transmettant l'expression de la part qu'un ami, M. l'abbé Rouault, prend à votre douleur, je vous prie d'agréer aussi mon hommage à la mémoire de M. Louis Veuillot, votre frère. Je conserverai toujours les précieux encouragements qu'il me donna, soit à Nice en 1873, soit à Paris en 1877. A cette dernière date, introduit dans son cabinet, je le trouvai feuilletant les premiers recueils de *la Terre sainte*. Il m'avait prié de lui fournir des éclaircissements sur un sujet spécial : il en prit occasion de m'en donner d'autres plus importants sur la manière de continuer cette collection, qu'il qua-

lifia avec sa bonté si bien connue de ceux qui l'approchaient. Il éprouvait des regrets de n'avoir pas parlé plus souvent de ces lieux saints, un peu moins oubliés aujourd'hui. Ses prévisions se sont réalisées, et ses bons conseils m'ont souvent soutenu dans le travail pénible d'une fondation. Étranger jusque-là aux difficultés du publiciste et aux mesquineries que cette vocation provoque, si modeste et si réduite qu'elle soit, j'ai trouvé dans les encouragements de ce maître les secours dont j'ai eu besoin quelquefois. Tant il est vrai que son influence s'est étendue à plus de choses qu'on ne pourra le dire, et qu'une grande partie du bien que nous pouvons faire lui doit être attribué.

Puisque vous travaillez à redire sa vie, vous accepterez cette réflexion générale comme un complément naturel qui sera facilement accueilli par vos lecteurs. J'ai trouvé l'occasion de vous l'écrire, grâce à la petite lettre que j'étais chargé de vous transmettre; mais combien d'autres plus réservés garderont pour eux seuls le secret des confidences et des conseils qu'ils auront trouvés près de cet homme qu'on regrettera plus encore qu'on ne l'aura admiré!

Veuillez, etc. AUGUSTIN ALBOUY.

Lettre de M. Picard à M. Eugène Veuillot :

Reims, 22 avril.

CHER MONSIEUR. — Permettez-moi de vous exprimer la vive douleur que j'ai ressentie en apprenant la mort de votre regretté et illustre frère. Je voulais le remercier du grand bien que m'a produit la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, et en particulier de *Rome et Lorette*.

J'ai senti en lisant ce livre, où respire le plus sincère et le plus touchant abandon, le désir de mieux servir Dieu; il m'a affermi dans la foi : que votre frère en soit béni.

Dans l'isolement et le découragement où je me trouvais, je recourais à lui comme à un ami, car c'est un ami qui parle dans ce livre.

Quel tendre intérêt il porte à l'âme du prochain, au salut de ses frères! sans jamais perdre de vue : *Qui gloriatur, in Domino glorietur*.

Soyez-en donc remercié, Monsieur, pour votre excellent frère, n'ayant pu moi-même lui dire toute ma reconnaissance. Son souvenir, depuis que j'ai appris sa mort si belle, ne me

quitte point; je ne puis l'oublier dans mes prières, quoique persuadé qu'il a trouvé sa récompense au ciel, et elle doit être glorieuse : car il a mis son grand talent au service de la plus sainte des causes, et la défense de l'Église sera toujours pour lui son plus beau titre.

Confondu dans la foule des inconnus, je n'ai pu résister au désir de vous exprimer ma gratitude.

Veuillez agréer, etc. A. PICARD.

Lettre de M. Antonio Gatell à M. Eugène Veuillot :

Barcelone (Espagne), 22 avril.

MONSIEUR. — Bien que d'une humble condition sous tous rapports, j'ai un cœur qui a beaucoup aimé votre illustre frère Louis Veuillot, pour ses vertus et pour les brillants combats qu'il a soutenus contre tous les ennemis de notre sainte religion, depuis les plus ouvertement impies jusqu'aux plus dissimulés.

Le monde catholique pleure avec nous une perte si sensible; mais ce doit vous être une consolation de penser qu'il a déjà reçu le prix de ses travaux, et qu'au ciel il priera pour le triomphe de l'Église de Jésus-Christ, qu'il a tant aimée.

Je ne puis faire faire un service en mémoire de monsieur votre frère; mais, pour votre satisfaction, j'aurai à cœur d'offrir une communion, et mes pauvres prières demanderont à Dieu de lui donner la gloire que lui ont méritée ses grandes vertus.

Veuillez agréer, etc. ANTONIO GATELL.

Lettre de M. Firmin Plé à M. Eugène Veuillot :

Paris, le 22 avril.

MONSIEUR. — Quel magnifique concert d'admiration et quel précieux tribut d'hommages sur la tombe du grand athlète de la vérité! et comme dans votre deuil vous devez ressentir une consolante fierté !

Qui eût dit qu'au jour de ses funérailles, après un silence de plusieurs années, Louis Veuillot aurait réuni une cohorte aussi serrée d'amis et de disciples ? qui eût dit que le contempteur de toutes les idées en cours dans ce temps de positivisme glacial aurait recueilli une aussi abondante moisson de sympathies? Il avait méprisé la terre, et il s'est fait que la terre lui

a rendu justice. Dieu lui ménageait cette récompense terrestre, en même temps qu'il le recevait dans la béatitude de sa gloire. La mort de votre bien-aimé frère a été le triomphe de sa vie.

C'était bien le bon combat qu'il combattait. Sans se laisser décourager par les épreuves qui ne lui ont pas été épargnées, il a lutté un demi-siècle, et ses ennemis rendent hommage à la fermeté inébranlable de sa foi. Pourquoi n'a-t-il jamais ni cédé ni fléchi ? C'est que cette foi était dans son cœur plus encore que dans son intelligence; c'est qu'il aimait mieux encore qu'il ne voyait la vérité. Et cet amour lui inspirait, à l'égard de l'erreur mitigée comme de l'erreur absolue, cette haine salutaire et féconde qui ne transige pas.

Il ne portait qu'un drapeau, celui sur lequel sont inscrits les droits de Dieu; il l'a défendu pied à pied, et parfois seul contre tout et tous. Qui oserait prétendre aujourd'hui qu'il se laissait emporter outre mesure par son zèle et son ardeur? Quel bien ont fait, ou plutôt quel mal ont évité les *opportunistes* religieux ? Ne touchons-nous point le fond de l'abîme, ainsi qu'il l'a prophétisé ? Ne devient-il pas chaque jour plus évident qu'il n'y a de salut que dans Rome ?

Entouré de la légion vaillante de l'*Univers*, vous continuerez l'œuvre de votre illustre frère, Monsieur, et je ne doute pas que Dieu ne vous accorde la victoire définitive, qui sera tout à la fois le triomphe de la vérité et le relèvement de notre malheureuse France.

Veuillez agréer, etc. FIRMIN PLÉ.

Lettre de M. Méliande à M. Eugène Veuillot :

Pontacq (Basses-Pyrénées), 22 avril.

MONSIEUR. — En ma qualité d'un des plus anciens abonnés, permettez-moi de venir vous témoigner, les larmes aux yeux, mes vrais et sympathiques regrets de la mort de votre illustre frère, qui a fait la gloire du catholicisme en France, et s'est montré le plus ferme soutien de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Il jouit au ciel de la récompense que Dieu promet à tout serviteur fidèle et dévoué.

Veuillez agréer, etc. MÉLIANDE.

Lettre de M. Albert d'Olivier à M. Eugène Veuillot :

Pau, 22 avril.

MONSIEUR. — Je n'oublie pas les encouragements et l'appui que trouvaient, chez M. Louis Veuillot, les hommes d'action et de dévouement qui prirent part à la lutte contre le monopole universitaire, lutte qui se termina par la loi en faveur de la liberté d'enseignement.

Mon père faisait partie de cette courageuse phalange, et s'inspirait constamment des idées chrétiennes et de liberté qui sortaient journellement de la plume des écrivains de l'*Univers*.

Plus tard, rendu à la vie privée, il fondait, à Paris, l'œuvre du repos du dimanche, et l'*Univers* lui prêtait encore son concours le plus puissant et le plus efficace.

A ces divers titres, je viens aussi exprimer les regrets que me fait éprouver la mort de M. Louis Veuillot, dont la gloire impérissable sera d'avoir été l'athlète inébranlable de la Papauté et de l'Église. Ces regrets, Monsieur, viennent d'un admirateur de ses combats, d'un des vôtres, qui ne cesse de prendre pour guide la ligne tracée depuis longtemps par votre illustre frère.

Recevez, Monsieur, etc. ALBERT D'OLIVIER.

LETTRES DU 23 AVRIL

Lettre de Mgr Terris, évêque de Fréjus, à M. Eugène Veuillot :

Fréjus, le 23 avril.

CHER MONSIEUR. — Je rentre d'une tournée de confirmation, et j'ai hâte de vous dire la part bien grande que je prends à votre deuil, à vos espérances et à vos prières. Louis Veuillot est mort ! mais Comment perdre de vue le grand et fier lutteur ? Comment oublier, d'autre part, l'humble et docile croyant ? Cette double pensée m'accompagne devant Dieu, où je suis avec vous, cher Monsieur, et avec tous les vôtres, dans ma profonde condoléance et dans mon respectueux dévouement,

† FERDINAND,
évêque de Fréjus et Toulon.

Mgr Lebreton, évêque du Puy, à M. Eugène Veuillot :

L'évêque du Puy a vivement regretté de ne pouvoir adresser à la famille Veuillot et à la rédaction de l'*Univers* l'expression de ses sincères et profondes condoléances à l'occasion de la perte immense qu'ils viennent de faire, et, avec eux, la défense de l'Église.

Le pauvre vieil évêque, en tournée pastorale, n'en prie pas moins pour la belle âme du courageux athlète. † P.,
évêque du Puy.

Lettre de M. le curé de Pin-l'Émagny (Haute-Saône) à M. Eugène Veuillot :

Pin-l'Émagny, 23 avril.

MONSIEUR. — Permettez à un persécuté, à un prêtre privé de son traitement pour avoir fait son devoir, de prendre part au deuil national causé par la mort de M. Louis Veuillot, et au concours général des sympathies qui surgissent à l'occasion de la perte immense du rédacteur en chef de l'*Univers*.

C'est à la lecture assidue pendant vingt-cinq ans de cet excellent journal que j'ai puisé en ces temps difficiles la force de lutter contre les erreurs modernes qui nous envahissent. J'ai offert ce matin le saint sacrifice pour l'âme de cet homme si regretté, que nous pleurons avec vous. Nous voyons avec plaisir dans le journal le nom de son cher neveu, Pierre Veuillot.

Dieu en soit béni et vous aide!

Daignez agréer, etc.

POISSE,
prêtre, curé.

M. l'abbé Trilhe, professeur au petit séminaire d'Eauze (Gers), écrit à la famille Veuillot pour lui offrir « ses humbles condoléances, à l'occasion de la mort de celui qu'on pourrait appeler le bouclier de l'Église au dix-neuvième siècle. Il promet aussi le concours de ses faibles prières pour l'âme du regretté défunt ».

M. l'abbé Noyer, curé doyen de Nérondes (Cher), et ses confrères du doyenné, écrivent à Mlle Veuillot pour lui offrir leurs hommages respectueux, et déclarent qu'ils « unissent leurs prières à celles du clergé de France pour le repos de l'âme du vaillant défenseur de l'Église ».

Lettre de M. l'abbé Gombert, vicaire de Saint-Pair (Manche), à Mlle Veuillot :

MADEMOISELLE. — Veuillez agréer, s'il vous plaît, mes sentiments de respect et de profonds regrets. Je ne saurais oublier celui dont la plume à la fois si docte et si pieuse m'apprit dès la jeunesse à aimer la sainte Église romaine et sa pure doctrine.

Je m'empresserai de célébrer le saint sacrifice de la messe pour l'âme bénie de monsieur votre frère.

Lettre de M. Ch. Destombes, curé doyen de Lannoy, diocèse de Cambrai, à Mlle Veuillot :

Lecteur de l'*Univers* depuis 1847, j'ai toujours admiré le grand écrivain, mais surtout l'intrépide et indomptable défenseur de l'Église, de la vérité, l'ami le plus dévoué de toutes

les saintes causes.... A lui nos larmes et nos prières. Louis Veuillot aura une belle page dans l'histoire de la sainte Église de Dieu.

Lettre du R. P. Dominique, provincial des Capucins, à Mlle Veuillot :

Carcassonne, le 23 avril.

NOTRE-SEIGNEUR NOUS DONNE SA PAIX.

MADEMOISELLE. — J'arrive à peine d'un voyage de plus de quatre mois, entrepris à l'étranger pour servir les intérêts de ma province, et j'apprends, hélas! le coup terrible qui vient de vous frapper, atteignant en même temps tous les amis de la sainte Église.

Au nom de tous mes religieux demeurés en France ou exilés, je viens, Mademoiselle, vous offrir toute notre condoléance la plus sincère, et vous prier aussi d'offrir nos sentiments de sympathique douleur à M. Eugène et à toute votre respectable famille. Tous nos suffrages sont acquis à l'illustre défunt, que vous pleurerez longtemps, et que nous regarderons toujours comme notre insigne bienfaiteur. Nous placerons désormais son nom dans nos prières, avec ceux qui nous sont les plus chers.

J'ai bien l'honneur, etc.

On lit dans la *Gazette du Midi* :

Le service funèbre pour l'âme de Louis Veuillot, que nous avions annoncé, a été célébré ce matin, à sept heures et demie, dans l'église de Saint-Vincent de Paul. Une foule nombreuse y assistait, empressée et recueillie. La messe a été dite par le vénérable curé de la paroisse, M. le chanoine Vidal. Dans le chœur on voyait un nombreux clergé, ainsi que des délégations de toutes les congrégations religieuses.

Cette touchante cérémonie a été un juste témoignage de pieuse admiration pour l'éminent écrivain chrétien, dont la vie a été si noblement consacrée à la défense des libertés de l'Église.

Lettre de M. Audibert à M. Eugène Veuillot :

Marseille, 23 avril.

Monsieur. — Je suis un modeste, un très humble lecteur des écrits de M. Louis Veuillot; néanmoins je ne suis pas le moins ardent de ses admirateurs, mais surtout je ne veux pas être le moins reconnaissant de tous ceux à qui il a fait du bien.

Et si je fais partie de cette foule très nombreuse d'âmes baptisées, d'hommes du monde, à qui Louis Veuillot a le mieux en ce temps fait apprécier la grande qualité de chrétien et de catholique, ne dois-je pas à sa mémoire de lui payer le tribut de la reconnaissance et de la prière?

Quelque faible que soit ma voix, quelque minime que soit mon suffrage, c'est ce devoir que je crois remplir en ce jour, en écrivant, non pas pour la publicité, mais pour acquit de conscience, à la rédaction du vaillant journal qui doit continuer son œuvre.

Avec Louis Veuillot, l'Église disposait pour sa cause d'un instrument incomparable.

Je suis un de ceux que cet instrument a touchés, de ceux qu'il a façonnés, qu'il a pénétrés et qu'il a purifiés de tout élément étranger par son action efficace : que Dieu le loue et le récompense!

Je fais encore des vœux et des prières, avec tous ceux qui, ce matin, ont prié en assistant au service funèbre organisé par les soins du comité catholique de Marseille, pour que les frères d'armes, les héritiers de son nom, les anciens témoins de ses exemples et de sa valeur, continuent son œuvre avec le même courage, avec le même mérite et le même succès.

Veuillez recevoir, Monsieur le rédacteur en chef, l'expression de ces sentiments et les hommages reconnaissants que doit à la mémoire de votre illustre frère

Votre, etc., L. Audibert.

Lettre de M. le docteur Guillevin à M. Eugène Veuillot :

Hennebont (Morbihan), 23 avril.

Mon cher Monsieur. — Il est des tombes qui parlent éloquemment : celle de Louis Veuillot, votre frère, est moins une tombe qu'une bouche d'or d'où la vérité se plaît à retentir par le monde, cette vérité que les saints adorent, pour laquelle meurent les martyrs. La voix des saints et des martyrs ne connaît pas de tombeau. C'est l'organe de prédilection du

Verbe divin : plus forte que la voix des philosophes, des orateurs et des diplomates; plus forte que la voix de l'Océan, elle porte à tous les rivages le nom de ce Dieu non façonné, qui a droit de régner sur le monde, son ouvrage, et qui est jaloux, quoi qu'on en dise, d'exercer sur lui sa royauté.

Oui, le Dieu de votre frère était bien le vrai Dieu ! Il est amour, mais il est vérité, et ne veut pas être défiguré. Le monde entier le reconnaîtrait, et les hommes à ses pieds apprendraient à s'aimer, si les méchants et trop souvent les gens réputés habiles ne s'efforçaient de voiler ou de colorer la vérité, arrêtant ainsi son action sur les yeux affaiblis qui ont besoin d'elle pour s'ouvrir et s'illuminer des splendeurs de Jésus-Christ.

L'union dans l'erreur n'a jamais été une chose désirable, car l'erreur est une semence de crimes et de décomposition : combien cependant, pour cette union, font des concessions sur ce qui ne leur appartient pas! Ils mutilent ou laissent mutiler la vérité. Après avoir trahi le Juste, ils peuvent aller jeter dans le temple leurs trente deniers et les avantages passagers de leur trahison : le temple les rejettera; Dieu ne saurait rien édifier là-dessus.

La vie de Veuillot a proclamé que la vérité veut être servie à genoux, défendue le front haut, et adorée, suivant son droit, par les nations comme par les individus. Cette vie sera une pierre du trône social de Jésus-Christ.

Honneur donc au vaillant champion! La mort ne l'a touché que pour le rendre immortel : la gloire du Christ enveloppe déjà son héraut. Puisse, cher Monsieur, le deuil de toute la famille catholique adoucir un peu votre deuil! Croyez, etc.

F. Guillevin,
docteur médecin.

Lettre de M. le docteur Imbert-Goubeyre à M. Eugène Veuillot :

Clermont-Ferrand, 23 avril.

Mon cher ami. — Mademoiselle votre sœur a dû vous dire toute la part que je prends au malheur qui vient de vous frapper. La mort de Louis Veuillot est aujourd'hui un triomphe, une consolation et une espérance. J'ai été l'ami de la dernière heure : c'est mon meilleur souvenir. Je viens de relire les lettres que j'ai reçues de lui; je vous les confierai un jour.

Plus que jamais je suis tout vôtre.

Dr A. Imbert-Goubeyre.

Lettre de M. Tailliez à M. Eugène Veuillot :

Lille, 23 avril.

Bien cher Monsieur. — J'ai passé la journée d'hier dans un petit village voisin d'Armentières, Bois-Grenier (1,300 habitants). A la grand'messe, quelle n'a pas été ma surprise et ma consolation d'entendre le digne curé, au cours des recommandations faites au prône, nommer « M. Louis Veuillot, décédé à Paris ». Je m'empresse de vous signaler ce fait touchant comme une nouvelle preuve de l'universelle et ardente sympathie que l'illustre défunt rencontrait dans le clergé des campagnes, et qui lui assure après sa mort de précieux suffrages jusque dans les plus obscures localités.

Paul Tailliez.

Lettre de M. Trudelle, au nom des zouaves canadiens :

Monsieur le Rédacteur du Canadien.

Québec, 23 avril.

Monsieur. — Je vois dans votre compte rendu sur le service chanté à la mémoire de M. Louis Veuillot que l'on remarquait à droite « le drapeau des zouaves ».

Veuillez me permettre de vous informer qu'à mon grand regret, comme à celui de tous mes camarades, malheureusement cet insigne honneur n'a pas été donné aux zouaves, pour la bonne raison que rien de la décoration ne nous a été communiqué.

Nous tous, zouaves, eussions été trop heureux de figurer en cette honorable circonstance pour ce digne défenseur de nos principes, qui s'était montré si dévoué aux zouaves pontificaux canadiens, qu'il a honorés d'une réception lors de leur passage à Paris, et qui depuis n'a cessé d'être le sincère interprète de leur dévouement.

Je demeure, Monsieur le rédacteur, votre très humble,

Ch. Trudelle,
vice-président de l'Union Allet.

LETTRES DU 24 AVRIL

Mgr l'évêque de Nîmes à M. Eugène Veuillot :

L'évêque de Nîmes prie M. Eugène Veuillot d'agréer ses sentiments de vive et respectueuse condoléance pour la perte qu'il vient de faire dans la personne de son illustre frère.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi.....

L'Église, la France, les belles-lettres, le pleurent également.

L'évêque de Nîmes, qui a joui quelquefois à Rome de sa conversation dans l'intimité de Mgr Bastide, leur ami commun, réunira dans son *memento* ces deux noms immortalisés par l'amour de l'Église et la défense du Saint-Siège.

Mgr Fidèle Abbati, évêque de Gerra, envoie de Constantinople le témoignage de sa douloureuse sympathie.

Lettre de M. l'abbé Larose, chanoine honoraire de Bayonne et de Limoges, curé doyen d'Accous, à M. Eugène Veuillot :

Accous, diocèse de Bayonne, le 24 avril.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Il y a cinquante ans que je suis abonné à l'édition quotidienne de votre journal *l'Univers*. J'ai donc été en position d'admirer, d'aimer et de bénir les doctrines éminemment chrétiennes et religieuses dont votre journal est l'école la plus éloquente.

En apprenant, hélas! la triste nouvelle de la mort de votre frère, l'éminent Louis Veuillot, j'ai fait plus que pleurer : j'ai prié Dieu, et je prie pour cet invincible combattant et toujours triomphant dans les combats du Seigneur.

C'était en 1867 : j'étais à Rome pour les splendides fêtes du centenaire de saint Pierre et pour la canonisation des mar-

tyrs ; il me fut impossible de résister au vif désir de voir de près ce chrétien par excellence, cet écrivain sans pareil. Je le cherchai donc, et j'eus la bonne fortune de le trouver dans la via Frattina, près de la piazza d'España. J'étais avec un autre doyen de notre diocèse. Pendant un bon quart d'heure il nous a charmés et enthousiasmés, tant ses paroles étaient empreintes du langage du ciel. En nous séparant, il a daigné me dire :

« Puisque vous êtes curé doyen d'un canton limitrophe de l'Espagne aragonaise, je ne désespère pas de vous revoir, car j'ai envie d'aller visiter cette partie de l'Espagne. »

Vite je l'interrompis en lui disant :

« Oh! que je serais heureux de pouvoir vous donner l'hospitalité dans mon modeste presbytère ! mais je ne pourrai guère vous donner que du fromage et des pommes de terre, presque seul confortable propre à notre pays de la montagne.

— Je l'accepte, me dit-il en me serrant la main ; et il ajouta en souriant : Ce genre de nourriture me va. »

Oh ! que cette étreinte de la main descendit vite dans mon cœur ! elle y est encore, et je doute qu'elle en sorte jamais.

Daignez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Vassivière, curé de Suaux, diocèse d'Angoulême, à M. Eugène Veuillot :

Suaux, par Chasseneuil (Charente), 24 avril.

Monsieur. — Je viens, après tout le monde, vous dire toute la peine que j'ai éprouvée en apprenant la mort de M. Louis Veuillot ; je voudrais en cela alléger la vôtre. Mais que puis-je dire après toutes les voix si autorisées qui se sont fait entendre ?

La mort, qui d'ordinaire est si triste à cause de ses suites terribles, n'a ici de tristesse que pour ceux qui survivent: car celui qui n'est plus est allé paraître devant Dieu, les mains pleines de ses œuvres et le front couronné des nobles cicatrices reçues dans les combats qu'il a soutenus pour sa gloire et la défense de sa sainte Église. Le royaume des cieux souffre violence, nous dit le divin Maître, et il n'y a que les violents qui l'emportent. Votre grand et illustre frère a été un de ceux-ci. Dieu et le Pape, Jésus-Christ et son Église, telle est l'arène où a combattu le vaillant jouteur que nous pleurons. Nous le pleurerons, oui, et je dois dire, au risque d'être

taxé d'égoïsme, que ce n'est point à cause de lui, puisqu'il est allé recevoir, j'en ai la douce confiance, la couronne réservée à celui qui a légitimement combattu ; mais à cause de nous, qu'il laisse dans cette vallée de larmes, juste au moment où nous aurions le plus besoin de lui.

Les uns l'ont blâmé, les plus dévoués au Pape et à l'Église l'ont approuvé, et aujourd'hui, sur sa tombe, on lui rend témoignage.

Il n'a pas voulu qu'on prononçât de discours ni d'oraison funèbre à l'occasion de ses funérailles; mais les nombreuses lettres que vous recevez ne sont-elles pas la plus belle oraison funèbre qui ait jamais été prononcée ?

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Jules Hermet, curé d'Autruy, diocèse d'Orléans, à Mlle Veuillot :

Mademoiselle. — Après les grands, les petits : le clergé des campagnes ne peut oublier que votre illustre frère voulut bien le compter parmi ses heureux clients.

Veuillot l'a dit dans un de ses nombreux chefs-d'œuvre : *Ce que c'est qu'un curé*, ce splendide idéal du prêtre, tracé par le génie et la vertu, dont le clergé est loin sans doute, mais qui lui a acquis de profondes sympathies.

Aussi n'a-t-il pas été surpris du concert de louanges accompagnant dans son repos celui qu'on avait si violemment combattu sur la brèche du journalisme. En France, le talent, le caractère et le cœur seront toujours tôt ou tard proclamés par ceux que n'inspirent pas l'esprit de coterie et les habiletés inavouables...

Daignez agréer, Mademoiselle, avec mes vives condoléances, l'hommage de mon entière admiration pour votre honorable famille, et surtout pour sa belle œuvre, utile à toutes les grandes causes dans le passé, et aussi, il faut l'espérer, dans l'avenir : Noblesse oblige.

Lettre de M. l'abbé Chapot, curé de Pouzilhac, diocèse de Nîmes :

Pouzilhac, 24 avril.

Monsieur le gérant. — Je saisis l'occasion qui m'est offerte de témoigner à toute la vaillante rédaction de l'*Univers*

la part bien vive que je prends à son deuil. Je suis depuis longtemps un admirateur ardent de Louis Veuillot. Ce qui n'a cessé de me ravir surtout en lui, ce n'est pas tant le mérite tout à fait supérieur du style, l'éclat, la force, la justesse, l'élévation des pensées, que le sens délicat et profond de la vérité. Nul, en ce siècle, à l'exception peut-être de Joseph de Maistre, dont Louis Veuillot a été, du reste, le frère et le continuateur, n'a possédé ce sens supérieur à un aussi haut degré. La postérité établira un parallèle entre ces deux hommes éminents, qui ont laissé parmi nous une trace si lumineuse. L'Église les confond déjà dans son admiration et sa reconnaissance. Tous deux ont attaqué avec une impitoyable énergie les erreurs de notre époque, tous deux ont frappé juste et frappé fort. Dieu, en leur personne, a donné un démenti éclatant à ceux qui prétendent que les laïques, parce qu'ils doivent être soumis au jugement doctrinal de l'Église, ne doivent point prendre part au rude et continuel combat qui se livre ici-bas entre la vérité et l'erreur.

Que la vaillante rédaction de l'*Univers*, appelée à recueillir l'héritage de ces deux hommes illustres, le conserve avec un soin jaloux! Au milieu de la défaillance générale des caractères, et tandis que la grande apostasie se consomme sous nos yeux, sous l'influence des innombrables séductions contemporaines, mais plus particulièrement de cette grande séduction libérale inaugurée par la réforme et signalée par Bossuet comme le prélude de la grande persécution de la fin des temps, il est plus que jamais nécessaire qu'il y ait parmi nous des chrétiens intrépides qui joignent, à l'intelligence nette des questions qui agitent notre malheureuse société, ce courage indomptable dont Joseph de Maistre et Louis Veuillot ont donné à notre siècle un si noble exemple.

Je suis, dans les sentiments, etc. L'abbé Léon Chapot.

Lettre des prêtres du clergé de Monteux (Vaucluse) à M. Eugène Veuillot :

Monteux (Vaucluse), 24 avril.

Monsieur. — Lecteurs assidus de l'*Univers* depuis 1844, nous sommes heureux de vous dire que notre satisfaction ne fait que grandir de jour en jour. L'*Univers* reste à nos yeux le premier des journaux, comme son regretté fondateur et rédacteur en chef a été le premier des journalistes. Nous don-

nons à la mémoire du grand écrivain notre juste tribut de regrets et d'admiration, espérant que Dieu aura couronné ses travaux et ses combats, et émettant le vœu que sa vaillante plume puisse être vue à Rome à côté des épées de Pimodan et de Lamoricière, ses dignes amis.

Veuillez agréer, etc. *(Suivent les signatures.)*

Lettre de Mgr Vautrey, prélat de la maison du Pape, curé doyen de Délémont, au diocèse de Bâle, à M. Eugène Veuillot :

Délémont (canton de Berne), 24 avril.

Je vous ai adressé le dernier numéro de la *Semaine catholique de la Suisse*, dont j'ai la direction, pour vous faire connaître la part que nous prenons, dans le Jura bernois, à l'immense perte que vous venez de faire. Les catholiques de la Suisse s'unissent aux catholiques du monde entier pour pleurer la mort du grand défenseur de l'Église et de tous les droits attaqués. Nous n'oublions pas les services rendus; et nous savons avec quelle ardeur, dans des temps très difficiles, Louis Veuillot a pris notre défense en face du radicalisme persécuteur et triomphant. Nous n'oublions pas avec quel empressement votre illustre frère a mis à notre service l'immense publicité de l'*Univers*, pour procurer des secours aux prêtres persécutés du Jura bernois. Sa puissante voix trouva partout un écho, qui nous amena les sympathies et les encouragements du monde entier. Ce fut une grande force pour nous.

Aussi la reconnaissance nous fait un devoir d'adresser à Dieu de ferventes prières pour la grande âme de celui que nous pleurons avec vous.

M. de Pèlerin, ancien magistrat, envoie d'Avignon ses « condoléances respectueuses et sympathiques » à M. Eugène Veuillot, aux membres de sa famille et à la rédaction de l'*Univers*.

Lettre de M. l'abbé Freitas, du Portugal, à M. Eugène Veuillot :

Lisbonne, 24 avril.

Monsieur Eugène Veuillot. — Il est bien juste que le Portugal vienne ajouter sa note, un peu tardive peut-être, au concert immense de voix qui déplorent la mort du premier

polémiste catholique de notre siècle. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche (je ne parle pas même de la France), l'ont fait. Il serait à regretter que mon pays restât muet au milieu de cette imposante manifestation posthume et européenne, qui prend l'accent d'une douleur sincère pour rendre hommage, devant sa dépouille mortelle, à l'un des plus vrais Français dont la France a jamais pu s'honorer, et à l'un des plus dévoués et des plus fiers catholiques que l'Église a jamais renfermés dans son sein. Cela serait d'autant plus regrettable, que le Portugal est un des pays qui se piquent le plus de vénérer le nom de l'incomparable écrivain et de l'intrépide soldat auquel la catholicité doit de si incontestables et si remarquables services.

Malgré la profonde défaillance religieuse de ma patrie, la foi s'y rallume d'une manière sensible, grâce à Dieu, et le long travail de M. Louis Veuillot n'y a pas été étranger. L'écho de sa plume d'or, trempée dans les fortes convictions du vrai chrétien, est arrivé jusqu'à nous et y a produit des fruits de vie. Nous l'en remercions, en répandant sur sa chère dépouille les larmes brûlantes de notre affection.

J'ai eu le bonheur de connaître personnellement monsieur votre frère, de le visiter dans sa modeste retraite de la rue du Bac ; j'ai celui de posséder son portrait, offert de sa main, de lui avoir dédié un de mes pauvres ouvrages, qui porte le titre de *Pie IX*; et, à l'heure qu'il est, j'écris sa biographie littéraire, qui doit voir la lumière publique dans une quinzaine de jours. Ces lignes vous prouvent donc, Monsieur, que l'hommage que je me plais à rendre à l'illustre décédé n'a pas uniquement la valeur d'une simple condoléance, mais qu'elles signifient la haute considération d'un prêtre portugais, qui était depuis longtemps habitué à vénérer jusqu'au culte et à aimer jusqu'à l'enthousiasme l'homme qui restera la plus brillante personnification du journalisme catholique au dix-neuvième siècle.

Consolons-nous cependant, Monsieur : on peut bien mourir quand on est né immortel, comme votre frère.

Agréez, s'il vous plaît, etc.

L'abbé Senna Freitas.

LETTRES DU 25 AVRIL

Lettre de Mgr Marango, archevêque d'Athènes, à Mlle Elise Veuillot :

Athènes, 25 avril.

MADEMOISELLE. — J'ai longtemps hésité si je devais me contenter de prier en silence pour l'âme du vaillant défenseur de l'Église, de l'ami connu personnellement et apprécié par moi; pour celui dont les œuvres, depuis 1849, que j'ai suivi ses combats, ont bien des fois ému mon cœur et excité l'admiration; ou bien prendre la liberté de venir interrompre pour un instant votre profonde douleur pour vous dire toute la part que je prends à la perte que vous, et avec vous la cause du bien, venez de faire d'un frère si tendrement aimé.

Mais le souvenir des témoignages particuliers dont le jeune évêque de Tiros (aujourd'hui archevêque d'Athènes) a été, pendant le concile, honoré par vous, Mademoiselle, par lui et par ses dignes filles, m'oblige de vous exprimer mes sincères condoléances, et me fait penser que, dans la profonde douleur dont vous êtes pénétrée pour une si grande perte, il sera doux et consolant pour vous et les vôtres de savoir que, même au delà des mers et des monts, les catholiques prennent grande part à votre douleur, regrettent bien le vaillant défenseur de leurs droits, et prient pour lui.

Ces sentiments, Mademoiselle, sont partagés par bien des évêques, qui l'ont connu, aimé et estimé comme moi, et en particulier par les évêques catholiques de la Grèce.

Je prie le bon Dieu, seule source des vraies consolations, d'adoucir vos peines et celles de toute la famille.

Veuillez bien, Mademoiselle, être mon interprète auprès des dignes filles du cher défunt, ainsi qu'auprès de toute votre famille, et agréer, avec l'expression de la vive et douloureuse sympathie, l'hommage du respectueux dévouement de votre humble serviteur,

† JEAN MARANGO,
archevêque latin d'Athènes, délégué apostolique de Grèce.

Lettre de Mgr l'évêque de Mende à M. Eugène Veuillot :

Évêché de Mende. — Malzieu, le 25 avril.

CHER MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — C'est pendant une tournée pastorale, à travers les montagnes de la Lozère, que j'apprends la mort de votre saint et illustre frère.

J'ai offert le saint sacrifice pour le repos de son âme, me réservant de vous dire, au premier moment libre, combien je m'associe à votre douleur.

Veuillez être l'interprète de mes sentiments auprès de Mlle Veuillot et de tous les membres de votre famille, et me croire votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

† JULIEN,
évêque de Mende.

Lettre de M. l'abbé Mabile, neveu de l'ancien évêque de Versailles, à M. Eugène Veuillot, en lui envoyant copie de lettres adressées par Louis Veuillot à Mgr Mabile :

Ornans, 25 avril.

Gardant comme un trésor les autographes, je vous donne copie de trois lettres de Monsieur votre illustre frère à mon oncle Mgr Mabile.

N'ayant pas auprès de moi, en ce moment, tous les papiers du défunt évêque de Versailles, j'ignore si j'ai le bonheur de posséder d'autres lettres de M. Louis Veuillot. Le plus tôt possible, je ferai des recherches à ce sujet.

On l'a dit avec raison : rien de ce qui est tombé de la plume du grand homme, que viennent de perdre l'Église et la France, ne doit demeurer dans l'oubli.

Je ne suis, Monsieur, qu'un pauvre petit vicaire, perdu dans les montagnes de la Comté; néanmoins, en ma qualité de neveu de Mgr Mabile, qui aimait tendrement votre glorieux frère, et qui, toujours, a été avec lui en si parfaite communauté d'idées et de sentiments, j'ose me permettre de vous dire que j'ai ressenti vivement le coup qui vous a frappé.

Je me permettrai aussi de vous raconter un petit trait de la vie de M. Louis Veuillot.

J'ai eu le bonheur de voir monsieur votre frère, tandis que j'étais élève au petit séminaire de Versailles. Il avait choisi notre maison pour y faire une retraite. Nous étions fiers de posséder l'incomparable polémiste, le plus vaillant défenseur de l'Église au dix-neuvième siècle. Sa piété et son recueillement nous ont profondément édifiés.

Sur ces entrefaites, Mgr Pie, de passage à Versailles, et non encore revêtu de la pourpre romaine, vint visiter le petit séminaire.

Les élèves furent réunis dans une salle.

Regardant autour de lui, Monseigneur dit au vénéré supérieur de l'établissement : « Mais je ne vois pas M. Louis Veuillot. Tout à l'heure pourtant il était avec nous. Pourquoi donc n'est-il pas ici ? Veuillez avoir la bonté de lui faire dire que je le demande et le veux auprès de moi. »

On alla aussitôt prévenir M. Veuillot, et le grand évêque de Poitiers ne commença à nous parler que quand il le vit assis à sa droite.

Sa petite allocution terminée, Monseigneur se mit à causer avec M. Veuillot.

Placé trop loin de ces deux personnages, je ne pus entendre ce qu'ils disaient ; mais ce que je sais, c'est que M. Louis Veuillot a bien diverti son savant interlocuteur. Le bon évêque riait de tout cœur et de telle sorte que son rire provoquait celui des élèves.

Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de votre temps si précieux en vous forçant de lire les détails que je viens de relater. Excusez-moi : c'est un souvenir qui m'est cher. Aussi bien je suis persuadé que rien de ce qui concerne votre frère bien-aimé ne vous est indifférent.

Daignez agréer, etc.

P. MABILE,
prêtre, vicaire à Ornans (Doubs).

Lettre de M. l'abbé J. Peyron, curé de Soleilhas, à M. Eugène Veuillot :

Soleilhas, par Castellane (Basses-Alpes), 25 avril.

MONSIEUR. — ... L'*Univers*, que je lis d'une manière régulière depuis dix ans, a été mon ami d'enfance. Élevé chez mon oncle, ancien curé de Malijai et ardent admirateur de M. Louis Veuillot, j'eus de bonne heure l'occasion de lire votre excellent journal et de le goûter. C'était avec un plaisir toujours mieux senti que j'en reprenais la lecture à la fin de chaque année scolaire. Si je rentrais dans ma famille, l'*Univers* m'y accompagnait ; alors mon père, un très modeste industriel, aimait à se délasser de son labeur quotidien par cette fortifiante lecture, qui nous faisait passer à tous de bien doux moments.

Ai-je besoin de vous dire que c'était pour moi une bonne fortune, il y a quelques années, de pouvoir m'informer de l'état de M. Louis Veuillot auprès de M. Bonnetty, rédacteur des *Annales de philosophie chrétienne*, lorsque parfois j'avais l'honneur d'être reçu dans son salon, à Entrevaux, en compagnie de M. le curé doyen ?

Sans doute l'*Univers* a contribué à affermir ma vocation au sacerdoce ; mais il est bien certain qu'il a, depuis, gravé profondément dans mon âme le respect et l'amour de la sainte Église romaine, de notre Saint-Père le Pape et de toute la hiérarchie ecclésiastique. Surtout il m'a inspiré cette énergie nécessaire à tout chrétien, mais indispensable à un prêtre pour conserver et enseigner sans diminution les vérités divines et humaines dont il est le dépositaire.

Enfin, ce puissant avocat de toutes les nobles causes a dû quitter cette vie. A son entrée dans l'éternité, Dieu, qu'il a si bien servi, l'aura reçu en lui disant : *Euge, serve bone... intra in gaudium Domini tui.* Malgré cela, je lui réserve une place au *Memento* de la sainte messe.

Veuillez agréer, etc. J. Peyron,
curé.

Lettre de M. Rousset, curé de Couloubroux, diocèse de Digne, à M. Desquers, gérant de l'*Univers* :

Couloubroux, 25 avril.

Monsieur. — Abonné fidèle de l'*Univers* depuis bientôt vingt-neuf ans, j'avais appris à admirer les talents, la vertu et le courage incomparables de celui que la mort vient d'enlever à sa famille, à l'Église et à la France. De cette admiration sans pareille à une sympathie sans égale, il n'y avait qu'un pas à faire : il fut bientôt fait. J'aimais donc Louis Veuillot, sans l'avoir jamais vu, autant qu'il est possible d'aimer une personne avec laquelle on a des rapports journaliers et de qui on a reçu beaucoup de bons offices.

Si j'aime beaucoup l'Église romaine, ma mère, si je suis attaché de toute la force de mon âme au siège et au successeur de Pierre, après Dieu, je le dois surtout à la lecture de l'*Univers*. Et quand le journal m'apportait un article signé Louis Veuillot, je bondissais de joie, je le lisais et le relisais.

Dieu vous fasse la grâce, Monsieur le gérant, à vous et à toute la rédaction, de continuer sans faillir ni faiblir les bonnes traditions et la puissante impulsion que ce grand maître, qui n'est plus, avait données au journal !

Veuillez faire savoir à M. Eugène Veuillot et à tous ses collaborateurs la part immense que j'ai prise à votre deuil.

Je pense à Louis Veuillot tous les jours, au *Memento* de la sainte messe. Mais il n'a plus besoin de nos prières, car déjà le juste juge l'a couronné dans le ciel.

Recevez, Monsieur le gérant, etc.

Lettre de M. l'abbé Pierchon, curé d'Haveluy (Nord), à M. Eugène Veuillot :

Haveluy, 25 avril.

MONSIEUR. — Malgré cette avalanche des plus glorieux témoignages à la mémoire de M. L. Veuillot, partant de sommités de tous rangs, nous ne pouvons cependant pas renoncer à payer notre dette de très humble gratitude, étant du reste un des premiers abonnés de l'*Univers*.

Je voudrais voir ses ennemis — en a-t-il encore ? — dire de ses violences, sans fiel et sans rancune, ce qu'un saint écrivait jadis à saint Jérôme, à savoir que *vraiment c'était un méchant saint*. Mais, on le sait, les fustigés ne s'apaisent pas facilement.

M. Veuillot a dit quelque part qu'un savetier, avec son tire-pied, pouvait, aux yeux de Dieu, mériter autant qu'un savant auteur composant un beau livre.

Aurait-il entrevu cette harmonie d'apothéose inouïe dont le monde est témoin ? Quoi qu'il en soit, personne mieux que lui ne savait que toute la gloire d'ici-bas s'arrête au seuil de l'éternité. Il a écrit pour l'éternité. Maintenant qu'il est dans l'éternité, nous ne pouvons l'oublier.

Veuillez recevoir, etc.

Lettre de M. l'abbé L. P. à M. Eugène Veuillot :

B... (Savoie), 25 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Permettez, Monsieur, à un jeune curé des montagnes de la Savoie, — lui aussi admirateur passionné de M. Louis Veuillot, — de venir se joindre à ce magnifique et imposant cortège d'hommages rendus à la mémoire vénérée du vaillant et illustre champion de la cause catholique, que nous pleurons tous, et avec raison, lui qui a fait, pour le bien et le bon combat, vibrer tant de cœurs catholiques.....

Je suis peut-être un ouvrier de la dernière heure; mais il fallait bien céder le pas à tant d'autres voix mieux autorisées.

Pour moi, j'apporte la petite obole du pauvre: car, la triste et funeste nouvelle sitôt reçue, j'ai versé de cœur mon humble obole de prières pour le cher et illustre défunt. Et il me semblait voir sa belle âme s'envoler vers son Dieu, avec celle de l'immortel Pie IX, qu'il aimait tant, et qui, à coup sûr, lui a tendu la main.

Lettre de M. Feray-Bugeaud d'Isly à Mlle Veuillot :

Périgueux, 2, avenue des Casernes.

MADEMOISELLE. — Le frère éminent que vous venez de perdre s'est souvenu trop fidèlement de mon aïeul, pour que j'oublie de me joindre aujourd'hui aux hommes si nombreux que la plus juste des admirations réunit à ses obsèques. Je regrette seulement que des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent d'adresser un adieu suprême au champion énergique d'une cause trop abandonnée, à l'écrivain pour qui viennent de commencer la récompense de sa vie et la justice d'ici-bas.

Croyez, Mademoiselle, etc. N. FERAY-BUGEAUD D'ISLY.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Luçon à Mlle Veuillot :

25 avril.

MADEMOISELLE. — ... Le premier, Louis Veuillot m'apprit à aimer Rome, et le souvenir des pages délicieuses qu'elle lui a inspirées ne m'abandonnait pas lorsque, pour la première fois, je fis le voyage de la Ville éternelle. Conduit pour ainsi dire par l'auteur de *Rome et Lorette*, je redis un jour après lui, en abordant aux rivages pontificaux : « Et nous avons vingt-cinq ans, et cette terre est l'Italie, et c'est à Rome que nous allons! » J'ai vu Rome, et j'y trouvai les parfums qui m'ont attiré vers le sanctuaire et m'ont conduit à l'honneur du sacerdoce. Pendant les années précieuses que je passai au séminaire français, je vis et j'entendis plusieurs fois celui dont le nom nous était si cher : chaque fois je compris mieux quelle puissance, quelle élévation communique à une âme l'amour de la vérité et de la sainte Église.

Qui pourra dire combien, depuis lors, la voix de ce vaillant

athlète nous a ranimés dans la lutte; avec quelle indicible joie nous l'avons vu démasquer et foudroyer l'imposture, arracher les voiles par lesquels on voulait amoindrir la vérité ! Cherchant avant tout le royaume de Dieu et sa justice, il a reçu au ciel la récompense du serviteur fidèle; mais, par surcroît, et pour l'honneur de son Église, Dieu veut qu'ici-bas sa mémoire soit bénie et son nom illustre entre tous.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. Lelaurin à M. Eugène Veuillot :

Bucy-le-Long (Aisne), 25 avril.

MONSIEUR. — Abonné à l'*Univers* depuis vingt-cinq ans et actionnaire du journal dès sa nouvelle constitution sociale en 1867, je suis au nombre de ces amis inconnus qui ont voué à votre œuvre et à son bien regretté fondateur les plus vives et les plus dévouées sympathies.

A ces divers titres, Monsieur, je me crois autorisé à joindre mon bien humble mais très affectueux témoignage de douleur et de regrets à tous ceux qui vous ont été adressés à l'occasion de la perte immense que la sainte Église et tous les catholiques viennent d'éprouver.

Veuillez agréer, etc. LELAURIN.

M. le baron Picot d'Aligny écrit à notre collaborateur, M. Tavernier, d'être son interprète près de M. Eugène Veuillot et de sa famille, « dont la France entière partage les regrets ».

Lettre de M. l'abbé Ferran, aumônier à Condom, à M. Eugène Veuillot :

Obscur mais fidèle et dévoué abonné de l'*Univers*, je prends une vive part à la douleur et au deuil de la famille de M. Louis Veuillot et de la rédaction du journal.

Je n'ai pas manqué de recommander, chaque jour, au saint sacrifice, l'âme du généreux défenseur de l'Église dont j'étais l'admirateur. FERRAN.

Lettre de M. Routhier, juge au Canada, à Mlle Veuillot :

Québec, 25 avril.

CHÈRE MADEMOISELLE VEUILLOT. — Du fond du Canada, je viens m'associer à votre douleur, à celle de toute votre famille et de tous les catholiques de l'univers. Car la mort de votre illustre frère n'est pas seulement un deuil de famille : c'est un deuil public, universel.

Vous savez combien je l'admirais et l'aimais, et vous croirez à la vivacité de mes regrets en apprenant que mon illustre maître avait cessé de vivre.

Il ne m'appartient pas de vous offrir des consolations. Je sais d'ailleurs quelle chrétienne vous êtes : vous saurez puiser dans la religion les seuls soulagements qui soient en rapport avec une si grande affliction.

Pour moi, je me souviendrai toute ma vie qu'il m'a honoré de son amitié, et je ne l'oublierai pas dans mes prières. En apprenant sa mort, j'ai fait dire une messe pour le repos de son âme. La prière n'est-elle pas le meilleur souvenir que je puisse donner à sa mémoire ?

Vous le dirai-je pourtant ? il me semble qu'il n'en a pas beaucoup besoin. Après sa vie toute consacrée à glorifier Dieu et à défendre son Église, le ciel a dû lui ouvrir immédiatement ses portes.

Le bien immense qu'il a fait, ses œuvres le continuent et le continueront à jamais.

C'est ma consolation, à moi, de le retrouver et de le posséder dans ces œuvres incomparables où il s'est mis tout entier.

Veuillez, chère Mademoiselle, offrir mes sincères condoléances à votre frère M. Eugène Veuillot et à toute votre famille, et agréer pour vous-même l'expression de mes plus vives sympathies.

Votre très humble serviteur et ami, A.-B. ROUTHIER.

Adresse de l'Union catholique de Montréal aux rédacteurs de l'*Univers* :

Montréal, 25 avril.

*A Messieurs les rédacteurs du journal l'*Univers, *Paris.*

MESSIEURS. — L'Union catholique de Montréal (Bas-Canada),
Dans sa séance publique du 15 de ce mois,
Sur la nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot,
A décidé qu'il vous soit fait part des regrets unanimes de la

Société pour la grande perte que viennent d'éprouver la cause catholique et les lettres en la personne de l'éminent rédacteur en chef de l'*Univers*, ce vaillant combattant du bon combat, dont les écrits seront un honneur impérissable pour la mémoire du croyant, du penseur et du disciple des lettres françaises.

En ma qualité de président de l'Union catholique, et en exécution de la décision ci-dessus mentionnée, j'ai l'honneur de vous prier, Messieurs les rédacteurs, d'agréer pour vous-mêmes, et de faire parvenir à qui de droit le tribut de notre admiration pour M. Louis Veuillot, ainsi que l'expression de notre sincère douleur pour sa mort à jamais regrettée.

Recevez, Messieurs les rédacteurs, l'assurance, etc.

P.-B. MIGNAULT,
président de l'Union catholique.

J. DESROSIERS,
secrétaire.

Le R. P. L. Soullier, des Oblats de Marie Immaculée, assistant du T. R. P. supérieur général, arrivant de Rome, exprime à M. Eugène Veuillot la part qu'il prend à son grand deuil, ainsi qu'à ses prières pour le grand chrétien qu'honorent les regrets de l'Église universelle ».

M. J. Tardy écrit de Saint-Étienne :

De retour de voyage, je ne puis que me joindre au concert unanime de regrets que vous recevez du monde catholique à l'égard de la mort de votre si digne frère, que l'on peut déplorer à l'égal d'un malheur public. Que Dieu le récompense au ciel de tout le bien qu'il a fait sur la terre.

LETTRES DES 26 ET 27 AVRIL

Lettre du R. P. Carrère, S. J., à M. Eugène Veuillot :

Bordeaux, 26 avril.

MONSIEUR. — Le R. P. Carrère, S. J., et les pères dispersés de la résidence de Bordeaux, offrent à M. Eugène Veuillot et à sa famille l'expression de leur peine et de leurs profonds regrets. La mort de M. Louis Veuillot est une grande perte pour l'Église tout entière et pour la cause catholique : ils le sentent bien vivement.

Ils prient de tout leur cœur pour le grand chrétien, l'écrivain inimitable et le défenseur invincible de toute cause juste et bonne.

Bon chrétien, il fut toujours bon Français. *Bonum certamen certavit... fidem servavit...*

Daignez agréer, Monsieur, etc.

Lettre de M. l'abbé A. Combier, curé de Saint-Cosme :

Saint-Cosme, le 26 avril.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Qu'il soit permis à un modeste curé de campagne de dire à la famille Veuillot et à la rédaction qu'il joint ses regrets les plus vifs et les plus sincères à ceux de l'Église et de la France touchant la perte du vrai et sincère patriote, de l'intrépide et formidable champion de toutes les nobles et saintes causes.

Veuillez agréer, etc.

A. COMBIER,
curé de Saint-Cosme.

Dépêche de Fribourg :

Fribourg, 26 avril, 10 h. 55 matin.

Ce matin, en l'église des Jésuites, a été célébré un service solennel pour l'âme de M. Louis Veuillot.

L'assistance était nombreuse : on y remarquait les membres de l'association de Saint-François de Sales, de la société de

Saint-Vincent de Paul, du *Pius-Verein*, de la société catholique des étudiants suisses avec leurs insignes et leurs bannières, de l'œuvre de Saint-Paul, les représentants de la presse catholique, etc.

Réunis près du tombeau de Canisius, le grand apôtre, tous ont prié avec émotion pour l'âme de Louis Veuillot.

Après le service, l'oraison funèbre de l'illustre défunt a été prononcée par M. le recteur Esseiva, qui a éloquemment retracé à grands traits la vie de l'homme suscité par la Providence pour opposer à des dangers nouveaux des armes nouvelles. Il a combattu pour la gloire de Dieu, a dit l'orateur, il a aimé la justice : sa mémoire ne sera pas ébranlée, elle demeurera *in æternum*. M. Esseiva a rappelé aussi que M. Louis Veuillot était le grand ami de notre évêque, Mgr Mermillod.

La RÉDACTION DE LA *Liberté*.

Lettre de M. Francis de Monge à M. Eugène Veuillot :

Louvain, 26 avril.

MONSIEUR. — Parmi la foule des admirateurs enthousiastes de Louis Veuillot, je suis du petit nombre des privilégiés qui l'ont approché et qui ont serré sa vaillante main.

La reconnaissance m'a conduit à lui. Je lui dois beaucoup : ce sont ses livres qui m'ont appris à penser et à juger. La Providence a jeté dans mes mains *les Libres Penseurs*, quand j'arrivais à l'âge où une lecture ardente décide souvent de la destinée d'un homme.

Dès ce moment, mon âme est entrée résolument dans la voie qu'elle n'a plus quittée. Tout m'a captivé dans les écrits de votre illustre frère : les beautés incomparables du style, la saisissante justesse des vues, enfin et surtout l'élévation et la générosité des pensées.

Il est des écrivains qui plaisent sans que le prestige de leurs ouvrages attire nécessairement l'affection vers leurs personnes. Il n'était pas de ceux-là. Tous ses disciples, tous ses admirateurs, l'ont aimé, et je crois être de ceux qui l'ont aimé le plus.

Je vous prie d'agréer, etc. FRANCIS DE MONGE.

Lettre de M. A. Raing à M. Eugène Veuillot :

Pierrefitte, 26 avril.

MONSIEUR. — Lecteur assidu de l'*Univers* depuis quarante ans, je ne saurais laisser passer la circonstance présente sans vous prier de vouloir bien agréer l'expression de ma profonde sympathie pour le grand chrétien qui pendant tant d'années sut défendre avec tant de courage l'Église et la Papauté, qui lui est si intimement unie.

Tout à vous de cœur et d'affection. A. RAING.

Lettre d'un ancien zouave pontifical, prêtre aujourd'hui dans le diocèse du Mans, à M. Eugène Veuillot :

S***

MONSIEUR.— ...Tous les vrais enfants de l'Église militante, tous les amis sincères de la doctrine sans tache et de la vérité intégrale, sont avec vous, Monsieur, plongés dans la douleur.

Le fort en Israël est parti, et avec lui disparaît le plus indomptable défenseur de la cause catholique, le plus implacable vengeur de nos libertés méconnues et outragées, le journaliste hors pair, dont la robuste foi a mis à l'abri du naufrage, et sauvé, par de saintes audaces, l'opinion catholique, envahie et presque submergée par les flots de l'erreur.

Le grand œuvre de ce preux croyant a été de construire l'arche de l'*Univers*, où a pu se réfugier la saine et vraie doctrine avec ses lumineuses clartés. C'est de cette arche bénie, aux mains d'un équipage d'élite, et sous la conduite intrépide d'un invincible chef, que sont sorties les luttes à outrance pour le soutien de notre foi et la honte du mal sous toutes ses formes.....

Oui, cette plume, qui fut l'honneur de sa vie, est bien l'ornement de son tombeau : n'a-t-elle pas couru sus aux Philistins, sans trêve ni merci, comme sans souci du nombre et de la qualité, fouetté et flagellé la libre pensée et la bêtise humaine, poursuivi sans relâche et confondu les forbans de la langue et de la littérature, martelé la double hérésie du moindre mal et du plus grand nombre, rompu et prodigué, sans peur ni reproche, dans Paris assiégé, le pain des plus dures vérités? n'a-t-elle pas, cette plume inépuisable en sa fécondité, soutenu la sainte Eglise, glorifié la Papauté, porté sans défaillance et maintenu haut et ferme l'étendard du Christ sur tous les champs de bataille de la pensée humaine?

Le nom de Louis Veuillot a droit encore à ma reconnaissance personnelle. Élevé dans une institution soumise à l'influence d'un puissant voisin, j'étais libéral à vingt ans. Tous les chefs de l'école libérale étaient devenus mes idoles. Je me tenais à l'écart de tout ce qui me semblait être du Veuillot, par prudence et circonspection, à la façon de ces protestants qui fuient le contact du prêtre catholique pour ne pas être empoisonnés. Ma raison pourtant finit par gronder. Je voulus connaître par mes yeux ce qu'était ce redoutable polémiste, dont il était dit tant de mal. Je lus tous ses ouvrages, sans pouvoir le prendre dans une erreur doctrinale, sans pouvoir me heurter contre une faute de langage. Les écailles tombèrent. Je me passionnai pour celui qui avait raison, dans un langage si merveilleusement beau et piquant. Par la grâce de Dieu, ma conversion faite acheva de s'affermir à l'abbaye de Solesmes, entre les mains de dom Guéranger; et, par l'entremise de ce grand moine, je m'attachai à une famille où je retrouvai de chauds et fidèles amis du très regretté défunt et de votre *Univers*.

En vous donnant, Monsieur, ce détail intime, en vous rappelant le bien que m'a fait votre frère, j'ai eu à cœur d'apporter à votre profond chagrin ma part de consolation.

Veuillez, etc. E. S.

Lettre du R. P. Monnin, de la Compagnie de Jésus, auteur de la *Vie du curé d'Ars*, à M. Léon Aubineau :

Cannes, 26 avril.

Cher Monsieur et ami. — C'est à vous que je dois d'avoir connu autrement que par son immense talent et la lecture assidue de tant de chefs-d'œuvre sortis de sa plume, le grand mort dont l'Église, la France et la Compagnie de Jésus en particulier portent le deuil.

Je ne me pardonnerais pas de ne point vous dire, à vous son plus ancien et son plus fidèle compagnon d'armes, comme le coup qui vous a frappé a retenti douloureusement dans mon cœur,

« Mes lettres, a dit votre illustre ami, sont ce que je laisserai de meilleur. » Peut-être! Il y a, selon moi, quelque chose de meilleur que ses lettres : c'est, pour ceux qui ont eu la bonne fortune d'en jouir une fois dans leur vie, le souvenir d'une de ces conversations étincelantes, où, dans l'intimité,

avec des amis sûrs, le grand athlète, le grand artiste, le grand homme de bien que nous pleurons, épanchait tous les trésors de son esprit, de son âme et de son cœur.

Quelle parole entraînante ! quelle verve intarissable ! quel brio ! quels éclairs ! quelle richesse d'imagination ! quels jets de sensibilité ! quel don merveilleux de raconter en souriant et en s'attendrissant ! que de mots bien venus ! que de perles à recueillir !

Je l'entends encore !... Vous rappelez-vous cette nuit passée presque tout entière à écouter le récit de sa conversion ? Les plus belles pages de *Rome et Lorette* n'ont rien de comparable. Nous étions suspendus à ses lèvres, riant et pleurant tour à tour, et presque en même temps.

Veuillot nous disait encore — et avec quelle émotion communicative ! — comme Pie IX l'avait reçu, après la suppression de l'*Univers*, comme il l'avait béni, encouragé, réconforté, comme il lui avait dit, en lui prenant la tête dans ses mains : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam !* et il ajoutait : « Ces mains de Pie IX sur la tête d'un pauvre homme consolent de bien des coups de pied d'âne ! »

Vous rappelez-vous les admirables stances improvisées, en quelques minutes, dans les allées de la Pelonnière, pour être dites par vos chers enfants à leur sainte mère, le jour de sa fête ?

Après que tous eurent parlé, ce fut au tour de la charmante fillette que Mme Aubineau avait adoptée, et qu'elle aimait au point de faire croire à la pauvre petite qu'elle était sa vraie mère. Nous pleurions tous en l'entendant dire :

Il sera court, mon compliment :
Pour peindre mon cœur et le vôtre,
Je dis tout en un mot, et je dis plus qu'une autre
Quand je vous appelle *maman*.

Et Mme Aubineau, essuyant ses larmes et ne pouvant s'y tromper, car elle lisait le nom de l'auteur entre les lignes, *ex ungue leonem*, tendait la main à M. Veuillot, qui la portait respectueusement à ses lèvres.

Que d'autres souvenirs de ces trois jours de la Pelonnière je garde dans mon cœur comme des diamants !

Un peu de malaise et beaucoup de travail sont cause du retard que ces lignes ont mis à vous dire quel sentiment affectueux pour vous se mêle à mon culte et à mon admiration pour

l'homme prodigieux, l'hercule chrétien qui a été, pendant quarante ans, le *héros séculier de l'Église*.

Tout vôtre en N.-S., A. Monnin, *S. J.*

M. Rivalland, ancien instituteur à Sainte-Hermine (Vendée), transmet à M. Eugène Veuillot l'expression de l'amère douleur de toute sa famille, et lui dit que l'abbé Rivalland, son fils, a célébré la sainte messe pour l'âme de Louis Veuillot.

Lettre de M. l'abbé J. Fabre, vicaire général de Nice, à M. Eugène Veuillot :

Nice, le 27 avril.

Monsieur le rédacteur. — Je sens le besoin de vous dire que je me suis associé de tout cœur à la douleur qu'ont ressentie tous les vrais catholiques à la mort de M. Louis Veuillot, votre illustre frère.

J'ai prié, et je prie le Seigneur d'accorder à l'héroïque champion de la foi la couronne qu'il a si bien méritée, à sa famille la force et le courage de supporter la si pénible épreuve de la séparation, aux collaborateurs de l'*Univers* la grâce de pouvoir continuer toujours, dans le même esprit que M. Louis Veuillot, ce qu'on a si bien nommé son école.

Defunctus adhuc loquitur. (Hebr., xi, 4.) Il n'a jamais tant parlé comme il parle à présent : il parle en toutes les langues, et cette voix puissante aura un long retentissement dans l'Église.

Votre, etc.

Lettre de M. le curé de Saint-Laurent-du-Pape (Ardèche), à M. Eugène Veuillot :

Je lis l'*Univers* depuis ma sortie du séminaire, et je prends bien part à la douleur que la mort de votre illustre rédacteur en chef a causée à tous les bons catholiques. Je m'y étais abonné pour me consolider contre les idées libérales. Dans le courant de ces huit années, je n'ai fait que m'attacher de plus en plus à votre œuvre, et il m'a paru que le nom de Louis Veuillot pourrait servir à distinguer les entichés de libéralisme, comme le *Scibboleth*, les gens du pays d'Éphraïm. Ils ne peuvent le prononcer ou l'entendre sans faire une grimace : signe caractéristique.

Votre très humble serviteur, J. Vezon.

Lettre de M. le chanoine Doublet à M. Auguste Roussel :

Saint-Omer, le 27.

CHER MONSIEUR ROUSSEL. — Enfant de l'Artois, vous cennaissez trop notre diocèse d'Arras et son clergé pour douter de la part que nous avons prise à votre deuil. Notre douleur a été aussi profonde que l'est notre admiration. D'ailleurs, comment oublier l'estime et l'affection qu'avait vouées à M. Louis Veuillot notre illustre Mgr Parisis ? Celui que le grand évêque aimait d'un amour si absolu et si plein, nous n'avons cessé de l'aimer comme lui à notre tour. Quel talent ! mais surtout quel noble caractère ! Sa *Vie*, que nous attendons avec impatience, rappellera sans doute les innombrables traits d'un courage toujours au service d'un grand cœur. Combien d'opprimés ont trouvé en lui un soutien ! combien de persécutés un vengeur intrépide ! Toute noble et sainte cause n'a-t-elle pas, durant une longue carrière, armé ce talent sans rival, devant lequel les plus forts ont si souvent tremblé et reculé ?

Mais le vrai Louis Veuillot n'est pas là encore. Celui que nous connaissons et que Dieu récompense, c'est l'ami passionné de la vérité catholique. Il n'a vécu que pour elle ; pour elle il a travaillé, combattu, souffert. Il lui a tour à tour tout immolé, tout, jusqu'à ses affections les plus nobles. Jamais aucun sacrifice n'a semblé lui coûter quand il s'est agi de sa défense. Quel exemple ! et quel bien Louis Veuillot et l'*Univers* nous ont fait ainsi !

Hélas ! nous périssons bien plus peut-être des vérités que les bons n'ont pas eu le courage de dire, que des erreurs que les méchants ont su sans mesure multiplier. Beaucoup n'ont pas eu la force de porter la vérité catholique tout entière ; ils l'ont allégée, amoindrie, altérée. Ils ont voulu la rendre supportable à la Révolution ; ils ont rêvé je ne sais quel accord absurde et impossible entre la lumière et les ténèbres, et ils ont cru, en le travestissant à la moderne, faire un Christ acceptable à Bélial.

L'immortelle gloire de Louis Veuillot sera d'être demeuré ferme au poste de la vérité catholique pure, absolue, sans compromission d'aucune sorte. Souvent méconnu, parfois persécuté à outrance, il a toujours tout souffert pour rester fidèle au Pape et à ses infaillibles enseignements. Que d'autres ont vu dans le *Syllabus* le *Durus sermo !* Lui y a trouvé sa lumière et sa plus grande force. Disons-le sans crainte : s'il nous reste en France, au milieu d'un libéralisme malsain qui a séduit la

multitude, une élite d'esprits et de cœurs purs de toute hérésie révolutionnaire, c'est en grande partie à l'œuvre de Louis Veuillot que nous le devons.

Ami de cœur, de vous, cher Monsieur Roussel, et de vos confrères de l'*Univers*, je sentais le besoin de vous dire mon admiration pour votre illustre chef. Mais, comme cette admiration n'est rien, je veux faire part à l'âme de votre bien-aimé défunt de ce que l'Apôtre appelle « l'inénarrable don », en présentant au saint sacrifice cette mémoire si chère à toute la France catholique. Que Dieu lui donne cette gloire éternelle, auprès de laquelle la nôtre d'ici-bas n'est rien.

Tout à vous de cœur et de vive amitié.

J. DOUBLET, ch.,
doyen du Saint-Sépulcre.

Billet du R. P. Ramière à Mlle Élise Veuillot :

Toulon, 27 avril.

MADEMOISELLE. — L'un des plus humbles membres de la Compagnie de Jésus, qui a tant d'obligations à votre illustre frère, je n'ai pas cru devoir prévenir nos chefs dans l'expression de notre commune reconnaissance. Mais je me croirais coupable d'ingratitude, si je ne venais pas à leur suite acquitter ma dette personnelle pour la bienveillance dont M. Louis Veuillot n'a cessé de m'honorer.

J'ai rempli ce devoir de la manière qui m'a semblé répondre le mieux aux sentiments de celui que nous pleurons. Au lieu de lui décerner simplement des éloges qui n'ajouteraient rien à ceux qu'il a reçus de tout l'univers catholique, je me suis efforcé de tirer de sa mort une leçon qui complète l'enseignement de toute sa vie.

Si imparfait qu'il soit, cet exposé d'une mission à laquelle votre fraternel dévouement vous a intimement associée, apportera, je l'espère, quelque adoucissement à votre si juste et si profonde douleur; et c'est dans cet espoir que je vous offre et que je vous prie de transmettre à monsieur votre frère et aux autres membres de votre famille l'hommage de ce travail. Je désire qu'ils y voient, avec l'expression de mon admiration pour l'héroïque athlète que nous avons perdu, la preuve de mon estime et de ma cordiale sympathie pour les dignes continuateurs de son œuvre.

Veuillez agréer, Mademoiselle, etc. A. RAMIÈRE, *S. J.*

La lettre du R. P. Ramière était accompagnée d'une très belle étude doctrinale sur M. Louis Veuillot, dont nous donnons plus loin des extraits.

Lettre de M. l'abbé Boislabeille à M. Eugène Veuillot :

Châtellerault, 27 avril.

MON CHER MONSIEUR. — Abonné de l'*Univers* depuis à peu près sa fondation, et ayant eu quelques rapports personnels avec son illustre fondateur, si j'avais été quelque chose, je vous aurais écrit pour m'unir à tant d'amis et d'admirateurs qui déplorent, comme moi, la perte immense que l'Église et la famille Veuillot ont faite dans la personne de votre si regretté frère. Je n'oublierai jamais les deux occasions que j'eus de le voir, à la consécration de l'église de Maillé, près Lappuie, et le lendemain, à Angles, où j'eus l'honneur de dîner avec lui en compagnie de son illustre ami Mgr Pie, au château des Certeaux, chez M. du Puynode.

Après le dîner, je me promenai avec lui sur la terrasse du château, et je n'ai point oublié notre conversation.....

J'ai l'honneur d'être, etc. L'abbé BOISLABEILLE.

Le R. P. Irénée, religieux dominicain, écrit de Lyon à M. A. Rastoul :

27 avril 1883.

MONSIEUR ET CHER AMI. — Quelle perte pour la cause de la vérité et de la justice — en ce moment surtout — que la mort de votre illustre maître Louis Veuillot ! Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous dire combien je partage votre douleur et combien elle est partagée par tous nos frères.

Tous nous étions sincères admirateurs de son génie, mais surtout de sa foi si pure, si ferme, si pleinement orthodoxe et romaine, ennemie de ces compromis libéraux qui tuent la vérité et conduisent aux abîmes. Aussi est-ce pour nous une consolation de lire dans l'*Univers*, depuis si longtemps privé de sa plume vengeresse, les magnifiques témoignages de condoléance et de pieuse admiration qui vous arrivent de tous côtés.

Notre humble *Couronne de Marie* a voulu joindre sa note à ce concert unanime. Elle publie un chapitre du *Saint Rosaire médité*, composé par M. Louis Veuillot en 1840, et les belles pages qu'il a consacrées aux frères prêcheurs dans *Çà et là*.

Daigne la Vierge bénie, dont il chanta les joies, les douleurs et les triomphes, introduire promptement ce vaillant serviteur dans le céleste séjour.

Agréez, etc., Fr. M. Irénée,
des Fr. prêch., secr. du Ros.

L'adresse suivante a été envoyée à M. Eugène Veuillot :

Tèche, par Vinay, 27 avril.

Monsieur. — Saint Jean Chrysostome a dit quelque part que le silence honore les grandes infortunes.

Il semble qu'il devrait en être ainsi quand il s'agit de la perte d'un homme comme M. Louis Veuillot, l'athlète infatigable, le champion émérite de la grande cause de l'Église.

Mais il y a des douleurs qu'on ne saurait laisser sans consolation : voilà pourquoi tout ce qu'il y a d'illustrations dans la société civile et ecclésiastique s'est empressé de vous offrir ses sentiments de douloureuse condoléance.

Qu'il nous soit permis de mêler notre modeste voix à ce grand concert de louanges qui s'élève de toutes parts à la mémoire de votre frère bien-aimé, et d'apporter ainsi une toute petite pierre à l'édifice de reconnaissance et de gloire qu'il a si bien mérité de l'Église et de la France catholique.

Veuillez agréer, etc. Eug. Mouret,
curé de Tèche, abonné à l'*Univers*.

L.-M. Vallet,
curé de Saint-Vérand.

H. Véran,
lecteur assidu de l'*Univers* depuis 26 ans de prêtrise.

Lettre de M. Soussens au sujet du service funèbre célébré à Fribourg pour l'âme de M. Louis Veuillot :

Fribourg (Suisse), 27 avril.

Un service funèbre pour le repos de l'âme de Louis Veuillot, « fondateur de la presse catholique, illustre défenseur de l'Église, sorti de ce monde pour aller à Dieu le 7 avril 1883 », comme porte le texte de la lettre d'invitation, a eu lieu à Fribourg, par les soins des œuvres de Saint-Paul et de Saint François de Sales.

L'ancienne église des jésuites avait été choisie pour cette cérémonie : il était juste que leur grand défenseur eût nos



prières et nos larmes sur la tombe de ces pères où lui-même avait prié et pleuré, au lendemain de son retour à Dieu.

Nous n'avions pas oublié non plus ce premier chef-d'œuvre de sa plume convertie, *les Pèlerinages de Suisse*, pages si douces et si fortes en même temps, où notre vieille cité, notre catholique canton, eurent la place d'honneur.

Nous n'avions pas oublié non plus qu'au *Sonderbund*, pendant que nous défendions avec l'épée et le fusil nos libertés, notre religion, sa voix s'éleva, sa voix généreuse et vibrante, pour secouer les indifférences, pour réfuter les calomnies sous lesquelles on voulait étouffer notre guerre sainte.

Et quand la révolution eut triomphé, avec l'aide des trahisons et grâce à notre isolement, ce fut encore Louis Veuillot qui se dressa, frémissant d'indignation, pour protester contre l'inertie des gouvernements et leur crier, à eux incrédules : *Mané! Thécel! Pharès!*

Lors des persécutions de 1848 et de 1873, le prisonnier de Chillon, l'exilé de Ferney, bénirent celui qui leur envoyait de si douces consolations, les soutenait sur le chemin du cachot ou de l'exil, et ouvrait dans l'*Univers* des souscriptions pour les catholiques dont on volait les églises, dont on emprisonnait les pasteurs, dont on profanait les sacrifices. Et Satan eut beau faire, les baïonnettes purent se croiser sur la poitrine des fidèles, mais en vain! Louis Veuillot avait parlé : l'argent afflua, les granges se changèrent en chapelles, comme l'étable à Bethléem, et dans ces lieux consacrés par la souffrance et la pauvreté, nous trouvâmes un asile pour nos prêtres et pour notre Dieu!

Nous ne l'avons pas oublié et ne l'oublierons jamais!

C'est pourquoi, mus par ces souvenirs, les membres du *Cercle catholique*, de l'*Œuvre de Saint-Paul* et de *Saint-François de Sales*, du *Pius-Verein*, les *étudiants suisses*, avec leurs insignes et leur drapeau voilés de noir, et de nombreux fidèles de tout âge et de toute condition, avaient tenu à assister à cet office funèbre.

La messe de *Requiem*, — chantée par la *Société de Sainte-Cécile*, — fut célébrée par M. l'abbé Horner, recteur du collège. Ancien correspondant de l'*Univers*, il était naturellement désigné comme l'intermédiaire de notre douleur auprès de Dieu. Nous le savions, et ne nous sommes point étonnés de lire sur son visage l'émotion que tous nous ressentions au fond de notre cœur.

La messe dite et l'absoute donnée, M. le chanoine Esseiva, neveu de l'historien du *Sonderbund*, prononça l'oraison funèbre de l'illustre défunt. D'une voix émue et chaleureuse, il nous montra comment Dieu avait su trouver, pour le faire servir à sa gloire, ce grand esprit, égaré dans l'erreur et dans l'indifférence, mais avide de connaître la vérité, qu'il rencontrera là où il ne l'avait pas cherchée, et à laquelle il consacrera désormais son talent et sa vie.

Pendant trois quarts d'heure qu'il nous tint suspendus à ses lèvres, l'orateur nous toucha particulièrement en nous dépeignant les grandes luttes de Veuillot et son amour de l'Église. Les larmes nous sont venues aux yeux lorsque M. Esseiva nous rappela comment, — un jour que Pie IX eut à reprendre le zèle de son plus fidèle serviteur, celui-ci offrit de briser sa plume, si seulement elle était inutile à l'Eglise, — comment Pie IX, pleurant d'émotion, envoya celui qui est aujourd'hui notre évêque, M[gr] Mermillod, relever le courage du soldat de Dieu et lui ordonner de combattre encore....

M. le chanoine Esseiva a terminé par un magnifique chant d'espérance et de triomphe : il nous a montré Louis Veuillot entrant au ciel, escorté par les anges, chanté par la multitude de ceux qu'il a convertis ou consolés, et conduit par Pie IX, son père et ami, au séjour des bienheureux, prenant place entre les défenseurs de la foi, et recevant de Dieu la glorieuse couronne qu'il a si bien méritée.....

C'est ainsi que nous avons essayé de prouver — dans l'humble mesure de nos forces — notre attachement et notre amour envers le plus grand des catholiques. Et laissez-moi vous dire que sa mort eut autant et peut-être plus que partout du retentissement dans nos cœurs : nous n'avions pas seulement perdu un chef et un guide, nous avions un bienfaiteur à pleurer. CHARLES SOUSSENS.

Lettre de M. l'abbé Azaïs, aumônier du Cercle catholique de Cette, à M. Eugène Veuillot :

Cette, 27 avril.

MONSIEUR. — Le Cercle catholique d'ouvriers de Cette a fait offrir, dimanche dernier, le saint sacrifice pour l'illustre journaliste et l'intrépide lutteur dont le nom éveille tant de regrets et de sympathies, et le prêtre s'est fait un devoir de rendre un sincère hommage à cette grande mémoire. Les membres du

Cercle se souvenaient que M. Louis Veuillot a toujours défendu de sa plume éloquente cette œuvre catholique contre ses ennemis, et que, partout où un cercle catholique a été fermé par une administration ombrageuse, partout l'*Univers* a fait entendre une protestation généreuse.

Aussi nous aimons à vous dire, Monsieur, que par le cœur nous faisons tous partie de la famille de M. Louis Veuillot, de cette nombreuse famille composée de tous ceux qui l'ont admiré et aimé, et qui ont appris de lui à lutter pour les saintes causes et à demeurer invinciblement attachés à l'Église et à son auguste chef.

Veuillez agréer, etc. L'abbé AZAÏS,
aumônier des cercles catholiques.

Lettre d'Autun au *Moniteur universel :*

Autun, 27 avril.

Un service solennel a été célébré, ce matin, à la cathédrale, pour le repos de l'âme de Louis Veuillot.

Le portail principal et le chœur était tendus de draperies de deuil au chiffre du défunt.

M. le curé de la cathédrale officiait et a donné l'absoute. Les deux vicaires généraux, le chapitre tout entier, et presque tout le clergé de la ville assistaient à cette touchante cérémonie.

Environ 500 personnes se groupaient dans la nef et sur les bas côtés de l'église. Tous les officiers du 29e de ligne, voulant s'associer au deuil de leur colonel, M. Pierron, gendre de M. Louis Veuillot, et désirant lui témoigner leur ardente sympathie, étaient présents au service, ainsi que de nombreux officiers du 63e territorial, en ce moment en période d'exercices à Autun.

Nous avons remarqué parmi l'assistance : des sœurs de Saint-Vincent de Paul, des frères des Écoles chrétiennes, M. le président du tribunal civil, des membres du barreau, l'élite de la société autunoise, le rédacteur de l'*Autunois*, notre confrère Paul Liorel, de l'*Action*, etc., etc.

Beaucoup de personnes des environs avaient également tenu à honneur de venir rendre un pieux et dernier hommage à la mémoire du rédacteur en chef de l'*Univers*.

M. le marquis de Maillardoz de Rue écrit de Fribourg (Suisse) à M. Eugène Veuillot, pour lui exprimer, ainsi qu'à Mlle Veuillot, « ses sentiments de respectueuse condoléance », au titre de « fidèle abonné de l'*Univers* depuis longues années » et de « sympathique admirateur de M. Louis Veuillot ».

M. le général de division Vergé envoie à Mlle Veuillot « l'expression de ses douloureux regrets et de sa profonde sympathie ».

M. Stéphane Bayle écrit à M. Eugène Veuillot :

J'apprends le coup terrible qui vient de vous frapper, et qui plonge dans le deuil et la douleur non seulement la famille, les amis de votre illustre frère, mais la catholicité tout entière.

Permettez-moi de pleurer avec vous celui que j'aimais et vénérais de toutes les puissances de mon cœur.

STÉPHANE BAYLE.

M. l'abbé Fourgerolles, curé de Sully-la-Tour (Nièvre), adresse « à la famille Veuillot et à la vaillante et catholique rédaction de l'*Univers* ses sympathiques et respectueuses condoléances à l'occasion de la mort du glorieux Machabée dont l'Eglise et la France portent le deuil ».

LETTRES DES 28, 29, 30 AVRIL ET 1er MAI

M. Albrieux, prévôt du révérendissime chapitre de Saint-Jean-de-Maurienne, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Jean-de-Maurienne, 28 avril.

TRÈS VÉNÉRÉ MONSIEUR. — Perdus dans la foule des admirateurs du plus vaillant soldat de Notre-Seigneur dans ces jours si calamiteux, nous n'avons pas osé faire arriver jusqu'à sa famille désolée l'expression de nos sentiments de condoléances; mais, croyez-le, très cher Monsieur, nous avons mêlé nos larmes à celles des siens justement éplorés, et nous avons adressé au Ciel de ferventes prières pour le repos de cette âme si grande et si généreuse, quoique nous nous défendions difficilement de la pensée qu'elle n'en a plus besoin. Elle s'est toute dépensée pour l'honneur et la gloire de Dieu, pour la courageuse défense et le triomphe de la sainte Église et pour l'amour vrai du prochain.

Maintenant les nombreux lecteurs de l'*Univers*, ceux de notre ville de Saint-Jean-de-Maurienne en particulier, demandent, avec instance à Notre-Seigneur Jésus-Christ de conserver à votre œuvre si importante l'esprit éminemment catholique de son principal fondateur, que nous pleurons, et de répandre sur vous, qui prenez sa place, sur toute son honorable famille et sur vos si dignes collaborateurs, ses plus riches bénédictions, afin que vous continuiez à combattre les bons combats du Seigneur, avec le même savoir, le même courage et la même foi que notre illustre et héroïque défunt.

Veuillez agréer, etc.

M. l'abbé Driou, archiprêtre, curé doyen de Pontoise, exprime la grande part qu'il prend à la douleur de la famille Veuillot et le vif regret que lui fait éprouver la perte de « celui auquel il a constamment applaudi dans tous les bons combats pour l'Église et pour la vérité ».

Lettre de M. l'abbé J. Rochereau, aumônier des Clarisses de Nantes, à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Je voudrais payer le faible tribut de mes hommages au grand défenseur de l'Église que vous pleurez et que tous les catholiques regrettent avec vous. J'ai beaucoup aimé Louis Veuillot, parce qu'il a beaucoup aimé l'Église et la France, parce qu'il a lutté sans trêve contre deux de leurs mortels ennemis : le gallicanisme et le libéralisme. Que Dieu le récompense au ciel de la sainte ardeur avec laquelle il a défendu notre foi !

Lettre de M. Laumel, curé de Mont-sous-les-Côtes, diocèse de Verdun, au gérant de l'*Univers* :

Mont-sous-les-Côtes, 28 avril.

CHER MONSIEUR. — ..... De la candeur de foi et de piété qui distinguait ce rude et infatigable batailleur du bon Dieu, je sais un trait charmant, tout à fait inédit, que je vous demande la permission de porter à votre connaissance.

C'était au sortir de l'ordination d'un prêtre de sa famille, à la cathédrale de Sens. Pendant que Mgr l'archevêque retournait processionnellement à son palais, un étranger, à la physionomie très expressive et supérieurement intelligente, se mêlait bonnement aux enfants et aux bonnes femmes, et, comme tout cet humble monde, s'agenouillait au passage de Sa Grandeur pour recevoir pieusement une bénédiction.

Quinze pas plus loin, il s'empressait de nouveau à recevoir la bénédiction.

Après la cérémonie, un très honorable professeur de l'Université, témoin oculaire du fait, voulait en savoir la raison.

« Oh ! cher Monsieur, lui dit le bon Louis Veuillot, les bénédictions d'un évêque de la sainte Église romaine sont pour le vrai catholique une rosée si douce et si bienfaisante ! Et puis ne fallait-il pas saisir l'occasion d'apprendre à tant de gens qui l'ignorent, comment une âme baptisée doit reconnaître la sublime dignité du caractère épiscopal, et, en ce temps d'égalitarisme imbécile, savoir vénérer publiquement un successeur des apôtres ? »

Je tiens cette touchante histoire de la bouche d'un excellent curé de notre doyenné, qui nous la racontait ces jours derniers, en plein synode, à la grande édification de tout le clergé cantonal présent à la réunion.

Comment donc se fait-il qu'on ait pu accuser le héros de cette histoire attendrissante, coutumier avéré de quantité de faits sinon pareils, du moins analogues, d'avoir osé s'arroger le droit de poser en régent du vénérable épiscopat de toutes les Gaules ?

Veuillez agréer, etc. LAUMEL.

Lettre du P. Louis de Saint-Étienne, capucin, ancien provincial, à M. Eugène Veuillot :

Couvent des capucins, Nantes, 28 avril.

MONSIEUR. — Je gardais religieusement dans mon cœur, comme tant d'autres, le triste deuil catholique apporté par la mort du grand chrétien, de l'incomparable écrivain défenseur de nos croyances et de nos droits, pensant que mes humbles prières, avec le saint sacrifice fréquemment offert, suffisaient à m'acquitter.

Mais on me représente que mes relations avec lui durant mon provincialat de 1869 à 1872 me font un devoir de joindre mon hommage de reconnaissance à l'imposant cortège d'hommages si consolant pour ceux qui l'aimaient et le vénéraient.

Comment oublier ces conversations intimes de Versailles, dans lesquelles, durant plus de trois heures, il m'était donné de contempler, sous sa belle parole, son âme si grande, si forte, si ardente ; sa foi si complète, son amour si tendre pour l'Église, sa droiture hardie et fière, et son héroïque humilité : si bien que je m'étonnais, en lui donnant la réplique, de voir grandir ma pensée et ma parole ?

Comment ne pas le bénir au souvenir de ce cordial dévouement qui le faisait s'inquiéter de nos intérêts matériels dans Paris envahi par la Commune ; qui lui inspirait de m'amener, comme son homme lige, le généreux Libman, avec ordre de m'amener de Paris les religieux dont j'avais besoin, de m'apporter *jusqu'aux tours de Notre-Dame, si je les lui demandais ?*

On ne songeait à le voir que grand et sévère devant les ennemis de la foi ; on était ravi de le trouver aimable et tendre.

Permettez-moi de retourner en arrière de vingt ans, et de rappeler aussi, du fond de mon cœur, le souvenir de ces scènes intimes de famille au milieu de ses chers et heureux enfants, où je fus admis avec nos vénérables défunts, les pères Ambroise et Paul.

Plusieurs de ses filles l'ont retrouvé, les autres sont dignes de lui et de la seconde mère qui les éleva; et vous, Monsieur, avec votre jeune fils plein d'avenir, vous portez vaillamment sa magnifique succession, vous suivez l'*exemplum forte* de cet Éléazar...

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre de M. l'abbé Pimont, premier vicaire honoraire de Notre-Dame de Plaisance, à M. Eugène Veuillot :

J'offre à M. Eugène Veuillot mes doléances les plus sincères et les plus sympathiques, à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot, son illustre frère, l'intrépide défenseur de la cause catholique. J'ai prié et je prierai encore pour le repos de cette grande âme, qui nous est si chère à tous.

Lettre de M. l'abbé Pétey, docteur en théologie, aumônier de l'hôpital militaire de Belfort, à M. Eugène Veuillot :

Belfort, 28 avril.

Monsieur. — Je n'ai aucun titre à vous exprimer mes sympathies et mes regrets à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot. Permettez-moi cependant, comme à un lecteur assidu et à un admirateur du grand écrivain, de vous exprimer un vœu : celui que sa correspondance complète soit publiée. Il y a là, à n'en juger que par les extraits donnés jusqu'ici par quelques journaux, des trésors d'éloquence, de verve, de poésie, et aussi de foi et de piété, auxquels ont droit ses admirateurs. Quand cette publication sera faite, Sévigné aura un rival, et les lettres françaises compteront un chef-d'œuvre de plus.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de Mme Abelé de Muller à M. Eugène Veuillot :

28 avril.

Monsieur. — Je ne puis écrire sans vous assurer, ainsi que mademoiselle votre sœur, de toute la part que je prends à votre douleur, à celle de toute votre famille. Feu mon mari et moi, nous avons eu le bonheur de faire, il y a bien des années déjà, la connaissance de M. Louis Veuillot et de votre sœur; leur souvenir est ineffaçable. Mon cœur sent mieux que ma

plume ne peut l'exprimer tous mes sentiments d'admiration, de vénération pour ce chrétien sublime dans sa foi et dans son amour pour la sainte Église, qu'il a toujours si vaillamment défendue ! Notre-Seigneur l'aura reçu et couronné comme l'un de ses plus fidèles serviteurs. Cette grande consolation vous aidera à supporter la douleur de cette séparation momentanée.

Veuillez, Monsieur, offrir mes sentiments bien sympathiques à mademoiselle votre sœur et recevoir, etc.

L. Abelé de Muller.

Lettre de M. Léon Brière à M. Eugène Veuillot :

28 avril.

Monsieur. — Très obscur mais aussi très ancien lecteur de l'*Univers*, je viens, après les plus autorisés, apporter mon humble suffrage à la mémoire de M. Louis Veuillot.

Je n'avais pas l'honneur d'être connu de votre illustre frère ; je ne le connaissais que par ses écrits, qui m'ont fait passer de bien doux moments.

A ce titre, je lui dois un peu de reconnaissance ; et c'est pour m'acquitter de ce devoir que je viens vous dire l'humble part que je prends à votre douleur, à celle de votre respectable famille, et à celle de tous les bons catholiques.

Veuillez donc agréer, etc.

Un prêtre du diocèse de Périgueux écrit à M. Eugène Veuillot :

Louis Veuillot avait reçu du Ciel en abondance tous les dons qu'il lui fallait pour accomplir sa mission providentielle du soldat du Pape et de l'Église. Ce qui m'a fait le plus aimer ce héros chrétien, c'est son amour sans bornes pour le Siège infaillible du Pontife romain, et sa sainte haine du libéralisme sous toutes ses formes....

Lettre de M. d'Huquet :

Barcelone, 29 avril.

Monsieur. — Correspondant de l'*Univers* à Barcelone en 1871 et 1872, je ne puis oublier celui qui fut mon chef. Je m'associe donc de tout mon cœur à la douleur que vous a causée la perte du grand homme qui, marteau pour les hérétiques, était très fort bouclier du peuple chrétien.

Du ciel il protégera encore les légitimes intérêts de la grande communion qui prie Dieu pour le repos de l'âme de votre frère et de notre maître.

Veuillez agréer, etc. JOSEPH DE PALAN ET D'HUQUET.

Lettre de M. Alibert à M. Eugène Veuillot :

New-York, le 29 avril.

La mort de notre illustre chef, Louis Veuillot, a produit en Amérique une sensation presque aussi grande qu'en France. Le peuple américain n'est sans doute pas aussi capable que le français de juger des mérites de l'écrivain; mais les quelques articles du maître qui lui étaient tombés sous les yeux, suffisent pour lui inspirer la plus grande admiration et pour le penseur et pour le puissant défenseur de l'Église. Il faut, en effet, que l'Européen, et surtout le républicain français comprenne bien ceci : c'est que l'Américain, même protestant, même exclusivement occupé des intérêts matériels, est rarement frivole. Le bien et le vrai lui plaisent, non comme un idéal, mais comme un fait digne d'éloge et de pratique. Je n'oserais cependant pas affirmer que la majorité de notre peuple aille toujours de la louange et de l'estime à la pratique. Nous vivons peu de la vie surnaturelle, et le culte du dieu Dollar nous maintient trop terre à terre pour nous laisser devenir de parfaits chrétiens. Cela n'empêche pas que lorsqu'un homme extraordinaire, comme Louis Veuillot, consacre toute son énergie et tout ce que Dieu peut lui donner de génie pour défendre la vérité, le peuple américain se lève plein d'admiration pour applaudir.

Donc, tous les journaux américains ont consacré une de leurs colonnes à la biographie de notre ami, de notre maître défunt. Malheureusement, les éloges de la plupart d'entre eux se ressentent soit de leur ignorance, soit des relations plus ou moins anticléricales de leurs correspondants à Paris. Que voulez-vous qu'écrivent les compères d'Edmond About ou du gros Francisque Sarcey? Rien de bien fameux ni de bien pensé. Quelques-uns ont reçu de gens bien informés des rectifications salutaires, et il faut dire à leur louange qu'ils se sont passablement bien exécutés. Les journaux américains pèchent beaucoup plus souvent par ignorance que par mauvaise volonté. L'écrivain, de ce côté de l'Océan, puise plus souvent des

articles dans son imagination féconde que dans ses connaissances acquises par l'étude. A part l'histoire des États-Unis, et un tout petit peu celle de l'Angleterre, le reste du monde lui est étranger. Si donc les biographies écrites par la presse américaine au sujet de la perte immense que nous venons de faire laissent quelque chose à désirer, il ne faut pas trop s'en étonner...

Il a donc fallu que la carrière de Louis Veuillot soit bien brillante et glorieuse, pour faire lever la tête à un peuple dirigé par ces sortes de guides. Parmi les catholiques, parmi surtout les prêtres qui connaissent notre langue, les regrets sont unanimes, et l'état de notre pauvre Église de France persécutée fait paraître cette perte encore plus irréparable, aujourd'hui que cet incomparable défenseur lui est enlevé.

J.-B. ALIBERT.

Lettre de M. de Mauvise à M. Eugène Veuillot :

Courcoué (Indre-et-Loire), 29 avril.

Si la mort de L. Veuillot a fait couler tant de larmes et provoqué un concert si unanime de regrets et de louanges venus de toutes parts, ne semble-t-il pas tout naturel que ces hommages si mérités par les éminents services rendus à la Religion et à la Papauté, ne se bornent pas à ces témoignages de sympathie dont les journaux sont remplis depuis que la triste nouvelle a été connue?

M. Louis Veuillot a été, sans conteste, un homme hors ligne comme littérateur et journaliste; mais il a été surtout le plus vaillant défenseur de l'Église et de la Papauté. Il a prodigué pour cette noble cause son temps, ses forces et son talent, avec un désintéressement peu connu jusqu'à nos jours: il me semble donc que les catholiques lui doivent quelque chose de plus. De même que l'on voit dans la cathédrale de Nantes le mausolée de Lamoricière, cet autre défenseur de la Papauté, je voudrais voir aussi celui de L. Veuillot dans quelque église, en attendant qu'on puisse le mettre à Montmartre.

Ce que l'un a fait par l'épée, l'autre l'a fait par ses écrits; et quand un homme armé d'une croix et d'une plume a, comme Louis Veuillot, marqué son siècle d'une empreinte aussi ineffaçable, il doit vivre à jamais pour les yeux de ceux qui ne liront pas ses immortelles pages... J. DE M.

Lettre de M. l'abbé Hercouët, curé de Trédias (Côtes-du-Nord), à M. Eugène Veuillot :

30 avril.

MONSIEUR VEUILLOT. — Je suis de la famille de l'*Univers*, que je lis depuis sa réapparition; s'il m'était permis, je dirais que je suis de la famille Veuillot, malgré sa gloire, tant j'ai pour elle de sympathie au fond de mon âme, tant je partage ses idées et ses sentiments, tant j'ai aimé Louis Veuillot.

Je lis ses écrits depuis bientôt vingt-cinq ans; j'ai commencé au séminaire par *Çà et là*, et dès le premier jour j'ai été conquis à l'affection et à l'admiration.

Depuis, mes délassements ont toujours été dans la lecture de Louis Veuillot; j'y revenais sans cesse, comme il revenait à Mme de Sévigné. Si j'aimais à le lire, j'aimais aussi à entendre parler de lui. C'était pour moi un bonheur d'interroger et d'écouter ceux qui l'avaient vu et entretenu. Quand l'*Univers* était supprimé, je parcourais, dans les journaux que je lisais, les nouvelles diverses, pour voir si je n'y trouverais pas le nom de Louis Veuillot, s'il n'allait pas publier quelque brochure, que je m'empresserais d'acheter. J'ai acheté *les Jeudis de madame Charbonneau*, uniquement pour avoir l'appréciation flatteuse de l'auteur sur celui que j'aimais.

Avec ces sentiments pour Louis Veuillot, vous pouvez penser si j'étais heureux de ses triomphes comme écrivain et comme polémiste chrétien; j'en jouissais comme s'ils m'avaient été personnels. Mais je ressentais bien vivement aussi les critiques, quoique légères, dont il était parfois l'objet.

Ce qu'il a dit de vous dans ses *Libres Penseurs*, à savoir que dans son enfance il n'avait pas reçu une seule punition qui ne vous eût indigné comme une grande injustice, et que, quand il avait quelque affaire, vous lui apportiez résolument le secours de vos petits poings, cela, je l'ai ressenti à l'occasion des critiques auxquelles je l'ai vu en butte. Elles me révoltaient; je ne pouvais souffrir qu'on crût remarquer quelques taches sur cette belle figure.

Aujourd'hui, c'est un concert d'éloges qui me ravit. J'applaudis aux brillants hommages que reçoit sa mémoire, parce que je trouve en moi le sentiment qui les a dictés.

Votre très humble, etc.

Lettre de M. l'archiprêtre de Mende à Mlle Veuillot :

Mende, 30 avril.

MADEMOISELLE. — Permettez, Mademoiselle, que je vous exprime tous mes regrets. Un petit souvenir de vous, douloureux mais précieux, m'y autorise.

L'état de santé de M. Louis Veuillot nous inspirait de vives inquiétudes. Il n'écrivait plus dans le journal, et on avait toujours tant besoin de sa plume! Pouvions-nous espérer qu'il écrirait encore?

Vous m'avez répondu, Mademoiselle, qu'on priait et qu'on espérait, en m'engageant à prier, ce que je fis trop faiblement. Dieu ne nous a pas exaucés comme nous le voulions. Il préparait dès lors son serviteur pour la récompense.

Il avait rempli sa mission. Grande mission, Mademoiselle, analogue à celle des anciens envoyés de Dieu, dans des temps analogues. Il avait longuement averti pour prévenir les mortelles catastrophes qui maintenant s'approchent, et en même temps jeté à pleines mains la semence des résurrections futures. Dieu à présent laisse aller le siècle sans autre vengeance que celle qu'il se réserve.

Jouissez, Mademoiselle, des hommages qu'on rend de toutes parts à votre grand et illustre frère. On loue également le zèle de l'apôtre et le génie de l'écrivain. C'est comme un suffrage universel de justice et de reconnaissance.

Tant de gloire doit consoler votre cœur autant qu'il peut l'être. L'espérance de retrouver dans une autre gloire celui que vous pleurerez jusque-là, j'en suis sûr, vous console bien davantage.

Veuillez recevoir, Mademoiselle, mes plus douloureux compliments et mon plus profond respect, avec ceux de mes quatre vicaires.

R. BLANC,
archiprêtre, v. g.

Lettre de M. le curé de l'Albenc, diocèse de Grenoble, à Mlle Veuillot :

L'Albenc, le 1er mai.

MADEMOISELLE. — Pour ne venir qu'à mon rang et à ma place, les sentiments par lesquels je m'associe aux vôtres n'en sont pas moins profonds et douloureux. Contemporain de M. Louis Veuillot, je l'ai connu dès 1838, année de mon entrée dans le sacerdoce. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé presque un seul jour de me nourrir de ses idées et de puiser

dans ce grand cœur l'amour de l'Église de Jésus-Christ et de l'infaillibilité de son chef suprême. Ayant fait, en 1872, le voyage de Paris, en grande partie pour avoir le bonheur de voir mon maître bien-aimé, je n'oublierai jamais le tressaillement de mon cœur quand je m'assis à sa table de famille, en votre compagnie, Mademoiselle, en compagnie de M. Eugène, de ses deux filles et de M. Roussel. Le souvenir de tout ce que je vis, de tout ce que j'entendis, de tout ce que mon cœur éprouva, sera toujours présent à mon esprit.

Quelques mois après, je reçus de monsieur votre frère sa photographie, avec quelques charmantes paroles écrites de sa main, et un de ses ouvrages. Depuis la fatale nouvelle, je ne puis contempler l'image de cet absent sans l'arroser de mes larmes, sans prier pour lui et le prier lui-même. Trois fois, monsieur votre frère s'est servi de votre plume pour m'écrire. Vos trois lettres, Mademoiselle, et la photographie de monsieur votre frère seront pour moi des reliques religieusement gardées et vénérées.

Daignez agréer, etc. J.-B. BALLET,
prêtre, curé de l'Albenc.

On écrit de Constantinople à la rédaction de l'*Univers* :

1er mai 1883.

Les sœurs de la Charité qui desservent l'hôpital municipal *turc* de Galata ont fait célébrer en leur chapelle une messe de *Requiem* pour le repos de l'âme de Louis Veuillot, *leur bienfaiteur*. Lors de la création de l'hôpital, il leur avait personnellement fait don d'un magnifique calice pour leur chapelle. La messe a été célébrée par leur aumônier, un des lazaristes de Saint-Benoît.

Le R. P. Rey, premier chapelain du Sacré-Cœur, écrit dans le dernier *Bulletin mensuel de l'œuvre du Vœu national au Sacré-Cœur*, en publiant le compte rendu du mois d'avril :

C'est à la messe de l'archiconfrérie, le 8 avril, au moment des prières solennelles, que nous annonçons aux pieux assistants la triste nouvelle de la mort de M. Louis Veuillot, décédé la veille. Nous rappelons en quelques mots les mérites de ce grand chrétien, et nous le recommandons vivement aux prières des fidèles. Il a été un des grands défenseurs de l'Église, et en

particulier de l'œuvre du Vœu national. — Il a visité le monument au moment où il sortait à peine de terre, et a voulu donner une pierre pour lui et une pour sa sœur. Il a été l'un des premiers à ouvrir dans son journal une souscription en faveur de l'œuvre. Nous devons le considérer comme un des principaux bienfaiteurs.

Lettre de M. le curé de Saint-Andéol, diocèse de Grenoble, à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Depuis le jour où, encadré de noir, l'*Univers* m'apporta la funeste nouvelle, mon esprit est douloureusement affecté de la perte que la cause catholique vient de faire : lors même que sa plume était muette, on sentait que Louis Veuillot était là et qu'il était permis d'espérer.

Jeune encore, j'aimais à parcourir les colonnes de l'*Univers* chez le vénérable curé de ma paroisse natale ; plus tard *les Pèlerinages de Suisse* faisaient mes délices d'humaniste et de rhétoricien.

Il y a quelques jours à peine, je dévorais *les Libres Penseurs :* quelle jouissance pour l'esprit et le cœur ! quelles chaudes effluves on ressent à la lecture de ce chapitre incomparable consacré à faire connaître les gens qui ne pensent point !... Qu'elle est prophétique, cette apostrophe adressée, en terminant, aux Tartufes politiciens et persécuteurs de nos jours :

« Ils blasphèment la lumière, ils outragent la vertu. Ils ont compris que la force de l'Église est dans le respect qu'elle mérite et dans le bien qu'elle fait ; ils ne veulent pas que l'Église soit respectée et qu'elle fasse le bien. Ils ont décrété que sa science n'éclairerait plus l'ignorant, que sa voix ne consolerait plus le malheureux, que sa main ne nourrirait plus l'affamé. Ils ont dit à l'enfant du peuple : « Le frère des écoles « t'empoisonne. » Ils ont dit au malade des hôpitaux : « La « sœur de charité te tue. » (6e édit., p. 540.)

Ne dirait-on pas ces lignes écrites au lendemain des exploits des Hérold et de nos tyranneaux préfets de province ?....

Mes prières ne feront point défaut au vaillant qui vient de paraître devant Dieu, et le *memento* auquel il attachait un si grand prix pendant sa vie lui est assuré de ma part pour de nombreuses années.

Recevez, Monsieur, etc. Joseph Guillaud,
curé.

Lettre de M. l'abbé Métivier, doyen d'âge du diocèse d'Orléans, à M. Eugène Veuillot :

Orléans, le premier jour du mois de Marie 1883.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Je ne sais à qui adresser mon humble et légitime supplique : je vous prie de l'apostiller et de la recommander. Le diocèse d'Orléans se trouve en ce moment dans une position exceptionnelle ; il a besoin de deux plaques commémoratives pour conserver le souvenir de deux berceaux très modestes, devenus éclatants et glorieux : le berceau du journal *l'Univers*, né en 1833, au presbytère de Puiseaux (Loiret), et le berceau de Louis Veuillot, né en 1813, à Boynes (Loiret), dans la maison d'un ouvrier. Ces deux gloires sont inséparables, et elles appartiennent à notre pays.

Daignez, Monsieur, vous intéresser à ces deux plaques commémoratives de nos deux berceaux orléanais.

J'ai l'honneur d'être, etc. L'abbé MÉTIVIER.

Lettre du R. P. Dominique à M. Eugène Veuillot :

Angers, 1er mai.

MONSIEUR. — Arrivé tout récemment des Antilles, je n'ai appris que bien tard la douloureuse nouvelle de la mort de votre illustre frère, et rien n'était plus loin de ma pensée que de vous écrire pour joindre mon hommage insignifiant aux nombreux hommages offerts par tout ce qu'il y a de plus distingué dans la presse et dans l'Église, à la mémoire du grand chrétien et du grand écrivain que l'Église et la France viennent de perdre. Mais, en lisant ces hommages si consolants dans les numéros de l'*Univers* qui ont été mis à ma disposition, j'ai vu avec peine l'injuste appréciation du *Tablet*, journal auquel notre communauté de Trinidad est abonnée aussi bien qu'à l'*Univers*, et j'ai senti le besoin de protester contre cette appréciation, qui aura peiné, j'en suis sûr, les catholiques anglais eux-mêmes.

Cependant je dois vous avouer que le langage du *Tablet* ne m'a pas beaucoup surpris, car il y a une différence radicale entre le *Tablet* et l'*Univers* : le *Tablet* est *anglais* d'abord, *catholique* ensuite ; l'*Univers*, au contraire, est *catholique* avant tout, et ensuite, ou plutôt *en même temps*, *français*. Je dis : *en même temps*, car *catholique* et *français* sont deux mots qui ont été, sont et seront à jamais inséparables. Les protestants eux-

mêmes reconnaissent et proclament cette vérité, en appelant notre Église, non pas *Catholic Church*, mais *French Church*.

Veuillez agréer, etc. Fr. M. Dominique,
S. O. P., missionnaire.

Les religieux bénédictins de la Pierre-qui-Vire ont adressé la délibération suivante à M. Eugène Veuillot :

Monastère de Saint-Pierre (Bouches-du-Rhône), le 1er mai.

PAX. — VIVE LE CŒUR DE JÉSUS!

A la mémoire de Louis Veuillot.

Réunis enfin pour la première fois après les travaux apostoliques du carême et du temps pascal, le prieur et les moines de Saint-Pierre ont l'honneur d'offrir à la famille de l'illustre défunt et à l'*Univers* l'expression de leur douloureuse sympathie.

L'hommage le plus glorieux qu'ils puissent rendre à Louis Veuillot, c'est de reconnaître et de proclamer qu'il a toujours été le champion indéfectible de l'orthodoxie pure et sans alliage, dans la discussion de toutes les questions qui intéressent l'Église et la France en notre siècle si tourmenté. Quel honneur et quelle source de mérites éternels pour lui! quel exemple pour les chrétiens qui ont le devoir d'agir et de parler en faveur de l'Église et du bien public! quelle lumière sûre et éclatante pour l'*Univers !*

F. Romain Banquet, prieur, o. s. b. — F. Anselme Viouier sous-prieur, id. — F. Théodore Andrieux, id. — F. Pius Garnier, id. — F. Bède Lalauze, id. — F. Louis Beaud, id. — F. Robin Delandre, id. — F. Bruno Bailly, id. — F. Jacques de Cattro, id. — F. Lazare Gervais, id. — F. Victor Baillot, id.

Lettre du R. P. Biron à M. Eugène Veuillot :

L'Ermitage de Lons-le-Saunier (Jura), 1er mai.

PAX CHRISTI.

Honoré Monsieur. — Quel admirable concert de louanges continue de s'élever, depuis bientôt un mois, autour de la tombe de notre incomparable Louis Veuillot!

Toutes les notes s'accordent, et jamais on n'entendit un concert plus unanime.

La mort de Louis Veuillot est devenue sa vie et son triomphe. Il sera toujours vivant devant les hommes comme devant Dieu, qui a déposé sur sa tête la couronne de justice.

Permettez-moi, Monsieur, de rappeler ici un simple souvenir.

Un des derniers jours du mois de mai 1859, M. Louis Veuillot daigna me recevoir dans son cabinet, situé près de la salle de travail, où tous les rédacteurs de l'*Univers* se trouvaient réunis en ce moment. Vous étiez à sa droite. Il se leva et me dit : *Vous nous voyez dans la ferveur du travail.*

Durant sa conversation, toujours étincelante d'esprit, il me fut donné d'admirer la vivacité de sa *foi*, son *amour* de la sainte Église et sa très grande charité envers les ennemis du journal *l'Univers.*

Veuillez agréer, etc. BIRON,
prêtre de la Compagnie de Jésus.

Un aumônier des sœurs de la Charité écrit à M. Eug. Veuillot :

La générosité de Louis Veuillot est proverbiale. A ce sujet, connaissez-vous l'histoire du *Ciboire de Top-Hané ?...*

La bonne sœur Magdeleine, supérieure de l'hôpital de Top-Hané, à Constantinople, était venue participer à la retraite de la maison mère de Paris. Ne voulant pas s'en revenir les mains vides chez les musulmans, elle quêta, et dut exposer à M. Veuillot le dénuement de sa chapelle, car celui-ci promit d'envoyer un magnifique ciboire.

Mais, hélas! Dieu se plaît à éprouver les siens. De retour à Constantinople, sœur Magdeleine, enfin avertie de l'envoi, attendait impatiemment le paquebot, lorsqu'elle reçut la nouvelle de son naufrage dans l'archipel. La situation devenait embarrassante : annoncer ce malheur au bon Louis Veuillot et le remercier quand même, c'était, vu sa générosité, se faire envoyer un autre ciboire; cependant, ne pas écrire, c'était de l'ingratitude. Sœur Magdeleine trouva un biais : le frère portier de Saint-Lazare étant dans la confidence, ce fut lui qu'on chargea de la difficile mission de n'être pas importun, tout en exprimant des remerciements pour un objet non reçu.

Comment s'y prit le frère portier? je l'ignore; ce que je sais, c'est que le mystère fut percé à jour, la générosité ne fut pas vaincue par la délicatesse, et, à l'heure qu'il est, le Dieu du Ciel, en pays musulman, habite dans l'or de Louis Veuillot.

Heureux présage, qui nous fait croire qu'en ce moment aussi, Louis Veuillot habite, pour l'éternité, dans le palais d'or de son Dieu! J. DE L.

Une des sœurs de Saint-Joseph de Cluny écrit à Mlle Veuillot, en lui envoyant un souvenir choisi d'après le goût connu de M. Louis Veuillot :

Paris, 1er mai.

MADEMOISELLE. — Notre révérende mère générale, qui, le 10 avril, a eu l'honneur de vous témoigner tous ses regrets pour votre illustre défunt, me charge de vous prier d'agréer, en son souvenir, cette boîte qui nous vient des Antilles et qui renferme certains objets qu'il aimait.

Et puisque j'en ai l'occasion, permettez-moi de vous dire, Mademoiselle, combien, en lisant les pages de l'*Univers*, nous jouissons de ce magnifique triomphe qu'il trouve dans la mort. Nous nous demandons si l'on a jamais vu un concert aussi universel d'hommages, d'éloges et d'admiration ; son grand mérite hautement reconnu, même par les adversaires et les ennemis ! Quelle récompense, en ce monde, de ses travaux et de son dévouement chrétien ! Il a toutes les gloires, celle de la terre et celle du ciel bien autrement incomparable, et pour l'éternité. C'est là, pour votre cœur brisé, un immense sujet de consolation et d'espérance : puisse-t-il adoucir un deuil tel que le vôtre ! Je le demande à Dieu pour vous, Mademoiselle, et je vous prie de me croire, avec une bien respectueuse sympathie,

Votre très humble servante, S. LÉONTINE,
relig. de Saint-Joseph de Cluny.

Lettre de M. Augustin Canron à M. Eugène Veuillot :

Avignon, 1er mai

MONSIEUR. — Me sera-t-il permis de venir, après tous les autres, vous offrir l'hommage de mes vives et bien sincères condoléances ? J'avais le bonheur, depuis bientôt trente-quatre ans, de connaître votre illustre frère. J'ai eu l'honneur plusieurs fois de lui écrire ; j'ai eu la bonne fortune de jouir de ses entretiens, à Paris, à Marseille et à Rome ; bon nombre de ses amis étaient les miens également, et, partageant sur tous les points sa manière de voir, j'avais l'habitude de recevoir comme autant d'oracles ses décisions et ses conclusions dans les questions brûlantes de polémique religieuse et politique. C'est vous dire la part que je prends à votre juste et profonde douleur. De pareils hommes ne se remplacent pas, et c'est là précisément ce qui double mes regrets, Au moment où tout

notre édifice social menace de s'écrouler sous les coups de l'impiété, la perte d'un vaillant champion de la cause catholique, d'un rude jouteur de la bonne presse, tel que l'était M. Louis Veuillot, me ferait presque pousser un cri de désespoir. Nous avons tant besoin d'athlètes vigoureux qui puissent se mesurer corps à corps avec nos adversaires, dont l'audace égale la perfidie. Je me plais à croire que celui dont nous pleurons la mort se fera auprès du Dieu, pour lequel il *combattit* si courageusement les *bons combats*, le défenseur et l'intercesseur de ces pauvres petits écrivains catholiques comme moi, que son exemple animait, sa parole enflammait, ses conseils dirigeaient. Il fut pour nous un modèle, il nous apprit à mettre en pratique le précepte de l'apôtre : *Insta opportune, importune;* il nous enseigna comment nous devons porter l'opprobre de Jésus-Christ *extra castra*, comment nous devons chasser les vendeurs du Temple, et nous tenir en garde contre le levain des Pharisiens, *quod est hypocrisis;* comment nous pouvons concilier l'indépendance de notre noble profession avec le respect et l'obéissance dus à nos supérieurs et à nos maîtres.

Le nom, les traits, les écrits, la parole de ce grand homme, vivront à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur. Puissé-je modeler jusqu'à la fin ma conduite sur la sienne, et fermer comme lui, à ma dernière heure, mes yeux aux choses de ce triste et malheureux monde, pour les ouvrir, un instant après, à la clarté et à l'éclat d'un monde meilleur!

Je suis avec respect, etc. AUGUSTIN CANRON,
chevalier de Saint-Grégoire le Grand, licencié en droit.

Lettre de M. le colonel Milleroux à M. Eugène Veuillot :

Arras, 1er mai.

CHER MONSIEUR. — J'ai laissé s'écouler bien des journées depuis le jour de deuil qui vous a ravi votre frère, notre ami si vénéré. Je ne suis rien; et cependant, si j'ai quelque chose en pensée chrétienne, je le lui dois. Autrefois j'étais allé l'en remercier. Il avait bien voulu m'écouter. Il avait bien voulu venir en 1845 au fort de Bicêtre, où j'étais alors, et dans ma carrière, de temps à autre, je me rappelais à lui, lui reportant le peu de bon des actes de ma carrière. Je n'avais pas l'honneur d'être connu de vous. Je n'avais pas pensé d'abord m'adresser à vous. Je m'étais contenté de continuer de prier pour

lui, comme j'avais l'habitude de le faire, le faisant seulement plus vivement. Mais dernièrement, retrouvant sous mes yeux ces pages où il a épanché son cœur et dit comment il aimait son frère, sa sœur, j'ai cru devoir venir dire à son frère combien j'aimais notre cher ami ; il m'a semblé que je me ferais du bien à moi-même, et que je ne ferais pas de mal aux cœurs qu'il savait si bien aimer.

Veuillez donc, cher Monsieur, agréer les sentiments de condoléance sympathique que je me permets de vous exprimer aujourd'hui, comme l'expression d'une bien vive gratitude pour votre vénéré frère, dont la douce mémoire restera toujours en mon cœur, ce que je serai toujours heureux de pouvoir redire à ceux qu'il a tant aimés.

Respectueusement, etc. MILLEROUX,
colonel du génie en retraite.

Lettre de M. Raphaël Tarel, avocat, à M. Eugène Veuillot :

Château de la Baume (Dordogne).

MONSIEUR. — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et cependant je considère comme un devoir impérieux pour moi de rendre un humble tribut de reconnaissance à l'admirable chrétien que nous pleurons tous, et de vous transmettre l'expression de ma douloureuse sympathie. Je dois à M. Louis Veuillot d'aimer la sainte Église, d'aimer le Saint-Siège, dont votre regretté frère fut l'ardent défenseur; en un mot, d'aimer notre sainte religion, qui a perdu en lui son champion le plus infatigable. Je considérerais comme une ingratitude de ma part de ne pas le pleurer aujourd'hui, et de ne pas vous dire quelle est l'amertume de ces pleurs.

Daignez agréer, etc. RAPHAEL TAREL.

LETTRES DU 2 AU 5 MAI

Lettre de Mgr l'archevêque syrien de Damas à M. Eugène Veuillot :

Damas, 2 mai.

Cher Monsieur. — Je ne veux pas me priver de l'honneur et de la consolation de vous payer, quoique le dernier, ma dette rigoureuse de vives condoléances pour la perte de feu M. Louis Veuillot, fondateur de votre illustre journal, dont je viens d'apprendre la sainte mort par les journaux d'Europe et surtout par l'*Univers*. Requiescat in pace!

J'aurais désiré une occasion moins triste pour témoigner aux parents et aux amis de ce champion de la religion ma vive reconnaissance, et pour reconnaître envers vous, et par vous envers tous les Français, les éminents titres que le regretté Louis Veuillot avait à l'amour, à la vénération de tous les catholiques d'Orient et de mon diocèse en particulier. Ces titres, il les a laissés en héritage à sa chère France, à laquelle d'ailleurs, nous autres Orientaux nous devons presque tout. Mais, puisque la volonté de Dieu a décidé que l'expression de notre gratitude soit mêlée à votre deuil, qui, par cela, devient le nôtre, veuillez agréer ce faible hommage, et croire qu'il y a en Orient des cœurs qui s'unissent à vous dans votre juste douleur et dans vos prières, pour le repos de l'âme d'un si grand homme.

Dans ces sentiments, j'ai l'honneur d'être avec haute considération, dans la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, très cher Monsieur,

Votre très dévoué et très obligé serviteur,

Clément-J. David,
archevêque syrien de Damas.

Lettre de Mgr Rœss, évêque de Strasbourg, à Mlle Élise Veuillot:

Sigolzheim (Haut-Rhin), 2 mai.

MADEMOISELLE. — Je suis peut-être un des derniers à vous exprimer mes bien vifs sentiments de condoléance à l'occasion de la mort de monsieur votre frère; mais je suis bien certain que je n'ai pas été le dernier à les éprouver au delà de toute expression. Dès la première nouvelle de cette mort, le souvenir des combats, des mérites, des œuvres, des souffrances, des victoires de M. Louis Veuillot, et celui de notre constante et intime amitié (dont je conserve pieusement les nombreux témoignages), se sont présentés vivement à mon esprit et à mon cœur brisé; et je n'ai pu empêcher en ce moment mes chaudes larmes de couler, et par-dessus tout mes prières de monter au ciel pour le grand défunt que Dieu venait d'appeler à lui.

Aujourd'hui vieillard nonagénaire, il m'a été donné de suivre tout le long de sa carrière Louis Veuillot et d'assister à toutes ses luttes. Quel noble usage il a fait des dons que Dieu lui a si largement départis! Son talent d'écrivain, sa foi inébranlable, la fermeté de son caractère, ses connaissances variées, n'ont été consacrés dans ses livres et dans la polémique quotidienne qu'à la défense de la vérité prise à la source divine de l'Église, et à l'édification de ses nombreux lecteurs. Sur quelle question sociale n'a-t-il pas fait descendre les lumières d'en haut? quelle fausse doctrine n'a-t-il pas flagellée? quel mensonge historique n'a-t-il pas redressé? quelle corruption publique n'a-t-il pas flétrie? quelle bonne cause n'a-t-il pas défendue? quelle action sainte n'a-t-il pas célébrée? Il avait élevé la presse à la hauteur d'un apostolat, et lui avait consacré son existence. L'Église avait en lui un puissant défenseur; la France catholique, un de ses fils les plus dévoués; ses amis, un modèle à suivre; l'incrédulité, un de ses adversaires les plus redoutables.

Aussi sa mort a été un événement qui a eu son retentissement dans tout l'univers : amis et ennemis ont également rendu justice à ses talents éminents, à ses convictions inébranlables, à sa loyauté dans la polémique, qui ne s'est jamais démentie.

J'aurais voulu, Mademoiselle, en signe de mon estime et de mon amitié, unir ma couronne à toutes celles qui ont orné la tombe de notre regretté défunt. Ne l'ayant pu, j'ai cherché à lui offrir une couronne certainement plus précieuse à ses

yeux, en fondant pour lui une messe anniversaire à dire tous les ans le jour de sa mort.

Veuillez agréer, Mademoiselle, pour vous, M. Eugène Veuillot et toute votre famille, avec ma participation à vos douleurs, la nouvelle et constante expression de mes sentiments profondément dévoués en Jésus-Christ. † ANDRÉ,

évêque de Strasbourg.

M. le directeur de l'*Ami des livres* a communiqué à la rédaction de l'*Univers* cette lettre de M. l'abbé Béral, aumônier à l'hôpital général de Montpellier :

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Vous avez eu la bonne pensée de nous donner, dans l'*Ami des livres* du 15 avril, des extraits bien choisis des *Œuvres* de Louis Veuillot. Je vous remercie de l'hommage que vous rendez à ce grand écrivain et à ce vaillant chrétien. La lecture de ses livres a souvent fortifié notre âme ; nous partagions sa généreuse indignation contre les bassesses, son amour désintéressé et libre de toutes nos pures gloires françaises. Il avait pour quelques-uns le tort de frapper fort, il avait pour beaucoup le mérite de frapper juste. Sa férule a marqué bien des épaules et bien des fronts, sa verve brûlante a arrêté bien des lâchetés. Il est parti juste à l'heure où le brigandage lève partout la tête. Ce spectacle de notre décadence aurait échauffé son patriotisme, et il aurait éloquemment défendu nos dernières libertés menacées.

Il n'est plus ! Il nous reste son souvenir et une immortelle reconnaissance.

Lettre d'un prêtre du diocèse d'Autun :

MONSIEUR. — ... J'ai eu le grand bonheur de voir deux fois votre frère, il y a déjà bien des années, et ces deux circonstances de ma vie sont encore présentes à ma mémoire.

La première fois, j'accompagnais un pieux ecclésiastique de Saint-Sulpice, professeur de notre grand séminaire, qui avait des renseignements à lui demander. Il nous reçut très cordialement dans son cabinet de travail. Les renseignements donnés, une petite causerie s'engagea, et naturellement on parla de l'*Univers*, de ses ennemis et des reproches qu'on lui adressait alors dans un certain monde. « Mais si nous avons des ennemis, reprit Louis Veuillot, nous avons aussi beaucoup d'amis, et de bons amis. » Il nomma plusieurs évêques, et, à

leur suite, M. l'abbé Desgenettes, qu'il appela le saint curé de Notre-Dame des Victoires. Puis il ajouta : « Nous ne sommes pas sans les consulter souvent. Or, parmi eux, les uns nous trouvent parfois un peu raides ; les autres, beaucoup trop doux. Que faire ? Nous resterons tout bonnement ce que nous sommes. »

L'autre fois, c'était à Rome, à l'époque des fêtes de la canonisation des martyrs japonais. Nous avions pour compagnon de voyage un excellent jeune homme, dont le père était un des fondateurs de la société de Saint-Vincent de Paul. Nous rencontrâmes Louis Veuillot sur la place de Saint-Pierre, et notre compagnon l'aborda, au nom de son père.

« Monsieur X... votre père ! s'écria Louis Veuillot; mais c'est un de mes meilleurs amis. Comme je suis heureux de recevoir de ses nouvelles de la bouche de son fils ! Mais, mon enfant, venez me voir; venez passer quelques soirées chez moi avec ces messieurs qui vous accompagnent. Nous causerons de Rome; et, si je puis vous être utile pendant le séjour que vous y ferez, je me mets tout entier à votre disposition. »

Nous fûmes singulièrement touchés de cette bonté toute paternelle, de cette affabilité et de la complaisance avec laquelle il s'offrait à nous servir de guide, lui toujours si occupé. Malheureusement nous étions presque à la veille de notre départ.

Si ces quelques détails peuvent vous intéresser et adoucir votre douleur, je suis heureux de vous les livrer.

Veuillez agréer, etc. *Un prêtre du diocèse d'Autun.*

Lettre de M. le curé de Saint-Pardoux-la-Rivière, diocèse de Périgueux, à M. Eugène Veuillot :

Saint-Pardoux-la-Rivière, 2 mai.

Très cher Monsieur. — Après les grands noms, les grands personnages et les illustrations de tout genre, n'est-il pas juste que les petits apportent leur modeste tribut d'hommages, de vénération et de reconnaissance, au grand héros chrétien que nous pleurons tous ?

Votre illustre frère, Monsieur, à l'exemple de la sainte Église, dont l'esprit l'avait tant imprégné, aimait tant les petits !.....

Puisque le champ est ouvert à l'expression des suffrages, puisque Dieu semble en désirer la manifestation complète, pour la gloire de son héros, en récompense terrestre de ses

mérites trop contestés pendant sa vie, pourquoi nous, les humbles, ne dirions-nous pas aussi combien nous avons aimé, combien nous avons admiré le grand soldat de Jésus-Christ et de la sainte Église, combien nous lui sommes reconnaissants de tout le bien qu'il nous a fait?

Je sais que, pour moi, jamais homme, vivant ou mort, puissance, génie et même sainteté, n'a occupé dans ma vie la place qu'y a prise Louis Veuillot. Je lui dois mes plus douces joies intellectuelles, mes émotions sacerdotales les plus fortes. Mes meilleures méditations, je les dois à telle page de ses livres ou de ses articles, inspirés par l'amour de Dieu et de l'Église; son âme xavérienne, passant tout entière dans ses écrits, m'a inspiré mes meilleures exhortations. Après la lecture d'une page de *Çà et là* ou des *Parfums de Rome*, ou de tel article de l'*Univers* pour la défense de la vérité, je me sentais aussi dispos à parler de Dieu à mes paroissiens qu'après la lecture du plus fervent chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Que le divin Rémunérateur rende à cette grande âme, au centuple, le bien qu'il m'a fait!.....

Daignez agréer, etc. J. LEYMARIE.

Lettre du R. P. provincial des capucins de la province de Lyon à M. Eugène Veuillot :

Clermont-Ferrand, 2 mai.

PAX.

MONSIEUR. — Je viens, un des derniers, joindre ma voix au concert d'éloges qui se fait entendre sur la tombe de votre illustre frère. Si je dis illustre, ce n'est pas — pour me servir d'une de ses expressions — un de ces « adjectifs enflammés qu'on lance » sans conviction, et qui ne font que masquer la pauvreté de sentiment de ceux qui les emploient: c'est pour moi une épithète chaleureuse, qui traduit l'admiration que les amis de la religion éprouvent pour celui qui fut en ce siècle son plus vaillant défenseur. Dieu aime tant son Église, qu'il récompense ceux qui l'ont servie plus encore qu'il ne punit ceux qui l'ont persécutée. Lactance a fait remarquer le caractère particulier des coups que la main vengeresse du souverain Juge a fait tomber sur eux; des exemples peu éloignés de nous confirment la remarque de Lactance. Je suis heureux, pour ma part, de constater comment Dieu a traité son *bon et fidèle serviteur:* il me semble voir, sur la tombe de ce soldat, comme un

reflet de la gloire qui environne le tombeau du Chef sous lequel et pour lequel il a si bien combattu : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum*. De son vivant, il fut haï et calomnié autant qu'homme de France. Il meurt, et Dieu fait que tous lui rendent justice et le louent à l'envi, amis et adversaires. Un de ces derniers a fait de lui le plus bel éloge, quand il a dit : « Il faut avouer qu'il a toujours eu pour lui la grammaire et le Pape. » On ne saurait dire plus et mieux en moins de paroles. Proudhon faisait aussi, à sa manière, un bel éloge, lorsqu'il disait : « Je ne connais que deux hommes conséquents : Veuillot et moi. » Jamais, en effet, Louis Veuillot n'eut peur de ce que Bossuet appelait « la face hideuse de l'Évangile » ; jamais il ne sut rougir de Jésus-Christ ; jamais il ne redouta de trouver en défaut sa mère la sainte Église. Il fut grand écrivain chrétien, militant et catholique, *sine addito*, ou, si l'on veut, catholique *conséquent*. Honneur à lui !

Veuillez agréer, etc. Fr. Gabriel,

provincial des capucins de la province de Lyon.

P.-S. — C'est à dessein, Monsieur, que j'ai choisi ce jour pour vous faire parvenir ces lignes : une pensée m'est venue, que je veux vous communiquer ; je suis assuré que vous ne la repousserez pas. J'espère qu'en ce jour de l'Ascension, où Notre-Seigneur est entré dans la gloire avec la multitude de ceux qui l'avaient aimé et servi, il y fera entrer aussi, si déjà il n'y est, celui qui l'a aimé au point de tout sacrifier pour le servir. Jeudi matin, je dirai la messe dans cette intention ; au souvenir de ce frère disparu je joindrai le souvenir de tous ceux qu'il a laissés. Permettez-moi de vous le dire, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous.

Lettre de M. Léon Provin à M. Eugène Veuillot :

Sacy (Marne), 2 mai.

Monsieur. — Permettez-moi de vous dire la part sincère que je prends à la douleur que cause à vous et aux vôtres la mort de votre illustre frère.

Par un privilège qui est à la fois une source de consolation et de gloire pour votre famille, vous voyez cette douleur partagée par tout ce qui porte en France un cœur vraiment catholique.

C'est là la seule gloire qu'ambitionnait monsieur votre frère ;

mais il en reçoit une seconde par surcroît. A la douleur des catholiques se joignent les regrets de tous ceux qui ont le culte des lettres françaises : il est indubitable qu'en M. Louis Veuillot nous avons perdu le premier de nos écrivains contemporains. On peut mesurer l'étendue de cette perte à l'avidité avec laquelle sont recueillis les moindres fragments échappés à sa plume, et avec laquelle se lisent les lettres si charmantes que vous livrez de temps à autre à la publicité.

Si je ne vous ai pas plus tôt et d'une manière plus spéciale adressé l'humble mais fervent tribut de mes regrets et de mon admiration, c'est que je ne reconnais pas à mon témoignage un poids suffisant pour mériter d'être classé parmi ceux que vous enregistrez tous les jours.

Ma voix ne vaut qu'à la condition de se confondre parmi toutes celles qui s'élèvent dans un concert si unanime, et dont l'ensemble est plus glorieux pour la mémoire de monsieur votre frère que n'importe quel témoignage isolé.

Je n'ai d'autre titre, en effet, à louer M. Veuillot qu'un peu de cette foi dans l'ardeur de laquelle il a puisé de si solides vertus et de si magnifiques élans.

Mais ce titre, je le sais, eût été suffisant à ses yeux; et c'est ce qui m'enhardit à venir vous dire que je pleure sincèrement votre illustre défunt et ne l'oublie pas dans mes humbles prières.

Je suis consolé, d'ailleurs, non seulement par la pensée de la récompense dont il jouit sans doute, mais aussi par l'assurance qu'entre vos mains et celles de vos vaillants collaborateurs, l'œuvre à laquelle M. Louis Veuillot avait voué sa vie ne périclitera pas.

Veuillez agréer, etc. Léon Provin.

Un religieux capucin écrit à M. Eugène Veuillot :

PAX.

Monsieur. — Le Seigneur dit un jour à saint Thomas d'Aquin : *Bene scripsisti de me, Thoma.* Tous les ordres religieux de France peuvent, à leur tour, adresser les mêmes paroles à Louis Veuillot. Il a, en effet, bien parlé de tous les ordres religieux; et ne dit-il pas lui-même, dans une de ses lettres, qu'il est « l'ami des missionnaires, des Petites Sœurs des pauvres, des capucins »? Oui, il était notre ami, notre défenseur, notre soutien; et son grand cœur a dû souffrir dans

l'année 1880 des tourments indescriptibles. Ah! comme il aurait flagellé les auteurs, les signataires, les exécuteurs des décrets de mars, si sa plume n'avait été paralysée! Louis Veuillot, le défenseur de Pie IX, l'ami de dom Guéranger; Louis Veuillot, le marteau du libéralisme moderne, n'aurait pas abandonné les moines au moment de la tourmente. Il n'aurait pas craint de se compromettre en défendant les proscrits : il ne connaissait point la *vaine prudence* de tant de Français.

Les religieux n'ont pas oublié leur ami : aussi c'est avec bonheur que je lis tous les jours dans l'*Univers* les lettres écrites par les enfants du cloître à l'occasion de la mort de votre illustre frère.

Je n'ai point connu Louis Veuillot autrement que par ses écrits; mais cela m'a suffi pour l'aimer. Ses livres m'ont éclairé. Je leur dois peut-être même en partie ma vocation religieuse.

Après 1870, j'étais, comme tant d'autres jeunes gens, indécis; je cherchais ma voie. *Les Libres Penseurs* me tombent sous les yeux; je les parcours d'abord avec indifférence, ensuite avec intérêt. J'y trouvais à chaque page l'apologie de quelque ordre religieux. « Ils ne sont pas bien mauvais, ces moines, me disais-je en moi-même, puisque le roi du journalisme en parle si bien. »

Les arguments de Louis Veuillot m'ébranlèrent; un saint prêtre continua ce que le savant écrivain avait commencé, et, quelques mois après, je disais adieu au monde et revêtais l'habit du Pauvre d'Assise.

Je n'ai pas oublié au saint sacrifice l'âme de votre frère. Aujourd'hui surtout, jour de l'Ascension, je me suis rappelé ces paroles de saint Paul : *Ascendit super omnes cœlos, ut impleret omnia.* Et j'ai dit au Seigneur de remplir le cœur de celui qui l'avait tant aimé ici-bas, en lui donnant, s'il ne l'a déjà fait, paix, gloire, immortalité.

A vous, Monsieur, je prie le Seigneur de donner lumière et force, afin que vous combattiez sans cesse le libéralisme terrassé, mais renaissant encore de nos jours, malgré les terribles leçons que lui ont données ses lâches concessions.

Un frère mineur capucin.

A la même date, un autre religieux capucin nous écrivait du département de l'Aude: «Je désire rester inconnu, mais je

veux que vous sachiez que je m'associe de grand cœur à la douleur de mes frères. »

Lettre d'un prêtre de Besançon à M. Eugène Veuillot :

Besançon, le 3 mai.

BIEN CHER MONSIEUR. — Abonné ou coabonné de l'*Univers* depuis 1840, je ne résiste pas, en lisant votre article : *Derniers Enseignements*, à l'envie de vous adresser sans retard mes félicitations.

Redites-nous donc encore, autant que vous le pourrez, quelques-unes de ces touchantes révélations qui montrent si bien la haute élévation, la perfection tout évangélique des sentiments de votre admirable frère.

Quoique n'ayant pas eu l'honneur et la chance d'échanger un mot avec lui, si ce n'est au moment de la suppression de l'*Univers*, j'ai espoir que cette grande âme va se souvenir de moi au ciel, parce que j'ai eu de temps en temps l'occasion de défendre le vaillant rédacteur en chef de l'*Univers* et que j'en ai toujours vigoureusement profité.

J'ai aussi converti à son journal plusieurs personnes influentes, qui lui sont demeurées bien fidèles et bien dévouées.

Mon nom est trop peu de chose pour prendre place parmi les noms si distingués qu'enregistent les hommages si beaux mais si bien mérités, rendus à votre immortel frère.

Je vous laisse libre de dire si vous le jugez convenable qu'un prêtre du diocèse de Besançon, qui, depuis 1840, a toujours lu et défendu l'*Univers*, s'associe à toutes les douleurs que fait éprouver la mort de ce grand défenseur de l'Église.

Lettre de M. le curé de Marigné-Penton, diocèse de Laval, à M. Eugène Veuillot :

Marigné-Penton, 3 mai.

MONSIEUR. — Pardonnez-moi si j'ose mêler ma voix à tant d'autres plus dignes d'honorer la mémoire de votre illustre frère. Mais je ne veux pas tarder davantage à vous dire la part que je prends à votre douleur, et aussi à la joie que doivent vous causer ces témoignages si nombreux et si glorieux pour notre grand Veuillot.

Lecteur de l'*Univers* depuis 1844, je suis de ceux qui ont

toujours admiré *sans réserve*, non seulement le magnifique talent de votre frère, mais sa grande foi, son ardent amour pour la sainte Église, ces indignations véhémentes qu'on ne trouve que dans ceux qui, comme lui, sont animés du zèle le plus pur. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé que l'expression en fût excessive.

Ma lettre ne mérite point de figurer à côté de tant d'autres signées de noms qui ont une autorité que ne peut avoir le mien, car je suis peut-être le plus obscur de vos lecteurs. Croyez-bien cependant que peu ont plus admiré et aimé le grand chrétien qui a toute sa vie si bien défendu tout ce que j'aime.

Veuillez agréer, Monsieur, etc. J. PIERRE,
curé de Marigné-Penton.

Dépêche de Burgos, 4 mai :

Le 3 mai, jour de l'Ascension, une communion générale a eu lieu au couvent de Saint-Joseph pour l'âme de Louis Veuillot. Toutes les religieuses et tous les élèves ont donné ce témoignage chrétien au grand écrivain qui est au ciel.

La veille, à l'église de ce couvent, des prières ont été dites pour demander au bon Dieu que le jour de l'Ascension monte au ciel l'âme de Louis Veuillot, si elle est au purgatoire.

220 francs ont été distribués aux pauvres en aumônes, au nom de Louis Veuillot; et les pauvres prieront aussi pour lui, et nos prières seront exaucées. FRANCISCO NAVARRO.

A propos de la lettre du R. P. Irénée, exprimant les sentiments de tous les dominicains de la province de Lyon, les religieux dominicains réfugiés en Valais écrivent que « tous ont vu avec une grande joie une plume dominicaine entrer dans le chœur des hommages à Louis Veuillot ».

Lettre d'un prêtre du diocèse de Saint-Flour à Mlle Veuillot :

MADEMOISELLE. — Il ne vous souvient pas, sans doute, d'un petit curé des montagnes d'Auvergne, qui, un jour, eut la hardiesse de frapper à la porte de M. Louis Veuillot et de tendre la main à lui et à vous, Mademoiselle, pour solliciter une obole en faveur de sa pauvre église en ruine. La porte s'ou-

vrit, bienveillante et sympathique, et l'aumône tomba, généreuse et encourageante, dans la main du pauvre prêtre.

C'est un souvenir que je garde religieusement...

Quel admirable concert de regrets et de louanges s'élève de toutes parts, harmonieux, vibrant et ému, vengeur et triomphant, autour de la tombe du vaillant soldat du Christ!

Voilà un mois que cela dure! Comme je m'en réjouis! comme je triomphe avec les enfants de l'Église! Justice est enfin rendue.

En descendant du Calvaire, les pharisiens se frappaient la poitrine et s'écriaient : *Vere Filius Dei erat iste.*

A la mort du redoutable champion de notre cause, les pharisiens d'aujourd'hui ont dit dans leur cœur, et plusieurs ont eu la noble franchise de le crier bien haut : « C'est un juste qui vient de mourir; il a toujours défendu la vérité et la justice. Honneur à lui! »

Maintenant que la publicité va faire silence, je tiens à vous dire, Mademoiselle, que moi aussi j'ai offert ma petite fleur à la mémoire du grand serviteur de Dieu.

Chaque dimanche, au prône, avec les chers morts de ma paroisse, je nomme *Louis Veuillot, bienfaiteur de l'Église, décédé à Paris.*

Chaque mois, une messe est annoncée et dite pour les âmes dont les noms figurent sur cette liste de charité.

Je désire que ce pieux moyen d'acquitter ma dette de reconnaissance soit une consolation pour vous, Mademoiselle, et pour votre honorable famille.

Lettre de M. l'abbé Forcade à Mlle Veuillot :

Marseille, 6 mai.

MADEMOISELLE. — ... Dans les bouquets que l'on dépose sur la tombe des morts, il y a parmi les fleurs principales de vulgaires feuilles vertes : veuillez joindre, Mademoiselle, mon humble et pâle feuille au splendide bouquet que composent à votre frère les sympathies du monde catholique, et que je vois avec bonheur s'accroître d'heure en heure.

M. L. Veuillot, répondant à un de ses adversaires, qui lui demandait avec dédain qui il était, dit : « Je suis quelqu'un du peuple chrétien! » Ce grand homme de foi savait qu'il ne disait pas peu de chose. Vous le savez aussi, Mademoiselle, et vous ne dédaignerez pas les condoléances de celui qui, dé-

pourvu de titres retentissants, peut se dire toutefois « quelqu'un du clergé catholique », et a l'honneur d'être, Mademoiselle, votre très humble serviteur, J. FORCADE,

premier vicaire à la paroisse de la Sainte-Trinité.

La lettre suivante exprime des sentiments qui se trouvent dans quantité d'autres que nous ne pouvons reproduire, voulant condenser en un seul volume tous les hommages rendus à Louis Veuillot :

Montgaillard, 3 mai.

CHER MONSIEUR. — Bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je tiens cependant à vous dire la part que j'ai prise à votre douleur et à celle de votre famille. J'ai toujours été un admirateur passionné de Louis Veuillot; son génie d'écrivain et surtout sa foi de chrétien m'ont inspiré pour lui un véritable culte. Depuis que j'exerce le saint ministère, je ne connais pas d'autre journal que l'*Univers*. C'est assez vous dire, Monsieur, que le coup qui vous a frappé et qui nous frappe tous a eu un vif retentissement dans mon cœur de catholique et de prêtre.

J'éprouve une véritable satisfaction à vous exprimer ces sentiments ; ils me pèseraient comme un remords, si je ne l'avais pas fait.

Mon témoignage n'ajoutera rien à tous ceux que vous avez déjà reçus, et qui sont bien plus autorisés que le mien, je le sais ; mais j'ai cru devoir, après tant d'autres, vous envoyer, ainsi qu'à tous les vôtres, mon tribut d'hommages et de respectueuses sympathies.

Agréez, etc.

Parmi les lettres qui nous ont été adressées par des magistrats dont l'*Univers* ne pouvait donner les noms, nous reproduisons celle-ci :

MONSIEUR. — J'ai admiré, les yeux bien souvent baignés de larmes, l'imposant défilé qui a eu lieu et qui se prolonge encore devant la tombe de votre illustre frère. En me joignant, malgré mon indignité, à cette catholique manifestation, je viens, au nom de la magistrature, payer un légitime tribut d'hommages à celui qui possédait au suprême degré les qualités maîtresses du magistrat : « la vertu, la science, et surtout l'indépendance ».

Pour vous exprimer combien je prends part à votre douleur, qu'il me suffise, Monsieur, de vous dire que j'ai relu le chapitre IX du livre supplémentaire des *Libres Penseurs.*

Daignez agréer, Monsieur, etc.

Un autre magistrat écrit à l'un des rédacteurs de l'*Univers :*

MON CHER AMI.— Je lis avec le plus vif intérêt, en pensant à vous et à M. Eugène Veuillot, ce que l'*Univers* a publié sur monsieur son frère. Les séparations, surtout lorsqu'elles portent sur un homme aussi éminent et qui a rendu tant de services aux catholiques, sont toujours si pénibles, que, quelques traces de gloire et d'espérance qu'elles laissent, les survivants qui en souffrent ont droit au témoignage de l'intérêt de ceux qui les connaissent et les aiment. Je ne suis pas suffisamment connu de M. Eugène Veuillot pour lui offrir le mien; mais je vous prie de l'accepter et de croire, de loin comme de près, à mes sentiments d'estime et de constante affection.

Lettre de M. l'abbé Fouet, curé doyen de Routot, diocèse d'Évreux, à M. Eugène Veuillot :

Routot (Eure), 4 mai.

CHER MONSIEUR VEUILLOT. — Il n'est jamais entré dans ma pensée de me mettre en avant pour quoi que ce soit. Mais permettez-moi, à propos de la mort de votre incomparable frère, de venir vous dire ici toute la part que j'ai prise à votre deuil, qui est devenu le nôtre à tous.

J'ai d'autant plus le devoir et le droit de déposer ma branche de cyprès sur sa tombe, que ce me sera mon acte de reconnaissance pour l'emprunt que je lui ai fait, dès 1872, dans ma *Vie de saint Joseph, d'après Anne-Catherine Emmerick, avec considérations, pratiques et prières.* J'ai tenu, dans ces considérations, à donner toute la suite de la Tradition en l'honneur du saint patriarche, et j'en suis venu à intituler ma 28e considération : *Saint Joseph d'après M. Louis Veuillot,* en faisant précéder son article de ces quelques lignes, que vous me pardonnerez peut-être de vous citer :

« C'est donc par le grand publiciste que nous allons terminer la chaîne, trop courte à notre gré, des éloquents témoignages que nous avons eu à cœur de reproduire à la gloire de saint Joseph. A la suite des saints, des docteurs et de ceux qui

ont qualité pour enseigner dans l'Église, nous en avons appelé à la magistrature et à la politique. C'est bien le moins que nous en appelions également à la presse, cette grande corruptrice du monde, pour qu'elle vienne, dans sa partie saine, en la personne de M. Louis Veuillot, déposer son tribut d'hommages au pied du père nourricier de Jésus. »

Viennent ensuite les belles pages de notre regretté défunt.

Et vous, Monsieur, agréez, etc.

Lettre de M. le curé de Vallabrègues, diocèse de Nîmes, à M. Eugène Veuillot :

Vallabrègues, 4 mai.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Permettez-moi de joindre ma faible voix au concert si unanime de regrets et de louanges qu'a provoqué, non seulement en France, mais dans tout le monde catholique, la mort de l'incomparable Louis Veuillot.....

Qui pourrait calculer tout le bien qu'il a fait, tous les ennemis qu'il a désarmés, tous les esprits qu'il a éclairés, tous les courages qu'il a relevés, tous les dévouements qu'il a inspirés, tous les prêtres qu'il a consolés et encouragés !

Les tristes événements qui se déroulent, hélas! sous nos yeux, nous révèlent et la justesse de ses prévisions et l'opportunité des coups qu'il a frappés, et, par une suite naturelle, l'injustice des attaques dont il a été l'objet.

On peut en être sûr, l'avenir, en éclairant le présent, consacrera, par une admiration sans mélange, l'œuvre de Louis Veuillot. L'avenir dira que Veuillot est un des hommes qui ont eu sur leur siècle la plus grande et la plus salutaire influence. Sous le rôle modeste de journaliste, il a exercé un puissant et fécond apostolat. Portant d'une main ferme le drapeau de la défense religieuse, ce vaillant ne s'est pas contenté de le montrer de loin ; il s'est jeté au plus fort de la mêlée, là où la victoire devait se décider, et, quoiqu'il fût presque seul contre une légion d'adversaires, il a noblement soutenu la lutte, excitant les applaudissements des uns, forçant l'admiration des autres, imposant le respect à tous.

Assurément, la situation actuelle n'est pas faite pour nous ravir d'aise ; mais qui pourrait dire ce qu'elle serait si, tous les jours, pendant trente ans, l'illustre et infatigable rédacteur

en chef de l'*Univers* n'avait infiltré dans les veines appauvries de notre société moderne les flots de foi vive et ardente qui jaillissaient si puissamment de sa grande âme ?...

Veuillez agréer, etc. BASTIDE,

curé de Vallabrègues (Gard).

Lettre de M. l'abbé Georges Paris, curé de Louvaines, à M. Eugène Veuillot :

Louvaines (Maine-et-Loire), 4 mai.

MONSIEUR. — M. Louis Veuillot, votre très regretté frère, est véritablement grand, parce qu'il a aimé Dieu, son Église, — notre mère, — et la France, — notre patrie. Sa mémoire sera éternelle.

Lettre de M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges, à M. Eugène Veuillot :

Limoges, le 4 mai.

CHER MONSIEUR EUGÈNE. — Si vous voulez un témoignage en faveur de ce que, dans votre touchant article du 3 mai, vous avez écrit des rapports de M. Louis Veuillot avec le P. Lacordaire et M. de Montalembert, voici le mien :

Ces deux grands esprits, avec Mgr Berteaud, ont été la passion de ma vie. Votre frère le savait, et il daigna ne pas cesser de m'aimer. Une de mes douleurs a été de constater, de m'avouer que si de ces grands hommes il a reçu (des deux premiers au moins) des déplaisirs amers, il ne les avait pas mérités. Je suivais avec une attention fiévreuse les incidents de la lutte, quand elle se produisait, et je faisais remarquer à mes amis le côté d'où venaient les plus déplorables violences. Je continuais d'aimer tout ce grand monde; mais je devais, après tout, la préférence à la vérité, et je disais autour de moi : La foi nous doit fixer absolument du côté où est son plus rigide organe. Puis, comme votre Louis était beau dans ces joutes ! il était solide, robuste, éloquent, et, au fond, respectueux. Je ne sais quel glaive sacré choisissait sa main dans le duel avec le superbe orateur catholique. Quand la nouvelle de la mort de Montalembert arriva, Dieu sait combien j'ai pleuré ; mais comme mes larmes redoublèrent, quand, encadré de noir, l'*Univers* se mit à parler de notre Montalembert ! J'ai beaucoup de lettres de monsieur votre frère : il est vif çà et là contre quelques-uns, contre certains procédés, contre certaines trames ; il déplore de voir les hauts et saints lieux d'où elles

viennent; il n'y a rien d'aigre contre le grand et loyal chrétien. Il ne se détache dans ma mémoire qu'un mot un peu détonant, dans l'*Univers*, à propos du goût de Montalembert pour les classiques.

Mais voici mon témoignage le plus intéressant :

Vous savez le goût si prononcé qu'avaient l'un pour l'autre Mgr Berteaud et votre admirable frère. On peut dire, tant ils étaient unanimes, que se rencontrer, puis se retrouver, fut un des grands bonheurs de leur vie, comme une de leur douleur a été, sur la fin, de s'apercevoir que, je ne sais comment (sans doute par l'horreur, devenue invincible chez l'évêque, de prendre une plume), ils avaient fini par négliger un peu leur commune amitié.

Or, dans une des visites, des installations, dirai-je, de votre frère à Tulle, on rencontra, causant de tout, je ne sais quel acte récent de M. de Montalembert, peu dans le sens catholique sans adjectif. Monseigneur releva théologiquement, éloquemment, comme toujours, l'acte ou le propos; et vers la fin, le théologien devenait un peu sévère pour le libéral. Il s'arrêta tout court, en disant ce qu'il répétait souvent : « Mais quel dommage que M. Charles soit libéral, lui qui est si versé dans les choses de l'Église, dans son histoire, dans ses récents livres; lui qui sait tout, qui est si fortement armé contre tous ces ignorants qui attaquent notre Église...; lui qui aime tant les saints, lui qui a écrit la vie de sainte Élisabeth !... — Ajoutez, Monseigneur, répliqua Veuillot, lui qui est un saint. — Comment ? comment ? (vous savez cette formule de l'ardent évêque) est-ce que vous savez quelques détails intimes? — Pas n'est besoin de choses intimes. La vie du comte de Montalembert est publiquement la vie d'un aussi sincère que vaillant chrétien. Que si vous voulez un détail intime, le voici : J'ai pu lire sur le bureau de M. de Montalembert une prière, écrite sans doute par une main chère, et évidemment lue tous les jours, avec ce titre : « *Pour demander l'humilité*. Prière pour Charles. » Votre Louis était ému; Monseigneur pleura, et moi aussi, l'humble mais bien heureux témoin.

Je vous demande pardon, cher Monsieur Eugène, de mes longueurs; et j'ajoute un mot pour remercier Dieu de la grande grâce, de l'accroissement de confiance et de force qu'il nous fait trouver depuis trois semaines dans notre cher *Univers*.

Tout à vous au plus intime du cœur de Notre-Seigneur.

H. Delor.

Lettre de M. l'abbé Dupuy à M. Eugène Veuillot :

Barbazan, diocèse de Toulouse, 4 mai.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF. — Je suis un des plus anciens abonnés de l'*Univers :* mon abonnement date de sa fondation. La lecture quotidienne de ce journal m'a appris beaucoup de choses que j'ignorais, soit en théologie, soit en philosophie.

J'ai su apprécier les qualités d'esprit et de cœur de M. Louis Veuillot, votre illustre frère. Il a été le plus grand défenseur des droits de l'Église. C'est à lui que nous devons la disparition du gallicanisme. Ses luttes contre le libéralisme catholique (il n'est certes pas mort encore) ont ramené beaucoup d'esprits, beaucoup de cœurs, soit dans les laïques, soit dans le clergé, vers Rome, notre mère à tous, centre de l'unité.

C'est à lui que nous devons, ainsi qu'à dom Guéranger, son ami, le retour à la liturgie romaine, à l'infaillibilité du Pape.

Je suis le moins autorisé des prêtres pour juger cet homme incomparable, cet écrivain sans pair, cet athlète que rien n'a pu décourager, ni les sarcasmes de la libre pensée, ni les menaces qui ont si injustement pesé sur lui.

C'est bien tard venir vous offrir mes compliments de condoléance. N'attribuez ce retard qu'au minime degré que j'occupe dans la hiérarchie ecclésiastique. Je n'osais pas. Mais mon cœur, ma reconnaissance me crient un vif reproche. Je leur obéis en vous disant que si je suis un des derniers à vous exprimer mes sentiments, je ne suis pas le dernier à prier pour M. Veuillot. Le 12 avril, j'ai offert la sainte messe pour le repos de sa belle âme, qui a reçu déjà, je l'espère, je le crois, la récompense de ses nobles travaux pour l'Église, pour la France, pour la société. Tous les jours, je continue à prier pour lui.

Recevez, etc.

DUPUY,
prêtre.

Lettre de M. l'abbé Richard à M. Eugène Veuillot :

Saint-Julien-Genevois (Haute-Savoie), 4 mai.

MONSIEUR. — En lisant les magnifiques choses que tant d'excellents catholiques vous écrivent à la louange de votre illustre frère, je me disais : Comment oserais-je, l'un des derniers dans la maison de Dieu, hasarder une faible note dans ce concert universel et si touchant ? Voilà pourquoi mon cœur

a souffert et prié avec le vôtre, mais en silence jusqu'à ce jour.

Toutefois ce silence me pèse comme un remords. A tant d'éloges de Louis Veuillot il est impossible d'ajouter; et cependant j'ai l'honneur d'en offrir un qui a de la valeur, puisqu'il émane de... Louis Veuillot lui-même, Je suis un témoin qui repète ce qu'il a entendu, et mon témoignage est absolument désintéressé et fidèle.

M. Louis Veuillot, fatigué par tant de labeurs si rudes et qui duraient depuis si longtemps, était venu chercher du repos et de la santé à Évian-les-Bains. L'hospitalité savoisienne l'accueillait avec empressement. Un jour, il était au presbytère de Lugrin, dans une salle dont la fenêtre ouverte laissait voir un splendide paysage illuminé par le soleil de juillet : « Voilà, s'écrie-t-il tout à coup, une belle image de la vie chrétienne! La vie chrétienne a toujours une fenêtre ouverte sur le paradis. » Les aimables et grands contemplatifs, comme saint François d'Assise, saint Bonaventure, saint François de Sales, auraient-ils mieux dit? En voyant et en écoutant Louis Veuillot, on comprenait qu'il trouvait des trésors de joie et de poésie dans les trésors de la vérité ou de la foi.

Je ne sais plus à quel propos on parla de la mort. « Si le bon Dieu m'appelait dans huit jours, j'espère que je serais prêt, dit M. Louis Veuillot; s'il m'appelle demain, je crois que je serai prêt; s'il m'appelle en ce moment, je pense que je suis prêt. »

Voilà, certes, un aveu absolument sincère: rien n'obligeait, même de loin, le grand écrivain catholique à parler de sa conscience et de sa confiance d'être bien avec Dieu. Et ce n'était pas une âme faible, capable de se payer d'illusions. Voilà pour vous, Monsieur, pour sa sœur, ses filles et les catholiques, une profonde consolation, et j'ai quelque joie de vous l'offrir publiquement.

Depuis l'époque où j'ai eu l'avantage de le voir, M. Louis Veuillot n'a cessé d'être prêt, puisqu'il n'a pas quitté l'étendard de Jésus-Christ. Comment ce vaillant soldat, ou plutôt ce héros de l'Église militante, n'aurait-il pas déjà reçu la palme d'honneur et la couronne de justice?

Veuillez agréer, etc.

L'abbé A. Richard,
aumônier de la Présentation.

Lettre de M. l'abbé Chupin à M. Eugène Veuillot :

Chambretaud (Vendée), 4 mai.

Monsieur. — En 1849, j'étais diacre et j'habitais la cure de Sainte-Hermine, où m'avaient appelé deux saints prêtres, MM. Bernard frères. J'étais chargé de donner à quelques élèves bien intéressants des leçons de latin.

Là commencèrent mon estime, mon admiration, mon affection pour M. Louis Veuillot. J'ai toujours été un abonné fidèle à l'*Univers*. Comme M. Rivalland, qui vient de vous écrire, et qui garde précieusement trente lettres écrites de la main de votre illustre frère, j'ai toujours aimé la grande et chère famille du journal catholique. Pendant les longues veillées, au foyer du presbytère, devant lequel venait s'asseoir un cercle choisi d'honnêtes ouvriers, on parlait de M. Louis Veuillot, de M. Eugène Veuillot, de Mlle Élise Veuillot, comme on eût parlé de ses plus chers parents. Point de contradictions, le même esprit et le même cœur pour juger et aimer le journal, les deux MM. Veuillot et tous leurs excellents collaborateurs. Plus tard, il m'a fallu rencontrer des adversaires effroyablement prévenus et refusant de voir la lumière. Le bon Dieu permet qu'aujourd'hui ces hommes, revenus, plus que je n'eusse osé l'espérer, au sentiment de la justice, unissent leurs hommages aux hommages que nous rendons au grand écrivain et au grand défenseur de l'Église.

J'ai nommé M. Rivalland, ancien instituteur libre à Sainte-Hermine. Dès 1849 et longtemps après, toujours pieux et dévoué à l'enfance, il avait à soutenir une lutte terrible contre des protestants riches et des voltairiens influents. Son courage faiblissant, il s'adresse à Louis Veuillot. Le grand journaliste entend et comprend le pauvre maître d'école : il lui écrit avec tendresse, avec fermeté ; il le réconforte. Et l'enfance et la jeunesse de Sainte-Hermine continuent de recevoir la véritab e instruction chrétienne.

Vous savez, Monsieur, mieux que moi, sans doute, les détails que je note ici. Et vous êtes touché comme moi de cette bonne inspiration de l'instituteur et de cette grande charité de votre frère. Au tribunal des divines miséricordes, ne pensez-vous pas que cet acte aura, comme tant d'autres, accompagné l'âme de M. Louis Veuillot ?

Veuillez agréer, etc.

M. Chupin,
prêtre habitué.

Adresse des curés du canton d'Ussel à M. Eugène Veuillot :

Ussel, 4 mai.

MONSIEUR. — Il faut, à l'exemple des plus grands, que les plus humbles rendent hommage à la mémoire de votre illustre frère. L'amour de l'Église et l'amour de la France nous en font un devoir. C'est pourquoi les prêtres du canton d'Ussel, diocèse de Tulle, viennent vous dire avec quel respect et quelle affection ils s'associent à votre deuil, qui est le leur.

Nous étions si fiers naguère de voir Louis Veuillot à la première place et au premier rang parmi les défenseurs de l'Église ! Sa plume valait plus qu'une épée. *Comment est-il tombé?* Aujourd'hui les nobles et saints témoignages qui honorent sa tombe ne semblent-ils pas le commencement des récompenses que Dieu réserve aux confesseurs de la foi ? Sa vie ne fut que combats pour la vérité, sa mort va devenir une date dans l'histoire ecclésiastique.

En priant pour cette âme si vaillamment chrétienne, nous prions aussi pour le triomphe de tout ce qu'il vous laisse à défendre après lui, nous souvenant qu'il a dit un jour : *Il n'y a que les causes pour lesquelles on meurt qui soient immortelles.*

(Suivent les signatures.)

Lettre de M. l'abbé Pierre à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — J'avais environ quinze ans lorsque mon bon ange mit sous ma main *le Parfum de Rome*. Ce livre, tout étincelant de foi, d'amour et de poésie, me jeta dans un véritable ravissement ; et à mesure que j'en poursuivais la lecture, je me sentais plus heureux et plus fier d'être enfant de l'Église du Christ.

Quelques années plus tard, je me trouvai jeté au milieu des étudiants de Paris, et j'entendis attaquer constamment tout ce que j'avais appris à aimer et à respecter. Dans ce péril, j'appelai *le Parfum de Rome* à mon aide : je trouvai dans chacune de ses pages une réponse à toutes les objections de l'irréligion, et rien ne put jamais me faire rougir de ma foi.

Aujourd'hui je suis prêtre ; et quand je repasse en mon cœur la longue suite des bienfaits par lesquels la miséricorde divine m'a conduit à ce degré d'honneur et de joie, je mets toujours

au premier rang la lecture du *Parfum de Rome* et des autres ouvrages de Louis Veuillot.

Recevez, etc. J. PIERRE,

prêtre, vicaire de Messey (Orne).

Lettre de M. l'abbé Abriol à M. Eugène Veuillot :

Mai, sainte Monique 1883, Cahors.

MONSIEUR. — Le trentième jour de la mort ou des funérailles est réservé et privilégié par l'Église pour célébrer la messe de *Requiem* pour l'âme des défunts.

Le 7 mai, lundi prochain, je chanterai la sainte messe à votre intention comme à celle de Mlle Élise, votre sœur, et de tous les membres de la famille Louis Veuillot.

Le savant et vaillant et pieux laïque nous a tant appris, à nous prêtres, par ses écrits, et tant enseigné par ses exemples à aimer la sainte Église catholique et romaine, que je dois, par reconnaissance personnelle, faire profiter son âme des faveurs et privilèges réservés par Elle à ses enfants fidèles.

Oui, la reconnaissance me fait un devoir de prier encore pour la grande âme que je pleure avec vous.

Veuillez agréer, etc. ABRIOL,

aumônier.

Lettre d'un religieux dominicain à M. Eugène Veuillot :

Poitiers, 4 mai.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Je n'aurais d'autre titre, pour mêler mon nom à la longue liste des admirateurs de Louis Veuillot, que celui d'être un des plus anciens lecteurs de l'*Univers*, reconnaissant de tout le bien que lui a fait la lecture des écrits de l'illustre chrétien; et comme ce titre m'est commun avec bien des milliers d'autres lecteurs qui gardent le silence, je crois devoir les imiter.

Mais j'ai vu avec grand intérêt et grande émotion, dans le journal, l'expression de tous les hommages rendus à cette chère mémoire; j'ai vu les longues énumérations de notables laïques, de prêtres et d'évêques, de religieux de presque tous les ordres, qui se sont empressés soit d'aller prier dans la chambre mortuaire, soit d'assister aux obsèques, soit enfin de vous adresser l'expression de leur sympathie, de leur admiration et de leur gratitude.

J'ai dit des religieux de *presque tous les ordres*. Je viens de lire dans le numéro d'aujourd'hui qu'au service célébré à Marseille on remarquait dans l'assistance plusieurs religieux dominicains.

Je ne puis vous dire combien j'en suis heureux pour notre ordre, où les idées de Louis Veuillot ont pu rencontrer des contradicteurs, mais où je puis vous assurer qu'elles ont aussi beaucoup de fervents disciples.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Delagoutte, curé de Chavelot, diocèse de Saint-Dié, à M. Eugène Veuillot :

Chavelot, le 5 mai.

Monsieur. — Malgré l'affection profonde que j'avais pour monsieur votre frère Louis Veuillot, je n'aurais pas osé paraître au milieu de cette multitude de personnages considérables, pour rendre avec eux mes humbles hommages au grand chrétien, au vaillant héros que pleurent tous les amis du Pape et de l'Église : je me sens trop petit. Mais, puisque vous demandez à tous ceux qui les possèdent la communication des lettres qu'ils ont eu l'honneur de recevoir de ce grand homme, je saisis avec bonheur cette occasion pour vous dire, à vous, son digne frère, combien j'ai été attristé à la nouvelle de sa mort, qui a été une catastrophe. Je me suis retiré aussitôt dans mon cabinet pour pleurer tout à mon aise. Le récit de sa mort donné par M. Roussel était si touchant ! Je l'aimais, ce noble champion de la justice et de la vérité, je l'aimais sans l'avoir jamais vu, et je défendais sa personne et son journal envers et contre tous... Je l'aimais donc de tout mon cœur, à cause du bien qu'il faisait, et des étrivières que ce nouveau Bayard sans peur et sans reproche donnait avec tant d'esprit aux libres penseurs, aux gallicans et à leurs cousins germains, les catholiques libéraux laïcs et cléricaux. Mais ce fut bien autre chose quand je me fus donné le plaisir et l'avantage d'aller lui offrir mes affectueux respects, en 1873, à Plombières, où il prenait alors les eaux. Il m'accueillit avec la plus grande bonté. Là je pus contempler ses traits énergiques mais bienveillants, ses yeux vifs et tendres tout à la fois ; je pus entendre les sons harmonieux et graves de sa voix *douce*, ce à quoi je ne m'attendais pas.

Ce n'est pas tout : moi chétif, moi pauvre curé de campagne, j'eus l'honneur de dîner à ses côtés avec M. Chapelier, aujour-

d'hui grand vicaire, alors curé de Plombières; et le lendemain, il assista à ma messe, où je priai pour lui. J'oubliais de vous dire que j'eus l'avantage insigne d'un entretien particulier avec le grand Veuillot, et d'entendre de sa bouche éloquente un langage admirable. J'étais heureux. C'est dans cette circonstance que je lui présentai les deux lettres dont il m'avait honoré, en réponse à celles que je lui avais écrites alors que les libéraux soi-disant catholiques et autres, ensemble conjurés, lui jetaient la pierre à l'envi. Ces lettres, je les conserve avec sa photographie, qu'il me donna signée de son nom illustre : ce sont pour moi de précieux souvenirs, je dirais volontiers des reliques. Mais je vous en adresse ci-inclus les copies authentiques, pour en faire l'usage que vous jugerez à propos.

Comme on se sent heureux d'avoir été sans le savoir, et d'être en si nombreuse et si noble compagnie pour admirer, pour aimer un homme que toute l'Église honore ! Aussi je savoure avec délices les innombrables témoignages de vénération qu'il reçoit de toutes parts et de tous pays ; et comme ils sont propres à adoucir votre douleur, celle de votre admirable sœur, de votre honorable famille et de tous vos chers collaborateurs !

Je dirai la messe pour le cher défunt le plus tôt qu'il me sera possible, mais aussi je le prierai pour moi : car je le crois puissant auprès de Dieu, dont il a si courageusement servi la cause si longtemps.

Veuillez agréer, etc. DELAGOUTTE,
c. de C.

Lettre de M. le curé de Chamouilley (diocèse de Langres) à M. Eugène Veuillot :

SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM !

5 mai.

CHER MONSIEUR VEUILLOT. — ..... Laissez-moi vous citer une parole du grand évêque d'Arras, Mgr Parisis, à monsieur votre frère, avec la réponse de celui-ci. Je crois vous citer littéralement la conversation, mais j'affirme au moins que je n'en altère pas le sens. « Mon cher ami, lui ai-je dit un jour, votre ardeur vous emporte et vous aveugle sur vos intérêts : vous n'êtes pas assez prudent, et vous compromettez votre avenir. — Monseigneur, vous êtes évêque, et je ne suis que laïque. Évêque, je serais fier de marcher sur vos traces et d'imiter votre prudence ; mais laïque, je ne compromets point

l'Église, dont je ne suis pas le représentant, et saurais-je que je me condamne à mendier jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, que je mettrai toujours, grâce à Dieu, la même ardeur à défendre la vérité. » Ce noble langage remonte à près de quarante ans; et ce qu'il y a de plus honorable pour votre vénéré frère, c'est qu'il a toujours été fidèle à cette espèce de serment, et avec quelle gloire et quel succès ! Dieu seul le sait.

Je suis le dernier à vous exprimer et mes condoléances et mon admiration ; mais je puis dire que j'ai été un des premiers à prier pour ce cher défunt, bien qu'il n'en eût guère besoin. Dès le lendemain de sa mort, que je n'ai pas apprise sans verser des larmes, j'ai offert le saint sacrifice à son intention, fidèle à la résolution que j'en avais prise il y a bien des années, car je suis abonné de l'*Univers* depuis plus de quarante ans.

J'ai lu tout ce que vous avez publié à la louange du grand chrétien, et je n'ai rien trouvé qui l'honore plus que ce que je viens de citer, et voilà pourquoi j'ai rompu le silence au dernier instant.

Veuillez recevoir, etc. GÉNUEL,
ch. hon., curé.

M. l'abbé Fauché, vice-archiprêtre de Vayres (Gironde), « envoie à M. Eugène Veuillot, pour qu'il la transmette à sa famille et aux rédacteurs de l'*Univers*, l'expression de sa vive et respectueuse sympathie ». M. l'abbé Fauché aujoute qu'il « ne manquera point de prier pour le vaillant qui vient de succomber et pour ceux qui continuent son œuvre si catholique ».

Lettre de M. Lemesnager, curé de Tourville, diocèse de Coutances, à M. Eugène Veuillot:

Tourvillo, 5 mai.

BIEN CHER ET TRÈS AFFECTIONNÉ MONSIEUR. — Lecteur assidu de l'*Univers* depuis sa création, je ne connaissais M. Louis Veuillot que par son immense talent et par son entier dévouement à l'Église, et cela me suffisait pour l'aimer passionnément et pour rompre bien des lances pour le défendre contre certains catholiques libéraux, qu'il a si justement poursuivis et qui trouvaient parfois sa main un peu rude. Mais j'ai appris depuis sa mort à connaître toutes les délicatesses de ce

grand cœur, tout le désintéressement de ce grand chrétien, qui, pour servir le Christ et son Église, a mieux aimé rester pauvre que de vendre sa brillante plume à ces despotes qui l'auraient achetée si cher. Aussi, après avoir supporté, comme son divin Maître, toutes les contradictions et les persécutions, qui ont dû être parfois bien amères pour sa grande âme, il a réuni à sa mort un concert unanime d'hommages et de regrets tels qu'on n'en avait jamais vu; et, pour le dire en passant, j'ai éprouvé une grande jouissance en lisant dernièrement la belle et magnifique lettre que M. le comte de Chambord vous a adressée à son sujet. Deux hommes de la trempe du comte de Chambord et de Louis Veuillot ne pouvaient manquer de se comprendre et de s'estimer. Si donc, comme on le dit avec raison, une douleur partagée est plus facile à supporter, la vôtre, bien cher Monsieur, doit être bien allégée : car, si vous avez perdu un frère bien-aimé, nous, catholiques, avons perdu celui qui portait si haut et qui défendait si vaillamment notre drapeau. Voilà pourquoi nous l'aimions tant et pourquoi nous ne cesserons de le pleurer. Mais ce qui doit nous consoler tous un peu, c'est de penser qu'il est déjà en possession du bonheur du ciel : car combien cette grande âme n'aura-t-elle pas largement expié les fautes de fragilité humaine par ce martyre qu'il a dû éprouver dans les dernières années de sa vie, où la maladie ne lui permettait plus de prendre sa plume de diamant pour fustiger tous ces misérables fanfarons d'impiété qui, comme le lui écrivait le maréchal Bugeaud, ne méritaient que le fouet de sa satire. Aussi, Monsieur, je vous assure que, quoique je n'aie pas manqué un seul jour de le recommander au *Memento* des morts, je me sens bien plus porté à l'invoquer qu'à prier pour lui.

Veuillez agréer, etc. LEMESNAGER.

M. Courivault de la Villate, curé doyen de Rouillac, diocèse d'Angoulême, écrit :

Témoignage de respectueuses condoléances et de regrets profonds pour la perte de notre illustre et vaillant défenseur.

Lettre de M. le curé de Juillé à M. Eugène Veuillot :

Juillé, par Mansle (Charente), 5 mai.

MONSIEUR. — La mort de votre illustre frère est en effet un deuil pour les abonnés de l'*Univers* et pour tous les catholi-

ques. Votre estimable journal, que je lis depuis sa réapparition en 1867, a été toujours pour moi comme un excellent ami qui est venu tous les deux jours dans ma solitude me visiter, m'instruire et m'édifier. Combien j'étais heureux de lire et de faire lire les remarquables articles de M. Louis Veuillot! Votre admirable frère a acquis des droits à la reconnaissance du clergé et de tous les catholiques : car, pendant près de quarante ans, il a défendu l'Église avec un talent incomparable, avec une énergie, un zèle et un dévouement dignes des plus grands éloges. On a pu dire de lui : *Non est inventus similis illi*.

Dans la presse, il a été le plus grand apologiste de la vérité catholique; aux yeux de tous, amis ou ennemis, il a été regardé, avec raison, comme un écrivain de premier ordre; mais ce que j'admire le plus dans M. Veuillot, c'est sa grande foi, c'est son grand caractère, c'est surtout son amour pour l'Église et pour le Saint-Siège. Il a combattu vaillamment le bon combat, il a été surtout l'homme des saines doctrines, il a été le plus vaillant champion de toutes les bonnes causes. Aussi j'ai toujours eu pour M. Veuillot la plus haute estime et les plus vives sympathies.

Aussitôt que l'*Univers* m'a eu annoncé la triste nouvelle, je n'ai pas manqué d'unir mes prières aux vôtres; chaque jour j'ai eu pour le grand écrivain dont nous pleurons la perte un souvenir spécial au *Memento* des défunts. Les nombreuses lettres qui vous arrivent chaque jour de tous les coins du monde doivent être pour vous un grand sujet de consolation. Vous voyez que partout, dans le monde catholique, on a su reconnaître et apprécier les éminents services rendus à l'Église par l'illustre défunt. Quelle belle oraison funèbre que tous ces pieux hommages rendus à sa mémoire! De toutes parts, des milliers de prêtres et de religieux, des milliers de fidèles, ont déjà adressé au ciel les plus ferventes prières pour le repos de l'âme du cher défunt. Aussi, tout nous porte à le croire, le Seigneur a déjà donné une magnifique récompense à ce grand et fidèle serviteur, dont tous les travaux ont été inspirés par la foi la plus vive et la plus ardente...

Daignez agréer, etc.

E. David,
curé de Juillé.

Lettre d'un vicaire du diocèse de Laval à M. Eugène Veuillot :

5 mai.

Monsieur. — Dans l'incomparable concert de louanges et d'admiration qui s'élève sur la tombe à peine fermée de votre héroïque et saint frère, je n'ai pas, humble vicaire d'une pauvre petite paroisse, qualité pour y mêler ma chétive voix.

Je ne puis résister au besoin de vous dire, avec mes profonds regrets, le cri qui vient de m'échapper en lisant votre article de ce jour, résumé sommaire de la vie et surtout des sentiments qui ont animé la vie et l'œuvre de celui que nous pleurons.

« Mon Dieu, ai-je soupiré devant mon crucifix, mon Dieu! rendez-nous donc aussi *chrétiens*, aussi *catholiques* que lui », que ce *héros* de la défense de l'Église, qui pleurait à la pensée de ne plus aller *au journal*, parce que c'était aller à cette *défense de l'Église* à laquelle il avait consacré, *sacrifié* sa vie.

Oui, Monsieur, c'est la pensée, ou plutôt c'est la prière que j'adresse à Dieu chaque jour en prononçant au *Memento* des morts le nom du martyr de la défense catholique. Et, je dois l'avouer, je ne puis résister, chaque jour, à la pensée de l'*invoquer*, de le supplier, lui qui reçoit la palme du vainqueur, afin d'obtenir par lui la force de combattre jusqu'à la mort le *bon combat* qu'il a si bravement soutenu...

Un petit vicaire du diocèse de Laval.

ROBUR IN CRUCE.

Lettre de M. Moliard, curé de Varennes-sur-Amance, diocèse de Langres :

Vieil abonné de quarante ans, admirateur et disciple, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, de l'incomparable défenseur de l'Église, j'offre à Monsieur Eugène Veuillot et à toute sa famille l'hommage de mes sentiments douloureux.

Ma première pensée a été de recommander à Dieu l'âme du grand chrétien, et d'offrir le saint sacrifice pour hâter un repos si bien mérité par cinquante ans de luttes.

C'est pour moi un devoir de justice et de reconnaissance, et j'aimerai à le placer dans mon *Memento* à l'autel au nombre de mes chers morts, pour tout le bien qu'il m'a fait.

R. I. P.

Lettre de M. le curé de Caixon à M. Eugène Veuillot :

Caixon, 5 mai.

Cher Monsieur. — Je suis un des prêtres qui ont le plus admiré et aimé Louis Veuillot. J'ai lu et relu tous ses articles. Je possède tous ses ouvrages, dont la lecture habituelle me ravit toujours et me fait du bien. Et j'ai eu, il y a vingt-cinq ans, l'immense joie de le voir et de jouir de sa conversation deux fois et assez longuement. Je le trouvai si bon, si simple, si grand !

C'est vous dire assez, Monsieur, la douleur que m'ont causée la maladie et la mort de votre illustre frère, et aussi la part que je prends à l'affliction de toute sa famille et de la rédaction de l'*Univers*. Mais dans votre affliction, Monsieur, que vous devez être heureux de cette manifestation qui éclate sur sa tombe ! Vous l'attendiez, il est vrai ; mais pas si belle, si touchante et si universelle. Justice, et justice complète est enfin rendue au génie, au caractère, au cœur et à l'œuvre du plus puissant défenseur et du plus soumis enfant de l'Église.

Pour payer ma dette de reconnaissance, j'ai offert deux fois pour lui le saint sacrifice et je le mets chaque jour au *Memento*, bien que je croie qu'il est déjà en possession de la gloire du ciel, comme il a celle de la terre. Si mon souvenir de l'autel lui est inutile, il ne le sera pas, je l'espère, pour sa famille et pour l'*Univers*, dont je reste l'ami reconnaissant et dévoué.

Un curé de campagne qui vous eût écrit plus tôt, Monsieur, s'il avait été moins obscur. E. Dupont,

curé de Caixon (diocèse de Tarbes).

Lettre de M. Védrines, vicaire de Saint-Léger-de-Peyre, diocèse de Mende :

5 mai.

Monsieur. — Étant le plus petit des vicaires de campagne et par la position et par les talents, je devrais seulement admirer, prier et me taire ; mais je ne puis retenir ce cri du cœur :

Humble mais sincère hommage à Louis Veuillot, ami de Pie IX et de Henri V, et de leurs amis, marteau de Dieu pour écraser les libéraux religieux et politiques !

Louis Veuillot était au *Memento* des vivants depuis ma première messe. Il sera désormais à celui des morts jusqu'à la dernière.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. de Gavardie, sénateur, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 5 mai.

Cher et honoré directeur. — J'ai été bien touché de votre article concernant les derniers sentiments de votre regretté frère. La mort, qui rapetisse tant de figures, grandit tous les jours la sienne. C'est pour plusieurs toute une révélation de certains côtés de cette belle physionomie.

Veuillez agréer, etc. E. de Gavardie.

Lettre adressée de l'arrondissement de Vitré (Ille-et-Vilaine) aux rédacteurs de l'*Univers* :

5 mai.

Messieurs. — Il y a quelque temps, je lisais dans l'*Univers* que Louis Veuillot avait été recommandé aux prières du prône dans une paroisse rurale du nord de la France. Vous devez croire que, la douloureuse nouvelle étant arrivée aux abonnés un dimanche, et au moment de la grand'messe, au moins dans bien des localités, on a pu prier publiquement, le jour même, pour l'âme de l'illustre défunt.

Étranger à la commune au milieu de laquelle je vis depuis vingt-sept mois, j'ai l'honneur de vous certifier que, ici, le nom de M. Louis Veuillot, rédacteur de l'*Univers*, fut associé aux prières publiques du prône, le jour même où ce journal arriva en deuil.

Monsieur, j'ose unir ma voix à celle de vos lecteurs et amis nombreux, pour vous dire la part d'estime que m'inspirait l'invincible et pieux rédacteur en chef.

L'œuvre qu'il a entreprise ne périra pas, grâce à Dieu, et les disciples de ce grand homme suivent glorieusement l'exemple qu'il leur a donné. Lisant attentivement, et chaque jour, les innombrables témoignages de condoléance qui vous sont adressés, j'émets le vœu que vous réunissiez en volume les articles élogieux publiés dernièrement dans les journaux à l'adresse du défunt. Cet ouvrage sera la consolation des lecteurs de M. Veuillot, ainsi que l'honneur justement dû à la famille qui porte son nom.

Il a reçu probablement déjà la récompense de sa longue et laborieuse carrière : car, quoique plus jeunes, nous savons combien de temps il a milité au service de l'Église et de la France. Quoi qu'il en soit, nous prierons encore pour lui, et aimerons à le retrouver dans ses œuvres.

Agréez, etc. J. L.

Lettre de M. Brintet-Moissenet :

Chalon-sur-Saône.

Abonné à l'*Univers* depuis sa fondation, je prends une part bien vive à la douleur de M. E. Veuillot et de la rédaction, causée par la mort du grand serviteur de Dieu. Tous les vrais chrétiens s'associent à ce grand deuil, ressenti dans l'univers entier. La foi de Louis, trempée par l'eau du baptême, lui avait donné l'épée de saint Paul. Il a vaillamment combattu sur cette terre : il a sa récompense au ciel.

M. le docteur Charles Sauvé, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Julien, à Château-Gontier, « présente à M. Eugène Veuillot l'expression sincère de sa sympathie et de ses regrets, au sujet de la mort de son illustre frère ».

Lettre de M. Roques, ancien sous-préfet, à M. Eugène Veuillot:

Valence, 5 mai.

MONSIEUR. — Louis Veuillot est donc mort! Sur la tombe glorieuse du rude athlète, le vaincu invincible, comme l'a si bien appelé l'abbé Paradis, je proposerais d'écrire pour toute épitaphe : « Ci gît un homme! »

De Veuillot on ne connaît guère que Juvénal. Moi qui l'ai pratiqué, je sais que c'était aussi Virgile, un Virgile chrétien. Quels merveilleux coups d'aile! et comme il savait avec lui vous emporter aux cimes!

Veuillez agréer, etc. E. ROQUES,

avocat, ancien sous-préfet.

Lettre de M. l'abbé Sigaud à M. Eugène Veuillot :

Jérusalem, mai 1883.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Absent de Jérusalem depuis plus d'un mois pour aller rendre service aux dames de Nazareth, à Nazareth même, et à un curé près de Caïffa; n'ayant, par conséquent aucun journal ni correspondance de France, ce n'est qu'avant-hier que j'ai appris, par la *Revue du Monde catholique*, que les sœurs m'ont prêtée, la mort de Louis Veuillot, votre frère de si illustre et si pieuse mémoire. Depuis près de quarante ans je suis lecteur assidu de l'*Univers*, et j'ai toujours admiré en lui ce talent hors ligne, cette verve, cette

science, cette piété, qui en ont fait le premier défenseur de la religion et l'adversaire le plus redoutable et le plus redouté des mauvais journaux. J'ai dévoré tous les témoignages des prélats, des écrivains les plus distingués, de toute la presse, se réunissant pour reconnaître en monsieur votre frère les qualités incomparables de son esprit et de son cœur. C'est bien là le plus glorieux monument élevé en l'honneur de celui dont la perte est irréparable. Je voudrais pouvoir vous dire combien j'admirais, j'estimais et vénérais monsieur votre frère; mais je ne le sais.

J'unis bien volontiers mes trop faibles prières à celles de tant d'âmes saintes en faveur de notre défunt tant regretté, afin que le Seigneur abrège le temps de l'expiation, si déjà même il n'est entré dans la félicité éternelle.

Agréez, bien digne Monsieur, etc. SIGAUD.

LETTRES DU 6 AU 10 MAI

Mgr Behnam-Benni, archevêque syrien de Mossoul, écrit à Mlle Veuillot :

Mossoul, 6 mai.

CHÈRE MADEMOISELLE. — J'apprends par l'*Univers* le très douloureux événement de la mort de votre bien-aimé et illustre frère, M. Louis Veuillot, qui est retourné à Dieu pour recevoir la juste récompense de tant de vertus et de tant de services rendus à l'Église et à l'humanité tout entière.

Il va sans dire que je n'ai pas manqué de célébrer la sainte messe pour le repos de cette belle et grande âme, qui a été très riche en vertus et a aimé avec ardeur la vérité.

Combien ce vaillant s'est-il acquis de gloire lorsqu'il faisait la guerre du Seigneur et renversait les ennemis de l'Église!

Combien doit être heureux ce grand lutteur de la vérité catholique, de pouvoir lui donner cet adieu en mourant : *Morituri te salutant !*

Son corps vient d'être enseveli en paix, et son nom vivra dans la succession des siècles.

En m'unissant de tout cœur à votre deuil, je vous prie, chère Mademoiselle, de recevoir pour vous et pour les vôtres, comme aussi pour tous ces messieurs de la rédaction, les sentiments de la plus douloureuse sympathie que j'ai pour tous, et d'agréer les hommages du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, chère Mademoiselle, votre très humble serviteur,

A.-C. B.-BENNI,
archev. syrien de Mossoul.

Lettre de M. l'abbé Arbes, curé de Précilhon, diocèse de Bayonne, à M. Eugène Veuillot :

Précilhon, 6 mai.

MONSIEUR. — Puisque l'amour pour M. Louis Veuillot autorise les plus humbles à déposer leur hommage au moins à côté de sa tombe, j'en profite, oubliant pour un moment que je ne suis que *pulvis et cinis*.

Et d'abord je suis heureux de vous dire, Monsieur, qu'il est une classe d'hommes qui n'ont jamais aimé et n'aiment pas encore Louis Veuillot; qui estiment que trop d'hommages glorifient sa tombe, et que l'entrée au repos de ce fier génie est inondée de trop d'amour et de larmes : ces hommes sont de ceux que la vérité sans mélange éblouit et fatigue ; atteints de myopie intellectuelle, comme dit de Maistre, la lumière pure les aveugle. Il faut, pour qu'ils la soutiennent, qu'elle soit discrètement mêlée de ténèbres : alors, mais alors seulement, leur paupière maladive peut la supporter sans trop de répulsion.

Race efféminée et amoindrie, dont l'intelligence ne peut plus supporter qu'un pain falsifié, manquant absolument du *robur panis* dont parle l'Esprit-Saint; race vaine jusqu'à l'infatuation, qui s'adjuge modestement le rôle de modératrice de l'esprit humain, et doit, à l'inverse de Pascal, savoir le tout de rien, parce qu'elle ne sait rien du tout.

Je ne puis vous dire, Monsieur, combien je suis heureux que l'illustre chrétien que je pleure avec le monde catholique tout entier n'ait jamais mérité de telles sympathies...

Voilà, Monsieur, mon hommage à Louis Veuillot.

L'abbé H. Arbes,
prêtre béarnais.

Lettre d'un prêtre du diocèse d'Autun à M. Eugène Veuillot :

Les témoignages si nombreux de regrets et de sympathie qui vous arrivent tous les jours doivent être pour vous une bien douce consolation, surtout lorsqu'ils viennent s'ajouter à la ferme confiance que vous devez avoir, et que nous partageons avec vous, que votre cher et regretté défunt a reçu de Dieu la seule récompense qu'il ait ambitionnée durant sa vie si militante, la seule digne de sa foi ardente et de sa haute piété.

Dans le concert si unanime qui se produit en ce moment des voix les plus autorisées de l'épiscopat, du clergé et des catholiques du monde entier, en faveur de celui que nous pleurons tous, ma voix ne rend qu'un bien faible son. Il me suffit qu'elle arrive jusqu'à vous pour vous porter mes regrets et l'assurance que votre bien-aimé frère n'est point oublié dans mes prières, et particulièrement au saint sacrifice de la messe.

Le R. P. Bouchet, aumônier de la Chartreuse d'Auray, écrit à M. Eugène Veuillot que les lettres que publie l'*Univers* sur Louis Veuillot « partent du cœur et vont au cœur »; il ajoute :

Mardi, après-demain, jour d'exposition du saint Sacrement dans notre chapelle, je dirai la messe pour notre cher défunt.

Et, ce jour-là, nos 140 religieuses, nos 12 frères coadjuteurs et plusieurs de nos cent et quelques sourds-muets et sourdes-muettes communieront à son intention.

Sans compter les visites au saint Sacrement, diverses autres prières, et spécialement de nombreux rosaires, qui seront offerts à Dieu pour lui.

M. le vicomte de Ruffo-Bonneval de la Fare, écrivant de Bruges le 6 mai à M. Léon Aubineau, termine sa lettre par ces paroles :

Saisirai-je l'occasion pour vous exprimer combien j'admirais et j'aimais votre illustre maître Louis Veuillot? ne pas le faire serait de ma part de l'ingratitude, car le bien qu'il m'a fait est immense.

Cet homme, le premier dans son genre, n'avait qu'une ambition : celle de prôner la gloire de Dieu et le triomphe de la sainte Église par la vérité : et voici que ses talents comme polémiste, écrivain, poete, sont célébrés et reconnus par un immense cortège d'hommes respectables et compétents.

C'est ainsi que ce grand chrétien, ne recherchant que le royaume de Dieu et sa justice, obtient par surcroît le triomphe.

M. Hussein-el-Kaldy, musulman converti, écrit à M. Eugène Veuillot :

Monsieur le rédacteur. — Je ne veux pas être le dernier de ma nation à vous exprimer combien je prends part à votre douleur. J'arrive un peu tard, il est vrai; mais, comme dit le proverbe : *Meglio tardi che mai...*

M. Louis Veuillot est mort! mais il est mort d'une mort vivante, si je puis m'exprimer ainsi; il est mort en véritable chevalier sans peur et sans reproche, pour vivre à jamais dans tous les cœurs nobles et généreux; il est mort en intrépide héros et en grand athlète de la foi; il est mort en digne enfant de la France et de l'Église; il est mort enfin en courageux défenseur de la bonne cause et de la justice...

Pour nous, Ottomans, nous nous souviendrons de lui, parce

que, avec vous, Monsieur, il s'est montré notre intrépide défenseur devant l'Europe contre l'ambition moscovite, qui, non contente d'avoir assassiné toute une nation, et une nation catholique, cherche encore à nous immoler à son insatiable convoitise. Les musulmans convertis à la foi catholique se souviendront de lui, parce que ses écrits sont pour eux de véritables aliments dont ils se nourrissent pour grandir toujours comme lui dans la foi.

Pour moi, Monsieur, je ne puis pas le lire sans éprouver une vive émotion, tant il pénètre de tout ce dont il est animé!

« Crois ou meurs : allez, dit Mahomet à ses disciples, allez, convertissez les nations ; promettez le paradis à ceux qui croiront, et ôtez la vie à ceux qui ne croiront pas. » Le Christ avait dit à ses apôtres : « Allez, convertissez les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » ; et de plus, il avait ajouté : « Signez de votre sang, s'il le faut, la doctrine que vous enseignerez en mon nom ». Ce contraste, Monsieur, m'a touché beaucoup; et ce qui a achevé de me convaincre de la véracité des paroles des chrétiens, c'est ce commandement divin : « Aimez ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui vous maudissent; priez pour ceux qui vous persécutent ». Oh ! alors, Monsieur, je n'ai point pu m'empêcher de m'écrier à mes interlocuteurs : « Moi aussi, je suis chrétien ! » En effet, quelque temps après, je me fis baptiser à l'insu de ma famille. Pour échapper à son indignation, je suis venu en France, où j'ai eu le bonheur de connaître votre illustre frère par ses écrits et sa grande renommée. Depuis lors, je n'ai point cessé de l'aimer et de l'admirer ; la nouvelle de son trépas a fait à mon cœur une large et profonde blessure. Dans mes faibles prières, bien qu'il n'en ait pas besoin, je l'ai cependant recommandé à Dieu, et j'ai communié plusieurs fois à son intention.

Veuillez, Monsieur, etc. HUSSEIN-EL-KALDY.

Extrait d'une lettre d'un curé du diocèse de Toulouse :

6 mai.

MONSIEUR. — C'est avec un sanglot et un cri d'angoisse que j'ai appris la mort de votre illustre frère.

Comment ne pas pleurer ce vaillant champion de toutes les nobles et saintes causes, ce défenseur obstiné des faibles et des opprimés? comment retenir un cri de douleur et d'angoisse,

en voyant disparaître du grand champ de bataille où lutte l'Église, ce héros sans peur et sans reproche, qui, depuis quarante ans, y tenait haut et ferme son drapeau vainqueur?

Sans doute, depuis longtemps, votre frère n'était plus dans le combat contre les ennemis de Dieu et de la civilisation, mais il vivait! et nous, les opprimés, nous espérions toujours que sa vaillante main, reprenant tout à coup sa puissance d'autrefois, saisirait les bandits pour les marquer au front du fer rouge, pour les clouer au pilori et les y fouetter jusqu'au sang. Mais il n'est pas d'homme nécessaire à Dieu ici-bas! Louis Veuillot lui-même nous l'aurait éloquemment dit. Le seul homme nécessaire au monde, c'est celui qui s'appelait Pierre il y a deux mille ans, qu'on appelait Pie IX hier, et qu'on nomme aujourd'hui Léon XIII. Vive le Pape! gloire à Louis Veuillot, son serviteur dévoué et fidèle!

M. Paul Perny, ancien vicaire général en Chine, écrit à M. Eugène Veuillot :

Paris, 7 mai.

Les lecteurs de l'*Univers* lisent avec une profonde émotion et une joie bien vive les nombreux hommages rendus à la mémoire de votre illustre frère. C'est sa vie publique que tous ces vénérables correspondants retracent, sans s'en douter peut-être. Quel beau livre vous ferez bientôt, Monsieur, avec tous ces jugements si divers et si éloquents sur le célèbre polémiste dont nous pleurons avec vous la perte récente!

Mais, si tous ces admirables témoignages de louanges et de vénération pour la mémoire de M. Louis Veuillot vous touchent plus que personne, Monsieur, que sera-ce donc quand vous recevrez bientôt les hommages des missionnaires du monde entier? Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien, au fond de la Chine, au Thibet, nous aimions et parlions souvent de M. Louis Veuillot! Quelques-uns de nous l'avaient connu à Paris, mais la plupart ne connaissaient que l'écrivain; et cependant tous confondaient leurs sentiments d'amour et d'admiration pour la personne de votre honoré frère. A nos yeux, il était le défenseur intrépide de l'Église, le marteau des erreurs gallicanes et libérales, la terreur des ennemis du catholicisme; mais il était aussi l'ami dévoué des missionnaires!

Quel évêque d'Amérique, d'Océanie, du Levant, de l'Inde,

de la Chine, du Japon,... n'a pas été reçu à Paris par M. Louis Veuillot et n'a pas eu à se féliciter de sa *générosité*?

Au concile du Vatican, quel évêque missionnaire n'a pas voulu voir et féliciter le *rédacteur en chef de l'*UNIVERS? J'en connais un de la Chine, qui était alors fort souffrant. « Allez à la campagne, Monseigneur, vous reposer un peu; allez respirer l'air pur d'Albano. — Je suis trop pauvre, répliquait le vicaire apostolique, pour me donner cette satisfaction. » Le lendemain matin, sans l'avoir prévenu, M. Louis Veuillot arrivait, avec une voiture, chez l'évêque malade, et, malgré sa résistance, le conduisait à Albano. Tous les frais furent à la charge de M. Louis Veuillot. A d'autres qui lui avaient raconté leur dénuement apostolique, M. Louis Veuillot leur glissait dans la main, en les quittant, une forte somme avec une délicatesse, un tact qui décuplaient la valeur du don. Ces bons évêques ne racontaient que les larmes aux yeux de pareils traits d'une munificence quasi royale. C'est que M. Louis Veuillot admirait tant les évêques missionnaires!

Dieu seul connaît, Monsieur, tous les actes de générosité dont il les a comblés. Laissez-moi vous citer encore celui-ci, que vous ignorez sans aucun doute. Au plus fort du siège de Paris, alors que les vivres devenaient rares, que bien des assiégés succombaient déjà par suite des privations, M. Louis Veuillot s'en alla, un jour, dans un des cénacles de l'apostolat à Paris, faire, en apparence, une visite aux directeurs de la maison; mais, en réalité, son but était de déposer sur le bureau de l'un d'eux quelques billets de banque pour les missions : il avait peur que ses chers missionnaires à Paris n'eussent faim! La révélation de cet acte insigne de large munificence, dans un tel moment, eût contristé, de son vivant, monsieur votre frère : aujourd'hui je n'ai plus cette crainte, et je voudrais attirer davantage l'attention sur la *vie privée si édifiante* du grand écrivain.

PAUL PERNY,
anc. vic. gén.

M. le curé de Witternesse (Pas-de-Calais) à M. Auguste Roussel :

Witternesse.

Mes larmes et mes prières, bien que peut-être il n'en ait pas besoin, au grand chrétien qui, le premier, arbora dans la presse le drapeau du Christ et de la Papauté, et en défendit

les droits sans se lasser jamais, malgré des hostilités et des amertumes de toute sorte, avec une vaillance, une sûreté de doctrine et un talent hors ligne, reconnus, surtout aujourd'hui qu'il n'est plus, par ses adversaires comme par ses amis.

Il a bien mérité de l'Église et de la société ; il a combattu le bon combat, il a consommé sa course : il a reçu, nous l'espérons, du juste Juge, la couronne de gloire, qu'il a conquise par sa foi, son amour et son dévouement au Christ. *Amen !*

Un lecteur de l'*Univers* depuis quarante ans,
PARIS,
curé de Witternesse.

Lettre de M. le curé de la Boutouchère, diocèse d'Angers, à M. Eugène Veuillot :

La Boutouchère, 7 mai.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — Je suis au nombre de ceux qui, dans tout le monde catholique, regrettent le grand défenseur de notre sainte religion, du droit et de la justice.

Mes paroissiens et moi, nous avons prié tous ensemble pour que sa belle âme entre au plus tôt dans le séjour des bienheureux. Et afin que nos prières ferventes soient plus sûrement exaucées, j'ai expliqué en deux mots à mon peuple ce que c'était que cet homme à qui Dieu avait donné tant de talent pour le bien.

Agréez, etc. C. VIGNERON,
curé de la Boutouchère.

De Moulins, M. Eugène Veuillot a reçu la lettre suivante :

Moulins, 7 mai.

MONSIEUR. — ... L'amour désintéressé et « violent » de la vérité une fois connue, de la vérité intégrale et sans alliage, en politique comme en religion ; par suite la défense sans trêve des droits et des libertés sacrées de l'Église, ont été — qui s'aviserait d'en douter aujourd'hui ? — la grande, l'unique passion de ce preux d'un autre âge ; et cette passion a été si communicative, qu'elle a enfanté de son souffle puissant, durant un demi-siècle, d'innombrables légions de soldats, les uns notoires et brillants, les autres ignorés mais sûrs, qui, dans toutes les sphères sociales, ont su combattre persévéramment, à visage découvert, et sans abandonner un pouce de terrain à l'ennemi. Aussi bien laisse-t-il derrière lui, pour

l'honneur de ces « temps mauvais », une forte armée, admirablement disciplinée, très unie au Siège apostolique, capable de grands sacrifices, toujours en campagne et résolue à ne suspendre la lutte que le jour, non éloigné, où elle entonnera l'hymne de la victoire...

Tel a été, à mon humble avis, le rôle prépondérant et décisif de cet éminent homme de bien, taillé à l'antique, de ce penseur de premier ordre, de ce fils tant soumis de l'Église, de ce fier témoin du Christ méconnu et outragé, vraiment martyr en son âme des coups portés aux objets de sa foi, non moins redoutable au mensonge pharisaïque qu'à l'impiété impudente ou à la cauteleuse hérésie moderne du libéralisme doctrinal. Là est son œuvre essentielle, qui fait le ravissement du monde croyant; œuvre accomplie avec le zèle indomptable et l'éclat du génie chrétien, d'où est née, parmi tant de choses excellentes, la « grande institution du journalisme catholique », si merveilleusement adaptée aux exigences de ce siècle de publicité. Nul n'a donc mieux mérité du clergé militant et de la France religieuse que cet ami laïque de l'immortel Pie IX, des Parisis, des Gerbet, des Berteaud, des Guéranger, des Gousset, des Pie de Poitiers, de cette pléiade enfin des plus magnanimes défenseurs de la doctrine romaine. Comment dès lors le prêtre, même le plus obscur, ne se sentirait-il pas mû à venir, sans autre préoccupation, saluer d'enthousiasme cette rare figure et cette mémoire impérissable?

En me livrant à ces réflexions un peu prolongées, Monsieur, je rencontre naturellement par-devers moi deux souvenirs précieux et inoubliés, qui spécialisent les élans de ma très vive gratitude personnelle à l'égard de M. Louis Veuillot.

Au plus fort des luttes d'il y a vingt ans, j'ai dû, comme plusieurs, aux écrits médités de notre incomparable polémiste, de me guérir définitivement de « l'illusion libérale », qui séduisait alors tant de natures généreuses; et cela à tel point, que je rompis soudain, pour n'y plus revenir, tout commerce intellectuel avec le *Correspondant*, rendez-vous attitré des beaux esprits de la secte.

Un peu plus tard, — était-ce la récompense d'une résolution courageuse? — j'eus la bonne fortune, à l'occasion de son rapide séjour à l'évêché, de recevoir inopinément à mon foyer, une heure durant, le délicieux causeur dont la verve étincelante et les splendides visées en toute matière étaient cotées à si haut prix par les meilleurs cercles...

Vous voyez, Monsieur, si j'ai de bonnes raisons de jeter ma note tardive dans ce concert unanime et fervent de louanges et de prières qui fait cortège à la grande âme de ce fort d'Israël envolée au sein de Dieu ? X...,

anc. prof. d'un petit séminaire.

M. J. Cornet, curé d'Eupen (provinces rhénanes), écrit à l'*Univers :*

Un de mes amis, regrettant la mort du vigoureux champion de la sainte Eglise, applique au glorieux défunt l'inscription qui se lit à Rome sous le buste du cardinal Altieri, aux Thermes de Dioclétien :

VIRTVTE VIXIT
MEMORIA VIVIT
GLORIA VIVET

Tout à vous en Notre-Seigneur.

Mgr Ribault, camérier d'honneur de Sa Sainteté, écrit à M. Eugène Veuillot :

Port-au-Prince, 8 mai, en l'Apparition de saint Michel, archange.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR. — ... Nourri depuis mon adolescence dans les saines et fortes doctrines par la lecture de l'*Univers* et des œuvres si catholiques de son rédacteur en chef, j'ai toujours grandement admiré et aimé ce vaillant défenseur de la sainte Église, cet incomparable champion de la vérité, qui fut un grand caractère et un grand cœur, parce qu'il fut avant tout et par-dessus tout un grand chrétien.

Je lui dois une grande reconnaissance parce qu'il a puissamment contribué à tremper mon âme dans le dévouement à l'Église de Jésus-Christ, ainsi qu'à toutes les nobles et saintes causes, et dans l'amour de la vérité envers et contre tout. Il a rendu les plus éclatants services à la cité de Dieu, en défendant avec un courage qu'aucune persécution n'a pu abattre, l'étendard sacré de la croix contre les innombrables suppôts de l'armée de Satan, et en démasquant sans pitié cet odieux libéralisme qui nous a fait tant de mal, et qui a livré notre pauvre et chère France à la tyrannie abominable de la secte maçonnique.

Il a donc bien mérité de l'Église, du clergé et de tout ce qui a un caractère vraiment catholique. Il a été un apôtre par sa plume, un martyr par tout ce qu'il a eu à souffrir pour la

cause de la vérité, un confesseur qui a proclamé bien haut les droits de Dieu et de son Église. Aussi, j'en suis bien persuadé, sa belle âme est allée tout droit au ciel recevoir la récompense de ses glorieux travaux. Le divin Maître l'aura accueilli par cette consolante parole adressée autrefois à l'Ange de l'École : *Bene scripsisti de me*; et comme, à l'exemple de saint Thomas, il n'en a jamais désiré d'autre que Jésus-Christ lui-même, il a dû la recevoir sans délai dans sa plénitude. Toutefois, en recevant la nouvelle si douloureuse de sa mort, j'ai offert le saint sacrifice à son intention, le jour de la fête de saint Pie V, qui rappelle ses beaux combats pour la liturgie de la sainte Église, et je ne l'oublierai pas désormais dans mon *memento*.

Veuillez agréer, etc. E. Ribault,

camérier d'honneur de Sa Sainteté, secrétaire de l'archevêché.

Lettre de M. le supérieur du petit séminaire de Cellule, diocèse de Clermont, à M. Eugène Veuillot :

Cellule, 8 mai.

Monsieur le rédacteur. — ... Maintenant que presque tous ont parlé, permettez-moi d'ajouter un mot à tant d'éloges funèbres.

J'ai eu le bonheur de voir de près deux fois monsieur votre frère : un jour, vers 1854, au milieu d'un groupe de novices dont je faisais alors partie, et nous étions tous ravis de son abandon charmant; une autre fois, chez lui-même, où j'avais l'heur d'accompagner l'un de ses meilleurs amis, le R. P. Gauthier, de pieuse et docte mémoire. Je me hasardai timidement à lui faire part de mon indignation contre la conduite de Billault, qui venait de supprimer l'*Univers*. « Ce n'est pas un morceau de ministre, me dit-il avec un sourire mélancolique que je n'ai jamais oublié, c'est le fait de son maître. » Puis il ajouta : « Je lui dois encore de la reconnaissance de ne pas me laisser mourir de faim : car, sur un mot de lui, je ne trouverais désormais ni un imprimeur ni un éditeur. » Et il continua sa conversation avec son principal visiteur.

En terminant, Monsieur le rédacteur, je ne puis m'empêcher de vous dire avec quelle joie j'assiste au triomphe sans pareil du grand écrivain. Et, j'en suis sûr, quelque nombreuse que soit la légion de ceux qui ont si brillamment et si cordialement exprimé leur admiration, leur reconnaissance pour feu votre frère et pour son œuvre, leurs condoléances et leur

dévouement pour vous et les vôtres, il est hors de doute que ce n'est là qu'un faible écho de la multitude qui a gardé le silence. On peut, en effet, appliquer à ce grand mort le texte de l'Esprit-Saint, racontant le deuil du peuple quand mourut l'illustre Judas Machabée : *Et fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos.* (I Mach., IX, 20.)

Votre très humble, etc. C. HUBERT, supérieur.

Lettre d'un religieux de la Compagnie de Jésus à M. Eugène Veuillot :

St Ignatius College, San Francisco, California, 8 mai.

MONSIEUR. — Voici un ancien élève du P. Tailhan, qui, bien qu'il ne soit pas Français par naissance, aime néanmoins tendrement et ardemment la France *catholique (Gesta Dei per Francos);* et jadis, pendant bien des années, auprès de ses élèves français et belges, parmi lesquels il est heureux de compter le digne frère de M. Verspeyen, s'efforça de défendre de vive voix et par écrit l'intrépide champion de l'Église et de la société *chrétienne*, qui est allé recevoir le prix du « bon combat qu'il a combattu ». Après avoir lu la nouvelle de sa mort, je lus ce qu'un journal catholique anglais se permit d'écrire à ce sujet ; et aussitôt je sentis le besoin de donner cours à ma double douleur, et d'associer en même temps ce dernier coin du monde au deuil de votre famille, de la rédaction de l'*Univers* et de tous les vrais catholiques qui l'ont connu, du moins par ses œuvres. Mais, en réfléchissant que tant de cardinaux, évêques, savants, saintes personnes, etc., vous enverraient leur nobles couronnes pour être déposées près de son cercueil, je rougis de ma pauvre fleur. Toutefois le « jeune moine de Solesmes » (*Univers*, 13 avril 1883) et la manière dont vous avez reçu sa charmante violette, sont venus, avec l'avis de son supérieur, rallumer le premier désir du vieux jésuite. Ce n'est pas la première fois qu'un fils de saint Ignace suit l'exemple des fils de saint Benoît et de dom Guéranger. Laissez-moi donc déposer cette humble fleur *californienne* sur le tombeau de votre frère chéri, ce grand écrivain, et, ce qui vaut bien mieux encore, ce grand chrétien, et montrer ainsi, d'une manière bien faible, la vive part que je prends à votre douleur ainsi qu'à votre joie : car il est évident que cette mort a aussi ses côtés consolants et glorieux.

Un père de la Compagnie de Jésus.

Lettre de M. l'abbé Joseph Renaud à M. Eugène Veuillot :

Chenac, diocèse de la Rochelle, le 8 mai.

Monsieur le rédacteur. — C'est dit, et c'est bien dit, et pour longtemps : *l'Univers ne nous a pas manqué*. Oui, l'univers catholique tout entier a rendu hommage au vaillant journal qui porte si fièrement son nom, et au chrétien magnanime et providentiel qui fut et reste le vrai fondateur de la presse religieuse. Quelle consolation pour vous, Monsieur, et pour les vôtres, que cet unanime concert de louanges et de « gratitude » !

Dès le premier jour de votre immense deuil, je pris la résolution de vous adresser la vive et douloureuse expression de mes sincères condoléances ; mais je suis si petit, ma voix est si faible, que j'ai cru de mon devoir de laisser s'écouler cette grande et noble foule qui forme à notre maître un cortège sans pareil.

Aucun tribut n'aura fait défaut à l'immortel lutteur. Mais que dirons-nous de la lettre de Monsieur le comte de Chambord ? Ah ! de tous les maux dont nous souffrons, Monsieur, le plus incurable, c'est le mal des habiles : la France en meurt !

Cependant les habiles se consolent en publiant des brochures. Mieux vaut pour eux voir périr la France que de consentir à ce qu'elle soit sauvée par d'autres mains et d'autres plans que les leurs !.....

L'un des honneurs de ma vie, Monsieur, restera celui d'avoir connu de sa personne votre regretté frère. Je le vis, pour la première fois, à Bordeaux chez M. le curé de Saint-Louis. Je le trouvai plus tard à Rome, pour les fêtes de la canonisation des martyrs japonais, dans les salons de Mgr de Moulins, *piazza Navone*, où tout le monde faisait cercle autour de lui, avide de l'interroger, de l'entendre, et de serrer cette main qui défendait si victorieusement l'Église.

On n'oublie pas de tels bonheurs.

Agréez, etc. Joseph Renaud,
curé.

Lettre de M. le curé de Deuil, diocèse de Versailles, à M. Eugène Veuillot :

Deuil, auprès du tombeau de saint Eugène, le 8 mai.

Vénéré Monsieur. — Votre illustre frère, Louis Veuillot, le vaillant champion de l'Église catholique, n'est plus !... Il a

rendu sa grande âme à Dieu, cet indomptable batailleur qui aurait pu avoir pour cri de guerre : « Pour le Christ et pour le Pape ! » Homme de foi, homme de lutte, homme d'esprit, incomparable écrivain, il a combattu les combats du Seigneur avec les armes puissantes mises par le Dieu des armées entre ses vaillantes mains. L'erreur est multiple, l'erreur est subtile, l'erreur est tenace : partout et toujours elle a rencontré en lui un implacable adversaire. S'il n'est pas d'homme qui ait trouvé sur sa route autant de contradicteurs, pour ne pas dire d'ennemis, et d'ennemis passionnés et hors d'eux-mêmes, quoi qu'on en dise, c'est moins à l'âcre mordant de sa plume qu'il le doit qu'à son impitoyable sincérité dans la défense de la vérité. La haine soulevée contre ce héros du journalisme chrétien était une haine satanique. La rage était grande dans tous les camps de l'erreur et des passions humaines contre ce jouteur infatigable qui osait bien, pour le Pape, pour le Christ, pour Dieu, en ce siècle d'orgueil et d'affaiblissement des caractères, rompre sans trêve ni merci des lances avec les plus rudes champions du mensonge, qu'il laissait pantelants et désarçonnés dans la poussière de l'arène. Honneur à ce vaillant ! honneur à ses compagnons d'armes ! Qui comptera les âmes nobles et reconnaissantes qui ont salué, le cœur brisé, le départ de ce rare soldat de la plus sainte des causes ?... Les multitudes de l'esprit et du cœur, de la grandeur d'âme et de la foi, en France et à l'étranger, ont demandé à Dieu de glorifier dans le ciel celui qui a pu dire en quittant la terre : *Credidi, propter quod locutus sum !.....*

Veuillez agréer, d'un frère qui écrivait ces quelques lignes auprès du lit d'un frère malade et que la mort nous a ravi, l'expression de ses plus vifs sentiments de condoléance et de dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ. TESSIER,

curé de Deuil.

M. Eugène Veuillot a reçu la délibération suivante :

Sombacour, par Goux (Doubs), en réunion de conférence cantonale, le 8 mai.

MONSIEUR E. VEUILLOT. — Permettez à quelques prêtres, entièrement ignorés de vous, sans doute, mais sincèrement associés à votre deuil, de venir mêler leurs accents d'admiration et de regrets à ceux que vous ont adressés, de tous les coins de la France et du monde, tant de personnages éminents de tous rangs et de toutes opinions, à l'occasion de la mort de

votre regretté frère, M. Louis Veuillot, cet inimitable écrivain, ce puissant polémiste, et, par-dessus tout, ce grand et ardent catholique. Sans avoir jamais connu ni même vu M. Veuillot, nous l'avions apprécié par ses œuvres, et nous l'estimions, nous l'aimions comme les doctrines qu'il a si vaillamment et si constamment défendues, et qui sont aussi les nôtres ; et il nous tardait de vous dire, Monsieur, la douleur que nous ressentons de cette perte, selon nous immense, et peut-être irréparable pour la France et pour l'Église. Si nous avons attendu jusqu'ici de faire cette démarche, ce n'est, soyez-en sûr, ni par tiédeur ni par hésitation, mais uniquement pour laisser la priorité à ceux qui avaient droit, comme plus dignes ou plus en titre.

Ah! qu'il serait opportun, aujourd'hui, de voir monsieur votre frère recommencer sa carrière pour défendre la religion, réfuter et fustiger les ennemis du vrai et du bien comme il savait le faire! Plaise à Dieu de lui susciter un successeur digne de lui! Pendant longtemps, Monsieur, vous avez travaillé à son œuvre avec lui : puissiez-vous la continuer encore longtemps sans lui! et daigne le Seigneur doubler pour cette rude tâche vos forces et votre énergie! C'est le vœu que nous vous exprimons, Monsieur Veuillot, avec l'assurance de notre respectueux dévouement.

Le curé doyen de Levier,
COUDRIET.

(Suivent les signatures de tous les curés du canton de Levier présents à la conférence, plus un prélat romain non curé.)

M. Eugène Veuillot a reçu la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Les pauvres curés de campagne qui, comme moi, sont attachés à votre journal depuis vingt ans, n'ont point osé se mêler à la foule des illustrations du clergé et du monde chrétien, pour vous exprimer leur douleur, aussi vraie, aussi profonde que celle de vos meilleurs amis. Ils se contentent de prier en leurs saints sacrifices à l'intention du glorieux athlète dont ils ont lu et lisent encore avec tant de bonheur et de profit les œuvres immortelles.

Agréez mes sentiments, que partagent tant d'autres prêtres.

DAVID,
curé de Saint-Georges-sur-Cher, diocèse de Blois.

Lettre de M. l'abbé Chouanet :

Blois, 8 mai.

Monsieur. — Uni de cœur à tout le deuil de la digne famille Veuillot et fier des hommages magnifiques rendus à la mémoire de son illustre défunt, je me sens plus attaché que jamais à l'*Univers*, auquel je suis abonné depuis bien longtemps. J'espère que la rédaction entière voudra toujours vivre de l'esprit de celui qu'elle pleure et qu'en lisant chaque jour mon journal, je pourrai toujours dire en glorifiant Dieu : *Defunctus adhuc loquitur.*

Votre humble et dévoué serviteur, A.-F. Chouanet,
curé de Saint-Vincent-de-Paul.

Lille, 8 mai.

Une séance a été donnée aujourd'hui à l'école libre de Saint-Joseph, par les élèves de l'académie de philosophie. Sous ce titre : *Devoir et Droit*, les principaux problèmes de l'ordre moral ont été successivement étudiés dans la forme didactique et dans la forme dramatique. Au cours de l'un des travaux dont il a été donné lecture, et où l'on fixait la notion du devoir moral, l'auteur a eu la gracieuse pensée d'emprunter une citation aux *Œuvres poétiques* de Louis Veuillot, en l'encadrant dans un délicat hommage à la mémoire du « grand athlète dont l'Église catholique a conduit naguère la dépouille à sa dernière demeure ». La citation, qui contenait de belles pensées sur la vocation militante du chrétien et sur la nécessité de la lutte dans la vie morale, a été vivement applaudie, et l'assistance s'est montrée heureuse de saluer au passage le nom de l'illustre défunt, à la glorification duquel s'associait ainsi l'école Saint-Joseph.

La lettre suivante a été adressée à Mlle Veuillot :

Collège Saint-Laurent, près Montréal (Canada), 8 mai.

Mademoiselle. — Permettez à un humble missionnaire au Canada de se joindre au concert admirable et extraordinaire qui retentit de toutes parts à la louange de votre illustre frère, dont la mort récente a trouvé un écho si ému et si sympathique dans ce petit pays, qui n'a pas oublié son origine française. Tous nos journaux catholiques — et il y en a une trentaine — ont parlé au long et dans des termes très élogieux de Louis Veuillot et des combats glorieux qu'il a soutenus avec tant de vaillance et pendant tant d'années pour Jésus-Christ et sa

sainte Église; tous l'ont représenté, sous les couleurs les plus vives, comme le beau idéal du vrai chrétien. Moi-même, qui ai eu l'avantage de connaître votre admirable frère et d'en recevoir de précieux souvenirs d'amitié, je me suis servi avec bonheur des colonnes d'un de ces journaux canadiens *(the Montreal Star)* pour raconter les impressions profondes et réjouissantes que m'ont laissées ses conversations si intéressantes, si animées, si pleines de foi ardente et de vues prophétiques. En effet, Louis Veuillot a été, et fait encore par ses écrits immortels, les délices du monde catholique, qui croit fermement à l'immaculée Conception de la sainte vierge Marie et à l'infaillibilité du Pontife romain. Il fut un grand chrétien, un puissant écrivain et un vrai génie. « Il a cru; il voit ! »

Oserais-je, Mademoiselle, vous manifester un désir? J'avais deux souvenirs de monsieur votre frère auxquels je tenais beaucoup : un livre — la *Vie de Jésus-Christ* — et un autographe. Hélas! un malheureux incendie a dévoré l'un et l'autre. Combien je serais heureux de posséder quelque chose de lui ! par exemple, une de ses vaillantes plumes, un autographe ou toute autre petite chose.

Agréez, Mademoiselle, etc. JOSEPH-C. CARRIER,
prêtre, miss. de la congr. de Sainte-Croix.

M. Eugène Veuillot a reçu le document suivant :

Barcelone, 9 mai.

L'Association catholique de Barcelone a ressenti avec une profonde douleur la mort de l'éminent écrivain, gloire de la nation française, M. Louis Veuillot, le défenseur très habile et très intrépide du drapeau légitime, traditionnel et chrétien de la France très chrétienne, l'incomparable publiciste catholique et l'illustre champion de la cause de Dieu et de sa sainte Église.

Mais, si ladite association partage le sentiment que la mort de votre frère fait éprouver à tous ceux qui, dans tous les partis, admiraient son extraordinaire et colossale figure, elle se console en unissant ses prières à celles de tous les bons catholiques et en rappelant que votre illustre frère a mérité les plus hauts témoignages de l'épiscopat et du souverain Pontife, et que, béni une fois de plus par le vicaire de Jésus-Chrit aux derniers moments de sa glorieuse vie, il aura conquis, depuis sa mort chrétienne, l'éternelle récompense.

Que Dieu Notre-Seigneur daigne répandre abondamment ses grâces sur vous et sur mademoiselle votre sœur, et qu'il donne la résignation qui adoucira votre si naturelle douleur.

C'est ce que lui demandent vos dévoués et affectionnés,

Le président, J.-M. RODR. CARBALLO ; — le vice-président, JOS. DODERO ; — l'aumônier, D. RAMON WALLS ; — le trésorier, F. DE P. BRUGUERA ; — le premier secrétaire, J. MICH. PEYER DE VILLAOZ ; — le deuxième secrétaire, MANAO FORTUNY.

Lettre de M. l'abbé Beaussart à M. Eugène Veuillot :

Vignacourt, le 9 mai.

Puisque vous voulez bien accepter, pour former la magnifique gerbe d'hommages adressés à la mémoire du vénéré défunt dont la mort a eu un si grand retentissement dans le monde, M. Louis Veuillot, les témoignages même les plus humbles, vous ne refuserez pas, je l'espère, la petite fleur que j'ose me permettre de déposer sur sa tombe.

Voilà dix ou douze ans, dans une société de braves gens, la conversation s'était engagée sur les graves difficultés de l'époque et sur les hommes qui pouvaient ou sauver le monde ou aider à le sauver. Alors un homme se lève, et, parlant avec émotion : Moi, je vous dis que je ne connais plus que trois hommes dans le monde : le premier, c'est Pie IX ; le deuxième, c'est le comte de Chambord, et le troisième, devinez? eh bien! c'est Louis Veuillot!

Les nombreux et si éclatants témoignages déposés sur sa tombe ne semblent-ils pas confirmer cette parole et donner raison à mon paroissien?

Pie IX est entré au sein de la gloire; Louis Veuillot est allé le rejoindre. Puisse celui qui reste à la France comme son espoir, devenir bientôt son salut!

J'ai bien l'honneur, etc. A. BEAUSSART,
curé de Vignacourt.

Lettre de M. l'abbé Gerin, curé de Lauris, diocèse d'Avignon, à M. Eugène Veuillot :

Lauris, 9 mai 1883. V. J.-C.!

MONSIEUR. — Quoique j'aie gardé le silence à l'occasion du grand deuil qui a frappé en M. Louis Veuillot toute la société de l'*Univers*, je me suis fait un devoir de recommander souvent dans le saint sacrifice cette grande âme, qui a tant et si admirablement combattu pour Dieu et sa sainte Église. La grande

manifestation qui se perpétue en l'honneur du fier lutteur était bien due à celui qui n'a laissé attaquer aucune juste et sainte cause sans lui donner, presque toujours efficacement, l'appui de son talent et de sa foi. Il laisse un tel exemple, qu'il suffirait peut-être à régénérer la société française et l'Europe après elle, s'il était courageusement et loyalement suivi.

Dieu ne laissera pas longtemps sans une éclatante récompense son bon et fidèle serviteur.

Veuillez, etc.

GERIN,
curé de Lauris.

Le P. E. Braun, de la Compagnie de Jésus, nous transmet cette note :

Veuillot, dans ses *Libres Penseurs*, a un chapitre où il nomme un auteur; et dans un autre chapitre, sans le nommer, il l'attaque avec une grande force. Or, cet auteur a lu *les Libres Penseurs*. Cette attention charitable de Veuillot le toucha et commença à le faire réfléchir; là-dessus vint le choléra : il se convertit, fait venir un de nos pères, se confesse. Le choléra ne l'ayant point emporté, aussitôt qu'il peut écrire, il envoie une lettre à Veuillot, où il lui marque que c'est à sa charité qu'il est redevable de la grande grâce qu'il a eue d'ouvrir les yeux à la vérité, et qu'il le conjure de lui accorder son amitié, car lui aussi il ne veut plus vivre et travailler qne pour la bonne cause; qu'il le conjure de venir le voir, que les forces seules l'empêchent d'aller jusque chez lui, pour le remercier. Veuillot lui répond que dès le lendemain il sera près de lui, lui promet que dans la prochaine édition des *Libres Penseurs* son nom disparaîtra ainsi que le fameux chapitre, et lui exprime toute la joie que lui cause sa conversion. Le lendemain, de grand matin, on annonce à Veuillot qu'un monsieur le demande. C'était notre converti, qui n'avait pu attendre plus longtemps et venait se jeter dans les bras de son ami. Veuillot l'engage à dîner. « Vous vous trouverez, dit-il, en compagnie de quelques écrivains catholiques. » Le soir, ce furent de véritables agapes. Le R. P. Laurent, M. l'abbé Martinet et plusieurs autres, nous nous trouvions à cette fête touchante...

Lettre de M. le curé de la Sauve (Gironde) à M. Eugène Veuillot :

La Sauve, 9 mai.

Monsieur. — ..... Jamais je n'oublierai la joie intime que j'éprouvais à la lecture des articles si remarquables du maître que nous avons perdu !

On a tout dit sur le noble caractère de ce génie de la polémique, et sur la bonté de cœur de ce chrétien qui n'a jamais voulu d'autre titre que celui de catholique. Mais il y a un côté de cet immense talent qu'on n'a point assez fait ressortir, à mon humble avis : c'est qu'il savait exprimer avec une merveilleuse vérité d'expression les sentiments d'amour ou de légitime indignation qui faisaient battre tous les cœurs catholiques français. Quel soulagement pour la conscience chrétienne et une âme vraiment patriotique, que ces pages toutes frémissantes d'enthousiasme, de suave poésie ou de sainte colère !

De là vient, Monsieur, que tout lecteur de Louis Veuillot éprouvait le besoin d'être autour de lui l'écho de cette grande voix ; de là vient que nous, pauvres prêtres, qui bien souvent, hélas ! ne pouvons pas nous faire entendre de ceux qui auraient le plus besoin de la vérité, nous étions heureux de faire lire ces pages admirables, toutes rayonnantes de lumière.

Quel est celui de nous qui ne peut compter quelque conversion obtenue par la lecture de l'*Univers* ou des livres de Louis Veuillot ? Pour moi, je veux le dire, je dois à ce grand chrétien, qui fut un si grand écrivain, avec les plus douces jouissances de l'esprit, un amour plus profond pour la sainte Église et les plus belles conversions qui aient réjoui mon âme sacerdotale.....

Veuillez agréer, etc.

Corbin,
curé de la Sauve (Gironde).

Les frères Hermet, curés au diocèse d'Orléans, écrivent à M. Eugène Veuillot :

Villereau, 9 mai.

Monsieur. — Après avoir prié et célébré les saints mystères pour l'âme si généreuse de votre illustre frère, laissez-nous vous dire toute notre joie à la vue du monument incomparable que lui élèvent et la reconnaissante piété des catholiques de tous les rangs de la hiérarchie sacrée, de toutes les contrées du monde, et l'impartiale justice de ses ennemis, et

par-dessus tout ses lettres inimitables, qui le revèlent à ses amis eux-mêmes et font apparaître le saint.

Le jour de sa mort a été véritablement le *natalis dies* de sa gloire.

Cette gloire, il ne la rechercha point, il la méprisa durant sa vie et la foula aux pieds ; et elle vient à lui dans la mort, et sa tombe est un berceau.

Permettez, Monsieur, à ceux qu'on traita souvent d'ultramontains, de veuillottistes, — deux termes qui désignaient le drapeau sans nuance de la vérité, qu'il tint si haut et d'une main si ferme plus de quarante ans, — et qui partagent votre profonde douleur, de partager aussi vos légitimes et si glorieuses consolations.

Louis Veuillot était de la race des martyrs, de ces hommes qui n'admettent point qu'on brûle quelques grains d'encens à une idole quelconque, pour se la rendre propice. Tout son encens, à lui, était pour Jésus-Christ seul, dont il voulait uniquement le règne social ici-bas par l'Église et par le Pape, c'est tout un : *Adveniat regnum tuum.*

Et on a remarqué que Dieu n'avait permis à son fier chevalier de déposer les armes que lorsque le libéralisme dit catholique, discrédité comme doctrine, était en voie de s'ensevelir sous les ruines des institutions qu'il avait créées. Puisse sa mort mettre le sceau à cette œuvre !...

Pour nous, bien reconnaissants à Louis Veuillot de nous avoir obtenu un magnifique bref de Pie IX à l'époque du concile, et pleins d'admiration pour son œuvre, nous prions pour que les continuateurs de ses vaillants combats restent toujours dignes, par la fermeté de leur christianisme, du *bon sergent du bon Dieu* qui a si utilement servi l'Église.

Daignez agréer, etc.

Pour mes frères : Jules Hermet, curé d'Autruy, et Paul Hermet, curé d'Ercoville,

Casimir Hermet,
curé de Villereau.

Le clergé du doyenné de Saint-Pierre, à Douai, écrit à M. Eugène Veuillot :

Douai, 9 mai.

Très vénéré Monsieur. — Depuis longtemps déjà nous lisons chaque jour, avec la plus douloureuse et la plus sympathique émotion, les innombrables lettres de condoléance qui vous ont été adressées. Nous permettrez-vous, cher Monsieur,

de profiter de notre première conférence décanale, pour déposer l'humble expression de nos religieux et inconsolables regrets sur la tombe de l'intrépide et incomparable défenseur de toutes les bonnes doctrines ?

Daignez les agréer, Monsieur, etc.

Au nom de la conférence,
M. DAYEZ,
archiprêtre de Saint-Pierre.

La lettre suivante contient une réclamation que beaucoup d'autres ont faite, que beaucoup d'autres encore auraient pu et pourraient faire ; car bien des lettres, que nous aurions été heureux de donner, ont, par de regrettables confusions, été omises :

Seix, 9 mai.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR. — Au rapport de la sainte Écriture, toute la terre garda le silence devant Alexandre : toute la terre, au contraire, ne sait plus parler, depuis plus d'un gros mois, que du grand écrivain catholique, dont la perte est estimée, à juste titre, une calamité publique.

En présence de cette avalanche d'hommages qui, d'un pôle à l'autre, ne cessent de pleuvoir sur sa tombe, l'un de vos plus anciens abonnés et son vicaire regrettent vivement que vous n'ayez fait mention dans vos colonnes, ni des regrets que l'un et l'autre vous exprimèrent dès la première heure, ni de leur empressement à payer à la mémoire de Louis Veuillot le tribut qu'il avait le plus à cœur dans le monde, celui d'une messe chacun, célébrée pour le repos de son âme.

Avec mes condoléances, agréez, Monsieur, etc.

LOUBET,
curé à Seix, diocèse de Pamiers

LETTRES DES 10 ET 11 MAI

Lettre de Mgr l'archevêque de Port-au-Prince à M. Eugène Veuillot :

Port-au-Prince, 10 mai.

Bien cher Monsieur. — Ces lignes vous arriveront bien tard pour vous dire toute la part que je prends à la perte de votre illustre frère ; mais il y a quelques jours à peine que nous venons d'apprendre cette douloureuse nouvelle. Il y a plus de quarante ans que je suis abonné à l'*Univers*, et j'ai toujours apprécié les grands services que M. Louis Veuillot a rendus à la cause catholique. Il aimait sans réserve l'Église et le Pape : l'Église, comme la vraie mère de l'humanité et en particulier de notre chère France, que l'impiété voudrait arracher de ses bras ; le Pape, comme le vicaire de Jésus-Christ et la pierre angulaire de l'Église. Polémiste hors ligne, il a vigoureusement combattu, au milieu d'inévitables contradictions, des préjugés funestes enracinés parmi les croyants, et battu en brèche l'impiété et les théories du libéralisme. Il a ouvert des voies nouvelles à la défense de la vérité par le journalisme catholique, dont il fut un des plus vaillants champions.

Que Dieu lui donne au ciel sa récompense, et bénisse la grande œuvre qu'il a fondée ! Elle ne mourra pas avec lui, j'en ai la conviction et je le souhaite de tout mon cœur. Vous le dirai-je, cher Monsieur? ce vœu ne m'est pas seulement inspiré par une vue d'intérêt général, mais aussi par la reconnaissance. Le regretté défunt entretint des relations amicales avec mon vénérable prédécesseur, et il portait, je le sais, un intérêt particulier à cette mission. Cet intérêt, veuillez bien nous le continuer.

Et agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués en Notre-Seigneur. † Alexis,

archevêque de Port-au-Prince.

Lettre de M. l'abbé P. Morère, vicaire à Saint-Séverin, à M. Eugène Veuillot :

Paris, 10 mai.

MONSIEUR. — Je viens, après tous les autres, vous exprimer la part que je prends à votre immense douleur.

Votre illustre frère M. Louis Veuillot emporte dans la tombe l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Les services qu'il a rendus à l'Église pendant quarante ans, son talent d'écrivain et de polémiste de premier ordre, son intelligence élevée et les nobles aspirations de son cœur l'ont placé sur un piédestal si élevé, que désormais la louange ne saurait rien ajouter à sa gloire.

En quittant cette terre d'exil, ce vaillant athlète du Christ a trouvé le véritable repos et le vrai bonheur dans cette autre vie, la seule réelle, la seule désirable, qui nous est proposée comme fin dernière et promise comme récompense.

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !

Recevez, etc.

Lettre de M. le supérieur et de MM. les professeurs du petit séminaire de Marvejols à M. Eugène Veuillot :

Petit séminaire de Marvejols, 10 mai.

MONSIEUR. — Le supérieur et les professeurs du petit séminaire de Marvejols, lecteurs de l'*Univers*, se sont associés à votre deuil, comme au deuil de l'Église, à l'occasion de la mort de votre illustre frère, qui défendit si bien la cause catholique.

Ils viennent, après tant d'autres, vous exprimer leur condoléance sincère, et vous prient de publier au plus tôt les lettres inédites de Louis Veuillot. Elles formeront peut-être son meilleur ouvrage, et nul ne fera mieux connaître, admirer et aimer son talent, son savoir, son cœur, son esprit et sa foi.

Veuillez agréer, etc. L'abbé VIVENS,
supérieur, ch. hon.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Moulins :

En 1860, notre Louis Veuillot était accueilli avec allégresse et enthousiasme, au grand séminaire de Moulins, par les élèves, les directeurs, et par l'éminent supérieur placé aujourd'hui à la tête de sa congrégation, admirateur passionné du grand écrivain.

Après avoir assisté à l'office divin, célébré par Mgr de Dreux-Brézé avec la pompe et la dignité incomparables des cérémonies que préside Sa Grandeur, notre grand homme fut introduit dans la salle des exercices, où chacun désirait ardemment l'entendre. Il se refuse à prendre la parole, disant qu'il était devant l'Église enseignante, qu'il devait écouter et se taire. On insiste, on le presse; et, sans prétention aucune, d'un air plutôt timide et vraiment humble, il nous dit ce simple mot : « Messieurs, je suis dans l'Église à votre service : à l'exemple du suisse, je prends la hallebarde, et assène, quand il est nécessaire, quelques violents coups sur l'épine dorsale de l'impudent et audacieux animal qui par ses cris discordants trouble la paix et l'harmonie du saint lieu. »

Que n'est-il toujours à son poste de garde et d'observation, pour mettre fin au vacarme honteux de renégats effrontés et de lâches hypocrites !

Nous quittâmes l'invincible et ardent champion plus attachés que jamais à sa personne, et ce fut avec une bien douce joie que je vis notre cher et vénéré supérieur, le R. P. Jeantin, offrir avec émotion à son hôte illustre et bien-aimé une riche croix en ivoire avec l'inscription : *Catholicæ veritatis defensori glorioso.*

Un curé de campagne écrit à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — ....C'est par la lecture des écrits de Louis Veuillot que j'ai compris combien sont sacrés les liens qui unissent entre eux les membres de l'Église. Depuis mon enfance, depuis le collège, j'ai lu Louis Veuillot; j'ai lu ses ouvrages, j'ai lu ses articles. Je n'y ai jamais vu que la haine fût dans son cœur. Il flagellait avec sa plume comme le divin Maître avec des cordes; et, si l'acerbité de ses paroles trahissait son indignation, l'on peut dire de lui, comme cela est vrai de Notre-Seigneur, qu'il eût ouvert joyeusement les bras pour donner l'accolade fraternelle à ceux qui faussement croyaient l'avoir pour ennemi. Sa véhémence cachait à ne pas s'y méprendre un amour de Dieu et de la sainte Église par-dessus toutes choses, un amour des hommes autant et plus que de soi-même. Je le lisais donc avec profit, revenant sans cesse à ses ouvrages et me procurant l'*Univers* partout où je me trouvais. Une des choses dont je lui dois être extrêmement reconnaissant, c'est de m'avoir donné pour le souverain Pontife un

amour que je ne sépare pas dans mon cœur de celui auquel a droit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je le vois dans son vicaire, et cette vision, les écrits de Louis Veuillot me l'ont donnée plus claire et plus étincelante que partout ailleurs.

C'est beaucoup et c'est tout, je m'en réjouis devant Dieu. Je reviens à sa mort, et je me demande si elle n'est pas un coup de la Providence pour réveiller des âmes engourdies et pour mettre, à côté de tant d'autres moyens de faire le bien, celui des témoignages qui vous arrivent de toutes les parties du monde.

Mgr Boufartigue, camérier d'honneur de Sa Sainteté, chanoine honoraire, commandeur de l'ordre de Charles III, écrit à M. Eugène Veuillot :

Locussan, Lalande-Toulouse, 11 mai.

Monsieur. — Le jour où l'*Univers* vint m'apprendre que L. Veuillot n'était plus de ce monde, nous étions six prêtres réunis et consternés. Nous sommes montés tous à l'autel pour présenter à Dieu la mémoire du grand mort; et depuis, chacun de nous a pris un jour de la semaine, afin qu'ici, pendant trente jours, le saint sacrifice fût offert pour le repos de son âme. Nous continuerons.

Quant à moi, je ne saurais oublier que je dois à M. Louis Veuillot le bonheur de ma première entrée au Vatican. C'était en 1867. J'avais eu la bonne fortune de rencontrer le rédacteur en chef de l'*Univers* chez mon vieil ami, le comte Henri de Maguelonne. Je ne connaissais M. Louis Veuillot que par la lecture de ses courageux articles dans son journal, et je l'aimais comme on aime l'honnêteté, dont il était la vivante personnification. Mais ce fut bien autre chose lorsque j'eus entendu cette voix convaincue, et senti sur moi le regard de cet œil limpide et vif qu'éclairait une si belle âme.

J'étais venu à Rome pour voir Pie IX, et je ne savais comment obtenir la faveur d'être admis auprès du grand Pape. Louis Veuillot comprit mon désir et mon embarras. Les fêtes qui se préparaient avaient amené dans la Ville éternelle plus de cinq cents évêques, qui devaient avoir leurs jours d'audience. M. Louis Veuillot, qui comptait parmi ces prélats tant d'amis, me vint en aide; et il obtint de Mgr Pacca, alors maître de chambre, la permission de m'introduire un jour de réception. Je vis le Pape, et je vins remercier mon bienveillant introducteur.

« Eh bien! me dit-il dès que je fus près de lui, vous êtes heureux comme je l'étais moi-même, pendant qu'à genoux aux pieds du souverain Pontife, ma tête s'inclinait sous sa main bénissante. Pie IX va placer votre bienheureuse Germaine dans le catalogue de nos saints. Vous allez être témoin des splendeurs de Rome; vous ne les oublierez jamais. Que ce souvenir toutefois ne vous décourage pas, lorsque vous verrez à Toulouse les solennités qui seront faites chez vous en l'honneur de notre nouvelle sainte. Vous savez que j'ai quelque droit à l'appeler notre sainte, parce que je l'aime beaucoup. Vos fêtes seront magnifiques, je le sais; et maintenant vous pourrez mieux m'en faire le récit, que vous m'enverrez à Paris. »

Je ne devais pas refuser, et je m'acquittai avec reconnaissance de la mission qui m'était aussi gracieusement confiée.

Depuis la mort de Louis Veuillot, on a beaucoup parlé de son amour filial pour l'Église, et on a eu bien raison d'écrire tout ce que nous avons lu touchant cette affection. Jusqu'ici le rédacteur de l'*Univers* n'était pour le plus grand nombre de ses admirateurs qu'un grand journaliste, un champion redoutable, un polémiste ardent, un écrivain hors de pair. On exaltait son habileté, sa dialectique, son argumentation solide, ses connaissances variées, sa force, en un mot, son grand esprit; mais peu nombreux étaient ceux qui parlaient de son cœur si bon et tout rempli d'une délicate tendresse. Aujourd'hui, grâce à de pieuses révélations, tout le monde sait ce qu'il y avait de douceur dans cette virile nature. Ah! si ceux qui l'ont poursuivi avec tant d'acrimonie avaient vu l'aimable abandon de ce causeur si fin, si attentif, si bienveillant, ils auraient compris que sous l'armure de ce rude chevalier il n'y avait de haine pour personne, et que la main qui se servait si vaillamment d'une épée toujours terrible n'était impitoyable qu'à l'erreur et au mensonge. Quand on avait entendu ce batailleur étonnant, on demeurait convaincu que jamais la moindre goutte de fiel n'avait pénétré dans son âme généreuse et loyale....

Et maintenant nous ne l'entendrons plus, mais nous nous souviendrons. Ses œuvres nous restent, nous les lirons; ses exemples sont vivants, nous les suivrons. Il nous parle encore. *Defunctus adhuc loquitur*.

Votre très humble serviteur en Notre-Seigneur.

Lettre de M. Isambert à M. Eugène Veuillot :

Épinal, 11 mai.

Très honoré Monsieur. — ....Vous deviez à l'Église, au monde catholique et à vous-même, de publier ces lettres, qui restent un monument impérissable, puisque le triomphe de votre illustre frère est celui des causes qu'il a défendues, de Pie IX de sainte mémoire et de l'Église catholique elle-même. En même temps qu'elles ont été pour les vrais enfants de l'Église la plus douce consolation et le plus précieux encouragement, elles demeureront pour les impies et les catholiques libéraux le sujet des plus salutaires réflexions.

Mon affectueuse vénération pour Louis Veuillot, je la tiens de mon père, qui se plaisait à le suivre au cours de ses grandes luttes, et qui, dans son admiration, aimait à accompagner son nom de celui de Père de l'Église.

Ouvrez donc, honoré Monsieur, une souscription dans votre vaillant journal, vos amis vous en prient, pour la construction d'un monument destiné à redire aux siècles futurs les gloires du vaillant chrétien qui a fait connaître et aimer Rome, qui a si activement concouru à cette admirable unité de l'Église dont nous sommes si fiers aujourd'hui, à l'anéantissement des derniers survivants du gallicanisme, et à la proclamation de ce dogme de l'infaillibilité qui sera le salut de notre société...

Pardonnez-moi d'oser joindre ma faible voix au concert splendide dont l'*Univers* nous apporte chaque jour de nombreux échos. Mais j'ai pensé que, les *chefs* ayant parlé, le tour des *simples soldats* est arrivé.

Veuillez agréer, honoré Monsieur, avec mes regrets, l'hommage de mon profond respect. G. Isambert,
pharmacien.

Lettre de M. le curé de Lescheraines (Savoie) à M. Eugène Veuillot :

Lescheraines, 11 mai.

Monsieur le directeur. — Il y a trente ans que je lis l'*Univers* : il y a trente ans que j'aime, j'admire et j'estime celui qui en est l'âme et l'inspirateur. Je l'aime, parce qu'il a toujours tendu une main secourable aux déshérités de la fortune, aux héritiers du malheur, et surtout aux déshérités de la foi qui étaient en quête de la vérité. Je l'admire pour ses incomparables qualités d'écrivain et de polémiste; sa plume était une flèche barbelée, qui réduisait souvent au silence les pha-

risiens de la nouvelle loi : il ne faisait en cela que ce que faisait le divin Maître. Honneur à lui, pour n'avoir pas connivé avec ceux qui l'accusaient de manquer de charité! Je l'estime d'abord pour ses vertus privées, et ensuite pour n'avoir jamais transigé avec l'erreur. Sa sagacité savait démêler, au milieu d'articles en apparence bienveillants en faveur de l'Église, certaines appréciations contraires aux enseignements de la foi comme à la rigueur théologique. Et je vois avec plaisir que la direction de l'*Univers* suit les mêmes principes que le maître. Honneur donc et gloire à l'intrépide athlète de la vérité ! car je suis persuadé qu'il est couronné dans le ciel. Que sa famille et ses proches cessent d'être inconsolables, mais plutôt soient inconsolables les membres de la grande famille chrétienne. Lui vivant, quoique ne pouvant plus tenir sa plume, inspirait encore de la crainte aux ennemis de la foi. F. FERROUD,

curé de Leschoraines (Savoie).

Lettre de M. l'abbé F. Manthelin, aumônier des religieuses du Bon-Pasteur d'Annonay, à M. Eugène Veuillot :

Annonay, 11 mai.

BIEN CHER MONSIEUR. — Je vous offre volontiers l'expression de mes sincères sentiments de condoléance pour la perte immense que vous avez faite en la personne de monsieur votre frère. Je suis aussi du nombre de ceux auxquels les écrits de M. Louis Veuillot ont fait du bien. Je me borne à le reconnaître auprès de vous, après tant d'autres qui ont montré, et avec raison, plus d'empressement que moi à vous le dire. Mais je suis inconnu, voilà mon excuse. Mon intention n'est donc pas de vous faire une longue lettre. D'autres ont dit mieux que moi combien le grand écrivain avait été dévoué à l'Église, à son pays, à toutes les saintes causes qui ont ému pendant cinquante ans les catholiques de France.

Dans tous ces précieux témoignages venus de toutes parts, je voudrais choisir ce qu'il y a eu de plus consolant et de plus glorieux pour votre famille et pour vos excellents collaborateurs, afin de pouvoir vous le redire en ce billet.

Courage, Monsieur ! continuez votre si édifiant et si nécessaire travail. Tenez toujours haut et ferme le drapeau de l'Église et de la Patrie. Le clergé vous bénit et vous encourage.

Agréez, bien cher Monsieur, etc. F. MANTHELIN.

M. l'abbé Chapard à M. Eugène Veuillot :

Compiègne, 11 mai.

Cher Monsieur. — Avant de clore la série d'hommages rendus à votre illustre frère, permettez à un prêtre obscur ce cri du cœur : Honneur à Louis Veuillot, le regretté défenseur de l'Église !... Sans craindre ni le venin du pamphlet anonyme, ni les dents des loups-cerviers de la presse, il a su fustiger les scribes de la libre pensée et les rêveurs d'une conciliation impossible, et prouver que les vrais catholiques sont, suivant le mot de Lacordaire, *une race de granit*.

Agréez, cher Monsieur, etc. L'abbé Chapard.

Lettre de M. le chanoine Angeli à M. Eugène Veuillot :

Ajaccio.

Monsieur le rédacteur. — Je suis peut-être le dernier à vous offrir mes sentiments de condoléance à l'occasion de la mort de votre frère ; mais nul, croyez-le bien, n'a pris une plus large part à votre douleur...

J'admirais en lui le vaillant athlète de notre foi, l'invincible champion de l'Église et des Papes ; j'aimais en lui le dévouement à toutes les grandes et nobles causes, uni à l'obéissance la plus filiale au Vicaire de Jésus-Christ.

Son nom vivra à jamais dans l'histoire, il vivra surtout dans nos cœurs ; et ses vertus, que sa famille a recueillies comme le plus précieux héritage, se perpétueront avec les œuvres qu'il a fondées.

Dieu, je n'en doute pas, a déjà associé dans la gloire Pie IX et Louis Veuillot, le chef et le soldat qu'il avait unis sur la terre dans les mêmes combats et dans les mêmes épreuves. Leur couronne est d'autant plus éclatante, que la lutte a été longue et laborieuse.

Veuillez agréer, etc. J.-M. Angeli,

chanoine, missionnaire apostolique.

LETTRES DU 12 AU 15 MAI

Lettre de Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, à Mlle Veuillot :

Pondichéry, le 12 mai.

Mademoiselle. — J'arrive un des derniers sans doute pour vous exprimer la part que nous avons prise, mes confrères et moi, à la juste douleur que nous a causée la mort de M. Louis Veuillot. Mais veuillez croire, Mademoiselle, que nous n'avons pas tardé à prier Dieu pour le repos de son âme. Tous n'ont pas eu, comme moi, le bonheur de le connaître personnellement, de jouir de cette forte et chrétienne intimité qu'on trouvait dans votre maison, et qu'on ne peut plus oublier; mais tous connaissaient M. Veuillot par ses écrits, par son attachement indomptable à l'Église de Jésus-Christ, par sa fidélité absolue au Pontife romain, et par l'assistance si puissante qu'il accordait à toutes les bonnes œuvres. Aucun de nous n'a oublié les secours si abondants qu'il nous procura à l'époque de la grande famine qui, pendant près de trois ans, a désolé nos chrétientés et tout le pays. Grâce à ces secours et à ceux que nous reçûmes d'ailleurs, nous eûmes le bonheur non seulement de soulager la misère corporelle d'une infinité de pauvres gens, mais encore de baptiser près de soixante-dix mille païens, y compris les petits enfants. Un grand nombre, le plus grand nombre peut-être de ces nouveaux baptisés sont morts presque aussitôt, et leurs âmes, nous l'espérons, ont été admises dans le ciel; et elles n'auront pas manqué d'intercéder auprès de Dieu pour celui qui a eu une si grande part dans leur salut éternel.

A combien d'autres bonnes œuvres, de congrégations et de maisons religieuses, son assistance et sa protection ont été accordées! au salut de combien d'autres pauvres âmes n'a-t-il pas efficacement contribué! sans parler de la grande part qu'il a prise à la défense de la sainte Église et de la doctrine, et à ce renouvellement de l'esprit public chrétien dont nous avons été les témoins!

Ses talents d'écrivain étaient bien grands ; mais c'est Dieu qui les lui avait donnés, et le mérite réel de M. Veüillot est bien moins d'avoir possédé un grand talent que d'en avoir usé fidèlement, comme le voulait Celui qui le lui avait confié. Aussi devons-nous penser que Dieu lui a déjà adressé cette parole consolante : « Courage, bon et fidèle serviteur! parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'instituerai sur de grandes : entre dans la joie de ton maître. »

Nous continuerons cependant à prier pour lui, moi tout particulièrement, qui ai joui de son amitié et de ses entretiens. Je prierai aussi pour vous, Mademoiselle, pour mesdames vos nièces, pour M. Eugène Veuillot et sa famille, afin que le bon Dieu vous console dans votre affliction, et qu'il vous réunisse tous un jour à celui dont vous avez partagé les mérites et les bonnes œuvres.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance du souvenir constant que je conserve de vos bontés, et l'hommage de mon profond respect.

† Fr. LAOUËNAN,
évêque, vicaire apostolique.

Lettre de M. Féron, missionnaire apostolique du vicariat de Pondichéry, à Mlle Veuillot :

Pérejour, 12 mai.

MADEMOISELLE. — Je suis bien loin, et les journaux m'arrivent bien tard : c'est pourquoi je viens seulement d'apprendre par l'*Univers*, le cher *Univers* auquel je suis abonné depuis trente-deux ans, depuis que je suis prêtre, la mort ou plutôt l'entrée dans la vie — *natalem* — du cher et vénéré Louis Veuillot.

Vous avez sans aucun doute oublié un jeune missionnaire, jeune alors, qui eut l'honneur d'être reçu chez vous en 1855. Notre grand homme, que je persécutais pour lui faire entreprendre l'histoire de la mission de Corée, à laquelle j'étais alors destiné, me fit cadeau d'un chapelet bénit par Pie IX, qui ne m'a jamais quitté depuis, et qui, grâce à cela, échappa avec moi aux persécutions de Corée.

J'y perdis quelques-uns de ses ouvrages, qu'il avait eu la bonté de m'offrir; mais je les ai tout de même. Il voulut assister à la cérémonie de mon départ; et depuis, j'ai vu qu'il m'avait fait passer à la postérité, en écrivant mon nom dans un de ses incomparables articles. Depuis, j'ai eu le bonheur de vous revoir en 1869.

Malgré tout cela, malgré la visite dont vous me fîtes l'honneur au séminaire des Missions étrangères, ce serait grande merveille si vous retrouviez dans un coin de votre mémoire ma figure ou mon nom.

Pour moi, il n'en est pas de même : enthousiaste de l'*Univers* et de tout ce qui lui appartient, je n'ai oublié personne.

Ce sont ces souvenirs intimes non moins que l'amour..... fanatique ? va pour fanatique, je ne trouve pas de mot qui rende mieux ma pensée, sauf que mon fanatisme n'était pas aveugle, mais de bon aloi, pour le grand, l'incomparable Louis Veuillot, qui m'encouragent à sortir de mon obscurité pour vous dire que, dans le fond de l'Inde, il y a des cœurs, et plus d'un, — le père Lap, mon compagnon, en est, — qui battent au nom de celui auquel ils se sentent redevables, au moins en partie, de leur amour pour l'Église, à celui qui était embrasé pour elle d'un feu si communicatif.

Nous prions pour lui, nous espérons qu'il priera pour nous ; et croyez bien, chère Mademoiselle, qu'en portant chaque jour son nom à l'autel, je n'y oublierai ni vous ni toute la chère famille de l'*Univers*.

Veuillez agréer l'hommage, etc. S. FÉRON,

miss. apost. de la cong. des Miss. étrang. de Paris.

Un curé du diocèse de Tarbes écrit à M. Eugène Veuillot :

Tarbes, le 12 mai.

MONSIEUR. — Depuis 1846, je n'ai passé aucun jour sans lire l'*Univers*. C'est vous dire, Monsieur, tout ce que je dois à votre illustre frère. Après la sainte Église et la divine science dont elle est la dépositaire, nul n'a eu autant d'influence que lui sur mon intelligence et sur mon cœur. Ce dont je le bénis surtout, c'est qu'il m'a inspiré le goût du travail et le besoin des études sérieuses. Louis Veuillot, avec son arme de combat, le journal, a été de nos jours le grand excitateur des âmes et l'un des plus puissants promoteurs des sciences ecclésiastiques.

J'ai eu le bonheur de le voir à Tarbes, à Saint-Pé, à Bagnères, dans ces « asiles des Pyrénées, au fond des vallées où mugit le gave, où chante l'Adour ».

Plus tard, en 1870, je l'ai revu à Rome. Mgr Laurence, de grande et vénérée mémoire, avait bien voulu me charger d'une

communication auprès de lui, en attendant qu'il se présentât de sa personne. Je trouvai M. Veuillot bien changé. La figure était fatiguée, mais elle avait comme un rayonnement que je n'ai vu au même degré que sur le visage du P. Garricoïts, mort en odeur de sainteté. Je suis bien sûr de n'avoir pas été dupe d'une illusion, car je ne m'y attendais en aucune façon, et plus tard je n'ai été nullement étonné quand j'ai vu la teinte mystique que prenait sa plume à tout propos. Évidemment, son âme en était arrivée à ce point de commerce intime avec Dieu, qu'elle avait hâte de s'abstraire des choses de la terre et de s'enfermer en Celui qui le sanctifiait d'une manière si merveilleuse.

Je vous dis tout cela, Monsieur, parce que je l'ai vu. Vous l'avez vu aussi bien et mieux que moi. Peut-être ne pouvez-vous pas le dire aussi librement que moi.

Lettre de M. l'abbé Lapeyrade à M. Eugène Veuillot :

Paris, le 12 mai.

Monsieur. — Quel éloge funèbre aurait le prix de toutes ces lettres parties du cœur et venues du palais de l'évêque et du presbytère, du château et de la demeure du roi !

Votre douleur est adoucie par tous ces hommages rendus à la mémoire de votre illustre frère. Permettez à un humble vicaire de vous apporter le sien. Il est bien tardif, mais je n'ai pas attendu ce moment pour demander à Dieu de payer à cet incomparable athlète de la foi le bien qu'il a fait à l'Eglise et celui qu'il m'a fait à moi-même.

Veuillez, Monsieur, agréer, etc. F. Lapeyrade,
vicaire à Paris.

Lettre de M. le curé de Saint-Étienne-de-Lugdarès à M. Eugène Veuillot :

Saint-Étienne-de-Lugdarès, 12 mai.

Monsieur Eugène Veuillot. — Abonné de l'*Univers* depuis qu'il existe, je veux saluer la noble et fière figure de votre illustre frère, que la mort vient de ravir à sa famille, à l'Église et à la France. Pour lui, la mort n'est qu'un gain : une telle âme, après tant de travaux pour la sainte cause de Dieu, après la rude épreuve qui, en le condamnant au silence, a dû effacer tout ce qui aurait pu se glisser d'imperfections dans sa longue carrière

d'athlète catholique, après tant de messes et de prières, il doit *voir* ce qu'il a *cru*. Il n'est donc pas à plaindre; la perte est toute pour nous, dans ces temps malheureux où il y a un si petit nombre d'hommes de cœur et de chrétiens sans peur et sans reproche. Je suis heureux que la rédaction de l'*Univers* vive de son esprit et continue son œuvre. Elle est bien l'œuvre de Dieu, puisque la contradiction ne lui a pas manqué.

J'ai été et je reste l'admirateur de Louis Veuillot.

Agréez, etc. VINSON,

curé de Saint-Étienne-de-Lugdarès (Ardèche).

Lettre de M. l'abbé Terver à M. Eugène Veuillot :

Coume (Lorraine), le 12 mai.

CHER MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Dieu a voulu que le tombeau de Louis Veuillot soit glorieux, parce que personne en ce siècle n'a aussi bien défendu son Fils, son Vicaire et son Église. Et voilà pourquoi il a suscité ces magnifiques manifestations, cette oraison funèbre à nulle autre pareille, qui sort de milliers de bouches et retentit dans tout l'univers.

C'est les larmes aux yeux que je lis, depuis un mois, ces éloges enthousiastes rendus de toutes parts au plus vaillant défenseur de la foi, au plus illustre écrivain de ce siècle.

J'ai lu presque tous ses ouvrages et ses articles, et cette lecture a toujours été pour moi la meilleure des lectures spirituelles, et si j'aime le Pape et l'Eglise, c'est en grande partie à lui que je le dois.

Aussi, malgré ma petite position dans la sphère sociale, après avoir écouté les princes de l'Eglise, ai-je voulu unir ma voix à celle de tant d'hommes d'élite de tout l'univers : car, plus les hommages seront nombreux, plus son tombeau sera glorieux.

Dans ces sentiments, etc. L'abbé TERVER,

curé à Coume (Lorraine).

Lettre de M. Gannat, missionnaire apostolique, à M. Eugène Veuillot :

Clermont-Ferrand, 12 mai.

CHER MONSIEUR. — Je viens le dernier, c'est-à-dire à mon rang, n'ayant plus de fonctions dans le saint ministère à cause de ma mauvaise santé. Mais je ne peux pas laisser clore ce

défilé triomphal de toutes les grandeurs de l'Église et du monde devant le cercueil de celui que je pleure avec vous, sans vous dire que ma reconnaissance envers lui durera autant que ma vie. Je ne saurais oublier que votre illustre frère a bien voulu présider, à la cure de Saint-Pierre-les-Minimes, deux réunions intimes (vous étiez à l'une d'elles, à mes côtés), où il ne comptait que des admirateurs et des amis, et avec quelle simplicité pleine de charme il s'abandonnait à nos questions. Nous l'entendîmes prédire l'écroulement de l'empire : il lui en donnait encore pour trois ans ; prophétie qui s'est réalisée. Arriverons-nous logiquement, ainsi qu'il le laissait entrevoir, à la dictature d'un forçat, pour le châtiment et le pardon de la France infidèle ?...

Tout vient d'être dit sur la profondeur de ses vues, toujours éclairées par la foi la plus ardente et le patriotisme le plus pur. Je m'arrête à un souvenir précieux entre tous les autres. En 1870, pendant le concile du Vatican, 190 prêtres du diocèse de Clermont reçurent les encouragements et la bénédiction du souverain Pontife. Ce rare honneur, qui fut aussi pour tous une grande force, j'ai su depuis que, après l'immortel et bien-aimé Pie IX, nous en étions redevables à Louis Veuillot. Nos prières lui diront notre reconnaissance.

Veuillez agréer, etc. GANNAT,

missionnaire apostolique.

Lettre de M. le chanoine Montcenis à M. Eugène Veuillot :

Bordeaux, le 12 mai.

A cette masse incroyable de parfums qui embaument à jamais la mémoire de votre illustre frère, il faudrait, selon moi, ajouter ses traits vivants par une statue de bronze, qu'on placerait d'abord dans votre salle de rédaction ; puis viendra bien un moment où le grand ouvrier chassera d'une place de Paris un démolisseur.

Si vous agréez cette idée, je souscris pour cent francs.

Veuillez recevoir, etc. MONTCENIS,

ch. hon., aumônier et vieil abonné.

Lettre de M. l'abbé Godard, curé de la Bazoche-Gouët, diocèse de Chartres, à M. Eugène Veuillot :

13 mai 1883.

MONSIEUR. — Continuez d'enregistrer les témoignages de douloureuse sympathie qui vous arrivent de tous côtés, depuis la mort de notre grand athlète chrétien.

Il est bon qu'amis et ennemis sachent quel lien puissant unit les cœurs de tous ceux qui ont combattu et sont bien résolus à continuer le bon combat avec l'*Univers*.

Il faut aussi que les habiles sachent que, devant l'ennemi qui nous broie, leur prudence est réprouvée et ressemble trop à la lâcheté.

Il vaut mieux mourir dans le combat, disait Machabée, que de voir l'humiliation et l'anéantissement du peuple de Dieu : *Melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ et sanctorum.*

Agréez, etc.

Lettre de M. le supérieur du petit séminaire d'Ajain (Creuse à M. Eugène Veuillot :

Petit séminaire d'Ajain, 13 mai.

MONSIEUR. — Je me reproche d'être resté si longtemps sans vous dire la vive part que mes collaborateurs et moi avons prise à la perte si douloureuse que vous avez faite, ou plutôt qu'à faite l'Église entière, en la personne de votre illustre frère.....

Le petit séminaire d'Ajain a été abonné au journal *l'Univers* dès son apparition, et n'a cessé de le recevoir que pendant le temps où une injuste violence réduisait au silence la grande et importune voix de Louis Veuillot. Que de joie, que d'enthousiasme, quelle admiration et quelles sympathies, quand nous arrivaient les articles signés de l'illustre polémiste!

Aussi l'avons-nous profondément regretté et avons-nous prié pour lui, bien que nous ayons lieu de croire que déjà il a en main la palme des vainqueurs qui ont combattu le bon combat.

Volontiers nous apporterons notre pierre au monument qui lui sera élevé.

Veuillez, etc. N. MOUNIER,

ch. hon., supérieur du petit séminaire d'Ajain (Creuse).

Lettre de M. Gavouyère, doyen de la faculté catholique de droit d'Angers, à M. Eugène Veuillot :

Angers, 13 mai.

MONSIEUR. — L'envoi d'une carte m'avait paru bien mal traduire les sentiments que m'a fait éprouver la mort de votre glorieux frère. Mais, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, et n'ayant jamais eu le bonheur d'un entretien, si court qu'il fût, avec le grand défenseur de l'Église, j'avais cru devoir me borner à ce témoignage de sympathie pour la famille et pour les collaborateurs de M. Louis Veuillot.

Je reconnais que je me suis trompé, et, si tard qu'il soit, je viens me joindre à la foule des admirateurs et des amis mieux inspirés, et m'associer de tout cœur aux condoléances et aux félicitations qui se confondent.

Comme plus d'un, j'ai trop longtemps méconnu l'homme dont je n'avais pas lu une ligne ; la lecture de *Çà et là* m'a fait comprendre la vigueur du polémiste et l'inspiration de la polémique. De ce jour, j'ai été abonné fidèle et défenseur convaincu de l'*Univers*.

Bien souvent j'ai été heureux de trouver dans votre journal ces notes vibrantes qui vont droit au cœur et animent le courage ; j'y ai trouvé aussi ce soulagement que procure à la conscience révoltée l'énergique flétrissure imprimée au front de ceux qui perdraient notre pays, s'ils réussissaient à lui enlever la foi.

Veuillez agréer, etc. A. GAVOUYÈRE.

Les dames catholiques et légitimistes de Braga (Portugal) ont adressé à Mlle Élise Veuillot la lettre suivante, qu'accompagnait une magnifique couronne à déposer sur la tombe de Louis Veuillot. L'excellent journal catholique de Braga, *Cruz e Espada*, a constaté que toutes les dames convoquées à cette manifestation avaient été unanimes, à l'exception d'une dame très proche parente du gouverneur civil.

Portugal, Braga, 14 mai.

MADEMOISELLE. — Malgré les nombreux témoignages de condoléance et de sympathie qui vous arrivent de plus haut, et qui ne vous permettent guère de faire attention à notre obscur hommage, nous ne résistons pas au besoin pressant de vous exprimer, Mademoiselle, combien votre douleur est nôtre !

Les dames légitimistes et surtout catholiques de la ville de

Braga, sensibles aux qualités vraiment extraordinaires qui ornaient le vaillant soldat, l'incomparable athlète de l'Église, viennent vous offrir leur tribut de douleur, et partager vos justes larmes. Nous savons que c'est au pied de la croix du Christ Sauveur que vous avez reçu ce coup si poignant pour votre cœur; et c'est aussi au pied de cette croix que nous nous rassemblons pour prier pour M. Louis Veuillot, en espérant fermement que ce symbole auguste, pour lequel il a combattu avec un si noble courage pendant sa vie, couvrira d'une ombre protectrice la pierre de son tombeau, et brillera sur lui le jour de la résurection.

En nous prosternant en esprit sur cette pierre sépulcrale, permettez-nous d'y déposer la modeste couronne que nous prenons la liberté de vous offrir. Ne l'acceptez pas pour ce qu'elle vaut, mais pour ce qu'elle signifie.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de nos sentiments respectueux. *(Suivent les signatures.)*

M. F. Duriez nous écrit de Valenciennes :

15 mai.

Sur la tombe de Louis Veuillot, les catholiques de tous pays déposeront l'hommage éternel de tout leur respect et de toute leur reconnaissance. Ce sont des souvenirs et des prières qui ne périront point.

Et les œuvres de cet illustre et admirable écrivain seront conservées dans les familles chrétiennes pour les futures générations.

Ceux qui font leurs délices de la souffrance et pardonnent à leurs ennemis, vont au ciel. L'auteur de *Rome et Lorette* et du *Parfum de Rome* a bien mérité la céleste patrie.

Lettre de Mgr Leroy, prélat romain, curé de Houlle, diocèse d'Arras, à M. Eugène Veuillot :

Houlle, 15 mai.

Cher Monsieur Eugène. — Je vous ai adressé, il y a un mois environ, les lettres autographes que je possède de Louis Veuillot, afin que vous puissiez les reproduire dans le recueil de ses lettres, où se révèle l'homme de cœur et de foi, le chrétien dont la religion agrandit encore le vaste génie.

Je vous ai rapporté mes relations assez fréquentes, durant

vingt ans, avec votre illustre frère; les services qu'il m'a rendus, ainsi que M. du Lac, lors de la publication de mes ouvrages : la *Philosophie catholique de l'histoire* et l'*Histoire des pèlerinages de la sainte Vierge*.

Je n'ai point seulement reçu de Louis Veuillot d'utiles conseils et un précieux appui pour la publicité de mes ouvrages: je lui dois encore d'avoir été, par la lecture de ses articles quotidiens dans l'*Univers*, préservé du libéralisme catholique, cause de nos malheurs et de nos abaissements actuels; je lui dois en partie mon attachement à Rome et aux doctrines romaines. J'aime à le proclamer hautement, et vous pouvez insérer cette lettre dans l'*Univers*, que je lis chaque jour attentivement depuis trente-sept ans.

Daignez, cher Monsieur, agréer mes sentiments respectueux.

Votre très humble en N.-S., L. LEROY,
camérier de S. S. Léon XIII.

Nous extrayons d'une autre lettre de Mgr Leroy ce passage, qui sera lu avec un intérêt particulier :

La dernière fois que je vis monsieur votre frère à Paris, il était malade; je lui parlai des services éminents qu'il avait rendus à la cause catholique. Il me répondit : « Je ne suis qu'un simple soldat de la grande armée catholique de l'Église militante, les évêques sont nos généraux. » Il me demanda de prier pour lui au saint sacrifice de la messe; je le lui promis.

Je m'acquitte de ma dette de reconnaissance envers votre regretté frère, en priant pour le repos de son âme, chaque jour, au saint sacrifice.

Lettre d'un curé de l'Allier à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Quel deuil que celui de la mort de M. Louis Veuillot!

Mais ne parlons pas de deuil et disons : Quel triomphe pour la cause qu'il a soutenue pendant plus de quarante ans sans faiblesse et sans découragement aucun!

Son nom passera à la postérité, non seulement entouré de la gloire la plus pure, mais présenté au monde catholique comme l'un des plus courageux défenseurs de l'Église et l'un des patriotes les plus dévoués à la France.

On l'a déjà dit plusieurs fois : *Defunctus adhuc loquitur*. Il parlera longtemps, ce grand chrétien et ce noble Français, par sa plume et par ses actes, qui feront bénir sa mémoire encore plus dans l'avenir que dans le présent...

Lettre de M. l'abbé A. Junca, curé de Monlezun, diocèse d'Auch :

Monlezun, 15 mai.

MONSIEUR LE DIRECTEUR. — Permettez-moi de saisir cette occasion, afin de vous exprimer tous mes sentiments de condoléance pour la perte *si grande* que vous avez faite, vous et la rédaction de l'*Univers*, en la personne de M. Louis Veuillot. Je suis heureux de m'associer à ces hommages *bien mérités* qui sont rendus de tous côtés au valeureux champion de la cause catholique et royaliste. Il semble que Dieu veuille nous priver des meilleurs défenseurs de l'Église, au moment où nous en aurions le plus besoin, pour faire sans doute éclater davantage son intervention divine et *sensible*, à l'heure qu'il la jugera nécessaire pour notre bien.

Veuillez agréer, etc.

Lettre de M. l'abbé Moingeon à M. Eugène Veuillot :

Marigny, 15 mai.

MONSIEUR. — Je viens vous exprimer, et par vous à la rédaction de l'*Univers*, la part bien vive que j'ai prise à votre douleur commune en apprenant la mort du grand chrétien que pleurent l'Église et la France catholique.

Je suis trop peu de chose pour prendre une place quelconque dans ce magnifique concert d'hommages si mérités rendus à cet intrépide défenseur de toutes les saintes causes, à ce vaillant champion de l'Église et du Pape. Mais je l'aimais tant, que je suis heureux de vous dire que son souvenir restera gravé dans mon cœur et que je demeurerai fidèle à son journal. Ses articles et ses livres m'ont procuré de délicieuses jouissances ; ils m'ont aussi mieux fait connaître et aimer la sainte Église et la Papauté. Aussi, dans ma reconnaissance, je me suis empressé de célébrer la sainte messe à son intention le premier jour libre, et je ne l'oublie jamais au *Memento* des morts, quoique, dans ma conviction, il ait déjà reçu du juste Juge la couronne céleste pour ses longs et glorieux combats.

Agréez, Monsieur, etc. G.-E. MOINGEON,

curé de Marigny, diocèse de Dijon.

Lettre de M. l'archiprêtre d'Arcis-sur-Aube à M. Eugène Veuillot :

Arcis-sur-Aube, le 15 mai.

Monsieur. — Je n'avais pas l'intention de joindre mon suffrage dépourvu d'autorité à tous ceux qui, venus de haut pour la plupart, composent déjà, en l'honneur de M. Louis Veuillot, le plus magnifique monument qui puisse glorifier l'illustre champion de la sainte Église. Mon admiration est restée silencieuse, jusqu'au moment où j'ai retrouvé une très belle et importante lettre [1], qui me paraît mériter spécialement d'être publiée, et dont je vous envoie une copie. C'est la réponse adressée à un groupe de catholiques de Troyes qui avaient exprimé au rédacteur en chef leurs condoléances et leur sympathie, à l'occasion de la suspension dont fut frappé l'*Univers* en 1874. Le caractère historique de cette lettre, et l'élévation des sentiments qui y sont rendus dans le grand style de l'auteur, la rendent assurément digne d'être communiquée à vos lecteurs.

Veuillez agréer, etc.

P.-F. Écalle,
archiprêtre.

Lettre de M. le comte du Val de Beaulieu à M. Eugène Veuillot:

Château d'Attre-Mévergnies (Hainaut), 15 mai.

Cher ami. — C'est ainsi que je vous retrouve dans une correspondance d'il y a quinze ans.

Aussitôt rentré ici, à la campagne, je suis allé chercher dans le tiroir où je les avais enfermées soigneusement les lettres de votre cher frère, afin d'en faire des copies à vous envoyer, selon votre désir exprimé dans les journaux.

Vous pourrez y trouver des passages utiles pour montrer le beau caractère de votre frère : sa bonté, son amabilité, sa grandeur d'âme.

J'en ai vingt-cinq, plus belles et plus charmantes les unes que les autres : politiques, une surtout, qui fut publiée avec sa permission, est admirable; plusieurs au sujet de la fondation du second *Univers*; plusieurs avec des aperçus sur les hommes et les choses du jour; intimes enfin, toutes remplies de traits ravissants de gaieté, de bonté, de charité.

Mais la plus belle, la plus précieuse pour vous tous, est

1. Cette lettre a été publiée dans le premier volume de la *Correspondance*.

celle que je ne résiste pas au désir de vous envoyer sans retard.

Elle a pour sujet les derniers moments de votre respectable mère : vous jugerez à quelle hauteur chrétienne il s'est élevé.

En relisant ces lettres, je me suis senti transporté au milieu de ces charmantes intimités, dans ces années heureuses de santé et de succès pour lui, et sa cause chérie, d'espérances si tôt renversées par les événements politiques, d'épanchements intimes, de sentiments si étroitement unis.

Je me suis revu et retrouvé au milieu d'amis précieux : car nous l'étions tous, jusqu'à ce que ces affreuses guerres et révolutions et la maladie de votre frère aient tout dissipé.

Comte E. du Val de Beaulieu.

Lettre de M. Clapiers, missionnaire apostolique :

Lorgues (Var), 15 mai.

Monsieur. — Laissez-moi vous dire, après tant d'autres, que votre douleur est notre douleur, et votre deuil notre deuil.

Je n'ai pas qualité pour parler au nom de mes confrères ; mais je les connais assez pour pouvoir dire que tous partagent nos sentiments. Qui a plus aimé votre frère que M. l'abbé Arnaud, le savant chanoine doyen d'Ollioules, dont l'*Univers* a si souvent recommandé les ouvrages ? Un autre de mes meilleurs amis, M. Martin, vicaire général, a toujours été un admirateur de Louis Veuillot. Quand il était simple vicaire dans une petite ville où je prêchais mon premier carême, il lui arrivait souvent d'oublier l'heure du déjeuner en s'entretenant avec moi de celui que nous appelions le *maître*; et, dès qu'il apparaissait sur le seuil de la salle à manger, s'excusant d'être en retard, sa mère lui disait en souriant : « Oh ! je sais bien ce que vous faisiez avec le missionnaire : vous causiez de M. Veuillot. » Je ne veux pas entrer dans trop de détails, mais je me permets pourtant d'élever la voix pour vous assurer que l'*Univers* compte autant d'amis qu'il y a de prêtres de ma génération dans le diocèse de Fréjus.

Personnellement, je dois beaucoup à Louis Veuillot. Ce sont ses livres et ses articles qui m'ont fait pencher vers le sacerdoce, alors que j'étais encore hésitant entre l'Église et le monde.

LETTRES DU 16 AU 30 MAI

Mgr Tissot, vicaire apostolique de Vizagapatam, à Mlle Veuillot :

Vizagapatam, présidence de Madras, 16 mai 1883.

MADEMOISELLE. — Le dernier courrier m'a apporté, par l'*Univers*, la confirmation de la triste nouvelle, donnée par le télégraphe, de la mort de votre illustre frère. Permettez à un pauvre vicaire apostolique de vous offrir ses condoléances. Le plus bel éloge de votre si regretté frère se trouve dans le deuil universel que partagent avec nous les vrais catholiques.

Je n'ai point oublié, Mademoiselle, que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance pendant le concile, et que, pendant la famine qui a désolé l'Inde, l'*Univers* m'est venu en aide. Vous vous rappelez peut-être que c'est à ma mission que M. votre frère a fait présent d'un beau calice que lui avait envoyé un des abonnés de l'*Univers* à l'occasion de ses savants et si sublimes articles sur le concile du Vatican. Voici ce qu'il m'écrivait en me l'envoyant :

« Monseigneur, un bon prêtre a voulu que j'eusse le plaisir d'offrir quelque chose à un des vicaires apostoliques : il m'a envoyé dans ce but un calice en me priant d'en disposer. Toutes choses égales, je devais chercher parmi les plus pauvres. Je crois bien que vous occupez les rangs supérieurs parmi ceux que Dieu a jugés dignes de la grâce et du fardeau de la sainte pauvreté. Le calice est donc à vous, et le voici. Quand vous vous en servirez, daignez vous souvenir quelquefois de moi et de ma famille... »

Ce souvenir m'est d'autant plus précieux que je le tiens du plus vaillant et intrépide champion de l'Église et de la Papauté. Aussi il m'accompagne partout dans mes visites pastorales, et je ne manque jamais de réserver une place au *Memento* pour le donateur et sa famille.

Veuillez agréer, Mademoiselle, avec l'expression de mes

condoléances et celles de tous les membres de ma mission, l'hommage de mon profond respect. ✝ J.-M. Tissot,
vic. apost. de Vizagapatam et missionnaire de Saint-François de Sales.

Lettre de Mgr l'exarque de Zahleh (Syrie) à M. Eugène Veuillot :

Zahleh, ce 16 mai.

Cher Monsieur. — Je profite du premier moment libre pour vous dire la grande part que j'ai prise à votre grande douleur, et vous apprendre que le coup qui a frappé votre illustre frère a retenti dans tout l'Orient catholique.

Oui, cher Monsieur, la Syrie, le Liban, la Palestine, cette vieille terre qu'il a tant aimée, s'est d'abord tue devant ce grand deuil, et puis elle a laissé éclater sa douleur par ses lamentations patriarcales, pleurant et déplorant la perte de ce grand chrétien, de ce grand Français, qui comprenait si bien les intérêts de la France en Orient, et qui plaidait si vigoureusement la cause des catholiques orientaux.

Nous nous faisons donc un devoir de venir, du fond de notre pays lointain, nous associer au généreux élan de cette nuée de témoins des luttes glorieuses de Louis Veuillot, qui vous envoient de tous les points de France et de l'univers leurs sincères condoléances pour sa mort, et leurs éclatants hommages à sa grande mémoire, qui restera immortelle.

Cependant, sa belle âme ayant déjà reçu sa grande récompense — j'en ai l'intime conviction — ne le pleurons pas. Pleurons sur nous qui l'avons perdu. Son œuvre immense est faite, et, Dieu merci, vous êtes là pour la continuer. Ces pensées doivent nous apporter quelques consolations.

Iufimus in Christo servus. Gerargius,
exarque de Zahleh.

De Mardin, M. Eugène Veuillot a reçu la lettre suivante :

Mardin (Mésopotamie), 16 mai.

Honoré Monsieur. — Bien que tout petit missionnaire fixé dans un coin de la Mésopotamie, et quoique je vous sois complètement inconnu, j'ose vous prier d'agréer mon humble part dans les témoignages universels de condoléance que vient de faire naître la mort de votre illustre et très regretté frère. Pie IX et Louis Veuillot ont été les deux belles et nobles figures qui ont réjoui mon enfance religieuse. Je n'ai jamais

pu les séparer dans le patrimoine de mes grandes et profondes affections.

Oh! dans le ciel, quelle joie à cette heureuse rencontre du 7 avril! Et si quelque chose de la terre a dû ou doit retarder encore cette béatitude, comment voulez-vous, vénéré Monsieur, que je ne prie pas pour qu'advienne bientôt à cette chère âme le royaume de Dieu?

La douloureuse nouvelle nous est arrivée ici, il y a quelques jours seulement, par l'*Osservatore romano*. Depuis, je ne cesse de placer au second *Memento* l'âme de l'intrépide et vaillant défenseur de tous les intérêts religieux et de la vérité purement catholique.

Agréez, etc. P. JOSEPH,

capucin, directeur des religieuses franciscaines.

De Carupano (Venezuela), à la date du 16 mai, M. Juan Orsini et sa famille envoient « leurs condoléances à la respectable famille de M. Louis Veuillot ».

Lettre d'un curé de campagne :

18 mai 1883.

Je ne me suis jamais senti ému du déplaisir spécial que ce *justicier de la foi* a pu causer à certains de ses adversaires, dont plusieurs eussent dû, avant que de se plaindre, regarder comme un grave devoir d'état de ne pas mériter d'être rappelés à la vraie doctrine: non! l'homme de foi ne devait pas s'en émouvoir, parce que c'était là vraiment le seul moyen efficace pour les empêcher de nuire. S'ils eussent eu, comme lui, plus d'amour filial pour l'Église et la vérité que d'amour-propre mal placé, au lieu de tant faire les scandalisés à l'acuité de ses traits, ils en auraient honnêtement fait leur profit. Néanmoins il est de mode, en certains groupes, de croire que la charité peut sincèrement se faire respectueuse de l'erreur opiniâtre, au détriment de la vérité opprimée : beaucoup de zèle pour un décorum de convention, beaucoup de lâcheté pour la défense du vrai et la protection de l'ignorant qu'on abuse! Comme si ce n'était pas *une grande charité*, *une œuvre de vraie miséricorde* faite aux enfants de l'Église, si faibles en notre temps, que de leur dire avec cette vigueur toute militaire : Prenez garde! celui-ci n'est pas l'ami que vous

croyez! ou c'est un imprudent dangereux, ou c'est un ennemi masqué qui vous exploite et travaille à votre perte!

Fut-il, hélas! dans le passé, une époque où les âmes avides de vérité aient eu tant besoin que dans la nôtre d'un tel athlète pour les défendre contre les pièges de l'erreur! Ne craignons pas de le dire : l'histoire honnête reconnaîtra que Louis Veuillot fut vraiment, en ces temps d'épreuves infligés à la France catholique, « l'homme de Dieu » dont elle avait besoin! Merci à la Providence! *Un curé de village.*

Lettre de M. de Giscard à M. Eugène Veuillot :

Giscard (Lot-et-Garonne), 20 mai.

Monsieur. — Voudriez-vous me permettre de déposer une fleur tardive sur le tombeau de M. Louis Veuillot ? J'avoue sincèrement que j'avais quelques préjugés contre cette mémoire aujourd'hui auguste et vénérée. M. Louis Veuillot, dans l'ardeur d'une foi sans arrière-pensée, n'avait pas craint d'attaquer les plus puissants du jour, ceux qui jouissaient d'une notoriété imposante. L'avenir a démontré qu'il avait raison : gloire à lui! Mais faut-il s'étonner que des esprits campagnards n'aient pas pu d'abord se ranger de son côté?

De plus, il croyait devoir indiquer aux légitimistes leurs devoirs. C'était son droit. Mais est-il surprenant que des esprits nourris dans l'idée qu'en dehors de la république et de l'anarchie il n'y a place que pour la monarchie, et la monarchie pure et sans contresens, car on ne sophistique pas au bord des bruyères, on appelle

Un chat un chat, et le roi c'est le roi,

et non pas tel Jérôme, et le premier Philippe venu; est-il surprenant, dis-je, qu'un homme qui paraissait attaquer ou méconnaître le principe, semblât manquer de cette élévation de cœur et de sentiment qui fait reconnaître le devoir partout où il est — et qui fait qu'on répète avec M. de Maistre : « Tant que le roi existe, il faut faire « son devoir » ?

Voilà pourquoi j'avais un préjugé contre Louis Veuillot.

Mais après la lettre de Monsieur le comte de Chambord disant qu'une fois saisi de la vérité politique, ce vigoureux esprit fit pour elle comme pour la vérité religieuse; après tous les témoignages venus de si haut, de si loin, de tant d'endroits ; après tant de vocations dues à la lecture de ses livres, ou tant

d'affermissements dans la foi; après tant de témoignages de sa bonté de cœur et de sa foi inaltérable dans l'intimité aussi bien que dans les colonnes du journal, permettez à un vieux gentilhomme campagnard de venir déposer ses préjugés sur cette tombe révérée, en exprimant la promesse que ses ouvrages seront désormais en place d'honneur dans sa bibliothèque et sa mémoire recommandée à ses neveux, comme celle d'un des hommes les plus méritants du dix-neuvième siècle, pour avoir, toute sa vie, à partir de sa conversion, travaillé à consolider en France le plus ferme appui de la véritable constitution du pays: la foi catholique pure et simple, sans gallicanisme ni libéralisme; la foi de nos pères, la foi pure et sans mélange, qui, outre les biens présents, nous garantit ce qu'il y a de mieux pour l'homme, la bienheureuse éternité.

J. DE GISCARD.

Lettre extraite de l'*Ami de l'Ordre*, de Namur :

Nous recevons d'Allemagne la lettre suivante :

..., Dimanche 20 mai, fête de la très sainte Trinité.

On a plusieurs fois parlé de la rare pénétration d'esprit de Louis Veuillot, de sa perspicacité, de la vue presque prophétique qu'il avait de l'avenir. Je puis vous citer un trait remarquable de cette espèce de divination.

Pendant le concile, au moment où les prudents, c'est-à-dire, les intrigants, s'agitaient le plus, alors que venait de paraître la fameuse brochure de l'évêque d'Orléans intitulée : *Réponse à Mgr Dechamps*, Louis Veuillot alla, le 22 mars, faire visite à un évêque allemand, prélat d'un esprit très droit, de grande vertu, d'une bonté et d'une affabilité exquises. La visite dura une heure.

Dans l'entretien, le rédacteur en chef de l'*Univers* dit entre autres choses, à peu près textuellement :

« Le concile est réuni pour définir l'infaillibilité pontificale. Aussitôt que la définition aura été proclamée, la guerre éclatera, et le concile sera suspendu. Il y aura de grands bouleversements, plus d'un gouvernement et bien des princes seront renversés, la Révolution régnera et les peuples seront opprimés. Dans leurs malheurs, ils se tourneront vers le Pape, et ils lui demanderont de les sauver. Alors le concile reprendra ses travaux, et il règlera les rapports des deux puissances, et il rétablira l'ordre social. »

Voilà ce que Louis Veuillot disait le 22 mars 1870, dans la villa Caserta, à un évêque allemand qui vit encore.

Quatre mois plus tard, le 18 juillet, le dogme de l'infaillibilité était proclamé, au milieu des éclairs et des tonnerres d'un orage effroyable qui environnait Saint-Pierre plongé presque dans l'obscurité.

Le lendemain la guerre éclatait.

Ce qui a suivi est connu, ce qui approche est visible

Lettre de M. le curé de Gespunsart à Mlle Veuillot :

Gespunsart (Ardennes), le 20 mai, fête de la sainte Trinité.

MADEMOISELLE. — .... Depuis longtemps mes sympathies étaient acquises à M. Louis Veuillot, lorsque, en 1870, une occasion se présenta de le voir de près et sur un terrain qui le mettait dans son vrai relief. C'était à Rome, la veille de Quasimodo et de cette séance publique du concile du Vatican où furent proclamés les décrets philosophiques.

A 7 heures, je me présentais chez vous, après avoir été reçu par Pie IX, avec mes deux compagnons de voyage, MM. Colas et Viot, professeurs comme moi au petit séminaire de Reims. Le grand écrivain, sachant que nous étions du diocèse illustré par son ami le cardinal Gousset, nous accueillit avec beaucoup d'affabilité, et, pendant trois quarts d'heure, nous fit jouir de sa belle et instructive conversation. Je retrouve, dans mes notes, écrites le soir même, et dans mon souvenir, quelques-unes de ses paroles qui me frappèrent le plus vivement.

Naturellement, il nous parla du concile.

« Je prévois, nous dit-il ensuite, la séparation de l'Église et de l'État, chose que les catholiques n'approuveront pas, mais dont ils profiteront. Dieu nous met en main des armes que nous ne cherchons pas. — Nous aurons une persécution. L'Église a été bâtie sur les ossements des martyrs. Mais il ne faut pas avoir peur: Dieu accorde dans ces occasions la force dont on a besoin... »

Quand nous prîmes congé du grand chrétien, il nous serra cordialement la main en disant: « Messieurs, priez pour moi. »

Ce souvenir de notre entrevue à Rome et en plein concile est un des plus précieux de ma vie. Et c'est à vous, Mademoiselle, que j'ai dû d'être reçu par votre illustre et regretté frère.

Veuillez donc, etc. OLIVIER,
curé de Gespunsart.

M. le supérieur du séminaire de Diamantina (Brésil) à M. Eugène Veuillot :

VIVE JÉSUS !

21 mai.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Nous venons de recevoir à Diamantina les numéros de l'*Univers* et la *Revue du Monde catholique*, en deuil, qui nous ont apporté la douloureuse nouvelle de la mort de votre excellent frère, M. Louis Veuillot.

Quelle peine pour vous et pour votre chère et digne sœur de vous séparer en ce monde d'un tel frère et d'un tel ami !...

En perdant ce vaillant défenseur de l'Église catholique, nous aussi, nous avons perdu un ami dévoué, un puissant auxiliaire et un frère bien-aimé, car il était un véritable et grand ouvrier de l'Évangile. Ce qui nous console, c'est de savoir que sa mort a été si précieuse devant Dieu et ses funérailles si chrétiennes et si touchantes; c'est de penser que le divin Maître, qui l'avait donné à son Église, ne l'a repris que pour le récompenser de ses bons combats et de ses belles victoires. Qu'Il daigne conserver à son œuvre les dignes continuateurs qu'il lui a donnés, et lui en susciter de nouveaux !

Quelle grande et belle mission Dieu lui avait confiée dans l'Église, en France et dans le monde entier, et comme il l'a noblement remplie ! A travers ces temps si troublés et ces combats perpétuels et parfois si violents, il n'a connu, il n'a servi que deux intérêts, lesquels, comme il l'a si bien dit lui-même, n'en font qu'un seul : l'Église et la Patrie ! l'Église pour la patrie, la patrie pour l'Église ! C'était l'unique pensée de son âme ardente, l'unique amour de son grand cœur. C'est le plus puissant héritage qu'il a laissé à la belle œuvre qu'il a fondée.

La gloire la plus pure de M. Louis Veuillot est d'avoir été fidèle jusqu'à la mort à l'engagement qu'il avait pris, devant Dieu et devant les hommes, de « reconnaître toujours l'autorité du Pape, de lui obéir toujours, de croire ce qu'il prescrit, de rejeter ce qu'il condamne, de suivre ses enseignements comme les enseignements de Dieu même ». Par cette profession de foi, que votre illustre et saint frère a si bien défendue et si bien pratiquée jusqu'à son dernier soupir, il s'est rendu cher aux missionnaires de l'univers entier : car sa voix d'apologiste a éclaté dans toute la terre, et sa parole, si pleine de foi et de

lumière, a été portée, comme celle des apôtres, jusqu'aux extrémités du monde.

Il y a dix-sept ans, depuis la fondation de notre double séminaire, que nous écoutions à Diamantina, avec tant de joie et de profit, cette voix si forte, si claire, si pénétrante!.. Cette voix qui nous éclairait sur tant de questions contemporaines, qui nous fortifiait, qui nous consolait dans l'exil volontaire de nos missions si lointaines, la voilà donc éteinte! Mais, non! je me trompe! elle nous parle encore, elle nous parlera toujours par les éclats de lumière, de foi et d'amour qu'elle a répandus dans ses œuvres!

Son nom sera béni par le missionnaire sur la plage la plus lointaine, par la fille de la Charité dans l'hôpital et dans l'école, béni par les Petites Sœurs des Pauvres au chevet de leurs vieillards, en faveur desquels il a si souvent élevé sa voix! Son nom, qui symbolise tant de force et de lumière, tant de dévouement et d'amour, tant de combats et de victoires, sera béni par tous les chrétiens qui garderont le souvenir de l'Église défendue et de la vérité vengée, et sa mémoire fera naître dans les cœurs la gratitude et la prière.

C'est ce que vous voyez autour de vous, ce qui vous a été dit et qui vous sera répété de tous les points du monde ; c'est ce que nous avons déjà éprouvé à Diamantina, où l'admiration, l'amour et la reconnaissance nous ont inspiré de ferventes prières pour l'âme du frère et de l'ami dont le souvenir nous sera toujours cher.....

Je suis et serai toujours, dans l'amour des saints Cœurs de Jésus et de Marie immaculée, Monsieur et cher ami, votre tout dévoué et affectionné serviteur, BARTHÉLEMY SIPOLIS,

prêtre de la mission, supérieur du séminaire.

Lettre de M. le chanoine Abbal à M. Eugène Veuillot :

Rodez (Aveyron), 21 mai.

MONSIEUR. — Permettez-moi de vous apporter mon témoignage. Le voici :

J'étais à Rome pendant tout le carême de 1852. Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, m'annonça que le journal *l'Univers*, auquel j'étais abonné depuis sa création, venait d'être condamné par Mgr Sibour, archevêque de Paris, et il ajouta : « Vous avez obtenu une audience du souverain Pontife. N'ou-

bliez pas d'exposer à Sa Sainteté ce que vous pensez de cette feuille. » Je répondis : « Mais, Monseigneur, vous étant à Rome, le Pape trouverait mauvais qu'un simple prêtre s'occupât d'une affaire si grave. » Mgr d'Amiens insista : « Ne craignez pas, vous serez entendu avec bienveillance. » —Le dimanche des Rameaux, à quatre heures du soir, je fus introduit avec un négociant de Lyon, sa femme et sa fille, auxquels j'avais promis de les prendre avec moi. Le négociant était tout dévoué à un autre journal; mais il m'avait promis de se taire pendant que je ferais l'éloge de l'*Univers*. De peur d'ennuyer le grand Pape, je tins les yeux baissés pendant mon discours en faveur de l'*Univers*.

Dès que nous fûmes hors de la salle, le négociant me dit : « Le souverain Pontife vous a entendu avec une manifeste bienveillance : il n'a point cessé de sourire pendant tout le temps que vous lui avez fait l'éloge de votre journal. »

Agréez, je vous prie, etc. ABBAL,
chanoine.

M. le curé de Nailloux, diocèse de Toulouse, écrit à M. Eugène Veuillot :

Nailloux, 22 mai.

MONSIEUR. — Vieil abonné du vaillant journal *l'Univers*, qui restera toujours sous votre direction *une institution catholique*, comme l'appela un jour un grand évêque français, c'est avec une douloureuse émotion que j'ai vu disparaître l'écrivain illustre qui, après l'avoir en quelque sorte fondé, en fut pendant tant d'années et le soutien et la gloire.

Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer quelque part monsieur votre frère; mais personne n'a été lecteur plus assidu de ses ouvrages, partisan plus dévoué de toutes ses idées, et son admirateur plus sincère : aussi j'applaudis de tout mon cœur aux hommages universels dont l'*Univers* nous apporte l'éloquent témoignage.

Et comme les sentiments que j'ai toujours éprouvés pour M. Louis Veuillot, je les trouve chaque jour exprimés dans l'*Univers* d'une manière plus touchante et plus vraie que je ne saurais le faire, je me contente de prier souvent pour le repos de son âme. Empruntant les paroles de notre mère la sainte Église, que M. Louis Veuillot aima tant, je dis : *Lætifica, Domine, animam ejus in conspectu tuo, et ne memineris iniquitatum ejus antiquarum. Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et*

Filium, et Spiritum sanctum non negavit; sed credidit, et zelum Dei in se habuit, et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit.

Veuillez agréer, Monsieur, etc. MAXIME LATOU,
prêtre, curé.

Lettre de M. l'abbé Bazin à M. Eugène Veuillot :

Oued-el-Hammam, le 22 mai.

MONSIEUR. — Je regrette vivement de n'avoir pu avant ce jour vous adresser l'expression de mes condoléances les plus vives, à l'occasion de la mort de votre illustre frère, dont le monde chrétien sent vivement la perte.

Bien jeune encore, j'admirais en Louis Veuillot le vaillant défenseur de toutes les nobles et saintes causes, Dieu, l'Église, la Patrie : c'est en 1858 que j'ai commencé à lire les articles du grand écrivain catholique. Et la plus grande punition que pouvaient m'infliger ceux qui, à cette époque, avaient autorité sur moi, était de me priver de la lecture des articles de Louis Veuillot. J'avoue que bien souvent je fus sage, afin que pareille punition ne me fût point imposée.

Bien souvent je versai de douces larmes en lisant les belles pages écrites par le grand écrivain, sur la Papauté, sur l'Eglise, sur l'immortel Pie IX, dont le glorieux pontificat a été une longue et douloureuse passion. Quel lutteur infatigable que feu monsieur votre frère ! il était toujours sur la brèche, pour faire face à l'ennemi, ou soutenir le courage parmi le peuple de Dieu. Autant les citoyens de Babylone redoutaient les coups de celui que vous pleurez ainsi que toute l'Église, autant les habitants de Sion étaient heureux et fiers de voir leur foi injustement attaquée, défendue sans défaillance aucune, par le vaillant champion de l'Église. La cause de l'Église est une cause sacrée, parce que l'Église est la chose de Dieu. — Le chrétien convaincu qui fut Louis Veuillot le savait, et mit au service d'une si sainte cause tout son cœur, tout son talent, tout son génie. — J'ai toujours considéré en Louis Veuillot l'homme de l'Écriture sainte, c'est-à-dire l'homme à l'âme forte et courageuse, qui sait triompher des plus difficiles épreuves, et qui fait, de ses difficultés et des épreuves que Dieu permet, le piédestal de sa gloire et de sa grandeur. Les épreuves ne manquèrent point à votre illustre et tant regretté frère. Mais l'heure de la justice a sonné ; et à l'unanimité des regrets exprimés par les plus grandes comme par les plus

modestes voix du peuple de Dieu, voix qui se font écho dans l'univers chrétien, on peut dire, sans crainte de se tromper: *Vox populi, vox Dei.* Louis Veuillot a été un homme providentiel. Je n'ai jamais eu l'honneur de voir ce grand homme; mais, bien que je ne l'aie connu que par son vaillant journal, je l'ai toujours sincèrement admiré, sincèrement aimé en Dieu, parce que j'aime les grandes choses que Louis Veuillot aima et fit aimer. Comme les nombreux admirateurs de votre cher défunt, j'ai déjà offert le saint Sacrifice pour le repos de l'âme de celui qui porta si haut et défendit si vaillamment le drapeau de la vérité et de la liberté catholiques; je continuerai néanmoins à prier pour lui, bien que je nourrisse dans mon cœur la douce espérance que l'âme de Louis Veuillot a déjà reçu de Dieu la récompense promise à ceux qui, sur la terre, ont combattu le bon combat.

C'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien agréer, Monsieur, vous ainsi que tous les vôtres, l'expression de mes plus sincères condoléances et l'assurance de mon profond respect. J. BAZIN,

curé d'Oued-el-Hammam, diocèse d'Oran.

Lettre de M. l'abbé Peysson, curé de Cormoranche (Ain) :

Cormoranche, par Pont-de-Veyle (Ain), 23 mai.

MONSIEUR. — L'*Univers* de ce jour me donne des audaces: nous avons donc tous voix à ce bon chapitre d'une fraternelle publicité?

Puisque la note des plus petits en Israël est admise dans le concert qui ne veut pas cesser autour de la couche funèbre de notre grand ami, s'il n'est pas trop tard, je voudrais compléter l'épigraphe écourtée, par crainte d'indiscrétion, que j'ai adressée, ce matin, avec ma souscription pour la pierre *à donner* à votre cher défunt.

Par ces jours de brillant soleil, voyant mes industrieuses petites abeilles, en leurs courses aériennes, s'enivrer de fleurs et de lumière, j'aimais à dire de votre frère ce que l'Église en son office chante de sainte Cécile, tant célébrée devant Coquelet par *le Parfum de Rome : Ludovicus famulus tuus, Christe, « quasi apis tibi argumentosa deservit »*.

Et plus heureux que le pasteur Aristée dans les vallons du Pénée, moins triste que les Juifs captifs sur les fleuves de Babylone, sur les bords de la Saône endormie quand elle ne

désole point par des inondations sans fin, même par ce temps de vilenies sans pareilles, je me consolais ainsi d'une mort qui devient, pour celui que nous pleurons, le triomphe. Sur cette terre, l'évidence en crève les yeux; pour l'autre vie, l'espérance des amis se fait certitude, à mesure que les témoignages venus de partout révèlent davantage, même à ses plus anciens lecteurs, l'homme et le chrétien en sa vie cachée.

Il fouailla dru, c'est vrai; il a frappé fort, c'est sûr: mais ses rudes coups n'ont jamais été les mauvais coups du jaloux et de l'intrigant. Cette justice lui est enfin rendue.

Laus Deo. H. PEYSSON.

Un des catholiques militants de Perpignan, qui nous donne son nom, nous écrit :

Perpignan, 23 mai.

... Je ne songeais pas d'abord à vous écrire, pensant que d'autres plus autorisés le feraient pour moi. Mais j'ai tenu à vous dire que nous ne sommes pas restés inactifs. Dès la première nouvelle de la mort de Louis Veuillot, les catholiques de Perpignan ont fait célébrer une messe pour le repos éternel de son âme, et ont souscrit pour l'envoi d'une couronne.

Je tiens à acquitter envers le glorieux mort une dette de reconnaissance. Absorbé par de nombreuses occupations, je n'ai guère le temps pour lire des ouvrages spéciaux. J'y ai suppléé depuis bien des années par la lecture assidue de l'*Univers*, et je puis dire que j'ai suivi la même voie politique que votre journal, me fixant définitivement dans la vérité politique, au moment de nos désastres, après avoir toujours vécu avec lui dans la vérité religieuse.

De Reus (Espagne), M. Eugène Veuillot a reçu la lettre suivante :

Reus, en la fête du saint Sacrement, le 24 mai.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Au spectacle de l'imposante et si juste manifestation de deuil qui, de toutes les parties du monde chrétien, sans distinction de classe ni de sexe, s'est élevée en un concert unanime pour exprimer la douleur produite dans les âmes par la mort inattendue de votre illustre frère; considérant que depuis celui qui ceint le triple diadème jusqu'au plus humble religieux, depuis les

personnes royales jusqu'au dernier des laïques, tous ont voulu, par des lettres de sympathie, alléger votre douleur dans la terrible épreuve que Dieu vous a envoyée, nous aussi, fils de cette ville et de cette noble principauté catalane qui avons l'honneur de signer cette lettre, bien que nous ne soyons tenus, ni par le sang ni par l'amitié, de nous adresser à vous, cependant nous vous écrivons, car nous sommes catholiques et nous sommes Espagnols, ce qui est, croyons-nous, la meilleure garantie que notre manifestation sera favorablement accueillie par votre respectable famille. Comme tels, nous aimions souverainement ce qu'avec tant d'énergie Louis Veuillot défendait, aimait et faisait aimer. Et cela suffit pour que nous nous croyions le droit de prendre notre part dans ce gigantesque monument des cœurs que la religion et la reconnaissance savent élever sur la tombe de leurs grands héros.

Louis Veuillot a disparu du combat de la vie, du sein de l'Église, de la patrie qui le vit naître. L'Église est en deuil, parce qu'elle a perdu un de ses plus illustres fils et un invincible soldat. La France chrétienne est en deuil, parce qu'elle a perdu dans ce fils célèbre une vraie gloire nationale. Son illustre famille pleure avec raison le modèle des pères et un frère très aimé. La presse catholique est en deuil, parce qu'elle a perdu son principal guide. Insondables desseins de Dieu! Au milieu de la profonde tristesse que doit causer une si triste séparation, il n'y a que deux considérations, mais elles suffisent, pour adoucir la vive douleur de sa famille et des cœurs chrétiens : c'est d'abord les manifestations qu'a provoquées sa mort, et qui mettent bien en relief ce que valait votre frère ; c'est aussi et surtout la pieuse croyance que Louis Veuillot est souverainement heureux, ayant déjà reçu dans le ciel la couronne de gloire qu'il a si justement méritée par ses fatigues et ses combats.

Nous sommes, Monsieur, d'une humble position sociale; mais cela n'empêche pas que, dans nos cœurs, une place de choix est réservée à sa mémoire : aussi nous vous donnons l'assurance que nous nous souviendrons de lui dans nos prières, dont nous lui faisons un spécial hommage.

Pour ce qui est de votre illustre famille, nous nous considérerons comme très honorés si elle daigne accepter cet humble hommage, avec l'expression cordiale des sentiments sincères que nous lui envoyons du fond du cœur, et si, en

même temps que vous recevrez le témoignage de la part que nous prenons à votre peine, vous voulez bien accepter nos humbles services, en nous comptant désormais comme vos plus dévoués et affectionnés serviteurs. Félix Barri,

curé de Saint-Juan.

(Suivent 62 autres signatures, dont 17 de prêtres.)

Lettre d'un ancien abonné du *Correspondant* à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Après les témoignages les plus autorisés, vous ne dédaignez point les effusions plus obscures, mais non moins touchantes, de tous ceux qui appartiennent à la grande famille de l'*Univers*. Je n'ai pas même ce titre à vos yeux; peut-être en ai-je d'autres? vous allez en juger.

Par la grâce de Dieu, chrétien toute ma vie, mais n'ayant reçu d'autre formation philosophique que celle de toute ma génération, j'avais naturellement suivi la pente où m'entraînaient les illusions de la jeunesse, l'enthousiasme pour le beau style et l'autorité des chefs d'école: j'étais catholique libéral, abonné du *Correspondant*, disciple très obscur mais très fervent des *Commilitones* de la Roche-en-Brenil. J'avais pour Louis Veuillot la sainte horreur qui convenait; et, n'ayant jamais lu une ligne sortie de cette plume néfaste, je pouvais tout à mon aise le détester cordialement *in verbo magistri*. Survint l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus* qui la suit... je lus à genoux, et l'acte de foi ne se fit point sans souffrance: il est dur à trente ans de voir en une seconde s'écrouler toutes les illusions dont on a nourri jusque-là son esprit!

J'attendis avec anxiété la livraison du *Correspondant*. Après mûre réflexion, j'étais convaincu qu'elle ne pouvait contenir que deux mots: *Ergo erravimus*. Il n'en fut rien; et les efforts désespérés de l'école pour concilier l'obéissance extérieure avec la perpétuité d'une attitude désormais intenable pour de vrais catholiques, me revoltèrent tout simplement: je cessai mon abonnement.

Le catholique, vous le voyez, eut le bonheur de revenir à la vérité tout d'une pièce; l'homme garda les préjugés licites, et, s'il faut tout dire, j'en voulais un peu plus à Louis Veuillot d'avoir eu trop raison.

A quelque temps de là, me trouvant à la campagne, en un long jour de pluie, mon hôte, désireux d'abréger charitable-

ment la longueur des heures, me tendit un livre : *Çà et là*, par Louis Veuillot. « Quoi ! dis-je, ce journaliste fait aussi des livres ?

— Mais oui... Jugez-en. »

J'ouvris le volume... par politesse ; mais bientôt subjugué, je le dévorai tout entier. Combien de fois depuis ai-je relu ces pages et bien d'autres !... depuis quinze ans je me nourris de Louis Veuillot. J'ai la conviction que lui seul cent fois lu, goûté, médité, suffirait largement à la formation philosophique et littéraire d'un homme. C'est un monde où il y a de tout et où tout est lumineux, parce que ce monde est éclairé, réchauffé, vivifié par un seul soleil, toujours présent et toujours vivant, le seul et vrai soleil du monde intellectuel et moral, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Prenez Lacordaire, éloquence fastueuse mais puissante, grand souffle, et souffle chrétien ; mais ce cœur ardent, ce grand vaincu du Christ n'a fait que changer sa voie : en lui le chrétien, le prêtre et le moine se sont superposés à l'homme déjà formé, au fils du rationalisme, au fils de l'homme antique, Démosthène ou Cicéron, convertis sur le tard et gardant sous l'eau sainte leur caractère propre de Grec ou de Romain. Que Lacordaire fût demeuré loin du Christ, l'orateur brillant, le maître de la tribune et du barreau subsistaient, et sa célébrité n'eût point différé, quant à la mesure, de celle du Lacordaire de Notre-Dame. Essayez d'imaginer Louis Veuillot autre qu'il a été ; essayez de séparer Louis Veuillot de Jésus-Christ; supposez qu'il eût écrit : romancier fécond, pamphlétaire incisif, habile ouvrier, ciseleur de jolies phrases... que sais-je ? Mais la pensée maîtresse, la caractéristique, même littéraire, de ce talent, où les trouverez-vous ? Il n'y en aura pas.

Veuillot est le fils du Christ et de la nature française toute pure, que nulle école n'a altérée ni préparée. Ce n'est pas un Français du dix-neuvième siècle *devenu* chrétien, c'est le *chrétien français* par excellence. Que de fois l'a-t-il dit ? il n'écrivait que parce qu'il croyait, et pour défendre ou répandre le Christ dans les âmes. *Héraut du Christ :* tel est son vrai titre, et là gît, selon moi, tout le secret de son incomparable puissance. Inimitable écrivain, oui certes ! mais est-il donc le premier ou le seul qui ait mis une maîtresse plume au service de la vérité ? Pourquoi cependant tous les autres — je parle des plus grands — n'ont-ils qu'une action limitée, limitée quant à

l'efficacité, quant au genre, et, par suite, quant à la nature des esprits qui les goûtent?

Mais lui! De chaque ligne la vie chrétienne déborde, et je n'admets pas qu'il existe une nature d'esprit, une disposition intellectuelle ou morale quelconque, à laquelle telle page de Louis Veuillot ne puisse apporter le souffle vivifiant du Christ.

Il m'a donné cette haine de l'erreur sans laquelle on n'aime pas la vérité comme il le faut, cette haine du mal qui est une forme nécessaire de l'amour du bien, ce mépris des triomphes éphémères de Satan qui est le fruit de la vraie confiance en Dieu. Cent fois il a soutenu et fortifié mon âme, rafraîchi mon cœur brisé, relevé vers le ciel mon pauvre regard d'homme terrestre. Nul écrivain ne m'a fait autant de bien que lui.

Qu'il soit béni et mille fois béni!.

C'est là, Monsieur, toute l'explication et la seule excuse de cette lettre, dont vous ferez ce que vous jugerez bon, ayant soin toutefois, pour des raisons que vous comprenez, de supprimer la signature, si, contre toute attente, vous vouliez la publier.

Veuillez recevoir, Monsieur, avec mes respectueuses condoléances, l'hommage de ma haute considération.

De Salamanque, Mlle Veuillot a reçu la lettre suivante :

Salamanque, ides de mai 1883.

MADEMOISELLE. — Dans cette explosion de l'universelle douleur que la mort de votre cher frère Louis Veuillot apporte à tous les braves cœurs, notre amour et notre admiration pour le grand polémiste chrétien ne doivent pas se taire. Comme catholiques, nous lui sommes redevables de tout ce qu'il a fait et souffert pour l'Église ; comme Espagnols, nous lui sommes redevables du grand amour qu'il professait pour notre patrie, mère de son intime ami, l'incomparable Donoso Cortès, et des théologiens du concile du Vatican ; comme traditionnalistes, enfin, nous lui sommes redevables des derniers travaux de sa vie de journaliste, lesquels ont tant excité la haine de nos ennemis communs et ont tant fortifié le cœur de nos amis : car souvent une plume vaut mieux que la meilleure épée, et un article plus que le plus glorieux combat.

C'est avec raison que l'Église pleure en lui l'un de ses

meilleurs fils ; l'Espagne, un de ses plus sincères admirateurs, et notre cause, un de ses plus vaillants soldats.

Zélé et intrépide champion de la vérité intégrale, jamais il n'a courbé la tête devant l'idole du pouvoir, jamais il n'a prostitué sa plume au service de l'erreur et du mensonge. Dans ce siècle où tout s'achète, où tout se vend, jusqu'au génie, ce n'est qu'aux héros chrétiens qu'on peut rendre ce témoignage. Louis Veuillot en fut un. C'est pourquoi l'amour de tous les catholiques lui a fait un triomphe sur sa tombe, pendant que Dieu le récompensait dans le ciel.

Recevez, Mademoiselle, ainsi que votre vertueuse famille, nos condoléances pour une perte si sensible ; mais surtout recevez nos félicitations de ce que Dieu vous a fait la sœur d'un génie dont la mort n'a en rien démenti la vie héroïque.

Au nom des traditionnalistes de Salamanque :

Gaspard Escudero, ex-député aux Cortès et propriétaire. — Timothée Mesmexo Cuxa, curé de Santa-Maria de los Caballeros. — Laurent de Prada Fernandez Sotillo, professeur à l'Université. — Jean Lamanié de Claivac, ex-député provincial. — Henri Gil y Robles, professeur à la faculté de droit. — Manuel Antonio Rodriguez Ha, curé de Saint-Martin. — Jean Ther del Campo, ex-député aux Cortès et propriétaire. — Fulgence Maria Tahernero, ex-sénateur et propriétaire. — Silverio Moyano, avocat, propriétaire.

Lettre de M. l'abbé Dalavat à M. Eugène Veuillot :

J. M. J. Mongausy, 24 mai, en la fête de N.-D. Auxiliatrice et du très saint Sacrement.

Monsieur. — Permettez-moi de joindre ma faible voix à cet admirable concert de louanges et de sympathiques regrets qui vous arrivent de toutes les parties du monde à l'adresse de l'admirable fondateur du journal et de l'incomparable défenseur de Jésus-Christ et de son Église, Louis Veuillot. Depuis que j'ai eu connaissance de ses écrits, de ses talents, de sa foi, de son intrépidité pour défendre toutes les saintes causes, si attaquées à cette triste époque, il a eu toute mon estime, ma plus grande admiration, ma plus sincère affection. Je l'admirais, comme on a admiré, depuis Jésus-Christ, les plus grands et les plus saints défenseurs de Dieu et de l'Église. Je l'aimais comme on doit aimer les hommes de Dieu, les hommes providentiels, placés à toutes les époques par Dieu lui-même pour servir de phare aux chrétiens par la vive lumière de leurs écrits montrant la vérité, et aussi pour faire trembler les impies par leur

courage, leur habileté, leur science, leur sainteté et leur dévouement à toute épreuve. Louis Veuillot, par ses admirables qualités, a bien été l'homme providentiel, sous le règne du mensonge et de l'orgueil moderne, pour défendre la vérité avec humilité, en obéissant au Pape et à toutes les décisions de l'Église; avec courage et habileté, comme un intrépide et savant capitaine de l'armée du Seigneur, armé de sa plume, plus terrible qu'une épée. Nul autre mieux que lui n'a mérité le glorieux titre de *bonus miles Christi*. A lui maintenant *merces magna nimis*; à lui aussi mon plus humble et plus sincère tribut d'admiration; et à vous, Monsieur, ainsi qu'à toute la rédaction de l'*Univers*, mes plus sympathiques regrets.

Votre tout dévoué serviteur, abonné de l'*Univers*,

X. DALAVAT,
curé.

Lettre de M. l'abbé Ponte à M. Eugène Veuillot :

Moustier, 25 mai.

MONSIEUR. — Fidèle abonné de l'*Univers* depuis quinze ans, je me reprocherais de ne point mêler ma faible voix au magnifique concert de louanges qui retentit autour de la tombe de votre illustre frère, M. Louis Veuillot.

La vaillante plume de ce nouveau Machabée dans les combats de la foi a terrassé de nombreux adversaires.

Aujourd'hui que la mort l'a brisée, les ennemis de Dieu et de son Église relèvent la tête, et je regrette vivement qu'il ne soit plus sur le champ de bataille pour continuer la lutte et remporter de nouveaux triomphes.

Mais Dieu a ses desseins, et il saura lui-même ou par de nouveaux soldats donner la victoire à son immortelle Église.

Recevez, etc. M.-ÉLIE PONTE,
curé de Moustier (Lot-et-Garonne).

Lettre de M. le curé de Guérande à M. Eugène Veuillot :

Guérande, le 28 mai.

MONSIEUR. — J'ai pris ma part du deuil qui a entouré la tombe de M. Louis Veuillot. Je n'ai point oublié l'exil du vaillant combattant, jeté par la tempête sur nos plages du Pouliguen. Il avait osé dire : *Non licet*, au puissant de l'époque, qui avait mis l'épée de la France au service des ennemis de l'Église : il devait se taire. Une villa charmante lui avait offert

l'hospitalité. M. le comte et Mme la comtesse d'Esgrigny, qui commençaient à grouper autour d'eux une société d'élite, avaient admis dans leur intimité le grand écrivain, avec ses deux jeunes filles et mademoiselle sa sœur. Le savant M. du Lac était de la famille.

Son Excellence le nonce Chigi venait, chaque année, prendre quelques jours de repos au milieu des fidèles Bretons, et respirer, loin du tumulte des affaires, l'air serein et pur de nos rivages. Son cœur se trouvait à l'aise près de ces cœurs nobles et dévoués, qui retrempaient ensemble leurs forces pour de nouvelles luttes. J'eus l'honneur et le bonheur de voir de près M. Veuillot, dans ce milieu si distingué, de l'entendre, et de lire quelques-unes de ces pages, écrites au murmure des flots, qui resteront comme un souvenir de son passage parmi nous. Il aimait aussi à nous visiter dans notre vieille cité; nos vieux remparts lui plaisaient.

Que ne vit-il encore pour flageller les nouveaux persécuteurs de l'Église, qu'il aimait tant, et les marquer au front du stigmate de l'ignominie! Plus heureux, il a reçu sa récompense.

Recevez, Monsieur le directeur, l'expression de mon respectueux dévouement.

PLORMEL,
chanoine honoraire, curé de Guérande.

Lettre de M. l'abbé Bessière, curé du Cayrol (Aveyron), à M. Eugène Veuillot :

Le Cayrol, 29 mai

MONSIEUR. — Notre siècle froid et égoïste ne me laissait plus croire à la vertu de reconnaissance. Quel hymne pourtant à la mémoire de M. L. Veuillot! *Periit memoria eorum cum sonitu*, a dit l'Esprit-Saint de quelques-uns; de lui on peut dire : *In memoria æterna erit justus.*

On est heureux d'être prêtre et catholique, quand on voit à ses côtés d'aussi fiers catholiques. Comme il a porté haut le caractère du chrétien! Dans quelques années, quand la mort aura couché notre génération dans la tombe, il apparaîtra dans l'histoire du dix-neuvième siècle comme les Odon de Cluny au douzième et les Bernard au treizième.

Lettre de M. Louis Colin à M. Eugène Veuillot :

Saulxures-sur-Moselotte, 29 mai.

MONSIEUR. — Le monument que la postérité destine à Louis Veuillot n'est plus à faire : n'est-il pas élevé par ces milliers de voix venues de tous les points du monde pour saluer sa tombe ? L'Église lui devait ces solennelles manifestations, et elle les lui donne sans marchander la reconnaissanée. Parmi les témoignages qui lui sont rendus, les uns et les autres sont d'accord pour louer le magnifique écrivain, le catholique debout comme la Croix, immobile au milieu du flux et du reflux des choses de ce monde. Mais ce qu'il y eut en lui de plus merveilleux, ce n'est pas, à mon avis, son merveilleux talent : ce fut son amour incomparable de Jésus-Christ et de son Église. J'ai lu quelque part, dans un journal incroyant, que Louis Veuillot fut, en ce siècle, le chef-d'œuvre de la haine. La vérité, c'est qu'il fut, pendant quarante ans, *le chef-d'œuvre de l'amour*. Et comme il était l'amant passionné de la vérité, il combattit pour elle jusqu'à la mort, comme le soldat pour son pays. De là cette magnifique explosion de talent, cette abondance inépuisable, jaillissant d'une foi épurée, plus forte que les rangs de bataille de ses ennemis.

J'ai vu ses yeux s'humecter au simple récit de la conversion d'un juif. Un jour que je l'entretenais d'un député à double face, qui jouait l'impie à la Chambre et le dévot devant ses électeurs, il s'écria, avec une émotion tremblante que je n'oublierai jamais : « Le misérable ! se couvrir du manteau de la religion pour la tuer ! » Tout chez lui respirait cet amour profond de l'Église. Un rien l'émouvait, le mettait en éveil et sur la brèche. Son essence même, sa vie, sa foi, son tempérament, étaient de combattre et de mourir pour la vérité. Cette passion de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, ajoutée aux plus magnifiques dons de la nature, voilà Louis Veuillot. Il est mort aujourd'hui, mais sa cendre n'est pas refroidie. De sa tombe entr'ouverte sortent des parfums de gloire, qui sont un hommage au triomphe du Christ. Il faut y placer un hémisphère en marbre, servant de pied à une croix de granit ; puis, au sommet, en caractères d'or, inscrire, pour résumer la vie de l'immortel soldat, le *Stat Crux dum volvitur orbis !*

Veuillez agréer, etc. LOUIS COLIN.

On comprendra pourquoi, par le temps actuel, nous ne donnons pas le nom de l'auteur de la lettre ci-après :

Algérie, 29 mai.

Monsieur le rédacteur. — Il est bien tard pour vous exprimer mes regrets à l'occasion de la mort de M. Louis Veuillot. Cependant j'espère être pardonnable : car, étant au loin, et ne m'occupant que de mon métier militaire, je ne vois presque jamais de journaux. Or je viens d'apprendre, il n'y a que quelques jours, la triste nouvelle qui doit affliger tous les cœurs religieux.

J'aimais M. Veuillot, j'adorais son génie; mais ce qui m'a toujours enthousiasmé, c'est le courage inébranlable et l'éloquence convaincante de ce grand catholique.

Il est tard, il est vrai, mais mon cœur n'en déborde pas moins d'émotion, et je tiens à déposer sur la tombe de M. Louis Veuillot toute la douleur qne me cause sa mort, et toute l'espérance que laisse sa foi sublime en ce Dieu qu'il défendit si vaillamment et qui le couronne maintenant au ciel.

LETTRES DU MOIS DE JUIN

Lettre de Mgr l'archevêque d'Aix à Mlle Élise Veuillot :

Aix, 5 juin.

Mademoiselle. — .....Je tiens à vous redire que je me suis d'autant mieux associé à votre deuil de famille, que l'Église entière l'a plus hautement partagé. C'est qu'en réalité, elle n'a pas eu, dans ces tristes temps, de défenseur plus désintéressé et plus infatigable, plus vaillant et plus fort que votre illustre frère.

Tout le peuple chrétien l'a pleuré et le pleure encore, comme tout le peuple d'Israël pleura jadis Judas Machabée. Et à cette heure où la lutte s'aggrave de plus en plus, de toutes parts aussi l'on s'écrie : *Pourquoi faut-il que soit tombé cet homme puissant qui sauvait le peuple de Dieu ?*

Veuillez vous faire mon pieux interprète auprès de M. Eugène Veuillot, et agréez vous-même, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments respectueux et tout dévoués en Notre-Seigneur.

† Augustin,
arch. d'Aix.

Lettre du P. Christophe, missionnaire, à M. Eugène Veuillot et à Mlle Élise Veuillot :

De l'Indo-Chine, juin 1883.

Dans ces missions lointaines, Louis Veuillot comptait de nombreux amis : nous admirions en lui la foi héroïque, le courage inébranlable à combattre pour le Seigneur et son Christ, la constante abnégation à souffrir pour Jésus-Christ et son Église les outrages des méchants ; nous l'aimions comme un frère.

Nous offrons pour le repos de son âme nos prières et nos saints sacrifices.

Affectueux respect dans le Seigneur.

Christophe,
m. ap.

Lettre de M. Guillemette à M. Eugène Veuillot :

La Délivrande, 8 juin.

Monsieur. — Princes de l'Église, maîtres de la science et de la littérature, prêtres vénérables et savants religieux, apôtres et héros de la charité, vous ont adressé comme à l'envi, de toutes les parties de la terre, les témoignages les plus sympathiques et les plus précieux à l'occasion de la mort de votre illustre frère.

Après ces hommages rendus avec une si touchante unanimité à l'intrépide et invincible champion de l'Église, du Saint-Siège et de la vraie liberté, par tant de voix qui font autorité dans le monde religieux et dans le monde intellectuel, que peut valoir l'éloge du dernier de vos abonnés, enfant du peuple et fils aussi d'un tonnelier? Peu de chose assurément. N'importe! Veuillot a été l'enfant dévoué de la sainte Église; tout hommage rendu au fils profite à la mère. C'est assez, et j'ose vous écrire.

A quatorze ans environ, j'ai lu *Rome et Lorette*, et depuis, plusieurs des ouvrages de l'incomparable écrivain, du redoutable polémiste que nous pleurons. Il y a donc plus de trente ans que j'admire son talent, son génie, sa haute piété; et je n'ai cessé de l'aimer et de le défendre, même contre quelques-uns qui auraient dû le louer.

Je considère Louis Veuillot comme une de ces grandes figures qui sont, dans notre siècle, semblables à des phares dont la vive et puissante lumière montre les écueils et conduit sûrement au port de la vérité et du salut.

Agréez, etc. Guillemette.

Lettre de M. l'abbé Peyramale à M. Eugène Veuillot :

Ordizan, diocèse de Tarbes, le 8 juin.

Monsieur le rédacteur. — Abonné de l'*Univers* depuis que j'ai l'âge d'homme, je dois à Louis Veuillot le meilleur de toutes mes convictions : c'est vous dire en un seul mot tout le bien que m'a fait cet homme illustre entre tous.

Dans ce grand deuil qui vous a frappé et dont le glorieux retentissement est loin d'être éteint, je n'avais aucune qualité pour mêler publiquement mes larmes aux vôtres, si ce n'est peut-être l'affection profonde qui est au cœur de tout lecteur assidu de l'*Univers* pour votre cher et saint frère. Je me suis donc contenté de pleurer et de prier en secret.

Mais aujourd'hui que l'heure du triomphe est venue, je veux apporter ostensiblement ma petite pierre au double monument qui est en projet.

Ce double monument dira à la postérité que Louis Veuillot a été le patriote et le catholique le plus éminent de notre époque. Et c'est justice, car nul plus que lui n'a aimé et servi vaillamment l'Église et la France.

Je suis avec respect, etc.

PEYRAMALE,
curé d'Ordizan.

Lettre adressée de l'Orient à Mlle Élise Veuillot :

Je viens bien tardivement vous payer mon tribut de regrets et de condoléances. Je vis en pays éloigné, et j'y étais en cours de voyage quand la triste nouvelle m'est parvenue. Peut-être ne vous souvenez-vous plus de l'obscur ami qui vous écrit ces mots. Pour moi, je garde le souvenir indélébile et très reconnaissant du bienveillant accueil que vous me fîtes il y a dix ans, pendant mon dernier séjour en France. J'ai eu l'honneur d'être reçu en frère et en ami par l'illustre défunt. C'est une gloire qui m'est chère. S'il en est de plus grande et de plus éclatante ici-bas, il n'en est pas de meilleure : car l'amitié de ce grand chrétien et les sentiments qu'elle inspirait en retour n'étaient pas de vulgaires affections terrestres.

Nous étions, en effet, aussi étrangers que possible l'un à l'autre. Il m'avait inspiré une admiration sans bornes, dès le premier moment où ses écrits me tombèrent sous les yeux. Déjà, depuis plusieurs années, Dieu m'avait donné le coup de fouet de saint Paul; mais j'étais languissant et indécis sur beaucoup de points de la doctrine, au milieu des contradictions régnantes. C'est le vénéré maître qui acheva l'œuvre divine commencée dans ma chétive personne. Je lui dois de grandes lumières, de grandes consolations, un grand affermissement dans la foi. C'était le temps où renaissait l'*Univers* supprimé. Alors seulement j'appris à connaître et à aimer ce vaillant athlète du Seigneur. A l'époque du concile, saisissant l'occasion de quelques relations communes dans le clergé oriental, je lui fis connaître combien j'étais son obligé. Et dès lors je fus pour lui un ami. Il m'en donna plus tard, lorsque nous nous rencontrâmes, des preuves qui me montrèrent toute la beauté de sa grande âme. Non! certes non! ce ne sont pas là des affections de la terre. Elles appartiennent déjà à ces

régions de la glorieuse béatitude où il repose aujourd'hui après son rude labeur.

Que le Dieu de miséricorde daigne donner aux sentiments que je tiens de lui la même pureté chrétienne qu'ils avaient en lui, et me les conserver jusqu'au jour de la grande réunion! Alors nous le verrons entouré des élus qui, après Dieu, lui sont le plus redevables de leur salut. Ce sera là sa gloire, car, lui aussi, il pourra dire comme saint Paul : *Fratres mei charissimi... gaudium meum et corona mea.* Et, pour mon compte, la gloire à laquelle j'aspire est d'être le moindre joyau de cette couronne.

Pleurons-le donc, Mademoiselle, mais à la façon de ceux qui ont l'espérance. Ce beau moment approche. Le bout de temps d'épreuve que Dieu veut encore nous imposer sera vite passé. Mêlons quelque allégresse à nos amers soucis.

Je ne sais s'il me sera donné de vous revoir dans ce monde. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas voulu que ma faible voix vous fît défaut dans le concert funèbre qui s'élève de toutes parts. J'ai pris la liberté de me rappeler à votre bienveillant souvenir, à celui de M. Eugène et de toute la famille de l'*Univers.*

Veuillez agréer, etc. B***.

Lettre de M. l'abbé Harispe à M. Eugène Veuillot :

Collège Saint-Louis de Gonzague, Bayonne.

Monsieur le rédacteur. — Vous rappelez-vous la visite que vous firent, l'année dernière, à cette époque, deux jeunes abbés basques ? Je ne sais s'il vous fut agréable de les recevoir ; mais ce que je sais, c'est qu'ils furent très heureux de vous avoir vu. Ils avaient de bien faibles titres à présenter au bureau où ils demandèrent à vous parler. Vous jugeâtes qu'ils en avaient assez. Ils étaient prêtres et ils étaient Basques, et cela vous suffit pour les accueillir avec la courtoisie la plus parfaite et l'amabilité la plus franche. De passage à Paris, ils venaient vous demander des nouvelles de ce frère que vous pleurez aujourd'hui. Il est mort, cet homme qui était aussi notre frère par le cœur, et vous avez le bonheur de voir l'Église elle-même prendre part à vos regrets et mêler ses larmes à vos larmes. Il est vrai que, déjà depuis quelques années, le glaive de sa plume manquait au combat ; mais il était là, animant tout de son regard et de ses conseils, et maintenant il n'est plus. Sans doute vous continuez son œuvre, vous héritez

de son esprit et de son cœur : c'est assez pour nous, mais non pour vous. Sa perte est celle d'un général qui avait accoutumé de mener toujours les saintes causes de Dieu, sinon à la victoire, du moins à une glorieuse épreuve : car, que ses actions fussent heureuses ou malheureuses, elles lui coûtaient toujours beaucoup. Son intelligence, son cœur, sa fortune, tout était en jeu quand il marchait de l'avant pour attaquer l'ennemi. C'était un homme dans toute la force du mot, un homme de caractère, et partant un homme de sacrifice. L'Église et Dieu ne l'oublieront jamais. Il a reçu déjà la récompense si bien méritée par tant de travaux, de contradictions et d'épreuves. Il souffrait depuis longtemps dans son corps, mais il souffrait surtout dans son âme, en voyant l'impiété basse et sordide marcher à l'assaut de toutes les positions sociales et s'y établir en souveraine. Vous avez dû entendre souvent les cris de son cœur indigné, quand vous lui parliez des luttes qu'il vous fallait soutenir. Ah ! que n'avait-il sa plume ! que n'avait-il une armée à son service, pour balayer cette canaille !

Nous avons donc tous beaucoup perdu, car de tels hommes ne se retrouvent pas.

Je ne finirais jamais de vous parler de votre frère, cher Monsieur, si je n'écoutais que mon cœur. Je l'aimais comme celui qui venge les injures de sa famille et de sa mère. C'est assez vous dire que vous êtes loin d'être étranger à mes affections les plus profondes et à mes prières les plus ardentes.

J'ai tardé jusqu'ici à vous écrire. J'étais indécis. Je n'osais pas. Enfin, quand j'ai vu que toutes les grandeurs avaient passé, je me suis cru à ma place dans le cortège des témoignages, et je suis venu vous rappeler l'existence et l'affection toujours vivante de l'un des deux jeunes visiteurs de l'année dernière.

Agréez, Monsieur le rédacteur, etc. HARISPE.

LETTRES DES MOIS DE JUILLET ET AOUT

Seconde lettre de Mgr Laouënan, vicaire apostolique à Pondichéry, à Mlle Élise Veuillot :

Yercaud, en tournée pastorale, 15 juillet 1883.

MADEMOISELLE. — Je ne m'attendais pas à une réponse de votre part à la lettre que je vous ai adressée à l'occasion de la mort de votre frère, M. Louis Veuillot. Aussi a-t-elle été doublement la bienvenue, et je vous remercie du fond du cœur, Mademoiselle, de tout ce que vous m'y avez dit de bienveillant.

En même temps que m'arrivait votre lettre, la poste apportait à mes confrères de cette station quelques numéros de l'*Univers*, où il est dit que Mgr le cardinal archevêque de Paris avait décidé que le monument commémoratif de M. Louis Veuillot serait érigé dans la chapelle de Saint-Benoît-Joseph Labre, en l'église du Sacré-Cœur, et qu'une souscription est ouverte à la fois pour le monument et la décoration de la chapelle. J'applaudis pour ma part à cette décision et à cette souscription, et j'écris à M. l'abbé Maury, directeur du séminaire des Missions étrangères, de remettre *vingt* francs à l'*Univers*, au *nom de la mission de Pondichéry*. C'est peu de chose; mais vous connaissez la pauvreté et les besoins des missions.

J'ai vu aussi que M. Eugène Veuillot prépare la *Vie* de votre frère. A cette occasion, je me suis demandé si je ne devais pas vous rapporter une conversation que j'eus avec M. Louis Veuillot à Rome, pendant le concile. Je l'ai racontée à mes confrères, et ils l'ont jugée digne d'être portée à la connaissance de M. Eugène Veuillot et à la vôtre. Voici donc cette conversation :

« Monsieur Veuillot, lui dis-je, il faut que vous me permettiez de vous poser une question, bien indiscrète peut-être, mais qui m'a souvent préoccupé au sujet de vos écrits. — Dites, Monseigneur, me répondit-il avec ce bon et engageant sourire qui lui était habituel. — Eh bien! repris-je, je crois

bien avoir lu la plupart de vos écrits ; j'ai suivi l'*Univers* pendant un grand nombre d'années ; j'ai fait venir vos deux collections de mélanges, et je les ai souvent lus ; j'ai lu aussi plusieurs de vos livres ; et j'ai été vivement frappé d'une chose . c'est que, dans cette infinité de livres et d'articles sur tant de sujets divers, le plus souvent écrits au jour le jour, dans l'ardeur de la bataille et de la contradiction, je n'ai jamais rencontré une erreur substantielle contre la doctrine catholique. Vous avez été quelquefois, souvent peut-être, combattu par des hommes considérables, des prêtres et des évêques ; vous avez même été condamné et frappé par quelques-uns ; mais, en ces matières, les questions étaient libres : vous pouviez soutenir vos opinions sans blesser la foi ; et finalement le Saint-Siège ne vous a jamais, que je sache, reproché des erreurs de doctrine. D'où provient cette espèce d'immunité contre l'erreur ? Voilà la question que je me pose. Il me semble avoir lu ou ouï dire que vous êtes assisté d'un théologien, que vous consultez ou qui revise vos articles ; mais cela m'a paru d'une réalisation difficile. J'ai pensé quelquefois que vous aviez fait des études théologiques. Bref, je ne me rends pas compte de cette immunité, et je prends la liberté de vous en demander l'explication. » M. Veuillot, souriant toujours, me dit : « Il n'y a nulle indiscrétion dans votre demande, et je vais vous satisfaire bien simplement. D'abord, je n'ai aucun théologien consulteur, auquel je soumette mes livres et mes articles de journal. Je n'ai pas davantage étudié la théologie. *Tout ce que je sais, je l'ai appris le jour de ma conversion. Après ma conversion, j'ai lu beaucoup d'auteurs ecclésiastiques, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, et une infinité d'autres ; mais il m'a semblé, en les lisant, que j'y retrouvais simplement ce que je savais déjà.* »

Je ne répliquai rien : j'avais compris que ce grand et vaillant défenseur de la sainte Église et de sa doctrine avait reçu de Dieu, en même temps que la grâce de sa conversion et de sa vocation spéciale, les dons d'intelligence, de force et de science qui lui étaient nécessaires pour y correspondre pleinement, *comme il l'a fait.*

Voilà, Mademoiselle, presque mot à mot la conversation que nous eûmes à ce sujet. M. Eugène Veuillot jugera quel usage il pourra ou devra en faire. Vous connaissez sans doute cette circonstance, mais il ne sera peut-être pas inutile que je vous la rappelle.

Veuillez de nouveau offrir mes affectueux devoirs à M. Eugène, et rester assurée des sentiments respectueux avec lesquels je suis, Mademoiselle,

Votre très affectionné serviteur, † Fr. Laouënan,
év., vic. ap.

Lettre de Mgr Lamaze, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, à Mlle Veuillot :

Apia, 1er août 1883.

Mademoiselle. — C'est aujourd'hui seulement que je reçois l'*Univers* du mois d'avril! et il faudra encore quelques mois au courrier de nos îles pour parvenir jusqu'à notre mère patrie, jusqu'à vous.

Pourtant vous voudrez bien nous permettre, à nos missionnaires et à moi, de nous adjoindre, quoique bien attardés, à l'admirable cortège qui a pris part à votre deuil.

Il vous sera doux et bon d'apprendre que, jusqu'au bout du monde, le saint sacrifice de la messe a été célébré, et bien des prières ont été faites pour le repos de l'âme de votre illustre frère.

De notre part, Mademoiselle, c'est une dette de reconnaissance : M. Louis Veuillot aimait beaucoup la Société de Marie; il aimait spécialement les maristes, qui se dévouent aux missions lointaines de l'Océanie, et il avait en haute estime mon vénéré prédécesseur, Mgr Elloy, évêque de Tipasa.

En 1880, au mois de mars, j'eus moi-même l'honneur d'être admis auprès de votre frère, alors bien fatigué. Il ne recevait plus ses visiteurs. Mais, grâce à votre aimable intervention, une exception fut faite en ma faveur. Je trouvai dans cet héroïque défenseur de l'Église tant de grandeur, tant de modestie, tant de simplicité, et une si douce résignation dans la souffrance, que dès lors, au souvenir de votre si cher malade, je me disais : C'est un saint.

Et maintenant, je ne puis m'empêcher de le croire, il est au ciel, y jouissant de la récompense due à ses travaux.

Ici-bas son journal continuera son œuvre, si justement appelée l'*apostolat de la presse*.

La pauvreté de ces deux vicariats apostoliques nous oblige à restreindre le nombre de nos abonnements. Pourtant nous recevons l'*Univers* dans nos trois centres principaux : Apia, Wallis et Tonga. Et la lecture de ce journal nous anime tous, évêque et missionnaires, à « combattre le bon combat ».

Veuillez agréer, Mademoiselle, avec mes sentiments de reconnaissance, l'expression de mes respectueuses condoléances en Notre-Seigneur et sa sainte Mère.

Votre très humble serviteur, ✝ A. LAMAZE,
S. M., évêque d'Olympe, vicaire apostolique de l'Océanie centrale et des Navigateurs.

Lettre de M. de Kalm-Podoski à M. Eugène Veuillot :

Jarlowicz, le 24 juillet.

MONSIEUR. — Parmi les sommités catholiques que la mort de votre vénéré frère a inspirées, et qui, par leurs lettres, lui ont élevé pour la gloire de Dieu un monument de prières et de louanges digne de l'Église et de son respectueux défenseur, vous avez remarqué avant moi, Monsieur, combien de conversions, combien de vocations et combien de redressements surtout il avait produits. Dieu l'inondait de lumières et bénissait son travail, parce que, humble de cœur, il puisait sa force dans la prière. Sa soumission absolue à l'autorité de l'Église, sa foi ardente à l'infaillibilité du souverain Pontife attachaient à ses éloquentes paroles des grâces qui leur ouvraient les cœurs. C'est peut-être bien audacieux à moi d'élever ma voix après toutes celles qui ont parlé. Mais, si je pouvais craindre d'être importun, je le préférerais encore à l'ingratitude. Élevé par un protestant, je n'ai plus besoin d'ajouter que je dois à la lecture assidue de l'*Univers* depuis vingt-cinq ans, principes, convictions, jugement, connaissance des vérités et des mensonges historiques, lumières dans les questions sociales, armes contre le catholicisme libéral, jugé par Pie IX pire que la Commune, enfin, tout ce qu'un fils soumis de l'Église doit croire, savoir, sentir et aimer. Je ne nierai pas que j'aurais pu puiser ces trésors ailleurs, comme tant d'autres l'ont fait, surtout avant que Dieu n'eût suscité votre saint frère ; mais j'affirme les lui devoir. Ce n'est pas tout, Monsieur : nous lui devons encore la science et le courage de la vie chrétienne ; il nous a appris à relever le drapeau catholique abaissé et déguisé par de lâches condescendances, à le tenir haut devant les impies comme devant les prudents. Oui, « il n'a pardonné à aucune erreur, ni amoindri aucune vérité, ni ménagé aucune injustice, ni flatté aucune passion, ni laissé à couvert aucune hypocrisie, ni abandonné aucune victime, ni craint aucune tyrannie ». Voilà donc l'école inaugurée par ce grand chrétien,

voilà la voie tracée par lui dans ces tristes temps de luttes, où l'Église est assaillie par les uns, tandis que d'autres en voudraient fausser l'esprit. Si votre frère a eu le mérite « de dégonfler des réputations tapageuses et de renverser d'insolentes statues de leur piédestal immérité », s'il a terrassé des apostats dont les influences auraient pu être bien plus nuisibles qu'elles ne l'ont été, son plus grand mérite a été de nous avoir défendus contre le catholicisme libéral, avant la proclamation du dogme de l'infaillibilité. Nous eussions pu y glisser insensiblement, entrepris comme nous l'avions été par de très brillantes intelligences, il faut l'avouer. Le triomphe n'en a été que plus grand. Vous conviendrez maintenant, Monsieur, que je ne puis, sans forfaire à l'honneur chrétien, ne pas venir m'agenouiller, en esprit du moins, au pied du tombeau de votre vénéré frère, pour y déposer le tribut de la reconnaissance et de l'hommage que je lui dois depuis bien longtemps.....

La presse catholique en Pologne a été unanime pour exprimer sa profonde douleur après l'irréparable perte que l'Église a faite par la mort de son grand apologiste, pour l'apprécier, l'admirer et le vénérer. Un seul journal semi-catholique, semi-libéral, tout en admirant monsieur votre frère, ayant émis des opinions divergentes de celles qui remplissaient nos feuilles religieuses, une verte apostrophe ne s'est pas fait attendre. Naguère Mgr Morawski, le très pieux et très zélé évêque coadjuteur de Mgr l'archevêque de Léopol, étant venu ici, une heure ne s'était pas écoulée depuis son arrivée, que déjà on causait de M. Louis Veuillot, et Monseigneur parlait de lui au clergé et aux personnes qui avaient le bonheur de l'entourer, en termes aussi chaleureux qu'édifiants.

Après avoir rappelé quelques souvenirs de ses relations avec Louis Veuillot, M. de Kalm-Podoski termine ainsi :

Je serrai pour la dernière fois sa main à Saint-Pierre, deux ans plus tard, à la canonisation des martyrs du Japon. Il revenait avec M. de Maguelonne de l'autel où repose saint Léon le Grand ; je me trouvai avec mon fils sur son chemin. « Nous triomphons aujourd'hui, » nous sommes-nous dit.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais à parler de votre illustre frère je ne sais pas être court. Recevez les expressions de tout mon respect, de ma plus haute considération et de ma plus profonde estime. LÉON DE KALM-PODOSKI.

Lettre de Mme Deschamps à Mlle Veuillot :

Limoges, 28.

MADEMOISELLE. — C'est à vous, mère adoptive, mère spirituelle, mère héroïque des enfants de votre héroïque frère ; c'est à vous que je veux décidément exprimer nos sentiments de particulière reconnaissance : ce sera l'hommage d'une mère à la pieuse mémoire de Louis Veuillot, ou plutôt l'hommage des mères, car beaucoup de mères certainement partagent ma gratitude, après avoir reçu de lui, pour leurs fils, le même incomparable bienfait.

Dès qu'il apprit le coup qui vous frappait, mon cher fils, suivant mon désir, a compris et rempli le devoir qui l'obligeait à vous témoigner la sympathie la plus sincère, à M. Eugène Veuillot et à vous-même, Mademoiselle. Objet des attentions dévouées de votre illustre frère, mon fils, quand il était encore étudiant en droit, invité à sa table, puis, comme jésuite expulsé, soutenu et défendu avec un courage sans égal, avait contracté la dette d'une multiple reconnaissance. Mais les devoirs mêmes de sa sainte vocation l'ont empêché, à plusieurs points de vue, de vous dire ce qu'une pauvre vieille mère de soixante-dix-huit ans peut crier bien haut, sans aucune préoccupation de modestie ou de réserve intempestives.

Voici donc un fait qui a dû se produire en France mille et mille fois, et qui montre, il me semble, quelle doit être la spéciale gratitude des mères chrétiennes pour Louis Veuillot :

Quand mon bien-aimé fils unique, né en 1833, dut faire ses études, la Compagnie de Jésus n'avait pas encore de collège en France ; Limoges ne possédait aucune maison d'éducation chrétienne : je fus donc obligée d'envoyer, en tremblant, mon fils au lycée ; d'ailleurs, seulement comme externe, grâce à Dieu. Or, quel a été, extérieurement, son plus grand préservatif contre l'influence pestilentielle de l'Université ? L'*Univers*. Un vénérable curé de Limoges, le père de mon âme, m'engagea à mettre le vaillant journal et les livres entraînants de Louis Veuillot entre les mains de mon adolescent de quatorze ans ; il était déjà nécessaire de diriger sa bouillante ardeur : comme tant d'autres, mon fils fut « empoigné » par l'*Univers*.

Quelques années plus tard, ce cher fils unique tout à coup me quittait pour aller combattre sous l'étendard de saint Ignace : manifestement, après le Cœur de Jésus et Notre-Dame des Victoires, l'*Univers* avait été le principal instigateur de sa vocation apostolique. Je dois avouer qu'un moment, la dou-

leur qui m'accablait manqua de me faire accuser, moi aussi, d'exagération, le grand lutteur qui, chaque jour, nous excitait au devoir.

Mais, depuis trente ans, ma reconnaissance envers Dieu n'a cessé de grandir ; elle grandira, j'espère, durant toute l'éternité. Aussi, avant de pouvoir remercier dans le ciel le chef intrépide qui poussa au combat et sans doute à la victoire nos chers fils, les prêtres et les religieux, et toutes les âmes qu'ils auront sauvées, j'ai senti le besoin de vous prier, excellente et chère sœur de notre bienfaiteur universel, de recevoir, avec M. Eugène Veuillot, digne continuateur de la mission apostolique du grand Louis, l'expression de toute notre gratitude maternelle.

Avec saint Alfred, mon fils a dans le ciel pour patron de baptême saint Louis, roi de France ; je puis dire, comme des milliers de mères chrétiennes, qu'il a eu pour patron sur la terre le roi de la presse, Louis Veuillot.

Veuillez excuser, Mademoiselle, l'indiscrétion de cette longue lettre : à mon âge il est difficile d'être concise. Recevez l'assurance de mes regrets et de mon dévouement.

Veuve FLAVIE DESCHAMPS.

Du Brésil, M. Eugène Veuillot a reçu la lettre suivante :

TRÈS CHER MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Permettez que le plus obscur des prêtres du Brésil unisse sa faible voix à ce merveilleux concert de louanges qui partout ont été rendues à la mémoire de votre frère, ce grand homme qu'on ne peut trop regretter. Moi aussi, Monsieur, j'ai eu le bonheur de lire la plupart des œuvres de l'immortel Louis Veuillot.

Ayant fini la lecture du *Parfum de Rome*, je m'écriai, frappé de la profonde admiration : On peut être aussi catholique que Louis Veuillot, mais non pas davantage. Votre frère, Monsieur, est incontestablement le prince des journalistes. Et son caractère a été non moins grand que son génie. Rien ne l'a abattu dans sa glorieuse carrière, ni les injustices et les attaques des ennemis de la Croix, ni les persécutions des grands de la terre, ni l'injustice et l'ingratitude de quelques catholiques. Dans toutes les luttes, il était soutenu par l'ardent amour que, depuis le premier moment de sa conversion jusqu'au dernier souffle de sa vie, il consacra à la sainte Église. Le monument de gloire de votre frère, c'est l'ensemble de ses œuvres. Elles porteront

son nom à tous les siècles à venir, parce qu'elles sont la glorication de notre sainte religion. Ce grand nom, l'histoire le burinera en or, comme l'un des plus grands penseurs qui aient éclairé l'humanité. Les services que votre illustre frère a rendus à la cause de la civilisation chrétienne sont innombrables, et surpassent tous les éloges, même ceux de la *Civiltà cattolica*, qui l'appelle *grandissimo uomo, atleta insuperabile della Chiesa contra la Rivoluzione*. Il réunit tous les genres de mérite, et plus que personne se signala en combattant le catholicisme libéral et défendant loyalement le monument de sagesse qui se nomme le *Syllabus*. Or, parmi les vérités que notre époque a besoin de voir se répandre, il faut mettre au premier rang, ainsi que Pie IX le déclara, les vérités sociales et politiques résumées dans l'encyclique et le *Syllàbus* de 1864.

Daignez donc, Monsieur, accepter cette lettre, comme un tribut d'amour et admiration que je rends, en mon nom et au nom de tous les catholiques du Brésil, à la mémoire de votre glorieux frère.

Permettez-moi de vous déclarer, Monsieur, que j'ai célébré des messes pour l'éternel repos de l'âme de mon cher Louis Veuillot, et que je me souviendrai de lui en célébrant le saint sacrifice.

J'ai l'honneur de vous demander un portrait de votre aimable frère : c'est une grande faveur que je recevrai de votre bonté. Un portrait authentique du grand écrivain, dont je suis admirateur on ne peut plus, sera pour moi un précieux souvenir, dont je vous remercierai toujours dans mon cœur.

Votre très affectueux ami et très humble serviteur en N.-S. J.-C., P^e^ A. C. BRASILIERO.

Citade de Lavras do Funil, le 27 juillet 1883. — Provincia de Minas Geraes. — Imperio do Brasil.

Nous arrêtons ici la reproduction des lettres sur la mort même de Louis Veuillot. Nous regrettons profondément que d'involontaires oublis et l'impossibilité de tout donner la rendent incomplète. Nous n'avons voulu faire aucune exclusion ni aucun choix : tous ces témoignages nous étaient extrêmement précieux, et si tous ceux qui ont voulu s'associer à ce grand deuil ne sont pas mentionnés, c'est contre nos intentions ; aucun des oubliés ne doit douter de notre reconnaissance.

MONUMENT A LOUIS VEUILLOT

Dans beaucoup des lettres qui composent les *Hommages,* de vives instances sont faites pour qu'un monument soit élevé à Louis Veuillot; d'autres lettres, en grand nombre, ayant uniquement cet objet, furent adressées à M. Eugène Veuillot et à la rédaction de l'*Univers*.

Comme Louis Veuillot avait demandé une simple pierre, nous hésitâmes d'abord à faire connaître ces appels, ensuite à nous y rendre. Cependant ils étaient pressants, ils nous touchaient; et nous pensâmes que l'on ne s'écarterait pas des intentions qu'il fallait, avant tout, respecter, en consacrant dans une église, par une œuvre d'art et de piété, le souvenir de celui que tant de voix proclamaient le grand apologiste de la religion.

Déjà cette même pensée s'était produite ailleurs et recevra son exécution. Un marbre commémoratif rappellera dans un sanctuaire de Rome les services que Louis Veuillot a rendus à la cause de Dieu; et à Burgos, une école chrétienne, fondée pour honorer sa mémoire, portera son nom.

Un sentiment identique animait la famille de Louis Veuillot, la rédaction de l'*Univers* et ceux qui désiraient ce nouvel hommage : ils voulaient une œuvre pieuse, modeste, durable, une sorte d'invitation permanente à la prière. Il y eut à ce sujet une nouvelle série de lettres, que nous devons nous résigner à ne pas publier. Quelques-unes suffiront à indiquer le caractère de toutes.

Voici d'abord la note que publia le comité chargé de centraliser les souscriptions et d'examiner les diverses propositions des souscripteurs :

Paris, 5 juin.

Après la mort de Louis Veuillot, les hommages du monde catholique ont afflué sur sa tombe, et tout aussitôt l'idée a surgi d'élever à sa mémoire un monument qui témoignât de la reconnaissance des catholiques.

Cette idée fut presque en même temps accueillie à Rome et

à Paris; dans ces deux villes, il s'est formé deux comités pour en poursuivre également la réalisation : Paris ayant été le centre des combats du rédacteur en chef de l'*Univers*, et l'amour de Rome n'ayant cessé, depuis sa conversion, d'inspirer tous ses travaux.

Les membres soussignés du comité français, avant de faire publiquement appel aux catholiques, se sont préoccupés de déterminer la nature du monument. Après avoir sollicité l'avis de S. É. le cardinal archevêque de Paris, et avec son agrément, ils ont décidé que l'église votive du Sacré-Cœur était éminemment propre à recevoir ce solennel témoignage.

Dans cette église, dont la fondation a été saluée par Louis Veuillot comme le signe certain de la future régénération de la France, il a paru qu'à défaut des chapelles Saint-Louis et Saint-Pierre, dont les titulaires étaient les patrons de Louis Veuillot et de la cause à laquelle il avait voué sa vie, mais qui sont dès longtemps désignées pour recevoir les offrandes spéciales, soit de la magistrature et du barreau, soit de divers diocèses, celle du saint mendiant Benoît Labre, le dernier Français canonisé, le pèlerin que l'Église offrait naguère à l'imitation du monde, l'antagonisme du matérialisme moderne, le fidèle dévot de la Rome papale, serait très propre à garder le souvenir que nous voulons fixer. Notre reconnaissance nous fait un devoir de dire que c'est à la bienveillance de Son Éminence le cardinal Guibert que nous devons ce choix.

Un jour, parlant de Benoît Labre, Louis Veuillot disait : « Il évangélisa, et ce seul mot le rattache à tout ce qui a paru de plus utile et de plus auguste parmi les hommes. » Évangéliser, ce n'est pas autre chose qu'a fait Louis Veuillot, et toute son œuvre comme tous les hommages rendus à sa mémoire le proclament. C'est aussi ce que dira le témoignage placé dans la chapelle dédiée au saint mendiant ; c'est ce que dira l'ornementation tout entière de cette chapelle, réservée, par une bienveillance spéciale, à ceux qui voudront s'adjoindre à nous pour honorer la mémoire du grand champion catholique.

Le président du comité, P. DELAPORTE. — Le secrétaire, SAUBOT-DAMBORGEZ.

Les membres du comité sont : MM. J. DE LA BOUILLERIE, président des cercles catholiques ouvriers ; Lucien BRUN, sénateur ; comte Albert DE MUN, député ; ROBINET DE CLÉRY ; marquis DE SÉGUR.

Lettre de plusieurs professeurs du grand séminaire de Gap à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Nous vous envoyons une modique offrande pour l'érection d'un monument à la mémoire de votre illustre frère. De tant de titres, qui lui donnent droit à l'estime et à l'admiration des catholiques, celui-ci se recommande davantage à nos yeux, et nous tenons d'autant plus à le lui donner, que lui-même l'estimait par-dessus tous les autres et s'en croyait moins digne. Témoin le trait suivant, que nous tenons de M. Albrand, ancien supérieur du séminaire des Missions étrangères.

C'était vers la fin de l'Empire, lors des grandes et éloquentes discussions touchant les affaires de Rome, au sein des Chambres françaises. Dans une réunion intime, un membre de la compagnie se permit de dire que, par ses discours en faveur du pouvoir temporel et de l'indépendance du Saint-Siège, M. Thiers méritait d'être rangé parmi les défenseurs de l'Église.

« M. Thiers, défenseur de l'Église, pour quelques harangues prononcées en sa faveur ! y pensez-vous ? s'écria Louis Veuillot d'un ton indigné. Voilà bientôt quarante ans que je suis sur la brèche, que je me bats, vous savez comment, pour la même cause ; et je me crois indigne de ce titre, le plus beau qu'un mortel puisse obtenir sur la terre. »

Pour répondre à un désir que vous avez exprimé, nous émettons le vœu que les fonds de la souscription soient employés à élever une colonne ou un pilastre de l'église de Montmartre. Ce serait là, il nous semble, un symbole et un souvenir dignes du grand écrivain qui a si bien soutenu les intérêts de la religion. Que peut-on faire de plus agréable à une âme si profondément chrétienne, que de lui donner le moyen de contribuer ainsi, même après la mort, à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus, objet de son amour le plus ardent ?

Veuillez agréer, cher Monsieur Veuillot, avec nos vives condoléances pour la perte que le monde catholique déplore avec vous, nos chaleureuses félicitations des hommages incomparables rendus à votre bien-aimé frère, de l'honneur qui en rejaillit sur l'*Univers*, sa grande œuvre, et du bien qu'en retirera notre sainte Mère, l'Église de Jésus-Christ.

Vos tout dévoués,

J. Blanchard,
vicaire gén., sup.

L'abbé Goy,
professeur de morale.

Marin-Tabouret,
prof.

L'abbé Valentin,
prof. de dogme.

M. l'abbé Jamet, curé de Saint-Clair (Ardèche) :

C'est le moins que j'envoie une modeste offrande pour tout le bien que m'a fait votre illustre frère.

Un religieux, en faisant remettre au comité une offrande venue d'Alsace, y a joint cet extrait de la lettre d'envoi :

J'éprouve une grande consolation d'ajouter un grain de sable au bloc de granit qui devra dire à la génération présente et future la reconnaissance des catholiques pour l'illustre écrivain qui a défendu avec tant de vaillance, d'esprit et de cœur, nos saintes croyances, l'Église et la Papauté.

M. l'abbé Hecquet, curé de Candor (Oise), écrit à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — J'attendais avec grande impatience qu'une souscription s'ouvrît pour élever un monument au grand défenseur de l'Église et de la Religion, Louis Veuillot...

Je n'ai point qualité ni compétence pour dire comment il conviendrait d'exécuter le monument; cependant, veuillez me permettre de vous communiquer, simplement et humblement, cette pensée comme elle me vient à l'esprit. Si l'on y grave quelques sentences, il en est une très digne, il me semble, d'attirer votre attention. C'est celle qui était dans la bouche de saint Anselme, et que dom Guéranger, l'illustre ami de Louis Veuillot, aimait à répéter; c'est celle que notre grand Louis Veuillot lui-même préconisait singulièrement : *Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église!*

Que cette belle devise, inscrite sur le bronze ou le marbre, en l'honneur de Louis Veuillot, résume bien sa vie, remplie de vaillants et glorieux combats pour la liberté de la sainte Église de Dieu!

M. l'abbé Pastoret, curé de Lorgues (Var) :

Trop petit pour parler, j'ai pleuré et prié en silence; com bien d'autres en sont là!

M. l'abbé Dubois-Lacroix, chanoine titulaire de Versailles :

Je suis de ces prêtres, de ces lecteurs assidus de l'*Univers* qui, sans écrire, n'en ont pas moins pris une part très vive à

la juste douleur des collaborateurs du vaillant athlète comme à celle de tous les membres de sa famille, et se sont empressés d'offrir à son intention le très saint sacrifice de la messe.

M. l'abbé A. Vernhet, missionnaire apostolique :

Le plus vaillant champion de l'Église et de la foi chrétienne dans notre siècle avait droit à l'hommage d'un monument digne de ses mérites et des services qu'il a rendu : il l'aura.

Lettre de M. l'abbé Galès, curé de Lamarque-Pontacq, à M. Eugène Veuillot :

12 juin 1883.

MONSIEUR. — Si je suis l'un des derniers à vous manifester la vive part que j'ai prise au deuil qui, en frappant votre famille, a du même coup atteint la France et l'Église, je veux du moins être l'un des premiers à vous apporter mon humble souscription pour le monument destiné à perpétuer la mémoire de votre illustre frère.

Je vous l'avouerai ingénument, j'ai plus d'une fois été tenté de prendre la plume, pour ajouter une note à ce merveilleux concert qui s'est fait de tous les points du monde à la louange de Louis Veuillot; en prêtant l'oreille journellement à ces ravissantes harmonies qui, depuis bientôt deux mois, trouvent leur écho dans l'*Univers*, je n'ai pu me défendre, bien souvent, d'un sentiment de regret : j'aurais voulu voir s'y mêler un grand nombre de voix de notre religieux diocèse de Tarbes, si dévoué au grand écrivain et aux doctrines romaines, dont il ne cessa d'être le vaillant champion. Mais j'étais l'un des plus humbles parmi les derniers pauvres prêtres de campagne !... Et pourtant il y avait, profondément gravés dans ma mémoire, tels souvenirs de ma vie qui me donnaient quelque droit, je dirais presque qui m'imposaient le devoir de parler à mon tour du brillant polémiste dont les œuvres ont fait mes plus pures délices et ont exercé la plus salutaire influence sur mes idées de chrétien et de prêtre.

J'étais encore un élève du grand séminaire; Louis Veuillot, de voyage aux Pyrénées, était descendu à l'évêché de Tarbes; je dus à la bienveillance d'un de nos directeurs la faveur insigne d'être présenté à l'hôte illustre du vénéré Mgr Laurence. C'était, il m'en souvient, peu de temps après les apparitions

de Lourdes, et au plus fort des démêlés dans lesquels ce prélat, malgré son esprit conciliant, avait été engagé contre l'un des préfets les plus autoritaires de l'Empire. Louis Veuillot nous entretint assez longuement sur ce double sujet, si palpitant alors d'intérêt et d'actualité, avec cet inimitable talent, cette verve, cet entrain, cette émotion communicative qu'il sut toujours apporter à toutes les questions de quelque importance ; mais c'est surtout en nous parlant des événements merveilleux survenus à la grotte Massabielle, en nous témoignant de sa ferme intention de briser de sa plume tout ce qui voudrait faire obstacle aux miséricordieuses manifestations de Celle qu'il nommait, avec un accent ineffable, sa bonne mère. C'est alors surtout que cet homme était beau à voir et à entendre! Quelle foi! quelle expression dans ce regard qui s'élevait comme naturellement vers le ciel! quel amour de la sainte Église, amour où perçait un zèle ardent, une noble jalousie, qui aurait voulu la voir toujours immaculée, toujours souveraine, et souveraine incontestée, qui ne peut souffrir la moindre insulte, le moindre cri de révolte contre cette divine Épouse du Christ!... Non, jamais je n'oublierai cette heure, l'une des plus délicieuses, et je pourrais ajouter des plus fécondes de ma vie!... En prenant congé du grand homme, il voulut bien nous serrer la main avec une bienveillance qui me toucha jusqu'au fond de l'âme. Une poignée de main de Louis Veuillot! avec ma jeune imagination d'un peu plus de vingt ans à peine, je ne l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde! Mais, grâce à Dieu, ce n'était point enthousiasme d'un moment; j'étais saisi, empoigné pour de bon, et le charme devait durer tout le long de mon existence : j'étais pour jamais conquis aux œuvres de cette main dont j'avais senti la généreuse étreinte, pour jamais conquis à la lecture de l'*Univers*, à l'amour du Pape et de l'Église et des pures doctrines romaines, pour jamais préservé de l'affreuse lèpre du libéralisme!

D'autres circonstances concoururent d'ailleurs à m'affermir dans ces idées et ces sentiments. J'ai été pendant de longues années professeur au petit séminaire diocésain, que Louis Veuillot honora deux fois au moins de sa présence, sous le regretté M. Burosse, le supérieur à l'exquise urbanité, à l'hospitalité si magnifique. Dans sa première visite, il offrit un exemplaire de ses *Mélanges* en prix. Dans la seconde, il fit plus encore : Il y avait alors à Saint-Pé une petite *société pho-*

tographique, qui désirait vivement enrichir ses casiers d'un cliché de l'illustre visiteur. Cédant aux instances des sociétaires, renforcés de la puissante intervention du bon M. Burosse, Louis Veuillot surmonta ses répugnances et consentit à poser, avec sa sœur et ses enfants, qui l'accompagnaient dans ce voyage. L'épreuve réussit assez bien; et c'est avec une sorte de culte qu'on la conserve, aujourd'hui encore, au petit séminaire.

Grâce à cette aimable condescendance du grand journaliste, j'ai moi-même le bonheur de posséder, dans mon salon, ce groupe intéressant.

Il m'est devenu infiniment plus précieux depuis la sainte mort de votre illustre frère et après toutes les grandes et admirables choses qui ont été révélées de cette haute intelligence et de cette âme d'élite. Ses *Œuvres* ornent aussi les rayons de ma bibliothèque, et je ne cesse d'en goûter la belle littérature et les fortifiantes leçons; j'y retrouve toujours mes distractions les plus douces et le plus ferme appui de ma foi de catholique et de prêtre. Oh! béni soit-il pour tout le bien qu'il m'a fait! Combien d'autres ont dit ou auraient pu dire la même chose! Béni soit-il pour cet affectueux respect dont il entoura constamment le clergé, et pour le zèle qu'il mit à le défendre contre tant de sauvages agressions! Ce grand esprit avait compris que, si le sacerdoce catholique ne cesse pas d'être, à travers les siècles, le but de toutes les haines et de toutes les passions déchaînées, il demeure aussi le pivot qui soutient le monde et l'empêche de crouler sous la malice et la corruption des hommes. Oui, la reconnaissance fera de son souvenir l'un des cultes de ma vie tout entière; il me suit chaque matin à l'autel du sacrifice, et je lui donnerai bien longtemps encore ce témoignage de mon dévouement, malgré la conviction profonde que j'ai de sa glorieuse entrée en paradis.

Veuillez agréer, avec l'expression de ces sentiments pour votre cher et illustre frère, cette petite obole pour le monument à ériger à sa gloire. J.-M.-J. GALÈS.

Lettre de M. Rivero à M. Léon Aubineau :

Saint-Georges (Grenade, Antilles), 19 juin.

MON CHER ET RESPECTÉ MONSIEUR. — Vos excuserez la liberté que je prends de vous troubler encore une fois dans vos graves et saints et bienheureux labeurs : l'objet de mon actuelle

démarche me garantit d'avance votre indulgence, et il va à votre cœur encore plus qu'au mien.

Le deuil immense qui a visité l'univers catholique tout entier par la mort du grand athlète qu'un demi-siècle de glorieux combats a illustré, et qui avait été pendant ce temps (comme sa mémoire chérie et ses immortels écrits le seront encore après sa mort) la joie, l'admiration, l'orgueil de tous les bons et la terreur de tous les méchants; ce deuil a trouvé un profond écho dans le cœur de ce pauvre missionnaire des Antilles.

Je regarde comme l'une des grâces les plus précieuses que la miséricorde de Dieu n'a cessé de répandre sur ma misère, celle d'avoir présenté, dès les premières années de mon sacerdoce, devant mon esprit imbu de ces idées libérales dont l'atmosphère de notre siècle est chargée, ce talent hors ligne de M. Louis Veuillot, ce vrai catholique, qui, me charmant d'abord par l'incomparable éclat de sa plume, n'eut pas de peine à dissiper les nuages amoncelés dans mon pauvre esprit par un enseignement tout trempé de gallicanisme. Je lui dois mon amour pour Pie IX et mon attachement inviolable à la chaire apostolique; je lui dois, avec la pleine doctrine catholique, le courage de la proclamer dans son intégrité et l'avantage d'avoir eu à souffrir pour une si noble cause.

Eh! comme moi, combien d'intelligences ont été dressées par ce grand génie en deçà des mers! Dieu seul le sait, et cela suffit à la gloire qui le couronne maintenant dans la claire vision de ce qu'il avait si fermement cru, si courageusement confessé, si héroïquement défendu.

Je vous prie donc d'appliquer cette petite offrande (que je voudrais à la hauteur de mon enthousiaste reconnaissance pour votre illustre chef) aux frais du monument qu'on doit élever à Rome en son honneur.

Mon cœur a demandé à Dieu d'embellir le trône à lui réservé dans l'éternelle Jérusalem d'un rayon de plus, pour le bien qu'il a fait à mon âme, et, par moi, peut-être à tant d'autres.

J'ai l'honneur de me dire

Votre dévoué serviteur en Notre-Seigneur,

N. RIVERO.

Lettre de M. l'abbé Verniolle au P. Delaporte, président du comité du monument de Louis Veuillot :

Pamiers, le 1er juin.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE. — Lecteur obscur et assidu de

l'*Univers* depuis sa création, je viens m'empresser de donner à la mémoire du saint que le monde entier catholique pleure, un faible témoignage d'admiration pour sa foi d'apôtre, et de reconnaissance pour les services immenses qu'il a rendus à la Papauté et à la Religion.

J'ai l'honneur de vous envoyer en conséquence, en un mandat-poste ci-inclus, mon grain de sable pour le tombeau à élever à la mémoire du plus grand catholique et du plus grand écrivain du siècle. Comme ce tombeau serait bien placé, si c'était possible, en face de celui de Lamoricière! Ce héros avait voué sa brillante épée à Dieu et à la Papauté, et Veuillot avait voué à la même cause sa plume aussi puissante qu'une épée. N'avait-il pas le sentiment intime de la force de cette plume acérée, dont il ne voulait pas se séparer même après sa mort, en disant dans l'épilogue de *Çà et là :*

> Placez à mon côté ma plume,
> Sur mon cœur le Christ, mon orgueil!
> . . . .

Un second monument à élever à la gloire du grand et saint Veuillot serait une édition complète de ses *Œuvres*, en deux formats : l'un, de luxe, pour les grosses bourses, les bibliothèques publiques; l'autre, d'un prix à la portée des petites bourses des curés de campagne et des fortunes modestes.

Veuillez bien excuser, mon très révérend Père, etc.

VERNIOLLE.

Un missionnaire de Pondichéry écrit à M. Eugène Veuillot :

Tranquebar, côte de Coromandel (Indes), 6 juin 1883.

BIEN HONORÉ MONSIEUR VEUILLOT. — Ici dans l'Inde, l'amour de l'Église catholique, apostolique et romaine, est tellement l'amour de tous les missionnaires; les idées libérales, ces serpents de l'erreur, leur sont tellement en haine, que tous, s'ils n'avaient l'humilité de se taire, à la mort de l'héroïque champion du Christ Jésus, vous feraient entendre ce cri : « Nous sommes atteints dans l'âme et dans le cœur! » Qui traduira les actes de notre foi d'une façon si pleine, si admirable? qui défendra, comme lui, notre Mère l'Église, Rachel inconsolable, dont rien ne peut tarir les larmes, parce que celui qui en fut la source n'est plus? Nous étions si fiers de sa haute stature! sa figure de chrétien rayonnante et mâle

était si belle, si triomphante, quand il battait les ennemis de Dieu! Les saints livres nous ont laissé des exemples sublimes des défenseurs du peuple d'Israël. Lui, c'est Judas Machabée, qui fut pleuré d'un grand pleur et de longs jours; les guerriers qui portaient son deuil, pleins du souffle de Dieu, jurèrent sur sa tombe l'extermination des ennemis du Seigneur... Vous, Eléazar; vous, Simon; vous, ses frères et ses neveux, fourbissez votre glaive dans vos larmes, inspirez-vous des exemples du grand lutteur, et faites-nous voir longtemps encore les victoires du Christ.

Agréez, bien cher Monsieur Veuillot, l'expression respectueuse et sincère de mes humbles sentiments. EM. F.,

m. a. de Pondichéry.

Un étudiant ecclésiastique de l'institut catholique de Toulouse écrit à M. Eugène Veuillot :

MONSIEUR. — Quel magnifique concert s'élève de toutes les parties du monde pour exalter les vertus, les labeurs et les triomphes de votre vénéré et illustre frère! Depuis le roi jusqu'au modeste artisan, depuis le Vicaire de Jésus-Christ jusqu'à l'humble servante des pauvres, tous les rangs de la société se sont inclinés devant la tombe qui renferme les restes d'un grand homme, et, ce qui vaut encore mieux, d'un vaillant et rude chrétien.

Tout cela cependant, Monsieur, pouvait-il suffire à exprimer tous les sentiments d'admiration et de profonde gratitude dont sont animés à l'égard de Louis Veuillot tous les amis de Dieu et de son Église? Non, sans doute; il fallait quelque chose de plus effectif et de plus durable : le marbre d'un riche monument.

Pour répondre à un appel que mon cœur de catholique et de prêtre a d'abord compris, j'ai pensé, Monsieur, à recueillir quelques souscriptions parmi les étudiants ecclésiastiques de l'institut catholique de Toulouse; et, de la part d'un bon nombre d'entre eux, j'ai l'honneur de vous offrir la somme de 72 francs. C'est bien peu, sans doute, pour payer dignement tant de services rendus à toutes les nobles et saintes causes. Mais, s'il est vrai que la façon de donner augmente le prix de la chose qu'on donne, notre obole, je ne crains pas de le dire, devient une riche offrande.

Veuillez agréer, etc. *Un étudiant ecclésiastique*

à l'institut catholique de Toulouse.

M. Gustave Sourmain, homme de lettres, écrit de Saint-Quentin à M. Eugène Veuillot :

Au moyen âge on élevait des tombeaux aux guerriers qui avaient donné leur sang pour la délivrance des lieux saints : de même, il est juste d'élever aussi au guerrier catholique, à celui que l'impiété considérait comme le chef laïque des catholiques, un monument qui perpétue le souvenir de ses combats.

Je m'empresse de vous envoyer ma modeste offrande.

Lettre d'un souscripteur qui nous a donné son nom, mais qui ne veut pas le livrer à la publicité :

MONSIEUR. — Si je n'avais eu l'occasion de renouveler mon abonnement à l'*Univers*, je crois que je n'aurais pas eu la hardiesse, moi qui ne suis rien du tout, de venir mêler ma faible voix à celles de tant d'illustres personnages qui, depuis tantôt deux mois, célèbrent à l'envi les louanges de Louis Veuillot. Néanmoins, si, à défaut d'autres titres, celui de fidèle lecteur de l'*Univers* peut suffire pour se présenter, alors mon droit est incontestable, et, j'en suis sûr, partagé par peu de monde : car je puis faire remonter mes souvenirs jusque, au moins, à 1841, et peut-être même au delà. C'est vous dire assez avec quel intérêt et quelle admiration et estime pour le grand chrétien j'ai suivi, pendant ces quarante ans, toutes les polémiques soulevées autour du journal, et où, en définitive, la belle part et la vérité ont toujours été pour Louis Veuillot. Mais il y avait un côté de cette belle âme que nous connaissions moins : c'est celui que nous révèlent maintenant les confidences intimes de sa correspondance, dont nous avons, de temps en temps, les prémices dans le journal ; ce côté si tendre, si affectueux, si sensible, que l'on était loin de soupçonner chez ce lutteur infatigable. Ah ! de grâce, priez M. Eugène Veuillot, son très digne frère, de nous donner encore souvent de ces charmantes lettres, en attendant qu'il puisse recueillir, réunir et coordonner la correspondance complète. Ce sera un vrai festin pour le public.

Veuillez, etc.

P.-S. — Depuis la triste nouvelle du 7 avril, le souvenir de Louis Veuillot ne m'a pas quitté un jour, au saint autel, au *Memento*.

N. B. — Étant obligé de respecter certaines susceptibilités qui pourraient m'être nuisibles, je vous prie de taire *mon*

nom, et même celui de la *localité*, qui est trop peu importante pour qu'on ne me reconnaisse pas.

M. le chanoine Lacombe, curé de Relizane (province d'Oran), écrit à M. Eugène Veuillot :

Relizane, 8 juin.

MONSIEUR EUGÈNE VEUILLOT. — Des voix très autorisées ont déjà célébré le prince exceptionnel de la littérature moderne, l'indomptable chevalier des principes conservateurs, le valeureux soldat de toutes les nobles et saintes causes.

Il suffira à mon cœur reconnaissant de payer un tribut de gratitude à l'apôtre zélé des privilèges de la Papauté; tribut de gratitude que je décerne en même temps à la vaillante pléiade de collaborateurs distingués qui, formés à son image et à sa ressemblance, ont partagé avec lui la gloire et l'honneur d'être les propagateurs du beau dogme de l'infaillibilité pontificale.

Lévite, j'avais appris dans un vieux manuel gallican mes premiers éléments de théologie; j'avais abondamment sucé le venin du gallicanisme. La thèse démontrée pitoyablement par le vieil auteur était : « la supériorité des conciles généraux sur le Pape au point de vue doctrinal. »

Prêtre, je pris un abonnement à l'*Univers*. Le rédacteur en chef Louis Veuillot, contradictoirement aux prétentions de ma vieille théologie gallicane, affirmait triomphalement la supériorité des papes sur les conciles généraux au point de vue doctrinal.

Il s'agissait donc d'étudier, de peser, de comparer les arguments et les doctrines du vieux manuel théologique et les doctrines et les arguments du hardi journaliste moderne.

Après avoir profondément réfléchi, je me sentis attiré, ébranlé, persuadé, convaincu par la logique et les éclairs lumineux que Louis Veuillot faisait rejaillir sur la doctrine de l'infaillibilité pontificale, à la lumière de la Patrologie catholique et de l'Écriture sainte. Je dus me rendre à l'évidence, en face des trois textes prouvant mathématiquement l'infaillibilité doctrinale des papes : *Tu es Petrus... Pasce oves, agnos... Confirma fratres tuos...*

Je fus obligé de reconnaître que les textes cités, venus des profondeurs du Sacré-Cœur de Jésus, avaient eu sur les lèvres et dans la pensée du divin fondateur du catholicisme le même

sens qu'avaient proclamé, à travers la série des siècles catholiques, les génies d'Augustin, de Thomas d'Aquin, d'Alphonse de Liguori. Le gallicanisme vaincu, le libéralisme perdait son fondement; et, par voie de conséquence, l'erreur gallicane dissipée, l'erreur libérale devait s'évanouir toute seule : *Deficiente causa, deficit effectus.* Délivré du gallicanisme, j'étais par là même délivré du libéralisme.

De ce bienfait si précieux, de ce résultat si considérable pour mon esprit et mon cœur de prêtre catholique, j'ai voulu exprimer un double hommage de reconnaissance : un premier hommage d'abord au noble cœur que la mort a refroidi, à la brillante intelligence qui s'est envolée au ciel ; et un second hommage aux vaillants survivants des combats et des batailles livrés par Louis Veuillot, à ses intrépides frères d'armes qui ont avec lui porté le même drapeau, et qui continueront de le porter virilement, sans que jamais la Révolution puisse l'arracher de leurs mains. Leur devise sera toujours celle du général mort, celle de Louis Veuillot : Vaincre ou mourir pour la cause de Dieu et de l'Église de Jésus-Christ.

Agréez, Monsieur Eugène Veuillot, avec mes condoléances les plus vives, ma modeste offrande pour coopérer à l'érection d'un monument à la mémoire du prince laïque de la sainte Église et de la Papauté. LACOMBE,

chan. hon., curé.

Lettre de M. l'abbé V. Etcheverry à M. Eugène Veuillot :

Bayonne, 8 juin.

MONSIEUR. — Si dans ce magnifique concert d'éloges et de regrets vous me permettez d'élever ma faible voix, je vous dirai que Louis Veuillot a été *la passion* de mes dix-huit ans et qu'il sera le culte de toute ma vie. Ébloui et enthousiasmé d'abord par l'éclat littéraire de ses ouvrages, je fus plus tard ravi d'une profonde admiration pour sa foi si simple et si énergique, et pour son dévouement aussi généreux que constant pour l'Église. Aussi, du jour où je gravis enfin le dernier degré de l'autel, dès ma première messe (il y a de cela sept ans), je pris la douce habitude de placer le nom de L. Veuillot au *Memento* des vivants, à côté des noms de mes parents et de mes amis les plus chers. Hélas ! désormais c'est au *Memento* des morts que je rappellerai ce nom chéri. Mais j'ai la pleine confiance qu'au moment où je le recommande à Jésus abaissé sous les saintes espèces, le grand catholique

rappelle ses amis de la terre à Jésus, qu'il contemple dans la gloire éternelle.

Agréez, etc. VINCENT ETCHEVERRY,
prêtre.

Le R. P. Alet, de la Compagnie de Jésus, écrit à Mlle Veuillot :

Vannes, 13 juin.

MADEMOISELLE. — Je me suis fait un devoir de vous écrire, des premiers, après la mort de votre excellent et glorieux frère. Mais, me sentant infiniment peu de chose dans votre compagnie, je vous priais de ne pas faire reproduire ma lettre, qui du reste ne méritait pas les honneurs de la publicité, bien qu'elle renfermât l'expression toute spontanée de mes vrais sentiments de sympathie et d'admiration. Aujourd'hui je ne puis me dispenser de vous dire, Mademoiselle, combien je regretterais que mon nom ne fût pas même mentionné auprès des innombrables noms de ceux qui ont apporté à cette chère et grande mémoire leur tribut d'honneur et de reconnaissance. Nul ne l'a fait, ce me semble, en meilleurs termes que notre T. R. P. général : il a tout dit en peu de mots, et tout parfaitement dit. C'est un témoignage qui peut, je crois, faire oublier certains rares silences. Je suis heureux de m'y associer sans réserve et de tout cœur.

Veuillez agréer, Mademoiselle, la nouvelle assurance de mes sentiments bien respectueux et bien dévoués en Notre-Seigneur. V. ALET.

Lettre de M. Bergasse à M. Eugène Veuillot :

Marseille, le 16 juin.

MONSIEUR. — Vous avez fait une perte immense, une perte irréparable; mais Dieu ne vous a-t-il pas comblé de consolation dans cet admirable et touchant témoignage de la douleur et de la sympathie de l'univers catholique ?

Jamais mémoire a-t-elle été plus honorée ?

Pour moi, si quelque chose peut me consoler des abaissements, des humiliations et des douleurs de l'heure présente, c'est le spectacle de la fidélité des âmes vraiment catholiques, qui ne s'était jamais manifesté d'une manière aussi éclatante que dans les hommages qu'elles ont rendus à la mémoire de Louis Veuillot.

Que Dieu donc vous réconforte et vous console, et soyez assuré que tous les cœurs chrétiens sont avec vous.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. H. BERGASSE.

Le *Journal de Rome*, qui le premier avait demandé qu'un monument fût élevé dans une église de Rome à Louis Veuillot, publia l'article suivant à propos de l'appel du comité de Paris :

L'*Univers* annonce qu'un comité français est constitué pour élever à Paris un monument à Louis Veuillot.

Avant la fin de la semaine, le *Journal de Rome* publiera les noms des membres qui ont accepté de faire partie du comité pour le monument de Rome.

Ce double hommage est dû à la mémoire de Louis Veuillot : sa patrie de naissance et sa grande patrie d'adoption lui rendront un égal honneur.

Les deux souscriptions, loin de se nuire l'une à l'autre, doivent au contraire s'appuyer réciproquement : elles se complètent.

L'une acquitte le devoir de la France, l'autre celui du monde catholique tout entier ; l'une paye la dette de la France, l'autre celle de Rome.

L'écrivain français, mêlé aux luttes politiques de sa patrie, fut un bon et grand citoyen ; son action puissante contribua à faire régner dans l'Église de France l'unité liturgique et l'unité des doctrines : la France reconnaissante lui élèvera un monument dans sa capitale, comme à ceux qui ont bien servi la patrie.

L'écrivain catholique défendit Rome contre la Révolution ; il fut l'apôtre éloquent et invincible de l'autorité romaine, le grand journaliste du concile. Son souffle éloquent entraîna tous les esprits vers Rome ; il conduisit les foules enthousiasmées aux pieds de saint Pierre. La catholicité, dont Rome est la capitale et le rendez-vous, retrouvera, dans ses pèlerinages, perpétué dans une église, le souvenir du héros catholique, à côté du souvenir des apôtres et des saints.

Ainsi la France et la catholicité entière auront ensemble rendu à la mémoire du premier des journalistes catholiques un tribut mérité de reconnaissance et de gloire.

Cette lettre du R. P. Ménétrier, bénédictin du monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, ne vient pas ici au rang que lui donne sa date; mais l'essentiel est qu'elle soit donnée :

24 avril 1883.

BON ET EXCELLENT MONSIEUR. — Je viens apporter mon tribut de vénération à votre cher défunt, et vous dire une parole de consolation dans votre deuil...

En décembre 1858, le R. P. Bernard, prieur, et plus tard abbé de la Pierre-qui-Vire, et votre humble serviteur, vieille connaissance et compatriote de M. Coquille, nous étions à Rome pour nos affaires d'union à la congrégation générale de la sainte Observance bénédictine, favorisée par Pie IX, de sainte mémoire. Le lendemain de notre arrivée à Rome, nous étions reçus en audience, pendant une demi-heure, par Sa Sainteté. Entre autres paroles que nous dit Pie IX, j'ai retenu et consigné dans mes notes celle-ci : « M. Louis Veuillot, *c'est la colonne et le soutien de l'Église catholique en France.* »

...Veuillez agréer, etc.

De nombreux journaux catholiques, français ou étrangers, ont donné leur adhésion, soit au projet d'un monument à Rome, soit à celui d'un monument à Paris.

AUTRES HOMMAGES

Nous avons reçu en hommage à Louis Veuillot de nombreuses pièces de vers. La poésie, qu'il a tant aimée, bien qu'il la mît au second rang, comme n'étant pas l'arme du combat, le *mâle outil bon aux fortes mains*, doit avoir ici sa place.

A LOUIS VEUILLOT

1875-1883

Juin 1875.

Mon maître et mon ami, si le cœur rend poète,
Poète ! je le suis : mon cœur est plein de vous.
Des fleurs que vous aimez toute ma gerbe est faite :
Ma croyance est la vôtre, et vos goûts sont mes goûts.
Dès le jour où la Muse a daigné me sourire,
A votre jugement j'ai soumis mes essais :
Heureux de vous devoir, avec le don d'écrire,
L'horreur du *lieu commun*, l'art de parler *français*.
Votre prose est l'outil d'un écrivain robuste,
Dans sa sincérité mettant tout son honneur;
D'un chrétien militant, sans rancune et sans peur,
Qui frappe pour guérir, n'en voulant qu'à l'erreur.
A force de talent domptant les jalousies,
Des hommages de tous vous forcez le tribut.
On admire à la fois dans vos pages choisies
La beauté de la forme et la grandeur du but.
On aime, en le craignant, le vaillant publiciste,
Redoutable à l'assaut, doux après le combat.
Pinceau si délicat dans votre main d'artiste,
Votre plume est un glaive en vos mains de soldat.
Je vous ai vu de près dans le deuil et la joie,
Adoré comme père, envié comme ami,
Homme *arrivé* qui sut se frayer seul sa voie,
Et dans tout ce qu'il fait ne fait rien à demi.

Et j'ai dit : « Ce grand cœur, où l'or au fer s'allie,
A pour vaincre et charmer tout ce qu'il faut en lui.

Il ne hait que les sots affichant leur folie,
Et le *libre penseur*, libre aux dépens d'autrui.
Il est de cette race en qui Dieu met sa force,
Pour défendre le vrai sans trêve ni merci.
De la France et du Christ il prévient le divorce.
Si l'Église lui doit, l'État lui doit aussi.
De ses livres exquis analysez les pages :
Tout y force au respect, tout sent le bon vouloir;
L'histoire n'y ment pas, les préceptes sont sages,
Les droits n'y sont jamais isolés du devoir.
C'est correct, c'est précis, de forme nuancée :
Éloquence, atticisme, à-propos, mots heureux,
Dans un cadre attirant font valoir la pensée.
On lit: le jour se fait, on voit plus, on voit mieux.
De l'écrivain croyant telle est la récompense!
Il sait le prix d'une âme, il écrit pour sauver.
Si la gloire pour lui dès ce monde commence,
Il s'en sert pour le ciel, où Dieu doit l'achever. »

Ainsi je vous honore, ainsi je vous estime,
Français jusqu'à la moelle, et chrétien jusqu'au sang;
Vengeur de l'opprimé, soutien de la victime,
Vigilant à son poste et solide à son rang;
Lutteur infatigable, acquis aux bonnes causes,
Catholique tout court, sans épithète en plus.
Votre plume est l'épine en garde autour des roses
Dans les jardins fermés ne s'ouvrant qu'aux élus.
Sur plusieurs points déjà l'attaque est réussie:
Satan traqué par vous est moins fort contre Dieu;
Les fourrés de l'erreur ont plus d'une éclaircie,
Et beaucoup de bois mort est aussi dans le feu.
Voici que de Jésus le Cœur sacré rayonne:
Après le châtiment, la clémence a son tour;
L'embrassement divin n'exceptera personne.
Plus la haine a duré, plus durera l'amour.

Que de jours ont passé, mon brillant chef de file,
Depuis qu'un sort heureux vous mit sur mon chemin!
De chefs-d'œuvre chez vous une moisson s'empile;
Quelques glanes chez moi forment tout mon butin.
Mais, si mince que soit mon modeste bagage,

Du reflet de vos dons mes vers tirent leur prix.
On peut dire : L'élève est en apprentissage ;
Mais, s'il est loin du Maître, au moins il l'a compris.

Avril 1883.

Ainsi parlait ma Muse, alors que, plein de vie,
Sur l'impie atterré vous frappiez vos grands coups.
De vos nombreux amis la Mort trompant l'envie
Vous enlève au moment où l'on comptait sur vous.
Quel athlète de moins pour les saines doctrines !
Ah ! revivez dans ceux qui vous remplaceront.
Notre sol gardera vos fécondes racines :
Sur le chêne abattu d'autres repousseront.

CLAUDIUS HÉBRARD.

A LOUIS VEUILLOT

Vir bonus dicendi peritus.

Faire le bien, ce fut sa vie,
Son élément essentiel ;
Le faire sans forfanterie,
Comme l'abeille fait son miel.

Un jour, dans la Ville éternelle,
La grâce éclaire son esprit :
Il tombe vaincu devant elle,
Et se lève soldat du Christ.

Comme l'Apôtre que terrasse
Sur un grand chemin le Sauveur,
Il dit : « Que veux-tu que je fasse ?
O Christ ! je suis ton serviteur. »

— « Comme moi, tu seras un signe
Que le monde contredira ;
Mais de ta mission sois digne,
Et ma force te soutiendra.

Va ! La plume, comme une épée,
Dans ta main étincellera ;
Au cœur l'hydre sera frappée,
Et dans sa bave expirera. »

Soldat constamment sur la brèche,
A front découvert tu combats ;
Ton bras, en décochant la flèche,
Dans l'ombre ne se cache pas.

Quand tu vois l'Église ta mère
En butte aux calomniateurs,
Armé du fouet de ta colère,
Tu flagelles les insulteurs.

Tu mets à nu la perfidie
De ces catholiques bâtards
Qui voudraient la voir asservie
Aux sots caprices des Césars.

De Rome et du catholicisme,
Sans fléchir, tu défends la foi;
Les foudres du libéralisme,
Sans te briser, tombent sur toi.

Tu vas flétrir, sous sa couronne,
Le fruit de tous les plumetiers,
Dont la prose immonde empoisonne
Les salons et les ateliers.

Toute vertu persécutée
En toi trouve son défenseur;
La pierre contre elle jetée
Va retomber sur l'agresseur.

Comme Virgile, comme Horace,
Tu chantes Rome, tes amours :
Leur Rome était celle qui passe;
La tienne régnera toujours!

Tous ceux dont s'honore la France,
Ta plume les a burinés :
Malgré la haine et l'ignorance,
Ils sont pour jamais couronnés.

Ton journal est le vrai poème
Des hommes et des faits du temps;
Tes livres sont un diadème
Tout enchâssé de diamants.

Dans tes lettres tu laisses lire
Toutes les tendresses du cœur,
Et là, le lion qui déchire
N'est qu'un agneau plein de douceur.

Une justice trop tardive
A désarmé tes ennemis,
Et quand ta dernière heure arrive,
Ils parlent comme tes amis.

Fais-leur comprendre la devise
Qui sera l'honneur de ta croix :
Soldat du Christ, fils de l'Église,
J'ai combattu, *j'ai cru, je vois !* »

Abbé J. Berlier.

Lettre de M. l'abbé Lohan à M. Eugène Veuillot :

Monsieur. — Il y a déjà bien des années, des attaques diverses contre M. Louis Veuillot m'inspirèrent les vers qui suivent :

Il est un écrivain dont j'aime la grande âme;
Qui, dans l'ardeur qu'un feu sans intérêt enflamme,
Malgré tous les appâts mourrait de pauvreté,
Plutôt que de trahir l'auguste vérité.
Sa plume, de la foi la plus fidèle amie,
A méprisé pour Dieu jusqu'à l'Académie.
On l'outrage souvent; mais, à peine étonné
De l'affreux hurlement contre lui déchaîné,
Son talent courageux, enflammé d'un saint zèle,
Continue à venger une cause immortelle.
O spectacle imposant! dans un siècle vénal,
La vérité parfaite est le nerf d'un journal.
Parle, vaillant esprit, parle toujours sans crainte.
Tout cœur religieux, sans réserve et sans feinte,
Dédaignant des partis la folle passion,
T'accorde avec bon droit son admiration.

Mes sentiments n'ont pas changé sur ce point; et j'en renouvelle l'expression à l'occasion du grand deuil qui vous a

frappé et a frappé la cause catholique en faisant disparaître l'un de ses plus illustres et plus vaillants défenseurs.

Agréez, etc. L'abbé LOHAN,
aumônier de la Visitation, à Nantes.

SONNET A LOUIS VEUILLOT

Quand Malchus, délégué des autorités juives,
Dirigé dans son plan par le traître Judas,
S'en vint rôder autour du jardin des Olives,
Où, frappés de stupeur, entrèrent ses soldats,

Des disciples troublés les figures pensives
Interrogeaient Jésus, qui ne répondit pas.
Au baiser du perfide aux prunelles furtives
Le Maître souriant s'avança de trois pas.

Les voyant s'approcher, le vaillant Simon-Pierre,
De l'un des estafiers saisissant la rapière,
Abattit d'un revers l'oreille de Malchus.

Tu n'es plus là, Veuillot, pour flétrir les infâmes
Qui, de nos jours encore, à la porte des âmes,
Vont décrocher les christs au prix de trente écus!

A. MORLOT.

Belfort, avril 1883.

SONNET A LOUIS VEUILLOT

Louis Veuillot est mort! c'est le cri de la France,
Qui vient de perdre en lui son plus grand écrivain;
C'est le cri de l'Église, entourant d'espérance
La tombe du héros, du soldat surhumain

Qu'elle a vu cinquante ans partout pour sa défense,
Qu'elle a vu sur la brèche et le glaive à la main,
Abattre, sous les coups de sa noble vaillance,
Les ennemis du Christ, comme un foudre divin.

Gloire à Louis Veuillot! Mais qui prendra sa place?
Qui viendra, pour la France et pour l'Église en deuil,
En face de sa croix, sa plume et son cercueil,

Nous dire avec serment : Moi, je suis de sa race,
Et je veux après lui terrasser les pervers?
Je le connais, cet homme : il a nom l'*Univers*.

Un admirateur et ami.

Saint-Pierre (Martinique), le 6 mai 1883.

(Journal *les Antilles*.)

A LOUIS VEUILLOT

Ta noble destinée enfin est accomplie,
O Veuillot! et la mort t'a fait monter au ciel.
Sur la terre ton Dieu te donna le génie;
Il te donne à présent le repos éternel.

Ton sort est enviable et ta vie est sublime.
Tu fus aimé par ceux qui chérissent le bien ;
Et tu fus craint, haï, par l'Esprit de l'abîme,
Cet Esprit infernal qui maudit tout chrétien.

Tu fus chrétien, Veuillot, et tu fus un grand homme :
Car tu n'as pas trahi le seul Dieu de ton cœur.
Tu défendis toujours le Prêtre-Roi de Rome;
Tu ne fus pas félon, courageux serviteur.

Comme j'admire en toi le courage! Ton âme
Tout entière combat dans tes écrits de feu ;
Ta plume frappe, court, et s'enivre et s'enflamme,
Lorsque ton cœur la tient pour défendre ton Dieu.

Catholique vaillant, converti par la grâce,
A quel degré de gloire à l'assaut tu montas!
Tout fut pour toi : l'ardeur, le génie et l'audace.
Tu fus comblé, Veuillot, et tu le méritas!

GEORGES CHEVILLET.

Le R. P. Janin nous envoie de la Nouvelle-Calédonie (île Nou)
une pièce de vers dont nous extrayons ces strophes :

Louis Veuillot n'est plus, mais ses écrits nous restent.
C'est là qu'il se survit, et qu'il vit tout entier.
Il a bien combattu : tous ses écrits l'attestent.
Il était sur la brèche un puissant bouclier.

Vrai Judas Machabée, il exposa son âme[1],
Comme lui, pour défendre et sauver Israël.
Sa plume était un glaive à la pointe de flamme,
Le glaive flamboyant de l'archange Michel[2].

Oui, ce vaillant champion sut manier l'épée :
Il en frappait quiconque insultait à la loi,
Fendant les pourfendeurs de son arme trempée
Aux sources de saint Pierre, où s'inspirait sa foi.

Oui, fier, ardent, zélé, son cœur aimait l'Église :
Pour elle il a vécu, pour elle il serait mort ;
Pour elle il a lutté. De la Terre promise,
Ce Josué vainqueur veille encor sur son sort.

Non moins que son Église il aima sa patrie.
Il ne marchanda point avec la vérité.
On étouffa sa voix... mais cette ignominie
Le fit paraître grand comme la liberté.
. . . .

1. *Ego autem, sicut et fratres mei, animam... trado pro patriis legibus.* (II Mach., VII, 37.)
2. *...Et collocavit ante paradisum voluptatis Cherubim, et flammeum gladium atque versatilem, ad custodiendam viam ligni vitæ.* (Gen., III, 24.)

LA PRESSE

LES SEMAINES RELIGIEUSES

Toutes les *Semaines religieuses* de France ont naturellement consacré des articles à Louis Veuillot et à son œuvre. Deux ou trois ont mêlé à l'expression de leurs regrets et à leurs éloges des réserves où l'on sentait le souvenir aigre d'anciennes luttes. Des amis ont aussitôt protesté contre ces dissonances : nous pouvons nommer parmi ceux-ci M. l'abbé Corbini, du diocèse de Bordeaux, et M. l'abbé Pougeois, du diocèse de Meaux. S'il y a eu d'autres notes discordantes, nous l'avons ignoré ou oublié; et si d'autres amis ont réclamé, qu'ils nous pardonnent de ne pas les en remercier. Nous n'avons pu compter tous ceux qui se sont associés à ce grand deuil et ont donné à la mémoire de Louis Veuillot des marques particulières de leur admiration et de leur reconnaissance.

Notre première intention avait été de citer au long les *Semaines religieuses*, à cause même de leur caractère spécial; mais, pour ne pas donner à ce volume des proportions démesurées, nous devons nous en tenir à quelques extraits. Nous les prenons réellement au hasard.

Semaine religieuse du diocèse de Cambrai :

Cet homme puissant en parole est une preuve que la Providence ne manque jamais de pourvoir aux nécessités du temps. « Elle sait, disait-il un jour, ce qu'elle met dans les berceaux. » Elle seule le sait. Le curé de Boynes, baptisant, il y a soixante-dix ans, l'enfant d'un tonnelier qui à peine connaissait Dieu, pouvait-il penser qu'il portait en ses mains l'un des plus vaillants défenseurs que l'Église ait eus?

Une puissance nouvelle s'élevait dans le monde au moment où s'affaissaient toutes les autorités, sauf celle fondée sur la Pierre qui est le Christ; semblable aux autres, cette nouvelle puissance employait le meilleur de sa force contre la Pierre et ce que la Pierre porte. Elle soulevait contre elle les flots de

l'opinion, comme d'autres avaient soulevé les bourreaux, les guerriers et les légistes, lorsque la Providence déposa dans le berceau d'un ouvrier celui qui devait être le roi de la presse.

Roi, il le fut. Combien de journalistes il a forcés de se taire devant lui! combien d'autres il a entraînés à sa suite dans ses bons combats pour Dieu et pour la vérité!

La plus ancienne et la plus fondamentale de toutes les hérésies, le libéralisme, avait pris, au commencement de ce siècle, un vêtement et une figure qui l'avaient fait accueillir dans les avant-postes de la cité de Dieu; de là, elle voulait pénétrer dans la place. Personne, parmi les laïques, ne l'a mieux démasquée, ne l'a plus constamment poursuivie, ne lui a porté de plus rudes coups que Louis Veuillot. Ses adversaires l'accusèrent de vouloir entraîner à sa suite l'armée de l'Église. Souvent, en effet, il l'a précédée, mais comme le sapeur qui fraye la voie dans la direction que le général a marquée, tandis que ses accusateurs appelaient des colonnes entières dans des chemins détournés.

Semaine religieuse du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer :

L'Église d'Arras, plus que beaucoup d'autres, doit prendre sa part du grand deuil qui vient de frapper la presse religieuse dans la personne de son chef, Louis Veuillot. Par plus d'un côté, ce noble chrétien nous appartenait. Notre grand évêque, Mgr Parisis, fut sa lumière et son appui durant les jours les plus difficiles; plusieurs de nos compatriotes, qui font honneur à leur maître, attachés à sa personne par les liens les plus intimes, ont fait à son école leurs premières armes d'écrivains catholiques; il aimait à s'appuyer sur la sympathie de ses lecteurs du Pas-de-Calais, et ce n'était jamais en vain qu'il faisait appel à leur générosité; nous pourrions citer de ces fidèles de la première heure et de la dernière, qu'il recevait et qu'il traitait avec la plus touchante cordialité. Des nombreux lecteurs que sa haute intelligence éclaira si longtemps, il s'était fait des amis à toute épreuve.

Ajoutons que les catholiques ont fait à leur éloquent et infatigable athlète des funérailles dignes de lui. La simplicité toute chrétienne de la cérémonie ne faisait que mieux ressortir la piété, les regrets, l'admiration d'une foule immense, dont tous les membres, comme on l'a dit, avaient l'air d'appartenir à la famille du défunt.

Semaine religieuse de Paris :

Nous n'avons pas à dire ici ce qu'a été l'œuvre de M. Louis Veuillot. Quelque divers que soient les jugements des hommes, tous doivent reconnaître que l'écrivain était de race. Il a été au premier rang parmi ceux qui défendirent la vérité chrétienne dans la presse quotidienne. Son style avait les qualités les plus chrétiennes : la clarté, le trait, la couleur, le mouvement, l'esprit, et souvent une émotion communicative. Il connaissait sa langue, et il la maniait avec une exquise délicatesse.

Il se plaisait quelquefois à faire revivre un mot ancien, auquel il donnait toute la fraîcheur de la jeunesse en lui gardant le parfum des vieux âges. C'était un artisan de style, qui paraissait ignorer le labeur de son difficile métier.

Ceux qu'il combattait n'ont pu lui refuser une autre qualité maîtresse, la principale même de l'écrivain catholique : M. Veuillot fut toujours l'homme convaincu. Il était d'une entière bonne foi ; s'il défendait une cause, c'est qu'il croyait que cette cause était celle de la vérité.

Il a une part considérable au mouvement réligieux de notre temps.

Il a travaillé pendant trente années, sans s'arrêter ni se décourager un seul jour, à faire aimer davantage l'Église romaine, à resserrer ces liens qui unissent maintenant plus fortement que jamais chacun des fidèles de France au souverain Pontife.

Tous les bruits de la terre ont cessé pour lui, toutes les agitations de la lutte se sont apaisées : qu'il dorme en la paix que donne le Christ !

Le *Dimanche, semaine religieuse du diocèse d'Amiens :*

Ce vaillant défenseur de l'Église ne peut manquer d'obtenir les suffrages de tous les chrétiens reconnaissants des services incontestables qu'il a rendus à la grande cause que nous aimons.

(Suit un long article.)

La *Revue du diocèse d'Annecy* tient le même langage.

Semaine religieuse du diocèse d'Angers :

Nous avons eu la vive douleur d'apprendre, cette semaine, la mort de M. Louis Veuillot. Bien qu'il eût été réduit à l'im-

puissance par la maladie et qu'il fût comme mort depuis plusieurs années, la disparition du grand écrivain catholique a causé dans la presse une émotion universelle. Le nom du rédacteur en chef de l'*Univers* est trop connu pour que nous puissions rien ajouter aux magnifiques éloges qui s'élèvent de toutes parts autour de sa mémoire. Qu'il nous soit permis seulement d'exprimer à la famille de l'illustre défunt, aux rédacteurs du journal qu'il a fait si vaillant et si puissant, nos profondes et sincères condoléances.

Semaine religieuse de l'archidiocèse d'Auch :

M. Veuillot ne fut pas seulement journaliste : ses écrits sont fort nombreux, et témoignent à la fois d'une prodigieuse fécondité et d'une immense valeur littéraire.

Pour nous, n'exaltons pas seulement l'éclat de l'écrivain et la puissance du polémiste ; admirons surtout les vertus du chrétien, son amour de Dieu, du Christ et de son Église, et donnons à cette grande âme ce qu'elle désire le plus, un pieux souvenir dans nos prières.

Semaine religieuse du diocèse d'Avignon :

Avec la presse catholique tout entière, nous saluons de nos regrets la tombe de l'incomparable écrivain. — M. Louis Veuillot n'était pas seulement un grand lutteur et un grand artiste ; c'était, on l'a dit avec raison, un grand chrétien. Nous le recommandons aux prières de nos lecteurs, et, pour honorer sa mémoire, nous cueillons çà et là, dans l'*Univers* surtout, quelques passages qui répondront sans doute à la juste curiosité de nos lecteurs.

Semaine religieuse du diocèse de Beauvais, Noyon et Senlis :

L'action et l'œuvre de Louis Veuillot ont été, sont encore diversement jugées : c'est là le propre des esprits supérieurs, tranchants, prépondérants ; mais ce qu'il est impossible de lui dénier, c'est la fermeté d'un bon sens inflexible, l'élévation et la souplesse de l'intelligence, l'inépuisable fécondité d'un esprit traitant avec un égal succès les sujets les plus divers et dans tous les genres : littérature, histoire, politique, philoso-

phie, arts, religion, théologie; la sincérité des convictions, la loyauté du caractère, enfin, l'inébranlable et intègre fidélité aux principes. C'était un Machabée chrétien; il y avait en lui quelque chose du missionnaire et du soldat, du Brydaine et du Bugeaud, un merveilleux mélange de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire : double courant qui détermina la direction de sa vie...

« On me reproche mes invectives, mes traits acérés, disait-il un jour à l'un de ses amis de l'Oise; mais pense-t-on qu'il soit facile de tout calculer au fort de la mêlée? Je suis un tirailleur, toujours en plein combat; je charge et je bourre mon fusil à la hâte: est-il étonnant qu'il crache un peu? — Ah! continua-t-il avec un accent ému, si mes accusateurs savaient ce que j'éprouve bien souvent! En voyant de près tant de mauvaise foi, d'audace, de méchanceté contre l'Église, ma mère et ma reine, contre tout ce que j'aime et vénère, je mouille plus d'une fois les pages vengeresses que j'écris, en courant et en frémissant, sur mes genoux. »

Dieu l'avait doué d'un talent hors pair, ou plutôt de génie: aussi restera-t-il comme un de nos meilleurs écrivains, le premier de nos polémistes et l'un des grands penseurs du dix-neuvième siècle. Sur les hommes et sur les choses, il avait l'idée vraie, le mot juste, un mot qui entrait et qui restait. Et avec quelle force, quelle vigueur, quel éclat, quelle magie de style il exprimait ses grandes et fortes pensées! Sa langue franche, alerte, élégante, colorée, tour à tour fine, délicate, vigoureuse, nerveuse, toujours vivante, transparente et prime-sautière, avait la saveur du vieux sel gaulois, rajeunie encore par le montant de l'esprit moderne. Sa plume était successivement, et suivant le sujet ou le besoin, un stylet satirique redoutable, une épée, un burin, un pinceau brillant et délicat.

Toutefois, il ne fut jamais rien, pas même académicien ni sous-préfet; il ne voulut jamais être autre chose qu'un soldat de la religion et un écrivain indépendant. Dans sa modestie fière et désintéressée, n'ambitionnant rien, ni la fortune, ni les postes élevés, ni les distinctions, plus désireux d'obéir et de plaire à Dieu qu'aux hommes, il n'emporte dans la tombe d'autre insigne que sa plume, réclamée par lui à son côté, d'autre bien que son crucifix, ni d'autre décoration que sa propre gloire; mais cela lui suffit : ses mérites le suivent devant Dieu, et ses œuvres lui survivent devant les hommes.

Semaine religieuse du diocèse de Carcassonne (article de M. Larroque, archiprêtre de la cathédrale) :

Il nous paraît superflu de louer Louis Veuillot comme écrivain: ses adversaires eux-mêmes, et nous ne craignons pas d'ajouter ses ennemis, car il était trop vaillant homme de bien pour n'en pas avoir, ses ennemis s'accordent à reconnaître qu'il n'a été inférieur à personne dans la presse; et nous sommes de ceux qui croient qu'il gardera une place éminente, non seulement parmi les lettrés contemporains, mais même parmi les plus grands maîtres de notre langue.

Ce n'est pas le lieu d'analyser ses œuvres, pour prouver qu'il a excellé dans tous les genres : ceux qui l'ont lu savent bien que si Veuillot avait une inspiration ardente et passionnée pour le bien, il avait aussi une puissance de tendresse et de douceur qui prouvait qu'il y avait un rare trésor de bonté dans cette âme de feu.

On lui a reproché, en plusieurs occasions, une grande âpreté de langage, et nous ne saurions disconvenir que plus d'une fois il a été jusqu'aux dernières limites de la sévérité à l'égard de ceux qu'il châtiait. Il eut cette excuse, qu'il connaissait, lui, personnellement, la mauvaise foi, la haine vénale, l'indignité absolue de ceux qu'il attachait au pilori; il en avait une autre : c'était sa passion généreuse pour la vérité, son ardent amour pour l'Église; et c'est une remarque qui n'est plus à faire, qu'il ne se laissait pas aller contre ses ennemis personnels, mais seulement contre les ennemis de l'Église et de Dieu.

A quel prix on aurait acheté sa plume, s'il avait voulu la vendre! Mais si, en Veuillot, quelque chose a égalé son génie, ç'a été son désintéressement.

Il avait dévoué à l'Église son intelligence et sa vie : dans plus d'une occasion, et il n'avait pas de fortune, il a sacrifié tous ses intérêts à la défense de sa foi; et c'est sciemment, avec la préméditation la plus généreuse, avec la certitude la plus parfaite de ce qui allait arriver, qu'on le vit attirer sur l'*Univers* les sévérités du pouvoir, en défendant les droits du souverain Pontife.

Dieu avait manifestement béni son intelligence. C'est chose merveilleuse, qu'étant constamment sur la brèche, condamné à un labeur quotidien, qui a fait de sa vie, pendant plus de quarante ans, une vie de travail forcé, obligé qu'il était d'improviser au courant de la plume, sur des questions spéciales

et délicates, son bon sens catholique ne l'a jamais trompé : il n'a jamais donné dans l'erreur, tandis que de doctes théologiens, des hommes éminents l'ont fait.

Tout le monde sait l'affection et le respect que lui portaient presque tous les évêques de France. Les plus grands lui accordaient une amitié pleine d'admiration et de juste reconnaissance ; et si quelques-uns, en petit nombre, la lui ont refusée, Rome l'en a dédommagé en louant toujours, sinon la forme de sa polémique, quelquefois violente, du moins sa généreuse et fidèle orthodoxie.

Revue catholique du diocèse de Coutances et Avranches :

Peu de laïques, depuis les Sébastien et les Prosper d'Aquitaine, ont mieux mérité les titres magnifiques que l'ardente reconnaissance de l'Église prodigue aux défenseurs de la foi.

Pendant cinquante ans, ce grand chrétien a dépensé les dons les plus rares et les plus divers, il s'est dépensé lui-même tout entier au service de l'Église, sans rechercher ni vouloir d'autre récompense que le mérite, devant Dieu, d'un dévouement si laborieux et l'intime joie de combattre aux avant-postes pour la cause la plus noble et la plus féconde.

Polémiste incomparable, écrivain de premier ordre, Louis Veuillot était devenu une véritable puissance. Personne n'a été plus craint de ses adversaires, et n'a davantage excité l'enthousiasme fidèle de ses lecteurs. Toujours sur la brèche depuis son entrée à l'*Univers*, d'une main il repoussait l'ennemi en lançant ses traits acérés, qu'on n'arrachait pas ; de l'autre il multipliait les appels généreux et entraînants, auxquels le zèle des catholiques ne s'est jamais lassé de répondre. A quelle œuvre chrétienne n'a-t-il pas apporté son concours, presque toujours décisif ?

Il sera impossible de raconter sa vie sans écrire, du même coup, l'histoire de l'Église pendant cette période, non seulement de l'Église de France, mais de l'Église universelle. Rome, la Pologne, l'Irlande, les missions lointaines, les associations catholiques de Belgique, de Suisse, d'Allemagne, lui sont redevables, comme en France tous les instituts religieux et toutes les œuvres catholiques. D'ailleurs, l'influence d'une personnalité si active et si puissante est bien plus étendue et plus profonde que les faits extérieurs ne le montrent. Elle rayonne, d'âme en âme, dans une sphère toujours grandis-

sante, imprimant des commotions et des impulsions dont ceux qui les ressentent ne soupçonnent pas la source, mais que Dieu inscrit au compte du serviteur fidèle, et qui brilleront autour de sa tête comme des reflets de sa couronne...

Ce rude jouteur était le cœur le plus tendre, dont l'émotion communicative emplit les yeux de douces larmes.

Mais, pour nous, le chef-d'œuvre de Louis Veuillot, c'est sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Depuis Bossuet et Pascal, la langue n'avait pas retrouvé cette concision et cette vigueur : là, tout est nerf et muscle; l'idée apparaît dans tout son relief, parée de sa seule énergie, qui est sa suprême beauté. On est stupéfait de voir se dérouler, de ce mince volume, comme une spirale d'acier fin, toute la chaîne éblouissante des Écritures, commentées par tous les Pères.

Chronique religieuse du diocèse de Dijon :

M. Louis Veuillot laisse une mémoire qui restera considérable et honorée. Plus tard, l'histoire portera son jugement sur cet ardent polémiste et sur l'influence qu'il a exercée; mais, à coup sûr, ce jugement glorifiera d'une façon durable, en M. Louis Veuillot, son amour filial pour l'Église et l'intrépidité avec laquelle il l'a défendue pendant quarante ans contre ses ennemis.

Semaine catholique du diocèse de Luçon :

Que de traits de sa vie nous pourrions rapporter ici, dans lesquels le chrétien apparaît dans toute la générosité et la grandeur de son caractère! Quelle est l'œuvre, parmi les œuvres de charité surtout, à laquelle il n'a pas payé son tribut d'admiration, de reconnaissance et de dévouement? Hélas! depuis plusieurs années déjà, la maladie avait dompté l'énergie de ce grand esprit et de ce corps vigoureux. Cette dernière épreuve était réservée à sa vertu. Qu'il a dû souffrir, lui, le vieux soldat des grandes luttes, devenu invalide, de ne pouvoir se rejeter dans la mêlée, alors que tant d'infamies appelaient ses foudroyantes malédictions, ses incomparables corrections! Cependant, une arme lui restait encore, l'arme par excellence du chrétien : la prière. La prière l'a consolé jusqu'à ses derniers moments, et il semble que Dieu ait voulu mettre cet intervalle de quiétude et de paix entre les ardeurs de la

lutte, où nul ne l'avait égalé, et le repos éternel, qu'il a si glorieusement gagné.

Les oraisons funèbres ne lui font pas défaut. Nous n'en voulons d'autre témoignage que cet extraordinaire et admirable concert de louanges qui retendit dans toute la presse catholique et même indifférente, dans ces lettres si sympathiques d'un grand nombre de cardinaux, d'évêques, de chefs d'ordre et d'hommes éminents de toutes les classes de la société, publiées dans le journal *l'Univers*. Il y a bien longtemps que la France, aussi bien que l'Église, n'avait vu déposer autant de couronnes sur la tombe d'un de ses enfants.

Écho de Fourvière, de Lyon :

Un homme d'une haute intelligence et d'un grand cœur vient de rendre son âme à Dieu. Il n'est pas une feuille publique qui ne reconnaisse, sinon sa vertu et son caractère, au moins sa célébrité.

Louis Veuillot possédait trois qualités incontestables : le talent, le désintéressement et la bonne foi. Il est regardé, à juste titre, comme l'un des premiers écrivains de ce siècle. Il n'aurait eu qu'à le vouloir pour entrer à l'Académie française, pour être élu représentant du peuple, pour arriver au faîte de la fortune et des honneurs. La tentation est toujours venue échouer à ses pieds, et sa plume seule orne son cercueil...

Si la critique moqueuse de Voltaire, au siècle dernier, au lieu de rencontrer la contradiction sage et mesurée des Bergier, des Nonnotte, des Guénée, eût senti la verge d'un Veuillot, elle n'eût pas mis les rieurs de son côté.

Veuillot néophyte, embrassant la sainte Église comme sa mère, n'a pu supporter de la voir soumise à une indifférence et à un mépris plus outrageants que le glaive du bourreau. Il a fait entendre la fière parole de l'Apôtre des nations : *Civis Romanus sum!* Moi croyant, moi catholique, j'ai des droits, dont je prétends n'être pas dépouillé : je n'entends pas que mon culte soit relégué dans une sacristie; je veux suivre au grand jour la croix victorieuse et honorée! Et, tenant tête à la meute déchaînée, le rude sanglier s'est élancé dans la carrière, imprimant autour de lui la crainte qui est le commencement de la sagesse...

Écho de Notre-Dame de la Garde (Marseille) :

Il nous appartient de saluer avec une reconnaissance émue et une religieuse vénération ce valeureux soldat de l'Église et de Jésus-Christ qui descend dans la tombe, après quarante ans de luttes, très riche de mérites devant Dieu et couronné de gloire devant les hommes, devant ceux-là mêmes qu'il a combattus et qu'il a mis plus d'une fois hors de combat. Louis Veuillot avait la foi et l'ardeur du converti, qui veut expier les jours de son égarement en conquérant des âmes à cette vérité et à ce Dieu trop longtemps méconnus; il avait cet amour indomptable des âmes grandes, qui ne recule devant personne et devant rien pour venger l'honneur et la gloire du Dieu qu'il aime. Armé de sa seule plume, l'intrépide champion de l'Église a mis en fuite plus d'un ennemi, dont le glaive n'aurait pas eu raison : car le glaive ne tue pas les idées, et la plume de Louis Veuillot a tué beaucoup d'idées qui ne revivront plus. Nous savons bien que cette plume allait vite, et droit, et fort, sans se préoccuper de ceux qu'elle rencontrait sur sa route; elle allait à la vérité : tant pis pour qui se hasardait sur son passage! Il aimait la vérité, il voulait la vérité, il défendait la vérité. Or, dans ces luttes pour la vérité, il fallait bien que quelqu'un fût frappé : il n'y a pas de combat sans vaincus.

Semaine religieuse du diocèse de Mende (article de M. l'abbé Solanet) :

Comme écrivain, dans le cours de sa longue carrière, où il s'est tenu constamment sur la brèche, M. Louis Veuillot n'a pas trouvé son pareil, pour l'originalité littéraire et toute gauloise de son langage, la mordante causticité d'une verve inépuisable, l'acuité et la raideur foudroyante du trait.

Comme caractère, il a été, au milieu d'un siècle de défaillances coupables, un remarquable modèle de constance, de fermeté, d'inviolable attachement à ses principes, le type achevé du lutteur chrétien sans pareil, que la raison et la foi ont armé chevalier du Christ.

Son principe, son amour unique sur terre, sa vie, c'était l'Église, le Pape, le Christ. Dans les nombreux combats qu'il a livrés, au milieu des questions religieuses sans nombre qu'il a traitées et résolues, M. Louis Veuillot a toujours trouvé la note juste, le sens chrétien et catholique, et nous ne saurions dire si c'est à son génie ou à sa foi qu'il faut faire remonter

l'honneur de cette sorte d'infaillibilité instinctive, qui lui avait valu, de la part des *catholiques* sans épithète, des sympathies aussi ardentes que ses convictions étaient profondes.

Tel qu'a été cet homme, sans le connaître, nous l'avons admiré et nous l'avons aimé, parce qu'il était l'honneur de notre drapeau, et que sa plume vengeresse et triomphante nous dédommageait des inepties de l'impiété et des brutalités de la force; parce que, seul contre tous, sans lassitude dans le labeur, sans mécompte dans les résultats attendus, il s'en allait fauchant bravement, largement, dans le vaste champ des folies humaines, couchant à terre, de sa bonne lame à la trempe catholique et française, ridicules et préjugés, faux savants et faux esprits, cyniques et tartufes, toute imbécillité de caractère, toute bassesse de cœur, toute forfaiture à la raison, à la conscience, à la religion.

Les adversaires qui ont senti le poids de son bras lui reprochent certaines vivacités de style et quelque rudesse de langage, évidemment exagérées par la sensibilité de l'amour-propre mortifié. Nous comprenons aisément que lorsqu'un écrivain, pour attentat à la raison, au bon sens ou au bon goût, était passé par les rudes mains de cet homme, il avait droit de se plaindre; pour nous, nous n'aurons jamais le courage de lui faire un crime de ses sévérités. Quand on aime l'Église comme l'aimait Louis Veuillot, quand on a la force de châtier ses insulteurs, nous comprenons qu'un fils indigné mesure l'énergie de la correction à la gravité de l'insulte qu'on a faite à sa mère.

Semaine religieuse du diocèse de Pamiers :

Une simple notice ne peut suffire même à indiquer les principaux traits de son histoire. Sa vie, mêlée à tous les événements qui ont agité l'Église et la société durant près d'un demi-siècle, a été une lutte de tous les instants contre tous les ennemis des principes chrétiens, lutte dans laquelle il a dépensé les plus merveilleux trésors d'esprit, de verve, de vigueur, de génie.

Semaine religieuse du diocèse de Perpignan :

L'Église et la France viennent de faire une grande perte... Cette mort a jeté dans le deuil tous les vrais catholiques du monde entier...

Nous n'avons rien à dire pour notre part de M. Louis Veuillot, sinon que l'un des plus forts et des plus vaillants en Israël a succombé, et que la mort vient de nous ravir le bras le plus puissant que Dieu eût suscité parmi nous pour la défense de l'Église et pour la confusion de l'impiété.

M. Louis Veuillot et son journal *l'Univers* avaient toujours été les organes de notre foi. Nous vivons, dans ce beau pays de Roussillon, demeuré vierge de toute hérésie, en parfaite communauté d'idées avec eux. Cette union avait été cimentée, ce lien avait été fortifié par la présence, au milieu de nous, d'évêques qui s'étaient hautement proclamés, dans les circonstances les plus difficiles, leurs amis et leurs soutiens.

Mgr Gerbet, si puissant par la pensée, si célèbre par ses œuvres, si admirable par ce style que Veuillot avait appelé *monumental*, ne laissait passer aucune occasion de montrer son dévouement à l'*Univers* et à son rédacteur en chef.

Pour ne citer qu'un trait, aux grandes fêtes célébrées à Rome, en 1862, sous le pontificat de Pie IX, pour la canonisation des saints martyrs du Japon, l'on voyait souvent ensemble ces deux grands esprits. Ils avaient visité ensemble, avec M. le commandeur Rossi, les catacombes; et nous aurions presque dû à M. Veuillot le troisième volume de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, si la mort n'était venue frapper subitement la tête puissante qui l'avait conçu, et qui était prête à le produire dans toute sa perfection.

Ils étaient bien l'un à côté de l'autre, ces deux champions de la sainte Église romaine qui ont le mieux entre tous manié le glaive pour la défense du Saint-Siège. C'était alors l'une des plus vives joies des prêtres roussillonnais de s'être sentis près de M. Veuillot, et l'un d'eux exprimait par ce cri le tressaillement de son âme : *J'ai vu Veuillot !*

Mgr Saivet avait hérité pour M. Veuillot des sentiments de Mgr Gerbet, et ç'a été une de nos joies de lire dans sa correspondance toute l'admiration qu'il professait pour ce noble caractère et pour cet illustre écrivain. Il fut le lecteur constant de l'*Univers*, et dénoncé de ce chef, sous l'Empire, au pouvoir. Nous pourrions donner des citations qui nous révéleraient sur ce point toute son âme.

Ces sentiments de nos évêques persévèrent dans le cœur des prêtres roussillonnais. Nous avons aimé Louis Veuillot, parce que ses écrits étaient un festin délicat de nos esprits; nous l'avons mieux aimé encore, parce qu'il était un homme de grande

foi, un noble cœur, tout entier dévoué et sans aucun intérêt personnel au triomphe de notre Mère la sainte Église et à la gloire de Dieu. Nous lui donnerons encore maintenant un gage de cet amour en portant son souvenir au saint autel et en suppliant le Seigneur de l'introduire dans son éternelle joie.

E. Rous.

Semaine religieuse du diocèse du Puy :

M. Louis Veuillot est mort en fervent chrétien, après avoir combattu pour l'Église en vaillant soldat. Découvrons-nous devant son cercueil, pour saluer une dernière fois le lutteur intrépide qui a consacré près de cinquante années de sa vie à défendre les droits de Dieu et de l'Église. Pour le récompenser, Dieu l'a reçu, et l'Église gardera religieusement sa mémoire et ses bienfaits.

Bulletin du diocèse de Reims :

Le rédacteur en chef de l'*Univers* vient de mourir : il fut un trop bon et trop grand serviteur de Dieu, de l'Église et de la France, pour que nous laissions passer son cercueil sans le saluer de nos hommages, et que nous omettions de recommander à nos lecteurs de garder la mémoire de cet illustre défenseur de nos nobles causes, en même temps que nous leur demanderons de prier pour le repos de son âme...

Si l'*Univers* est devenu, nous ne dirons pas seulement dans la presse française, mais même dans la presse du monde entier, l'un des organes les plus importants et les plus considérés, c'est à Louis Veuillot qu'il le doit principalement, et l'histoire dira quels services ce journal a rendus aux catholiques français. Rien de grand en faveur de l'Église ne s'est fait chez nous sans lui; aucune grande œuvre ne s'est fondée sans un concours généreux et empressé de sa part.

Quant à ses discussions avec des catholiques, des prêtres et même des évêques, l'heure n'est pas venue d'en écrire l'histoire; et, sans prétendre qu'il n'ait jamais excédé en rien, au moins faut-il reconnaître qu'il a toujours été soutenu par le Pape; qu'à une heure critique pour l'*Univers*, Pie IX a pris, dans une encyclique mémorable, la défense des journalistes attaqués; et nous ne devons pas oublier non plus, nous Rémois, que le journal comptait alors, au premier rang de ceux qui le défendirent, l'éminent cardinal Gousset.

Quoi qu'il en soit, le clergé français en masse a toujours été sympathique à l'*Univers* et à son rédacteur en chef, parce que l'*Univers* s'était fait le défenseur de doctrines dont on peut dire ce que Bossuet disait de l'Immaculée Conception : « L'Église avait laissé voir que ces croyances lui étaient agréables. »

Fallait-il garder ces vérités sous le boisseau ou bien les proclamer hautement ? fallait-il, avec un siècle malade comme le nôtre, tenir plus de compte de la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : « Vous ne pouvez pas encore supporter tout ce que j'aurais à vous dire » ? Le concile du Vatican a tranché la question.

Nous laisserons à d'autres le soin de louer le talent incomparable de M. Louis Veuillot : il mérite qu'on fasse de lui le premier des journalistes et même le premier des écrivains de notre temps ; nous aimons mieux louer l'intégrité de son caractère, l'admirable rectitude de toute sa conduite, son entier désintéressement. Il a aimé l'Église et la vérité, dont l'Église est dépositaire ici-bas, et il n'a voulu servir qu'elle, sans souci de la gloire, de l'argent et des honneurs, qui sont venus cent fois au-devant de lui.

Tout catholique lui doit une prière ; nous oserons dire, tout prêtre doit un *memento* à cet homme si saintement ambitieux, comme l'a rappelé très à propos son journal, d'un *memento* du prêtre à l'autel. Il en a eu déjà et il en a encore des milliers.

Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle et Saintes :

Tous les journaux parlent de l'illustre publiciste dont la vie si militante s'est éteinte samedi 7 avril. Nous voudrions, nous aussi, en témoignage de notre admiration et de nos regrets, jeter quelques fleurs sur cette tombe où l'Église voit descendre, pieusement escorté d'une multitude d'amis, un de ses plus intrépides défenseurs, et peut-être de tous le plus éloquent. Mais que dirions-nous qui soit comparable à ce qui a été dit ? Amis, disciples et adversaires semblent avoir emprunté la plume du défunt pour le célébrer. Nous nous bornerons, en parcourant leurs pages si pleines d'intérêt, à faire des extraits qui restent dans nos colonnes comme un monument littéraire et un hommage à une grande mémoire.

Semaine religieuse du diocèse de Langres :

Dieu vient de rappeler à lui un chrétien généreux, une âme intrépide, un vaillant défenseur de l'Église et de ses droits. Louis Veuillot est mort samedi dans l'après-midi.

C'est à l'âge de vingt-cinq ans, dans un voyage fait à Rome avec quelques amis, qu'il ouvrit les yeux à la lumière. Lui-même a raconté, dans ce style ému et vivant dont il avait le secret, les luttes, les hésitations, les peines intérieures qui préparèrent son retour à Dieu. Retour généreux et déterminé! car, le premier pas une fois franchi, Louis Veuillot resta jusqu'à sa dernière heure fidèle à lui-même, dévoué sans réserve aux idées qu'il avait embrassées, comme il le prouva lors de la suppression de l'*Univers*.....

Semaine religieuse du diocèse de Périgueux et Sarlat :

..... Louis Veuillot trouva des ennemis à droite et à gauche, là même où il aurait dû n'en jamais soupçonner. Aussi dut-il mettre en pratique la recommandation sévère de l'Apôtre : *Per arma justitiæ a dextris et a sinistris.* Les tribulations lui vinrent de partout. Éprouvé au dedans, poursuivi au dehors; méconnu dans ses intentions par ceux dont il défendait la cause ; accusé et frappé par ceux dont il jugeait la conduite; en proie à la haine des uns et à la sagesse des autres, il s'entendit reprocher tout, jusqu'à son extraction, et il se vit tout contester, jusqu'à son droit de défendre l'Église, sa mère, l'auteur de ses joies les plus pures et l'objet de ses plus délicates affections.....

A la nouvelle de sa mort, des sympathies qu'on avait voulu révoquer en doute ont éclaté de toutes parts : l'expression en est arrivée à sa famille du côté de la presse, du côté des politiques, des savants, des pays étrangers; elle est sortie des cloîtres, de l'exil, des châteaux, des évêchés, de Rome!

Il s'est fait un deuil autour de cette mort, comme la France n'est pas habituée à en voir.. C'est la meilleure partie de notre pays qui s'émeut, et l'émotion qu'elle éprouve n'est pas un bruit de secte. Si celui qui la cause fait un grand vide en partant, c'est qu'il emporte avec lui quarante années de notre vie religieuse. Il travailla moins pour lui que pour l'Église; il nous avait accoutumés à l'identifier avec nos intérêts religieux; nous aimions sa sincérité, son allure franche comme sa foi, ses coups vigoureux et son âme indomptable : il emporte tout

cela dans la tombe, et c'est pourquoi sa disparition nous trouble.

Il nous laisse seulement ses exemples et son invincible espérance. Il ne cessait de redire que Dieu n'a pas besoin des hommes pour soutenir son Église, et cette persuasion le rendait ensemble modeste et fort. C'est à nous, qui admirons son courage, d'imiter son amour pour la vérité, et de chercher là un préservatif contre les lâchetés de l'esprit et du cœur.....

Abbé MERRIEN.

Revue religieuse de Rodez :

Énumérer toutes les qualités que Louis Veuillot a déployées dans l'accomplissement de sa vocation de publiciste, c'est dire qu'il a rempli son journal de ce que la langue française a de plus merveilleux et de plus brillant.....

L'amour de Rome lui donna le sens catholique à un degré rare. Toujours il s'est trouvé le plus près du Pape, aux avant-postes, dans les questions les plus brûlantes, dans celles où il fallait effacer de vieilles erreurs, détruire de haineux préjugés.

Non moins grand était son élan, lorsqu'il fallait révéler à son siècle ignorant et aveugle la fécondité de l'Église, sa mère, venger la sagesse de ses institutions, en faire éclater les bienfaits, prouver que du trône seul de Pierre sort la civilisation du monde, que cela seul qui est consacré par le baptême du Vicaire de Jésus-Christ est grand, durable, bienfaisant.

Louis Veuillot ne séparait pas le service de l'Église du service de la France. Si on pouvait dire de lui qu'il n'y avait pas d'âme plus catholique, il n'y en avait pas aussi de plus française que la sienne.....

Il eut à soutenir très souvent l'assaut de mille reproches.

Lorsqu'on reprocha à cet athlète de dépasser les limites de la modération, il répondit avec saint Grégoire de Nazianze justifiant saint Athanase du même reproche.

Le grand docteur, parlant des apologistes d'alors, disait :

« Quelque doux et traitables qu'ils soient, il est un point sur lequel ils ne sont ni accommodants ni faciles : c'est quand par le silence et le repos la cause de Dieu est trahie. Alors ils deviennent tout à fait belliqueux ; ils sont ardents et acharnés dans le combat ; ils s'exposeraient plutôt à mettre la main là

où il ne faut pas, qu'à omettre d'agir là où le devoir le commande. »

Lorsqu'on lui reprocha de pécher par la forme, il put répondre avec un grand évêque :

« Dans les questions capitales, d'où dépend le salut de la religion et de l'empire, tout gît dans le fond, et la forme n'est rien. C'est un détail sur lequel les adversaires se réservent toujours d'incidenter. On ne donnera jamais raison dans la forme sur les points où on est résolu de nous contester le fond.

— Mais vous troublez la paix?

— La paix, a répondu Mgr Pie, n'est troublée que par le mensonge; et quand la vérité fait la guerre, c'est pour faire la paix. »

On lui a reproché quelquefois d'avoir porté des questions irritantes dans les débats passionnés de la presse.

Ici encore le cardinal Pie a répondu pour lui.

Ayant à justifier un grand personnage auquel les prudents avaient adressé les mêmes plaintes, l'évêque de Poitiers disait :

« Il ne croyait pas que les combats religieux dussent être engagés à huis clos. Les feux croisés d'écritures secrètes lui semblaient en pure perte. Il n'avait de goût que pour les batailles à ciel ouvert et en pleine campagne.

« Et quoiqu'il ne fût pas dépourvu de compassion pour ces multitudes d'esprits forts ou d'esprits faibles qui crient à tout propos au scandale, et qui se montrent volontiers plus indulgents aux détracteurs de la religion qu'à ses défenseurs, il n'en tenait aucun compte.

« Si les apôtres et les saints docteurs avaient suivi le système recommandé par les sages de ce temps, le monde serait encore aujourd'hui païen ou arien. A ses yeux, la publicité de la défense était commandée par la publicité de l'agression. »

Mais le soulèvement de ces susceptibilités ne prouvait que davantage la grande place que Louis Veuillot occupait dans la défense de l'Église.

Il a été au premier rang parmi les apologistes, les serviteurs de la vérité.

L'abbé Alazard.

La même *Revue* a publié la lettre suivante de M. Eugène de Barrau, le président du comité royaliste de l'Aveyron :

Monsieur le rédacteur. — Quel est le catholique lecteur habituel des publications de Louis Veuillot qui, en apprenant sa mort, ne se soit senti atteint au cœur, et n'en ait ressenti une profonde et douloureuse impression, et bientôt une sorte de découragement, en voyant cette source de force et de vie tarie pour toujours, après avoir si longtemps répandu à flots autour d'elle tant de fécondité ?

Combien ont pu se dire, au souvenir de ses pénétrantes discussions, comme les disciples d'Emmaüs, sentant les ardeurs de la foi gagner leur âme : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via !* Faut-il donc s'étonner du sentiment de tristesse et d'isolement qu'on éprouve en suivant de loin son cortège, et de l'amertume qui reste au fond de cette coupe à laquelle l'illustre apologiste, l'indomptable lutteur, a dû boire sans avoir obtenu d'assurer le triomphe de la cause à laquelle il avait voué sa vie ?

Et cependant, n'est-ce pas un triomphe que cette explosion d'opinion publique autour de sa modeste bière, à la suite de laquelle se pressent les hommages de tout ce qui constitue la véritable souveraineté de l'intelligence humaine et de la pensée, au centre de cette immense ville qu'on dirait en certains jours être la cour de toutes les aberrations humaines ? Oui, c'est un triomphe, et le seul qui pût réjouir le cœur auquel il s'adresse. Ainsi s'accomplit son dernier vœu, celui que ses amis les plus proches ont pu recueillir sur ses lèvres mourantes : *Que votre volonté soit faite !*

La semence qu'il a jetée sur la voie n'est pas toute tombée sur la roche dure ; elle lèvera, espérons-le, et redisons sur sa tombe : *Tantus labor non sit cassus !* Eugène de Barrau.

L'*Éducation catholique :*

Chevalier du Pape et de l'Église, voilà bien ce que fut Louis Veuillot. Il saisit le journalisme, cette arme puissante dont l'ennemi croyait avoir le monopole pour écraser l'épouse du Christ; il pourfend ses adversaires, il démasque les intrigues des pharisiens de toute couleur, conjurés pour amoindrir la Papauté et pour voiler au monde le rayonnement salutaire de ce flambeau venu du ciel.

Contre l'intrépide athlète, l'enfer suscite les haines et les

violences ; mais aucune force ne saurait l'empêcher de flétrir l'injustice, de protéger l'innocence, de proclamer la vérité.

Doit-on s'étonner après cela de la part que prit à toutes les luttes de notre temps ce chevalier « sans peur et sans reproche » ? Qui ne connaît sa prodigieuse influence, les enthousiasmes qu'il provoqua, l'élan qui portait vers lui les « aigles » de la France contemporaine, les dom Guéranger, les cardinal Pie, les Mgr de Ségur, les Mgr Gaume, les d'Alzon ? Quel vide immense au moment où il s'est retiré de la mêlée !...

Ses œuvres néanmoins porteront leurs fruits. Il se survit à lui-même par tant d'admirables pages où son âme se révèle avec un incroyable mélange de force et de bonté. Quelle exquise délicatesse dans ses romans chrétiens ! que d'onction et de piété dans *Rome et Lorette !* quelles pages dans les *Mélanges, les Libres Penseurs, le Parfum de Rome,* la *Vie de Jésus !* Parmi nos écrivains, on en trouvera peut-être qui ont reçu de Dieu un talent comparable à celui de Veuillot ; mais les intuitions de la vérité et les clartés de la foi qui illuminent ses ouvrages, les placent sans conteste au-dessus des autres productions littéraires de notre siècle.

Semaine religieuse du diocèse de Rouen :

Louis Veuillot a été un grand écrivain et un grand chrétien : en lui ces deux choses ont été toujours de pair, depuis le moment où Dieu s'est révélé à sa jeunesse, et l'on peut dire que le chrétien a formé l'écrivain. Cet enfant du peuple, sans instruction première, avait été merveilleusement doué des dons de l'esprit français : nature singulièrement fine et sagace, nette et limpide, vive et prime-sautière ; caractère ardent, batailleur, mais loyal et chevaleresque. Un tel homme n'était pas destiné à noircir du papier timbré dans quelque étude d'avoué ou de notaire ; dès lors qu'il ne se faisait pas soldat, il devait être écrivain militant : il était né pour le journalisme.

Notre ville a eu ses premiers débuts dans la presse : débuts frivoles quant au fond des articles, car il s'agissait ordinairement de théâtres et d'œuvres légères ; mais la vivacité d'allures, la sève d'esprit gaulois.

Dieu, qu'il avait ignoré jusqu'ici plutôt que renié, daigna l'attirer à lui dans un voyage à Rome ; et le mondain converti a exhalé sa reconnaissance dans plus d'une page, qu'on lira, comme on lit, depuis quinze siècles, certaines pages des *Con-*

fessions. A partir de ce moment décisif dans son existence, Louis Veuillot se consacra tout entier à défendre dans la presse la cause de l'Église. Nous ne rendons qu'un simple hommage à la vérité historique, en disant que, en dehors de l'épiscopat, il figure parmi les quatre noms qui ont illustré l'histoire de l'Église en France pendant le dix-neuvième siècle, et exercé, à des titres divers, l'influence la plus considérable et la plus féconde : le P. Lacordaire, dom Guéranger, le comte de Montalembert et Louis Veuillot. Le journaliste catholique a eu, sans contredit, une carrière plus laborieuse, plus éprouvée, plus difficile, que ses illustres contemporains; il n'a pas failli à la tâche: il laisse après lui une œuvre, l'*Univers*, et, ce qui est sans précédent chez un journaliste, il laisse dans ses articles des œuvres destinées à vivre autant que notre langue. Il a dit quelque part, dans son style pittoresque, que « la langue française est une aiguille d'acier, sans égale pour faire passer partout le fil souple et fort du bon sens ». Ajoutons que nul n'a mieux que lui manié cette aiguille et n'en a plus tiré parti.....

Ce qui fera son mérite propre, et ce qui le recommandera toujours à la postérité, c'est l'esprit profondément chrétien qui a animé toutes ses pages; c'est le dévouement complet et indomptable avec lequel il s'est consacré à la sainte Église; c'est l'amour, disons mieux, le culte filial qu'il lui a voué. « Si Dieu, selon l'immortelle parole de saint Anselme, n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Église », il doit réserver des récompenses de choix à ceux qui ont bien combattu pour cette liberté. Il y a là, pour l'illustre écrivain, un gage de véritable gloire, et, pour ceux qui le pleurent, une source de hautes et solides espérances, dont les prières de tant d'amis hâteront la complète réalisation.

Semaine religieuse du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier :

Au signal de Dieu, il a déposé « l'épée d'or, présent du Ciel, qui lui fut remise pour combattre victorieusement les ennemis d'Israël [1] », et qui, depuis quarante ans, faisait merveille entre ses mains vaillantes.

Le rédacteur en chef de l'*Univers*, l'immortel écrivain, le puissant et incorruptible défenseur de la cause catholique,

1. II Machab., XV, 15, 16.

M. Louis Veuillot, vient d'être appelé au repos et à la récompense : samedi 7 avril, vers deux heures de l'après-midi, il s'est endormi dans la paix et dans le baiser du divin Maître, qu'il mit sa gloire à confesser et à venger.....

Semaine catholique du diocèse de Saint-Flour :

Honneur à l'homme de talent et de foi!

Du talent... ce n'est pas dire assez! Louis Veuillot eut le génie de la polémique. Pendant un demi-siècle il a porté le sceptre de cette royauté littéraire.

Nul écrivain ne fut plus discuté, nul plus persécuté.

Il n'est aucun auteur de notre époque contemporaine, aucun poète, aucun prosateur, avec qui le fier porte-drapeau du catholicisme ne soit entré en lice et dont il n'ait triomphé.

Dès le début de sa carrière, après avoir senti comme Paul l'irrésistible mission de Dieu, il se consacra sans réserve au service de l'Église catholique, cette noble et héroïque victime du scepticisme et de l'impiété.

Il avait mesuré l'ampleur de ce combat qu'il ne verrait pas finir, et dans lequel il devait porter des coups si rudes et si écrasants pour ses adversaires.

Il allait droit dans son chemin périlleux, essayant d'entraîner les timides, les frappant avec la rudesse que lui inspiraient ses fortes convictions, quand il les voyait défaillir sous l'influence de la frayeur et de la pusillanimité.

C'est dans son camp, du côté de ceux qui se battaient à ses côtés avec une désespérante mollesse, de ces lâches déserteurs de la lutte, qu'il a éprouvé plus de peines et senti plus d'amertume.

Le libéralisme a dévoré cette âme vigoureuse; il a pesé lourdement sur son cœur.

Lui, c'était l'apôtre que rien, aucun péril, aucun obstacle, aucune persécution ne pouvait arrêter : il bravait le danger, paraissait devant les juges de la terre, se voyait menacé de la mort, et ne tremblait pas.

La *Semaine catholique de Toulouse* termine ainsi un long article :

Dieu vient d'appeler aux récompenses éternelles l'un des plus illustres défenseurs de son Église dans notre dix-neu-

vième siècle. Il avait combattu le bon combat pendant près de cinquante ans.

Le *Dimanche illustré*, de Toulouse :

« Toute la presse catholique est dans le deuil », par suite de la mort du « brave soldat de la Papauté ».

Revue catholique du diocèse de Troyes :

L'Église perd en Louis Veuillot son plus vaillant soutien, la France son premier écrivain, le journalisme son maître. Nous voudrions citer les témoignages sans nombre d'admiration et de profonde douleur auxquels vient de donner lieu l'immense perte qui frappe aujourd'hui l'Église et la France. Il faudrait aussi rappeler et énumérer les innombrables services rendus à la cause du droit et de la vérité par cet incomparable athlète de notre foi. C'est ce que nous ferons prochainement; mais aujourd'hui nous sommes assurés de satisfaire au désir de nos lecteurs en reproduisant avant tout quelques détails sur les derniers moments de cette belle et grande existence.

Semaine religieuse du diocèse de Viviers :

Penseur de la famille de Joseph de Maistre, qui fut son modèle, et de Donoso Cortès, qui fut son ami, M. Louis Veuillot regardait de haut et voyait au loin, parce qu'il croyait; à l'exemple de ces puissants esprits, un peu aussi peut-être avec leur logique extrême, il arrivait à découvrir dans les phénomènes d'aujourd'hui les événements de demain, à interroger et à pressentir l'avenir, et plus d'une fois il en a pénétré les secrets avec une hardiesse, une intuition qui ressemblait au génie.

Écrivain de grande race, il parlait cette vraie langue française qui va de Montaigne à Mme de Sévigné, de Molière à Joseph de Maistre, avec sa grâce et son énergie natives, pure de ces contacts adultérins qui aujourd'hui l'énervent tant et la déshonorent, merveilleuse toujours de souplesse, de vigueur et de trait.

Mais bien au-dessus de tout cela, M. Louis Veuillot était surtout croyant ardent et convaincu, catholique sans réserve.

Deux passions, deux nobles et généreuses passions le pri-

rent tout entier au lendemain du jour où il connut la vérité, remplirent sa vie, inspirèrent son cœur autant que son talent : l'amour de la Papauté et de l'Église, la haine du mensonge et de l'iniquité.

Il aima l'Église, et nul plus que lui ne sut communiquer cet amour, en faire vibrer les notes profondes, en faire frémir nos âmes... Il eut la haine du mensonge impie, et nul mieux que lui ne marqua d'indélébiles stigmates les mécréants mercenaires ou haineux, les libres penseurs effrontés.

Qui de nous tous, qui avons pu suivre pendant près d'un quart de siècle cette grande lutte pour la liberté religieuse, non sans déchirements intimes quelquefois et sans épreuves, mais toujours si admirable de vigueur et d'élan, lutte qui aujourd'hui, à l'heure de la moisson, serait si riche en résultats, si des mains ou plutôt des hordes sauvages n'étaient venues tout ravager ; qui de nous, dis-je, ne se rappelle avec quelle attention passionnée, avec quel enivrement nous lisions ces pages où venaient se refléter si vivement nos espérances et nos enthousiasmes, nos colères et nos joies, pages étincelantes dont les années n'ont pu encore refroidir l'ardente et généreuse sève ?...

Cette revue n'est pas complète. Les *Semaines religieuses* dont nous n'avons pas parlé sont celles que nous n'avons pas reçues, ou qui, dans l'amas de nos papiers, brochures et journaux, se sont égarées. Nos omissions sont involontaires.

Si nous ne devions pas tout abréger, afin d'indiquer à peu près tout, nous serions heureux de reproduire en entier l'étude très belle de forme et très forte par la doctrine que le R. P. Ramière, si savant, si pieux, si dévoué, a publié sur Louis Veuillot dans le *Messager du Sacré-Cœur*. Nous ne devons en donner qu'un extrait, mais au moins il sera long.

Après avoir rappelé que les tombeaux des saints participent à la gloire du sépulcre de l'Homme-Dieu, le P. Ramière parle des magnifiques funérailles faites par le peuple chrétien à Louis Veuillot, et ajoute :

Ce que le monde catholique vient de glorifier en Louis Veuillot, ce n'est pas l'incomparable styliste, qui a si merveilleusement allié dans ses écrits l'énergie gauloise, la pureté classique et la vivacité du style moderne ; ce n'est pas le publiciste éminent, dont la plume était tout à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau ; ce n'est pas l'artiste ins-

piré, qui, dans les genres les plus disparates, a égalé ou même surpassé les maîtres les plus illustres ; ce n'est pas le satirique plus mordant que Molière et Boileau, le peintre plus délicat que la Bruyère, le penseur plus profond que la Rochefoucauld, le lyrique parfois non moins sublime que Bossuet : ce ne sont là que les mérites accessoires de l'illustre défunt, les ressorts secondaires de son admirable organisation. Mais le moteur premier qui a donné l'impulsion à ces éminentes qualités et en a centuplé l'énergie, le grand mérite de Louis Veuillot, son trait le plus saillant et son caractère distinctif, le motif principal des justes honneurs qui viennent d'entourer son char funèbre et que la postérité la plus reculée ratifiera, la principale source de la gloire que Dieu lui réserve au ciel, c'est son intrépide et chevaleresque dévouement à la royauté de Jésus-Christ.

Louis Veuillot a été le chevalier sans peur et sans reproche du roi Jésus.

Né à une époque où le sarcasme de Voltaire avait encore tout son prestige, où les chrétiens osaient à peine montrer leur foi, éloigné lui-même de Jésus-Christ par toutes les influences auxquelles furent soumises ses premières années, il n'eut pas plus tôt connu ce divin Sauveur, qu'il se donna tout à lui. Dès lors, il ne mit pas plus de bornes à son dévouement qu'il n'admit de limites dans les droits de l'Homme-Dieu. La rectitude de son esprit venant en aide à l'énergie de sa foi, il repoussa instinctivement, comme une impiété doublée d'une absurdité, toute diminution de la souveraineté de Jésus-Christ et toute renonciation aux enseignements traditionnels de la sainte Église. S'il marcha quelque temps d'accord avec les disciples de Lamennais, c'est que, dans la doctrine mennaisienne, se trouvaient mêlées deux tendances qu'il était facile de confondre quant à leurs applications immédiates, bien que dans leurs principes et leurs résultats elles fussent absolument contraires.

On ne saurait trop admirer la sûreté de coup d'œil avec laquelle Louis Veuillot discerna de bonne heure ces deux éléments confus, comme on ne saurait trop déplorer les divisions qu'a maintenues jusqu'à ce jour, au sein de l'armée catholique, la persistance de cette confusion.

L'école mennaisienne fut avant tout une protestation contre le gallicanisme, soit théologique, soit politique ; contre la doctrine qui unissait l'Église et l'État, le trône et l'autel, de

manière à subordonner les intérêts de l'Église à ceux de l'État, et à rendre l'autel dépendant du trône.

Lamennais était parfaitement dans la vérité lorsqu'il protestait contre cette dépendance, et lorsqu'il mettait les droits éternels de Jésus-Christ au-dessus des luttes des partis et du conflit des opinions; mais il se trompait gravement lorsque, pour assurer l'indépendance de l'Église à l'égard de l'État, il prétendait briser tout lien entre l'État et l'Église. Il ne s'apercevait pas qu'en agissant de la sorte, il sacrifiait la moitié des droits de Jésus-Christ pour sauver l'autre moitié. Jésus-Christ et son Église ont droit à l'indépendance, sans doute; mais l'indépendance n'est pas leur seul droit. L'Homme-Dieu est venu au monde pour y régner : ou il est roi ou il n'est rien. Ainsi qu'il l'a expliqué lui-même très clairement à Pilate, son règne, qui n'est pas de ce monde, ne s'exerce directement ni sur des intérêts terrestres ni par des moyens humains; il s'exerce par la vérité, et il a pour objectif les intérêts éternels des âmes. Mais comme ces intérêts s'agitent dans l'ordre social, aussi bien et plus encore que dans l'ordre individuel, les sociétés aussi bien que les individus sont soumis à l'empire de la vérité révélée par Jésus-Christ, et ne peuvent trouver leur salut que dans la conformité de leurs lois avec la morale évangélique. Prétendre affranchir les peuples de la royauté doctrinale de Jésus-Christ, pour borner sa juridiction à l'étroite enceinte de la conscience individuelle, c'est établir dans les droits souverains de l'Homme-Dieu une division aussi absurde qu'impie; c'est renverser le dessein de la Providence, qui a établi Jésus-Christ comme la pierre fondamentale hors de laquelle aucun édifice durable ne saurait être construit; c'est tout à la fois outrager le Sauveur et priver la société de son unique condition de salut.

En cédant à cette illusion, dont elle n'apercevait pas le danger, l'école mennaisienne allait donner contre l'écueil qu'elle prétendait éviter; en affranchissant l'Église d'un joug brisé en grande partie par les événements, elle la livrait à une tyrannie bien plus actuelle et bien plus redoutable.

Il y avait dans l'esprit de Louis Veuillot trop de droiture, et dans son cœur trop de fierté, pour accepter une situation aussi humiliante et un programme d'action aussi peu logique. Du moment que la Vérité se fut manifestée à lui, il fit à sa divine souveraineté l'hommage lige de tout son être, et jura de n'être point seulement son serviteur humblement soumis,

mais encore son infatigable champion. Au lieu de faire un triage entre ceux de ses droits que le monde moderne tolère et ceux qu'il prétend avoir définitivement proscrits, il jura de les soutenir tous, même les plus impopulaires, et ceux-là surtout, précisément parce qu'il les voyait plus violemment et plus injustement attaqués.

Avec lui la polémique chrétienne a fait volte-face. Durant le dernier siècle et pendant le premier tiers du siècle présent, elle s'était trop généralement tenue sur la défensive; Veuillot lui fit reprendre décidément l'offensive. Il ne se contenta pas d'emprunter à de Maistre la férule avec laquelle il châtie si magistralement la sottise de la libre pensée; c'est à Voltaire lui-même qu'il déroba son sarcasme acéré, pour le tourner contre le véritable *infâme.* Aux cris que poussèrent les libres penseurs piqués au vif par la pointe de cet impitoyable stylet, les catholiques comprirent qu'il n'était plus temps de rougir, et que leur tour était venu de marcher la tête haute.

Il s'est produit, en effet, durant les cinquante dernières années, dans l'attitude des catholiques, un changement dont nous ne prétendons pas attribuer à Veuillot tout le mérite, mais dans lequel il a assurément sa large part. Il y a cinquante ans, on ne pouvait, sans un grand effort de courage, faire acte de catholique dans une voiture publique ou dans une hôtellerie, et rien n'était plus commun que de voir des chrétiens irréprochables dans leur foi et dans leur conduite extérieure, éloignés par le respect humain de l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Les soi-disant libéraux de la Restauration avaient réussi à enchaîner, par la crainte du ridicule, la liberté des chrétiens. Cet épouvantail dont on se prévalait avec tant de succès contre nous, Veuillot l'a fait jouer avec un art incomparable contre nos adversaires, et ce n'est pas un des moindres services qu'ils a rendus à notre cause. Le rire, qui, d'après Horace, est très légitimement employé à faire accepter la vérité, est mieux fait encore pour rendre l'erreur méprisable, surtout l'erreur orgueilleuse qui cherche à ridiculiser la vérité. Comme il y a dans l'impiété autant de bassesse que de malice, il n'y a ni moins de justice, ni moins de vérité à la faire mépriser qu'à la faire haïr; et ce mérite, aucun écrivain catholique ne l'a possédé au même degré que Louis Veuillot.

Hâtons-nous pourtant de le dire : cette puissance de sarcasme, par laquelle il s'est rendu si redoutable au monde de la libre pensée, n'est que la moindre des forces qu'il a mises au

service de notre cause. L'admiration, disons mieux, l'enthousiasme du beau et du bien avait chez lui plus d'énergie encore que le mépris pour tout ce qui était bas et vil. Et cette incomparable puissance d'admirer et d'aimer, il l'a concentrée sur un seul objet, sur l'objet des pensées et des prédilections divines : sur cette œuvre en vue de laquelle le Tout-Puissant a créé et gouverné toutes les autres œuvres ; sur ce corps immortel dont Jésus-Christ est le chef, et auquel l'humanité régénérée fournit ses membres : sur la sainte Église catholique.

L'Église fut pour Veuillot, dès le jour de sa conversion, l'objet d'une estime sans bornes, de l'amour le plus passionné, du dévouement le plus absolu.

JOURNAUX DE PARIS

L'*Union* :

Avec Louis Veuillot disparaît un des premiers écrivains de notre époque, et à coup sûr le premier des polémistes.

Entré dans la presse fort jeune, il montra dès ses débuts un talent hors de pair, une langue unique, d'une saveur toute personnelle, d'une vigueur sans égale. De ces luttes ardentes et passionnées, où furent portés tant de coups acérés, où sa verve et ses traits mordants ont soulevé tant de colères, il ne reste aujourd'hui que le souvenir de l'écrivain. Les rancunes se sont apaisées; les blessures, même les plus profondes, se sont cicatrisées; l'oubli se fait vite après les combats, et la presse française devrait être unanime à saluer la mémoire d'un homme qui l'a honorée par la fermeté de ses convictions religieuses et son rare talent d'écrivain.

Écrivain ! il le fut à toutes les heures de sa longue carrière, tantôt âpre et terrible dans la polémique comme un pourfendeur sur le champ de bataille, tantôt railleur à la verve gauloise comme Rabelais ou Mathurin Régnier, tantôt ému et tendre comme un poète devant les scènes de la nature ou la grandeur de Rome, merveilleusement habile toujours à combattre, à observer et à sentir. Il nous souvient d'un temps où le soir on se disputait un article de Veuillot, pour savourer en gourmets littéraires quelques colonnes de cette prose « mâle outil et bon aux fortes mains », et où les rieurs, qui sont le grand public, applaudissaient le talent du maître.

« J'aime tant le talent, disait un jour M. de Rémusat à Sainte-

Beuve, que je serais capable de voter pour ce diable de Veuillot, s'il se présentait à l'Académie! » Et M. de Rémusat exprimait ce jour-là une opinion que nous-même avons entendue bien souvent de la bouche des adversaires les plus résolus du directeur de l'*Univers*.

Seulement Veuillot ne se présenta jamais à l'Académie française. Avec cette modestie fière qui le caractérisait, il n'ambitionnait pas plus le fauteuil d'académicien que le siège de député; et nous n'avons pas oublié sa réponse aux électeurs de 1871 qui le sollicitaient d'accepter un mandat à la Chambre : « Je n'ai pas ce qu'il faut pour représenter Paris, et Paris n'a pas ce qu'il faut pour être représenté par moi. »

Tout Veuillot est dans cette réplique.

Né écrivain, il a eu le bon sens de rester écrivain, sans chercher les aventures politiques et les attitudes solennelles, sans poursuivre aucune ambition, sans rien demander aux pouvoirs qu'il soutenait, sans transiger non plus avec ceux qu'il combattait.

. . . .

En face de cette vie si une au point de vue chrétien, et de cette mort pieuse et tranquille qui l'a couronnée, nous aussi nous oublions les quelques réserves que nous aurions à faire, les vieilles querelles soutenues parfois dans le champ clos de la politique, pour ne nous souvenir que des services rendus à la cause de l'Église, aux intérêts de la société française, que Veuillot n'a jamais désertés, et à celle de la monarchie, qu'il a défendue avec éclat, parce que la logique de sa belle intelligence la lui avait montrée comme le salut de la patrie.

Nous ne voulons voir que l'ensemble de l'œuvre, une polémique magistrale en faveur de toutes les nobles et saintes causes, des ouvrages qui vivront comme des monuments glorieux pour les lettres françaises. Il y a plus de trente ans que *les Libres Penseurs* ont été publiés ; et tous ceux qui appartiennent à la littérature, croyants ou athées, regardent encore ce livre comme un chef-d'œuvre. Il y a bientôt vingt ans qu'ont paru *les Odeurs de Paris* en pendant au *Parfum de Rome;* et quand nous les relisons, nous voyons grouiller tout le Paris moderne, ses boulevards, ses théâtres, ses cafés-concerts, son mélange innomé de toutes les classes, de tous les mondes, de tous les préjugés, de tous les vices, comme si le livre était écrit d'hier. Il y a onze ans qu'a paru *Paris pendant les deux sièges;* et nous y retrouvons des pages admi-

rables, grandioses, qui réveillent tant de souvenirs navrants, qui nous font revivre cette vie douloureuse et sanglante, comme si le canon tonnait encore sur nos remparts.

Ainsi que toutes les grandes œuvres, ses livres respirent la vie. Ils sont écrits au jour le jour, comme des articles de journaux; et pourtant ils restent des chefs-d'œuvre, toujours actuels, toujours pleins de cette sève exubérante qui les fait lire avec charme, quand tant d'autres sont oubliés.

C'est que, sous la magie du style, sous cette langue puissante et colorée qui vous saisit parfois comme un éblouissement ou vous frappe comme un trait, on trouve cette élévation d'idées et cette chaleur de sentiment qui font les grands écrivains; c'est qu'on y sent enfin la conviction profonde qui fait l'honnête homme.

Voilà ce qui, pour nous, caractérise particulièrement le talent et la vie de Louis Veuillot. Il a cru, il a eu une foi sincère, et il a lutté cinquante ans pour défendre la cause à laquelle il s'était voué tout entier.

Nous ne savons si ses adversaires, qui sont aussi les nôtres, comprendront à cette heure qu'il y aurait une véritable dignité pour la presse parisienne d'honorer l'homme qui l'a de son côté si grandement honorée; qui, né journaliste, a voulu rester journaliste. Chateaubriand suivait jadis le cercueil d'Armand Carrel. Si la presse française était aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, tous les journaux de Paris seraient représentés demain à cette modeste cérémonie, pour mener ensemble le deuil d'un des meilleurs et des plus illustres d'entre nous.

Le *Monde* :

Après une vie toute de combats, cette âme vaillante vient d'entrer dans l'éternité avec la sérénité du vrai chrétien et avec le témoignage d'une vie pleine de mérites. Sur la terre, M. Louis Veuillot laisse une mémoire qui restera considérable et honorée; dans son œuvre, dans l'influence qu'il a exercée, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, l'histoire équitable aura plusieurs parts à faire. L'heure de ce jugement n'est pas encore venue; mais, à coup sûr, ce jugement glorifiera d'une façon durable, en M. Louis Veuillot, son amour filial, tendre et ardent pour l'Église, le zèle désintéressé, persévérant et courageux avec lequel il l'a défendue pendant plus de quarante ans contre ses ennemis.

De l'écrivain il ne reste rien à dire qui ne soit exposé à être une redite; et d'ailleurs, sur ce point, toute louange est superflue : M. Louis Veuillot a forcé l'admiration unanime de ses adversaires et de ses contradicteurs.

Si nous ne nous trompons, il y a un devoir certain et comme une convenance supérieure pour tous les catholiques de n'échanger sur la tombe de ce grand et rude soldat que des sentiments d'union, de paix et de fraternité chrétienne.

F. LEVÉ.

Même journal :

Les feuilles de la Révolution cherchent à travestir la pensée et l'action de Louis Veuillot: elles le transforment en une sorte de dictateur spirituel qui se serait imposé au Pape, aux évêques, à l'Église. Ce conte ridicule atteste simplement l'ignorance ou la mauvaise foi de nos adversaires. La vérité est que Louis Veuillot n'a été puissant parmi les catholiques que parce qu'il était dans la vérité. Il est peut-être bon de signaler l'inadvertance de certains catholiques qui ont prétendu que le journalisme catholique avait jeté la division dans le clergé. Le contraire est manifeste. L'*Univers* a combattu pour l'unité.....

Lamennais a péri en voulant réconcilier d'autorité l'Église et la société civile. Mais l'Église ne l'avait pas choisi pour arbitre, et il était sans mission pour parler au nom de l'Église. L'*Univers*, qui succédait à l'*Avenir* dans la défense des droits et des libertés de l'Église, prit la route opposée: il voulut défendre l'Église en lui obéissant en tout et en ne la défendant que dans la mesure où elle voulait être défendue. C'est à cette cause que se dévoua Louis Veuillot, et c'est ainsi qu'il contribua avec une incomparable puissance à la grande union catholique de notre époque.

Nous assistons à un singulier spectacle: aujourd'hui comme autrefois, une foule de libres penseurs nous crient que Louis Veuillot a fait beaucoup de mal à l'Église, et ils ont l'air de le déplorer sincèrement. Il est vrai que ces mêmes libres penseurs reprochent aussi à Pie IX d'avoir détruit la constitution de l'Église catholique. Qui aurait cru que l'Église pût inspirer tant d'intérêt à ses ennemis? Mais l'Église, pour se gouverner, ne prend pas conseil des libres penseurs ; et les catholiques, pour placer leurs sympathies ou leurs affections, n'attendent pas leur mot d'ordre. Si Louis Veuillot avait aidé

aux divisions entre catholiques, il eût été choyé des libres penseurs. Cette tactique n'eut d'autre résultat que d'indiquer plus clairement où étaient les vrais amis de l'Église. C'est aux libres penseurs que Louis Veuillot en voulait. Le gros public, le public des journaux, entrait par les polémiques de Veuillot dans la connaissance des faits allégués contre l'Église et dans la réfutation qui les suivait. Il apprenait à rire des libres penseurs, de leur ignorance, de leurs contradictions. Il les voyait tout penauds, tout ahuris, sous les traits acérés de l'attaque ou de la réplique. Voilà ce qui mettait sens dessus dessous les libres penseurs et les animait contre Veuillot d'une rage inexprimable. Faut-il s'étonner que le journaliste catholique n'ait pas ménagé de tels adversaires? D'ailleurs le journal est une arme de guerre, et non de paix.

Le journalisme sans doute est nouveau, et il s'agit de savoir si les fidèles ont le droit de défendre l'Église. A côté de la religion, les intérêts qui avoisinent les dogmes et la morale s'agitent. Les droits de propriété et de liberté touchent les fidèles pour l'accomplissement même de leurs devoirs religieux. Le journalisme catholique se présente donc comme une nécessité du temps. Les laïques ont à se défendre, et ils ne peuvent se défendre sans défendre l'Église. C'est à cette défense que Louis Veuillot se dévoua; il la transforma en offensive hardie. Il créa véritablement le journal catholique.

L'action de Louis Veuillot fut immense. Il donnait la parole aux laïques dans les luttes de la presse. Non, assurément, qu'il eût cru que les luttes de la presse pussent aboutir à une victoire pour la vérité; mais enfin l'honneur exige que l'on se défende, et il y a aussi un grand intérêt à se défendre sur ce terrain. Le pape Pie IX n'a-t-il pas toujours encouragé l'*Univers?* Certes, il n'avait qu'à dire un mot, à faire un signe, pour briser la plume de Veuillot. Loin de là : à une époque où les souverains abandonnaient la défense de l'Église, Pie IX pensa que l'Église devait, elle aussi, faire appel à l'opinion publique. Il soutint de ses conseils les champions laïques sur ce terrain brûlant de la politique. C'était une nouveauté; mais la révolution française est aussi une terrible nouveauté.

Louis Veuillot a été l'homme des catholiques dans la presse politique; il a rétabli une sorte d'équilibre entre les catholiques français et leurs ennemis. Si bien des maux n'ont pas

été empêchés, qui peut dire que beaucoup d'autres n'ont pas été prévenus ou atténués? Certes, ces guerres de plume ne sont pas sans meurtrissures. Il y a des morts et des blessés. C'est la condition de toute guerre. Il est ridicule d'en rendre Louis Veuillot responsable. Il a été un combattant héroïque. Homère raconte que l'aigrette du casque d'Achille entrevue de loin imprimait un mouvement involontaire de recul aux bataillons troyens. Un article de Veuillot produisait le même effet sur les bataillons des libres penseurs. COQUILLE.

La *Gazette de France :*

M. Louis Veuillot est mort, hier à deux heures.

La presse est unanime à proclamer son talent; mais chacun fait des réserves, par des considérations d'ailleurs très diverses, touchant l'œuvre ou les œuvres au service desquelles il l'a employé.

Il est certain qu'on ne peut donner des louanges banales à celui dont la plume a agité les plus grandes questions qui ont passionné cette société depuis 1830.

Cette réserve elle-même est la gloire de l'écrivain qui vient de disparaître.

Lui-même, d'ailleurs, n'a jamais cru que la mort dût imposer le silence à la critique.

M. Louis Veuillot ne peut être encore jugé complètement; personne n'a intérêt, en ce moment, à tenter de le faire.

Il faudrait remuer pour cela trop de choses, mettre en scène trop de personnalités, et se distraire par conséquent du combat pour l'existence qu'on livre chaque jour.

Le *Pays :*

Louis Veuillot est mort.

La France perd son plus grand écrivain, l'Église son plus vaillant soutien, le journalisme son maître.

Combien cet homme au grand cœur, à l'âme indomptable, a dû souffrir lorsqu'il s'est vu frapper par la maladie, réduit pour ainsi dire à l'impuissance, au moment même où ses croyances religieuses avaient le plus besoin de l'appui victorieux de sa plume d'acier!

C'est lorsque les Ferry et les Paul Bert entamaient leur œuvre sacrilège que Louis Veuillot s'affaissait, pareil au soldat

que la souffrance retient au moment même où retentit le clairon de l'ennemi.

Il est mort, le grand athlète, le grand lutteur, l'homme à l'ironie si cruelle et à la bienveillance si large, dont le poing était si rude et la main si loyale.

Il avait horreur des concessions, ce croyant dont la foi était tout d'une pièce.

Et il avait raison.

L'Église lui doit d'avoir contribué à l'extinction de ce gallicanisme qui servait de refuge aux réticences inavouables et aux lâchetés libérales.

Il fut notre ami, comme il pouvait l'être d'un disciple plein d'enthousiasme pour son merveilleux talent.

Et nous voulons nous joindre à son frère, aux siens, à ses collaborateurs, à ses amis, à ses admirateurs, pour saluer avec respect et avec vénération ce noble et puissant esprit qui est retourné à Dieu. PAUL DE CASSAGNAC.

Le *Clairon* :

L'Église catholique et la littérature française ont fait, dans la journée d'hier une perte irréparable.

Louis Veuillot est mort. Il allait accomplir sa soixante-dixième année.

Il y avait cinquante-trois ans qu'il écrivait, et quarante-cinq qu'il croyait.

Raconter et juger en l'espace d'une soirée ces longues années de luttes et de foi, cette carrière immense au cours de laquelle le maître qui vient de mourir a touché à toutes les questions qui divisent et passionnent les hommes, et y a marqué une empreinte à l'eau forte, est une tâche troublante.

Racontons d'abord, nous essayerons de juger ensuite.

(Nous supprimons ici des détails biographiques donnés à très bonne intention, mais où il y a plus d'une inexactitude.)

En 1843, il entrait à l'*Univers*. Il a été l'âme de ce journal pendant quarante ans, l'a imprégné en quelque sorte de sa personnalité puissante, y a insufflé son âme, en a fait sa chose, l'a porté à un degré de prospérité considérable...

L'Empire se fait. Louis Veuillot réclame de l'Empire ce qu'il a réclamé de la République : la liberté religieuse et la protection du culte.

Alors commença entre Veuillot et l'Empire d'une part, entre

Veuillot et quelques membres de l'épiscopat d'autre part, une série de luttes épiques, où le polémiste dépensa des trésors de verve, de talent et de passion.

Il fut blessé souvent, il ne fut jamais battu, et chaque fois que ses ennemis crurent l'avoir couché à terre, ils le virent se relever plus fort, plus vigoureux, plus acharné.

Le pape Pie IX le soutint dans tous ces combats, et Veuillot, sous cette égide toute-puissante, acquit une influence énorme sur l'Église et sur l'opinion.

Lorsque l'Empire eut fait la campagne d'Italie, et lorsque commença, par la ruine du pouvoir temporel, cette série de chutes matérielles et morales, dont le lien ne devait apparaître à tous les yeux que lorsqu'elles eurent abouti à la catastrophe de Sedan, Veuillot défendit, avec toute son âme et toute son énergie, le pouvoir temporel du Pape.

L'Empire n'avait pas encore conçu pour la liberté ce violent amour que lui fit éprouver M. de Rochefort, et l'*Univers* fut supprimé de 1860 à 1867, et remplacé par le *Monde*. Mais Veuillot ne put y écrire.

En 1867, l'*Univers* ressuscita, et Veuillot concentra contre le libéralisme catholique toutes les ressources de son talent de polémiste.

Le concile œcuménique de 1870 le vit à son apogée, installé à Rome, consulté et même un peu redouté par les évêques, qui comprenaient quelle force d'apostolat résidait en ce laïque.

La guerre éclate. Les travaux du concile sont suspendus. Veuillot accourt à Paris et fait son devoir de Français, en prêchant le courage et la lutte.

Lorsque l'Assemblée nationale fut réunie, lorsque commença la série de fausses manœuvres qui devait conduire à la République des gens partis de chez eux pour sauver la France en réinstallant la monarchie, Veuillot continua le bon combat contre tous les mensonges : mensonges politiques, mensonges sociaux, mensonges religieux.

En 1874, le ministère de Broglie suspendit l'*Univers* pour deux mois, à la suite d'attaques contre le gouvernement italien : nécessités diplomatiques !

Louis Veuillot était, au moment où reparut son journal, le chef du parti catholique militant en France. L'*Univers* en était le Moniteur officiel, et nul ne songeait à protester contre la prépondérance morale acquise à force de luttes par le vieil athlète.

M. Ferry entrait en scène : la guerre allait commencer contre l'Église, contre la religion, contre les catholiques; la République allait s'attaquer à la fois aux moines et aux enfants.

C'est à ce moment que la maladie implacable vint condamner au repos celui dont l'Église de France, menacée, réclamait plus que jamais le secours.

Certes, s'il avait pu être consolé de son inaction et de cette étreinte du mal qui le faisait se survivre à lui-même, il aurait trouvé, dans le spectacle du courage et du talent que ses anciens collaborateurs déployaient dans sa maison, sous les ordres de son frère, des consolations bien puissantes.

Mais Veuillot aimait donner de sa personne. Ce n'était pas un général immobile sur la colline et poussant des escadrons devant lui, c'était le chef bouillant chargeant en tête et à fond.

Aussi a-t-il dû déposer avec désespoir sa plume et quitter avec regret cette vie où il lui restait encore tant de batailles à livrer.

Veuillot a soulevé presque autant d'admirations que de haines. Il méritait les unes et ne faisait rien pour adoucir les autres.

On lui a reproché l'âpreté de ses polémiques, la vivacité de ses attaques, sans se souvenir assez qu'il bataillait avec des ennemis implacables, et que ses attaques n'étaient, le plus souvent, que des ripostes.

On attaque comme on veut. On se défend comme on peut.

Or la cause à laquelle Veuillot avait consacré sa vie est, depuis tantôt un siècle, battue en brèche par le mensonge, par la calomnie, par l'insulte, par la diffamation.

Qui donc oserait dire qu'elle doit n'avoir pour défenseurs que des gens à allures mesurées, modérées ?

C'est la loi de la guerre, qu'on fasse subir à l'ennemi les maux qu'il vous cause; qu'on ne réponde pas à des obus par des coups tirés à blanc, ni aux pamphlets par des homélies.

Oui, Veuillot a été violent, mordant, caustique, mais c'est parce qu'il répondait à des ennemis enragés et venimeux.

Lorsque ensuite le pli a été pris, lorsque sa plume a été barbelée par la bataille, ce n'est pas sa faute si des ennemis plus respectables que ceux qu'il combattait d'ordinaire ont été traités sans plus de ménagements, et s'il a foncé sur des dissidents comme il fonçait sur des mécréants.

D'ailleurs, aujourd'hui, les blessures qu'il a faites sont cicatrisées, les haines qu'il a excitées sont tombées, et je serais bien étonné si tous, partisans ou adversaires, ne rendaient pas à ce mort l'hommage dû à un écrivain de premier ordre, au premier publiciste de ce siècle, à un homme enfin qui a été une des grandes forces intellectuelles et morales de son temps, et qui a travaillé sans repos pendant un demi-siècle à la diffusion de la vérité.

Louis Veuillot a illustré les lettres françaises, et, dans un ordre d'idées plus modeste, il a honoré la profession de journaliste.

Aussi est-ce avec attendrissement et vénération que nous saluons son cercueil, sur lequel, selon sa volonté expresse, on ne déposera que sa plume. J. Cornély.

Quelques jours après l'article que nous venons de citer, le *Clairon* en donnait un autre, intitulé : *Souvenirs personnels*, et signé du pseudonyme : *Pierre d'Attente*. L'auteur est M. Oscar de Poli.

Le voici :

Je ne saurais prétendre à retracer la vie de l'incomparable polémiste que nous venons de conduire à sa suprême demeure. Ici même, notre directeur a glorifié déjà le « premier publiciste du siècle, l'homme qui fut une des grandes forces intellectuelles et morales de son temps, et qui travailla durant un demi-siècle à la diffusion de la vérité ». Je n'ai d'autre prétention que d'apporter, avec mes souvenirs personnels, une modeste pierre à ce pieux édifice.

Il y avait sept ans que l'Empire, aux applaudissements de ses bêtes d'encre, avait supprimé l'*Univers*, lorsque Louis Veuillot obtint enfin l'autorisation de le faire reparaître.

En matière de style comme en matière de peinture, on procède toujours de quelqu'un. L'inimitable styliste dont la plume de diamant traçait avec un égal triomphe les apolégétiques grandioses et les satires de l'emporte-pièce, procédait d'une double genèse, qui étonnera, je crois bien, plus d'un de ses lecteurs. Comme on lui disait, un jour, que son style échappait à l'analyse et que sa manière déroutait la comparaison :

« Mon secret n'en est pas un, répondit Louis Veuillot. Avant de m'être rendu à Dieu, j'avais appris Voltaire par cœur ; après, j'appris par cœur Bossuet : ce sont, chacun dans son

genre, nos deux grands maîtres de style; si je vaux comme écrivain quelque chose, c'est à eux que je le dois [1]. »

Au mois de novembre de la même année 1867, peu de jours après la victoire de Mentana, l'*Univers* annonça que son rédacteur en chef allait publier un livre apologétique intitulé: *les Soldats du Pape*. Ce titre, je l'avais adopté, moi aussi, pour une histoire de l'armée pontificale de 1860 à 1867, qui portait en épigraphe ces mots adressés par la reine de Carthage au héros virgilien : « Racontez-nous ce qui vous est arrivé depuis sept ans. »

J'eus l'honneur d'écrire à Louis Veuillot pour le prier de ne pas me faire une concurrence fatalement désastreuse pour mon humble volume, et le grand écrivain accueillit ma requête avec cette indulgente et spirituelle bonne grâce dont il devait, par la suite, me prodiguer les marques.

Voici quelle fut sa réponse à ma supplique :

Monsieur,

Je me félicite de mon larcin très involontaire, s'il peut démontrer à votre éditeur que vous avez choisi un titre excellent; votre travail et le succès achèveront de l'en convaincre.

Je vous rends donc ce titre avec d'autant plus d'empressement qu'il est plus couru. Il vous appartient de toutes manières, et convient à votre jeunesse et à votre agilité beaucoup mieux qu'à ma pesanteur. Comme vous serez prêt avant moi, je pourrai avoir le profit et le plaisir de vous citer.

Veuillez agréer, Monsieur, les sentiments de sincère confraterternité avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur, Louis Veuillot.

5 novembre 1867.

Quelque temps après, j'eus le plaisir de rencontrer le grand publiciste dans un salon ami : mon livre en était déjà à sa quatrième édition; il avait eu la bonté d'en parler élogieusement dans l'*Univers*, et il me dit que le sien s'appellerait *les Témoins de saint Pierre*. J'ignore quelles causes en empêchèrent la publication.

Deux ans après, jour pour jour, ma bonne étoile nous réunissait de nouveau, dans une circonstance solennelle. Nous voguions de compagnie vers Civita-Vecchia, pour aller

1. Nous laissons passer dans ces citations beaucoup d'inexactitudes, et même de notables erreurs; mais nous devons réclamer contre ce mot sur Voltaire : Louis Veuillot l'avait lu en partie, étant fort jeune, et n'a jamais eu de goût pour lui. — E. V.

assister aux saintes cérémonies du concile œcuménique.

M. Louis Veuillot faisait le doux pèlerinage de Rome avec une partie de sa famille. Ah! le tendre père et le ravissant causeur! Il pétillait d'allégresse et de verve : quelle joie infinie de revoir Pie IX, Saint-Pierre et le Colisée!

Tout lui semblait d'un heureux présage, à commencer par le nom de notre paquebot, *le Vatican*, qui glissait majestueusement sur l'azur des vagues, *mare d'oglio*, sur une mer d'huile, tandis qu'entouré d'un cercle respectueux d'auditeurs, « le maître » courait à travers l'histoire, éblouissant d'éloquence sans apprêt, de raison, de foi vive et d'esprit.

Mais les flots, comme les destins, sont changeants : à la hauteur du cap Corse, nous trouvâmes une mer démontée, et bientôt si menaçante, que le brave commandant du *Vatican* jugea opportun d'aller s'abriter dans une petite baie des côtes de Toscane.

Comme la tempête se prolongeait, Louis Veuillot, craignant de ne pas arriver à Rome pour l'ouverture des solennités du concile, fréta un *vetturino* qui devait le conduire à la plus proche station du chemin de fer.

En débarquant à Civita, vite on s'informe de lui : pas de nouvelles de l'illustre déserteur! alors des rumeurs sinistres se propagent : Louis Veuillot a été arrêté par une bande de brigands, et, moins heureux que l'Arioste en semblable occurrence, il est retenu prisonnier, lui et les siens.

Grande est l'anxiété; déjà monsignor le délégat, averti par les passagers français, se dispose à envoyer à la découverte, lorsqu'un immense hourrah fait trembler la gare de Civita : Louis Veuillot vient enfin d'apparaître, et l'on s'empresse autour de lui, le félicitant, le questionnant, l'aidant à porter ses colis, lui demandant comment les *briganti* l'avaient relâché : toutes choses qu'il écoute gravement sans trop comprendre, uniquement préoccupé de gagner Rome au plus tôt.

Au premier bruit de nos acclamations, un bon gendarme du Pape s'était approché de notre groupe.

« C'est un *signor uffiziale?* demanda-t-il à l'un de nous à mi-voix.

— Un officier? je crois bien!... répondit M. d'A...., c'est notre général!... »

Alors, quand le rédacteur en chef de l'*Univers* monta en wagon, le gendarme, raide et grave, lui fit un superbe salut militaire.

Le lendemain, dans la basilique Vaticane, à l'ouverture du concile, — dont, conformément à une antique tradition, les chevaliers de Malte, dans leur bel uniforme rouge, gardaient les portes, — il nous fut donné de voir réunis les brillants costumes de la cour pontificale.

Suit une énumération détaillée de tout le personnel de la cour pontificale; puis l'auteur reprend :

Les zouaves, commandés par les colonels Allet et de Charette, faisaient la haie pour protéger le défilé des pères de l'Église contre les envahissements de la foule.

Derrière S. A. I. et R. le grand-duc de Toscane, en uniforme blanc, portant le grand cordon de l'ordre de Pie IX et la Toison d'Or, un Français voulut percer la haie et passer parmi les privilégiés. Les zouaves lui barrèrent le chemin.

« Je suis M. Louis Veuillot, dit-il simplement.

— Un prince aussi! » repartit un zouave.

Et les rangs s'ouvrirent devant cet autre vaillant soldat de Pie IX.

Quelques jours après, à la villa Borghèse, par un splendide soleil, au bruit des salves, aux acclamations de la multitude, aux accords entraînants de la *Marche pontificale*, de Gounod, l'armée romaine marchait devant les évêques du monde entier. Lorsque Charette passa, à la tête de ses zouaves, superbe sur son cheval de bataille, un tonnerre de vivats salua les futurs héros de Patay.

J'étais à côté de Louis Veuillot : il pleurait..... Peut-être avait-il entrevu l'avenir?...

Il y a quatre ans, j'eus l'honneur de me présenter chez lui, dans ce vieil hôtel de la rue de Varennes, aujourd'hui voilé d'un crêpe et qu'illuminera désormais son souvenir. Déjà l'implacable mal tenaillait le rude jouteur. Il était assis devant son bureau, triste mais résigné.

« On gagne des indulgences à visiter les malades, dit-il en me tendant la main avec un affectueux sourire. Vous venez pour voir Louis Veuillot, mais ce n'est plus lui. »

Je dis alors tout ce que je pus trouver dans mon cœur pour verser dans le sien le baume de l'espérance. Je lui parlai de nos communs souvenirs, de nos mutuelles vénérations. Il hocha doucement la tête et répondit :

« Vous êtes jeune encore, mais plus tard, vous verrez: lorsque l'on a casé ses enfants et donné pour Dieu jusqu'à la

dernière de ses forces, on n'appréhende pas de s'en aller; ne pouvant plus rien dans la vie, on voit sans regret venir la mort! »

Le *Gaulois :*

J'ai retenu cette parole de M. Veuillot sur Montalembert : « M. de Montalembert se croit libéral, il est simplement orateur. »

Que de fois n'ont pas de même dit de M. Louis Veuillot ceux qui le connaissaient mal : « Il se croit catholique, il est simplement écrivain! »

Écrivain? c'est le seul point sur lequel amis ou ennemis du grand mort d'hier se soient trouvés d'accord. Il ne fut cependant pas de l'Académie française, non plus que Molière et Balzac. Assurément son talent, son génie de plume était de ceux qui ont manqué le plus dans notre siècle à la gloire de l'illustre compagnie. C'était l'avis de ce sceptique et spirituel comte de Rémusat, qui disait un jour à Sainte-Beuve : « J'aime tant le talent, que je serais capable de voter pour ce diable de Veuillot, s'il se présentait. » Il ne consentit jamais à se présenter; et je me souviens d'une belle lettre qu'il voulut bien m'adresser à ce sujet, et qui parut, il y a quelques années, en tête des colonnes de *Paris-Journal*, honoré pour un jour de cette illustre collaboration.

L'ogre catholique, le polémiste à feu et à sang, le soldat enragé de l'Église, que l'on a plus d'une fois accusé de mordre les meilleurs amis de la cause qu'il soutenait lui-même et à laquelle il dévoua sa vie dès qu'il eut l'âge de la grande majorité intellectuelle, n'eût certes pas détoné sous la coupole vénérable de l'Institut: car le même homme dont l'encre vous brûlait le visage comme du vitriol, dans les batailles de la presse, était, dans les relations privées, l'urbanité, la finesse, la bienveillance et la modestie personnifiées. Je ne parle pas de sa vie de famille, qni fut d'un saint et d'un patriarche; je parle du Veuillot mondain, si l'on peut ainsi parler. L'agrément et la douceur de sa conversation, l'harmonie pénétrante de sa voix, l'illumination de son sourire, transfiguraient les traits bruts et comme inachevés du visage. Veuillot, vu de près, était un charmeur. Ceux qui ne l'ont vu que de loin l'ont pris pour un assommeur.

Causeur délicieux, je ne pense pas qu'il fût apte au rôle d'orateur. Un matin, il y a de cela plus d'une dizaine d'an-

nées, nous allâmes en corps, nous tous délégués et représentants de la presse conservatrice, à Versailles, trouver M. le maréchal de Mac Mahon pour le prier de se porter candidat à la députation de Paris. Le maréchal nous refusa, et fit bien. Veuillot parla en notre nom, et parla assez mal[1]. Dans cette rencontre, je crois que les deux moins éloquents furent le maréchal de France et le maréchal de lettres. De plus obscurs se tirèrent mieux de leur harangue. En revanche, Veuillot lisait, comme il écrivait, avec une incomparable virtuosité. Un témoin me raconte ceci : « Un jour, à Rome, chez Mgr Bastide, dans l'appartement jadis occupé par le Tasse et dont Liszt fut aussi l'hôte, il nous lut une page de Mgr Gerbet sur la Ville éternelle; et telle était l'irrésistible suavité de son accent, que les larmes nous vinrent aux yeux. Cette symphonie-là valait celles que Liszt avait tirées naguère, à la même place, de son clavier tout-puissant. »

Écrivain, M. Veuillot a su faire résonner toutes les notes que peut donner la plume.

Le journaliste seul est populaire en lui, mais le romancier et même le poète sont dignes de la plus haute considération. Si l'on avait encore le goût et le loisir des comparaisons littéraires, je conseillerais de lire l'*Honnête femme* de Louis Veuillot. Balzac, Charles de Bernard, et, bien plus tard, Flaubert, dans *Madame Bovary*, Zola, dans certaines peintures dont le relief de vérité locale a paru une nouveauté aux oublieux, n'ont pas dépassé les beaux chapitres de l'*Honnête femme*. Comme poète, M. Veuillot s'est révélé tard, et, paraît-il, avec une grande défiance de lui-même. M. de Pontmartin a raconté qu'au mois de juin 1856 il fut appelé à faire partie d'une sorte de conclave laïque d'amis et de confrères, auxquels le rédacteur en chef de l'*Univers* déférait le soin de décider s'il convenait qu'il donnât la volée à ses *Poésies et Satires*, ou les gardât dans le tiroir. A la majorité des voix, il lui fut conseillé d'attendre; et c'est seulement quelques années plus tard que le volume vit le jour, et montra aux admirateurs et aux ennemis un Veuillot inconnu, qui déclarait ne rimer qu'à son corps défendant et comme pour charmer les loisirs d'un entr'acte :

Ce n'est pas mon métier ni mon talent; la prose
M'irait mieux, si j'avais à dire quelque chose.

1. Louis Veuillot montra, en effet, un certain embarras : cela provenait d'un dissentiment qui, au moment même où le maréchal entrait, s'était élevé entre lui et des membres libéraux de la députation.

O prose, mâle outil et bon aux fortes mains!
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins.

Si l'on connaissait des vers de la Bruyère, je m'imagine qu'ils pourraient ressembler à ceux de M. Louis Veuillot. On trouve pourtant chez celui-ci des passages de sensibilité, des cris de douleur intime, auxquels se seraient, je crois, refusée la plume puissante et colorée comme un tableau de Decamps, mais sèche et laborieuse, de l'auteur des *Caractères*. Voici, par exemple, un fragment d'élégie domestique qui rappelle plutôt Victor Hugo pleurant sa fille morte :

Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée!
O mon premier amour et ma première-née!
Anges que le ciel m'a repris!

La mère, en s'en allant, des agneaux fut suivie :
L'une partit, puis l'autre; avant qu'il fût deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois...
. . . .

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de serrer la main de M. Louis Veuillot, c'était à la prise de voile de la plus jeune de ses filles. Celle-là, il l'ensevelissait vivante.

Quelques jours plus tôt, il en avait marié une autre à un brave officier, réalisant ainsi l'alliance de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire, idéal qu'il a toujours caressé depuis son intimité de jeunesse avec le maréchal Bugeaud, et qui lui inspira de si belles pages sur Bugeaud lui-même et sur Saint-Arnaud. Il était déjà malade, et rentra d'un pas lourd dans sa maison, vide d'enfants désormais, mais non point solitaire : car elle était peuplée d'un crucifix, qui faisait pendant au portrait de sa sainte femme, et du dévouement infatigable d'une sœur, qui, j'en suis sûr, remercie Dieu de l'avoir fait survivre à son frère bien-aimé. Celui qui reste n'est-il pas des deux la vraie victime?

A vingt-cinq ans, il était chrétien pour le reste de sa vie. Un voyage à Rome décida de son âme. Sa conversion ne fut ni moins prompte ni moins complète que celle de saint Paul ou de saint Augustin; et, du jour où il fut chrétien, il se montra grand écrivain dans *Rome et Lorette* et dans ses *Pèlerinages de Suisse*.

Un peu plus tard, il entrait à l'*Univers*, qui, pendant une

période de quarante ans, vécut de sa vie, retentit de l'éclat de ses colères et de ses rires, car ce maître journaliste avait ses heures sublimes et ses heures bouffonnes. Il admet et mélange tous les tons. Tantôt il confine à Bossuet, tantôt à Rabelais et à Molière, qu'il avait d'ailleurs le tort singulier de ne pas goûter[1]. Il a lui-même un jour très bien défini les conditions du talent chez le journaliste, et il joignit constamment l'exemple au précepte : « Le talent du journaliste, c'est la promptitude, le trait, et avant tout la clarté... La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie : il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'étreindre un instant quand il la rencontre... » Le contraire du journaliste, c'est le rhéteur; le contraire par excellence du rhéteur, c'est Louis Veuillot.

Je ne raconte pas ici sa vie, je n'analyse pas son œuvre; je la juge encore moins. C'est un point très controversé, si ce serviteur passionné de l'Église a, en définitive, utilement servi sa cause. Ce qui est au-dessus de toute discussion, c'est le haut mérite du soldat, la rare valeur de l'artiste, la sincérité de sa foi, la bonté profonde de l'homme et le patriotisme du citoyen. Ce dernier côté de son âme apparut plus particulièrement à l'époque de la guerre de Crimée, et, quinze ans plus tard, dans son admirable série d'articles inspirés par le siège de Paris. Ce sont autant de pages d'histoire. Cette douloureuse époque aura eu la fortune de dicter des chefs-d'œuvre à deux hommes domiciliés bien loin l'un de l'autre, et, pour ainsi dire, aux deux pôles de la littérature : à Théophile Gautier, dont les malheurs de la patrie firent dégeler l'impassibilité artistique, et à Louis Veuillot, dont le catholicisme eut alors des tressaillements civiques inoubliables.

J'aime mieux, au bord du cercueil d'où ce maître va prendre son élan vers l'éternité, rappeler ce souvenir-là que celui de ses combats contre Mgr Dupanloup, contre Montalembert et M. de Falloux.

Pour aujourd'hui, il me reste à exprimer le profond respect et l'affection personnelle que j'avais voués depuis bien des années à M. Louis Veuillot, en retour de la bienveillance amicale qu'il m'a souvent témoignée. Quand je pense que nos

1. Il y a beaucoup à reprendre sur ce jugement. Louis Veuillot goûtait fort dans Molière *l'écrivain;* mais il méprisait l'homme, et n'admettait pas que toutes ses comédies fussent bien conçues. *(Note de l'éditeur.)*

relations avaient commencé par des doléances de mon amour-propre égratigné !... Heureusement que c'est bien loin, et que j'étais bien jeune : l'âge où l'on ne doute de rien, et où l'on demanderait raison à tous les saints du Paradis.

HENRI DE PÈNE.

Le *Journal des Villes et Campagnes* :

Tout le monde connaissait cet athlète infatigable, cet esprit convaincu, ce caractère intrépide, quelque peu entier, cette plume maîtresse, cette ironie souveraine, ce catholique soumis. Qui n'a présentes à l'esprit ces luttes de trente ans pour la vérité, pour la justice, pour le bien des âmes, pour l'honneur de l'Église, qu'il aima par-dessus tout ; luttes dans lesquelles il affronta sans pâlir les plus rudes jouteurs, au nombre desquels se trouvaient, il faut bien le dire, des hommes non moins dévoués que lui à la cause du catholicisme, mais qui la servaient autrement que lui ? On peut dire de Louis Veuillot que c'était un fort batailleur devant l'Éternel. Mais Dieu a permis que le silence se fît autour de sa personne et en lui-même, pendant ses dernières années, durant cette période que nos ancêtres, sagement désireux de se préparer au redoutable passage, se réservaient comme un intervalle entre la vie et la mort. Ces instants de calme inespéré que la maladie lui faisait ont été une bénédiction visiblement octroyée d'en haut au zélé champion de l'Église.

Le *Soleil* :

L'homme qui vient de disparaître était un des plus vigoureux lutteurs de ce temps. Il a combattu pendant près d'un demi-siècle pour la cause à laquelle il s'était voué. Il ne s'est arrêté que quand les forces lui ont manqué.

Il ne descend pas tout entier dans le tombeau.

Il laisse deux choses après lui.

Il laisse un journal, il laisse une école.

L'*Univers* est l'œuvre de Veuillot. Il n'a pas fondé le journal; mais il lui a donné la vie, l'éclat, le retentissement. Il l'a marqué de son empreinte. Il l'a façonné à son image. L'*Univers*, c'est lui, c'est son esprit, c'est sa doctrine. Tant que l'*Univers* vivra, Veuillot revivra dans son journal.

Il laisse aussi une école, ou, si l'on veut, un parti dans l'É-

glise. Tout un grand côté du mouvement catholique, dans ce siècle, relève de lui.

On peut approuver ou regretter l'influence qu'il a exercée; on ne peut la méconnaître : elle a été considérable, elle a été immense.

Le rôle qu'il a joué, à ce point de vue, suffit pour le mettre hors de pair. Il n'appartient qu'aux hommes de premier ordre d'exercer une action de cette nature et de cette importance.

ÉDOUARD HERVÉ.

Le *Constitutionnel :*

M. Louis Veuillot vient d'expirer, et nous saluons avec respect son cercueil. Frappé depuis plusieurs années, non dans l'organe qui pense, mais dans celui qui donne le corps et la voix à la pensée, M. Veuillot avait cessé de compter comme écrivain vivant. Aujourd'hui il est mort tout entier, c'est-à-dire qu'il est entré dans la vie immortelle qu'il espérait comme chrétien. Une autre immortalité, de bien moindre prix à ses yeux, celle de la gloire littéraire, lui était depuis longtemps acquise. Notre pleine conviction est que la postérité saluera en lui le dernier écrivain de la grande école du respect de la langue, le dernier des Pères de cette Église littéraire de la France, dont leur génie fit une Église catholique, c'est-à-dire, universelle.

Dans quelques années d'ici, quand la France sera pacifiée, désenfiévrée, rétablie dans ses voies, on saura chez nous ce que vaut M. Veuillot. Actuellement, il est trop sain pour être goûté, à n'en parler que comme écrivain.

On n'a d'ailleurs qu'à passer la frontière pour vérifier le rang qu'il tient à l'étranger, parmi les maîtres de notre littérature contemporaine. Ce rang est le premier, sans conteste.

Ce journaliste, qui ne fut ni député, ni sénateur, ni académicien, a montré qu'on n'a nul besoin d'un titre officiel pour jouer un rôle immense, et qu'on peut agiter le monde, exercer sur une partie des esprits une véritable dictature et la maintenir pendant plus de quarante ans, sans avoir reçu le moindre mandat du peuple, du gouvernement ou de l'Église. Mais il faut, pour jouer un tel rôle, une puissance de talent et une puissance de volonté qui, par malheur ou peut-être par bonheur, se rencontrent bien rarement chez le même homme.

Le talent de Louis Veuillot, inconnu ou méconnu de la masse,

qui ne connaissait le rédacteur en chef de l'*Univers* que par les attaques dirigées contre lui par les journaux libres penseurs, était d'une nature si rare, si forte et si exquise, qu'il charmait les lettrés les plus hostiles aux idées de ce père laïque de l'Église. Sainte-Beuve, qui se fit enterrer civilement, était l'un des admirateurs les plus passionnés du grand polémiste ultramontain, auquel il a consacré deux articles. Un libéral sceptique, qui était un homme d'infiniment d'esprit, M. de Rémusat, a fait de lui, en deux mots, un éloge plus grand encore peut-être dans cette boutade : « Ce diable de Veuillot a tant de talent, que, s'il s'avisait de vouloir entrer à l'Académie, je ne pourrais pas me décider à lui refuser ma voix. » M. Sarcey, qui n'est pas plus clérical que Sainte-Beuve, a dit cent fois combien il admirait les articles de Veuillot. Tous les amis du beau style, de la belle langue ; tous les gourmets, tous les connaisseurs, quelles que fussent leurs convictions religieuses ou leurs passions antireligieuses, ont été d'accord pour admirer et pour célébrer ce talent hors ligne, si vivant, si français, si gaulois, et, qu'on nous passe le mot, cette verve si endiablée.

Vous êtes-vous parfois demandé ce qui serait arrivé si cet homme doué d'une telle force, si bien fait pour exercer sur les masses, par la magie de son talent à la fois élevé et familier, de sa phrase nette, claire, vibrante et incisive, une influence extraordinaire, n'avait pas été lancé par la nature de ses idées dans une voie où elles ne pouvaient le suivre, ni même l'entendre, mais si, au contraire, la tournure de son esprit l'avait jeté dans le parti opposé ? Vous figurez-vous Louis Veuillot mettant sa force d'ironie, son éloquence âpre, mordante et toutes les qualités précieuses dont il était doué, au service du parti démagogique ? Quelle force irrésistible il aurait eue ! quelle puissance de destruction il aurait possédée ! quel révolutionnaire incomparable il eût été !

Le *Français* rappelle, sans vouloir s'y arrêter, les dissentiments qui ont existé entre lui et l'*Univers*, puis il ajoute :

L'œuvre, la vie de M. Louis Veuillot, c'est l'*Univers*. Entré dans ce journal peu après sa conversion, il lui a apporté un éclat, une influence et un retentissement considérables ; il s'y est donné, mais aussi s'en est emparé entièrement ; il s'est fait l'homme de l'*Univers*, et a fait de l'*Univers* sa chose. De la partie de sa vie qui avait précédé, il y a peu à dire. Lui-

même, dans un livre dont l'accent rappelle parfois les confessions des grands convertis, dans *Rome et Lorette*, il a raconté, avec une franchise qui ne lui coûtait ni ne le rabaissait, la douloureuse histoire de ses premières années.

Raconter le rôle de M. Veuillot rédacteur de l'*Univers*, ce serait écrire l'histoire glorieuse des luttes soutenues pendant quarante ans pour la défense de l'Église ; ce serait aussi écrire l'histoire plus triste des divisions soulevées entre catholiques. La place nous manque pour raconter l'une; le moment ne convient pas pour revenir sur l'autre. Nous ne voulons pas davantage parler ici des doctrines, des thèses, des opinions soutenues par M. Veuillot: ce serait nous heurter à des controverses que nous avons résolu d'éviter. Aussi bien, chez M. Veuillot, autour du point fixe et solide de sa foi catholique, ces opinions ont beaucoup varié. Ce côté n'est pas, à notre avis, celui qui mérite d'attirer le plus l'attention dans la vie du rédacteur de l'*Univers*. Celui-ci nous apparaît un croyant, non un théologien, plus homme de lettres que de doctrine, plus artiste que politique. Avant tout, c'est un journaliste, et, comme tel, il est de premier rang: écrivain né, d'une langue forte et saine, pleine de trait et de nerf; alerte et vigoureux dans la polémique, hardi et implacable dans la satire ; de ces esprits de race gauloise chez lesquels déborde naturellement la sève du seizième siècle, et en qui l'on croit reconnaître la descendance littéraire de Rabelais ; d'une verve de franc jet qui a quelque chose du parler des servantes de Molière; tantôt vif, gai, étincelant, à la façon de Voltaire, tantôt éloquent, avec une grandeur et une simplicité qui trahissent l'admirateur de Bossuet ; luttant d'insolence gouailleuse avec Gavroche, ou vaticinant comme un prophète biblique : talent singulièrement complexe, toujours original, sincère et puissant.

Ce ne fut pas peu de chose, pour les catholiques de 1840, vaincus, dédaignés, n'ayant plus un journal qui comptât depuis l'éclatant passage et la chute douloureuse de l'*Avenir*, de voir tout d'un coup surgir à leur service un journaliste tel qu'aucune feuille ennemie n'en possédait alors, batailleur, hardi à prendre l'offensive ; se faisant écouter et craindre ; se servant, au nom de la religion, de cette ironie dont elle avait tant à souffrir ; donnant à un parti jusqu'alors humilié le plaisir de tenir à son tour le verbe haut, d'avoir le dernier mot et quelquefois le meilleur dans les altercations de presse. M. Veuillot continuait

ainsi, dans une région particulière, l'œuvre qu'avaient commencée avant lui Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame, Montalembert à la tribune de la Chambre des pairs. Avec ces deux illustres orateurs, il contribuait à rendre courage, confiance, fierté aux catholiques, et à tuer ainsi le respect humain, qui régnait en maître dans tant d'esprits. Comme eux aussi et dans son domaine propre, il forçait l'opinion, naguère indifférente et méprisante, à compter avec la presse catholique, fût-ce pour la combattre, à la redouter, à s'occuper des questions qu'elle traitait, des réclamations qu'elle élevait. C'était beaucoup, surtout à cette époque : là peut-être est le meilleur titre de M. Veuillot.

Qu'il y ait un revers à la médaille, que cette hardiesse à relever le drapeau trop abaissé des catholiques ait dégénéré en violences compromettantes, que le journal religieux soit devenu une sorte de pamphlet quotidien où l'on ne paraissait pas toujours assez soucieux de ne point contredire la fameuse parole de M. Guizot : « Le catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde », nous ne le nions pas; mais c'est la part de cette critique dont nous voulons aujourd'hui nous abstenir.

Les historiens futurs du christianisme au dix-neuvième siècle auront beaucoup à s'occuper de M. Veuillot, non seulement à cause de la part qu'il a prise à toutes les luttes soutenues par l'Église ou dans l'Église depuis quarante ans, mais surtout parce que son nom se trouve mêlé à la création d'une puissance nouvelle dans la société catholique, la presse religieuse aux mains des laïques. Beaucoup d'évêques n'avaient pas vu sans préoccupation ni sans déplaisir l'avènement de cette puissance : leur autorité en prenait ombrage, et leur délicatesse s'inquiétait parfois des procédés employés. Entre eux et le journal il y eut une lutte plus ou moins ouverte; ils ne furent pas les plus forts. M. Veuillot, pour se consoler et se rassurer d'avoir à lutter contre des évêques, cherchait à s'appuyer sur le Pape. Et puis il avait compris d'instinct que, derrière l'aristocratie épiscopale, était la grande démocratie cléricale, ces fils de paysans qui occupent et honorent aujourd'hui nos presbytères : race forte, saine et féconde, mais non raffinée par nature ou par éducation; goûtant la verve agressive de l'*Univers*; heureuse de trouver, dans ces dures représailles de la plume, la revanche d'humiliations injustement subies, la consolation de déchéances douloureusement senties;

toute disposée à accepter les idées et même les passions que lui insufflait journellement un champion si agréable. C'est à ces masses profondes du clergé que M. Veuillot s'adressait directement, ayant sur eux, par le journal quotidien, une puissance d'action qui semblait parfois dépasser celle de toutes les circulaires épiscopales. Cet avènement du journalisme religieux est un fait grave, l'une des nouveautés les plus hardies de cette « société moderne » que M. Veuillot croyait détester et combattre. Peut-être est-ce la conséquence nécessaire des conditions nouvelles faites à l'Église par la liberté de la presse et le régime parlementaire; mais c'est une conséquence, par plus d'un côté, alarmante et périlleuse. On ne voit pas encore bien comment combiner cette puissance nouvelle avec la vieille hiérarchie de l'Eglise. M. Veuillot, par l'éclat même de son talent, par l'importance de son rôle, par l'étendue de son action, a plus contribué à poser la question qu'il ne l'a résolue.

PAUL THUREAU-DANGIN.

La *Liberté :*

« Adieu! Dans ce beau partage des dons qui font l'artiste, je n'ai reçu qu'un maigre lot. Tel qu'il est pourtant, et même sur l'ingrat terrain où mon ingrat instrument s'exerce, j'ai plus d'une fois goûté la joie de l'art. J'ai senti que je servais, j'ai senti que j'aimais, j'ai senti que j'ouvrais des esprits et des cœurs et que j'y laissais quelque chose de bon. Et dans d'autres rencontres, j'ai senti que plus d'un ennemi injuste et arrogant se retirait, emportant une marque vengeresse. Et je crois, en vérité, que je n'échangerais pas, contre les rentes les plus victorieuses, cette pauvre plume qui ne m'a pas toujours trahi. »

Ainsi écrivait, il y a quelques années, Louis Veuillot, avec la modestie digne et fière qui lui était particulière; et voici qu'après avoir, depuis longtemps déjà, laissé tomber de ses doigts lassés cette plume qui fut si vaillante, il est entré pour toujours dans l'éternel repos.

A plus d'une reprise, comme les « ymaigiers » de génie du passé, qui se représentaient eux-mêmes dans un coin de l'église enrichie par eux de merveilles, Veuillot s'est peint lui-même dans son œuvre. Il n'a point cherché une de ces attitudes solennelles et théâtrales qu'affectionnent les grands hommes d'aujourd'hui, il n'a point tracé de lui un de ces por-

traits de convention que l'esprit de parti impose aux badauds en riant tout bas; il s'est montré tel qu'il fut toujours, respectueux pour tout ce qui est vraiment grand, railleur impitoyable pour tout ce qui est vil, prétentieux et ridicule.

. . . .

Ce caractère énergique et ferme, plus encore que le redoutable talent du polémiste, explique, en même temps que les haines qu'excita Veuillot, l'influence qu'il exerça sur son temps.

Jusqu'à lui, la religion était un peu considérée comme un héritage qui se transmettait à certaines familles, pour lesquelles elle constituait une sorte de tenue, d'habitude, de fidélité respectable à des souvenirs, à des traditions qu'on acceptait sans discuter. On imaginait volontiers le prêtre et le grand seigneur s'appuyant l'un sur l'autre pour disparaître dans un lointain poétique.

Les Prudhommes prétendus libéraux, les Coquelets dont Veuillot a esquissé tant de fois la grotesque silhouette, les commis voyageurs malins, prenaient volontiers des mines dédaigneuses sur ces questions; ils parlaient avec une bienveillante pitié de ces superstitions surannées; ils avaient des indulgences adorables et des haussements d'épaule d'une bouffonnerie achevée.

Avec sa verve gauloise, sa belle humeur, son esprit toujours éveillé, Veuillot vint retourner la situation, se déclara hautement bon chrétien, vrai chrétien comme nos pères l'avaient été, et mit bientôt tous les rieurs de son côté.

En ce pays de mode, d'opinion, où les gens qui n'ont peur de rien tremblent à l'idée d'être ridicules, le bien moral produit par ce franc luron, carré par la base, spirituel comme le diable et pieux comme un saint, fut considérable.

Pour moi, c'est là l'œuvre vraiment nouvelle et féconde de ce courageux soldat d'une grande cause. D'innombrables religieux ont pratiqué dans les cloîtres d'admirables vertus; mais tout le monde ne regarde pas dans les cloîtres. Le mérite de Veuillot fut de montrer à tous, de mettre en plein forum parisien un chrétien vivant de la vie de tout le monde, et en même temps absolument fidèle aux devoirs de l'Église; un chrétien qui, de l'aveu de tous, n'était ni un niais, ni un timide, ni un sot, ni un ambitieux, ni un intéressé, ni un hypocrite.

Jamais homme ne fut mieux organisé pour une semblable tâche. Le style des maîtres d'autrefois semble s'être transmis

directement à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime et familier. Louis Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et la Bruyère : il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. A chaque pas on rencontre des tours charmants, des bonnes fortunes d'expression incroyables, des surprises de phrase ravissantes, des traits mordants, des aperçus délicats et fins. Un mot suffit à Veuillot pour peindre, pour flageller, pour terrasser, pour attendrir, pour faire justice, dans une raillerie, d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage. Il y a tels de ces portraits en dix lignes qui resteront aussi longtemps que certains caractères de la Bruyère.

. . . .

Ce que nous saluons aujourd'hui dans la tombe, ce n'est donc pas seulement un grand écrivain, c'est aussi un grand plébéien : c'est l'image du vrai peuple, incarné dans ce lutteur infatigable et dans ce chrétien convaincu ; c'est le digne fils de ces hommes qui ont été, eux aussi, aux croisades, mais sans en rapporter un titre ; le représentant de cette masse anonyme qui a fait la grandeur de la France. Paysans, ouvriers, ceux-là ont vécu, pendant des siècles, tranquilles, heureux, honnêtes, sur le sillon natal ou dans les corporations d'autrefois ; épée, plume, outil, ils tiennent tout, selon l'occasion, de cette belle main ferme et robuste qui n'a pas peur du travail : ils ont donné à nos cathédrales des architectes comme Pierre de Montereau, à nos champs de bataille des héros comme Stofflet ou Cathelineau, aux lettres des écrivains comme Louis Veuillot...

ÉD. DRUMONT.

Le *Journal des Débats*. Nous donnons cet article en entier, parce qu'il est bon que l'on entende le journal que Louis Veuillot a le plus combattu et qui lui a gardé le plus de rancune.

Ce n'est pas sans un certain sentiment pénible que nous obéissons à la nécessité de parler de M. Louis Veuillot pendant cet intervalle qui sépare sa mort de son convoi. Mais, comme écrivain public et comme homme d'action, il a rempli une trop grande place pour qu'on le passe sous un silence

même momentané. Nous n'avons pas à nous occuper de sa vie privée ; il paraît qu'il était bon et cordial, et il était aimé des siens. Dans les longues années que nous avons passées au milieu des mêmes orages et des mêmes agitations, nous avions quelques rares rencontres, où nous échangions une poignée de main d'ennemis sans le vouloir. Les uns partent du berceau sans Dieu, pour arriver à la prostration devant les idoles ; les autres partent d'un berceau pieux, pour arriver à l'interrogation et à la négation : c'est une affaire de conscience individuelle, qui ne regarde qu'eux seuls.

Nous aurions voulu n'avoir à parler que de l'écrivain et de l'artiste : il fut l'un et l'autre dans des proportions supérieures, exagérées, violentes. De quelle véhémence, de quel emportement, de quelle puissance d'invective et d'insulte il était doué, on peut dire possédé, tous les contemporains le savent. Ceux qui parlent de lui en ce moment trouvent tout naturellement dans leur mémoire les noms de Rabelais, de Molière, de Joseph de Maistre et de Lamennais ; et, de tous ces souvenirs on arrive à composer un mélange singulier de hauteur et de grossièreté, d'élévation et de cynisme, de crudité pathétique et de piété malpropre[1]. Nous ne pouvons nous défendre d'une sympathie instinctive pour cet écrivain de race qui voulut toute sa vie être un journaliste, qui a demandé que sur sa tombe on mît une plume à côté de la croix, qui a été un contempteur du vil métal, pour ce plébéien qui est entré comme un boulet de canon dans les grandes régions sociales, et qui a pu dire de lui-même :

« En vérité, j'ai joué un rôle de dupe si je n'y regarde qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir eu jamais un sou d'économies, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie, et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi. J'ai défendu tout cela par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté, qui me fera « lanterner » à la première bonne occasion. Cependant ma pensée est droite et logique ; mais j'ai trop cru au devoir et j'en ai trop parlé. »

Oui, tout cela est naturel, et nous le croyons. Nous croyons que ce violent était sincère surtout de volonté. Il voulait croire.

1. Ceci est une allusion aux articles de Louis Veuillot sur saint Benoît Labre. *(Note de l'éditeur.)*

Y est-il arrivé? C'est un secret de conscience que nous n'avons pas le droit d'aborder.

Mais, en le considérant comme un être qui n'est plus de ce monde et qui appartient à l'examen psychologique, nous nous représentons l'effort surnaturel de volonté, d'énergie, de persévérance, de passion fanatique dont il a dû avoir besoin pour croire! Construit comme il l'était, il ne pouvait avoir qu'une foi aveugle, la foi qui avait pour formule : *Credo quia absurdum.* Il s'inquiétait peu des doctrines, que peut-être il ne connaissait pas beaucoup. La foi, pour lui, c'était l'action; la religion, la politique des résultats.

Lui-même ne nous pardonnerait pas si nous ne le prenions que pour un théologien. Il était un militant et un militaire; il aurait méprisé sa plume si elle n'avait pas été une épée. Il s'enrôla avec la ferveur et la rage du néophyte foudroyé par la grâce, comme Ignace de Loyola, et devint le premier soldat de la croisade de la nouvelle Église catholique.

Oui, de la nouvelle. Le Pape mystique et illuminé qui a dépassé les années de Pierre semble avoir régné plus longtemps pour bouleverser plus profondément l'Église. Pie IX a été le plus grand révolutionnaire des temps modernes, et il avait trouvé un vigoureux instrument dans l'écrivain, dans le journaliste dont nous parlons. Tous deux, à des hauteurs différentes, ont exercé le même genre d'action: une action néfaste, funeste, délétère, mortelle. L'idole du Vatican trône maintenant sur les débris de l'Église anéantie, et le paganisme a repris possession des autels. Il aura été pour une grande part dans cette œuvre de mort, l'homme qu'on mènera demain à sa dernière demeure; et si nous le disons à un moment pareil, c'est parce que pour lui, pour sa mémoire, pour ses amis, il ne peut y avoir aucune intention d'offense à le mettre dans la même tombe que Pie IX. JOHN LEMOINNE.

Le *Moniteur universel :*

Ce redoutable polémiste, qui si longtemps ne vécut que pour la guerre, va enfin trouver la paix dans la tombe. Le respect de tous l'y suivra, et l'impartiale postérité se souviendra de lui comme d'une des âmes les plus généreuses, comme d'un des plus puissants et des plus vaillants esprits que notre siècle ait produits.

. . . .

Paris, que Louis Veuillot n'aimait pas, a fait à Louis Veuillot de belles funérailles : il a entouré de ses parfums le cercueil de celui qui avait ironiquement chanté ses *Odeurs*. La presse, qu'il haïssait ou qu'il croyait haïr, — lui, ce grand ouvrier de la presse, qu'on eût pu surnommer, à la façon d'un La Tour d'Auvergne, « le premier journaliste de France », — la presse a tenu à honorer un homme qui lui faisait honneur, et celle même qui s'était mesurée le plus souvent avec lui en combat singulier a incliné ses armes devant sa tombe. Il y a eu tout juste assez d'exceptions pour confirmer la remarque.

On a vu derrière le char funèbre des hommes dont les épaules saignaient encore de ses volées de bois vert. Je ne suppose pas que ce fût pour le plaisir de l'enterrer qu'ils étaient venus. Non : ils rendaient hommage à la sincérité de la conviction et à la hauteur du talent.

Il y avait près de trois ans que Louis Veuillot était mort, ou du moins qu'il ne donnait plus signe de vie ; et Paris oublie si vite, qu'il semblait l'avoir déjà enterré. Mais cet intervalle paisible, qui s'est écoulé entre la vie militante et la mort du redoutable polémiste, a créé l'apaisement autour de ce nom qu'assiégeaient les tempêtes ; elle a cicatrisé les blessures, amorti les ressentiments, dépouillé les souvenirs de leur amertume, effacé l'ombre jetée par les fautes sur l'éclat des services. L'apaisement s'est fait autour de cette longue agonie ; et ceux qui, au fort de la bataille, n'eussent pas épargné son cadavre peut-être, l'ont religieusement escorté jusqu'au cimetière, cet écrivain qui a élevé l'improvisation quotidienne du journal à la hauteur d'un grand art ; ce chevalier plébéien de l'Église, dont l'épée fut parfois un bâton, gardien vigilant, dévoué, incorruptible, même lorsqu'il fut maladroit, et qui, s'il lui arriva de blesser plus d'un ami de l'Église pêle-mêle avec ses ennemis, ne se déroba jamais, lui non plus, aux blessures, dussent-elles être mortelles[1].

On a fait remarquer que M. Louis Veuillot avait disparu non de la vie, mais de la scène, au moment où son influence était vaincue par l'avènement de Léon XIII. Louis Veuillot était un vrai croyant, et il ne lui en eût pas plus coûté pour se soumettre à Léon XIII qu'il n'en coûta aux évêques dissidents, si vertement chapitrés et quelquefois crossés par lui, d'obéir

1. On voit ici, comme dans le *Français*, comme en divers autres extraits, la note libérale. Nous citons, nous ne discutons pas. *(Note de l'éditeur.)*

à la décision du concile. Le moment était passé de s'en prendre à Lacordaire et à Cochin ; il était venu de saisir Paul Bert, ce vivisecteur enragé, et de lui faire subir la loi du talion. Avec quelle dextérité et quel charme il eût épluché les cuistres athées aux mains desquels est tombée la France! Comme il manque à cette tâche salubre! Nous regretterons éternellement qu'il ait disparu trop tôt pour la remplir! Qui mieux que lui eût imprimé au front de ces drôles la marque indélébile et cuisante d'un ridicule auquel le pouvoir ne leur donne pas le droit d'échapper — au contraire?

. . . .

Le Veuillot véritable, le Veuillot de derrière les fagots, c'est le prosateur, c'est le polémiste ; c'est ce Voltaire retourné qui accabla les voltairiens avec l'ironie de Voltaire, baptisée et devenue chrétienne ; d'un style moins léger, moins rapide, moins menu, mais plus savant, plus savoureux, plus incisif, où la pointe acérée de l'épigramme s'ajoute au coup de massue, où le sarcasme, voire le quolibet, s'élèvent tout à coup à l'émotion et à l'éloquence.

Là est la supériorité de Louis Veuillot, d'ailleurs si essentiellement polémiste, qu'il ne peut jamais cesser entièrement de l'être, même dans ses prières, et qu'il lui arrive de terminer une belle page sur la charité par un maître coup à l'adresse de l'ennemi. Lisez *les Libres Penseurs*. Voilà d'affilée vingt, trente, quarante pages d'impitoyables railleries, de silhouettes à l'emporte-pièce, de portraits gravés à l'eau-forte, où Galupet, Vipérin, Greluche, Babouin et Navet sont écorchés tout vifs, comme Marsyas par la main finement cruelle d'Apollon. Tournez le feuillet, et voici une page émue, qui vous prend aux racines du cœur ; voici une page élevée, qui parle aux plus nobles facultés de votre âme. C'est Gavroche, disiez-vous. Peut-être ; mais maintenant c'est Bossuet.

Ce contraste n'est point calculé ; il est d'autant plus irrésistible. On s'y repose, on s'y détend, on s'y rafraîchit. L'effet en est même rétroactif, si j'ose ainsi dire : il illumine les pages précédentes, et donne aux épigrammes qu'on vient de lire leur vraie signification. Ce ne sont pas seulement les jeux d'un esprit alerte et satirique ; ce sont les saillies d'une indignation généreuse, qui rit des choses et qui en fait rire, pour n'en point pleurer.

Ce qui a rendu Veuillot invulnérable, c'est le mépris. Mais le mépris n'est qu'une vertu négative. La haine reste stérile,

si elle ne se marie à l'amour. Ils se sont unis sous sa plume, et c'est pour cela qu'il a été une physionomie originale et vivante. Encore une fois, je ne parle que de l'écrivain. On peut dire de la presse ce que Vergniaud disait de la Révolution : comme Saturne, elle dévore ses enfants. Elle a fini par dévorer Veuillot, mais elle y a mis le temps. Et de tant de pages jetées en ce gouffre avare qui engloutit pêle-mêle les chefs-d'œuvre avec les inepties, sans jamais rien rendre, on en a sauvé quelques centaines qui compteront parmi les meilleures de la langue française en ce siècle. Heureux s'il n'en fallait voiler plusieurs où, dans la passion du combat, ce rude champion a frappé d'estoc et de taille sur des soldats aussi dévoués, mais dévoués autrement que lui! BERNADILLE.

La *Patrie :*

Telles ont été les funérailles, imposantes dans leur simplicité, de ce rude athlète, de cet inimitable jouteur qui avait nom Louis Veuillot.

Enfant du peuple, ignorant comme les pêcheurs de Galilée, il s'était élevé par l'effort de la pensée, avec l'aide des lueurs de la foi, jusqu'aux sphères des plus hautes de l'intelligence. Comme les Gaulois, nos ancêtres, dont il avait la verve, il aimait la mêlée et frappait d'estoc et de taille, sans regarder s'il n'atteignait pas les siens. Comme eux, il avait un culte particulier pour la « Vierge qui avait enfanté ». Laboureur infatigable, il a creusé dans le domaine des idées un sillon profond, que sa mort n'effacera pas.

Journaliste, il honora la presse en y apportant des convictions et la magie de son style. Catholique, il a, lui, simple matelot, mis la main à la barre de cette barque de Pierre qui, malgré les vents contraires, les tempêtes et les orages, porte le monde vers ses destinées.

Dans un autre article, intitulé : *Louis Veuillot et son école*, la *Patrie* appelle Louis Veuillot « un esprit monarque »; elle rend hommage à la fermeté de ses convictions, elle dit qu'avec lui vient de disparaître une des physionomies marquantes de ce siècle; puis elle s'élève contre l'école qu'il a formée, en disant que cette école n'a pas compris les besoins du siècle.

La *France nouvelle* :

C'est un très grand deuil, et non seulement pour les siens, mais pour l'Église, qu'il a tant aimée et si vaillamment défendue ; pour la France, dont il était une des plus hautes illustrations ; pour les lettres, que sa plume et son caractère ont honorées.

La prière l'a consolé, et il semble que Dieu ait voulu mettre cet intervalle de quiétude et de paix entre les ardeurs de la lutte, où nul ne l'avait égalé, et le repos éternel, qu'il a si glorieusement gagné.

Il serait superflu de parler de son œuvre et du genre absolument personnel de talent par où il a brillé. J'ai une dette à payer, une dette personnelle, envers ce mort illustre. Quand, après la guerre, descendu de cheval et ayant débouclé mon ceinturon, j'ai cherché l'honneur de batailler encore pour Dieu, la France et le Roi, les premiers conseils que je reçus furent ceux de M. Louis Veuillot. Je lui étais présenté par un prêtre dont la sainteté et la bonté pénétrante faisaient le protecteur le plus séduisant, Mgr de Girardin, de très douce et pieuse mémoire. Avec quelle bienveillance il m'accueillit, moi inconnu, qui n'avais pas encore même débuté ! avec quelle force il me parla ! quels traits et quels gestes quand il me dit le métier et le devoir de la polémique ! Ce sont des souvenirs qui ne s'effaceront jamais dans mon cœur reconnaissant.

Je le revis depuis, alors que j'étais entré à l'*Union*, que j'avais cette fortune et cet honneur d'un maître comme M. Laurentie. Comme il savait se faire charmant, et bon, et simple, quoique tout à coup la crinière du lion se hérissât quand on abordait certains sujets !

La dernière fois, il était déjà touché par le mal. Je le trouvai au coin du quai et de la rue des Saints-Pères : il allait à l'*Univers*, au travail, à la lutte. Il me parla quelques instants, avec un courage que rien n'affaiblissait. M. Gambetta passait ; il eut une prophétie presque souriante à son égard.

On me pardonnera de ne rappeler aujourd'hui que ces souvenirs personnels : la vie de cet homme a été trop grande et trop remplie, son talent trop exceptionnel, pour tenir dans les bornes d'un de nos petits articles.

« Louis Veuillot, conclut M. Maggiolo, a été un grand chrétien, un grand lutteur, un grand artiste. »

Le *Parlement :*

Le polémiste qui est mort la semaine dernière, et dont le *Parlement* a raconté la dure vie, fut certainement un des hommes les plus hardis à la discussion, dans une époque elle-même très hardie et qui ne recule pas devant les violences. Ce polémiste, dont on peut dire, en retournant un mot du Père Lacordaire, qu'il avait tout haï des choses de son temps, s'en est allé au milieu d'un concert d'éloges presque unanimes. Il n'a point dû ces belles funérailles littéraires à ses doctrines: car, en cette France aux trois quarts jacobine de 1883, ces doctrines sont au ban de la faveur publique. Il ne les a point dues à son caractère: car sa personne était peu connue, et, dans la poussière d'outrages soulevée par son nom, il était malaisé de distinguer les véritables traits de cette physionomie de lutteur.

Disons, à l'éloge de la presse tout entière, que M. Louis Veuillot a été profondément, sincèrement regretté, parce qu'il était un parfait homme de lettres. C'est le vigoureux et alerte écrivain, le rude manieur d'un magnifique outil de prose, que nous voyons partir avec la tristesse qu'inspire la disparition de je ne sais quoi d'à jamais irréparable qui est un talent; et le talent de M. Veuillot, tout voisin de la tradition française et si savant dans sa verdeur native, est de ceux qui ne se remplacent pas aisément.

Je viens de relire plusieurs volumes de ce maître prosateur. A la réflexion, il me semble que la qualité maîtresse de son mâle langage est une perception instinctive et comme infaillible de la valeur exacte des mots. Il n'en est pas qui soit plus rare.....

Cette puissance de saisir la valeur exacte des mots et de les employer avec tant de justesse, qu'il ne fût pas besoin de les rajeunir par des procédés d'artifice, M. Louis Veuillot la dut à trois causes. D'abord il était enfant du peuple ; et c'est directement, comme Malherbe voulait qu'on le fît, à même la familiarité de la vie, qu'il apprit sa langue. Il y a une saveur rustique et ouvrière dans sa prose, et une horreur du terme argotique. Cela dérive de l'influence populaire, au large et vrai sens.

En second lieu, M. Louis Veuillot s'imposa la lecture continue de Rabelais[1], « d'où découlent les lettres françaises »,

1. Louis Veuillot à ses débuts a lu, en effet, Rabelais; mais dès qu'il fut chrétien, à vingt-quatre ans et demi, il cessa de le lire. *(Note de l'éditeur.)*

disait Chateaubriand, de Bossuet et de la Bruyère. Il était impossible de mieux choisir ses modèles : car jamais auteur plus que ces trois-là n'a possédé la plénitude du terme, ni plus directement nommé les choses par leur vrai nom.

Enfin, M. Louis Veuillot se donna, déjà entré dans la vie militante, la peine d'apprendre le latin. Cela seul suffirait pour juger sa valeur d'écrivain. Il savait, plutôt par divination que par raisonnement, l'étonnante différence que la connaissance ou l'ignorance du latin établit entre deux prosateurs. Que nous le voulions ou non, écrire en français, c'est toujours écrire en latin. Le sang et l'ossature de nos mots, leur tonalité, leur physionomie, tout cela dérive de Rome; et du jour où un écrivain perd de vue cette loi essentielle de notre langue, son talent d'artiste est diminué d'autant.

J'ouvre au hasard *les Odeurs de Paris*, et je rencontre cette phrase : « Ne vous y trompez pas, Romains! les lèvres de l'homme n'ont point de paroles qui rompent le sommeil du tombeau. Vos ancêtres ne renaîtront pas, et prenez garde aux enchantements de César! » Il y a là deux mots dont l'effet d'éloquence saisit d'abord : *rompent* et *enchantement*. L'un et l'autre est pris dans son sens latin; et le voisinage de l'étymologie est là tout près qui soutient la vigueur de l'expression. Quand à chaque page on a de ces simplicités de vocabulaire et de syntaxe, on est tout bonnement un grand écrivain.

Une seconde qualité de M. Louis Veuillot, c'est le mouvement, c'est un train des phrases qui vont et passent, lestement et hardiment enlevées, comme de solides chevaux, à la croupe musclée, à la queue tressée, à la tête relevée, qu'un habile cocher précipite le long des pentes des montagnes, les tenant par quatre à la fois au bout des rênes que serre sa main robuste. J'ai vu plus d'un *coach* dévaler ainsi le long des routes du district des Lacs. Depuis ce même la Bruyère, l'un des plus ingénieux conducteurs de phrase qu'il y ait eu est assurément l'écrivain des *Odeurs de Paris*. Il y a dans toute sa prose la présence continue d'une doctrine. C'est le grand avantage des écrivains qui ont adopté une solution définitive sur la vie humaine, et doublent leur œuvre d'une affirmation profonde et dogmatique. Tandis que les autres littérateurs cherchent et se tourmentent sur les grands problèmes, ceux-là dont la certitude est établie vont de l'avant. Ils sont, par rapport aux autres, comme des généraux qui dirigent des troupes tout équipées sont par rapport au général qui devrait, avant

de faire campagne, équiper les siennes. On s'est demandé souvent si M. Veuillot avait été absolument sincère dans son catholicisme. C'est mal connaître le tempérament écrivain que de poser un pareil problème. Cet homme de lettres avait besoin d'une foi profonde pour donner carrière à sa faculté d'expression. Il aurait été sincère dans l'intransigeance républicaine, comme il l'a été dans ses convictions ultramontaines. La grande affaire de sa vie était de bien écrire, et il lui fallait, pour déployer sa pleine vigueur de prose, un système entier de principes stables. Je ne sais pas si l'avenir lui tiendra compte d'avoir été un vaillant serviteur d'une cause pour le moment vaincue; mais il aura été un bon serviteur de la langue française, et cela suffit pour que son nom ne sombre pas.

PAUL BOURGET.

Nous citerons assez au long cinq ou six des organes de la révolution radicale et libre penseuse, afin que l'on sache ce qu'ils ont dit. Tous, en effet, ont tenu pour le fond le même langage.

La *République française :*

M. Veuillot laisse un nom qui ne grandira point, mais qui restera lié à l'histoire de l'Église catholique au dix-neuvième siècle. Il a joui pleinement de sa renommée, comme de l'influence qu'il avait conquise par son talent dans le monde où il a vécu et dans le parti qu'il a servi. Cette renommée, que le pieux journaliste catholique ne dédaignait pas de courtiser à son heure, s'était étendue jusqu'au grand public, à celui qui est le plus étranger aux bonnes lettres aussi bien qu'aux débats religieux. M. Louis Veuillot était un journaliste de premier ordre, avec de rares et fortes qualités d'écrivain; il faisait beaucoup de bruit, et ses retentissantes polémiques attiraient l'attention; il avait une manière de parler des hommes et des choses les plus respectables qui n'appartenait qu'à lui, avec une verve hardie et sottisière, une langue rude, saine, puissante, merveilleusement propre à la satire et à l'ironie flétrissante : il n'en fallut pas davantage pour faire crier, un peu vite et un peu haut peut-être, au génie sans rival d'un Saint-Simon de sacristie. Il y aura beaucoup à rabattre de ces exagérations. Sans doute, dans son parti, M. Louis Veuillot a été un lutteur hors de pair, avec des dons précieux; et cet improvisateur quotidien livrait souvent à sa feuille des pages admirables, dont plus d'une mérite de rester. Mais la critique

sérieuse a déjà démêlé les qualités et les défauts de cette prose si souvent monotone dans ses effets, où l'on ne sent ni souplesse ni finesse, qui n'a jamais servi à exposer une idée, à poursuivre une discussion, mais uniquement à peindre des ridicules, à flageller des personnages, à jeter à tout venant l'injure et l'outrage.

Ce n'est donc pas comme écrivain, n'en déplaise à ses flatteurs, que le nom de M. Louis Veuillot est assuré de ne point périr, mais comme homme de parti, comme chef de la petite troupe vaillante et fidèle qui, ayant arboré en France le drapeau de l'ultramontanisme militant, a fini par vaincre toutes les résistances, a réduit au silence et à la subordination les laïques, le clergé, l'épiscopat, toute l'Église de France, et l'a jetée aux pieds du Pontife romain.....

... Louis Veuillot était assuré d'être dans le sens de l'Église romaine; il n'avait rien à demander de plus. Quel que fût l'adversaire, il frappait, quand même les coups devaient tomber sur un évêque. Il fut plusieurs fois repris, tancé, averti, condamné : finalement il eut toujours gain de cause. Rome était pour lui : il pouvait aller aussi loin que sa fougue injurieuse l'entraînait; il était sûr qu'au bout du compte il ne perdrait rien, pas même sa cause, que souvent il compromit dans d'indignes débats et de répugnantes personnalités. C'est là qu'est le caractère de la vie de journaliste catholique de M. Louis Veuillot, le vif attrait de sa carrière si orageusement mêlée de bons et de mauvais jours, où on le voit tour à tour parmi les défenseurs d'une liberté religieuse qui va plus loin que les thèses les plus audacieuses de M. de Lamennais, et parmi les abjects panégyristes de l'Inquisition, du pouvoir absolu, des coups d'État accomplis par la force et le crime au service de l'Église. A travers toutes ces transformations, toutes ces métamorphoses, M. Louis Veuillot marchait à son but, qui était le triomphe de la Compagnie de Jésus par la proclamation de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pontife romain, en dehors du consentement de l'Église. Cette proclamation a eu lieu le 16 juillet 1870, au concile du Vatican, pendant un orage qui frappa tous les assistants. Pie IX put lire lui-même, à la veille d'être le prisonnier du Vatican, cette formule du nouveau dogme, qui changera tout dans l'Église. Ce jour-là, M. Louis Veuillot aurait pu rendre l'esprit : il n'avait plus rien à faire, et sa tâche était accomplie. Le Pape selon son idéal était sur le trône de Pierre, et l'univers

catholique était courbé sous sa main. Mais l'Église était ébranlée jusqu'en ses derniers fondements, et toutes les conséquences de cette politique d'orgueil ne se sont pas déroulées encore. C'est là le secret de l'avenir.

La *République française* termine ainsi :

Ce n'était pas un chrétien des anciens temps ; c'était un catholique des belles époques de l'Inquisition et de la sainte Ligue, figure égarée dans notre siècle, mais qui, à raison même de son étrangeté, ne s'effacera point du fond sur lequel elle a tranché parmi tant d'autres déjà plus qu'à demi effacées.

Le *XIXe Siècle :*

Louis Veuillot avait tenu pendant trente années une trop grande place dans le journalisme, pour que la presse n'ait pas à dire beaucoup de choses de lui. Peut-être un de ces jours essayerons-nous de le juger. Le moment, aujourd'hui, ne nous semble pas venu. Nul homme ne fut plus mêlé que celui-là. Il a été un des plus extraordinaires tempéraments de sa génération. Il prêcha l'Évangile dans la langue des halles. Il introduisit dans la polémique du journalisme l'injure, et n'a trouvé depuis que trop d'imitateurs. Avec tout cela, il fut un écrivain de race, maniant puissamment la langue française, en tirant des effets nouveaux, trouvant de ces formules qui restent. Il eut parfois, non pas seulement l'éclat de la forme, le bonheur de l'expression, mais l'élévation de la pensée. Mélange singulier des défauts les plus grossiers, les plus répugnants même, et des plus rares qualités. L'homme qui a mis son nom au bas de centaines d'articles brutaux, parfois même odieux, a écrit *les Libres Penseurs*, *Çà et là* et *les Odeurs de Paris*.

Tout cela doit être dit; mais le moment n'est pas venu d'y insister. Devant ce cercueil, nous ne voulons aujourd'hui nous souvenir que du talent du rédacteur en chef de l'*Univers*. Dans la mêlée du siècle, où il se jeta toujours au plus épais, il eut le malheur d'avoir choisi la mauvaise cause et de combattre du mauvais côté. Sa mémoire en portera la peine. On ne se souviendra de lui, au vingtième siècle, que comme aujourd'hui on se souvient de Fréron. En vérité, il méritait mieux par les dons qu'il avait reçus. Ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'histoire, et le vainqueur de nos luttes ne sera certes pas le parti auquel Louis Veuillot avait attaché sa fortune.

Sainte-Beuve cite quelque part un mot que lui avait dit Charles de Rémusat, ce grand et libre esprit : « Ce diable de Veuillot a tant de talent, que, s'il se présentait à l'Académie, je n'aurais pas le courage de lui refuser ma voix ! » Dans sa douceur et sa sévérité, ce mot est peut-être le plus équitable de tous les jugements qui aient été portés sur l'homme et sur l'écrivain qui vient de disparaître.

L'*Événement :*

La tâche est difficile de raconter la vie et de juger le rôle d'un homme de cette taille, si étrange que soit cette vie et si malfaisant qu'ait essayé d'être ce rôle. La tâche est d'autant plus difficile, que derrière le polémiste venimeux se cachait un homme excellent, et que le champion des idées les plus hostiles aux hommes et aux choses de son siècle empruntait pour les défendre une langue admirable de nerf et de limpidité. Malheureusement pour lui, le public ne connaît l'homme que par sa vie publique et ses écrits.....

Quelque admiration qu'on ressente pour son talent, un des plus fins et des plus rares de son temps, on ne peut que regretter qu'il ait été mis au service de si mauvaises causes. Mais ayez donc le courage d'écrire au chevet d'un mort qu'il fut un des plus grands esprits et une des plus tristes figures de son siècle !

Nous retracerons donc le plus froidement possible les principaux traits de son existence, et nous tâcherons de ne pas dire trop de mal de celui qui en a tant dit de tout et de tous.

Louis Veuillot est une figure populaire. De la popularité, qu'il a cherchée et obtenue par les moyens les plus violents, par les plus bruyants coups de pistolet, il a eu les avantages et les inconvénients, les inconvénients surtout. C'est le plus souvent sous la forme caricaturale qu'il se présente à notre imagination.

Que de fois ne l'a-t-on pas représenté, surtout avant la guerre, en évêque, en égoutier, en ange, que sais-je encore ? Voilà l'inconvénient de se mettre à dos les rieurs.

Qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.

Nous ne parlerons donc pas de ce visage couturé, de cette « laideur puissante » qui, suivant un de ses critiques, le faisait ressembler à un Mirabeau plébéien.....

Il semble qu'avant de soulever les tempêtes qu'on connait, il était écrit que Louis Veuillot se tremperait par tous les moyens possibles. Le voilà en 1841, par un singulier hasard, secrétaire du maréchal Bugeaud, qu'il accompagne en Afrique. C'est là qu'il prépare son ouvrage sur *les Français en Algérie*, où il développe une de ses idées favorites, étrange pour avoir été inventée au milieu du dix-neuvième siècle. Il rêvait de faire du moine et du soldat les deux pivots de la société : belle conquête sur le moyen âge !

Tous les apprentissages étaient faits, quand, en 1843, Louis Veuillot entra à l'*Univers*, dont il devint, peu d'années après, le rédacteur en chef. Mais, avant d'arriver à ces fonctions, il avait déjà engagé contre l'Université une polémique d'une violence extrême, qui lui avait valu quelques mois de prison.

Entrerons-nous dans le détail de sa vie, qui dorénavant ne sera plus qu'une longue polémique ? le dépeindrons-nous luttant, dans la querelle des classiques, même contre les prêtres qui ne partageaient pas ses opinions ; censurant des prélats, censuré à son tour par l'archevêque de Paris, plaidant lui-même sa cause à Rome et la gagnant ?

Est-il nécessaire de rappeler, après la guerre d'Italie, sa défense acharnée de Rome ; la suppression de l'*Univers*, reparaissant sous le titre *le Monde* ; l'amitié que lui porte Pie IX, sa haine qui s'attaque à tout ce qui se dit gallican ? Toutes ces choses-là sont encore dans tous les esprits. Tous se rappellent quels traits il décochait aux libres penseurs, au père Hyacinthe, aux journalistes, aux artistes, au théâtre, à tout. Il n'entre pas dans le cadre de cet article, fait de rapides souvenirs, de raconter tout cela par le menu : un volume n'y suffirait pas.

. . . .

Louis Veuillot ne fut pas seulement un journaliste remarquable, — souvenez-vous de l'époque où il reprochait à Nadar de n'avoir pas jeté l'ancre au ciel ! — mais encore un romancier de talent.

Enfin, Louis Veuillot fut encore un poète, et un grand poète. On ne connaît plus de lui que *les Couleuvres*, qui sont une satire. Veuillot s'est quelquefois rencontré avec Victor Hugo. Je sais de lui un *Éloge de la prose* qui est un chef-d'œuvre.

Le *Siècle* :

Avec Louis Veuillot disparaît la physionomie la plus curieuse de la presse catholique au dix-neuvième siècle. Ce fils d'un tonnelier n'avait pas toujours été croyant; mais du jour où il trouva son chemin de Damas, il se voua à la défense de l'Église avec une âpreté qui scandalisa plus d'une fois les dévots eux-mêmes.

Quand on écrira l'histoire du catholicisme contemporain, on devra constater que le rédacteur en chef de l'*Univers* y a tenu une place considérable. M. Veuillot ne s'attaquait pas seulement aux mécréants du libéralisme, de l'Université et de la libre pensée; il exerçait une surveillance sévère sur les doctrines des évêques, et les censurait sans pitié : on n'a pas oublié sa campagne contre M. Dupanloup. Il eut cette satisfaction, à la fin de cette retentissante polémique, d'être approuvé de Rome. Le prélat dut courber la tête devant le laïque. C'est une des originalités du pontificat de Pie IX. Il fallait à ce pape batailleur un polémiste de cette trempe. L'événement le plus considérable du catholicisme au dix-neuvième siècle, la proclamation de l'infaillibilité du pape, fut en partie l'œuvre du journaliste ultramontain. Le jour où le concile du Vatican termina ses travaux, Veuillot put prononcer le *Nunc dimittis* du vieux Siméon. Cette révolution, où l'Église a cru voir le couronnement de sa grandeur, tandis qu'elle est pour le philosophe une étape de décadence, cette révolution eut un infatigable agent dans le polémiste de l'*Univers*.

Les opinions politiques de Louis Veuillot furent toujours subordonnées à ses doctrines religieuses. C'est le propre de l'ultramontanisme de faire de la politique la servante de la théologie, d'asservir l'État à l'Église. Le meilleur des gouvernements, pour le croyant, c'est celui qui sert le mieux les intérêts ecclésiastiques.

Il n'était pas au pouvoir du polémiste ultramontain de ramener la France de la Révolution aux beaux jours de l'Inquisition et des persécutions religieuses; mais il put, en haine de la Révolution, pousser le catholicisme dans cette sorte de matérialisme grossier qui a ses sanctuaires à Lourdes et à la Salette. Veuillot crut à la vertu des pèlerinages et à l'efficacité des miracles; il élargit consciencieusement le fossé qui sépare la société civile de l'Église catholique; il fut le Naquet de ce grand divorce; et si son nom rappelle un sou-

venir dans l'histoire ecclésiastique de ce temps, ce sera celui-là. Les vrais croyants ont gémi maintes fois des emportements de son intervention dans le sanctuaire. Ils admiraient l'écrivain nourri de la moelle des grands prosateurs français, mais ils éprouvaient un malaise que l'on comprend à la vue du pieux personnage qui défendait l'autel à grands coups de gourdin.

Le *Paris*. (L'article de *Paris* paraîtra particulièrement sot. Nous le citons d'abord à cause de cela, ensuite parce que beaucoup d'autres ont parlé comme lui.)

La catholicité vient de perdre son véritable pontife. Louis Veuillot était effectivement le Mahomet de ce Dieu sévère, intolérant, cruel, inexorable, auquel désormais obéit passivement le troupeau catholique. Sur son fauteuil de journaliste, il était plus haut et il dominait davantage que le Pape romain sur son trône. Le jour où il fit, après une lutte mémorable, du successeur de Pierre le Pontife infaillible; ce jour-là, il en fit l'obéissant exécuteur de ses idées étroites et l'humble serviteur de ses théories orgueilleuses.

Il avait courbé sous ses pieds les évêques de France. De sa plume il avait frappé l'Église gallicane en France. Dans sa main il tenait tout le clergé, depuis le hautain prélat aux doigts ornés de l'améthyste jusqu'à l'humble desservant du hameau à la soutane usée. Cet homme était, en quelque manière, le représentant de son Dieu sur la terre, du moins du Dieu qu'il avait imaginé et qu'il avait imposé. Sa puissance n'était point discutée, même par ses adversaires religieux, qui, à l'exemple de Dupanloup, ne luttèrent courageusement d'abord, que pour se soumettre, las, à la fin. Il était, lui clerc, le grand commentateur des vérités soi-disant révélées; il était, lui laïque, le suprême explicateur des dogmes obscurs.

En vain certaines consciences se révoltaient-elles : pétries par sa main vigoureuse, elles cédaient, s'inclinaient, s'humiliaient. En vain de fiers esprits — et, naturellement, je ne parle ici que des esprits religieux — essayèrent-ils de se soustraire à l'action, selon eux dangereuse, de ce pontife en redingote : ils furent isolés, anathématisés, frappés de l'excommunication majeure, mis hors la catholicité. Et si, aujourd'hui, l'Église moderne est une armée une et disciplinée; si

tous ses soldats, prêtres et moines, obéissent, sans examen, au mot d'ordre venu de Rome; si tous marchent au doigt et à l'œil; si tous, en quelque pays que ce soit, subordonnent à l'amour de la patrie les intérêts supérieurs de la foi; assurément, c'est ce journaliste, c'est ce plébéien qui a commencé dans la débauche pour finir dans le mysticisme, c'est Louis Veuillot qui a fait cela[1]. Ignace de Loyola avait jeté les bases; Veuillot a construit l'édifice.

Un beau jour, en 1838, Louis Veuillot fait le voyage de Rome. Que se passa-t-il dans son esprit? Son cerveau de plébéien fut-il saisi, comme on l'assure, par les magnificences religieuses, par la pompe romaine? Il était venu à Rome indifférent; il en revint fanatique.

Désormais sa voie était tracée. Par des livres empreints d'un enthousiasme religieux et débordant déjà de cette âpre intolérance qu'il devait plus tard, dans ses polémiques, porter à son maximum, il se prépare peu à peu au rôle d'apôtre. Il revient en 1843 au journalisme. Il entre à l'*Univers* religieux, et alors commence pour lui la période des luttes passionnées, des controverses ardentes, des polémiques furieuses.

Il s'érige en juge du dogme, en inquisiteur de la Foi. Les plus hautes têtes du clergé français sont visées par lui, du moment qu'elles sont indépendantes. Il les fauche, comme Tarquin faucha les grands de Rome. Il veut, sous la domination absolue du pape, vicaire de Jésus-Christ, tout ramener dans l'Église à un niveau commun... Et il y réussit.

Par Veuillot, tout catholique est devenu *perinde ac cadaver*.

Il a donné à l'Église une orientation nouvelle. A-t-il servi l'Église? a-t-il servi la Foi? Après les journées sanglantes de la Saint-Barthélemy, après les terreurs de l'Inquisition dominicaine en Espagne, la foi est-elle donc devenue plus pure, plus austère? Non. Pendant deux siècles, le sentiment religieux a été s'amoindrissant, le scepticisme a été grandissant, une philosophie nouvelle est née. De la Saint-Barthélemy et de l'Inquisition au grand mouvement libéral de 89, mesurez le chemin parcouru... L'Église est épuisée, abaissée: n'est-ce pas le résultat de la terreur religieuse qui a pesé sur le monde deux siècles auparavant?

1. Louis Veuillot n'a pas commencé dans la débauche et fini dans ce que le *Paris* appelle le *mysticisme* : il a commencé dans l'ignorance de la religion et dans la morale bourgeoise; il a fini dans la foi éclairée, ferme et tranquille.
E. V.

Louis Veuillot et ses prosélytes ont refait la Saint-Barthélemy et l'Inquisition à leur manière. S'ils n'ont point répandu le sang, ce n'est point leur faute; mais ils ont travaillé à tuer les esprits. Le résultat final ne sera pas différent. En voulant de la religion catholique faire une religion intolérante et impitoyable, ils l'ont tuée. Le génie, la passion qu'ils ont déployés en leur œuvre, tournent désormais contre l'Église même.

Elle est une, sans doute; mais elle est amoindrie. Tous ceux qui repoussent la foi aveugle viennent à la philosophie clémente. Il fallait peut-être à l'Église catholique un Veuillot pour la discipliner; il fallait assurément à la France un Veuillot pour lui montrer, par les faits, que la religion est à jamais incompatible avec le Progrès. Or, la France tient pour le Progrès.

ANDRÉ TREILLE.

Et voilà!

Dans un premier article, le *Télégraphe* a présenté Louis Veuillot comme ayant gouverné l'Église; dans un second, il a apprécié l'écrivain. Nous citons la conclusion de celui-ci :

L'homme de lettres a été très grand, si grand qu'on ne saurait lui comparer personne, dans ce siècle, pas même le grand Paul-Louis. Tous deux, Veuillot et Courier, ont eu du procédé dans leur génie de pamphlétaires. Mais combien plus large et mieux coulante la veine de Veuillot! Pendant que l'ennemi des jésuites filtre et distille son fiel de choix, l'ami de l'Inquisition épanche puissamment sa verve. Courier restera le Marivaux du pamphlet; Veuillot en est souvent le Bossuet, parfois le Corneille.

Encore une fois, il s'agit d'art, pas d'autre chose. Justement parce que nous sommes les ennemis jurés des théories du polémiste défunt, nous tous libéraux, fils et défenseurs de la Révolution française, — sans laquelle Louis Veuillot, fils de tonnelier, aurait cerclé des douves pendant toute sa vie, — nous ne pouvons refuser à l'artiste l'hommage de notre admiration. Il a été le premier satirique — en prose — de la littérature française au dix-neuvième siècle. Voilà son lot! Comme dit le poète :

J'en connais de plus misérables!

L'*Intransigeant :*

Louis Veuillot vient de mourir. Il va sans dire que nous ne le regrettons pas. Nous ne sommmes pas chrétiens. Il y aurait donc doublement duperie, de notre part, à user de charité chrétienne envers ce chrétien qui la pratiqua si peu. Si nous n'avions à juger que l'écrivain, nous n'hésiterions pas à rendre justice aux vigoureuses qualités de polémiste du « Zoïle cagot » qui, suivant l'énergique expression de l'auteur des *Châtiments,*

Imagina de mettre une feuille poissarde
Au service de Jésus-Christ.

Louis Veuillot, en effet, excella à défendre la pire des causes avec un talent merveilleux. Certains livres de lui resteront comme des chefs-d'œuvre de passion malsaine et de hurlante injustice : *les Odeurs de Paris, les Parfums de Rome, les Libres Penseurs,* par exemple. Son style, on l'a vingt fois constaté, avait, avec celui de Proudhon, des ressemblances frappantes. Même abrupte concision ; mêmes métaphores robustes ; même richesse, je devrais dire même incontinence d'invectives.

Comme Proudhon, c'était un maître démolisseur, un dialecticien dangereux. Il frappait dur et ferme sur tout et sur tous, alliés et adversaires, et n'apportait pas moins de fougue à traîner dans la boue les libres penseurs, les républicains, les socialistes, — ces navets ! — qu'à éclabousser d'eau bénite de sa façon les catholiques soi-disant libéraux, tels que Dupanloup, et plus tard ceux qui poussaient plus loin que lui l'absurde et l'ultramontanisme, — ces synonymes.

Louis Veuillot soutenait la religion comme la potence soutient le pendu : en l'étranglant.

Le journal de M. Rochefort, l'homme-pamphlet, termine en disant que Louis Veuillot « ne fut jamais qu'un pamphlétaire ».

Nous arrêtons ici les extraits des journaux révolutionnaires. Tous, les modérés, les opportunistes, les radicaux, les intransigeants, les socialistes, ont en effet parlé de même ; tous, en termes plus ou moins grossiers, avec plus ou moins de passion ou de talent, ont rendu hommage au grand écrivain, le proclamant, comme le *Voltaire,* « un des tempéraments les plus extraordinaires, un des esprits les plus vigoureux de ce siècle, qui en a compté

tant, un écrivain de race, un polémiste ardent, plein de force et de vaillance pour la lutte, un rude athlète » ; tous aussi, sauf deux ou trois des plus infimes, ont proclamé la sincérité du chrétien ; tous enfin ont faussé les faits, les doctrines, et injurié l'Église. Le fond de leur thèse a été d'établir que Louis Veuillot, d'accord avec Pie IX, a gouverné les évêques, changé la discipline, fait des dogmes, etc., etc. C'est assez de signaler ces sottises ; ce serait trop d'en citer davantage. Laissons donc là les articles du *Télégraphe*, du *Mot d'ordre*, de la *Justice*, du *Gil Blas*, du *Radical*, de la *France*, de la *Lanterne*, du *Petit Quotidien*, de la *Paix*, de la *Presse*, du *Cri du peuple*, de la *Vérité*, du *Jour*, du *Petit Citoyen*, du *Réveil*, etc., etc.

Nous avons encore sous la main, rien que pour la presse parisienne, des extraits à remplir tout un volume. Il faut donc abréger de plus en plus.

Figaro, que le rédacteur en chef de l'*Univers* a tant combattu, le trouvant presque toujours dangereux et souvent méprisable, a publié plusieurs articles variés de ton et d'idées sur le grand polémiste. Les rancunes que l'on gardait en ce lieu à Louis Veuillot, et qu'on lui garde encore, ont eu dans l'un de ces articles leur complète expression. L'auteur, M. Platel, dit Ignotus, un précieux que l'on voit toujours courir après l'originalité et toujours attraper le grotesque, a voulu venger le figarisme. Il l'a fait comme il pouvait le faire : par la calomnie alambiquée et la déloyauté banale. Toutes les inventions méchantes, haineuses, mensongères, mises en œuvre par la jalousie, l'esprit de parti et l'impuissance contre Louis Veuillot, lui ont été bonnes. Il a serti de son mieux ces vilenies, afin de pouvoir dire que si l'auteur des *Libres Penseurs* avait été un maître écrivain, il avait été aussi un homme de haine. Pour le prouver, il a invoqué un article contre « Berryer mourant », qu'il n'a certainement pas lu, et des articles contre Lacordaire, qui n'ont jamais existé.

Je me borne à signaler ici le morceau de M. Platel. Ce n'est pas, en effet, le lieu de la polémique. Je compte y revenir ailleurs, — probablement dans la préface des *Derniers Mélanges*.

J'extrais d'autres articles du *Figaro* quelques passages rapportant des anecdotes ou se bornant à des appréciations littéraires.

Ce qui suit est extrait d'un article de M. Henri d'Ideville :

NOTES INTIMES.

Ce fut à Rome, en 1864, que je vis Veuillot pour la première fois, pendant que j'étais secrétaire de l'ambassade de France. Le grand catholique était là, il faut l'avouer, dans son élément, sur son vrai terrain, entouré de gigantesques sou-

venirs et des graves témoins de cette foi qu'il défendit si vaillamment. Que d'élans d'enthousiasme, que de tirades éloquentes, que de récits curieux et que de railleries mordantes j'ai entendus de sa bouche, chaque fois que j'avais le bonheur de le rencontrer!

J'ai toujours éprouvé, je l'avoue, pour le talent, la personne et pour la plupart des idées de Veuillot, une sympathie singulière et une vive admiration. Avec ses véhémences, ses haines et ses colères éloquentes, cet homme de bien, ce grand penseur, simple, droit, toujours grand, m'inspirait du respect et une sorte de terreur que les majestés et les gloires éclatantes ne m'ont jamais inspirés.

Je n'oublierai jamais ce qu'il me dit un jour, en sortant de chez M. de Sartiges, alors ambassadeur à Rome. En quelques traits pleins d'humour, empreints d'une vérité si impitoyable, que, malheureusement, je n'oserai les répéter, M. Veuillot nous fit le plus ravissant portrait, au physique et au moral, de l'envoyé français.

« Dieu me garde d'être l'ennemi de votre gouvernement! Pauvre M. de Sartiges! il ne sait donc pas que j'ai aimé son empereur comme il ne l'a jamais aimé, lui, je peux le dire, et que j'ai cru en Sa Majesté comme il n'y a jamais cru, tout serviteur archizélé qu'il se montre? C'était à l'aube de l'Empire. J'aimais l'homme pour m'avoir débarrassé de ce régime hypocrite, impuissant, la république; je lui savais gré de son courage et de sa résolution : il semblait vouloir chercher une consécration, un appui dans Dieu. Voilà pourquoi je le soutenais avec tant d'ardeur. S'il eût été plus franc, s'il eût eu plus de volonté, plus d'élévation, quel rôle il avait à jouer en ce monde! La France était alors puissante. Il l'avait entre ses mains pour la régénérer, la rajeunir. Il fallait occuper, utiliser cette fougue gauloise à de gigantesques entreprises; il devait se faire chef temporel de tous les catholiques d'Europe.

« Je rêvai pour lui un plus grand rôle que celui de Charlemagne. Il aurait pu conquérir le monde en réunissant les nationalités catholiques, et Rome et Paris seraient devenus deux pôles. — Pourquoi vouliez-vous que je fusse légitimiste, moi qui suis absolument du peuple, fils de tonnelier? Je suis catholique avant tout, au-dessus de toute autre considération. Dieu d'abord, le souverain ensuite. Or, Napoléon III, qui pouvait affirmer sa volonté et faire le bien, a laissé attaquer la religion. Voilà pourquoi je l'ai abandonné. Soit par goût, par

caprice, il recherche pour ministres et amis des hommes qui ne croient pas en Dieu : il va à sa perte. N'est-il pas logique que je sois l'adversaire de ce régime? — Tant mieux pour M. le comte de Chambord, si en lui je retrouve la foi catholique et la véritable autorité! Voilà pourquoi aussi celui-là a aujourd'hui mes préférences. »

Un jour qu'il nous parlait de M. de Persigny, auquel l'*Univers* devait sa suppression si brutale, Veuillot exprima d'une façon bien saisissante la douleur que lui avait causée l'inique résolution du ministre :

« Je voulais voir l'empereur; ils m'en empêchèrent : impossible de parvenir jusqu'à lui.

« Ma situation était terrible. C'était aux temps où les mesures les plus arbitraires étaient dirigées contre la religion, alors que les La Valette, les Nigra riaient aux éclats, applaudissaient à tout rompre, et festoyaient au Palais-Royal en injuriant le bon Dieu. Il fallait assister à ces outrages, rester muet, impassible, le bâillon à travers la bouche, ne pouvoir me défendre et résister. Figurez-vous un homme dans une cage de fer, et devant lui, hors de sa portée, sa mère et son enfant qu'on amène. Là, on les outrage; on les frappe, on les tue. Voyez-vous l'homme qui ronge les barreaux de sa cage, impuissant et fou? Il se roule à terre dans des cris de rage et des convulsions. Eh bien! j'ai souffert les tortures de cet homme, moi, et je ne l'oublierai jamais! »

Ayant reçu en 1878, à l'occasion d'un livre que j'avais adressé à Veuillot, une lettre fort cordiale du grand écrivain, j'allai peu de temps après chez lui, rue de Varennes. Je ne le trouvai pas; mais le lendemain, je reçus de sa sœur Élise un mot qui me priait de venir déjeuner chez son frère. Depuis plus d'une année, je n'avais vu M. Veuillot. Je le trouvai changé : il venait, il est vrai, d'être gravement malade; sa démarche était lente, pénible; sa langue un peu embarrassée. Toutefois, son esprit pétillant et caustique n'avait rien perdu de sa vivacité et de son éclat. C'était peu de temps après la mort du pape Pie IX, et je me souviens encore du magnifique parallèle qu'il traça entre le pontife qui venait de mourir et celui qu'on venait d'exalter.

Le *Figaro*, qui publie tous les samedis un supplément littéraire, a consacré tout entier son supplément du samedi 14 avril à l'œuvre

de Louis Veuillot. Il en a cité de larges extraits. Voici la note qui a paru en tête de ces citations :

Nous consacrons aujourd'hui notre Supplément tout entier à Louis Veuillot : c'est un hommage dû à la mémoire de ce grand écrivain, de ce vaillant journaliste. Nous avons puisé dans son œuvre si diverse et si attachante, nous en avons extrait pour ainsi dire la quintessence : les passages que nous y avons empruntés montrent sous tous ses jours et sous toutes ses faces ce talent admirable.

Louis Veuillot était un artiste et un littérateur de race, quelquefois violent et emporté, mais toujours puissant et toujours sincère. Les pages qu'on va lire portent à chaque ligne l'empreinte de cette grande personnalité.

Parmi les extraits cités, se trouve l'article écrit par Louis Veuillot à la nouvelle de la mort du maréchal Saint-Arnaud. Le *Figaro* fait précéder cette citation d'une note qui se termine ainsi :

C'est aussi beau que du Bossuet, et, dans vingt ans, ce sera dans tous les morceaux choisis à l'usage de la jeunesse. Style, pensée, composition, tout est à la même hauteur.

Le *Petit Caporal :*

Il faut constater que Veuillot, qui a eu tant d'ennemis pendant sa vie, a trouvé, après sa mort, des écrivains qui n'ont pu se défendre de lui rendre justice. Des gens qu'il avait rudement fouaillés et qui portent encore la marque de ses coups lui consacrent des articles justement élogieux. Les piétineurs de cadavre, par exemple, les radicaux eux-mêmes, s'inclinent avec des égards forcés devant cette tombe qui va ensevelir leur redoutable ennemi. Il n'y a qu'un cri pour reconnaître que ce penseur et cet écrivain tenait dans la presse une place qui paraît devoir rester libre.

Une seule note détonne dans le concert. Elle est donnée par le *Figaro* et les deux ou trois journaux royalistes (plutôt libéraux et parlementaires) qui ont eu maille à partir avec ce polémiste sans égal. La rancune de ces éclopés est bien tenace et bien puérile.

Louis Veuillot n'était pas des nôtres, encore qu'il ait applaudi au coup d'État. Il n'était d'ailleurs d'aucun parti, quoiqu'il ait souvent fait profession de foi de royaliste. Louis

Veuillot était lui, ce qui était beaucoup. Il n'avait jamais su s'accommoder d'un frein, quand il en trouva un à sa taille. Ne voulant s'asservir ni à une thèse politique ni à un homme, il prit Dieu pour maître et lui resta fidèle.

On reproche à Veuillot, suivant le point de vue auquel on se place, d'avoir régenté les évêques ou d'avoir eu la protection du Pape. L'amitié d'un grand Pape, aussi bien que l'hostilité de grands évêques, ne furent que des accidents que Veuillot ne cherchait point. Il entendait l'Église à sa façon, et eut la bonne fortune de voir agréer sa doctrine par le Pontife qui a le plus longtemps régné sur le monde.

Le trait caractéristique de cet écrivain est, à notre avis, l'amour de l'autorité et le mépris de la sottise. Veuillot plaça si haut l'autorité, qu'après des tâtonnements, des engouements, des abandons et des retours, il renonça à la glorifier dans un régime ou dans un homme, et que, par une envolée subite, il la reporta tout entière en Dieu. Au contraire de Bossuet, auquel on l'a pu comparer par certains côtés, il semble bien qu'il n'admit pas que Dieu pût faire délégation de son apanage. En quoi il se trompa, de très bonne foi sans doute, et attribua aux vicaires du Christ un pouvoir supérieur au pouvoir de l'État. La conception de la suprématie du spirituel sur le temporel, dans la conduite des choses et des hommes de ce monde, fit dévoyer cet autoritaire par excellence, dont les idées ne paraissaient plus être de notre temps.

S'il a pu se tromper sur la politique, Veuillo ne s'est jamais égaré sur la sottise de ses contemporains. Avec une sûreté et une vigueur de main sans pareilles, il a combattu tous les ridicules. Ces coups de fouet ont laissé des marques sanglantes sur la peau de ses victimes. Pitres de théâtres, pitres de la littérature, pitres de tribune, il a dit son fait à chacun. Et il était seul contre tous ! et seul, il a réussi à se créer des adhérents, dont les phalanges n'ont fait que grossir depuis trente ans.

L'*Univers*, où Veuillot livrait chaque jour son combat quotidien, est une puissance.

Bien entendu, nous n'avons pas, ici, l'intention de donner un portrait achevé d'une homme qui, dans sa longue carrière, a tenu si grande place dans la presse. C'est à une esquisse que nous devons borner cette étude. Veuillot était l'honneur de la presse et le rempart de l'Église, malgré ses controverses avec les laïques et les prêtres. On ne saurait mieux le juger

qu'en répétant avec l'un de ses ennemis : « Quelque haine qu'on lui porte, il faut reconnaître que Louis Veuillot a toujours eu pour lui la grammaire et le Pape[1]. »

ALBERT CHEVREAU.

Le *Journal de Paris* :

M. Louis Veuillot est mort. Avec lui ne disparaît pas seulement un des plus grands écrivains de notre époque, mais encore un des plus illustres serviteurs de l'Église et de la France.

L'éminent directeur de l'*Univers* n'a pas toujours été royaliste; mais ses intentions droites devaient nécessairement l'amener à la possession complète de la vérité politique comme elles l'avaient conduit à celle de la vérité religieuse. Sur bien des points secondaires sans doute, nous aurions pu difficilement, même dans les dernières années de sa vie, nous entendre avec lui. Mais il avait compris, et ce sera son éternel honneur, qu'en présence des dangers que la Révolution, sous toutes les formes, fait courir à la société et à l'Église, les catholiques doivent être d'accord sur la question fondamentale du rétablissement immédiat de la Monarchie légitime et traditionnelle.

Il nous plaît particulièrement de saluer en lui le polémiste éminent et l'intraitable adversaire du catholicisme libéral. Toujours sur la brèche, toujours armé pour la lutte, ce champion infatigable a, pendant près d'un demi-siècle, porté des coups terribles à cette doctrine condamnée par plusieurs Papes, et qui, presque anéantie sous le glorieux pontificat de Pie IX, cherche aujourd'hui de mille manières à s'imposer de nouveau.

« Veuillot avait horreur des concessions, écrit M. Paul de Cassagnac dans le *Pays;* et il avait raison. »

C'est aussi notre avis. La vérité, en effet, est une et indivisible : on ne peut à son gré en prendre et en laisser; elle veut être défendue tout entière.....

M. Louis Veuillot eut l'insigne honneur de voir le journal qu'il avait fondé, et dans lequel il combattait si vaillamment pour le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel du Saint-Siège, supprimé par le gouvernement de Napoléon III, puis,

1. Ce mot, souvent cité, est de M. Charles Monselet.

après sa réapparition, suspendu par le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon.

Le bonapartisme et l'orléanisme devaient tour à tour essayer de bâillonner l'intrépide défenseur du Droit, de la Justice et de la Vérité..... MAURICE D'ANDIGNÉ.

Dans ce même journal, un écrivain qui a personnellement connu le rédacteur en chef de l'*Univers*, M. Léon Gallouye, a publié sous ce titre : *Veuillot inconnu*, une étude très mordante et pleine d'intérêt, où des souvenirs personnels, dont un seul n'est pas exact, se mêlent à des appréciations de l'écrivain. Nous voudrions le citer longuement, mais nous n'en pouvons donner que quelques lignes :

Il y a plus de vingt ans que j'avais l'honneur, je puis bien dire aussi le bonheur de connaître Louis Veuillot. En 1861, un de mes cousins et moi, nous vînmes à Paris pour y faire notre droit. La première personne à laquelle nous rendîmes visite, ce fut lui. Nous étions munis d'une lettre de recommandation pour lui, écrite par un de ses bons amis, notre compatriote M. le chanoine Donis, curé de Saint-Louis de Bordeaux. Avec quelle bienveillante affabilité il nous reçut, cet homme que je m'attendais à trouver si *sévère!* Quelle douceur dans sa voix si charmante, dans son regard, dans son sourire! quelle amabilité! quelle condescendance! quelle gaieté! quelle bonté vraiment paternelle! Non, je n'oublierai jamais ce premier accueil!

La lecture des ouvrages de l'écrivain avait enthousiasmé mon adolescence. La vue de l'homme séduisit complètement ma jeunesse.

Plus tard, devenu, je puis le dire, l'ami de Louis Veuillot, loin de les voir diminuer, j'ai vu grandir, au contraire, et mon enthousiasme pour l'écrivain et ma vénération et mon admiration pour l'homme.

La bonté de Veuillot! Je viens d'écrire le mot. Je me garderai bien de l'effacer! Je vous le dis, en vérité, mon cher ami, la bonté fut peut-être le trait principal de cette figure si attrayante, contre la beauté de laquelle semble avoir pris plaisir à s'acharner un mal bien autrement corrosif que la petite vérole.

Oui, la vérité est que ce rude, ce terrible batailleur était, pour ainsi dire, pétri de tendresse. Tous les dons de l'intelligence brillaient en lui, on sait avec quel éclat. Aucune qualité

de l'âme et du cœur ne lui fit défaut. Les plus fraîches, les plus délicates, les plus exquises, il les possédait au suprême degré : piété filiale, amour fraternel, amour conjugal et paternel, vivacité, solidité, dévouement de l'amitié, charité envers les pauvres, les souffrants, les malheureux.

Tous les journaux hebdomadaires illustrés ont publié des portraits de Louis Veuillot, accompagnés d'articles biographiques. Voici ce qu'a dit l'*Univers illustré* :

Louis Veuillot vient de mourir : avec lui s'éteint une des intelligences les plus hautes, un des cœurs les plus généreux, un des plus rares talents de ce siècle...

Ah ! ce fut un redoutable et merveilleux jouteur, et qui ne connut ni la défaillance ni l'effroi. Les faux tribuns et les faux savants, les sophistes et les tartufes, la bourgeoisie égoïste, indifférente et prudhommesque, les exploiteurs de toutes nuances, les charlatans de tout plumage, n'ont point rencontré d'adversaire plus acharné à les démasquer. Le peuple, au contraire, que l'on abuse et que l'on égare, n'eut pas de champion et d'ami plus chaleureux. « J'ai toujours défendu les intérêts et l'honneur des petits de ce monde, desquels je suis, » s'écriait le journaliste ; et nul n'était mieux en droit de se rendre une telle justice. Son amour du peuple s'était accru de toute l'ardeur de sa charité chrétienne ; et ce sont les intérêts du peuple méconnus, ses droits lésés, son esprit trompé et corrompu, qui ont inspiré à Louis Veuillot ses plus vengeresses colères.

La malveillance a pris prétexte de sa franchise de langage et de la véhémence de ses indignations, pour le dénoncer comme un homme de fiel et pour lui faire comme un monopole de l'épithète injurieuse... Certes, nous ne partageons pas complètement, sur la polémique par la voie de la presse, l'opinion de M. Jules Simon, qui demandait la liberté même de l'outrage ; et cependant, nous avouons humblement que Louis Veuillot ne nous semble pas avoir si souvent outré le ton de la discussion permise. C'était surtout la justesse de ses coups qui en faisait la force, car la clairvoyance de l'écrivain n'avait d'égale que son habileté à manier une arme loyale.

Du moins nous ne croyons pas que l'on songe à contester le talent génial de l'écrivain. Nul autre ne posséda, comme lui, à notre gré, le style véritablement français. C'est une pure et

constante merveille que cette prose, toute de muscles et de nerfs, ferme, claire, concise, variée, imagée, vibrante et frémissante de vie, où la malice de Régnier, le bon sens de Molière, le naturel de la Fontaine, et souvent même l'éloquence de Bossuet, semblent se réunir. Qui donc eut plus de verve, de vigueur, d'ironie, et qui rencontra plus de bonnes fortunes d'expression? Est-il une page de la Bruyère que l'on puisse mettre au-dessus de telle ou telle des *Libres Penseurs?*

Certes, il fut et il restera le polémiste par excellence; mais ce serait une grave erreur de croire qu'il ne fut que polémiste. Tous ses livres abondent en contrastes : à la discussion passionnée, à l'apostrophe virulente, succèdent des pages de la plus ravissante fraîcheur. Qu'on relise plutôt, dans le volume que nous venons de citer, les chapitres qu'il a consacrés à son frère, aux Petites Sœurs des Pauvres, celui dans lequel il parle de l'amour avec une si délicieuse poésie. Le pittoresque, le charme, l'enthousiasme, débordent encore dans ses *Pèlerinages de Suisse*, et surtout dans celle de ses œuvres que l'on connaît peut-être le moins, et qui contient des trésors de grâce, d'esprit, de sentiment et de fine gaieté : nous voulons parler d'*Agnès de Lauvens*, ce tableau si délicatement exquis, le plus vrai que l'on ait tracé d'un couvent de jeunes filles.

Dans un genre bien différent, *les Odeurs de Paris* donnèrent la mesure de sa puissance d'observateur satirique de la réalité. Il a montré, dans *Çà et là*, combien il était passé maître dans l'art du récit.

Et quelle joie d'entendre Veuillot discourir sur les beaux-arts, et sur ces grands écrivains dont il était le digne héritier! Comme il sait découvrir le beau! comme il sait l'admirer!

Et ce formidable railleur était le plus tendre des amis, des époux et des pères. Et cet homme qui laissa tomber le mépris de si haut, qui donna tant d'amertume à l'ironie, était la douceur, l'urbanité, la modestie incarnées : on ne pouvait entrer en relation avec lui sans être séduit par sa bonne grâce autant que dominé par la majesté de son caractère.

Nous sommes personnellement heureux d'avoir pu apporter à la mémoire de Louis Veuillot cet humble et suprême hommage. Mais que sont les paroles en présence d'une telle vie?

ROBERT VALLIER.

L'article de la *Vie moderne* est d'un ennemi; pourtant il lui échappe l'aveu que voici :

Il y a deux livres de Veuillot qui, plus que tous les autres réunis, serviront à sa gloire littéraire : *les Libres Penseurs* et *les Odeurs de Paris*. Ce sont deux œuvres satiriques, d'une exécution vraiment magistrale.

Le *Monde illustré* dit que « l'éminent publiciste a conservé toute sa vie cette âpre ardeur de l'artisan qui donnait à ses écrits une saveur particulière ».

L'*Illustration* dit que « sa mémoire survivra, parce qu'il fut un artiste et un écrivain très supérieur à son métier ».

La *France illustrée* publie, outre le portrait de M. Louis Veuillot, le dessin de la maison où s'écoula sa première enfance, à Boynes. Un article de M. Oscar Havard sur l'œuvre de Louis Veuillot se termine ainsi :

Faut-il maintenant dire un mot de l'écrivain que la France a perdu? Personne n'ignore qu'il est hors de pair. Pas un littérateur de ce siècle ne saurait être mis au-dessus de Louis Veuillot; amis et ennemis s'accordent pour le reconnaître pour leur maître. Ce prodigieux génie littéraire s'est surtout affirmé, selon nous, dans les deux ouvrages parus sous ce titre : *Rome pendant le concile*, et *Paris pendant les deux sièges*. Qui voudra savoir au milieu de quel conflit de sentiments et d'idées s'ouvrit et délibéra la grande assemblée conciliaire, et qui désirera se rendre compte des terribles émotions dont furent déchirées, pendant la guerre, toutes les âmes chrétiennes et françaises, ne pourra se dispenser de consulter Louis Veuillot. Mais on ne connaîtrait pas suffisamment le grand écrivain, si l'on s'en tenait à cette lecture. Pour bien apprécier toutes les qualités qui décorèrent cette intelligence supérieure, il faut parcourir les *Historiettes et Fantaisies*, *l'Honnête femme*, *Corbin et d'Aubecourt*, *Çà et là*. On y verra qu'aucune corde ne manquait à cette lyre. Nombre de pages nous montrent un Veuillot idyllique, que les faquins de la presse radicale ont sottement méconnu.

Le *Triboulet* encadre de deuil un article au-dessus duquel est gravée une couronne enfermant une croix et une plume superposées, avec les chiffres L. V. Autour de la couronne sont gravés ces mots : *A Louis Veuillot, le Triboulet*. Dans l'article, nous lisons :

Toute la rédaction du *Triboulet* tient à rendre un suprême hommage à la mémoire de Louis Veuillot.

A une époque où tant d'écrivains sont moins friands de considération que de bruit; où, pourvu que leur plume leur rapporte la richesse, et, à défaut de richesse, les honneurs, ils font bon marché du reste, Veuillot restera le type du journaliste qui a honoré sa profession. Jamais on ne lui a fait l'affront même d'essayer de le corrompre : c'était l'intégrité même.

Et quel talent! Depuis Chateaubriand, aucun écrivain n'a plus illustré la prose française; et Veuillot même, on peut l'affirmer, est plus complet que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. On a dit de lui qu'il procédait à la fois de Bossuet et de la Bruyère. Ces deux grands génies sont en effet ses ancêtres et ses modèles; mais la puissante originalité de Veuillot ne s'en dégage pas moins avec toute sa saveur propre. Les chefs-d'œuvre qui ont nom *les Libres Penseurs* ou *les Odeurs de Paris* resteront d'impérissables monuments.

Une étude de M. Frédéric Fort, publiée dans la *Revue du Samedi*, débute ainsi :

Deux fois seulement, à vingt années de distance, j'ai vu le merveilleux écrivain, l'incomparable polémiste, le grand chrétien qui vient de mourir. Et la seconde fois, c'était hier, quelques heures à peine avant que fût clouée la planche funèbre, avant que fussent commencés les chants de deuil. La mort n'avait point altéré cette physionomie puissante, ce masque étrange d'athlète, que la basse caricature n'était point parvenue à rendre vulgaire ou ridicule; la mort lui avait donné cette beauté particulière qui, sur ces visages de géants tombés, semble être le dernier reflet de l'âme envolée. Tel je l'avais vu, celui-là, vingt années auparavant, tel je le retrouvais à cette heure, couché sur son lit funéraire.

Au fait, les deux époques n'étaient point sans ressemblance.

Et comme conclusion :

Bâton ou épée, c'était une plume, et de la meilleure trempe

Je dirais volontiers, moi aussi : « Otez cette plume de l'histoire contemporaine, tout y est changé. Des idées et des hommes, aujourd'hui morts ou vaincus, seraient encore vivants et vainqueurs. Cette plume a été, autant qu'une épée, un instrument de Dieu. » Oui, certes! Et il apparaît clairement que Dieu ne voulait ni de ces vivants ni de ces vainqueurs que Louis Veuillot a couchés morts et vaincus.

Même note dans le *Tirailleur*, la *Gazette des Campagnes*, le *Mousquetaire*, la *Semaine illustrée*, le *Clocher*, le *Pèlerin*, la *Gazette du Dimanche*, la *Terre sainte*, etc., etc.

La *Revue du monde catholique* du 15 avril, qui a paru encadrée de noir, a consacré son numéro tout entier à la mémoire de Louis Veuillot. Ce numéro s'ouvre par la reproduction de l'ancienne biographie de Louis Veuillot, publiée par M. Eugène Veuillot, et continue par une série d'articles dont voici les intitulés :

Louis Veuillot. — *Le Chrétien : humilité et résignation* (A. David).
Louis Veuillot. — *L'Écrivain* (L. G.).
Louis Veuillot. — *Le Publiciste* (É. Drumont).
Louis Veuillot. — *Le Poète* (René des Chesnais).
Louis Veuillot. — *Souvenirs personnels* (Pierre d'Attente).
Louis Veuillot. — *La Mort* (Ernest Hello).
Louis Veuillot. — *L'Épiscopat et le Clergé* (***).
Louis Veuillot. — *La Presse* (Ch. de Beaulieu).
Louis Veuillot. — *Les Funérailles* (***).

Quelques lignes de M. Victor Palmé ouvrent ce numéro exceptionnel. Le directeur de la Société générale de librairie catholique, éditeur de la plupart des ouvrages de Louis Veuillot, rappelle qu'après la suppression de l'*Univers* en 1860, Louis Veuillot écrivit plusieurs articles dans la *Revue du monde catholique*. Il ajoute :

Longtemps dirigée par le digne frère d'un tel maître, la *Revue* se glorifie d'avoir fidèlement gardé les doctrines et l'esprit de celui qu'elle peut, en quelque manière, considérer comme le plus illustre de ses fondateurs. Aujourd'hui, comme aux premiers jours, elle a les yeux tournés vers Rome, et fait profession de mettre sans cesse au service du souverain Pontife la plume de tous ses écrivains et le dévouement de tous ses lecteurs.

Plus que tous les autres hommes, les catholiques sont astreints au devoir de la reconnaissance. C'est assez dire qu'ils garderont obstinément la mémoire de cet autre de Maistre, qui fut en France un des créateurs du grand parti catholique, et n'eut guère d'autres adversaires que ceux de la vérité.

Ils n'oublieront pas celui dont on disait hier : « La France vient de perdre son meilleur écrivain; l'Église, son soutien le plus vaillant; le journalisme, son maître. »

Ils n'oublieront pas cet incomparable prosateur et poète qui savait si bien mêler aux délicatesses de la langue du dix-septième siècle les couleurs et les hardiesses du parler contemporain.

Ils n'oublieront pas celui qui, de l'aveu de tous, fut le premier des publicistes de ce siècle, et aimeront à se rappeler ces milliers d'articles qui sont peut-être l'élément le plus vivant de son œuvre : articles tour à tour vigoureux et délicats, élevés et railleurs, terribles et doux, mais où frémit toujours cet amour de l'Église qui fut la seule passion de Louis Veuillot.

Puissent de tels souvenirs n'être pas stériles et susciter parmi nous une génération vigoureuse de penseurs et d'écrivains catholiques qui, dignes élèves du grand chrétien que nous pleurons, aiment la vérité comme il l'aimait et la servent comme il l'a servie!

Voici la conclusion des pages de M. Ernest Hello, *la Mort :*

La mort, en posant sur Louis Veuillot sa main terrible, a déchiré les voiles qui cachaient les recoins de son cœur. Elle a montré tout au fond les douceurs qu'on soupçonnait sans les voir. Ceux qui ont senti, ne fût-ce qu'un instant, la paix de ce soldat, sentent grandir en eux ce souvenir.

Il faudrait joindre à son œuvre publique l'histoire de son œuvre privée.

La mort a une étrange puissance. Elle repousse les apparences; elle dévoile les mensonges. Elle immobilise les réalités; elle les fixe à jamais.

Tous les personnages si profondément divisés entre eux au sujet de Louis Veuillot vivant, viennent de se réunir autour de Louis Veuillot mort.

Autour de ce cercueil, tous semblaient ne faire qu'un.

L'homme que la mort touche devient statue. La statue n'a rien à craindre. La mort absorbe et attire à elle, pour les dis-

siper, toutes les pensées, tous les sentiments qui n'étaient pas dignes de la vie. Elle souffle sur les poussières.

JOURNAUX DE PROVINCE

Nous regrettons vivement que la place nous manque pour citer, dans toute leur étendue, les articles inspirés à la presse de nos départements par la mort de Louis Veuillot. Seulement, si nous voulions tout reproduire, ce serait tout un volume qu'il faudrait ajouter à celui-ci. Nous devons donc nous borner. Aussi ne publierons-nous, des articles de la presse de province, comme des articles des journaux étrangers, que de courts extraits.

Nous plaçons ces extraits à peu près dans l'ordre où les journaux où nous les avons pris nous sont parvenus.

Correspondance Saint-Chéron :

La mort de Louis Veuillot a été, en Europe, dans toute la presse qui n'est pas vouée aux doctrines anarchiques, un hommage rendu à l'un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit français.

Aujourd'hui, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, pour les obsèques de Louis Veuillot, la manifestation a eu un caractère plus particulièrement catholique ; elle a été éclatante.

Les trois nefs de Saint-Thomas d'Aquin n'ont pu suffire à contenir la foule des ecclésiastiques, des membres des congrégations religieuses, des laïques appartenant à toutes les classes de la société, venus pour rendre les derniers devoirs à l'éloquent et courageux défenseur de la Papauté et de l'Eglise. La place Saint-Thomas-d'Aquin est restée couverte d'un grand nombre de fidèles, qui n'ont pu pénétrer dans l'église.

Monsieur le comte de Chambord s'était fait représenter par M. le marquis de Dreux-Brézé.

Dans une seconde correspondance, M. de Saint-Chéron disait :

C'est un vieil ami de plus de quarante ans qui vient rendre hommage à la mémoire de Louis Veuillot. La presse, dans toutes les opinions, est unanime à reconnaître la suprématie de la place qu'il a occupée dans notre pays comme écrivain et polémiste. Vous avez sous les yeux la liste des nombreux ouvrages qu'il a publiés, pendant près de cinquante années de

vie littéraire. Plusieurs resteront comme des modèles de style, de nobles pensées, de descriptions charmantes. D'autres resteront aussi, comme la peinture fidèle des tristes mœurs politiques et littéraires de notre époque.

Mais je veux surtout rappeler la dignité de son caractère d'écrivain, toujours désintéressé, toujours prêt à tous les sacrifices pour les saintes causes qu'il servait. Cet homme si vif, si énergique, si violent même quelquefois dans ses polémiques, était, dans la vie privée, le caractère le plus doux, le plus aimable, dévoué à sa famille et à ses amis. Nul n'a rempli avec plus d'édification tous ses devoirs de citoyen, d'époux, de père. C'est qu'il était, avant tout, catholique fervent et pratiquant, et il puisait dans la solidité de sa foi la force nécessaire pour résister aux épreuves de la vie et accomplir toutes les obligations imposées au chrétien. Ah! comme il nous a manqué dans les luttes de ces dernières années! Les mécréants de la politique et de la littérature redoutaient les traits acérés de sa plume, qui pénétrait profondément dans la chair pourrie des ennemis du catholicisme et de l'ordre social.....

Impossible de citer tous les autres noms; pas une des notabilités catholiques présente à Paris n'a manqué d'assister à cette pieuse cérémonie...

Cette magnifique manifestation répond à un déplorable article publié ce matin, dans le *Journal des Débats*, par M. John Lemoinne, qui prétend que l'Église catholique a été *anéantie* par Pie IX et Louis Veuillot, qui méritent de reposer dans la même tombe. M. John Lemoinne a raison sur ce dernier point : il ne pouvait faire, par ce rapprochement, plus d'honneur à la mémoire de Louis Veuillot.

Le rédacteur du *Journal des Débats* fait un aveu qui le recommande tout particulièrement aux prières de ses amis et de ses adversaires : il dit que Louis Veuillot a commencé par l'incrédulité pour arriver à la foi, et M. John Lemoinne laisse entendre que lui est parti de la foi pour arriver à la *négation*. Il faut le plaindre de son aveuglement, qui lui fait voir une *Église anéantie* dans les manifestations qui rappellent les plus beaux âges de la foi catholique. AL. DE SAINT-CHÉRON.

Le *Pas-de-Calais*, d'Arras, encadre de deuil un article où nous lisons :

Fils zélé, ardent, enthousiaste, mais toujours humble, sou-

mis et désintéressé, de la sainte Église, il n'eut jamais, pendant sa célèbre et féconde carrière, dans ses heures de repos comme au sein de ses fougueuses batailles, qu'un souci, un seul but : vivre et mourir pour sa mère bien-aimée.

Toujours devant! fut sa devise ; et sa plume étincelante et aiguë comme une épée a infligé aux ennemis de l'Église, dans quelques rangs qu'ils se trouvassent, les plus rudes coups, et prouvé que jamais devise ne fut mieux et plus glorieusement portée...

Nul n'a plus aimé l'Église que M. Louis Veuillot, nul ne l'a mieux défendue.

Les haines qu'il a suscitées sont éteintes ; mais son œuvre resplendit, et elle dépasse de beaucoup le vaillant journal où il a soutenu de si rudes combats et remporté de si éclatantes victoires.

Même langage dans le *Courrier de la Somme.*

La *Vraie France*, de Lille :

« Injurié par ses adversaires, blâmé quelquefois par ses amis, M. Louis Veuillot n'est et ne peut être contesté ni par ceux qui le haïssent le plus, ni par ceux qui l'approuvent le moins. C'ést une puissance ! » M. de Pontmartin l'a bien jugé. La Providence n'envoie point souvent de ces hommes qui ne se plient pas sous le vent du siècle, qui dédaignent de dangereux suffrages, qui ne cèdent ni aux faiblesses de leur époque ni aux leurs, et qui ne refusent pas de s'exposer à cette sorte de célébrité qu'on peut appeler une impopularité glorieuse. Nous ne cessons de veiller sur le rempart, dit-il, frappés par nos ennemis et par nos amis.

La polémique fut pour lui comme une croisade où tout bon chrétien doit combattre. Il n'écrivait pas, comme beaucoup, pour flatter ses lecteurs ou en augmenter le nombre, ni pour la médiocrité superficielle, mais uniquement pour la défense de la liberté, du droit et de la religion, dont il fut le puissant auxiliaire.

L'*Émancipateur*, de Cambrai :

Peu d'hommes ont été aussi discutés, aussi haïs que cet homme ; peu d'hommes méritaient autant l'admiration, le respect, l'amour.

Il fut grand en tout : par la foi, par le talent, par l'abnégation.

Il fut grand dans l'action et dans la lutte, dans la victoire et dans la défaite.

Sa vie eut des heures terribles, des heures de dures et pénibles angoisses, lorsque, recevant par devant les coups de l'ennemi, il entendait par derrière lui, et venant des rangs de ceux-là mêmes qu'il défendait, des clameurs qui auraient pu paraître poussées par la trahison, si l'on ne savait combien la jalousie peut engendrer de mesquines sottises.

Dans le public, on aperçut surtout de lui l'athlète.

Ce n'était point pourtant tout l'homme.

M. Louis Veuillot frappa fort et dur, pour cette raison qu'ayant en main une arme trempée comme jamais arme ne fut trempée, et l'ennemi encombrant la route, il avait pour devoir de nettoyer le terrain. Mais cette besogne n'était point celle pour laquelle son grand talent était le plus fait.

Il était homme de cœur avant d'être homme de combat — ainsi souvent en est-il des grands guerriers — et ses plus belles pages, les pages où sa plume sut mettre tout le charme de son incomparable génie, sont celles qu'il écrivit lorsque, sorti des ardeurs du combat, il put laisser éclore dans la paix et le calme tout ce que son cœur aimant contenait d'enthousiasme, d'affection et de tendresse.....

M. Sainte-Beuve disait de l'une de ces nouvelles, *la Chambre nuptiale* : « Rien de mieux n'a jamais été écrit dans notre belle langue française. » Et c'est vrai.

Comme plume, M. Louis Veuillot est fils de Sévigné. Je le lui dis un jour à lui-même. « Plusieurs pourraient prendre cela pour un paradoxe, me répondit-il; mais c'est exact. »

Sa phrase, si pleine de distinction, savait donner aux mots comme un sens nouveau et inattendu, qui cependant, après réflexion, se montrait bien comme le plus naturel et le plus net.

Il fut un maître, et restera le maître.

Marchant côte à côte avec les de Riancey, les Poujoulat, les Laurentie, il fit du journalisme une carrière, j'allais dire une mission, d'honneur et de dignité. Cette arme, jusque-là couverte de tant de boues et de tant de hontes, traînée dans tous les ruisseaux, déshonorée par toutes les trahisons, vilipendée par un commerce sans pudeur, achetée pour le service de toutes les ignominies, il la prit dans ses nobles mains de

plébéien converti, et, la consacrant à Dieu, lui chevalier de l'Église, il la consacra à la seule vraie gloire, — la gloire de Jésus-Christ, roi et maître du monde..... B. DE MARCQ.

L'*Étoile*, d'Angers :

Louis Veuillot n'est plus! Depuis trois ans que le rude lutteur se taisait, ce nom de Louis Veuillot grandissait dans l'ombre, attendant le plein jour de la mort.

Avec un chrétien de cette taille, on ne craint pas de dire la vérité. Il est dans la gloire : que lui importe notre jugement?

L'auteur de l'article, M. G. Véran, marque ensuite quelques dissidences politiques, rapporte des anecdotes, puis termine ainsi :

Veuillot a travaillé pour Dieu ; il meurt chrétien et royaliste : il ne disparaît pas comme les autres, il arrive.

Le *Salut public*, de Lyon :

Le *Salut public* a souvent combattu les doctrines de M. Louis Veuillot. Cette divergence d'opinions ne nous enlève pas le droit de manifester, sur la tombe du grand écrivain et du grand chrétien qui vient de mourir, tout notre respect et toute notre admiration. Avec Louis Veuillot vient de s'éteindre une des personnalités les plus curieuses de notre époque.....

Aucun écrivain n'a eu une manière, *un faire* plus à lui que Louis Veuillot ; ses ennemis, même les plus acharnés, et ils étaient nombreux, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître ce qu'il y avait de nouveau et de saisissant dans le talent du grand polémiste catholique.....

Une fille de M. Veuillot ayant pris le voile, le père ne supporta pas la vocation de sa fille avec toute la résignation qu'on pouvait attendre de lui. Comme un évêque s'en étonnait, il lui fit en pleurant cette réponse : « Hélas ! Monseigneur, j'ai un cœur d'épicier. » Rien n'est touchant comme cette exclamation naïve du terrible pamphlétaire qui avait consacré sa vie à la cause de Dieu.

Si l'écrivain dans Louis Veuillot force l'admiration, cette faiblesse paternelle ne force-t-elle pas la sympathie?

Et dans un autre article du même journal, signé *Septime*, nous lisons ceci :

A-t-il nui à l'Église ou a-t-il fructueusement servi sa cause?

A-t-il à jamais brouillé le catholicisme avec ce qu'on appelle le progrès? a-t-il démontré qu'il y a un abîme infranchissable

entre la civilisation moderne et le Symbole des apôtres, qu'il y a inconciliabilité absolue entre la liberté et le dogme pontifical? Sisyphe du *Syllabus* et de l'infaillibilité, a-t-il écrasé l'Église sous le choc de ces deux rochers brandis contre ses adversaires?

Je me suis souvent posé ces questions...

Or, voici que, à peine close par le doigt de la Mort cette bouche que Dieu avait déjà condamnée au silence, cent voix, voix mille s'élèvent et répondent : *Oui!*... oui, Veuillot, rempart de l'Église, a été le plus actif démolisseur... Oui, Veuillot, soldat du catholicisme, a été le sicaire du catholicisme!

Mais, comme toutes les voix qui clament ces choses sont celles des ennemis du catholicisme; comme tout ce que la religion de nos pères compte de détracteurs, depuis le matérialiste sectaire et le pétroleur social, jusqu'à l'épicurien sceptique et au dissident confessionnel: oui, comme tout ce monde-là s'assemble en chœur pour déclarer que Veuillot fut néfaste à la noble cause par lui librement, loyalement épousée... cela me suffit.

Mon sentiment est désormais fixé; et, *faisant un acte de foi*. je crois que l'homme illustre qui vient de mourir a bien mérité de la religion comme des lettres, et que, au total, son œuvre a été grande, salutaire et bonne. Dieu se chargera de le démontrer plus tard.

Il eut des outrances de valeur et même d'animosité, soit! mais, d'un bout à l'autre de sa carrière, il combattit le bon combat. Il fut un soldat et fut aussi un homme; et, la part faite de sa passion belliqueuse et de son humanité, il reste un héros, et des plus purs qui aient existé jamais. Ce fut « le bon sergent du Seigneur Jésus-Christ », — comme saint Louis, son patron, lequel fut un saint, un soldat, et aussi un homme!

Ce qui revient à dire que Veuillot ne fut pas impeccable; non! pas même dans son style, qui cependant est le plus sainement correct que je sache, et le plus orthodoxe au point de vue de la vraie grammaire et du vrai génie de notre langue française.

Toute la vie de Louis Veuillot se résume dans la défense incessante de l'Église catholique et romaine. Nul plus que lui n'aima Rome et la Papauté, nul n'en fut dans notre pays plus infatigable apologiste. Peu d'épées frappèrent autant que cette plume.

Dans la *Gazette du Midi*, de Marseille, M. Charles Garnier publie un article où, au milieu de certaines réserves politiques, on lit :

..... C'est dans le labeur quotidien de l'*Univers* qu'il s'est surtout dépensé; c'est là qu'il a révélé avec le plus d'éclat pour sa cause les aptitudes de polémiste dont Dieu l'avait doué. Disons-le sans hésitation, il fut le premier polémiste de la presse française.

Comme littérateur, Louis Veuillot est au-dessus de la plupart de ses contemporains les plus renommés. Il n'était pas de l'Académie française; mais aucun académicien n'écrit la langue française avec autant de précision et de pureté.

Le *Journal de Marseille* a rappelé, par la plume de M. Rostand, les leçons contenues dans le livre célèbre : *le Lendemain de la victoire*, puis a conclu ainsi :

J'ai voulu relire cela : faites-en autant, et vous ne douterez pas que l'athlète qui dort depuis deux jours dans la paix, le crucifix sur le cœur, n'ait été un penseur puissant, un convaincu dans ce temps débile, un fier écrivain.

Le *Citoyen*, de Marseille :

Louis Veuillot fut avant tout un homme de foi. Toute son œuvre le proclame.

Ceux que fustigea sa verve impitoyable l'accusèrent de manquer de charité chrétienne. Ah ! ce fut là le grand grief de ces bons apôtres, si modérés, si évangéliques eux-mêmes à l'égard des cléricaux. Eh bien ! non, le reproche ne portait pas. Certes, nous ne nions pas les violences du polémiste; mais combien légitimes ! combien justifiées ! D'ailleurs, que l'on y regarde de près, et l'on se convaincra qu'elles s'adressent, en général, plus à l'œuvre qu'à l'ouvrier, et que les idées sont plus en cause que les personnes. Si l'invective lancée au sophisme atteint, d'aventure, le sophiste, le malheur après tout n'est pas grand. N'est-ce pas de Maistre qui a dit : « On n'a rien fait contre les doctrines tant qu'on n'attaque pas les personnes » ? Ce n'est pas nous qui nous plaindrons que les traits de Louis Veuillot soient allés à leur adresse.

HORACE LOURS.

Un second article du même journal, dû à M. Félix Dupont, est toute une étude sympathique et chaleureuse sur Louis Veuillot. L'auteur constate le grand spectacle donné par les funérailles, et le cortège plus éclatant encore que la presse par ses articles a fait « au grand chrétien qui depuis un demi-siècle défendait l'Église ».

L'*Espérance du peuple*, de Nantes :

Nous n'avons point la prétention de porter un jugement complet sur cet homme mêlé à tant de luttes, et nous ne pouvons apprécier tous les coups qu'il porta ; mais il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord : c'est l'immense talent de l'écrivain. M. Veuillot fut un maître en l'art d'écrire : il a pris parmi nos littérateurs une place à part; il a escaladé avec un succès sans pareil des sommets inconnus aux écrivains qui avaient avant lui illustré les lettres françaises.

Le rédacteur en chef de l'*Univers* est le premier des journalistes: ce titre de gloire lui est incontesté; et nous sommes flatté que, parmi tant d'esprits vifs, alertes, brillants, hardis, éloquents, la palme appartienne à un catholique.

Un trait qui nous plaît particulièrement en lui, c'est son dédain de la popularité.

Ce dédain de la popularité est la marque d'une nature élevée et d'un caractère fort. MARTIN.

L'*Union du Midi*, de Toulouse :

Il faut tenir par quelque côté à la presse quotidienne pour apprécier dans toute son étendue et dans sa haute valeur l'œuvre du rédacteur en chef de l'*Univers*. Celui-là fut vraiment un maître. Amis et adversaires doivent le reconnaître pour tel, sous peine d'ignorer le premier mot de ce rude et difficile labeur qu'on appelle le journalisme. Il eut de son vivant le privilège d'éveiller de violentes colères et d'ardentes sympathies. Mais les sots peuvent seuls nier la puissance et la souplesse d'un esprit tel, qu'il faut penser tout à la fois à Juvénal, à Rabelais et à de Maistre, pour le comprendre et pour le définir.

MAISONNEUVE.

Le *Messager de Toulouse :*

Louis Veuillot est, d'occasion, violent, caustique, brutal; il n'est jamais grossier ni ordurier. S'il emprunte un terme à la

langue verte, il sait si bien l'enchâsser, que le vil carbone, épuré, décrassé, brille comme un diamant.

A certaines heures, il y avait de la tendresse dans sa colère. Ce vigoureux esprit, qui aime à se montrer impitoyable, a des accents d'immense miséricorde pour les petits, pour les souffrants, pour le peuple que l'on trompe.

Littérairement, ce fut un styliste de premier ordre, un journaliste hors ligne, un grand artiste.

Il est de ceux qui ont le mieux dompté cette grande dominatrice que nous appelons la langue française.

FIRMIN BOISSIN.

La *Champagne*, de Reims :

Il lutta et il fut victorieux. Telle est l'épitaphe qu'on pourrait graver sur la tombe de Louis Veuillot. Il lutta toute sa vie; et toute sa vie, depuis le jour où commença la lutte, il fut victorieux. Sa première victoire fut remportée sur lui-même : il avait alors vingt-cinq ans...

Homme d'une seule pièce, il ne voulut avoir aucun défaut à sa cuirasse. Il n'eut pas de fanatisme — ce mot n'aurait pas de sens, appliqué à lui — il eut la foi, la foi entière, et il la défendit encore plus contre ceux qui la discutaient et voulaient l'accommoder aux goûts du jour, que contre ceux qui la niaient...

Nous ne somme points de taille à parler de cet homme illustre, comme il convient de le faire; mais nous pouvons lui rendre hommage, et c'est ce que nous faisons.

BRUNET DE BOYER.

La *Gazette de Nimes :*

Même les adversaires les plus acharnés de M. Louis Veuillot sont obligés de reconnaître la sincérité de ses convictions, la loyauté de sa polémique, les qualités incontestables de son style; pour nous, M. Louis Veuillot, à part certaines dissidences sur quelques points secondaires, était, de plus, un de nos chefs incontestés et le champion le plus ardent de la cause catholique.

Sa mort est un deuil pour tous les catholiques. Mais le souvenir de ses œuvres ne fait aujourd'hui que se raviver davantage ; elles ne s'effaceront jamais de notre cœur, et notre reconnaissance pour ce héros sera éternelle.

Cet humble tribut de notre admiration exprime bien imparfaitement les pensées qui se pressent dans notre esprit et les sentiments qui animent notre cœur; mais nous avons tenu à mêler notre faible voix à celle de toute la presse, et, les larmes aux yeux, nous venons déposer ce faible hommage sur cette tombe où va descendre un si illustre écrivain et un si fervent catholique. F. Chapot.

L'*Éclair*, de Montpellier :

Nous nous inclinons profondément devant la dépouille du glorieux maître, et nous exprimons le vœu que de cette « poussière » encore éloquente il sorte, comme du sang des martyrs, cette vertu qui fait germer les forts, les invincibles.

La *Gazette du Centre*, de Limoges :

Louis Veuillot a eu la passion de la vérité et tout le courage nécessaire pour la dire toujours. Dire la vérité en notre temps, ce n'est pas petite affaire : il faut la défendre, non seulement contre les ennemis, mais contre les amis eux-mêmes, et ces derniers ne sont pas toujours les plus accommodants. L'unité s'est faite en France autour de la chaire de Rome; l'Église de France a grandi : l'avenir dira quelle part considérable revient au rédacteur de l'*Univers* dans ce mouvement de notre pays catholique, rompant enfin avec tous les préjugés gallicans des siècles passés. Puisse le rétablissement de l'orthodoxie religieuse être l'heureux prélude de la restauration de la vérité politique!

On lui a reproché la vivacité et l'âpreté de sa polémique : on oublie la violence de ses adversaires. Se rappelle-t-on qu'un jour l'évêque d'Orléans eut la fantaisie de jeter l'interdit sur l'*Univers?* Le procédé était au moins un peu vif. On disait alors qu'il ne convenait pas qu'un laïque fît la leçon aux évêques : nous nous rappelons ce mot bizarre de cette époque. Pourquoi un laïque ne ferait-il pas la leçon à un évêque qui entreprend de la faire à un pape? Les Falloux et les Montalembert n'étaient-ils pas aussi des laïques qui prétendaient dogmatiser, comme leurs devanciers de Port-Royal?

E. Rayet.

Les *Alpes dauphinoises*, de Grenoble :

L'Église catholique vient de perdre un de ses plus ardents défenseurs; la France, un de ses grands écrivains. M. Louis Veuillot n'est plus. Cet homme de bien, ce chrétien ardent et convaincu, fut un polémiste des plus redoutables. Mais ses adversaires, ses ennemis mêmes, ne purent jamais lui refuser les qualités qui commandent l'estime, c'est-à-dire, la sincérité des convictions, la loyauté du caractère, l'inébranlable fidélité aux principes...

Le *Morbihannais*, de Lorient :

Louis Veuillot fut l'une des plus grandes figures de notre siècle. Il a été un des plus ardents promoteurs du mouvement religieux, si accentué depuis une quarantaine d'années.

Devant cette tombe qui vient de s'ouvrir, nous nous inclinons avec un profond respect et une vive émotion. D'autres retraceront cette vie si bien remplie, rappelleront ce que fut ce chrétien qui refusa les honneurs, préférant à tout l'honneur de servir Dieu et l'Église. Pour nous, admirateurs sincères et constants de Louis Veuillot, qui partageons la douleur de sa famille, de ses dévoués collaborateurs, nous dirons à ceux qui le pleurent : Consolez-vous, écoutez la parole de Notre Seigneur :

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

Le *Moniteur des Pyrénées*, de Pau :

Ce noble cœur fut possédé tout entier par le sentiment religieux, sitôt que la lumière d'en haut eut pénétré l'esprit aussi vif que sincère et loyal. Dès lors commença cette lutte ardente comme la foi qui l'inspirait, et qui ne s'est terminée qu'avec la vie.

Le cerveau de ce grand penseur, doué de facultés merveilleuses, devait être apparenté avec Pascal, Bossuet, Rabelais et la Fontaine. C'était un Gaulois devenu chrétien. « Je suis catholique avant tout et au-dessus de toute autre considération, disait-il : Dieu d'abord, le souverain ensuite. »

Par son tempérament, son caractère et son talent hors ligne, comme par ses œuvres, Louis Veuillot restera une des figures les plus accentuées de notre époque. Son nom ne peut plus mourir. S. D.

L'*Océan*, de Brest, a encadré de deuil un article où nous lisons :

C'est avec vénération et les larmes aux yeux que nous saluons le cercueil de celui qui fut le premier publiciste de ce siècle et l'héroïque défenseur de la Papauté contre la Révolution. En réalité, il semblait que, depuis la proclamation de l'infaillibilité pontificale par le concile du Vatican, œuvre à la réalisation de laquelle, dans un ordre tout à part, il avait constamment aidé de toute la puissance de son génie et de son infatigable activité à combattre les intrigues, la mission du grand adversaire du libéralisme fût terminée.

Nous pleurons en lui un confrère qui honora la profession de journaliste, et un modèle que jamais nul n'égalera, mais dont l'admirable dévouement à l'Église nous a tracé la voie du sacrifice et de l'amour. H. CHAVANON.

Le *Progrès national*, de Troyes :

C'était le génie des batailles de la presse.

Le travail et la lutte ont eu raison de cette fière nature.

Le maître est mort comme meurent les saints, après avoir reçu en pleine connaissance les secours de cette religion au service de laquelle il a usé ses forces et sa vie...

Louis Veuillot n'est plus, mais son nom et ses œuvres passeront à la postérité. MAILLARD DE BROYS.

La *Bourgogne*, d'Auxerre :

Il était notre maître, il était aussi notre ami : car il aimait tous ces humbles du journalisme qui défendent, selon leurs forces, la cause de l'Église, c'est-à-dire, la cause de la vérité.

L'histoire, si tant est qu'il y ait encore une histoire, dira ce qu'elle voudra sur ce grand lutteur : le Christ et l'Église, entre les bras de qui Louis Veuillot s'est éteint, l'ont déjà récompensé.

Ce sont de ces récompenses qui valent mieux que tous les trésors et que tous les honneurs. OCT. CHAMBON.

L'*Espérance*, de Perpignan, encadrée de noir :

C'était un homme du moyen âge, puissant pour l'action, rude au combat, doux et humble de cœur. Ainsi furent les pre-

miers chevaliers chrétiens, de modeste naissance et d'anoblissante lignée, pierres angulaires d'un monument et d'une race.

A d'autres la nomenclature de ses œuvres. Le monde contemporain les connaît; l'Église les a bénies et les garde à l'histoire; les lettres s'en sont enorgueillies. En toutes, articles du jour et brochures du temps, épanchements de l'amour catholique et coups de fouet cinglant la pourriture contemporaine, Louis Veuillot reste un soldat, un victorieux, un champion: — il balaye devant l'Église la boue profonde du siècle, et porte au-dessus du cloaque nettoyé le glorieux drapeau du Christ. A ce labeur, il fallait un bras robuste comme le sien, bras d'ouvrier armé pour Dieu.

De cette carrière (du journalisme) suante et mélangée, où la gloriole frelate la gloire, où l'intérêt frelate l'honneur, où la passion et l'exigence hâtive de l'heure frelatent la langue, Veuillot a fait la carrière du soldat chrétien, glorieuse dans l'humilité du salaire et l'éclaboussure des insultes reçues, honorable de tout l'honneur qui resplendit sur la croix; profitable aux lettres, qu'elle enrichit d'un nouveau langage, le langage nerveux et correct du combat, la phrase dont chaque mot, rapidement porté, savamment agencé, blesse ou guérit, honore ou condamne, abat ou relève: — armes toujours levées et toujours frappant pour Dieu, l'Église et la Patrie.

A cette campagne sans trêve, où les plus forts succombent vite, Veuillot a mis cinquante ans à mourir; l'athlète fatigué s'est couché comme le vieux Corneille, après avoir usé toutes ses armes. Autour de ce cercueil où finit la contradiction et commence la récompense sans fin, autour de cette famille héritière et copartageante des grands combats du soldat rappelé à Dieu, et sous les nobles témoignages de toute l'Église portant aujourd'hui le deuil de son plus vaillant avoué, serrez vos rangs, écrivains catholiques. C'est à vous qu'appartiennent, avec le premier honneur, les plus intimes douleurs de cette mort. C'est là que vous prendrez vos plus fermes leçons et la confirmation de vos plus invincibles espérances. De cette grande place vide, que nul ne se reconnaît de taille à remplir, reportons nos regards vers le ciel; prions tous pour celui qui nous apprit à combattre, et relevons-nous plus forts, pour marcher, comme lui, toujours en avant, jusqu'à l'heure de la récompense éternelle.

PAUL FAROCHON.

Le *Roussillon*, qui paraît également à Perpignan, a rendu, par la plume de son rédacteur en chef, M. Alfred Tastevin, un hommage non moins sympathique à Louis Veuillot.

Le *Courrier de la Dordogne*, de Périgueux :

C'est pour nous un devoir de saluer au passage la mémoire de ce grand soldat de Dieu, dont les coups terribles firent si souvent reculer l'ennemi. Aux haines implacables qu'il déchaîna, aux outrages dont on l'abreuva, on reconnaissait un robuste et on se disait tout de suite : « Celui-là est puissant qui est haï de la sorte. »

Il fut haï, c'est là sa grande gloire, de tous les pieds-plats et les envieux de la philosophie et de la littérature, et des tristes farceurs de la libre pensée. C'est à ces derniers surtout que Veuillot fit une guerre sans merci : son ironie vengeresse vous les marquait au front comme un fer rouge; il les prenait à belles dents, et, déchirant tous les voiles, il nous montrait quels grotesques ou quels infâmes cachaient ces oripeaux de la philosophie et de la libre pensée.

La mort de Louis Veuillot sera pour les catholiques un deuil national, surtout en ce moment où l'Église, plus attaquée que jamais, aurait eu plus que jamais besoin du bras de ce vaillant. CHARLES BUSSIÈRES.

Même langage dans l'*Éclaireur de la Dordogne*, de Bergerac, et dans le *Courrier du Berry*, de Bourges.

L'*Espérance*, de Nancy :

L'*Univers* a été supprimé pendant cinq à six ans, pour avoir publié l'excommunication lancée contre les auteurs et les complices des spoliations italiennes. Veuillot savait à quoi il s'exposait; mais le devoir parlait, et il passa outre.

Il passa outre toutes les fois que les croyances étaient en jeu; et c'est pour cela que, partisan de l'empire à son début, il en devint plus tard, non un adversaire, mais un censeur austère. Les opinions furent toujours sacrifiées aux convictions.

L'*Union de Bretagne*, de Rennes :

C'est à Jésus-Christ que Louis Veuillot avait voué sa vie; c'est à sa gloire qu'il a voulu laisser le meilleur produit de son génie.

En lui, l'homme valait le publiciste militant. Il mettait dans ses habitudes de chaque jour la vivacité d'une foi pratique, amie des bonnes œuvres. Son âme excellente était ouverte aux délicatesses de l'amitié; on ne faisait pas inutilement appel à ses initiatives généreuses, quand il y avait une conscience à éclairer, un malheur spirituel ou matériel à prévenir ou à soulager..... GEORGES GANDY.

Le *Journal d'Indre-et-Loire*, de Tours :

Louis Veuillot vient de mourir. La presse, qui a si longtemps retenti de son nom, est une dernière fois tout occupée de lui. Chacun rend un dernier hommage au talent et au caractère du maître de tous dans le journalisme, ou lance une dernière injure à la mémoire du plus grand satirique de notre siècle. La mémoire de M. Louis Veuillot est de celles que les injures grandissent, et qui n'a pas besoin d'être défendue.

Mémorial de l'Allier, de Moulins, même langage.

L'*Union franc-comtoise*, de Besançon :

D'autres plumes, plus éloquentes et plus autorisées que la nôtre, retraceront certainement la carrière de ce vaillant soldat catholique, qui fut en même temps un des premiers écrivains de notre époque, — et nous nous promettons de reproduire les articles qui seront consacrés à sa mémoire.

Mais, dès aujourd'hui, nous tenons à adresser à son frère, qui continue dans la presse sa mission de dévouement et de combat pour la vérité, à sa famille et à nos distingués confrères de l'*Univers*, l'expression émue de la part sincère que nous prenons à leur deuil. J. BONNET.

L'*Union*, de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), exprime les mêmes sentiments.

Le *Balai*, de Marseille :

Devant la tombe qui vient de se fermer, au souvenir de cette grande existence, nous, les jeunes, les humbles, les

combattants inexpérimentés encore de la grande lutte, nous nous découvrons avec respect, nous nous inclinons devant cette grande figure à qui Dieu vient d'ouvrir les portes de l'éternité, et lui payons notre tribut d'hommages et d'admiration.

L'*Impartial du Finistère*, de Quimper :

Quelle supériorité de jugement chez cet homme! quelle énergie! quel dévouement!

Au milieu des faiblesses d'une époque où, sous le fallacieux prétexte de conciliation, on travaille à l'énervement de tous les caractères, il sut rester ferme et inébranlable.

L'infatigable champion de l'Église et de la société est allé recevoir au ciel la récompense que Dieu a promise à ceux qui observent ses commandements et travaillent à sa gloire.

L'*Indépendance bretonne*, de Saint-Brieuc, tient un langage identique.

Citons ici, parmi les feuilles qui ont reproduit en s'y associant, les unes complètement, les autres avec quelques observations dictées par la politique, les articles élogieux des journaux de Paris : le *Nouvelliste de Rouen*; la *Guienne*, de Bordeaux; le *Courrier du Havre*, le *Courrier de la Nièvre*, le *Conservateur de l'Aisne*, le *Messager de l'Allier*; le *Poitou*, de Niort; le *Courrier de la Vienne*, le *Périgord*, le *Courrier des Ardennes*, le *Moniteur orléanais*; le *Courrier du Nord-Est*, d'Épernay; la *Foi bretonne*, de Rennes; le *Bien public*, de Dijon; l'*Armorique*, de Saint-Brieuc.

La *Décentralisation*, de Lyon, qui, dès le premier jour, avait rendu hommage à Louis Veuillot, a en outre publié cette déclaration :

Les anciens rédacteurs de la *Gazette de Lyon* restés sur la brèche tiennent à honneur de payer leur tribut d'hommages à la mémoire de Louis Veuillot. Avec lui ils ont combattu durant de longues années le même combat pour Dieu et la France; avec lui ils ont souffert la même persécution. L'acte de brutal despotisme qui atteignit l'*Univers* sous l'Empire fut suivi, à bref délai, de la suppression de la *Gazette de Lyon*.

Loin de nous la pensée d'établir le moindre parallèle entre le talent inimitable de l'incomparable polémiste et les efforts d'humbles écrivains qui luttaient obscurément dans la *Gazette*

de Lyon! Mais, d'un côté comme de l'autre, nous retrouvons du moins les mêmes convictions, la même ardeur à la lutte; d'un côté comme de l'autre, les destinées fatales furent égales. C'est notre titre de gloire.

Au nom de la *Décentralisation*, nous tenons aussi à payer un tribut à la mémoire de Louis Veuillot : la *Décentralisation* n'a-t-elle pas hérité de la mission qui fut celle de la *Gazette de Lyon ?*

Soldats de la fille aînée de l'Église, nous saluons la tombe de celui qui fut notre chef par sa vaillance et son talent, notre modèle par son indomptable vigueur; du hardi capitaine à la suite duquel nous apprîmes à combattre, visière levée, d'arrogants adversaires, trop longtemps redoutés au delà de leur valeur réelle.

Le rude athlète est parti; nous restons sur le champ de la lutte. Quoi qu'il arrive, à son exemple, nous continuerons à faire face à l'ennemi. Terrassés, triomphants, frappés à mort, nous redirons toujours avec un calme égal : Que la volonté de Dieu se fasse! dernières paroles du grand chrétien sur son lit d'agonie; paroles qui furent la devise de sa vie entière, qui fut et reste la nôtre. NOEL LE MIRE.

Le *Messager d'Indre-et-Loire* :

Le grand athlète n'est plus! Depuis cinq ans il se mourait; frappé soudainement à la tête comme tant de vaillants écrivains, il avait été blessé à mort : ne plus lutter, c'était pour lui cesser de vivre. Il est descendu lentement vers la tombe, témoin attristé de la persécution de l'Église, souffrant plus encore de son inaction forcée que de la maladie qui avait brisé sa plume.....

D'autres loueront les brillantes qualités de l'écrivain; la belle langue littéraire qu'il s'est créée, riche et nerveuse, si vraiment originale et si vraiment française; son esprit et sa verve de polémiste, son éloquence et ses éclairs de génie : aujourd'hui, devant sa tombe à peine refermée, nous ne voulons exalter que son admirable sincérité.

L'hypocrisie rationaliste avait fait de Voltaire le grand impie du dix-huitième siècle; la sincérité a fait de Louis Veuillot le grand chrétien du dix-neuvième siècle.

Il a combattu pour la vérité avec la vaillance des anciens preux; il l'a défendue sans relâche contre le libéralisme, qui en

est la fausse apparence, et, par cette lutte incessante, il l'a fait prévaloir dans la plupart des esprits, préparant ainsi son triomphe au concile du Vatican. C'est là son plus beau titre de gloire.

Voilà pourquoi, lorsque ses adversaires mêmes saluent avec respect la tombe du grand écrivain, il appartient aux catholiques de rendre hommage surtout au grand chrétien.

J. Messire.

Le *Courrier d'Eure-et-Loir :*

Jamais Louis Veuillot n'a hésité quand il lui semblait qu'un devoir l'appelait, quand il s'agissait pour lui de défendre cette vérité dont il était l'amant passionné.

Il a souffert pour elle ; il s'est créé à son service de rudes inimitiés : rien ne l'a fait dévier du droit chemin qu'il s'était tracé.

Les regrets et l'admiration ne sont point le seul tribut que l'on doive à de tels morts. Chrétien, nous parlons à des chrétiens aussi. Ils voudront avoir, nous en sommes sûrs, un souvenir particulier devant Dieu pour l'homme de bien, pour l'incomparable écrivain qui a généreusement usé sa vie au service de Dieu et de la sainte Église. H. D.

Revue catholique de Troyes :

Depuis plusieurs années déjà le plus vaillant athlète de la presse moderne avait quitté le champ de bataille. Dieu tout à coup avait brisé sa plume et l'avait forcé au repos. Celui qui avait usé sa vie à la défense de l'Église était traité en chrétien héroïque. Le silence se faisait autour de son nom ; le fort devenait impuissant, et, avant la couronne de la gloire du ciel, il fallait porter la couronne de ceux qui suivent Jésus-Christ!

Désormais, à l'abri de tout orgueil humain, les trésors amassés par l'infatigable ouvrier n'avaient plus rien à craindre ; ils lui étaient conservés sans réserve pour le grand jour de l'éternité.

Et maintenant que la mort a fait entrer M. Louis Veuillot dans la terre des vivants, voici que de toutes parts s'élève un concert de louanges ; de ces louanges pures, désintéressées, spontanées, volontaires, qui donnent la gloire et consacrent un nom.

Oui, ce nom vivra dans la mémoire reconnaissante des chrétiens: car il rappelle des œuvres généreuses, entreprises pour l'honneur de Dieu, et poursuivies avec un mâle courage, sans intérêt personnel et sans profit humain.

M. Louis Veuillot laisse un précieux enseignement à notre siècle, si préoccupé en toute chose des bénéfices et des intérêts. Il n'a vu que le noble but de servir l'Église, et il n'en a jamais poursuivi d'autre. C'est ce qui donnait tant d'énergie à sa parole, et tant de force à ses coups. Ses plus farouches adversaires étaient contraints de l'estimer; et l'Église, qui cherche avant tout les biens éternels, était fière d'être défendue par un fils si désintéressé.

Prions pour ce frère illustre qui nous a quittés; que nos prières soient ardentes pour celui qui ne s'est jamais épargné pour nous défendre, et pour soutenir en notre faveur tout le poids du combat, et affronter la haine de nos ennemis.

Dieu lui avait donné l'abondance des talents; il a su les faire valoir au centuple, et il a fait voir ce que peut un homme au service d'une noble cause. Mais quel homme n'a reçu du Ciel au moins un faible don? Que chacun le consacre à servir Dieu et l'Église, et que le souvenir de M. Louis Veuillot nous anime, nous encourage, excite notre paresse et nous fortifie pour les luttes de l'heure présente. PH. G.

L'*Union de Vaucluse*, d'Avignon :

Le tempérament essentiellement militant de M. Louis Veuillot n'était pas du goût des peureux, des pusillanimes, des timides, qui, sous le nom de « modérés », prêchent qu'on doit se soumettre aveuglément et passivement à toutes les exigences des pouvoirs établis, par cela seul qu'ils sont établis; et bien des fois il a été blâmé, critiqué, condamné même, par ceux dont il avait épousé la cause et pour lesquels il souffrait persécution.

Le Saint-Siège lui donna toujours raison contre ses détracteurs.

Parmi les journaux qui ont reproduit, en s'y associant, des articles élogieux de la presse parisienne, citons encore ici, à mesure qu'ils se présentent : le *Courrier breton*, de Rennes; l'*Écho du Velay*, du Puy; le *Courrier des campagnes*, de Lorient; l'*Écho de la Lys*, d'Aire; le *Petit Savoisien*, d'Annecy; le *Courrier de Saône-et-Loire*, de Chalon-sur-Saône.

Le *Courrier des Deux-Charentes*, de Saintes :

On a accusé Louis Veuillot de haine; jamais il n'a connu cette vile passion. Lui-même l'a dit : la haine n'est point entrée dans son cœur. Il n'y a ni à l'excuser ni à l'accuser : il a écrit comme il a senti. La foi l'illuminait, et il aurait voulu faire entrer la lumière dans l'esprit de ses adversaires à coups de sifflet. Que ceux qui persistent à voir en lui un homme haineux et sans cœur lisent son *Paris pendant les deux sièges :* ils verront comment son âme si française a été tour à tour déchirée par nos désastres, et soulevée de honte et de dégoût par cette abominable orgie qui n'a même pas le droit de s'appeler un gouvernement. Ce livre, il y a mis sa chair et son sang. Qu'ils le lisent, et disent franchement s'ils entendent souvent d'aussi fiers et d'aussi nobles accents.

Au journal, il ne mouchette pas plus sa plume que dans ses ouvrages. L'ironie est entre ses mains une massue qui assomme l'adversaire. Il est toujours sur la brèche, combattant ce qui lui paraît contraire au bien public, — faisant de l'opposition, sans jamais nier le droit du pouvoir, — soutenant le gouvernement, non parce qu'il était le gouvernement, mais parce que, dans ce temps-là, le gouvernement était lui-même sa cause, — et en le soutenant gardant toujours sa liberté.

... Nous saluons en lui non seulement l'éminent écrivain que nous avons été fiers de compter dans nos rangs, mais encore le grand plébéien, l'image du vrai peuple incarné dans ce lutteur infatigable... HENRI MERVANNE.

L'*Observateur*, de Nantes :

On peut tout dire de Veuillot en une phrase : C'est l'un des plus grands catholiques de ce siècle.

Pendant quarante annnées d'une lutte sans trêve, pleine de douleurs dont il emporte le secret, le catholicisme a occupé toute son âme.

Veuillot a défendu ses doctrines sans errer; il a eu une grande part dans ses conquêtes, sans en profiter, et dans ses gloires, en restant humble; il a ressenti toutes ses souffrances sans découragement; il a combattu ses ennemis sans faiblesse et sans injustice, et il les a tous terrassés sans orgueil.

Il s'est saisi d'une arme nouvelle, que les catholiques, jusqu'à lui, avaient à peine appris à manier, et qui semblait surtout forgée contre eux; en un jour cet étonnant athlète l'a faite sienne,

et il a porté avec des coups plus terribles qu'aucun autre : c'était une partie de sa mission providentielle de prouver que, dans la presse comme partout ailleurs, le premier rang appartiendra à un catholique. C. A. R.

L'*Ordre*, de Mayenne :

Ce qu'il a dépensé d'efforts, de science, d'esprit, d'intuition, pour mettre en lumière la vérité et chasser les nuages qui l'obscurcissent, est prodigieux, et l'on a eu raison de dire que le géant de la presse catholique est tombé...

La crise que nous traversons ne pourra être conjurée que par un retour sincère à la vérité tout entière, et ce n'est pas par une dangereuse condescendance envers l'erreur qu'on arrivera à l'exterminer. Ce qui se passe prouve jusqu'à l'évidence que Veuillot avait raison. Hors de l'Église, pas de salut.

CH. TROUILLARD.

La *Gazette d'Auvergne*, de Clermont-Ferrand :

On savait déjà ce que valait Louis Veuillot vivant, encore que la haine et l'envie eussent essayé cent fois, mais vainement, de le rapetisser : mort, il est apparu dans toute sa grandeur d'athlète invincible, invaincu ; et ceux-là mêmes qui jadis avaient éprouvé la puissance de sa plume, nous allions dire de son bras, se pressaient derrière son cercueil, dans ce cortège magnifique, spontané, qui accompagna jusqu'au lieu du repos le plus grand journaliste de notre époque, et que nous comparerions à une apothéose, si ce mot païen n'était hors de propos, appliqué aux obsèques de celui qui fut avant tout et par-dessus tout catholique...

Et quelle œuvre que la sienne ! quelle somme effrayante de travail représentent ses livres et ses articles ! Quand on y songe, on se demande comment une vie d'homme a pu suffire à accomplir ce tour de force digne d'un Titan, avec cette différence que la tentative des fils de Titan demeura stérile, tandis que l'œuvre de Louis Veuillot fut et restera féconde... J. GUETTON.

Nommons encore, comme ayant exprimé des sentiments identiques, le *Conservateur du Tarn*, le *Courrier normand*; le *Conciliateur*, de Tarascon; le *Courrier du Jura*.

Le *Viganais* :

De toutes parts, même des camps ennemis, des voix se sont fait entendre pour rendre hommage à ce grand caractère et à ce beau talent ; toute la presse a été unanime à saluer ce vaillant lutteur, qui, pendant près d'un demi-siècle, fut toujours à la brèche, recevant des coups et en donnant à son tour ; et à ses obsèques, qui ont pris les proportions d'une imposante manifestation, la présence de toutes les notabilités du clergé, des ordres religieux, de la presse, de l'Académie française, a dit assez haut quelle perte considérable faisait notre pays, déjà si pauvre en grands hommes !

Le *Viganais* considère comme un devoir de joindre sa voix, si humble soit-elle, à ce concert d'hommages qui a retenti autour de ce cercueil ; il tient à honneur de déposer auprès de cette tombe à peine fermée le tribut de ses regrets et de son admiration.

Les journaux catholiques de nos colonies ont parlé de même sorte. Ils nous pardonneront de ne pas les citer en même temps que nous les remercions.

Nous savons bien que cette revue de la presse catholique, royaliste, conservatrice, de la province n'est pas complète ; elle ne peut pas l'être. Tous les journaux qui ont parlé comme ceux que nous venons de citer ou de nommer, ne nous sont pas parvenus ; et parmi ceux que nous avons reçus, bon nombre ont été oubliés ou perdus. Néanmoins, ce qui précède suffit à montrer quels légitimes hommages ont été rendus par toute la presse de l'ordre à Louis Veuillot.

Quant à la presse révolutionnaire, elle a, dans les départements comme à Paris, loué l'écrivain, reconnu le ferme caractère de l'homme, et plus ou moins insulté le catholique, plus ou moins faussé son rôle en le représentant comme ayant eu dans les affaires de l'Église une prépondérance qu'il n'est donné à aucun homme d'avoir et dont la seule pensée lui eût fait horreur. Nous avons dû, afin de tout indiquer, citer là-dessus quelques feuilles parisiennes : c'est assez.

Nous terminerons cette revue très écourtée de la presse départementale en signalant deux études développées et fort remarquables au point de vue des jugements, de la forme littéraire et du sentiment chrétien, publiées, l'une par la *Presse langroise*, et l'autre par le *Glaneur*, de Sarlat. Ces études, dues, la première, à

M. Henri Villard, bâtonnier des avocats de Langres ; la seconde, à M. E. de Monzie, ont été réimprimées à part. On en trouvera des extraits plus loin.

Nous mentionnons ici, à part, entre la presse départementale et la presse étrangère, la presse d'Alsace-Lorraine. Les feuilles catholiques de nos anciennes provinces ont rendu d'éclatants témoignages à Louis Veuillot. Si elles l'avaient pu, elles auraient surtout montré qu'en défendant l'Église comme il le faisait, qu'en travaillant à donner à la France un gouvernement chrétien, il travaillait mieux que personne à maintenir chez les Alsaciens et les Lorrains les sentiments français.

Forcé de faire court, nous nous bornons à citer l'article suivant de la feuille strasbourgeoise *l'Union d'Alsace :*

Nous devons signaler un événement important pour la cause catholique : c'est la longue liste des manifestations enthousiastes qui se sont produites en l'honneur de Louis Veuillot, et que l'*Univers* publie chaque jour depuis son décès. Depuis plus de huit jours, ces hommages remplissent chaque fois une dizaine de colonnes de la feuille. Nous voyons là la manifestation d'un profond sentiment. La nécessité de défendre la cause catholique devient de plus en plus claire. Veuillot n'a pas été compris pendant longtemps. Ses ennemis sentaient sa puissance : de là leurs clameurs. L'on peut toujours recueillir là un indice infaillible de ce qui nous est utile. Ils haïssent, donc nous devons aimer. Mais les amis ne comprenaient pas. Ils attribuaient sa polémique à la passion ; en général, ils ne voulaient point de polémique.

Veuillot savait écrire dans le genre doux et suave ; mais il allait au plus pressé, et, quand le feu est à la maison, le plus pressé est de courir au feu ; quand l'ennemi arrive, le plus pressé est de lui tomber dessus. On ne comprenait point cela. Chez nous aussi l'on ne comprend point assez ces choses-là. La polémique est nécessaire. Il faut dévoiler les ruses, les plans et les batteries des adversaires. L'ennemi peut bien mettre quelquefois un masque pour tromper le public ; mais ne seront trompés que les sots ou les vendus. Ceux qui ont des yeux pour voir seront toujours reconnaissants à qui arrachera le masque.

Cependant Veuillot ne combattait pas seulement contre les ennemis déclarés. Il avait des amis qui ne méritaient pas ce nom, des catholiques qui pactisaient avec l'ennemi. Contre

ceux-ci il était aussi impitoyable que contre les ennemis déclarés. Les droits de la vérité et les droits de l'Église doivent être défendus et contre ceux qui les attaquent et contre ceux qui les livrent. Il était étrange de voir les catholiques à principes peu corrects s'exclamer contre lui avec le même acharnement que les universitaires les plus impies. Aimer l'Église, c'était pour les uns et pour les autres être veuillotiste. Ces hommes-là ne soupçonnaient pas la hauteur du piédestal qu'ils dressaient au défenseur de l'Église.

Aujourd'hui Veuillot n'est plus. Nous voyons se produire autour de sa tombe des manifestations. Nous regardons les noms : l'harmonie est touchante. Il y a là d'abord des évêques, des supérieurs des ordres religieux, des missionnaires, tous hommes dont les cœurs battaient à l'unisson du sien ; mais il y a là aussi des hommes que l'on ne s'attendait pas à voir déposer sur sa tombe des hommages d'admiration, des chrétiens ultra-libéraux, des hommes de juste milieu qui passent pour sympathiser fort médiocrement avec le journalisme catholique. Nous n'examinerons pas s'ils sont entraînés par le courant général, ou s'ils parlent spontanément. Mais, quoi qu'il en soit, ils constatent par leur unanimité et la grandeur de l'homme et l'excellence de son œuvre.

Or, cette œuvre, qui se trouve grandie de tous les hommages rendus à l'homme, c'est le journal catholique. Nous avons senti notre âme profondément émue à la lecture de ces lettres, de ces adresses, de ces articles de journaux, où le regret, l'admiration et l'amour mêlent leurs rayons à travers les larmes. Nous avons mieux compris l'œuvre du journalisme catholique, sa nécessité, sa puissance.

JOURNAUX ÉTRANGERS[1]

Le journal qui ouvre cette série, bien qu'il paraisse en Italie, n'est pas vraiment un étranger : car c'est l'organe autorisé et reconnu du Saint-Siège, l'*Osservatore romano :*

Une dépêche de Paris nous donne la douloureuse nouvelle de la mort, arrivée samedi dernier, du Nestor des journalistes catholiques, M. Louis Veuillot, directeur de l'*Univers*.

1. Nous abrégerons plus encore ici qu'ailleurs. Ne suffit-il pas, en effet, d'indiquer par quelques extraits les jugements portés au dehors par la presse sur Louis Veuillot? Bon nombre des lettres publiées dans la première partie de ce volume disent déjà, du reste, quels ont été ces jugements.

La cause catholique perd, par cette mort, un de ses plus ardents et vaillants défenseurs; la France, un de ses plus illustres écrivains.

Louis Veuillot a employé toute sa vie à la défense des droits sacrés de la Papauté; il mit à cette défense toute l'extraordinaire vigueur de son esprit, toute la richesse de son puissant génie, toute la force de sa volonté. Ses brillantes et vigoureuses polémiques, comme ses œuvres apologétiques, sont un monument vraiment plus durable que l'airain, qu'il s'est élevé à lui-même durant sa vie, et qui, après sa mort, rendra son nom cher et vénéré à tous les catholiques du monde, à tous ceux qui ont le culte de la vérité et de la justice.

La mort de Louis Veuillot est un deuil, non seulement pour la presse catholique de France, mais pour celle du monde catholique tout entier. Et nous prenons la plus vive part à la douleur qui afflige la rédaction de l'*Univers* par la perte de son illustre chef.

Le *Journal de Rome* a publié plusieurs articles sur Louis Veuillot. Nous donnons le premier et un extrait de l'un des autres :

La presse catholique tout entière est en deuil. M. Louis Veuillot est mort samedi dernier à Paris.

Écrivain de la grande race, il fut un journaliste de génie, le plus éclatant certainement des journalistes, nous ne disons pas catholiques, mais français.

L'*Univers* fut son œuvre principale : pendant plus de trente ans, il y a dépensé toute son ardeur, toute sa foi, et les plus riches dons de son esprit. Il comprit qu'après la chaire, la forme la plus efficace de l'apostolat chrétien, dans les temps modernes, c'est la presse. Il combattit et vainquit presque chaque jour l'hydre révolutionnaire par ses propres armes.

On n'improvise pas le récit d'une vie si largement remplie d'œuvres utiles et fécondes, ni le portrait d'un homme si illustre. Louis Veuillot appartient à l'histoire de l'Église et à celle des lettres françaises. Il est de ceux qui, en disparaissant, ne risquent ni l'indifférence ni l'oubli.

Qu'il nous suffise aujourd'hui de rappeler que Louis Veuillot fit de l'*Univers*, non pas seulement une œuvre personnelle, mais une institution durable. Il n'appuya pas sa fondation sur le caprice et la mode du jour, mais sur les vérités éternelles, sur les principes qui ne meurent pas. Malade depuis longtemps,

obligé à la retraite, il eut la consolation de voir son œuvre continuer, sans faiblir, sous la direction d'un frère digne de lui, avec le concours d'écrivains formés à son école, les glorieux combats qu'il avait dirigés pendant tant d'années.

Soldat du Pape et de l'Église, il monta pendant quarante ans la faction autour du Saint-Siège, écartant impitoyablement les faux amis et repoussant avec une vigueur incomparable l'assaut des ennemis. Sa verve, puisée aux sources gauloises, s'enlevait subitement aux sublimes hauteurs des Pères de l'Église. Il prenait l'adversaire corps à corps, le renversait, le piétinait, l'anéantissait; puis soudain, d'un coup d'aile, il s'élevait au ciel, dans la région de la doctrine sereine.

Rome! tel était le centre où convergeaient ses puissantes pensées. Apôtre moderne, il avait été ébloui par la lumière céleste sur le chemin *de Rome à Lorette*. A Rome, il avait consacré le beau livre des *Parfums;* c'est à Rome encore qu'il songeait en décrivant *les Odeurs de Paris*, en flétrissant *les Filles* impures de *Babylone*, ou en faisant siffler ses *Couleuvres* vengeresses.

A Rome, en sa longue maladie, on priait pour lui. Pie IX avait honoré Louis Veuillot d'une affection particulière; Pie IX, dont il avait si ardemment secondé les grands et opportuns desseins, et qu'il avait suivi dans toutes les grandes luttes! Léon XIII, peu de jours après sa consolante élévation au pontificat, digne héritier des luttes et du courage de Pie IX, recevant au Vatican les délégués de la presse catholique, fit envoyer un témoignage de bienveillance spéciale à Louis Veuillot.

Léon XIII a regretté ce fort d'Israël, comme David a pleuré Jonathas, et les peuples catholiques le pleurent comme les Israélites ont pleuré Machabée. C'est la plus haute récompense à laquelle puisse aspirer un catholique ici-bas, et elle vaut mieux que les fêtes païennes et hypocrites qui entourèrent le cercueil de M. Gambetta.....

Dès 1840, une immense clameur de liberté s'éleva de la poitrine de tous les catholiques. A la tribune, dans la chaire, retentissaient les grandes voix de Montalembert et de Lacordaire; dans la presse, bientôt, brilla l'éloquence de Louis Veuillot.

Mais, tandis que les illustres lutteurs de la chaire et de la tribune, le grand seigneur et l'admirable religieux, dans leur désir de réconcilier l'État avec l'Église, de donner à la religion le droit de cité dans la monarchie, couraient le risque de

lier trop étroitement l'une à l'autre, d'enfermer trop complaisamment l'Église dans les liens civils, et, en la voulant affranchir, de l'astreindre encore à ces lois qui répugnent à sa nature universelle et supérieure, c'est l'humble journaliste qui la garda de ce nouveau péril contre ses éloquents défenseurs eux-mêmes; c'est lui qui revendiqua les droits de l'Église universelle contre le particularisme gallican; c'est lui qui lutta et triompha pour faire enfin prévaloir en France, dans l'âme de l'immense majorité des catholiques, les droits imprescriptibles de l'Église romaine.

Il s'agissait, à la veille du concile, d'étouffer le gallicanisme renaissant, de préparer les âmes françaises aux grands travaux théologiques auxquels l'âme prévoyante de Pie IX conviait l'Église entière, afin de garantir dans les tempêtes imminentes le dépôt des dogmes du catholicisme, et d'en rassembler le trésor à l'ombre du Vatican.

Les adversaires du concile plaidaient contre l'inopportunité prétendue de la proclamation du dogme antique de l'infaillibilité pontificale. Ils ne se doutaient pas que cette proclamation devait être d'une souveraine opportunité, à la veille du jour où le Pape allait être enfermé, et où il fallait que l'univers entier reconnût en lui, dans sa prison et dans son exil peut-être, le Pasteur infaillible de la vérité dogmatique!

Louis Veuillot avait réduit au silence tout contradicteur.

On lui reprocha son manque d'autorité comme laïque.

La vérité perd-elle son autorité dans la bouche d'un laïque? Y a-t-il une vérité sacerdotale et une vérité laïque? L'avocat de Pie IX se trompait-il?...

L'ironie, la violence, furent des armes qu'il retourna contre la Révolution, et il parla en tribun de l'Église aux tribuns du forum. S'il avait été prêtre, il n'eût pu parler ainsi.

On l'accusa encore au nom de la charité. La grande charité, c'est le bien des âmes. Dieu fut parfois terrible, et le Christ eut des mots cruels contre les pharisiens et les vendeurs du temple.

Le bruit des querelles est apaisé; l'œuvre reste, et l'Église profite encore de l'œuvre de Louis Veuillot. Elle inscrit son nom en son livre d'or, oubliant les faiblesses humaines et immortalisant les services rendus.

L'œuvre catholique de Veuillot, à meilleur droit que celle de Thucydide, mérite d'être appelée une acquisition pour toujours, κτῆμα εἰς ἀεί.

Le *Moniteur de Rome*, journal de nuance libérale, ne consent pas à louer les résultats produits par l'influence de Louis Veuillot. Il se flatte même de voir disparaître son œuvre, qu'il juge éphémère; mais il ne peut se défendre de dire :

Le journalisme européen perd en lui une de ses gloires. Pendant trente-cinq ans, le directeur de l'*Univers* a rempli le monde de ses luttes. Il a su réunir en sa personne les plus brillantes qualités du publiciste : l'ardeur prime-sautière, le tempérament militant, la verve inépuisable, le trait vif et à l'emporte-pièce, l'esprit étincelant, un entrain toujours jeune et l'amour de son métier.

Sans rival comme polémiste, il a prêté à la presse des accents nouveaux. Tour à tour ému et ironique, usant de la raillerie ou du dithyrambe, poète à ses heures, conteur des plus fins et des plus délicats, il a su donner à son style toutes les nuances, il a trouvé tous les accents pour exprimer ses convictions.

On retrouvait en lui la veine gauloise, la vieille tradition que les générations françaises se passent d'un siècle à l'autre, et qui compte parmi ses représentants le bonhomme la Fontaine et Molière. Cette riche et forte nature n'était point ébranlée dans les mauvais jours : il reparaissait chaque matin, plein de vigueur et d'enthousiasme. On peut dire que nul ne semblait taillé comme lui pour les âpres combats de la presse quotidienne.

Toutes les ressources de son esprit et de son cœur, M. Veuillot les a mises au service de l'Église. Dans les préfaces de ses *Libres Penseurs* et des *Odeurs de Paris*, il a raconté lui-même, avec une élévation de langage qu'on a rarement surpassée à notre époque, comment et pourquoi il avait été amené à défendre cette grande et sainte cause; là, comme en maint autre endroit de ses ouvrages, il a parlé des reproches qu'on lui a souvent adressés. Il s'est comparé un jour à l'un de ces *Missi dominici* que les rois francs et les successeurs de Charlemagne envoyaient pour redresser les torts et rétablir l'ordre dans les provinces nouvellement conquises.

On peut ne point partager ses opinions sur le rôle de la presse catholique. Tous, du moins, rendront hommages à ce fils de ses œuvres, sorti des rangs les plus obscurs, et qui, par lui-même, se fit une place parmi les maîtres de la littérature française; tous conviendront qu'il a aimé l'Église, la

vérité religieuse, et qu'il a servi la cause de Dieu avec une ardeur que rien n'a pu éteindre...

Est-il besoin d'ajouter que la Papauté perd en lui un de ses plus éloquents défenseurs ? Il a soutenu le pouvoir temporel du Pape avec une franchise qui déplut aux puissants du jour et qui amena la suppression de l'*Univers*. C'est lui qui, plus que tout autre, contribua à faire connaître et aimer en France les causes qui touchent à la Papauté.

Notons encore pour Rome les sympathiques articles de la *Voce della Verità* et du *Divin Salvatore*.

Naturellement, les journaux du gouvernement italien et toutes les feuilles de la Révolution ont parlé comme les feuilles révolutionnaires françaises.

L'*Osservatore cattolico*, de Milan, dans cette douloureuse circonstance, comme toujours, a montré la plus vive, la plus fraternelle amitié pour l'*Univers* et ses doctrines :

Nous qui avions admiré en lui le littérateur et l'incomparable écrivain, qui a mis au service de la vérité, de Jésus-Christ et de son Église, un esprit vaste et aiguisé, une plume incomparable, un courage de martyr, aujourd'hui nous déposons un pleur sur sa tombe.

Veuillot nous rappelait saint Paul apôtre : il en avait l'âme bouillante et l'ardente foi. Il a combattu la Révolution avec une telle puissance, que la France catholique écrira son nom parmi les plus grands et les plus glorieux hommes de ce siècle.

Nous extrayons les lignes suivantes d'un long et remarquable article du *Veneto cattolico :*

Si le catholicisme libéral, démasqué avec tant de courage par l'*Univers*, a perdu peu à peu une grande partie du terrain qu'il avait conquis, si le gallicanisme a disparu, si un parti vraiment et sincèrement catholique a pu se constituer en France, le mérite en revient pour une grande part à Louis Veuillot. Sa plume a porté parfois de rudes coups ; mais il faut convenir que ces coups étaient justes. Pour vaincre certains adversaires, pour barrer le chemin à certaines erreurs, il fallait un marteau de fer ; et ce marteau, Louis Veuillot sut en user avec un talent et une énergie singulière.

La mort de Louis Veuillot est donc un deuil pour la France catholique, qui perd en lui l'un des plus grands défenseurs de sa foi, un de ses plus illustres lettrés.

Sur la tombe de cet athlète de la cause catholique nous déposons la fleur de la reconnaissance. Et cette fleur dira à son frère, Eugène Veuillot, et aux vaillants écrivains de l'*Univers*, l'expression de notre profonde douleur et de notre profonde sympathie,

---

Le *Paese*, de Pérouse :

Louis Veuillot a été le vrai Machabée de la presse catholique : c'était le Nestor des journalistes dévoués à la cause de l'Eglise et de la légitimité, l'Achille de la plume. En France, il représentait une force formidable contre les ennemis de la justice ; et son journal fut, par Napoléon III et les Prussiens, considéré comme plus terrible qu'un corps d'armée. La France devra ne l'oublier jamais.

Sentinelle vigilante, il a envisagé tous les périls et les a tous affrontés ; il a livré toutes les batailles de la justice, les a soutenues et les a remportées...

Paix éternelle au héros du christianisme, au soldat de la plume, au vétéran des batailles divines, à Louis Veuillot !

La *Sicilia cattolica :*

La mort de Louis Veuillot, l'illustre et incomparable directeur de l'*Univers*, est une nouvelle qui causera la sensation la plus douloureuse chez tous les catholiques du monde.

Intrépide athlète de la foi, qui a lutté pendant plus de quarante ans pour la cause catholique ; très éloquent écrivain, qui a pris part à toutes les épreuves de l'Église ; ami de Pie IX, dont la parole était si puissante, que Napoléon III dut la faire taire en supprimant l'*Univers*, quand il voulut commencer la guerre au Pape, Louis Veuillot, le plus grand journaliste qu'on connaisse, n'est plus ! La France catholique le pleure, et les écrivains de toute couleur rendent au moins justice aux dons éminents de ce fécond génie, dont la langue était si noble, la plume si redoutée, et qui dans la polémique n'eut pas de pair.

Notons en deux mots, parmi les revues et journaux italiens dont

le langage rappelle les extraits qu'on vient de lire : la *Civiltà cattolica*; l'*Unione*, de Bologne; le *Giorno*, de Florence; la *Libertà cattolica*, de Naples; l'*Unità cattolica*, de Turin; le *Corriere di Torino*, l'*Ateneo*; la *Rivista*, de Campano.

Le *Courrier de Bruxelles* :

Ce que nous honorons, ce que nous admirons en Louis Veuillot, c'est le publiciste catholique par excellence, c'est le soldat de l'Église, toujours prêt à combattre pour les causes où l'intérêt de l'Église est en jeu, plein d'une soumission entière au souverain Pontife, ennemi des compromissions et des prétendues habiletés qui endorment les peuples chrétiens sur le chemin de leur décadence.

Ce que nous admirons en lui, outre ce caractère indomptable qui fait de lui un champion de la vérité intégrale, c'est ce style unique qui lui assure une place à part au premier rang des écrivains français, cette érudition conquise par de patientes études, cette vigueur extraordinaire à laquelle il doit d'être reconnu, par ses adversaires eux-mêmes, comme le polémiste le mieux armé peut-être de notre siècle.

L'*Ami de l'Ordre*, de Namur :

S'il faut mesurer l'importance des services rendus par Louis Veuillot aux haines qu'il a soulevées dans le camp des ennemis de l'Église, masqués ou non, on ne pourra jamais les évaluer assez haut.

Les évêques les plus connus par la vertu et la science, et par le dévouement à la Religion, à l'Église et au Pape, louent dans l'illustre rédacteur en chef de l'*Univers*, non seulement le talent incomparable, mais plus encore l'usage qu'il en a fait et les services éminents qu'il a rendus à la cause de Dieu et de sa justice.

Peu d'hommes, à moins qu'ils ne soient sur les autels, reçoivent de pareils hommages et une semblable gloire. Et cette gloire et ces hommages éclatent immédiatement après la mort du grand athlète de Jésus-Christ, comme si c'était un reflet de la gloire des cieux dans laquelle son âme est entrée. Ainsi l'on voyait souvent, immédiatement après le supplice des martyrs, la gloire de Dieu descendre sur leurs restes bénis et les illuminer de splendeurs qui étaient comme le

sceau du ciel et la récompense visible de leur foi et de leur héroïsme.

Le *Bien public*, de Gand :

M. Louis Veuillot était de cette race d'hommes qui ne peuvent être ni médiocrement aimés ni médiocrement haïs. La raison en est simple : c'était un incomparable talent, un fort caractère, un grand cœur. Nous sommes de ceux qui l'aimaient, et nous devons à notre affection et à notre admiration de lui payer un suprême hommage.

Impuissants à le louer comme il mériterait de l'être, nous voulons du moins marquer ici le trait saillant et la beauté maîtresse de sa carrière. Depuis le jour où la grâce de Dieu le retira des sentiers de l'erreur, Louis Veuillot n'eut plus qu'un souci : correspondre à sa vocation et servir la vérité. Sa vie tout entière a été la réalisation fidèle et admirable de cette pensée de sa conversion. Il aimait Jésus-Christ et l'Église de Jésus-Christ par-dessus tout et comme il savait aimer. D'autres ont pu se montrer, ou, pour mieux dire, se croire plus habiles que lui; il n'en est pas qu'on ait trouvés tout à la fois plus ardents, plus dévoués, plus prêts au combat, au sacrifice, à l'obéissance. On lui a reproché son scepticisme politique. Ce scepticisme consistait tout simplement à affirmer et à pratiquer sa foi. Au-dessus de toutes les combinaisons de la sagesse humaine, au-dessus de toutes les restaurations possibles ou même désirables, il poursuivait le rétablissement et l'accroissement du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lorsqu'il voyait les puissances de ce monde tendre à ce but, il ne leur marchandait ni les encouragements ni les éloges; lorsqu'il les trouvait hostiles, sa plume éloquente et hardie s'armait de traits vengeurs, et rien n'égalait l'intrépidité de sa foi.

Ses adversaires ont pu parfois contester la justesse de ses vues; il eût été inique et odieux de contester la droiture et la sincérité de son cœur. Il faut reconnaître d'ailleurs que l'histoire contemporaine l'a bien vengé de certaines critiques.....

Cet écrivain de tant de chefs-d'œuvre, ce prosateur incomparable, l'homme qui a peut-être le mieux connu et le mieux manié la langue française, n'était pas même de l'Académie. Point de titres, point de décorations! Il entre dans la postérité comme il a passé dans la vie, s'appelant Louis Veuillot tout

court. Ce nom seul sera gravé sur sa tombe; mais ce nom est grand, il est béni dans l'univers entier, béni du Pape, des évêques et des prêtres, des religieux et des religieuses, béni par le missionnaire sur la plage la plus lointaine, béni de la sœur de charité dans l'hôpital et des Petites Sœurs des Pauvres au chevet de leurs vieillards; ce nom enfin est béni de tous les chrétiens qui gardent le souvenir de l'Église défendue et de la véritée vengée : il suffira de le lire pour éveiller dans les cœurs la gratitude et la prière!...

Ceux-là seuls peuvent apprécier tout ce que la cause catholique perd en Louis Veuillot, qui savent, comme nous, combien ce rude jouteur était redoutable aux mécréants modernes. Nul ne savait mieux que lui éventer leurs pièges et démonter leurs sophismes. Cette arme redoutable de l'ironie, que les libres penseurs emploient si souvent contre les vérités les plus augustes, il la retournait victorieusement contre eux. De quelle main vigoureuse il les attachait au pilori de leurs ignorances, de leur hypocrisie, de leurs vices! Combien de noms qui visaient prétentieusement à la gloire, et qu'il a condamnés au ridicule à perpétuité!... Aussi l'impiété contemporaine poursuivit-elle Louis Veuillot d'une haine où se trahissent tous les ressentiments de l'humiliation subie, de la défaite essuyée. On essaya de le faire passer pour une espèce de condottiere de plume, violent, injuste, passionné; pour un détrousseur de réputation, un fanatique ennemi du progrès, un spadassin qui jouait du bâton devant l'arche, etc. Nous ne garantirions même pas que quelques catholiques ne se soient laissé prendre à ces odieuses caricatures; mais à coup sûr ceux-là ne connaissaient pas Louis Veuillot. Soldat à ses heures et faisant bonne guerre à l'ennemi, il était en même temps le cœur le plus tendre, le plus sensible et le plus généreux. Si l'on nous demandait quel est, après tout, le caractère saillant de cette grande et originale physionomie, nous dirions que c'est l'amour: oui, l'amour de Jésus-Christ, l'amour de l'Église, l'amour du Pape, l'amour des âmes!... Ses luttes acharnées contre l'erreur et contre l'impiété n'étaient après tout que l'expression efficace et légitime de sa piété et de sa foi. Que de pages charmantes et douces, imprégnées de poésie, baignées de larmes, où se révèle ce Louis Veuillot bon, généreux, attendri, que tant de contemporains ne soupçonnent même pas!... Il n'est pas moins grand alors que dans ses rencontres avec les mameluks de la libre pensée. C'est le lion au repos; c'est

l'homme de guerre après une laborieuse campagne, entouré des tendresses du foyer domestique et tenant ses petits enfants sur ses genoux.

Le nom de Louis Veuillot, comme celui de son illustre ami Donoso Cortès, comme celui de Joseph de Maistre, grandira dans l'admiration de la postérité. Les préventions s'éteindront; le jour se fera mieux, non pas sur son talent, qui, de l'aveu de tous, est incontestable et supérieur, mais sur la rectitude de son intelligence et de sa foi. Pour les journalistes catholiques, il demeurera toujours un maître, un modèle et un auxiliaire immortel. On l'a appelé « le Tertullien laïque du dix-neuvième siècle ». Soit! mais il s'agit d'un Tertullien fidèle, mort le crucifix sur les lèvres et l'eucharistie dans le cœur, les yeux tournés, comme toujours, vers Rome et vers la lumière qui ne peut tromper!...

La *Gazette de Liège :*

Il n'y aura qu'un sentiment, parmi tous ceux qui sont restés fidèles à la foi catholique, pour regretter la perte qu'elle fait dans ce grand lutteur; et parmi tous ceux qui se piquent, quels que soient leurs principes ou leurs erreurs, de garder le culte du beau langage, d'honorer encore l'intelligence, la générosité, la fidélité au drapeau, l'immolation d'une vie entière aux convictions de la conscience, il n'y aura qu'une voix aussi pour rendre un suprême hommage à ce talent unique et à ce dévouement constant.

Qui de nous pourrait oublier l'émotion reconnaissante avec laquelle nous lisions autrefois ces pages étincelantes et vengeresses où la vérité était défendue chaque jour dans une langue admirable d'entrain et de netteté, avec un si rare esprit et un bon sens si rare? qui de nous pourrait oublier les lumières, les soulagements, le reconfort, l'enthousiasme du bien, que Louis Veuillot nous donnait alors et qu'il nous donne encore, quand nous le relisons dans les volumes de lui qui resteront?

Qu'il soit donc permis à la *Gazette de Liège* d'exprimer ici une fois encore, en son nom et au nom de ses lecteurs, sa reconnaissance profonde au grand polémiste pour le concours puissant, l'énergique appui, les exemples de courage et d'abnégation qu'il n'a cessé de donner à la presse croyante, à tous les chrétiens de son siècle.

La *Gazette de Courtrai*, la *Gazette de Renaix* et beaucoup d'autres ont parlé de même. Le *Journal de Bruxelles*, organe des libéraux, a fait des réserves sur la ligne politique et la polémique, mais rendu hommage à l'écrivain, à l'homme, au chrétien.

Le *Siglo futuro*, de Madrid, dont M. Nocedal est le directeur, a paru avec un double encadrement de deuil, qui remplissait toute sa première page, avec l'inscription suivante, écrite en lettres capitales :

Le *Siglo futuro* à la mémoire de Louis Veuillot, né à Boynes (Loiret), le 11 octobre 1813. Il se consacra à la défense de son Dieu et de son Église, à Rome, en l'année 1838; il publia sa conversion dans son livre de *Rome et Lorette* et ses *Pèlerinages de Suisse*. Ses campagnes de 1853, 1859, 1867 et 1873 lui donnèrent, par-dessus toutes, une gloire immortelle; elles lui méritèrent l'approbation du souverain Pontife, et l'une d'elles fut la cause de la suppression de l'*Univers* par le gouvernement impérial.

Il est mort dans le baiser du Seigneur, le 7 avril 1883, à 2 heures de l'après-midi. *Tous les catholiques pleurent sa mort.*

Le *Siglo futuro*, plein de douleur et de deuil, prie toutes les âmes catholiques de recommander à Dieu l'illustre défunt.

Il supplie ses amis de Madrid d'assister à la messe de communion qui se dira pour son repos éternel à S. Antonio del Prado, le mercredi 11, à huit heures du matin. *R. I. P.*

En outre, le *Siglo futuro* consacra à Louis Veuillot un article où il disait que, à son jugement, « personne, parmi les laïques consacrés à la défense sociale et politique de notre foi, n'a eu tant ni de si grands titres au respect, à la gratitude, à l'admiration de tous les catholiques ».

Dans la *Fé*, M. Vildosola a consacré à M. Louis Veuillot une longue étude, dont on aura l'idée par cette brève oraison funèbre, dans laquelle il proposait de résumer sa vie :

Louis Veuillot est mort. Prions Dieu pour lui; et si, comme il nous est doux de le penser, il jouit de Dieu, à qui il a donné toute sa vie depuis sa jeunesse, demandons par son intercession que Dieu nous donne, avec son désintéressement, son abnégation, l'esprit de sacrifice qui l'anima toujours, un peu de cette puissante intelligence, de ce vif esprit, de ces qualités

incomparables de polémiste, de cette organisation littéraire si parfaite, qui lui ont assuré le premier rang parmi les écrivains catholiques de la moitié de ce siècle et les littérateurs de son pays.

Dans un autre article, après avoir dit que pendant un demi-siècle Louis Veuillot a été l'âme de l'*Univers*, qu'il inspire encore, la *Fé* ajoutait que tous les catholiques de France s'uniront à la douleur de l'*Univers*, Louis Veuillot ayant été le vaillant défenseur des droits de l'Église. Enfin, dans un troisième article, intitulé *Veuillot et Gambetta*, elle a fait ressortir le contraste de la vie et des funérailles des deux hommes qui ont si diversement attiré l'attention du monde. Voici sa conclusion :

De Gambetta, le dictateur, l'opulent, il ne reste plus que le souvenir de ses basses persécutions et de ses spéculations immorales; de Louis Veuillot, il reste l'œuvre magistrale de son talent et de sa foi, les œuvres de son admirable prose pour la défense de la vérité, et ses vers écrits en l'honneur de la beauté idéale du christianisme.

La postérité se souviendra de Gambetta comme d'un des fléaux de la France; la postérité acclamera Louis Veuillot comme une de ses gloires.

La *Unione* a dit que « tous les hommes de bonne volonté déploreront la perte de cet homme extraordinaire, grandement aimé de ses amis et non moins respecté de ses adversaires eux-mêmes ».

La *Lealtad*, le *Correo catalan*, le *Beti-Bat*, les *Semaines religieuses*, etc., etc., ont exprimé les mêmes sentiments.

La *Fidelidad castillana*, de Burgos, après avoir fait l'éloge de Louis Veuillot, encadrait de deuil l'annonce du service funèbre qui a été célébré, au milieu d'un grand concours de catholiques, dans l'église des Carmes. Cet avis disait entre autres choses :

Les communautés religieuses ne pourront moins faire que de donner ce témoignage public d'affection à la mémoire de l'homme qui a tant fait et si courageusement lutté pour la défense de l'Église.

Mais c'est aussi le moindre des devoirs de tous les catholiques d'élever leurs prières vers le Tout-Puissant pour l'âme de ce fils si illustre de la mère commune des fidèles.

Le journal *A Restauraçao*, de Lisbonne :

Il vient de mourir un écrivain qui fut l'une des plus grandes gloires de la presse française. En lui la France perd un glorieux fils; l'Église catholique, son plus héroïque et plus vaillant défenseur; la légitimité, un athlète qui compte parmi ses plus nobles champions.....

Après avoir énuméré les principaux ouvrages de Louis Veuillot, le journal catholique et royaliste portugais ajoute :

Lutteur, fils des croisés, Gaulois plein de verve et d'éloquence, il a gravé son nom en lettres de bronze dans les annales de la renommée, et en même temps il a mérité les bénédictions de la postérité. Louis Veuillot a été et reste une gloire de la France, une gloire de l'humanité entière.

Même langage dans la *Naçao* et les autres feuilles catholiques du Portugal.

Voici quelques rapides extraits d'articles de la presse de Londres. Nous citons pour faire connaître ce qui a été dit, et sans croire nécessaire de discuter, de rectifier, de réfuter.

Le *Daily News*, l'organe du libéralisme gladstonien :

La mort de M. Louis Veuillot, qui est annoncée par notre correspondant de Paris, met fin à une des carrières les plus remarquables qui aient été fournies dans le journalisme du siècle.....

C'est comme journaliste mondain qu'il était allé à Rome; il revint à Paris le plus dévoué des ultramontains. Il y a juste quarante ans, il fut nommé rédacteur en chef de l'*Univers*, qui venait d'être fondé, et il fut bientôt capable de faire du nouveau journal une puissance dans l'État et dans l'Église. Il n'était pas seulement l'avocat de toutes les prétentions les plus envahissantes de la Papauté, mais il se vit encore attribuer par plusieurs le crédit d'avoir fait adopter le dogme de l'infaillibilité papale.....

M. Veuillot était en faveur à Rome; et sa guerre au couteau contre les idées modernes en politique, en science et en religion, firent de lui le premier représentant de l'Église dans sa querelle contre la société moderne.

Le *Daily Telegraph*, un des plus ardents organes du parti tory :

Le « romanisme » militant vient de perdre un champion distingué en la personne de M. Louis Veuillot, qui, quoique simple laïque, d'extraction obscure, s'est fait lui-même, par ses seules capacités et son énergie, pendant une longue série d'années, un pouvoir dans l'État, et a pendant un temps exercé dans les cercles ultramontains une influence qui n'était pas inférieure certes à celle dont jouissait son adversaire célèbre et mitré, Mgr Dupanloup. Le succès que Louis Veuillot a conquis et gardé doit être attribué à une capacité innée, combinée avec un tempérament ardent, auquel se sont ajoutés, lors de son adolescence, une faculté extraordinaire pour l'invective véhémente, une grande puissance de sarcasme et une fécondité non à dédaigner d'esprit.

Après avoir dit que Louis Veuillot devait naturellement formuler toujours des conclusions étroites, à titre d'avocat du sacerdoce romain, qu'il employa les armes de Voltaire à défendre ce que Voltaire avait attaqué, qu'il rappelait O'Connell par certains côtés, le *Telegraph* passe brièvement en revue la carrière de Louis Veuillot. Il conclut ainsi :

M. Louis Veuillot n'a jamais cessé d'être en France l'un des écrivains les plus populaires. Il était plein d'esprit, et les Français pardonnent presque tout à l'esprit; et le français qu'il écrivait était la langue la plus pure, la plus nerveuse et la plus vigoureuse. Chez lui, la forme était aussi admirable que le fond était digne d'objections. Il n'a jamais accordé ni demandé de quartier, et cependant il paraît qu'il était personnellement un homme doux et aimable.

Le *Standard*, du même camp que le *Daily Telegraph*, a reçu de Paris une longue correspondance sur la mort de Louis Veuillot. Cette notice, très protestante de ton, contenait un grand nombre d'inexactitudes. Il est inutile de s'en occuper. D'après le journaliste anglais, l'annonce de cette mort « rappelle que pour le bien ou pour le mal Louis Veuillot a exercé sur son temps, et sur l'état et l'influence de l'Église catholique romaine en France, une influence difficile à exagérer ». Pour le journaliste du *Standard*, la grande faute de Louis Veuillot a été de détruire le gallicanisme et le libéralisme. Il conclut sa notice par ces lignes :

On dit que dans la vie privée M. Veuillot était un compagnon charmant, un ami sûr, un parent exemplaire. Sa mort

est racontée ce soir par les journaux comme un événement public, et tous reconnaissent que depuis des siècles peu d'hommes ont eu plus d'influence sur les destinées de l'Église.

Le *Times* a consacré à Louis Veuillot un grand article; en voici le début :

..... Aucun journaliste jamais n'a laissé sur les esprits de ses concitoyens des marques plus profondes. Son œuvre peut se résumer dans une phrase : Il a tué tout esprit gallican dans le clergé français, incorporé l'Église de France à celle de Rome, et, ce faisant, a chassé des milliers de fidèles du bercail chrétien.

Suit le récit, long mais inexact, avec divers commentaires, de la carrière de Louis Veuillot. Voici la conclusion :

Pour être juste, on peut ajouter qu'il est presque impossible de juger l'œuvre de M. Veuillot ou son caractère par quelque *criterium* en usage chez nous; son dévouement et sa piété ne peuvent être mis en question, et il a vécu dans la conviction qu'il faisait bien.

La *Pall Mall Gazette*, organe libéral radical, écrivit :

M. Veuillot, qui vient de mourir, était un journaliste tout à fait du premier ordre, et il était de l'école française plutôt que de la nôtre. Il s'était préparé lui-même par la littérature et les voyages, avant de prendre l'arme qu'il mania tant d'années avec une puissance si extraordinaire et de tels résultats.....

Nous sommes à l'autre pôle, en substance et en programme, du grand journaliste du royalisme français et du catholicisme. Mais la force du bras de M. Veuillot ne doit pas être moins appréciée par ceux qui auraient désiré la voir employée autrement. Sa puissance littéraire commandait l'admiration des meilleurs juges, et le plus grand des critiques français modernes a consacré nombre de pages à l'examen de son génie. D'une part, Veuillot mérite bien cela. Son habileté de polémiste était souvent aussi remarquable que tout ce qu'on a vu depuis Voltaire ou de Maistre.

Le *Freeman's Journal*, de Dublin :

Par la mort de M. Veuillot, arrivée samedi, la presse fran-

çaise a perdu un brillant écrivain et l'Église un formidable champion. Pendant un demi-siècle, il est apparu parmi ses contemporains comme le défenseur hardi, vigoureux et sans peur du catholicisme, errant seulement, et cela rarement, par l'excès d'un zèle fougueux, mais ayant toujours présent à l'esprit ce qui lui paraissait le seul but au monde : la suprématie sans conteste de la papauté.

Comme écrivain, il tenait un des premiers rangs dans les cercles littéraires français. Son style, outre qu'il était ardent et mordant, était d'une singulière pureté et d'une grande éloquence.....

Comme nous l'avons dit, la presse française perd en lui une brillante figure; mais c'est l'Église qui fait la plus grande perte, qui sera d'autant plus profondément sentie que le temps appartient à un scepticisme hostile.

L'*Universe*, le journal irlandais de Londres :

L'illustre champion laïque de la foi en France, Louis Veuillot, est mort.

Les ennemis de la religion ont perdu un terrible adversaire; et, avec leur grossièreté et leur férocité ordinaires, ils ne font pas un secret de leur joie ignoble.....

Pendant quarante ans il a dirigé l'*Univers*, qui sous sa direction devint la terreur des malfaiteurs politiques et des catholiques infectés de jansénisme. Il fut particulièrement l'épouvante des conspirateurs italiens et français ligués contre l'Église et le souverain Pontife.....

Soutenu par les sacrements de l'Église, pour laquelle il avait si noblement combattu, et consolé par les prières de nombreux fidèles, Veuillot est entré dans son repos comme dans un sommeil, usé par les plus hauts travaux, et jusqu'à sa fin « un bon et fidèle serviteur ».

Le *Tablet*, qui est anglais avant d'être catholique, et de plus libéral quant aux affaires de France, a parlé des polémiques de Louis Veuillot avec rancune et colère, déclarant que son ignorance égalait son zèle et qu'il se distinguait comme polémiste par sa férocité; puis, jugeant l'homme et l'écrivain, il a dit :

Une rectitude sans défaillances dans la conception de son devoir, une fidélité inébranlable à ses amis, un dévouement

sincère et sans égoïsme à la cause à laquelle il avait voué sa vie d'homme mûr, lui ont conquis et lui ont gardé l'estime et l'affection de quelques-uns des meilleurs et des plus nobles de son époque. Bien plus, ceux mêmes qui étaient les plus éloignés de ses idées ont rarement manqué de reconnaître ses hautes qualités intellectuelles et morales. Quant à nous-mêmes, pour grande que soit notre divergence avec ses opinions sur des questions de haute importance, pour imparfaitement que nous sympathisions avec ses aspirations politiques et avec ses méthodes de polémique, nous ne payons pas un tribut avare à sa mémoire. A une époque où, pour citer une phrase de feu M. James Hannay, la plupart des journalistes de son pays ont des principes « comme des maquignons ont des chevaux », il offrit le spectacle, édifiant toujours, mais surtout aujourd'hui, du *justum ac tenacem propositi virum.*

Polémiste par tempérament, il mania son arme littéraire avec une adresse singulière, avec une infatigable énergie et avec une loyauté inébranlable, au profit de la cause que, pour les motifs les plus purs, il avait embrassée.

Un lecteur du *Tablet* a vivement protesté dans ce journal même contre ses critiques.

L'auteur, M. John Kenyon, rappelle le magnifique hommage rendu par M. Paul de Cassagnac à l'adversaire de l'Empire, et poursuit :

Ce dernier exemple aurait bien pu être suivi par le principal journal des catholiques anglais. Mais il en a été autrement. Dans votre article, dont un tiers était rempli par un certain hommage à sa mémoire, et les deux autres tiers par des critiques, et des critiques sans ménagements, vous vous êtes efforcé de dépasser les libéraux de Bruxelles, la *clique* représentée par le *Journal des Débats*, et la petite poignée de « conciliateurs » qui, à Rome, emboîtent le pas à l'abbé Curci. Vous avez blessé le sentiment de la majorité des catholiques de France, et vous n'avez aucunement été, j'ose le penser, le porte-parole de la majorité des catholiques de votre pays.

Il y a des gens qui aiment à s'excuser perpétuellement d'être catholiques. Ils semblent penser qu'il doivent demander pardon avant que d'oser avouer leur existence; bien mieux, l'existence de l'Église exige que ceux qui ont l'excentricité de lui être fidèles donnent des explications. Louis Veuillot n'était pas de ceux-là. Mais il commença à écrire en un temps où il y

avait beaucoup de ces gens-là en France; et ce qu'il fallait, c'était quelqu'un capable d'affirmer inébranlablement le droit de l'Église et le droit de ses enfants à vivre et à prospérer dans la France catholique, quelqu'un décidé à abandonner la défensive, à porter la guerre dans le camp ennemi, à avoir le dernier mot dans la discussion et à l'avoir avec succès. Les catholiques étaient timides et découragés, et la clique catholique libérale, qui cherchait à sa manière à arrêter le mal, n'étant pas en harmonie avec le Saint-Siège, empirait la situation. C'est alors que se leva Louis Veuillot, qu'il leur rendit du courage, et que, s'inspirant des paroles du souverain Pontife, il leur infusa ce « loyalisme » qui les a depuis toujours animés envers le Saint-Siège. Comme on l'a souvent dit et bien dit, il trouva la France gallicane, et il l'a laissée romaine.

Louis Veuillot a été accusé de créer la désunion parmi les catholiques; mais, si l'unité veut dire précisément l'union avec le Saint-Siège, personne, comme M. Coquille l'a bien exprimé dans le *Monde*, n'a plus travaillé pour elle. S'il avait créé la désunion, ses louanges auraient été chantées par les *libres penseurs* d'un bout de l'Europe à l'autre. Vous l'avez accusé d'être le champion de « l'absolutisme politique ». Si cela veut dire qu'il a exalté de toutes ses forces les droits et les privilèges des souverains Pontifes, je l'accorde : c'est sa gloire. Si l'on veut dire qu'il s'est enchaîné à une forme particulière de gouvernement politique, ses adversaires eux-mêmes n'admettent point qu'il en ait été ainsi.

Les critiques du mot « liberté », dites-vous, affectent péniblement des oreilles anglaises. Et cependant il n'y eut jamais un plus ardent défenseur de la vraie liberté que Louis Veuillot pour la Pologne, l'Irlande et les États pontificaux. Et ceci m'amène à parler d'un autre titre considérable qu'il possède à la gratitude des catholiques.

Après l'infaillibilité du Vicaire du Christ et les conséquences logiques de ce grand dogme, aucun sujet n'occupa plus sa plume et sa pensée que celui des droits temporels du Saint-Siège. On ne saura probablement jamais combien lui est redevable le monde catholique pour ses brûlants appels à la fidélité de ses compatriotes et à tous ses frères catholiques de la terre entière pour qu'ils vinssent se battre pour la cause de l'Église.

Le journal catholique d'Amsterdam, le *Tijd*, a consacré à Louis Veuillot une étude où, après avoir parlé de son origine, de la nature vigoureuse de son talent, qu'il met en parallèle avec celui de Montalembert et de Mgr Dupanloup, il poursuit :

Il surpassa les deux dans sa pleine originalité, homme unique, libre, indépendant, n'étant l'élève ni l'imitateur de personne, fils de l'Église et rien d'autre ! Devant elle il avait courbé la tête, et devant elle seule. Dans cette obéissance, il s'était entièrement sacrifié, et il ne se sacrifiait plus après cela à rien d'autre. Toutes autres choses lui étaient indifférentes ; toutes considérations reposant sur des convenances, ou provenant d'une prudence particulière à certaines personnes, le heurtaient. Il ne connaissait que le droit et la vérité. Il ignorait les calculs, et il se serait méprisé lui-même, s'il y avait fait attention. Il appartenait à cette race d'hommes pour lesquels il ne s'agit pas de vaincre, mais qui croient qu'à tout prix le principe doit triompher.

La forte unité de son caractère ne fut égalée que par l'admirable diversité de son esprit. Dans notre siècle, on n'a pas vu de style plus original et plus riche que le sien.

Mais des mérites plus élevés et plus dignes sont attachés à ses travaux. L'immortel Pie IX nommait ce journaliste : *Il mi Veuillot*. Cette parole est remarquable, comme preuve de l'inébranlable fidélité et de l'amour inaltérable avec lesquels Veuillot a servi le Siège de Pierre.

Le principal trait du portrait de Veuillot est fait. Journaliste, homme des choses du jour, il était en même temps l'homme des principes immortels et des idées éternelles. Ses articles de journal appartiennent à cause de cela au même ordre que la *Cité de Dieu*, d'Augustin, et l'*Histoire universelle*, de Bossuet. C'est pourquoi ses articles ne périront pas au jour le jour, mais resteront comme des témoins de la conscience humaine. Ils vivront et rayonneront, et apprendront au monde qu'au siècle des idoles on trouva encore des hommes qui ne plièrent pas le genou devant Baal. R. L.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* a donné différents extraits des articles de la presse française, et les a publiés en rendant hommage au caractère de Louis Veuillot.

Le *Novoie Vremia (Nouveau Temps)*, de Moscou, en annonçant la

mort de Louis Veuillot, a publié une biographie qui se termine ainsi :

Son influence comme chef de la presse ultramontaine s'est étendue à toute la France, à l'Allemagne et à l'Italie.

Dans un autre article, le *Novoie Vremia*, résumant les appréciations des journaux de Paris, publiait un article étendu, dont voici les principaux passages :

De l'aveu unanime de la presse parisienne, le talent d'écrivain de Louis Veuillot est de ceux qui donnent de l'éclat à la littérature d'un peuple. Causeur rare, spirituel et affable; irréprochable comme homme privé, Veuillot, dans ses polémiques, brûlait littéralement d'encre le visage de son adversaire. C'était un virtuose...

Non seulement il a excellé dans le journalisme, mais aussi dans les romans et dans la poésie. Son *Honnête femme* peut, quant à la valeur littéraire, être comparée aux plus célèbres romans français.

..... En lui se sont révélés les qualités du lutteur, les dons de l'artiste, la sincérité des convictions, le patriotisme du citoyen. Ce patriotisme, il le montra surtout lors de la guerre de Crimée, et quinze ans plus tard, lors du siège de Paris, dans de nombreux articles qui sont des pages d'histoire.

Les autres journaux russes ont généralement tenu le même langage.

La *Liberté*, de Fribourg, dont le numéro était en deuil :

Louis Veuillot a consacré à nos pèlerinages, à nos cantons catholiques, à nos légendes, à nos monastères, à nos mœurs religieuses, les premiers essais de sa plume purifiée par l'amour divin. *Les Pèlerinages de Suisse* datent en effet de 1838, c'est-à-dire, de l'année même de la conversion de l'auteur. *Rome et Lorette* ne parut que trois ans plus tard.

Quand vinrent les mauvais jours du Sonderbund, quand l'orage se déchaîna contre les cantons catholiques et contre les fils de saint Ignace, Louis Veuillot paya la dette de sa reconnaissance à ces saints religieux en mettant son immense talent au service du droit et de la justice, puis en ouvrant, dans les colonnes de l'*Univers* une souscription pour les victimes et les proscrits de cette guerre religieuse.

Et pour conclure :

La *Liberté* a mis un crêpe pour suivre ce cercueil et déposer

devant les restes de ce grand mort l'hommage de la reconnaissance. Ce n'est pas que nous ayons la pensée — Dieu nous garde d'une telle fatuité! — de nous placer même au dernier rang des disciples de ce grand maître. Non; mais c'est que nous devons à Veuillot l'existence et l'honneur d'une presse catholique. C'est lui le premier qui a manié avec succès pour la sainte cause des âmes l'arme nouvelle du journalisme quotidien, et qui l'a mise au service de l'Église dans cette mêlée de toutes les opinions, dans ce choc de tous les systèmes, qui est la caractéristique du dix-neuvième siècle.

L'*Ami du peuple*, qui paraît également à Fribourg, s'était aussi mis en deuil. Voici un trop court extrait de son article :

Louis Veuillot est mort.

C'est en ces mots laconiques que les dépêches annoncent la fin du plus grand journaliste de ce siècle.

Il est mort, ce vaillant jouteur de la presse, ce soldat de l'Église, qui a combattu pendant plus de quarante ans aux avant-postes de l'armée catholique.

Elle est brisée, cette plume incomparable qui a tracé tant de belles et saintes pages, et qui, à elle seule, valait une armée rangée en bataille.

Elle s'est éteinte, cette intelligence supérieure qui s'inspirait si lumineusement des splendeurs de la foi, et qui, après avoir connu la vérité, s'éprit pour elle d'une irrésistible passion, se laissa entièrement subjuguer par elle, ne lui préféra rien.

Il ne bat plus ce cœur qui aima son Dieu et son Église avec une ardeur jamais défaillante.

Elle est fermée cette bouche d'or qui eut pour sa malheureuse patrie des accents si enthousiastes, si nobles, si purs.

Il était notre père, notre chef, notre modèle à nous, humbles soldats de la presse.

La *Semaine catholique de la Suisse* :

Homme de fer au milieu de la mêlée, Louis Veuillot s'est montré ardent chrétien, plein d'une exquise sensibilité dans les relations intimes de la vie. Il a écrit des pages terribles et vengeresses; il a dévoilé son cœur par l'expression des sentiments les plus délicats. Il a rencontré des accents de foi, de

douleur ou d'amour tels qu'ils ne se font entendre que rarement dans le cours des âges. Son œuvre, si variée dans la forme, si une pour le fond, restera comme un monument de grand prix dans les archives de l'humanité.

Quand une profonde angoisse pesait sur le monde, quand une grande iniquité révoltait les consciences, quand un rayon d'espoir brillait à nos yeux, on disait : Où est Veuillot? et d'avance on saluait la parole de cet interprète puissant de nos joies et de nos douleurs. Où est Veuillot? Cet appel, que de fois des milliers de bouches l'ont prononcé pendant le cours de ces trois dernières années! Nul ne peut se figurer le supplice de ce vaillant lutteur, réduit au repos en face de la persécution actuelle. On peut croire que le purgatoire, pour cette grande âme, a été transporté sur la terre, par un insondable dessein de Dieu.

La presse catholique et conservatrice de la Suisse allemande, de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, du Palatinat et des pays rhénans, a consacré à Louis Veuillot de longs articles nécrologiques, remplis d'éloges.

La *Germania*, de Berlin, après avoir reproduit les articles élogieux de divers journaux, a dit : « Louis Veuillot était doué d'un caractère énergique, d'immensément d'esprit et de beaucoup de talent, qualités qui lui assuraient une influence décisive, qui s'étendait bien au loin. Veuillot a le grand mérite — ajoutait la *Germania* — d'avoir combattu de toutes ses forces le gallicanisme et frayé le chemin au mouvement catholique en France : c'est là un mérite impérissable. Que le Ciel le récompense pour tout ce qu'il a fait pour l'Église et la Religion durant les longues luttes qu'il a soutenues. »

Dans un autre numéro, la *Germania* disait : « Veuillot est mort en digne confesseur de la cause qu'il a défendue durant un demi-siècle. »

La *Germania* a fait, en outre, cette réponse à un article de la *Gazette de Cologne* :

La presse française de tous les partis n'a qu'une voix pour affirmer qu'en Louis Veuillot on a porté en terre un journaliste et publiciste de premier rang. Aussi la presse allemande rend justice au défunt en reconnaissant en lui le grand représentant du journalisme. Il n'y a que la *Gazette de Cologne* qui,

en face de la tombe ouverte, recueille des feuilles les plus décriées de Paris toutes les injures, les coups de pied de l'âne lancés contre le défunt.

Il y est dit que c'est Veuillot qui a créé le Pape infaillible. Cela suffit pour caractériser le fanatisme et l'ignorance de la *Gazette de Cologne*. Vraiment, les feuilles ennemies de Berlin se sont montrées moins partiales et plus justes. La cause pour laquelle Veuillot combattait avec autant d'énergie que de générosité, leur est, il est vrai, une épine dans l'œil. Mais aucune feuille de Berlin n'ose contester au défunt son éminent talent. La *Nationale Zeitung* le nomme « le plus éminent des publicistes français de notre époque ». Le *Bœrsen Courier*, de Berlin, écrit sur Veuillot :

« Devant cette tombe, il faut respectueusement reconnaître un talent de journaliste sans pareil, bien que ce rare talent ait été mis au service d'une cause qu'on ne doit cesser de combattre. Il fut un journaliste aux combats duquel même ses adversaires les plus acharnés pouvaient se délecter, à cause de la hardiesse de sa manière d'écrire, à cause de l'énergie et de l'adresse du rédacteur en chef de l'*Univers* comme publiciste. Oui, la France a perdu, le jour où mourut Louis Veuillot, un des premiers journalistes; oui, le monde a perdu un des publicistes les plus importants. »

La presse conservatrice, la presse officieuse, et en général la plupart des journaux allemands, tout en y mettant la note allemande, ont rendu hommage à Louis Veuillot. C'était « un homme d'un génie incontestable et mille fois supérieur à tous les autres écrivains français », a dit le *Reichsbote*, l'un des principaux organes des conservateurs.

Le *Stamboul*, journal de Constantinople, a publié un long travail, de M. René Muffat, tenant de l'étude littéraire et de la biographie. Nous en extrayons ce qui suit :

Il n'est point aisé de juger en quelques lignes un homme qui, pendant quarante-cinq ans, a rempli l'Europe de l'éclat de son nom et du bruit de ses combats politiques et littéraires. Sainte-Beuve, il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il entreprit l'examen des œuvres de ce grand écrivain, reconnaissait lui-même que c'était là « un bien gros morceau ».

Le puissant polémiste, le charmant conteur, le critique

judicieux, qui vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans, était la figure la plus originale de cette dernière moitié du dix-neuvième siècle. Jamais hommé né dans une humble condition n'eut des instincts plus nobles et ne montra une haine plus vigoureuse pour tout ce qui est plat et vulgaire. Le convenu, le commun, le trop facile, étaient tant éloignés de sa nature, que son style, tout imprégné d'une rare saveur, n'est, à vrai dire, jamais oratoire. L'art s'y montre, jusque dans les emportements de la verve, avec un tour nouveau qui déconcerte le goût académique et fait, sur-le-champ, reconnaître l'ouvrier...

... La foi trempa sa lame et son cœur; et, dès lors, tant que le pouvoir n'y mit pas d'entraves, il combattit la Révolution et surtout les ennemis déclarés de l'Église, par le journal, par le livre, par la brochure, par la correspondance privée, frappant d'estoc et de taille, tantôt improvisant l'article quotidien, tantôt répondant à l'article par un gros volume, comme il fit lorsque certaines assertions de Dupin lui inspirèrent un des plus beaux chefs-d'œuvre d'érudition et de style qu'on ait vus paraître de notre temps : *le Droit du seigneur*. Jamais l'esprit gaulois ne servit mieux la vérité. Les documents y sont artistement enchâssés dans la dialectique. Un savant historien, Léon Menabrea, mort il y a vingt-cinq ans, et qui était le frère du général Menabrea, ambassadeur actuel du gouvernement italien à Paris, prisait si fort cet ouvrage, qu'il marquait à tous venants le désir d'en connaître l'auteur personnellement. Il dit à un homme de lettres qui partait de Chambéry pour la France : « Ah ! vous irez à Paris. Vous pourrez donc voir M. Louis Veuillot et lui parler. Ne manquez pas de lui serrer la main de la part d'un homme quelque peu versé dans la bibliographie et dans l'histoire. »

« Nous avons au Canada trente-deux journaux ou revues catholiques; tous ont parlé comme il le fallait de Louis Veuillot, » nous écrivait-on de Québec. Voici quelques extraits de ces journaux :

La *Vérité*, de Québec :

Une des plus grandes figures des temps modernes vient de disparaître; le plus puissant écrivain de ce siècle, le père du journalisme catholique n'est plus : Louis Veuillot est mort !

Que sa belle et grande âme, qui a tant lutté, qui a tant souf-

fert ici-bas, goûte là-haut les ineffables jouissances du repos éternel !

Lecteurs de la *Vérité*, priez pour l'âme de Louis Veuillot. Demandez à Jésus de ne point tenir compte des faiblesses humaines auxquelles son grand serviteur n'a peut-être pas échappé, mais de lui accorder sans délai la récompense promise à ceux qui soutiennent le bon combat jusqu'à la fin.

Dans ce siècle pervers et lâche, Louis Veuillot n'a jamais rougi de Jésus-Christ devant les hommes. Confesser Jésus-Christ, ç'a été le trait caractéristique de sa vie. Nous avons donc l'assurance que Jésus-Christ ne rougira pas de lui devant son Père.

Comment parler de cet homme de bien dans un court article de journal écrit à la hâte?

Comment, dans quelques lignes, rendre justice à ce talent transcendant, à ce grand héros catholique, à ce vaillant champion de l'Église? La tâche est au-dessus de nos forces. Cependant, il nous est impossible de laisser passer cette circonstance sans essayer de rendre un faible témoignage à la mémoire de ce courageux soldat du Christ.

Nous dirons peu de chose de sa vie; nous voulons surtout parler de ses œuvres. Pourtant, sa vie a été un bel enseignement.

L'auteur de l'article raconte cette vie à larges traits. A propos d'un des reproches qu'on a faits quelquefois au rédacteur en chef de l'*Univers*, il dit :

On lui a reproché de porter des coups trop rudes ; mais quand on étudie le caractère des luttes auxquelles il a été mêlé, quand on se rend compte du genre d'adversaires contre lesquels il avait à combattre, il faut reconnaître que ce reproche n'est point fondé. On parle aussi beaucoup de ses discussions avec certains membres de l'épiscopat français, et on le représente comme un homme qui cherchait sans cesse à se mettre à la place des évêques. C'est une pure calomnie, qu'on répète de confiance : car il est impossible qu'un homme de bonne foi puisse lire les ouvrages de Veuillot sans admettre que jamais l'autorité épiscopale n'a eu un plus courageux défenseur que le rédacteur en chef de l'*Univers*.

On a grandement exagéré ses démêlés avec l'épiscopat. Il est vrai qu'il est venu en conflit avec certains évêques ; mais ce n'était pas là le trait saillant de ses luttes, comme on a voulu

le donner à entendre. C'était simplement des incidents, que Louis Veuillot regrettait plus sincèrement que ceux qui formulent contre lui ce reproche. La preuve que le rédacteur de l'*Univers* n'a jamais méconnu l'autorité épiscopale, c'est qu'il a reçu de Pie IX et de la grande majorité de l'épiscopat français les plus magnifiques éloges, les plus chaleureux encouragements. Pour nous, cela nous démontre que son œuvre était bonne et opportune. Sans doute, elle n'a pas été exempte de toute imperfection : quelle est l'œuvre humaine qui soit sans tache ? Mais l'histoire impartiale dira que Louis Veuillot a rendu des services immenses à l'Église.

Voici la conclusion :

Sa vie et ses œuvres sont un exemple pour tous, un exemple de courage, de constance, de dévouement dans la lutte pour le droit, la vérité et la justice. J.-P. TARDIVEL.

La *Minerve*, de Montréal :

Un grand écrivain, très sympathique au Canada, vient de mourir. Louis Veuillot a suivi une carrière qui lui fait un grand honneur, et qui lui assure la reconnaissance de tous les cœurs catholiques, de tous les esprits chrétiens, de toutes les intelligences lettrées.....

Les questions et les événements politiques ne lui ont pas toujours été favorables. Il a soutenu de fortes luttes, même parmi les siens.

On le croyait trop bruyant, peut-être trop brillant.

Il n'a jamais reculé devant les accusations de ses amis, ni devant les insultes de ses adversaires.

Il est allé droit devant lui, advienne que pourra.

Il a eu beaucoup d'ennemis, parce qu'il était fort; il en a dédaigné beaucoup, pour le même motif.

Il a toujours combattu à armes loyales.

Il a été tout ce qu'il y a de plus vigoureux; mais il attaquait en face.

Dans le monde de ses adversaires, — car il n'avait pas d'ennemis, — on ne l'aimait pas ; mais on lui faisait, de droit, concession de l'admiration.....

On ne peut pas le comparer aux journalistes ordinaires : il était journaliste et écrivain, ce qui se rencontre rarement.

Ses volumes ont eu autant de succès que ses articles.

Il fut un modèle, pendant longtemps, pour ceux de nos journalistes qui ont le mieux réussi ; il a donné le ton de la presse religieuse.

Il fut un grand athlète des meilleurs principes, un écrivain de la meilleure facture, un croyant sincère, un amateur de notre bonne langue, et un homme qui portait au Canada une très sympathique affection.

Le *Courrier du Canada :*

La mort vient de frapper Louis Veuillot, le grand écrivain et polémiste catholique. Depuis plus de quarante ans, Louis Veuillot avait mis sa plume au service de l'Église ; et, durant cette longue période, il n'a jamais failli dans la carrière difficile et si pleine de responsabilités du journalisme catholique. En cette qualité, il a parfois frappé de grands coups ; ses adversaires, qui se recrutaient partout, un peu partout, ont presque toujours eu à se repentir d'avoir à lutter contre un pareil jouteur.

Il n'a jamais voulu attacher son drapeau à aucun parti, et fut avant tout le défenseur du Pape et de l'Église catholique.

L'*Étendard*, de Montréal, un excellent journal fondé naguère sous la direction de M. le sénateur Trudel, a publié une très remarquable étude, consacrée tout entière à raconter la vie et l'œuvre de Louis Veuillot.

Le *Canadien*, de Québec :

L'Église vient de perdre l'un de ses plus dévoués défenseurs ; la presse, l'une de ses gloires les plus pures.

Le nom de Louis Veuillot a été pendant près de quarante ans un drapeau, acclamé par les uns, abhorré par les autres.

Ses procédés de polémique ont été et continueront d'être diversement appréciés ; son amour pour la Papauté et son talent sont au-dessus de la discussion.

C'était un croyant, un catholique avant tout.

Convaincu qu'un journaliste ne peut défendre avec efficacité la cause catholique que s'il est indépendant des partis politiques, M. Veuillot ne s'est lié à aucun régime, à aucune dynastie. Il a vécu pour l'Église.

Même langage dans le *Journal des Trois-Rivières*, etc., etc.

La *Revue canadienne* a consacré un numéro tout entier à Louis Veuillot.

M. Alibert, dans la lettre qui fait partie de ce volume, a constaté que tous les journaux des États-Unis avaient consacré des articles à Louis Veuillot, et que presque tous l'avaient fait en bons termes. Nous n'entrerons pas dans l'examen de ces articles; mais, pour faire connaître le langage de la presse catholique, nous citerons le *Catholic Universe* et le *New-York Freeman's*.

Le *Catholic Universe :*

Un télégramme du 7 courant annonce la mort du célèbre journaliste catholique Louis Veuillot, de l'*Univers* de Paris. Cette perte est irréparable pour la presse catholique française, et elle prive la presse catholique du monde entier de son premier écrivain. M. Veuillot n'avait point de rivaux dans sa profession : *Facile princeps*.....

C'était une ardente plume que la sienne, et elle écorchait littéralement ses adversaires. Son âme ne connaissait pas la peur, sauf celle d'offenser Dieu. Pour l'Église et la vérité seulement, il était humble. Unissant la morale la plus haute à un superbe courage physique, il avait ce tempérament de « croisé », le tempérament qui manque le plus en ce siècle agité. Sa valeur trouva un digne emploi contre l'hydre de l'infidélité en France.

Il combattait cette infidélité partout, constamment, d'abord dans son journal, et parfois dans des livres sérieux, classiques, et même religieux. Nous avons lu avec grand profit la traduction anglaise de sa *Vie de Jésus-Christ*.

Mais le trait le plus marqué peut-être du caractère de Louis Veuillot a été son « loyalisme » envers Rome et son indomptable haine de l'erreur.

Avec lui, c'était absolument la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité... Et que Dieu lui fut en aide ! et que ce fût mitre ou couronne, faux philosophe ou bande gambettiste, ou toute autre chose qu'il rencontrât sur le chemin où il défendait la vérité, l'adversaire recevait en pleine poitrine la lance de Veuillot, et était démonté; seulement, quand il avait affaire à la canaille révolutionnaire, il la clouait dans sa fange native.

Un tel homme s'est naturellement créé des myriades d'ennemis, même parmi les bons; mais ce n'est pas sa faute si, eux, ont été faibles et temporiseurs. Il ne savait pas, lui, ce

que c'était que fléchir; et à ses yeux la faiblesse était une trahison, et la transaction une lâcheté. Il n'admettait pas de terrain neutre.

Pie IX le Grand l'a aimé et loué; Léon XIII lui a de bonne heure accordé une très gracieuse audience, et la renommée de ses batailles pour Dieu et la patrie avait fait de son nom un nom familier et honoré parmi les catholiques de tout pays. Il a eu beaucoup de compensations temporelles pour les haines et les hostilités qu'il encourait; mais la vraie récompense de sa valeur chrétienne et de sa fidélité, nous espérons qu'il l'a heureusement obtenue ou qu'il est heureusement sur le point de l'obtenir : nous voulons dire la lumière et la paix qui couronnent les « bénis ».

Sa vie a été pleine de grandes responsabilités, et il avait à rendre compte de grands dons : avec tout ce courage catholique qui, nous le présumons, aura été bien cher à Dieu, avec tous les services rendus à notre Mère l'Église et à la vérité, il reste encore les périls de la responsabilité humaine, et il peut alors rester une réparation, pour laquelle le secours de ses amis lui est nécessaire.

Les prêtres de son Église devront se souvenir de lui au saint sacrifice de la messe; et tout journaliste catholique au moins devrait faire dire une messe pour l'âme de l'invincible Louis Veuillot, qui fut inébranlable dans sa foi, indomptable à défendre cette foi.

Qu'il repose en paix!

Le *New-York Freeman's Journal :*

. . . .

Louis Veuillot a usé les meilleures années de sa vie dans l'*Univers*. Pendant ces années-là, il dépensa la vigueur, la ferveur et l'ardeur de deux existences extraordinaires. L'*Univers* était avec consistance, avec fermeté, pour l'Église et pour la France. Il a été victorieux. Son histoire est glorieuse. Feu Notre Saint-Père Pie IX l'a couronné, et Louis Veuillot mourant, après avoir combattu le bon combat, pouvait bien dire son *Nunc dimittis*. Le *gallicanisme*, son plus ardent ennemi, est mort. L'autre ennemi, celui contre lequel il a si bravement lutté, gouverne encore la France; mais d'autres hommes autrement armés peuvent le combattre. C'était le moins dan-

gereux des deux; et Veuillot, que Dieu suscita pour le combattre, a été, comme un dévoué et fidèle journaliste catholique, un homme de son temps.

Il y a beaucoup plus à dire sur cet homme remarquable, auquel Dieu avait confié une tâche spéciale; mais, pour aujourd'hui, nous en avons dit assez. *Que son âme repose en paix!*

Nous trouvons de semblables appréciations dans les journaux de l'Amérique du Sud de langue espagnole et de langue portugaise. Nous citons comme exemple ces mots du *Papalito :* « Le monde catholique est en deuil : Louis Veuillot, le plus grand catholique de ce temps, n'est plus »; et ces lignes du journal de Bragance (Brésil) *O Zuavo :*

L'éminent écrivain et journaliste Louis Veuillot, le rédacteur en chef de l'*Univers*, qui est l'un des meilleurs journaux de l'Europe chrétienne, vient de mourir à Paris. Il s'est rendu illustre dans le monde politique et religieux par la vaillance et l'intrépidité avec lesquelles il a défendu la noble cause du catholicisme en France, et par ses polémiques animées et colorées avec quelques-unes des plus puissantes individualités de l'Église gallicane. C'était incontestablement un des écrivains les plus élevés et les plus purs de la France moderne.

C'est de la lutte contre le gallicanisme et le libéralisme qu'à l'étranger Louis Veuillot a été le plus glorifié; c'est aussi à cette partie de son œuvre que Pie IX a donné les plus éclatantes approbations.

COMPLÉMENT

En divers endroits de ce livre, j'ai avoué des oublis et signalé des lacunes. Ce chapitre va combler deux ou trois de celles-ci et réparer deux ou trois de ceux-là.

Voici des strophes, extraites de tout un petit poème, qui auraient dû prendre place dans le chapitre des *Hommages en vers*. Elles sont l'œuvre du supérieur d'un grand séminaire. L'auteur, en les adressant à Mlle Élise Veuillot, a demandé que son nom ne fût pas donné. Nous respecterons sa volonté, bien qu'il nous en coûte. L'œuvre porte ce titre : « *A la mémoire bénie de Louis Veuillot*, hommage d'un ami qui ne l'a connu que dans l'*Univers* et ses livres admirables. »

Le dernier chant a pour épigraphe ces paroles du psaume 44 : « Toute sa gloire est au dedans. » Nous citons :

Cachée, encore hier, sous un voile discret,
Il est juste qu'enfin sa sainte âme apparaisse,
Et que, par ses amis, tout le monde connaisse
Ce que l'humilité tenait dans le secret.

Vous qui le savez bien, vous, son frère et sa sœur;
Vous, l'âme de son âme, écrivez son histoire.
Du cœur un sage a dit qu'il a bonne mémoire :
Ouvre nous tes trésors, ô mémoire du cœur!

On comprend jusqu'ici que vous vous soyez tus ;
Mais les sceaux sont brisés : le défunt doit revivre.
Il faut, par vos récits, faire son plus beau livre :
L'édifiant tableau de ses hautes vertus.

Je clos ici mes vers, confus d'avoir rimé ;
Et pourtant, s'il advient qu'un censeur m'en accuse,
Je lui rappellerai, comme excellente excuse,
Qu'il eut jadis ce tort, mon héros bien-aimé.

Oui, quoique mise au ban de son grave *Univers*,
La rime est son amie; et, quand il se repose,
Laissant le *mâle outil* de sa vaillante prose,
Pour ne rien faire, il fait d'impérissables vers.

Un poète viendra, tel qu'Il l'a mérité,
En la langue des dieux célébrer sa mémoire.
Accueille, en attendant, ces strophes à sa gloire,
Et pardonne, lecteur, à ma témérité.

J'aurais dû donner également aux *Hommages poétiques* l'apologue que nous a adressé des Pyrénées « un montagnard, ami de l'*Univers* ». Le loup y interpelle le chien : le loup, c'est le libre penseur; le chien, c'est l'*Univers*. Celui-ci aboie quand celui-là se montre. De là grande irritation et violents reproches du loup : « Dogue à l'humeur atrabilaire », ne cesseras-tu de crier? Et le chien de répondre :

Ne mangez pas d'agneaux, et je n'aboierai plus.

Conclusion :

Ainsi tu répondais, écrivain catholique,
A ceux-là qui, tramant des complots contre nous,
Osaient te reprocher de crier : « Gare aux loups! »

LOUIS VEUILLOT

Il est tombé, le polémiste,
L'incomparable prosateur!
Il est tombé, le grand lutteur,
Nouveau Roland, mais journaliste!

Des coups portés Dieu sait la liste.
Sous l'athlète, quel enchanteur!
Suave et fort, ce fier jouteur
N'était-il pas toujours artiste?

Je te salue, ô vrai Gaulois!
Soldat du Christ, vengeur des lois,
Tu servais la France et l'Église.

Il est mort, le sergent de Dieu!
Nous pleurons, notre âme se brise.....
Fils de France, ô Louis, adieu!

A. Prévost.

Je note ici, ne pouvant le reproduire, un charmant et touchant article de la *Musica sacra*.

Voici un extrait de la remarquable étude de M. E. de Monzie dont nous avons parlé, page 586 :

Quand on se reporte à ce qu'était en France la presse catholique il y a quarante ans, lorsque Louis Veuillot prit en main la rédaction du journal *l'Univers*, une feuille subsistant à peine et presque inconnue, la principale pourtant, la seule même qui soutînt alors sérieusement les intérêts religieux; et que l'on considère ce que cette presse est aujourd'hui, les développements qu'elle a pris sur l'étendue du territoire, son importance, ses ressources, ses forces pour l'attaque comme pour la défense, y a-t-il un spectacle à la fois plus magnifique et plus consolant, et qui permette de se dire avec plus de raison que, si le mal a fait de grands progrès, le bien en a fait de plus grands encore, et qu'il est en état de lutter pied à pied avec son adversaire, souvent même de gagner sur lui et de le tenir en échec?

Mais ce résultat et ce succès si rapides et si heureux, à qui en est-on redevable, en dehors de ce que la haute vitalité de l'esprit catholique est toujours prête à produire dans notre pays, sinon à celui qui a su mettre en œuvre, organiser et multiplier les ressources de cette vitalité même, la diriger en appropriant son action aux temps et aux circonstances, la munir enfin de l'arme qui lui manquait et qui lui était la plus nécessaire, en montrant ce qu'était la puissance d'une plume et comment il fallait s'en servir pour la défense de la justice et de la vérité? Et si l'Église de France traverse vaillamment tant d'épreuves, si elle reste debout et presque intacte au milieu des ennemis qui l'assaillent, si elle est assez unie et assez forte pour résister longtemps et toujours aux coups qu'on voudra lui porter, n'est-ce pas encore l'effet le plus sensible et le plus éclatant des travaux du grand ouvrier qu'elle vient de perdre?

On assure qu'un prince de l'Église romaine, pénétré de l'importance de la presse périodique à notre époque et de la vertu de propagande qu'elle possède, disait : « Si saint Paul vivait de notre temps, il se ferait journaliste. » Conjecture un peu singulière, mais que nous avons vue jusqu'à un certain point se réaliser. En effet, saint Paul journaliste, n'est-ce pas à peu près ce qu'a été Louis Veuillot? et ne nous en offre-t-il pas l'image la plus vive et la plus vraisemblable? Louis Veuillot, la plume à la main, a exercé, dans son genre, un véritable apostolat, non moins salutaire, non moins fécond que

celui de la parole, et dont les effets seront plus durables, puisqu'ils survivront à leur auteur. Ce grand homme, dont l'âme a toujours guidé et échauffé le génie, pour qui la vie a été un champ clos continuel, et qui appartenait réellement, on peut le dire, à l'Église militante, en étendant le sens, la portée et la signification de ce terme dans les choses humaines, avait supérieurement compris, avant de se jeter dans la mêlée et pendant qu'il y était engagé si avant, l'impérieuse nécessité de s'unir plus étroitement que jamais au centre même de la foi, où la force et la vie résident, et d'où elles se communiquent directement à tous les membres.

Un profond instinct de vraie conservation l'avertissait que si l'édifice avait besoin de réparations, le ciment *romain* pouvait seul en rejoindre les pierres, lui rendre sa solidité à l'épreuve du temps, le mettre en état de défier les plus rudes assauts, les plus violentes tempêtes. C'est sur ce rempart, dont il avait réparé toutes les brèches, que le vaillant chef a lutté toute sa vie, et qu'il vient de succomber à l'écart, mais uni de cœur et d'âme à ceux qui poursuivront son œuvre. Maître aussi écouté et aussi habile dans le conseil que dans l'action, dont les exemples ont toujours été un enseignement; qui a créé encore plus qu'il n'a détruit; qui laisse après lui une école, un drapeau, une phalange serrée et aguerrie de disciples fidèles et pleins de son esprit, dignes héritiers et successeurs de sa méthode, de sa doctrine, qu'ils emploient au profit de toutes les nobles causes.....

Vaillant et intrépide lutteur, qui dors ton dernier sommeil, ton nom sans doute ne sera pas écrit au coin des rues, et tes traits ne revivront pas dans un carrefour quelconque, sur un marbre ou un bronze vulgaire, au moyen de quêtes faites pour accommoder les restes avariés d'une vile popularité, que tu ne mendias jamais. Ton lot est meilleur, ton salaire plus élevé et plus pur. Le cœur et l'esprit d'une immense foule d'honnêtes gens en ont spontanément versé les prémices ; leurs fronts ont salué et se sont inclinés sur le passage de cette dépouille mortelle, dont le cortège a été celui d'un soldat, d'un héros tombé au champ d'honneur. L'avenir acquittera le reste.

E. DE MONZIE.

Nous devons aussi nous borner à un extrait du beau travail de

M. Henri Villard, déjà mentionné, ainsi que celui de M. de Monzie, à la page 586 de ce volume :

Louis Veuillot a été plus qu'un grand écrivain : il a été un caractère, ce qui est plus rare et ce qui vaut mieux. Il n'a jamais cherché les honneurs; et quand les honneurs sont venus le solliciter, il les a simplement refusés, n'estimant pas qu'ils valussent son indépendance. Au monde il n'a demandé que le droit d'exprimer librement sa pensée de chrétien et de Français; à l'Église il n'a demandé que ses prières et cette bénédiction toute-puissante pour la vie et pour la mort qu'hier encore Léon XIII accordait à son agonie. Ce caractère n'était pas fait pour lui concilier les faveurs des puissants et des sages. Veuillot a connu la prison; il a connu la misère; il a connu l'exil, et l'exil le plus amer : l'exil dans sa propre patrie, et pendant de longues années encore, quand sa plume était mise en interdit par un pouvoir aveugle, pour avoir défendu contre lui les droits inviolables du vicaire du Christ. La foudre, en le frappant, ne lui a jamais fait courber la tête : appuyé à la croix, l'âme et les yeux au ciel, il est resté debout, attendant l'heure de la justice et ne la demandant qu'à Dieu. Quel exemple !

Et ce rude jouteur, ce batailleur infatigable était le plus doux des hommes! Il était simple, pieux et bon comme un enfant aimable. La lutte finie, il n'avait ni ressentiment ni colère, et je sais plus d'une preuve de ce que j'avance. C'était le causeur le plus séduisant, le plus charmeur qu'on pût entendre; et plus d'un de ses adversaires a dépouillé ses rancunes en l'approchant et en l'entendant. Il y avait un Veuillot inconnu de la foule, qui ne savait que se faire aimer. Se rappelle-t-on l'étonnement qu'on éprouva il y a quelques années, lorsque la publication des lettres du comte de Maistre montra que cet ennemi de Voltaire et ce chantre du bourreau était le plus aimable des correspondants et le plus tendre des pères? Une égale surprise atteindra ceux qui ne voient Louis Veuillot qu'à travers les éclairs et les foudres de son journal, s'il leur est donné de lire un jour ses lettres si nombreuses, et en particulier celles qu'il écrivait à ses filles. On saura alors tout le secret de cette âme à la fois vaillante et douce comme celle d'un soldat.

Oui, les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Si Hugo avait connu Veuillot, il eût pu le dire de lui, comme il l'a dit d'un autre puissant de ce monde.....

Et maintenant, c'est fini! le serviteur a terminé sa journée; il est entré dans la maison du père de famille, pour y recevoir une récompense que nul ne lui disputera plus. Il aura la gloire humaine : car les passions se tairont désormais, et les flots ne viendront plus que caresser le rocher qu'ils ne couvriront plus de leur colère. Oui, la France sera fière de Louis Veuillot comme de l'un de ses enfants les plus illustres; et, dût ma prophétie faire un instant sourire, quand la France désabusée ne permettra plus qu'on élève des statues à des inconnus ou à des tribuns de carrefour et de taverne, Veuillot aura la sienne; et si ce n'est pas nous, ceux qui viendront après nous le verront vivant dans le marbre ou le bronze, avec son doux et fin sourire, avec son fier regard, tenant d'une main sa plume, appuyant l'autre à la croix. Mais Veuillot aura mieux qu'une statue dans la cité des hommes : il aura cette gloire impérissable et éternelle que Dieu donne à ceux qui l'ont aimé, et qui ont noblement, sans défaillir jamais, servi l'Église et servi la France. HENRI VILLARD.

Dans l'*Association catholique* (numéro du 15 mai), M. Albert Hyrvoix a donné, au nom de *la rédaction*, un article intitulé : *Louis Veuillot*, dont nous extrayons ce qui suit :

Depuis plusieurs années, Louis Veuillot était comme mort à la vie publique; et cependant la nouvelle que son âme venait de nous quitter a retenti comme un des plus grands événements de l'histoire ecclésiastique de ce siècle. C'est qu'il remplissait dans l'Église, à son humble rang de laïque, sous la charge de « suisse » qu'il avait assumée, pour nous servir de son vert langage, une place immense par le génie et le talent que Dieu lui avait départi, et qu'il soutint toute sa vie d'un si beau caractère, si digne des meilleurs temps chrétiens.

Quand on veut embrasser du regard notre triste époque, afin de découvrir de quels instruments la Providence s'est servie pour maintenir, au milieu de tant de défaillances, l'esprit de tradition, inséparable des promesses éternelles faites à l'Église, un nom de géant se trouve au premier âge de ce siècle, un nom étonnant par le défi jeté d'une foi radieuse à une société toute pourrie, toute décrépite d'erreurs : c'est le nom de Joseph de Maistre. Louis Veuillot est de son école, de sa famille; il descend de lui en ligne directe, ainsi que le grand évêque de Poitiers, le cardinal Pie, et le grand abbé

de Solesmes, dom Guéranger, c'est-à-dire, avec les Machabées de ces derniers temps, avec les grands défenseurs de la tradition catholique dans son intégrité, les plus fidèles et les plus tendres amants de l'ineffable beauté de l'Église, comme les plus déclarés contempteurs et adversaires de l'hypocrite Révolution de 1789 et de sa laideur *satanique*. Ceux-là ont su aimer l'Église, qui ont su haïr la Révolution! Louis Veuillot l'a haïe en tout. En politique, s'il s'est une fois trompé, il s'est trompé de bonne foi, comptant trop sur un régime révolutionnaire en principe, malgré les gages qu'il lui plaisait de donner, et se souvenant trop de certaines infidélités de la Royauté, oublieuse elle-même de son sacre : infidélités si graves, en effet, qu'elles ne furent rien moins que la principale raison de sa ruine jadis.....

Écrivain, c'est de Bossuet et de la Bruyère qu'il nous semble tenir le plus : il a tantôt la vigueur avec les hardiesses du premier, tantôt la finesse du second. Il a manié le sarcasme de façon à confondre merveilleusement les ridicules ennemis de Dieu, dont Dieu lui-même, infiniment bon, se rira un jour : *Deus irridebit eos !* Peut-être reste-t-il qu'on aurait à regretter quelques vivacités, qui lui ont échappé dans le combat quotidien de quarante ans contre des hommes qui l'abreuvaient sans trêve d'injures, tout en se proclamant les docteurs de la modération en tout genre ; mais qui a dû regretter ces péchés mieux que lui-même, dans son humilité profonde? et qui l'a connu sans connaître sa vraie charité ?

Louis Veuillot a fait bien des livres exquis : son ouvrage par excellence est l'*Univers*. A cette époque, où Dieu a permis que le journalisme devînt une telle puissance, il a voulu qu'il y eût un journal vraiment catholique ; et ce fut l'*Univers*, que Louis Veuillot fit de son grand esprit. L'histoire dira l'immense part qu'eut ce journal à l'œuvre de la Providence, surtout pendant le concile de 1870, chef-d'œuvre de la sainte audace de Pie IX, qui osa l'assembler contre le sentiment de tous les sages et les habiles du monde.

Dans la *Vie chrétienne*, revue hebdomadaire, le R. P. Delaporte, supérieur des Pères de la Miséricorde, a consacré à Louis Veuillot de belles et fortes pages, dont nous extrayons celles-ci :

Louis Veuillot fut surtout polémiste. Il accoutuma les catholiques, d'abord assez découragés, à lever le front et à ne pas cacher leurs convictions comme un méfait. Il mit les rieurs du

côté de la vérité et du droit. En France, c'est beaucoup. Si le rédacteur en chef de l'*Univers* eût tenu la plume du temps de Voltaire, l'idole eût été fort ébranlée sur son piédestal. Le journaliste eût-il pu percer à jour les illusions de certains catholiques avec un peu plus d'aménité? eût-il désarçonné gallicanisme et libéralisme, seulement avec des dissertations aimables? c'est une question que nous n'entreprenons pas de résoudre. Devant la tombe qui se ferme sur lui, nous envisageons les choses de haut, et nous voyons d'une part les magnifiques progrès accomplis dans le sens de l'unité catholique, appelés et préparés par l'illustre écrivain; d'autre part, l'auguste Pie IX, une foule d'évêques, de prêtres et de laïques dévoués, l'honorer de leur affection, de leurs louanges, de leur concours : quel autre à notre époque a eu à un tel degré cette gloire?

Il l'a obtenue par son talent, il l'a méritée par son caractère. C'était un homme d'une droiture absolue et d'une énergie égale à sa droiture. Les côtés délicats de cette nature d'élite, la foule put les ignorer : elle ne savait pas par quels dons il provoquait les plus hautes, les plus tendres amitiés; elle ignorait à quel point il se faisait accessible et se montrait affable aux plus ignorés et aux plus humbles; elle ne se doutait pas des élans de sa vive piété, mais elle constatait et admirait la dignité de sa vie.

Louis Veuillot rendait ce beau témoignage à la religion sans y songer. Nous le dirons, au risque de paraître avancer un paradoxe : peu d'âmes furent aussi naïves que celle-là. Le soldat combattait avec un superbe entrain; le penseur creusait toutes les questions qui se débattaient; le poète rimait quand il en avait le loisir; le causeur semait la conversation de traits inattendus et charmants; le chrétien faisait sa prière, allait à la messe, le *Paroissien* à la main, et communiait; le père de famille, après avoir élevé son frère et ses sœurs à la hauteur de ses nobles sentiments, donnait à ses filles une éducation aussi complète qu'elle était intelligente; l'ami prodiguait sans compter son temps, son argent, ses soins; l'homme, continuellement attaqué, mais soutenu par sa foi et par cette compagne héroïque que devait remplacer, sans la laisser oublier, une sœur, ange béni de son foyer visité par de grands deuils; l'homme, après s'être un peu moqué de ceux qui le traitaient de scélérat, leur pardonnait de grand cœur, et s'oubliait lui-même.

C'est précisément cette absence sincère d'ambition et de secrètes cupidités qui le rendait si expansif : de sa vie, de son passé, il ne cachait rien à personne, n'ayant rien dans le cœur qui méritât d'être dissimulé. Un jour, il nous conta sa vie. « Je n'ai jamais eu qu'une ambition, disait-il ; encore n'a-t-elle pas été satisfaite : c'était d'être marguillier de ma paroisse. » Il avait fait un autre rêve : c'était celui d'être propriétaire d'un petit coin de terre sur les bords de l'Océan. Mais sa main s'ouvrait toujours si large, que le souhait, que nous sachions, ne fut jamais réalisé.

Sa maison était par excellence la maison chrétienne. On y respirait ce parfum de Rome qui avait attiré le maître à Jésus-Christ. Il y régnait une aisance modeste, honorable fruit de son opiniâtre labeur. L'hospitalité en était proverbiale. Que d'hommes illustres de l'Europe catholique entière sont venus successivement s'asseoir à sa table, et y jouir des charmes de son entretien !

. . . .

Nous nous arrêtons, saisis d'une respectueuse émotion, devant cette lente agonie du soldat qui entend tous les jours les cris insolents des ennemis de tout ce qu'il révère, et ne peut plus les châtier. Il est vrai, il voit maintenant dans la plaine de nombreux et valeureux combattants ; son cher journal, ressuscité et plus vivant que jamais, demeure toujours à l'avant-garde ; la troupe d'élite qu'il a si longtemps, à l'*Univers*, menée à la bataille, continue à marcher en bon ordre et fait fièrement tête à l'ennemi ; et parmi les combattants, il voit d'un regard charmé un adolescent qui déjà fait honneur à son nom et promet de le porter dignement. DELAPORTE.

Lettre demandant que dans l'église du Sacré-Cœur une chapelle soit consacrée à saint Benoît Labre et à Louis Veuillot :

L'œuvre du Vœu national était l'âme des plus chères à Louis Veuillot ; elle résume magnifiquement tout ce à quoi il a dévoué sa vie. Dans cette église, tous les grands protecteurs de la France auront leur chapelle. Parmi ces saints, il en est un qui vient d'être jugé digne, à tous les titres, d'avoir sa place : saint Benoît-Joseph Labre. La chapelle est accordée en principe ; mais on ne lui a guère envoyé, jusqu'à ce jour, l'argent nécessaire.

Pourquoi cette chapelle ne serait-elle pas donnée par les

catholiques de France, au nom de Louis Veuillot, au Cœur de Jésus-Christ et à l'admirable saint dont l'*Univers* a déjà tant aidé à propager la gloire?

Ces deux grands plébéiens ne sont pas sans quelques points de contact. Le saint a opposé sa vie de foi, comme une protestation formidable, aux mollesses et aux vices de son siècle; l'écrivain, lui, a usé sa vie dans une lutte sans trêve ni merci contre les erreurs, les lâchetés et les faiblesses doctrinales de notre époque. Tous deux ont été méconnus, non seulement par les ennemis de l'Église, mais encore par plusieurs de ceux qui se proclament ses fils; et cela, parce que ces gens superficiels n'ont pas su pénétrer jusqu'au foyer intime d'amour qui est l'âme et l'explication de ces deux vies. Le saint a divinement pratiqué le culte de la Rome chrétienne, ce culte que l'écrivain devait plus tard célébrer avec de si nobles accents, populariser avec une si reconnaissante et si filiale tendresse. Rome et Lorette ont vu les plus ferventes années de la vie du saint; le cantique d'actions de grâces de l'écrivain converti est intitulé *Rome et Lorette*. Une des plus belles pages du *Parfum de Rome* est consacrée à chanter le bienheureux mendiant et « cette arcade du Colisée devenue une chapelle, un sanctuaire dans le sanctuaire ». Enfin, Louis Veuillot meurt l'année même du premier centenaire de saint Benoît Labre, le jour où s'ouvre, à Rome, la neuvaine préparatoire à cette fête si française et si romaine tout à la fois.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'il y a là des harmonies qui rendent mon idée acceptable? ne vous semble-t-il pas que cette forme d'hommage est une de celles qui auraient souri davantage au génie et à la foi de Louis Veuillot, et qu'elle serait la plus propre à contenter la pieuse gratitude qui, de toutes parts, demande à s'affirmer dans la pierre et le marbre?

Voici le projet :

1° Au cimetière Montparnasse, un simple bloc de granit, avec une plume et cette inscription : *J'ai cru, je vois*[1].

2° A Montmartre, une chapelle à saint Benoît Labre, avec le chiffre de Louis Veuillot sur les chapiteaux et autres ornements architecturaux (à titre de donateur, et selon ce qui sera fait pour les autres principaux donateurs); et, dans cette chapelle, si les fonds recueillis sont suffisants, et si l'autorité compé-

1. C'est le caractère du tombeau où repose le corps de Louis Veuillot. Il a été élevé par ses enfants, et non par la souscription.

tente le permet, un tombeau à la mémoire du grand écrivain catholique. Ce tombeau, enchâssé dans la muraille, serait dans le genre de ceux qui produisent un si religieux effet dans nos cathédrales du moyen âge : le défenseur de l'Église y serait représenté, d'après le burin de M. Gaillard, tel que nous l'avons vu sur son lit de mort, ayant sur la poitrine « le Christ, son orgueil », avec cet air de paix profonde, de force et de sérénité, qu'ont admiré tous les visiteurs.

Ainsi la gloire du fidèle disciple s'absorberait dans celle de son Maître bien-aimé; son tombeau continuerait, comme ses livres et comme son journal, l'œuvre de sa vie, en glorifiant Dieu, en exaltant l'homme du peuple de France récemment placé sur les autels, en faisant partie de l'ex-voto monumental destiné à symboliser le relèvement et la régénération de la France. *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens atque devota.*

Agréez, etc. E. R.

Paris, 13 mai 1883, en la fête de la Pentecôte.

L'idée qu'expose cette lettre a prévalu, dans son ensemble, près du comité.

L'ANNIVERSAIRE

L'anniversaire de la mort de Louis Veuillot a retrouvé à Saint-Thomas-d'Aquin, unie dans les regrets, la prière et la sérénité, l'élite catholique qui, le 7 avril, avait fait au défenseur de l'Église de si solennelles et si chrétiennes funérailles. De nouvelles lettres, de nouvelles cartes, ont été adressées en grand nombre à la famille et au journal. Elles exprimaient les sentiments qui remplissent les six cents pages des *Hommages :* mêmes pensées, même chaleur de cœur, même admiration, même reconnaissance. De nombreux journaux de la France et de l'étranger ont de nouveau parlé comme ils l'avaient fait lorsque Dieu a rappelé son bon serviteur. Nous nous bornons — et ce n'est pas sans peine, mais il faut finir — à mentionner en deux mots ces témoignages répétés, qui prouvent combien ce grand mort est resté et restera vivant.

Il a cru, il voit, et il enseigne. *Defunctus adhuc loquitur.*

LAUS DEO!



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

HOMMAGES PARTICULIERS

527

HOMMAGES DE LA PRESSE

PRESSE DE FRANCE

PRESSE ÉTRANGÈRE

ERRATA

Page 16, ligne 25, au lieu de : « M. l'abbé *Grout*, vicaire général de Versailles » ; lisez : « M. l'abbé *Groux* », etc.

P. 18, l. 10, au lieu de : « A. et *I.* Merley » ; lisez : « A. et *Jules* Merley ».

Même page, l. 20, au lieu de : « le commandant *Schnaiter* » ; lisez : « le commandant *Schnaitter* ».

Même page, l. 21-22, au lieu de : « le baron d'Aubigny-*Neberherrn* » ; lisez : « le baron d'Aubigny-*Uberherrn* ».

Même page, ligne 35, au lieu de : « comte *Roselli* de Lorgues » ; lisez : « comte *Roselly* de Lorgues ».

P. 116, l. 1, après : « Lettre de la mère Marie de Jésus, du Carmel » ; ajoutez : « du Mans ».

P. 176, l. 24, au commencement de la ligne, ajoutez le mot « Lettre ».

P. 303, l. 32 et à la signature de la lettre au bas de la page, au lieu de : « Dr Imbert-*Goubeyre* » ; lisez : « Dr Imbert-*Gourbeyre* ».

P. 578, l. 32, au lieu de : « l'*Union*, de Sainte-Foy-la-Grande » ; lisez : « l'*Union monarchique*, de Sainte-Foy-la-Grande ».

FIN

A LA MÊME LIBRAIRIE

CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT

VOLUMES DÉJA PARUS

Tome I. — **Lettres à son frère, à sa famille, à divers.** Un volume in-8° de VII-475 pages.......... .. .. 6 fr.

Tome II. — **Lettres à sa sœur.** Tome I. Un volume in-8° de IV-500 pages......... .... 6 fr.

EN PRÉPARATION

Tome III. — **Lettres à sa sœur.** Tome II. Un volume in-8°.

Tome IV. — **Lettres à son frère et à divers.** Un volume in-8°.

Les amis de Louis Veuillot qui ont lu les *Œuvres* du grand journaliste ont trouvé, notamment dans *le Parfum de Rome* et dans *Çà et là*, sans en excepter ses articles, des pages d'un charme exquis sur l'amour fraternel, presque paternel, et, sur les intimités de la vie chrétienne, des pages qui révèlent un cœur à la hauteur de l'intelligence. Il n'en est pas moins vrai que de Veuillot on connaissait surtout le polémiste éminent, le jouteur infatigable, le lutteur si redouté de ses adversaires, l'écrivain dont le dévouement à l'Église n'eut pas de limite, du jour où l'Église lui fut révélée.

Mais sa *Correspondance* nous révèle réellement un autre Veuillot, le Veuillot de la vie intime, le jeune homme s'imposant à vingt-quatre ans les devoirs du père de famille vis-à-vis de son frère et de ses sœurs, le chrétien de la vie intérieure, le chrétien travaillant sur lui-même, le chrétien préoccupé avant tout du salut de son âme et du salut des âmes qui lui étaient chères, le chrétien dans la vie pratique : c'est le caractère qui se dégage de sa *Correspondance*. Ce chrétien-là, ses intimes ont connu sa foi, sa piété ; sa *Correspondance* le révèle à tous : tous sont appelés, maintenant qu'il n'est plus, à profiter de ses exemples.....

Tel se montre Louis Veuillot dans sa *Correspondance*, c'est-à-dire, dans la réalité de sa vie : c'est l'homme de la famille, l'homme de ses frères, l'homme de l'Église, l'homme de Dieu.

On se demande si, parmi ceux qui l'ont attaqué pendant sa vie et parmi ceux qui continuent à lui garder rancune après sa mort, il y en a beaucoup qui pourraient compter à leur bilan une vie aussi complètement chrétienne. *(Un prêtre.)*

Paris. — Imp. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.